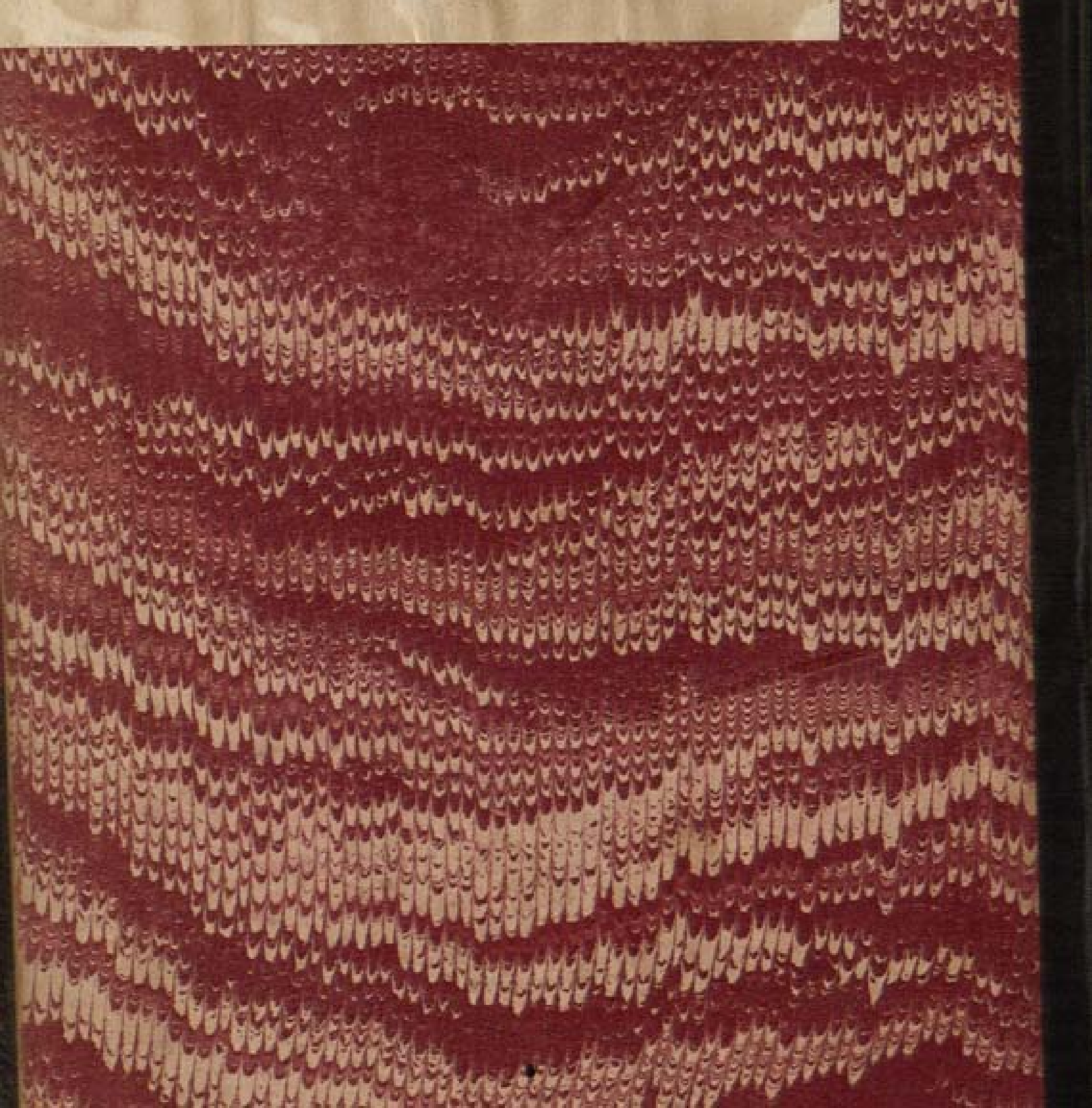
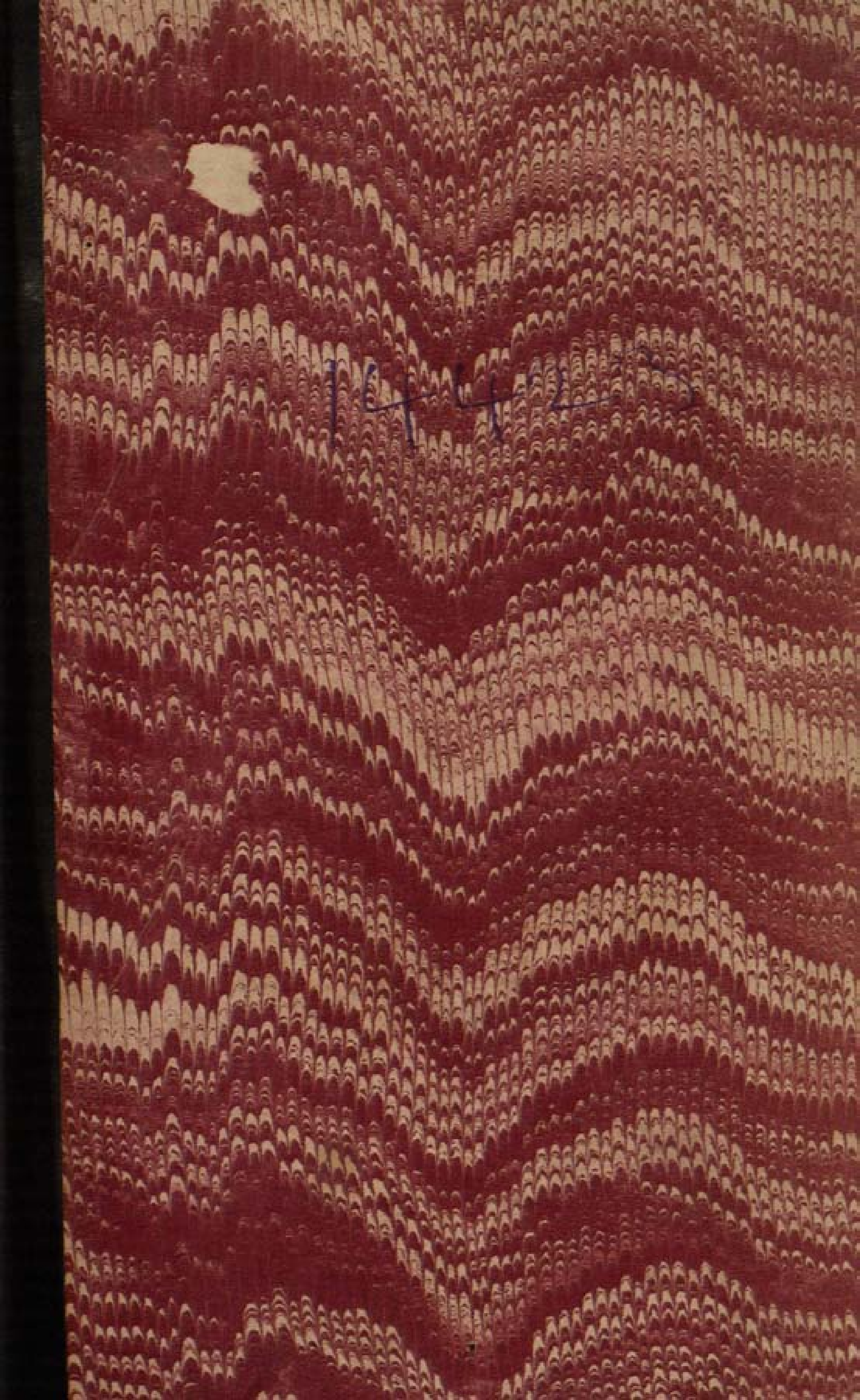
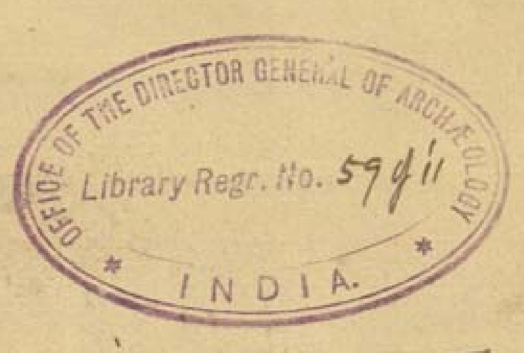





OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHÆOLOGY
Library Regr No
INDIA

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS



IMPRIMÉ

PAR AUTORISATION DU GARDE DES SCEAUX

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

COLLECTION D'OUVRAGES ORIENTAUX

SECONDE SÉRIE

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS

RECUEILLIS

PAR JAMES DARMESTETER

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

1888 – 1890

À LA MÉMOIRE

DE MON FRÈRE

ARSÈNE DARMESTETER



TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

LA LANGUE DES AFGHANS.

PREMIÈRE SECTION.

PHONÉTIQUE.

I. — Éléments empruntés.

II. — Éléments indigènes.

A. — Consonnes simples.

B. — Consonnes isolées.

C. — Groupes de consonnes.

D. — Voyelles et diphtongues.

E. — Épenthèse, prothèse, inversion, etc.

RÉCAPITULATION ET CONCLUSIONS.

DEUXIÈME SECTION.

MORPHOLOGIE.

I. — Le substantif.

II. — L'adjectif.

III. — Noms de nombre.

IV. — Pronoms.

V. — Le verbe.

VI. — Mots invariables.

TROISIÈME SECTION.

FORMATION DES MOTS.

A. — Dérivation.

I. — Dérivation par suffixes.

II. — Dérivation par préfixes.

B. — Composition.

CHAPITRE II.

HISTOIRE ET ORIGINE DES AFGHANS.

I

II

CHAPITRE III.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE DES AFGHANS.

I

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS.

PREMIÈRE PARTIE. — CHANSONS HISTORIQUES[1].

[1] Les chiffres communs se rapportent à la traduction, les chiffres orientaux au texte.

CYCLE DE LA GUERRE D'AFGHANISTAN (1879-1881).

DEUXIÈME PARTIE. — CHANSONS RELIGIEUSES.

TROISIEME PARTIE. — LÉGENDES ROMANESQUES.

QUATRIÈME PARTIE. — CHANSONS D'AMOUR.

CINQUIÈME PARTIE. — MOEURS ET FOLKLORE.

APPENDICES.

I

TEXTES DE BANNÛ COMMUNIQUÉS PAR M. THORBURN.

II

LA CHANSON DU GÉNÉRAL ROBERTS.

III

NOTES DE FOLK LORE.

INDEX.

I

INDEX LEXICOGRAPHIQUE.

II

INDEX DES NOMS DE PERSONNES.

III

INDEX GEOGRAPHIQUE.

IV

INDEX ETHNIQUE.

INTRODUCTION.

Les textes publiés et étudiés dans les pages qui suivent ont été recueillis à la frontière afghane, dans le printemps et l'été de l'année 1886, au cours d'une mission d'études dans l'Inde que le Ministère de l'instruction publique avait bien voulu me confier. J'ai essayé de faire pour les Afghans ce que Fauriel a fait pour les Grecs modernes, c'est-à-dire de fournir au philologue et à l'historien des spécimens authentiques et directs de la langue et de la pensée populaires.

Depuis un demi-siècle et plus, les hasards de la politique ont appelé les Afghans à jouer, dans la destinée de l'Asie centrale et des deux grandes puissances européennes qui s'en disputent l'empire, un rôle hors de toute proportion apparente avec leur importance propre. Cependant, si on remonte dans le passé, on voit que ces tribus à demi sauvages ont plus d'une fois exercé une action décisive sur le sort de leurs deux grands voisins, l'Inde et la Perse. Au milieu du siècle dernier, Aḥmad Shâh relève, au profit de la tribu Durrânie, l'empire Ghaznévide, achève la dislocation de l'empire mogol, écrase la nationalité hindoue renaissante à Pânîpat (1761) et prépare l'Inde pour l'Angleterre. Un demi-siècle auparavant, la tribu Ghaljaie, débordant de l'autre côté, inonde la Perse, détruit sa dernière dynastie nationale, les Séfévis, et marche sur Bagdâd.

Deux siècles plus tôt, au xve et au xvie siècle, les tribus afghanes ont fourni deux dynasties à l'Inde : celle de Lodi (1450) et celle de Sûr (1540), renversées par le Grand Mogol.

Au delà de Tamerlan, elles échappent à peu près complètement à l'histoire. On ne rencontre plus que des renseignements rares et vagues, et leur histoire ancienne comme leur origine se perd dans la légende et l'hypothèse.

La langue des Afghans offre un problème analogue. Fortement imprégnée d'éléments persans et d'éléments indous, elle a été ballottée par les philologues de l'Inde à la Perse sans qu'on soit arrivé à déterminer exactement sa nature, ses affinités et son origine. L'absence de textes anciens — les plus anciens n'ont pas trois siècles — offre à la philologie historique un obstacle en apparence invincible.

J'essaye dans les pages suivantes de reprendre ces deux problèmes : quelle est l'origine de la langue afghane? quelle est l'origine du peuple afghan? Les deux problèmes, on le verra, sont indépendants l'un de l'autre. Le premier est, je crois, susceptible d'une solution décisive; le second ne l'est pas encore. Je crois établir que l'afghan n'est ni un dialecte indien, ni un dialecte intermédiaire entre la famille indienne et la famille iranienne, mais un dialecte purement et exclusivement iranien, et que dans la famille iranienne il se rattache directement au zend ou à un dialecte très peu différent du zend. Quant aux Afghans, on ne peut établir qu'ils soient les descendants de ceux qui parlaient ce dialecte dans l'antiquité. La solution du premier problème fournira néanmoins des indications de méthode et des directions pour l'étude du second.

CHAPITRE PREMIER.

LA LANGUE DES AFGHANS.

1. Aire de l'afghan. — L'afghan ne peut se définir « la langue de l'Afghanistan », c'est-à-dire des États de l'Émir; car ces États comprennent des provinces dont la langue est le persan ou un dialecte persan (Hérat, Badakhshan, Wakhan), ou un dialecte turc (comme le Turkestan afghan). D'autre part, l'afghan est la langue nationale de pays qui ne font pas partie des États de l'Émir : tels sont, dans l'Inde britannique, les districts de Pêshavar, Hazâra, Bannû, Kohat, Dêra Ismail Khân, Dêra Ghâzî Khân; et, en dehors de l'Inde, les pays du *Yâghistân* ou « région indépendante », habités par des tribus absolument indépendantes et de l'Émir et des Anglais et qui sont les plus purs des Afghans (Çvât, Bunêr, Bâjauṛ, toute la région montagneuse qui s'étend au nord des districts britanniques et du pays de Kâbul).

La région formée par ces trois groupes — le Yâghistân, les districts afghans de l'Inde anglaise et la région afghane de l'Afghanistan — est ce que l'on appelait dans les trois derniers siècles, d'un nom penjabi, le *Roh*, c'est-à-dire la montagne. Le Roh était défini « le pays montagneux qui s'étend, dans le sens du Nord au Sud, de Çvât et Bâjauṛ à Siwî et Bhakar; dans le sens de l'Est à l'Ouest, de Ḥasan Abdâl à Kâbul » : on ajoute que Qandahâr était compris dans ce territoire[1]. Autrement dit,

[1] Firishta, dans Elliot, *History of India*, VI, 568; Neamet Ullah, *History of the Afghans*, tr. Dorn, I, 40.

c'est la région formée par les deux versants des monts Sulaimân. L'afghan sera exactement défini « la langue du pays de Roh ».

2. Les deux dialectes afghans (*Pushtû* et *Pukhtû*). — Le mot *Afghân* افغان n'est pas afghan : c'est une dénomination persane d'origine inconnue [1]. Le peuple que les Persans appellent de ce nom se donne à lui-même le nom de *Pushtûn* پشتون, au pluriel *Pushtâna* پشتانه. C'est de ce pluriel, *Pushtâna*, que vient le nom donné dans l'Inde aux Afghans [2], *Paṭhân* پټان. Les Pushtûns donnent à leur langue le nom de *Pushtû* پشتو.

Sur toute l'étendue du pays de Roh, la langue est essentiellement la même. On distingue cependant deux dialectes, celui du Nord et celui du Sud. Ces deux dialectes sont caractérisés par le fait que le premier transforme en *kh* خ (écrit ښ) le son *sh* ش du second, et en *g* گ (écrit ږ) le son *zh* ژ du second. Ainsi le nom national des Afghans qui est au Sud, c'est-à-dire à Qandahâr, dans le Bannû et chez les Khaṭaks, *Pushtûn*, est dans le dialecte du Nord, c'est-à-dire à Kâbul, à Pêshavar, dans le Yâghistân, *Pukhtûn;* la langue nationale qui est dans le Sud le *Pushtû*, est dans le Nord le *Pukhtû*. Les signes adoptés par les inventeurs de l'alphabet afghan pour les sons pukhtus, ښ et ږ, qui sont une simple modification des signes pushtus, ش et ژ, et les rappellent directement, permettent d'embrasser d'un coup les deux dialectes. Nous adoptons pour représenter ښ ش, le signe *s̲h̲*, qui signifiera : *sh* au Sud, *kh* au Nord; et pour représenter ژ, ږ, nous adoptons le signe *zh* qui signifiera : *zh* au Sud, *g* au Nord.

[1] Sur l'étymologie populaire de ce nom, voir plus bas, § 122, note.

[2] Avec le changement normal en pracrit de *shṭ* en *ṭh* : cf. § 30.

PREMIÈRE SECTION.

PHONÉTIQUE.

I. — ÉLÉMENTS EMPRUNTÉS.

3. Les éléments empruntés en afghan. — Placé entre la Perse et l'Inde, soumis tour à tour et quelquefois simultanément à l'influence de l'une et de l'autre, l'afghan a fait d'innombrables emprunts au persan et à l'hindoustani. Par le persan et l'hindoustani, il a reçu en outre un élément arabe considérable. L'élément emprunté est donc triple : persan, hindoustani et arabe. Nous examinerons d'abord l'élément emprunté, parce que les modifications qu'il subit nous renseigneront sur les tendances propres de la phonétique afghane et nous permettront mieux de dégager ce qu'elle a d'original.

4. L'élément persan en afghan. — Les sons propres[1] de la langue persane sont :

Gutturales......	*k*	ک	*g*	گ	*kh*	خ	*gh*	غ		
Palatales.......	*c*	چ	*j*	ج						
Labiales........	*p*	پ	*b*	ب	*f*	ف	*v*	و		
Dentales.......	*t*	ت	*d*	د	*n*	ن				
Sifflantes.......	*ḍ*	ذ	*z*	ز	*zh*	ژ	*s*	س	*sh*	ش
Liquides.......	*m*	م	*l*	ل	*r*	ر	*y*	ی		
Aspirée........	*h*	ه								

En règle générale : *l'afghan a respecté tous les sons persans*, excepté *f* qu'il ne peut plus prononcer et remplace par *p*. Les

[1] C'est-à-dire déduction faite des éléments arabes qu'on étudiera plus bas, § 5.

manuscrits écrivent bien ف et les lettrés le prononcent *f*, mais le peuple ne connaît que *p*. Les fameux *Áfrîdis* آفریدی prononcent leur propre nom *âprîdî* et appellent les Firangis des *Pirangîs*.

b reste, mais devient aussi *v* : ببر *babar* « tigre » et بور *bavar*.

c et *j* restent, mais deviennent aussi *ts*, *dz* :

چاره *câra* « remède », څاره *tsâra*;
چاه *câh* « puits », څاه *tsâh*;
جان *jân* « âme », ځان *dzân*;
جای *jâe* « lieu », ځای *dzâe*.

ذ *ḍ* représentant d'un ancien *t*, *d*, devient *d* et *z* : p. گذر *guḍar* « passage », af. *gudar* et *guzar*.

En résumé, l'afghan garde les sons persans, ce qui crée un préjugé que le système phonétique des deux langues est identique dans ses grandes lignes (§ 12).

5. L'élément arabe en afghan. — Les sons que l'arabe a en commun avec le persan sont traités comme les sons persans, c'est-à-dire que les gutturales *k*, *kh*, *gh*; les labiales *b*, *v*; les dentales *t*, *d*, *n*; les liquides *r*, *l*, *m*, *y* restent telles quelles; que *j* reste ou devient ځ *dz* (ar. جهر *jahr* « proclamation »; af. *jâr* ou *dzâr*); que *f* devient *p* (فنا *fanâ* « disparition, néant »; af. پنا *panâ*, écrit souvent *panâh*, par confusion avec le persan پناه; ar. فقیر *faqîr*, af. پقیر *paqîr*).

L'aspirée ه est souvent réduite à un simple ا :

فهم *fahm* « pensée », پام *pâm*, à côté de پهم;
جهر *jahr* « proclamation », جار *jâr*;
قهر *qahr* « colère », قار *qâr*.

Les consonnes propres à l'arabe sont : les gutturales ح *ḥ*, ع ʿ, ق *q*; les emphatiques ط *ṭ*, ظ *ẓ*, ص *ṣ*, ض *ẓ*; la sifflante ث *th*.

Les gutturales ح ع se réduisent à la simple aspiration vocalique, c'est-à-dire disparaissent :

فتح *fatḥ* «victoire»,	پتے *paté*;
حنازیر *ḥanâzîr* «hémorroïdes»,	انجیر *anjîr, andzîr*;
حمایل *ḥamâil* «collier, talisman»,	امیل *amêl*. — انبیل *ambêl*;
صباح *çabâḥ* «matin»,	صبا *çabâ, sabâ*;
قحط *qaḥṭ* «famine»,	قاتی *qât-î*;
تفحّص *tafaḥḥuç* «recherche»,	تپاس *tapâus*; — تپاس *tapâs*;
صلاح *çalâḥ* «paix»,	صلا *çalâ, salâ*;
ملاحظه *mulâḥiẓa* «égards»,	ملازه *mulâza*;
قعر *qaʿr* «fond de la mer»,	قار *qâr*;
قطعی *qaṭʿî* «exactement»,	قتی *qat-î*;
عین *ʿain* «exactement»,	ان *in*;
عصا *ʿaçâ* «bâton»,	امسا *amsâ*.

Les sons emphatiques se réduisent au son dental ou sifflant simple correspondant; c'est-à-dire que ط *ṭ* se réduit à *t* :

qaḥṭ «famine», cf. *qât-î* «faim».

ص *ç*, ث *th*; ظ *ẓ*, ض *ẓ*, ذ *ḍ* se réduisent dans la prononciation à *s* et *z*, même quand l'orthographe conserve les sons arabes.

ق se conserve généralement; en groupe avec *t* ou *sh* il devient خ *kh*, comme en persan : وقت *vaqt* «temps», prononcé et souvent écrit وخت *vakht*, نقش *naqsh* «figure», prononcé et souvent écrit نخش *nakhsh* [1].

L'afghan a conservé غ *gh* qu'il possède en propre comme le persan (§ 16).

En résumé, l'afghan n'a point conservé les sons caractéristiques de l'arabe, parce que lui-même ne les possédait pas.

6. L'ÉLÉMENT HINDOUSTANI EN AFGHAN. — L'hindoustani possède

[1] Noter *zûq* زوق rimant avec *rukh* رخ (chanson 53,3).

naturellement, ou a reçu par emprunt, tous les sons du persan et de l'arabe. Nous n'avons plus à nous occuper ici que des sons qui lui appartiennent en propre.

Les sons purement hindoustanis sont :

1° Les aspirées proprement dites (héritage du sanscrit) :

Aspirées gutturales : *k-h* (کھ ख), qu'il ne faut pas confondre avec le *kh* خ, reçu du persan et de l'arabe, qui est une continue; *g-h* (گھ घ), qu'il ne faut pas confondre avec le *gh* غ, reçu du persan et de l'arabe, qui est une continue;

Aspirées palatales : *c-h* چھ छ, *j-h* جھ झ;

Aspirées dentales : *t-h* تھ थ, *d-h* دھ ध;

Aspirées labiales : *p-h* پھ फ, *b-h* بھ भ;

Aspirées cérébrales : voir 2°.

2° Les cérébrales simples et aspirées :

ṭ ٹ ट, écrit en afghan ټ; *ṭh* ٹھ ठ;

ḍ ڈ ड, écrit en afghan ډ; *ḍh* ڈھ ढ;

ṛ ڑ ड़, écrit en afghan ړ; *ṛh* ڑھ ढ़;

ṇ écrit en urdu ن *n*, en hindi ण *ṇ*, en afghan ڼ *nṛ* (que nous transcrivons *ṇ*, § 45).

Le passage en afghan de ces deux séries de sons est réglé par les deux lois suivantes :

1° Les aspirées hindoustanies perdent l'aspiration et se réduisent à l'élément aspiré, c'est-à-dire que *k-h*, *g-h*; *c-h*, *j-h*; *t-h*, *d-h*; *p-h*, *b-h* se réduisent à *k*, *g*; *c*, *j*; *t*, *d*; *p*, *b*.

2° Les cérébrales restent, sous réserve de la loi précédente, c'est-à-dire que *ṭ*, *ḍ*, *ṛ*, *ṇ* restent; *ṭh*, *ḍh* et *ṛh* deviennent *ṭ*, *ḍ*, *ṛ*.

7. Les aspirées hindoustanies en afghan. — Exemples du traitement des aspirées : 1° kh se réduit à k :

kharâ « pur, sans mélange »,	*kara;*
khârî « crique »,	*kâraî;*
khirkî « fenêtre »,	*karkaî;*
khôkhâ « petit garçon »,	*kôkai;*
dukh « affliction »,	*duk;*
likh-nâ « écrire »,	*lîk-al;*
baisâkh « avril-mai »,	*baisâk;*
jokh-nâ « mesurer »,	*jôk-al;*
Sikh, nom de peuple,	*Sik, Sîk.*

2° gh se réduit à g :

ghânî « pressoir à huile »,	*gânaî;*
ghâyal « blessé »,	*gâyal;*
ghaṭâ « nuage »,	*gaṭ;*
ghaṛâ « cruche » (sanscr. *ghaṭa*),	*gaṛ;*
ghaṛ-vanca « support en bois pour cruche »,	*gaṛ-vanj;*
ghaṛî « mesure de temps (environ vingt-quatre minutes), heure, montre »,	*gaṛ-aî;*
ghas-â « frotté »,	*gas-yâ* (§ 107, 21°);
ghunḍî « arrière-moisson »,	*gunḍî;*
ghûnghrû « petite sonnette au pied du faucon »,	*gingaraî;*
ghan « nuage »,	*gaṇ* (§ 10);
ghanghor « nuageux, sombre »,	*gangôr;*
gherâ « entouré, assiégé »,	*gîr*[1];
sangh « troupe »[2],	*sânga* « caravane ».

[1] Confluent de l'hind. *gherâ* et du p. *gîr*, tous deux d'ailleurs dérivés de l'aryen *grabh*; vient de *gherâ* dans l'expression *gîr câpêrâ* « de tous côtés, tout alentour ».

[2] Cf. dans le dialecte de Multân *sang* « troupe de pèlerins ». C'est le vieux terme buddhique *sanghâ*, nom de la communauté, de l'église.

3° *ch* se réduit à *c* qui reste ou change en *ts* (cf. § 4) :

châp « imprimé »,	*câp;*
chân-nâ « filtrer »,	*câṇ-avul;*
châunî « camp »,	*câuṇaî;*
chaṛ « hampe de pique »,	*caṛ;*
chiṛak-nâ « faire ruisseler »,	*caṛaq* « bouche de gouttière »;
chiṛkâu « ruissellement »,	*caṛqâo;*
tuch « vide »,	*tac;*
bachrâ, bachrû « petit, veau »,	*bacrai* « ânon »;
chappar « toit de chaume »,	*tsapar;*
chaṛâ « solitaire »,	*tsaṛa* « célibataire »;
challâ « anneau de doigt »,	*tsalai.*

4° *jh* se réduit à *j* :

jhâbâ « mesure à huile en cuir »,	*jâba;*
jhâṛû « balais »,	*jâṛû;*
jhâṛ-nâ « balayer »,	*jâṛ-avul;*
jhâṛ « buisson »,	*jâṛ;*
jhaṛî « averse »,	*jaṛaî;*
jhagṛâ « querelle »,	*jagṛa;*
jhanḍâ « drapeau »,	*janḍa;*
jhompṛâ « hangar »,	*jûngaṛa;*
jhûṭhâ « faux, contrefait »,	*jûṭa;*
Mâjhâ, nom du pays de Lahore,	*Mânja.*

Avec renforcement de *j* en *c* :

janjhâ « ver, insecte »,	*cinjai.*

5° *th* se réduit à *t* :

thâlî « plat de métal »,	*tâlaî;*
thâna « poste de police »,	*tâṇa;*
thâp-nâ « empiler »,	*tap-al;*

thûk « salive »,	*tûk, tûk-aï;* *tûk-al* « cracher »;
thûhaṛ « cactus »,	*tôhar;*
hâthî « éléphant »,	*hâti.*

6° *dh* se réduit à *d* :

dhâṛ « bande de voleurs »,	*dâṛ;*
dhamkâ « bruit, menace »,	*dabka;*
dhûp-kâl « été » (saison du soleil),	*dûb-ai* « été »;
dhôbi « blanchisseur »,	*dôbi;*
andhêr « ténèbres »,	*andêr;*
vadhu « femme mariée »,	*vad-êdal* « se marier »; *vâda* « mariage »;
sâdh (sansc. *sâdhu*) « homme vertueux »,	*sâd;*
sâdhu « prêtre sikh »,	*sâdû* « imposteur ».

7° *ph* se réduit à *p* :

phalêl « huile parfumée »,	*palêl;*
phûk-nâ « souffler »,	*pûk-al;*
phêr « tour », *cau-phêr* « des quatre côtés, tout alentour »,	*câpêr, câpira;*
phûhaṛ « stupide, grossier »,	*pûhaṛ;*
Phâgan « février-mars »,	*Pagaṇ;*
phânk-nâ « fourrer la main »,	*pak-al.*

8° *bh* se réduit à *b* :

bhang, nom d'une liqueur enivrante,	*bang;*
Bhâdra « août-septembre »,	*Bâdro;*
bhûs « paille »,	*bûs;*
bhâg « fortune »,	*bâg-vara* « fortunée ».

8. Les cérébrales hindoustanies en afghan.

1° *ṭ* reste :

ṭâpû « île »,	*ṭâpû*;
ṭâṭ « toile »,	*ṭâṭ*;
ṭaṭṭû « poney »,	*ṭaṭû*;
ṭaṭhrâ « perdrix »,	*ṭaṭârai*;
ṭakkar « coup »,	*ṭakar*;
ṭukṛâ « morceau »,	*ṭukaṛa*;
paṭkâ « ceinture »,	*paṭka*, f.;
paṭṭâ « titre de terre »,	*paṭai* « terre »;
kôṭ « fort, château »,	*kôṭ*;
kûṭ-nâ « broyer »,	*kûṭ-al*;
pêṭî « paquet, fardeau »,	*pêṭ*.

2° *ṭh* se réduit à *ṭ* :

ṭhaṭh « pompe »,	{ *ṭâṭ*, *ṭaṭ* « grands airs »; *ṭaṭai* « un élégant »;
ṭhâl « branche »,	*ṭâl*;
ṭhikânâ « résidence »,	*ṭikâna*, f.;
sêṭh « millionnaire »,	*sêṭ*;
pâṭh « lecture »,	*paṭ-aî* « alphabet »;
gaṭhrî « paquet »,	*gâṭlaî*.

3° *ḍ* reste :

ḍar « crainte »,	*ḍâr*;
ḍar-nâ « craindre »;	*ḍâr-êdal*;
ḍaggâ « animal efflanqué »,	*ḍag-ai*;
ḍângar « maigre »,	*ḍangar*;
ḍanḍ « bâton »,	*ḍanḍ*;
ḍom « ménestrel »,	*ḍum*;
ḍor « tricoter »,	*ḍûr*;
ḍolî « chaise à porteurs »,	*ḍôlaî*;
ḍaul « façon »,	*ḍaul*;

shuṇḍ « trompe d'éléphant » (scr. *çuṇḍa*),	*shunḍ*, *shunḍa* « lèvre[1] », *shunḍak* « trompe »;
sânḍ « taureau »,	*sanḍa;*
sanḍâ « fort, massif »,	*sanḍâ;*
haḍ, *haḍḍi* « os »,	*haḍ*, *haḍ-ûkai;*
gaḍ-baḍ « pêle-mêle »,	*gaḍ-vaḍ;*
gaḍ-an « mêler » (multani),	cf. *gaḍ-êdal* « se mêler »;
sanscrit *shaṇḍha* « impuissant, stérile »,	*shanḍ.*

ḍ abusif pour *d* (*t*) dans :

gâvânḍai « voisin »,	hind. *gâvanti* (scr. *grâmântya*).

4° *ḍh* se réduit à *ḍ* :

ḍhâl « bouclier »,	*ḍâl;*
ḍhanḍhora « proclamation au tambour »,	*ḍanḍûra;*
ḍhenkli « machine à puiser l'eau »,	*ḍingalaî;*
ḍhol « tambour »,	*ḍôl;*
ḍhêr « abondant »,	*ḍêr* « beaucoup »;
ḍhêri « amas, tumulus, tas »,	*ḍêraî* « amas, tas », *ḍêran* « tas de fumier ».

5° *ṛ* reste :

âṛ-nâ « arrêter »,	*âṛ-avul;*
lomṛi « renard »,	cf. *lûmbaṛ;*
ujâṛ « désolé »,	*ûjâṛ;*
ghaṛi « mesure de temps »,	*gaṛaî;*
pêṛâ, sorte de sucrerie,	*pêṛa;*
jhâṛ « buisson »,	*jâṛ;*
jhagṛâ « querelle »,	*jagṛa.*

[1] Désignation humoristique qui a éliminé le nom indigène *lab*.

6° *ṛh* se réduit à *ṛ* :

koṛh « lèpre »,	*kôṛ* ;
pîṛhî « escabeau ; génération »,	*pêṛaî* ;
gaṛhî « forteresse »,	*gaṛaî* ;
gaṛhaî « étang »,	*gaṛaî* ;
dâṛh « mâchoire »,	{ *dâṛ*, *dâṛ-al* « mordre ».

9. L'afghan proprement dit ne connaît pas la cérébrale. Le ṛ afghan. — On a parfois fait intervenir, sans les étudier dans leurs origines, les cérébrales afghanes dans le problème de l'origine des cérébrales indiennes. Les cérébrales indiennes, si rares dans la vieille langue et qui se sont tellement développées dans la période moderne, sont-elles dues, comme le croyaient les premiers fondateurs de la grammaire comparée, à l'influence des idiomes dravidiens où la cérébrale abonde? Ou bien la cérébrale est-elle également connue dans les langues aryennes et est-elle un son aryen primitif? A l'appui de cette thèse, on a fait valoir la présence très développée de la cérébrale en afghan. Sans entrer dans le fond du débat, je crois que l'afghan doit être mis hors de question et l'on peut dire, en règle générale, que *tout mot afghan qui contient la cérébrale est un mot emprunté à l'Inde.* Cette règle, qui se vérifie d'autant mieux que l'on fait entrer plus largement l'hindoustani dans le cercle des comparaisons, n'est soumise qu'à une seule réserve plus apparente que réelle. Dans un certain nombre de mots d'origine afghane paraît un *ṛ*, lequel représente étymologiquement un groupe antérieur *rd*, *rt*, de la même façon que le persan *l* représente un groupe antérieur *rd*. Exemples : *zṛa* « cœur », zend *zaredh* ; *sôṛ* « froid », zend *sareta* ; *maṛ* « mourut », zend *mereta*. Les deux sons *ṛ* — *ṛ* indien emprunté, et *ṛ*

afghan dérivé de *rd*, *rt* — ne semblent pas différer à présent dans la prononciation; mais ils ne doivent pas être confondus historiquement, et que le son du *ṛ* indien ait influé ou non sur la prononciation finale du son sorti de l'afghan *rd*, *rt*, la présence de *ṛ* afghan ne peut plus être invoquée dans la question de la cérébrale aryenne. Nous passerons plus loin en revue les exemples de *ṛ* purement afghan (§ 44).

10. La nasale cérébrale. — La nasale cérébrale marquée par le signe composé *nṛ* نړ, que nous transcrivons *ṇ*, couvre également deux sons d'origine différente, l'un d'origine indienne et dans des mots d'emprunt, l'autre d'origine afghane. Le signe afghan *ṇ* نړ représente donc, tantôt une nasale cérébrale indienne (ou une nasale dentale, indûment cérébralisée dans l'emprunt), tantôt un son composé afghan qui représente le groupe *rn* et qui est à la nasale cérébrale empruntée à l'Inde dans le même rapport que le *ṛ* afghan au *ṛ* indien emprunté.

Comme l'orthographe urdue ne distingue pas *ṇ* de *n* et que l'orthographe hindie qui les distingue n'est pas très fixe, il n'est pas toujours aisé de distinguer si *ṇ* afghan emprunté représente fidèlement un *ṇ* indien ou abusivement un *n* indien. Ce départ n'est guère possible que quand l'on possède la forme sanscrite. Ainsi le sanscrit *guṇa* « compte » prouve que l'afghan *gaṇ-al* « compter », urdu et hindi *gan-ná*, représente un hindoustani *gaṇ-ná;* de même *ṇ* est légitime dans *kangaṇ* « bracelet », hindoustani *kangan*, mais sanscrit *kaṅkaṇa;* dans *angaṇ* « cour », hindoustani *angná*, mais sanscrit *aṅgaṇa*. La cérébrale est au contraire abusive dans *gaṇ* « épais; nuage », hindoustani *ghan*, sanscrit *ghana;* dans *Mábaṇ*, qui est le *Mahávana* buddhique (dans l'Udyâna : le mot afghan correspondant a gardé l'*n* pure : *vana* « forêt », zend *vana*). La question est indécise

dans *dûṇaî* « pot au lait », hindoustani *dohanî; gâṇaî* « pressoir à huile », hindoustani *ghânî; gâṇâ* « gage », hindoustani *gahnâ; câṇ-avul* « filtrer », hindoustani *chân-nâ*.

Cette cérébralisation abusive de *n* se produit aussi dans des mots arabes : cf. *singâuṇ* « gouvernail », ar. *sukkân;* et dans des mots européens : *engine* est devenu *anjîṇ* انجينړ.

Nous passerons plus loin en revue les exemples de *ṇ* purement afghan (§ 45).

11. Formes archaïques hindoustanies. — L'afghan a parfois *ḍ* en regard de *ṛ* hindoustani : c'est un des cas où il est plus archaïque que l'hindoustani moderne. Il faut se rappeler que *ṛ* indien dérive souvent de *ḍ*, *ṭ* ancien :

afghan *gâḍaî* « voiture »,	hind. *gâṛî;*
baḍâî « grandeur »,	*baṛâî;*
goḍ-ana « sarclage »,	*goṛ-nâ* « sarcler »;

L'afghan *ḍôḍaî* « pain », en regard de l'hindoustani *roṭî*, est plus obscur : faut-il partir d'une forme **ḍoṭî*, diversement altérée des deux parts, ou *ḍôḍaî* est-il doublement altéré de *roṭî* (*ḍoṭaî ḍoḍaî*) ? Une étude approfondie de l'afghan fournirait sans doute à l'historien de l'hindoustani plus d'une forme archaïque et disparue de la langue moderne. Il y a encore un nombre considérable de mots afghans, offrant la cérébrale, dont l'hindoustani ne présente pas la solution : un examen plus approfondi en réduirait sans doute le nombre. Peut-être les dialectes indiens de la frontière, panjâbi et sindhi, fourniront-ils aussi leur contingent, surtout pour la période moderne ; mais c'est avant tout l'urdu ou dialecte de Delhi qui, à partir de l'avènement de la dynastie afghane de Lodi (1450), a indianisé le vocabulaire afghan, et c'est lui aussi qui éclaircira la partie inexpliquée de ce vocabulaire.

II. — ÉLÉMENTS INDIGÈNES.

A. — Consonnes simples.

12. **Système consonantique de l'afghan; est essentiellement identique à celui du persan; est essentiellement différent du système hindoustani.** — Si à présent on écarte du vocabulaire afghan ces trois éléments étrangers, — persan, hindoustani, arabe, — et de son système phonétique les sons empruntés à ces trois sources, à savoir :

au persan et à l'arabe, *f;*

à l'arabe, les gutturales *ḥ*, ', *q;* les emphatiques *ṭ*, *z̲*, *ç*, *ẓ;* la sifflante *th;* à l'hindoustani, les aspirées *kh, gh; th, dh; ph, bh,* les cérébrales simples et aspirées *ṭ, ṭh; ḍ, ḍh; ṛh,* et une partie de *ṛ* et *ṇ;* il reste pour le consonantisme afghan propre un système très simple dont voici le tableau :

Gutturales.	*k*	*g*	*kh*	*gh*		
Palatales.	*c*	*j*				
	ts	*dz*				
Dentales	*t*	*d*		*n*	*ṇ*	
Labiales	*p*	*b*	*v*	*m*		
Sifflantes.	*s*	*z*		*sh*	*s̲h̲*	*zh*
Liquides	*l*	*r*		*ṛ*	*y*	
Aspirée	*h*					

Ce système, on le voit, *comprend tous les sons propres au persan* (sauf *f*); *il ne contient point les sons caractéristiques de l'Inde.* Il possède en propre les sons *ts, dz, ṛ, ṇ.* L'identité de ce phonétisme avec le phonétisme persan, non seulement dans ses traits généraux, mais aussi dans quelques-uns de ses traits les plus particuliers, — tels que la possession des spirantes

kh خ et *gh* غ, celle des sifflantes *z* ز et *zh* ژ, l'absence des aspirées propres, — nous invite à prendre pour point de départ, dans nos recherches sur les origines des sons modernes afghans, le phonétisme du vieil iranien, de préférence à celui du sanscrit. Nous chercherons donc comment l'afghan répond aux sons du vieux perse et du zend.

13. Phonétisme du vieil iranien. — Voici le phonétisme de la langue iranienne ancienne tel qu'il est représenté par le perse :

Gutturales.	*k*	*g*	*kh*	*gh* (zend)		
Palatales.	*c*	*j*				
Dentales	*t*	*d*	*th*	*dh* (zend)	*n*	
Labiales.	*p*	*b*	*f*	*w* (zend)	*m*	*v*
Sifflantes.	*s*	*sh*	*z*			
Liquides	*y*			*r*		
Voyelles.	*a â*	*i î*	*u û*	*ṛ* (zend : écrit *ere*)		
				ai (zend *aê*) *au* (zend *ao*).		

Le système zend diffère du système perse par la présence de *z* ou *s* dans certains mots où le perse a *d* ou *th*, par certaines particularités du lexique et surtout par certaines différences graphiques. En perse, comme en zend, *kh*, [*gh*], *th*, [*dh*] sont des spirantes répondant à peu près aux deux *ch* allemands et aux deux *th* anglais. Prenons un à un chacun des sons iraniens et voyons ce qu'ils sont devenus dans les mots qui seraient communs au vieil iranien et à l'afghan. Nous verrons d'abord ce qu'ils sont devenus isolément (§§ 14-32), puis ce qu'ils sont devenus en groupe (§§ 33-47).

B. — Consonnes isolées.

Gutturales *k*, *kh*, *g* et *gh*.

14. K INITIAL ET MÉDIAL.

1° *k* initial reste :

zend	*kar* « faire », *kereta* « fait »,	afghan *kaṛ* « fut fait » ;
	(*â*)-*kas* « regarder »,	*katal* (khaṭak *kas-al*, cf. persan *â-gâh*) ;
	kasu « petit »,	Cf. *kashar* « plus petit » (cf. persan *kah*, § 41, 3° ; 70) ;
	kaṭ « quand ? »,	*ka* « si » ;
	kadha « quand ? »,	*kal-a* (persan *kai* ; cf. § 21) ;
	kata « maison »,	Cf. *kalai* « village » (persan *kad* « maison ») ;
	kan « creuser »,	*kan-dal* ;
	karapan « sourd »,	*kôṇ* (pl. *kâṇa*, f. *kaṇa*, cf. § 45) ;
	kashem « sous l'aisselle » (sscr. *kaksha*),	*kshê* « intérieurement » ; (cf. § 30 ; 68, 4°).

2° *k* entre voyelles tombe ou se réduit à *y* :

zend	*spaka* « de chien »,	*spai* « chien » ;
	ahmâkem « de nous »,	*mû* (§ 73) ;
	khshmâkem « de vous »,	*mû* (§ 73).

Les substantifs persans en *a* ه, représentants d'anciens substantifs pehlvis en *ak*, *ag*, zend *aka*, sont représentés en afghan par *ai* (§ 102, 1°) :

**stâraka*, ph. *stârak*, persan *sitâra* « étoile », afghan *stôr-ai*.

suffixe ph. *-tak*, persan *-ta*, *-da* (suffixe du participe passé); afghan *-lai*.

Dans ته *ta*, suffixe du datif, *k* est tombé absolument, si *ta* est identique à la préposition persane *tâ* « jusqu'à », anciennement *tâk*.

15. KH. — *kh* iranien n'est pas la sourde aspirée *k*+*h* du sanscrit; c'est une spirante. Il reste, qu'il soit initial ou médial.

zend	*khara* « âne »,	afghan *khar* (peut être emprunté au persan);
	[*â*-]*khad*[1],	*âkhl-am*, *âkhistal* « saisir »;
	madhakha « sauterelle »,	*malakh*;
	khaodha « casque »,	*khôl*;
	**mukha* « visage »,	*makh*[2].

kh en groupe disparaît (§ 36-37).

16. G GH. — *g* initial et médial devient *gh*; *gh* médial reste (il n'y a pas de *gh* initial en vieil iranien).

zend	*gao* « bœuf »,	afghan *ghvâ* (persan *gâv*);
	gaush-(*t*) « viande »,	*ghvasha* (persan *gôsht*);
	gairi « montagne »,	*ghar*;
	gaosha « oreille »,	*ghvazh*, *ghazh* (persan *gôsh*; cf. § 30);
	gata « allé » (plus exactement **gata-ka*);	*ghlai* (§ 94),
	gada « voleur »,	*ghal* (§ 21, 2°);

[1] *zastaêibya vikhada* : « Manie (l'argile) avec tes mains. » (*Vendidad*, II, 95.) Cf. sscr. *khad* « être ferme »; *â-khad* aura signifié « prendre ferme, tenir ferme » : c'est *â* et *vi* qui déterminent la direction du sens de *âkhad*, *vikhad*.

[2] L'afghan *makh* n'est pas emprunté à l'hind. *muk-h* qui serait devenu *muk* (§ 7, 1°).

gaona « couleur, poil » (Zend-Phl. Dict.),	*ghûna* « poil du corps, teint »;
gâtu, perse *gâthu* « place »,	*-ghâl-ai* (p. *gâh*; cf. § 114);
-geṭ,	Cf. *-gha* (dans *ha-gha* « ce »);
garma « chaleur »,	*ghârma* f.;
gûtha « ordure »,	*ghul*;
dagha « stigmate, marque »,	? *nugh-ai* (p. *dâgh*, § 21);
meregha « oiseau »,	*margha* f.;
**ganj-în* « ville du trésor[1] »,	*Ghaznîn*.

Voici d'autres exemples dont nous n'avons pas la forme ancienne, mais où le *gh* afghan représente aussi un *g* ou un *gh* ancien :

afghan	*ghanam* « blé »,	cf. persan *gandum*;
	ghêla « troupeau »,	*gêla*;
	ghûz « pet »,	*gôz*;
	ghyara « âne sauvage »,	*gôr*;
	ghûzai, *ghêzh*, *ghêg* « embrassement »,	*â-ghôsh*.

Cette aspiration du *g* primitif s'étend parfois, mais rarement, à des mots d'emprunt :

afghan *ghûṭa* « nœud, articulation », hind. *gânṭh*.

Observation. — *g* primitif devenant *gh* en afghan, il s'ensuit que *g* afghan *ne peut jamais représenter un* g *iranien primitif*, à moins qu'il ne soit ou n'ait été en groupe, comme *gûta*

[1] Je restitue cette forme d'après l'analogie du nom de la capitale de l'Adarbaijân, *Ganjak* (*Ganzak*, *Gaznâ*, Γάζακα, τὸ Κανζάκων, *Ganzaga*, *Gaza*), célèbre par le trésor (*ganj*) de son temple et nommé de là. Ghaznîn, que l'étymologie populaire explique par l'arabe *khazîna* « trésor » (Yaqout, s. v.), aura été un trésor royal et voilà pourquoi le fondateur de la dynastie ghaznévide, quand il se rendit indépendant, s'empara de Ghaznîn tout d'abord (§ 120).

« doigt », du zend *angushta; gabîn* « miel », pour *angabîn; gôral* « voir », pour **angôral* ou **ngôral*, zend *ham-kar*, ou mieux *ni-kar*, persan *nigir-îdan* (§ 55). En dehors de ce cas, *g* est la transformation *pushtue* d'un *zh* antérieur (§ 30), ou l'indice que le mot est d'origine étrangère, soit persan (*gâh* « temps », *garz* « poussière », *garz-êdal* « tourner », etc.), soit hindoustani (*gâvanḍai* « voisin », *gaṭ* « nuée », *gaḍ* « mêlé », etc.).

Palatales *c* et *j*. — *z*.

17. *c*. — Les palatales *c* et *j* sont représentées quelquefois par *c*, *j*, plus souvent par *ts* et *dz* :

1° *c* initial reste dans : *ci* « qui » (relatif), p. *ci* (interrogatif et conjonctif); *câ* « par qui », et dans la famille interrogative *carta* « où »; *cari* « jamais »; dans *câr*, pl. *câri* « action, moyen, remède »; cf. v. p. *car-tanaiy* « faire »; z. *côr-eṭ* « il fit »; *câṛa*, f., « couteau », d'un ancien **caretâ*, parallèle à la forme *kareta*, qui a donné le p. *kârd* (z. *keret*). L'afghan *câra*, f., « remède » est emprunté : c'est le persan *câra*, pris comme substantif féminin (§ 102, 2°); si le mot était de tradition ancienne, il serait *cârai* ou *tsârai* (ph. *cârak*).

2° Il devient généralement ځ *ts*, souvent réduit à *s* :

zend	*caṭ*,	afghan	*tsa* « quoi? »;
	cu, cvaṭ,		cf. *tsô-k* « qui? »;
			tsô, sô « quelques-uns »;
	cathwârô « quatre »,		*tsalôr* (persan *cihâr, câr*);
	cithra « visage »,		*tsîra, sîra* (persan *cihra*);
	car « paître »,		*tsar-êdal*;
	careman « peau »,		*tsarman* (persan *carm*);
	cash « manger, boire »,		*tsash-al* « boire »;
pehlvi	*carp* « gras »,		*tsôrb*, fém. *tsarba*.

3° *c* (*ts*) médial s'adoucit, comme en persan, et se réduit à *dz* (qui peut devenir en groupe *z* et *s*) :

zend *haca*, de (parsi *aj*, *az*, *azh*; persan *az*),	afgh. *dz-* (*dz-mâ*, *zmâ* « de moi », *dz-tâ stâ* « de toi »);
raocô « jour » (persan *rôz*),	*rvadz*;
saocayêmi « je fais brûler » (persan *sôz-am*),	*sêdz-am*;
suff. *ac.* : pehlvi *namâc* « prière », persan *namâz*,	*nmûndz*;

autres exemples du suff. *ac*, § 107, 10°.

4° Ce *dz* semble aboutir à *d* dans *da*, signe du génitif, identique à *dz*, p. *az*, z. *haca* (§ 68, 1°).

18. J. — *j* initial reste et alterne avec *zh* :

zend *jéni*, sanscrit *janî* « femme »,	*jäl*, *jûn*, *jîn*;
jafra « profond »,	*javar*, *zhavar*;
jarez « pleurs »,	*jâṛ-al*, *zhâṛ-al* « pleurer »;
jya « corde »,	*jaî*;
ju « vivre », *jvañṭ* « vivant »,	*zhvand-ai* « vivant »;
ava-janâmi « je tue », parsi *awazadan*.	*va-zhan-am* (§ 55).

Il devient *dz* (*z*) dans *dz-am zam* « je vais »; de *jâ* (z. *jañtu*) « qu'ils viennent ».

19. *z*. — *z* zend est représenté par *z* (quelquefois *zh*, en contact avec *i*).

zend *zairita* « jaune »,	*ziyaṛ*;
**zareta* « vieux », cf. *zaurva* « vieillesse »,	*zôṛ*;
zâya- « naître »,	*zêzh-êdal* (§ 31; 87, 1°);
zaredh « cœur »,	*zṛa*;
zaremaya « printemps »,	? *zalmai* « jeune homme »;

zâmâtar « gendre »,	*zûm;*
zem « terre »,	*zm-aka;*
zima « hiver »,	*zimai;*
ham-zâta « né ensemble »,	*ham-zôl* « du même âge »;
zgaṭ « courir », *uzgastô* « rapide »,	*zghal-am* « je cours »;
zbar-eta « courbé »,	*zvaṛ* « oblique, en pente »;
**zânu* (*zhnu*) « genoux »,	*zangûn;*
hazaṅra « mille »,	*zăr* (§ 48, 55);
vaz « se mouvoir »,	*vuz-am* « je sors »;
paiti-zan « reconnaîtṛe »,	*pai-zhandal;*
azem « moi »,	*za;*
khîz « se lever »,	*khîzh-am;*
miz « uriner »,	*mîz-am;*
hizva « langue »,	*zhiba;*
vazdvare « graisse »,	*vâzda, vâzga*[1].

Quelques-uns de ces mots ont *dz* à côté de *z*, et même *dz* y est plus usité : ainsi *dzôê* « fils » est plus usité que *zôê; dzâman*, qui sert de pluriel à *dzôê*, est plus usité que *zâman*.

Dentales *t*, *d* et *n*.

20. T. — 1° *t* initial reste :

zend	*tvam* « toi »,	*ta;*
	takhsh « courir », **takhshti* « course »,	*tash-al;* / *tasht-êdal* « courir »;
	tanu « corps »,	*tan-a*, f.;
	tapta « chaud »,	*tôd;*

[1] *Vazdvare*, traduit en pehlvi *vazdvarih*, ce qui est une simple transcription, paraphrasé *nivaki* « le bien » (*vazdvare aṅhéush vahishtahê* « les biens du Paradis », *Vendidad*, IX, 166), est traduit par Néryosengh *pivarttâ* (*tanvô vazdvare* « la graisse, l'embonpoint du corps », *Yasna*, XXXI, 21). L'afghan vient ici donner une confirmation inattendue à la tradition contre les traductions vagues de l'école étymologique. Les noms propres *Vohuvazdah-Ashavazdah* et *Kereçavazda* (*Garsîvaz*) sont des dénominations rentrant dans la famille de M. Legras et M. Lemaigre.

	tars « craindre »,	*tarh-ara, tarâra* « crainte »;
	tarô « par-dessus »,	*tar* « de »; *tir* « passé »;
	temô, tāthra « obscurité »,	*tam, tôr;*
	tarshna « soif »,	*tazh-ai* « altéré »;
sanscr.	*tadâ* (au sens de *sadâ?*),	?*tal* « toujours »;
	tan « tonner »,	*tan-â* « tonnerre », *tâl-anda* (=**tân-anda,* § 105, 1°);
	tan- « tendre »,	*tan-ista* « toile »;
	toya « eau »,	*tôê* « rivière »; *tôy- êdal* « couler ».

t s'affaiblit en *d* dans le pronom enclitique *di* « à toi, de toi » (zend *tê*).

Nous n'avons pas la forme ancienne de :

afghan	*trîkh* « amer »,	Cf. persan *talkh;*
	tashadz « hache »,	*tasha.*

2° *t* médial (*t* ou *th*), entre voyelles, devient *l* :

zend	*satem* « cent »,	afghan *sal;*
	vîsaiti « vingt »,	*shil* (§ 29);
	pitar « père »,	*plâr;*
	bitya « second »,	*bäl* « autre » (§ 48, 1°);
	Haêtumañt, nom de rivière,	*Helmand;*
	suff. *-ita,*	*-alai* (participe passé, § 94);
	**hâm-zâta,*	*ham-zôl* « de même âge »;
sanscr.	*Gomatî*, nom de rivière,	*Gomal;*
sanscr.	buddhique *caitya*[1] « monument en mémoire d'un saint »,	*tsal-ai.*
	pathâ « chemin »,	*plâ* « tour, fois »;
	maêthman « hôte »,	*mêlmă;*
	cathwârô « quatre »,	*tsalôr;*

[1] Emprunt ancien remontant à l'époque buddhique; beluci *cêda*. Cf. *Journal asiatique*, 1890, I, p. 105 et seq.

pathana « large »,	*plan;*
hvaêpaithya « personnel »,	*khpal;*
**râthi* « chemin » (persan *râh*),	*lâr* (§ 59).

Cet *l*, devenu final, tombe parfois, surtout quand le *t* appartenait à un suffixe; ainsi *navaiti* « quatre-vingt-dix », *paiti* « ποτί »; *vâta* « vent », *bûta* « été, a été », *shuta* « allé », **karita* « fait », *gata* « allé », *sukhta* « brûlé », sont représentés par *navê, pai* (dans *pai-zhandal*=zend *paiti-zan*); *vô, vu* (§ 90), *shu, kră, râgha, să*, pour *navêl, pœ̂l* (pour l'épenthèse, cf. § 54); *vôl, vul, shul, krăl* (§ 94), *râghl, sal. baraiti* « il porte », devient *vṛí* pour *vrê*, par dissimilation de la seconde personne (§ 84).

3° *t* final tombe :

zend *kaṭ* « quand »? *caṭ* « quoi »? *cvaṭ* « combien », *buyât* « serait », *geṭ* « enclitique », deviennent *ka* « si », *tsa, tsô, ví, -gha* (dans *hagha*).

21. D. — *d* initial et médial devient *l :*

1° *d* initial :

zend	*daêman* « le regard »,	*lima;*
	dâta « donné »,	*lal* « donner »;
	dar « posséder »,	*lar-al;*
	daregha « long »,	*lârgha* « retard »;
	dasan « dix », *dasema* « dixième »,	*las, lasam;*
	**dâma* « rêts »,	*lûm;*
	dughdhar « fille »,	*lûr* (§ 37);
	duma « queue »,	*lam;*
	dûra « lointain »,	*liri;*
	dukhsh « fraire »,	*lvash-al;*
persan	*dast* « main » (emprunt ancien),	*lâs*[1].

[1] Le mot indigène serait **zast, zâs* (§ 63). Le mot persan *âbdast* « ablution des mains » devient *ôdas* et *ôlas;* on a la forme d'emprunt récent dans *sam-dastai* « à l'instant », la forme d'emprunt ancien dans *sam-da-lâsa*.

d initial devient *n* dans *nû-nas*, à côté de *nû-las* « dix-neuf » (*navadasa*); dans *spîn* « blanc » pour *spîl*, z. *spaêta*[1], persan *sifîd;* peut-être dans *nughai* pour **lughai*, zend *dagha*, persan *dâgh* (?).

2° *d* médial, généralement représenté par *dh* en zend :

zend *gada* « voleur »,	*ghal;*
madhakha « sauterelle »,	*malakh;*
padha « pied »,	*pal;*
**vi-dareta* « fixe, debout »,	*vulâṛ;*
maidhya « milieu »,	cf. *mlâ* « taille » (cf. *miyân*);
kadha « quand? »,	*kal-a;*
**âkhad-âmi* « je saisis »,	*âkhl-am;*
â-vadh « conduire »,	cf. *râ-vul-am;*
adhairi « sous »,	*lar;*
perse *râdiy* « pour »,	*lar* (§ 68, 2°).

Observation. — *d* primitif étant devenu *l* en toute position, il suit que *d* en afghan ne représente jamais un *d* iranien (sauf à l'appui d'un groupe, comme dans *âghund-am* « je revêts », *vâzda* « graisse », *dva* « deux », *drûm-al* « courir »). Il représente un affaiblissement de *t* seul (§ 21) ou en groupe (*nt;* § 43), et peut-être une palatale ancienne dans *da* pour *dza* (cf. § 17, 4°). Dans tous les autres cas, il représente un *d* emprunté, soit au persan (*dast* « main », *dârû* « poudre », etc.; désinence des verbes en *-êdal*, § 96), soit à l'hindoustani (*andêr* « ténèbres », *dâṛ* « bande de voleurs »), soit à l'arabe (*radd* « réfutation », etc.).

22. n. — *n* reste :

na « pas »,	*na;*
nazda « près »,	*nizhd;*
**parâ-naz*,	*prânat-al* « ouvrir »;

[1] *Spîn* n'est pas le zend *spaêtina* qui eût donné *spîlin* ou *spîlân*.

**nâbi* « nombril » (z. *nabânazdishta*, sscr. *nâbhi*),	*nûm;*
nava « neuf »; *navaiti* « quatre-vingt-dix »,	*nô; navê* (§ 20, 2°);
nava « nouveau »,	*no* « nouveau »; *nâvi* « fiancée » (cf. l'espagnol *novio*);
naotara « nouveau »,	*nôr* « autre » (? § 41, 3°);
nâman « nom »,	*nûm;*
nî « conduire »,	*nî-v-ul* (forme causale);
nyâka « grand-père »,	*nikă;*
râna « cuisse »,	*vrûn;*
akhshaêna « foncé »,	*shîn* « vert »;
tanu « corps »,	*tan-a*, f.;
ava-jan « tuer »,	*va-zhn-am;*
paiti-zan « reconnaître »,	*pêzhan-am;*
vaên « voir »,	*vîn-am;*
kan- « creuser »,	*kan-dal;*
maêthmânô « hôtes »,	*mêlmâna* (cf. § 67).

n est changé en *l* dans :

jăl « jeune fille », du zend *jéni*, sanscrit *janî*, à côté de *jăn; lûnd* « humide », à côté de *nûmd*, zend *napta*, **nampta*, persan *nam;* peut-être aussi *lambal* « laver »; grec *νίπτω*, zend *napta*.

De même dans des mots empruntés :

sûlaṭ « circoncision », arabe *sunnat; ghalîm* « ennemi », arabe *ghanîm;*

lanḍ « petit »; le sindhi *nanḍhu*, guzerati *nhânâ*, hind. *nânâ*, semble renvoyer à une forme avec *n* initial;

bélmâz « impie », litt. : « sans prière », persan *bê-namâz; mâlga* « sel », pour **lâmga* du persan *namak* (§ 60, 3°); *bêlmagai*, *balmangai* « sans saveur », persan *bê-namak* « sans sel »; *lamtsai*, *lamsai* « feutre », du persan *namad;*

lambar-dâr لنبردار, nom du *malik*, du chef de village (chargé du cens); *lambar* est l'anglais *number*; *lambar-dâr* est un hybride anglo-persan de la langue administrative du *Border* : *number*-دار.

23. P. — *p* initial reste :

zend *paiti, paiti-zan* « reconnaître », af. *pai-zhan-dal*;
padha « pied », *pal* (persan *pây*);
pairi, *par* « sur »;
pourvanya « antérieur », *parûn* « hier »;
paoiryêni « Pléiades », *Pèrônê* (persan *Parvîn*);
panca « cinq », *pindza*;
pitar « père », *plâr*;
pathâ « chemin », *plâ* « tour, fois »;
payô « lait », *pai*;
parshti « dos », *pushtaî* « côte »[1];
pasca « après », *pas*;
pâman, nom de maladie (Yt., VII, 56), *pam* « gale »;
pâra « côté, bord », *pôri* « au delà »;
pâra « dette », *pôr*;
peretem « dû, perdu », *păr* « qui perd »;
pâshna « talon », *shpa*, f. « pied »[2].

p médial reste dans *khpal*, du zend *hvaê-paithya* « propre, personnel », où il est protégé par la contraction qui le met en contact avec l'aspirée forte *kh*.

p médial s'affaiblit en *b* et *v* :

âp « eau », *ôba*, f.;
**tapa* « chaleur », *tab-a* « fièvre »;

[1] *Côte* est en zend *peresu* qui aurait donné *pars*. On a remplacé *parshti*, au sens ancien de « dos » par *shâ*, d'origine inconnue.

[2] Il est impossible de dériver *shpa* de *padha*, qui est devenu *pal*. On a remplacé *pâshna* au sens de « talon » par *punḍaî* (d'origine sans doute indienne).

	**thripada*, *τρίποδ* « trépied »,	*darbalaî*;
zend	*upairi* « au-dessus »,	*bar* « sur »;
pehlvi	*apâyast*, persan *bây-ad* « il faut »,	cf. *bôya* « nécessaire »;
hind.	*dhûp* « chaleur » (emprunté),	*dôb-ai* « été ».

24. B. — *b* initial reste ou devient *v* :

zend	*bakhta*,	cf. *baê-lal* « jouer, perdre » (§ 37);
	baj « repartir au sort »,	*bâz-al*;
	bakhsh « donner »,	*bashal*, *barkha*, *bakhra* (§ 58, 1°) « part »;
	bitya « second »,	*băl* « autre »;
	bar « porter », *bereta* « porté »,	*vaṛ* « fut porté »; *var-la* « femme enceinte »;
	bû « être », *bûta* « fut », *buyât* « soit »,	*vu* « fut », *vî* « soit »;
	brâtar « frère »,	*vrôr*;
	bruvaṭ « sourcil »,	*vrû-dza*;
	buza « bouc »,	*vuz*;
sanscr.	*bhêda* « séparation »,	*bial* « séparé »;
	**brishta* « grillé » (persan *birishta* « frictus »),	*vrît* « grillé »; *vrat-êdal*, *vrat-avul*;
persan	*Pâyâb*, nom propre,	*Pâyâvai*.

b médial est devenu *m* dans *nûm* « nombril », z. *nâbi*, et dans *mavêshî* « hémorroïdes », de l'arabe *bavâsir* (cf. § 27).

25. F. — Le son *f* n'existe pas en afghan; dans les mots empruntés au persan ou à l'arabe où il y a un *f*, il est prononcé *p* (§ 4). L'afghan n'a-t-il jamais eu *f* ou l'a-t-il perdu? Dans le premier cas, l'afghan serait ici en dehors de la phonétique iranienne et serait resté sur ce point unique sur l'étage aryen primitif et sanscrit. C'est une hypothèse qu'il est difficile

d'admettre quand on voit à quel point l'afghan partage toutes les particularités de la phonétique iranienne. Il est plus simple d'admettre qu'il l'a perdu, et en fait dans les mots zends où il y à *f* et qui sont représentés en afghan, l'afghan a *v*, c'est-à-dire l'affaiblissement de *f*:

zend *safa* « sabot »,	afghan *sava*, persan *sum*;
vafra « neige »,	*vâvra*, p. *barf*;
fra- « devant »,	cf. *vṛ-ândi?*;
**fra-jan*,	*varzhan-am* « je découpe »;
frith « pourrir »,	*vrôs-t* (= **frista*).

26. M. — *m* reste :

mâ « ne pas » (prohibitif),	*ma*;
mâm « moi »,	*mâ*;
maidhya « milieu »,	cf. *mlâ* « taille »;
mar; *mereta* « mort »,	*maṛ* « mourut »;
maêthman « hôte »,	*mêlmă*;
maêshi « brebis »,	*mêzh*;
mazga « moelle »,	*mâghza*;
mas « grand »,	cf. *mash-ar* « plus grand »;
mâhya « mois, mensuel »,	*miy-âsht* (§ 103, 3°);
mâtar « mère »,	*môr*;
miz « uriner »,	*mîtal*;
meregha « oiseau »,	*margha*;
zem « terre »,	*zm-aka*;
zima « hiver »,	*zimai*;
ahmi « je suis »,	*yam* (§ 56);
nâma « nom »,	*nûm*;
-mant,	*man* suffixe (§ 107, 15°);
duma « queue »,	*lam*;
daêman « regard »,	*lîma*;
**mushika* « souris » (sr. *mûshika*).	*mazhak*.

Dans les mots d'emprunt, *m* peut devenir *b* :

sanscr.	*mudgara* « marteau »,	*baghdar*;
arabe	*makhmal* « velours »,	*bakhmalai*.

27. *v*. — *v* reste (il a le son du *w* anglais) :

zend *vi*- préfixe : *vi-dareta* « debout »,	*vu-lâṛ*;
vi-tac « fondre »,	cf. *vili* « fondu »;
**vi-vareta* « ouvert » (scr. *vi-vṛta*),	*vîṛ*;
vi-tasti « empan »,	*lvêsht*;
vâta « vent »,	*vô* (§ 20, 2°);
vazdvare « graisse »,	*vâzda*, *vâzga* (§ 19, n.);
vafra « neige »,	*vâvra*;
vohuni « sang »,	*vinê*;
vaz « aller », *vazâmi*,	*vatal* « sortir », *vuzam*;
vaên-âmi « je vois »,	*vin-am*;
â-vadh « conduire »,	*râ-vul-am*;
vana « arbre »,	*vana*, f.;
vâr « pluie »,	*var-êdal* « pleuvoir »;
daêva « démon »,	? *lêvă* « loup »;
ava-zan-âmi « je tue »,	*vazhan-am*;
dvara « porte »,	*var*.

v est rendu par *nv* et *m* dans *nvaṛaz*, *maṛaz* « caille », sscr. *vartikâ* (ὄρτυξ); ce qui explique d'une part les doublets *nvar*, *nmar* « soleil » (z. *hvare*), *nvaṛaî mmaṛaî* « bouchée » (z. *hvar*, **hvareti*); *nvarî nmarî* « vêtements »; le doublet *vîndzal mîndzal* « laver »; et d'autre part la forme *mûnd-al* pour **nvûnd-al* « trouver », *mûm-am* « je trouve », du zend *viñd* (part. *vista* « trouvé », en afghan gadûn *mûtai*, afghan classique *mundalai*). *m* représente *v* emprunté dans l'urukzai *nmisal* « écrire », du

persan *nivish-tan;* un *v* anglais dans *Kamnarí*, *Kamnárí* = *Cavagnari.*

28. R. — *r* reste :

zend *raokhshna* « brillant »,	*rûṇ?* (§ 45 ; *rôs͟han* est emprunt persan);
raêsha « barbe »,	*zhîra* (pour *rîzha*, § 30);
raocô « jour »,	*rvadz, radz;*
râna « cuisse »,	*vrûn* (§ 54);
hvar-aiti « il mange »,	*khôr-î;*
mar « mourir »,	*mr-î* « il meurt »;
mereta « mort »,	*maṛ* « il mourut »;
dvara « porte »,	*var;*
vâra « pluie »,	*var-êdal* « pleuvoir ».

r+t, *r+d*, devient *ṛ*; *r+n* devient *ṇ*, voir § 44-45.

r devient *l* dans :

cf. *salêsh* « glu, colle » (écrit abusivement en pukhtu *salêkh*); cf. zend *sraêshay-* « coller, adhérer », persan *sarêsh*, dont *salêsh* peut être un emprunt; *blârba* « enceinte », pour **bâr-bra?* (§ 59).

De même dans des mots d'emprunt :

dilbâr, à côté de *darbâr* « seuil de palais, palais », persan *darbâr;* *balq* « éclair », ar. *barq;* *asîr* rime avec *vakîl* (Chanson 41, 2-3).

29. S. — 1° *s* reste :

zend *sata* « cent »,	*sal;*
safa « sabot »,	*sava*, f.;
sara « tête »,	*sar;*
sareta « froid »,	*sôṛ;*
sukhra « rouge »,	*sûr;*
saoc-ayêiti « il brûle »,	*sêdz-ê;*

star « étoile »,	*star-ga* « étoile, œil »;
stâra « étoile », phl. *stârak* ستاره,	*stôrai* « étoile »;
stare-ta « épuisé »,	*staṛ-ai* « fatigué »;
stu « louer »,	*stây-al;*
stûna « colonne »,	*stan;*
spaka « de chien »,	*spai* « chien »;
spayêiti « il jette »,	*spêy-âza* « avortement »;
spaêta « blanc »,	*spîn;*
spish « pou »,	*spazha;*
aspa « cheval »,	*âs*, f. *asba;*
**âsa* « place » (zend *asô*, sanscrit *âçâ*),	*ôs-êdal* « habiter », *ôs* « à présent » (sur la place);
âsu « rapide »,	*ôsai, hôsai* « gazelle »;
â-kas « voir »,	*kas-al;*
dasan « dix »,	*las;*
pasca « après »,	*pas;*
**sâha* « lièvre », sanscrit *çasa*, écrit *çaça* (germ. *hase*),	*sôê;*
**susha* « poumon », persan *shush*,	*sazh-ai.*

2° *s* devient *sh* dans quelques mots, soit en groupe, soit sous l'action de la voyelle *i* : ce *sh* ne devient pas *s̱ẖ* (*kh*) en pukhtû :

zend *sukurunô* « hérisson »,	*shkôṇ* (§ 45);
hista-,	*shta* « il est »;
kasyâo « plus petit »,	cf. *kash-ar* (§ 41, 3°; 70);
masyâo « plus grand »,	cf. *mash-ar* (§ 41, 3°; 70);
vîsaiti « vingt »,	*shil* (§ 55, 71).

Le persan *sân* « façon » est en afghan *shân.*

3° *s* se change en *h*, comme il avait fait jadis dans le passage de l'aryen à l'iranien, dans :

tarh-êdal « craindre », zend *tars*, persan *tars-îdan;*
ârv-êdal « entendre » (**âhrv-êdal*), zend *âsravay-*;

sâh « souffle », emprunté de l'hindoustani *sâns.*

30. sh et s̲h̲, zh et g. — Antiquité relative du *Pushtû* et du *Pukhtû* :

sh iranien se rencontre soit seul (*shu* « aller », *gaosha* « oreille »), soit en groupe, principalement avec *kh* (*khshayêitê* « il peut »), auquel cas il tend à expulser la gutturale aspirée. Ce travail de réduction est déjà commencé en zend (*shiti* pour *khshiti*, *shudha* « faim », *varesha* « bois », etc.), et il s'achève en persan (*Études iraniennes*, § 53).

1° *sh* iranien simple reste en afghan, quand il est initial : *shu* « aller », *shavâmi* « je vais », afghan *shval* « aller », *sham* « je vais » ;

2° il s'affaiblit en *zh* quand il est médial; voir plus bas;

3° *khsh* iranien, et *sh* iranien quand il représente *khsh* antérieur, sont représentés en afghan par *sh*, au milieu comme au commencement du mot.

Mais le traitement de *sh*, *khsh* présente en afghan une variété dialectale que nous avons déjà signalée (§ 2). Tandis que le dialecte du Midi ou *Pushtû* conserve la sifflante forte ou douce *sh* ش, *zh* ژ, le dialecte du Nord ou *Pukhtû* transforme la sifflante forte ش en aspirée gutturale *kh* (écrite s̲h̲ ښ), et la sifflante douce ژ en gutturale douce *g* (écrit ږ).

zend *khshapa* « nuit »,	psh. *shpa* f.,	pkh. *s̲h̲pa*, c'est-à-dire *khpa* ;
kasha (**kakhsha*) « aisselle »,	*kshê* « intérieurement »,	*ks̲h̲ê*, c'est-à-dire *kkhê* ;
**khshaya*, cf. p. *shâyast* ; « chose permise »,	*sha* « bien »,	*s̲h̲a*, c'est-à-dire *kha* ;
khshviwi « glissant » (p. *shîbâ*),	*shvai*,	*s̲h̲vai*, c'est-à-dire *khvai* ;
cash (*cakhsh*) « boire »,	*tsash-al*,	*tsas̲h̲-al* ;

c.

takhsh « courir »,	*tsh-al*,	*tsh-al*;
	tasht-êdal,	*tasht-êdal*;
**rakhshta*[1] « droit, juste »,	*risht*,	*risht*, c'est-à-dire *rikht*;
akhshaêna « foncé »,	*shîn* « vert »,	*shîn*, c'est-à-dire *khîn*;
bakhsh « donner »,	*bash-al*,	*bash-al*[2], c'est-à-dire *bakh-al*;
**yukhshta*,		*jukht*[3] « exactement »;
parshti « dos »,	*pushtaî* « côte » (§ 23, n.),	*pushtaî*, c'est-à-dire *pukhtaî*;
parshta « demandé »,	*pusht-êdal*,	*pusht-êdal*, c'est-à-dire *pukht-êdal*;
karsh « tirer »,	*ksh-al*,	*ksh-al*, c'est-à-dire *kkh-al*;
ushtra « chameau »,	*ush*,	*ûsh*, c'est-à-dire *ûkh*;
**hvasrû* « belle-mère »,	*khvâsha*,	*khvâsha*, c'est-à-dire *khvâkha*;
pâshna « talon »,	*shpa* « pied » (§ 23, n.),	*shpa*, c'est-à-dire *khpa*;
zend *gaosha* « oreille »,	*ghvazh* (§ 52),	*ghvag*;
raêsha « barbe »,	*zhîra* (§ 59),	*gîra*;
khshvash « six »,	*shpazh*,	*shpag*;
**mushika* « rat » (sanscr. *mûshika*),	*mazhak*,	*magak*.

[1] Contracté de *razishta?* *Risht* n'est pas le persan *râst* qui a donné *râs*.

[2] Écrit abusivement *bakh* : *bakhama* بخمه (CXII, 2-2).

[3] Pour *jusht* جښت. Tous nos textes étant de pays *pukhtu*, il n'est pas étonnant que nous ne rencontrions pas l'écriture *jusht* qui est certainement en pays *pushtu* la prononciation de *jukht*. Nous supposons une forme **yukhshta* (cf. *yaokhshti*) et non *yukhta*, malgré le pehlvi *jukht* (*Études iraniennes*, I, 88, n. 2), parce que *yukhta* eût donné en afghan *jul* ou *jă*.

mêsh «buffle» est le persan *mêsh* emprunté; l'iranien *maêsha* a donné régulièrement *mêzh* (*mêg*) «brebis» (zend *maêshi*).

Le zend *gaush* «viande» (persan *gôsh-t*) a donné *ghvasha;* on attendrait *ghvazha.* Inversement le zend *areshô* «ours» (*Aoge-maidê*, 79; persan [*kh*]*ars*) a donné *yazh;* on attendrait *yash* (§ 56).

Cette alternance de *zh* et *g* se rencontre aussi naturellement dans des mots où le primitif est doux :

sans. *laghu*,	af. *lazh* «peu»,	*lag;*
zend *jva* «vif»,	*zhvâk*,	*gvâk;*
jvañt «vivant»,	*zhvand-ai* «vie»,	*gvand-ai;*
-ayêitê (3ᵉ sg. passif),	*-êzhî*,	*-êgî* (§ 31; 87, 1°; 96);
	mûzh «nous» (§ 72),	*mûg.*

Le fait que *sh-sh* (*kh*) remonte souvent au groupe *khsh* pourrait faire d'abord croire à l'antiquité de la forme *sh* (*kh*); le groupe *khsh* se serait réduit au Sud en *sh*, au Nord en *kh.* Mais nous avons vu par les exemples ci-dessus que *khsh* n'est pas la seule origine de *sh*, qui dérive aussi de *rsh* (cf. § 35); d'autre part, l'ancienneté de la réduction de *khsh*, qui a commencé déjà en zend, laisse peu de vraisemblance à cette hypothèse; enfin l'orthographe adoptée par les inventeurs de l'orthographe afghane indique qu'eux du moins considéraient la prononciation ش comme primitive et la prononciation ښ comme dérivée. Ils voyaient d'ailleurs le son ش, dans les mots journellement empruntés au persan, devenir ښ, ce qui leur prouvait que ښ n'était bien qu'une fausse prononciation de ش. Or cette prononciation de ښ pour ش est une des caractéristiques des dialectes de l'Inde[1] avec lesquels les gens de Pêshavar et de Kâbul

[1] *visha* «poison», prononcé *bikh.*

étaient le plus en rapport, et il paraît dès lors évident que le ښ septentrional est une transformation récente de ش afghan et que la réduction des groupes à *sh* simple a été universelle en afghan. Ajoutons enfin que le nom même des *Paṭhâns*, qui est en lui-même un des textes afghans les plus anciens que nous connaissions, suppose une forme *Pashtân* et non *Pakhtân*[1] et, par suite, ajoute une probabilité de plus à l'âge récent de cette dernière.

Il doit en être de même pour l'alternance *zh, g*. Cela du moins est certain pour les mots où *zh, g* représentent un ancien *sh*, car il est clair que *sh* peut devenir directement *zh*, mais ne peut devenir directement *g*, que **ghvash* peut devenir directement *ghvazh*, mais non *ghvag*.

31. Y. — *y* initial semble devenir *j* comme en persan :

afghan *jukht* « exactement »,	zend **yukhshta* (cf. *yaokhsti*, § 30, n.);
jova « canal »,	perse *yuviya*, p. *jûy*.

Cependant *ya* initial reste ou se réduit à *é* dans *yash-édal*, *éshédal* « bouillonner », zend *yaêsh*.

Il devient *zh* (*g* pukhtu), comme dans le zend *yûzhem* pour *yûyem* (sanscrit *yûyam*) et dans la forme inconnue qui a donné *mûzh* (§ 72), dans le thème verbal en *ay*, *zâya* « naître », afghan *zêzh* et dans les désinences nominatives en *ézhi* de *ayéitê*, cf. § 30; 87, 1°; 96.

[1] Parait déjà dans Firishta (1600), mais est certainement beaucoup plus ancien et doit dater de l'apparition des premières bandes afghanes ou au moins du temps où ils commencèrent à jouer un rôle prédominant, c'est-à-dire de l'époque de Firûz-Shâh Tughlâk (1350). D'ailleurs le premier mot d'un Afghan devant un étranger est de dire « Je suis Pushtûn » : le mot dut donc entrer rapidement dans la circulation. — Le changement de *sht* en *ṭh* est une des caractéristiques des dialectes pracrits.

32. H ET HV.

1° *h* iranien, représentant *s* sanscrit et primitif, tombe, sauf dans *ha-* (*ha-gha*) « celui-là » du zend *ha* et dans le nom du *Hêlmand*, zend *Haêtumañt* :

haca « de »,	*dz (§ 55; 68, 1°; 72);
hazañrem « mille »,	*zär* (§ 55, 71);
hamkâra « arrangement »,	*angôr;*
hapta « sept »,	*ôva;*
harshta « lâché »,	*arat* « libre, délivré »;
ahmi « je suis »,	*y-am;*
ahi « tu es »,	**ai, ê;*
**sâha* « lièvre »,	*sôê* (§ 29).

2° *hv* reste sous la forme *khv* خو ou se réduit à *v* :

I. zend *hvaêpaithya* « personnel »,	*khpal;*
hvañhar « sœur »,	*khôr;*
hvar « manger »,	*khôṛ-al;*
hvaêdha « sueur »,	*khvalê* (f. pl.);
**hvasrû* « belle-mère,	*khvâsh-a.*
II. *hvapta* « endormi », **hûpta* (persan *khufta*),	*ûdă* (§ 39);
hvare « soleil »,	*nvar* (*nv*=*v*, § 27);
**hvareti* « action de manger »,	cf. *nvaraî* « bouchée » (§ 27);
**hvareta* « petit » (persan *khord*, pehlvi *khort*),	*vôṛ* (§ 44, 2°).

C. — Groupes de consonnes.

33. Réduction des groupes. — Les groupes de consonnes qui blessent l'instinct euphonique d'une langue se réduisent de deux façons : 1° par assimilation, un des éléments étant assimilé, c'est-à-dire supprimé par l'autre; 2° par aspiration,

le premier élément étant transformé en son spirant ou continu, ce qui facilite la prononciation et supprime le conflit sans supprimer les éléments. L'assimilation est le procédé favori de l'Inde; l'aspiration est le procédé favori de la Perse, où l'assimilation a un champ très limité (*Études iraniennes*, I, § 40-74). L'afghan ici encore suit la direction iranienne.

34. ASSIMILATION DE *ND* EN *N*.

kshên-am « je m'assieds », pour *kshê-nshênam* (§ 55), dans lequel *n* représente un ancien *nd*, comme dans le persan *nishînam* (*Études iraniennes*, § 50).

lvan-am « je disperse », pour **lvand-am*; cf. *lavas-t* « fut dispersé » (§ 88, 1°). *Shûma*, f. « nuit », du zend *khshafnya*, peut être un emprunt ancien au persan *shâm*.

35. ASSIMILATION DE *RSH* EN *SH* (et *ZH*). — Cette réduction, déjà commencée en zend (*kash* « tirer » à côté de *karsh*, *pâshna* en regard du sanscrit *pârshṇî*), continue en afghan, comme elle a continué en persan (*Études iraniennes*, § 52) :

parshti « dos »,	afghan *pushtaî* « côte »;
parshta « demandé »,	*pusht-êdal* « demander »;
karsh « tirer »,	*ksh-al* et *shk-al*;
aresha « ours »,	*yazh* (§ 30).

36. ASSIMILATION DE *KHSH* EN *SH* (*SH* EN PUSHTU; *KH* EN PUKHTU). — Commencée en zend (*shiti*, *shudha*, *ashi*), continuée en afghan comme en persan (§ 30) :

zend *khshapa* « nuit »,	afghan *shpa*, *shpa*.

Cf. *khshaya-*, *khshvirvi*, *cakhsh*, **yukhshta*, *takhsh*, *bakhsh*, *akhshaêna*, devenus *sha*, *shvay*, *tsh-al*, *jukht*, *tsh-al*, *bash-al*, *shin* (voir plus haut, § 30).

Nous passons aux groupes réduits par aspiration du premier élément. Ce sont les groupes dont le second élément est *t* ou *r*. Examinons d'abord les groupes en *t* : *k-t*, *d-t*, *t-t*, *p-t*.

37. Groupe k-t. — Le vieil iranien avait déjà réduit le groupe *k-t* en aspirant *k* en *kh*. Le persan s'est arrêté là : l'afghan est allé plus loin; il a réduit l'aspirée *kh* à une simple aspiration qui a fini par tomber en laissant une légère aspiration vocalique, marquée dans l'écriture tantôt par *ă*, tantôt par *é*, tantôt par le simple allongement de la voyelle, et *t*, se trouvant alors entre voyelles, s'est changé régulièrement en *l*, lequel, devenu final, peut tomber (§ 20, 2°). Ex. :

zend *sukhta* « brûlé », afghan *să* « fut brûlé »;
bakhta « réparti au sort » (de *baj*), { *baê* dans *baê-lal* « jouer, perdre », cf. *bâz-al*; }
dughedhar (*dukhtar*) « fille », *lùr* (de **lùlr*).

38. Groupe d-t, t-t. — Le groupe *d-t*, *t-t* s'est changé en *st* dès les plus anciens textes iraniens. Le groupe *st* reste en afghan comme en persan (*Études iraniennes*, § 56). De là dans la conjugaison l'alternance *l*, *st*, les racines à dentale finale changeant cette dentale en *l* devant les voyelles, en *s* devant *t* (cf. persan *band-am*, *bas-tan*) :

zend (*â*)-*khad* « saisir », *âkhl-am* « je saisis », *âkhas-t* « fut saisi »;
â-vadh « conduit », *râvul-am*, *râvus-t*;
zgaṭ « courir », *zghal-am*, *zghâs-t*.
etc. (voir § 88, 1°).

t, *d* est resté, à l'appui de la nasale, dans *ághund-am* « je revêts », à côté de *ághus-t*. *S* devient *sh* après *i* radical (cf. 29, 2°) :

sscr. *vyadh* « jeter », afg. *vul-am* « je jette », *visht* « fut jeté ».

s du groupe *st* s'assimile à *t* ou plutôt se réduit à l'aspiration et disparaît, comme le *kh* du groupe *kht* et comme le *s* du français en pareille position [1], dans :

n-shal « enfoncer »,	*nshat* « fut enfoncé »,

dans lequel *nshat* répond au persan *ni-shâst* (**ni-shâday* « faire asseoir »).

De même *sh* en groupe avec *t*, dans :

zend *ashtan* « huit »,	*ata;*
angushta « doigt »,	*gûta* (cf. § 55),

et dans la série des verbes à finale radicale *z* (durcie sans doute en *sh* devant la ténue) :

zend *vaz* « aller »,	*vuz-am* « je sors »,	*vot* « sortit » (*vaz-t*);
harez « lâcher, délivrer »,		*arat* « libre » (z. *harshta*);
miz « uriner »,	*mîz-am,*	*mît* (**mîz-t, *mîsht*);
**khîz* « sauter »,	*khîzh-am,*	*khôt* (p. *khâst*);
prânadz « ouvrir »,	*prânadz-am,*	*prânat.*

39. Groupe *p-t* (*b-d*). — Le groupe *p-t*, conservé en vieil iranien, devient *ft* en persan; l'afghan continue la réduction et réduit *ft* à *vd*, *ud* :

zend *tapta* (p. *tâft*) « chauffé »,	afgh. *tôd* « chaud »;
*hvapta, *hûpta* (p. *khûft*) « endormi »,	*ûdă;*
ubda (p. *bâft*) « tissé »,	*ûd* « fut tissé ».

hapta « sept », devenu **hafta* (persan *haft*), est ensuite devenu, par chute irrégulière de *t*, **hâfa* (?), **âva*, *óva*.

[1] *Pastre* devient *pâtre* par l'intermédiaire *pahtre*. Dans les dialectes pracrits *s* se change de même en *h* qui se postpose au *t* : *hasta*, pr. *hattho; *Pashṭâna*, h. *Paṭhân*.

40. Groupes dont le second élément est *r*, au commencement du mot. — Les groupes les plus fréquents sont ceux qui ont *r* pour second terme. Au commencement du mot ils restent généralement, en affaiblissant la première consonne si elle est ténue. Ex. :

1° khr. — Point d'exemple certain. Dans *khîra* « ordure », zend *hikhra*, il y a eu renversement de l'aspirée qui, devenue initiale, est restée.

2° gr. — Reste :

zend *grîva* « cou », afghan *grîva*, f. (persan *girî-*)

3° thr. — S'affaiblit en *dr* (en persan devient *sr*, *s*) :

zend *thrâyô* « trois », afghan *drê* (persan *si*).

4° dr. — Reste :

zend *draomô* « course, incursion », af. *drûm-êdal* « courir ».

5° et 6° fr et br. — S'affaiblissent tous deux en *vr* (restent en persan) :

5° *fra*, cf. *var* dans *var-zhanam* « je découpe » (*fra-jan*), *vṛ* dans *vṛândi* « devant » (§ 43);
frith « pourrir », afghan *vrôst* « pourri ».

6° *brâtar* « frère », *vrôr* (persan *brâdar*);
brvaṭ « sourcil », *var-yadz* (p. *abrû*);
**brishta* (*-frictus*) « rôti », *vrît* (persan *birishta*);

7° sr. — Devient *sl* dans :

sraêsh « coller, adhérer », *salêsh* « colle » (§ 28).

41. Groupes dont le second élément est *r*, au milieu du mot :

1° Groupe *khr* médial. — Est traité comme *kht* médial,

c'est-à-dire que *kh* se réduit à l'aspiration et disparaît; en persan le groupe reste et se renverse :

zend *sukhra* « rouge », afghan *sûr* (persan *surkh*);
stakhra « fort », *star* (persan *sitakhar*).

2° Groupe *fr* médial. — Est traité comme *fr* initial, c'est-à-dire devient *vr* ou se réduit; en persan se renverse ou se réduit :

zend *vafra* « neige », *vâvra*, f. (persan *barf*);
jafra « profond », *zhavar*;
sufra « trou », *sûrai* (cf. persan *sûrâkh*[1]).

3° Groupe *thr* médial. — Est traité comme *khr*, se réduit à **hr*, *r* (comme en persan : *Études iraniennes*, § 65).

zend *cithra* « visage », *tsîr*;
tāthra « ténèbres », *tôr*.

Est traité de même le groupe *tar*, *tara*, qui se réduit à *r*, par la filière **tr*, **thr*, **hr*, *r*, ou peut-être par la filière **lar*, **lr*, *r*.

zend *mâtar* « mère », *môr*;
brâtar « frère », *vrôr*;
âtar « feu », *ôr*;
naotara « nouveau », *nôr* « autre »;
**masyô-tara* « plus âgé » (zend *mas* « grand »), *mashar*;
**kasyô -tara* « plus jeune » (zend *kasu* « petit »), *kashar*.

On peut hésiter entre **môtar* **môthr* **môhr* **môr* et **môlar* **môlr* *môr*; cf. *lûr* de *dukhtar* (§ 37).

4° Groupe *dhr* médial. — Traité comme *thr* : *badhra* « sort, part » (persan *bahr*) devient *pâra* dans l'expression *da pâra*

[1] Emprunté dans l'afghan *sûlâgh*.

« pour, à cause de », qui répond exactement au persan *az bahr: da khudâ da pâra* « pour Dieu », persan *az bahri khudâ.*

42. Consonne + n. — *n* tombe dans :

zend *pâshna* « talon », *s̲h̲pa* « pied » (§ 30);
tarshna « soif », *tazhai* « altéré ».

r + *n* = *ṇ*; voir § 45.

43. n + consonne. — *n* + *t* s'affaiblit en *nd;* paraît surtout dans les anciennes formations participiales en *ant :*

afghan *zhvand-ai* « vivant », zend *jvañṭ;*
tâlanda, f. « tonnerre », pour **tânanda* (cf. latin *tonant-*);
jaranda, f. « moulin » (litt. « la mouleuse », d'un verbe perdu *jaral* « moudre »).

vṛândi « devant », *bândi* « au-dessus », *lândi* « au-dessous », sont dérivés de *fra, upa* (?), *adha,* par suffixe *añṭ* (cf. zend *cvañṭ, avañṭ;* persan *and* de **añt*).

n + *k* s'affaiblit en *ng : angór* « arrangement », de **ham-kâra;* pour la réduction de *ang* à *g,* voir § 55; pour la réduction de *nd* à *n,* voir § 34.

44. r + consonne. — *r* + *k* s'affaiblit en *rg : star-ga,* f. « étoile, œil » (de **star-ka*);

r + *sh* se réduit à *s̲h̲* (*zh*), v. § 30 et 35;

r + *d*, *r* + *t* deviennent *ṛ*.

Le persan a transformé *rd* en *l* (*Études iraniennes,* § 71), probablement par l'intermédiaire *rl;* l'afghan fait l'assimilation inverse du groupe *rl.*

Le persan a gardé *rt* qu'il a affaibli en *rd;* l'afghan traitant *t* médial comme *d*, c'est-à-dire l'ayant également transforme

en *l*, *rt* doit aboutir comme *rd* à *rl*, lequel se réduit à un son intermédiaire assez semblable à la cérébrale indienne pour que l'inventeur de l'alphabet afghan l'ait marqué de même, *ṛ* ڕ[1].

1° *RD* = *Ṛ* :

zend	*zaredh* « cœur » (persan *dil*),	af. *zṛa*;
sanscr.	*nard* « mugir »,	*naṛ-al* « crier, braire ».

2 *RT* = *Ṛ* :

zend	*sareta* « froid » (persan *sard*),	*sôṛ*;
	mereta « mort » (persan *murd*),	*maṛ* « mourut »;
	hvareta « mangé » (persan *khord*),	*khôṛ* « fut mangé »;
	kereta « fait » (persan *kard*),	*kaṛ* « fut fait »;
	bereta « porté » (persan *burd*),	*vaṛ* « fut emporté; qui gagne »;
	pereta « perdu »,	*paṛ* « qui perd »;
	maretan « mortel, homme »,	*maṛan-ai* « héros »;
	stareta « épuisé, confondu »,	*staṛai* « fatigué »;
	**zbareta* « courbé » (zend *zbar*),	*zvaṛ* « oblique »;
	**zareta* (cf. z. *zaur-ura* « vieux »),	*zôṛ*;
	**hvareta* (?) « petit » (persan *khord*),	*vôṛ*[2];
sanscr.	*vartikâ* « caille »,	cf. *mṛ-az* (§ 27);
	ghṛta « beurre »,	cf. *ghvaṛ* « graisse ».

[1] L'afghan a volontiers remplacé *r* par *ṛ* dans les mots d'emprunt persan où *r* est suivi d'une dentale :

daṛd « douleur »,	pour le persan *dard*;
paṛda « voile »,	*parda*;
laṛza « tremblement »,	*larza*.

Cf. en afghan même *laṛmûn* لړمون « entrailles », à côté de *laṛî* لړی.

[2] Serait pour (*h*)*vôṛ*, comme *nvar*, *nvaṛai* (§ 27) sont pour **hvare*, **hvarti-*. *môṛ* « rassasié », serait-il de même un doublet de *kvôṛ*, *khôṛ*, zend *hvareta*, pris au sens de « qui a mangé »? *hvareta* au sens passif = *khôṛ* « fut mangé »; *hvareta* au sens moyen = **nvôṛ*, **nmôṛ*, *môṛ* (l. l.).

Le groupe *rt* ne devient *ṛ* que devant les voyelles; devant le *t* du participe, *t* se changeant régulièrement en sifflante (§ 38), on a **rst* qui se résout en **rsht*, d'où enfin *s͟ht*. Ainsi *â-vart* « tourner » donne :

Au présent : *â-vuṛ-î* = *â-vartatê* « il tourne »;
Au prétérit : *â-vus͟ht* = **â-vart-ta*.

Au même type se ramènent sans doute (§ 88, 5°) :

lvaṛ-êdal « être séparé »,	*lvus͟h-t* « fut séparé »;
ghvâṛ-am « je désire » (zend *gered?*),	*ghôs͟ht-al* « désirer »;
ghaṛ-am « je m'enroule »,	*ghas͟ht-al* « s'enrouler ».

45. R + N. — Le groupe *r* + *n*, qui a abouti dans l'Inde à la cérébrale *ṇ*, aboutit en afghan à un son complexe qui se rapproche assez de la cérébrale indienne pour que l'inventeur de l'alphabet afghan l'ait marquée ړن *nṛ*. Par une coïncidence significative, Albiruni emploie déjà cette combinaison pour rendre le *ṇ* indien : برنج *barnij* pour *baṇij*, *Pânrîni* pour *Pâṇini* (Sachau, *Indo-arabische Studien*, 18). Sentait-on encore dans la prononciation que *ṇ* indien vient de *rn?* Nous la notons *ṇ* pour marquer l'unité de prononciation et accuser l'identité dans les mots d'emprunt avec le *ṇ* indien; d'ailleurs, les Afghans eux-mêmes emploient parfois un signe unique *ṇ* ڼ.

L'origine de *ṇ* paraît clairement dans des mots d'emprunt comme *kaṇâva* (*kanṛâva*) « sabot », inversion de *kaṛâvna*, qui est l'hind. *khaṛâvn* et dans *kaṛvasai* « arrière-petit-fils », pour *ghar-nvasai* (cf. *ghar-nîka*).

La même origine est visible dans le zend *sukuruna* « hérisson », devenu *shkôṇ*[1].

[1] En baragsta, dialecte du district vazîri : *sukal*.

Faut-il chercher un groupe *rn* dans la base des mots suivants : *kīṇ* « gauche », *ghīṇ* « organe viril », *kūṇ* « sourd », *rūṇ* « brillant » ?

Kūṇ peut en effet être le zend *karapan*, *karafn-*, **karn*. Mais *rūṇ* suggère naturellement le zend *raokhshna*, et *ṇ* pourrait représenter là le groupe *shn* (**rūshn*; l'afghan *rōshan* est un doublet persan). *Ghīṇ* rappelle de très près son synonyme persan *kīr*, dont l'*r* ramènerait à une forme *rn*; mais la consonne initiale fait difficulté (*gh*=*g* primitif, § 16).

46. Groupe *sp*, *shv*. — Le groupe proto-iranien *sv* (sanscrit *çv*) est devenu en zend *sp*, même dans les cas où il s'est réduit à *s* en perse. Il reste en afghan :

zend *spaka*, v. p. **saka* (**suvaka*, persan *sag*) « de chien »,	*spai* « chien »;
aspa « cheval »,	*ās*, mais fém. *asba*;
**aspabāra* « cavalier » (v. p. *asabāra*, persan *suvār*),	*spōr*;
spaēta « blanc »,	*spīn*;
spayēiti « il jette »,	*spē-yāza* « avortement »;
spish « pou »,	*spazha*.

La transformation de *sv* en *sp* s'est refaite en afghan même, dans le zend *khshvash*, devenu *shpazh* par l'intermédiaire **shvash* (le persan a perdu le *v* : *shash*).

47. Groupes *tv*, *shv*, *dv*. — *tv* se réduit à *t* dans *ta* « toi », zend *tvam*, dans *tsalōr* « quatre », zend *cathwārō*; *shv* à *sh* dans *sham* « je deviens », pour *shvam*.

dv reste dans *dva* « deux »; se réduit à *v* dans *var* « porte », zend *dvara*.

D. — Voyelles et diphtongues.

48. Voyelles *a*, *i*, *u*. — 1° Dans les mots de tradition nationale, *a* s'est réduit à une voyelle très brève, assez analogue au *sheva* hébreu ou au son neutre de l'anglais, et que les Afghans rendent parfois par *a* surmonté d'un hamza ٴ. Nous le transcrivons *ă* (*a* très bref); peut-être mieux vaudrait ε qui rappellerait bien le son analogue de zend dans *tvem* : la transcription *ă* a l'avantage de rappeler la valeur primitive. Cet *ă* représente soit un *a* radical primitif, soit un *a* suffixe. Représentant d'un *a* radical, il disparaît aisément devant de nouveaux suffixes :

zend	*gada* « voleur »,	afghan	*ghăl*, pl. *ghl-ă;*
	maĕthman « hôte »,		*mĕlmă;*
	jéni (*janî*) « femme »,		*jăn;*
	daêva « démon »,		*lêvă* « loup »?
	hazaṅra « mille »,		*zăr;*
	hvapta « endormi »,		*ûdă*, fém. *ûda* (*hvaptâ*);
	**gaopâna* « vacher »,		*ghôbă*, fém. *ghobana.*

2° *i*, *u* se confondent avec *a*, s'étant réduits eux-mêmes à ce *sheva* ε. Nous transcrirons *a*, réservant *ă* aux cas où l'afghan emploie ٴ; il ne le fait malheureusement que dans les cas où il y aurait amphibologie (par ex. بل, qui autrement serait à la fois *bal* « allumé » et *băl* « autre »; کړه, qui serait à la fois *kṛa* « faite » et *kṛă* « faits »).

zend	*spish* « pou »,	afghan	*spazha;*
	bitya « autre »,		*băl* « autre »;
	-iti, suffixe d'infinitif,		*-ăl* (§ 103, 1°);
	duma « queue »,		*lam;*
	sukhrâ « rouge » (fém.),		*sara;*

	uska « haut »,	*hask;*
	**mushika* « rat » (sanscr. *mûshika*),	*mazhak;*
sanscr.	*mukha* « visage »,	*makh;*
	çush « souffler »,	cf. *sazhai* « poumons » (persan *shush*).

49. A, I, U + CONSONNE. — *a, i, u* restent et s'allongent quand ils étaient suivis d'un groupe de consonnes qui se sont réduites à une seule, la première du groupe s'étant généralement réduite à une simple aspiration :

a devient *á* dans *vulâṛ* « debout », de **vi-dareta*(?), et *ó* dans *sôṛ* « froid », zend *sareta* (cf. § 50, 1°);

i devient *í* dans *khîra* « ordure », du zend *hikhra*, devenu par inversion **khihra;*

u devient *ú* dans *sûr* « rouge », du zend *sukhra*, **suhr; sûrai*, « trou », zend *sufra; lûr* « fille », zend *dughedhar*.

Je n'ai pas d'exemple certain de la conservation de *i, u, nmisal* étant sans doute emprunté (§ 27).

50. Á, Í, Ú. — 1° *á*, dans les mots d'origine nationale, reste sous la forme *a* dans le suffixe du féminin :

zend	*hvapta* « endormi »,	afghan	*ûdă;*
zend	*hvaptâ* « endormie »,		*ûda;*
	sukhra, sukhrâ « rouge »,		*sûr, sara.*

á dans *lâr* « chemin » semble représenter un *á* ancien : cf. persan *râh*, **râthi* ou **râtha*, § 59.

Dans la racine il devient généralement *ó*, *ú* (*ú* devant les nasales *n, m*) :

zend	*pâra* « dette »,	afghan	*pôr;*
	pâra « côté, autre rive »,		*pôri* « au delà »;

	âtar « feu »,	*ôr;*
	mâtar « mère »,	*môr;*
	brâtar « frère »,	*vrôr;*
	âp « eau »,	*ôb-a*, f.;
	tāthra « ténèbres »,	*tôr* « noir »;
	âsu « rapide »,	*(h)ôs-ai* « gazelle »;
	râna « cuisse »,	*vrûn* (§ 54);
	nāma « nom »,	*nûm;*
	nâbi « nombril »,	*nûm;*
	-âm, ânâm (suff. de génitif pl.),	*ô, ûno* (§ 67);
	âmahi (suff. 1er pl.),	*û* (§ 84);
	ahmâkem, yushmâkem « de nous, de vous »,	*mû* (§ 55);
sanscr.	*âçâ* « place » (zend *asô*),	*ôs-êdal* « habiter »;
	dâma « filet »,	*lûm;*
	**kâma*, persan *kâm* « palais de la gorge »,	*kûm-ai;*
	âma « cru »,	*ûm;*
	pâka « cuit »,	*pôkh.*

Quand le mot s'allonge dans la flexion, l'*a* de la racine reparaît, sous la forme *â* ou *a* selon que le suffixe ancien était bref ou long :

pôkh « mûr »,	*pâkha* « mûrs »,	*pakha* « mûre »;
sôṛ « froid »,	*sâra* « froids »,	*sara* « froide ».

biyal-tûn « séparation »,	pl. *biyal-tâna;*
Push-tûn « Afghan »,	pl. *Pushtâna*, fém. *Pushtana.*

2° *î* reste dans zend *dîta* « vu », afghan *lîd-al* « voir » (peut être emprunté).

û reste sous forme d'*u* : *bûta* « fut », afghan *vu;* il se réduit à *a* dans *stan* « colonne », zend *stûna.*

51. Diphtongue *aê*. — Devient généralement *ê*; *î* devant *n* et *m* :

daêva « démon »,	?*lêv-ă* « loup »;
maêthman « hôte »,	*mêlmă*;
spaêta « blanc »,	*spîn* (§ 21, 1°);
daêman « regard »,	*lîma*;
raêsha « barbe »,	*zhîra* (de **rîzha*, § 59).

Il se dissout en *ya* dans :

zend *aêva* « un »,	afghan *yau*;
sanscr. *bhêda* « séparation »,	*biyal* « séparé ».

Il se réduit à *a* dans le zend *hvaêdha* « sueur » (persan *khôê*), afghan *khvalê* (f. pl.), de **khvyalê*, qui se réduit inversement à **khiyalê* dans le composé *pa-khyal* (d'où *paikhal* et *piyakhla*) « transpiration ».

52. Diphtongue *ao*. — Devient *û* devant *n*, *m* :

zend *gaona* « couleur, poil »,	*ghûna* « poil du corps, teint »;
draomô « course »,	*drûm-êdal* « courir ».

Se résout en *va*, comme *aê* en *ya* (§ 51), dans :

zend *gaosha* « oreille », (persan *gôsh*),	afghan *ghvazh* (avec chute de *v*, *ghazh*);
gaush « chair »,	*ghvasha*;
raocô « jour »,	*rvadz*, *vradz* (d'où *radz*);
saocaiti « il brûle »,	*svadz-î*;
**ni-gaush* « écouter »,	*nghvazh-am*, *nghvatal*;
**daokhsh* « traire » (persan *dôshîdan*);	*lvash-al*, *lashal*;
gao « bœuf »,	*ghvâ*.

De même les formes *lvastal lvalî* « lire » renvoient à une forme *daod* ou peut-être *raod*, *laod*.

53. *R* VOYELLE. — Le dialecte d'où l'afghan est sorti connaissait-il l'*r* voyelle, *ere* zend ?

Il l'a connu anciennement, puisque le *r* voyelle est proto-iranien; mais il est probable qu'il l'a ensuite converti en *ar*.

En fait, dans nombre de cas où nous avons *ṛ* afghan représentant *rd* ou *rt*, nous avons en zend, non pas *ard*, *art*, mais *ered* ou *eret*, autant du moins qu'on peut s'en assurer, dans l'incertitude des manuscrits; mais d'après l'analogie des voyelles (§ 50), *ere* serait devenu *ă* et *ered-eret* aurait donné *ăl*. Il faut donc supposer que *ere* avait été converti en *ar* et que *ṛ* représente l'assimilation de *r* à *l*.

E. — ÉPENTHÈSE, PROTHÈSE, INVERSION, ETC.

54. ÉPENTHÈSE. — Le dialecte d'où dérive l'afghan semble avoir connu l'épenthèse; *saocayéiti* «il brûle», devenu *sédz-í*, présente un double exemple d'épenthèse, à savoir :

1° La réduction de *aiti* en *í* à la finale, contrairement à la loi ordinaire qui demanderait *al* ou *a* (§ 20, 2°); ce qui explique du même coup la forme *navé* au lieu de *naval*, persan *navad*, du zend *navaiti* (cf. *ibidem* et § 84);

2° Le passage de la diphtongue *ao*, *ó* à la diphtongue *é* sous l'action du suffixe *aya*.

Voici d'autres exemples qui supposent l'épenthèse :

éré «cendres», en regard de *ór* «feu», s'explique par le zend *âtrya*, en regard de *âtar*;

L'*i* de *shil* «vingt», en regard de *vîsaiti* (§ 29, 71), est dû sans doute à la double action de l'*i* qui précède et de l'*i* qui suit;

liri «loin», en regard du zend *dûra*, suppose une forme dérivée *durya;

mêra « belle-mère », en regard de *môr*, renvoie à une forme **mâtryâ*, en regard de *mâtar;* de même *vrêra* « fille de frère » = **brâtryâ*, en regard de *brâtar;*

tsalêr vísht « vingt-quatre », à côté de *tsalôr; pêrûné* « les Pléiades », zend *paoiryêni*, persan *parvín; viné* « le sang » (f. pl.), cf. zend *vohuni*.

vrún « cuisse », pour *rûn*, du zend *râna*, présente un phénomène absolument analogue au zend *u-rvan*, *u-ruth*, etc.

55. Chute de voyelles et de syllabes initiales. — Dans les polysyllabes, la voyelle initiale tombe, comme en persan (*Études iraniennes*, § 87); quelquefois même *ha* et *an* :

zend	*azem* « moi »,	afghan *za;*
	adhairi « sous »,	*lar* (§ 21);
	awra « nuage »,	*var-yadz;*
	upa « avec, sur »,	*pa;*
	upairi « sur »,	*bar;*
	aspabâra « cavalier »,	*spôr;*
	ahmâkem, yushmâkem « de nous, de vous »,	*mû;*
	hazañrem « mille »,	*zăr;*
	haca « de »,	*dz-;*
	ava-jan-âmi « je tue »,	*va-zhan-am;*
	angushta « doigt »,	*gûta*, f.;
	ni-kar (persan *nigir-îdan*),	*gôr-al* « voir »;
persan	*angabîn* « miel » (emprunté ?),	*gabîn, garbîna.*

dy initial tombe dans l'hindoustani *dyorânî* « femme d'un frère du mari », devenu *yôr*, plur. *yûṇe*.

vi initial tombe dans *vísaiti* « vingt », devenu *shil* (= **visil*, **vshil, shil*) : *shl-êdal* « se rompre », en regard du persan *gu-si-lam*, suppose aussi une réduction de **vi-sil* à *vshil, shl*.

Une consonne répétée dans deux syllabes consécutives se réduit à une seule : *kshênam* «je m'assieds» est pour *kshê nshênam*); ainsi s'explique aussi la forme *shîna* (*khîna*) «sœur de la femme», en regard de *khashîna* (*khakhîna*).

56. Prothèse. — Devant les mots commençant par une voyelle se place parfois soit l'aspiration *h*, soit *y* :

1° Prothèse de *h* :

zend	*uska* «haut»,	afghan	*hask* (§ 48, 2°);
	âsu «rapide»,		*ôsai*, *hôsai* «gazelle»[1].

2° Prothèse de *y* :

zend	*ahmi* «je suis», *ahi* «tu es»,	*am*, *ê*; *y-am*, *y-ê*;
	âmahi «nous sommes»,	*y-â*;
	arejô «valeur»,	*y-arz*;
	areshô «ours»,	*y-azh*, *y-ag* (p. *khirs*);
	as- «lancer»,	*y-astal*;
afghan	*abal* «pieds nus»,	*y-abal*.

57. Chute des voyelles finales. — Les voyelles finales et les groupes de voyelles finales ont disparu, mais moins complètement qu'en persan (*Études iraniennes*, § 88). Le maintien partiel du système de flexions synthétiques, en particulier de la distinction des genres (§ 66), a conservé ou rappelé les finales anciennes, en particulier l'*a* (*â*) du féminin.

a :

zend	*aê-va* «un»,	afghan	*yau*;
	sukhr-a «rouge»,		*sûr*;
	gad-a «voleur»,		*ghăl*.

[1] *khishta* «brique» (zend *ishti*) est formé du persan *khisht* : la forme afghane serait *it* ou *ita*.

á :

zend	*aêv-a* « une »,	afghan	*yav-a;*
	sukhr-a « rouge » (fém.),		*sar-a.*

am :

zend	*sat-am* « cent »,	afghan	*sal.*

i :

zend	*ahmi* « je suis »,	afghan	*yam;*
	jéni « femme »,		*jăn;*
	**râthi* « chemin »,		*lâr;*
	**câri* « travail »,		*câr.*

î :

sanscr.	*Gomatî*, nom de rivière,	*Gomal.*

u :

zend	**bru-(aṭ)* « sourcil »,	afghan	*vrû-dza.*

ah (*ô*) :

zend	*raocô* « jour »,	afghan	*rvadz, vradz, radz.*

an : tombe dans le zend *das-an* « dix », afghan *las;* se réduit à *ă*, *a* dans :

zend	*maêthman* « hôte »,	afghan	*mêlmă*, fémin. *melman-a;*
	**gaopâna* « vacher »,		*ghôbă*, fémin. *ghôban-a;*
	asht-an « huit »,		*ata;*
	haptan « sept »,		*ôva* (§ 39).

La désinence *ati* se réduit à *é*, *î* (§ 20, 2°). La désinence *aka* se réduit à *ai* : zend *spaka*, afghan *spai* « chien »; pehlvi *kartak*, afghan *kaṛai* (=*kart-ai;* cf. § 14, 2°). Les désinences du génitif *ôish* et du nominatif pluriel en *ayô* (thèmes en *i*) se réduisent en *î* (§ 67, 2°).

âm se réduit à *û* : génitif pluriel en *û* (§ 67);
ânâm se réduit à *ûnû* : génitif pluriel en *ûnû* (§ 67).

58. Consonnes inorganiques *r* et *n*.

1° *r* s'intercale souvent devant *kh*[1] :

tarkhadz « hache », à côté de *tashadz*, de *takhsh* « *tailler, construire »;
barkha, brakha « part », de *bash* « donner, partager » (zend *bakhsh*);
varkhata « d'abord, en premier », semble dérivé de l'arabe *vakht* « temps »; on dit *la vakhta* « d'abord » et *la varkhata;*
garbinai « rayon de miel », à côté de *gabin*.

2° *n* remplace *r* dans *mangarai* « vipère », pour **mâr-garai* « petit serpent »; s'intercale dans *mangar*, à côté de *ma-gar* « peut-être »; est fréquent surtout dans les mots empruntés :

persan	*bê-namak* « insipide, sans sel »,	af. *balmanga;*
	mâdîna « femelle »,	*mândîna;*
	nâzuk « gracieux »,	*nênzaka;*
arabe	*ʿaçâ* « bâton »,	*amsâ, hamsâ;*
	ghubâr « poussière »,	*ghumbâr;*
	mujâvir « sacristain »,	*minjâvar;*
	sukkân « gouvernail »,	*singâuṇ;*
hind.	**mûg* (sanscrit *mudga*, pracrit *mugga*),	*mûng* « pois »;
sanscr.	*Nagarahâra*, le pays de Jalâlâbâd,	*Nangrahâr*.

b intercalé après *m* : *amêl, ambêl* « talisman, collier », de l'arabe *ḥamâil*.

Le groupe *mpr* devient *ngr* dans *jûngaṛa* « hangar », de l'hindoustani *jhompṛâ*.

[1] Cf. la prononciation française du *kh* arabe : *Kroumir* pour *Khumir*. — *r* organique tombe dans *tsanga* « comment? », contracté de *tsa ranga; l* dans *khpasar* « soi-même », pour *khpalsar*.

59. Inversions. — Les inversions de syllabes, surtout quand l'une des syllabes contient une sifflante ou une liquide, sont très fréquentes et dans les mots indigènes et dans les mots empruntés, et parfois défigurent profondément l'aspect des mots.

1° Mots indigènes :

ksh-al et *shk-al* « tirer, dessiner, écrire », zend *karsh*, persan *kash-îdan;*

zmaka et *mzaka* « terre »; cf. zend *zem;*

zhîra « barbe », pour **rîzha*, zend *raêsha;*

rvadz et *vradz* « jour », du zend *raocô;*

vlêsht et *lvêsht* « empan », persan *bilisht*, zend *vitasti;*

azg-ai et *aghz-an* « épineux » (de *aghz*, parsi *azg* « tige »?);

mzarai, *zmarai*, *amzarai* « lion, tigre »;

sparlai, *psarlai* (cf. anglais *spring*) « printemps »;

tsakha et *khatsa* « près » (**az-khvâ*, § 111);

shpa et *psha* « pied » (zend *pâshna*, § 23);

shômlê et *shlômbê* « lait caillé »;

tsakh-êdal « ramper », pour **dzkh-êdal;* cf. persan *khazîdan;*

ârv-êdal et *âvr-êdal* « entendre »;

arg-amai et *agr-amai* « rot »; cf. persan *ârôgh*, latin *eruc-to;*

lâr « chemin », pour **râl* (**râthi*, persan *râh*);

lar « pour, à », pour **ral* (perse *râdiy*, persan *râ;* § 68, 2°);

takharg et *trakh* « aisselle »;

blârba et *brâlba* « enceinte » (pour **bârbara?*);

pakhyal, *paikhal*, *piyakhla* « transpiration » (*pa* + zend *hvaêdha;* cf. § 51).

2° Hindoustani :

samsâra, *sîmsâr* « monstre marin, dauphin », de *sismâr*, sanscrit *çiçumâra;*

karâvna et *kanâva* « sabots », hindoustani *kharanv;*

bâdgôl « rêne », hindou *bâgdor*.

3° Persan :

bzurg et *zburg* « saint », du persan *buzurg* (l'afghan serait *vzurg*);

dêcka « pot à bouillir », du persan *dêkca;*

dukânca (persan) et *dunkâca* « banc devant la boutique du marchand »;

mâlga « sel », pour **lâmga*, de *namak*, **namka;* cf. *balmanga* = persan *bê-namak* « sans sel » (§ 58, 2°);

mâskhutan et *mâkhustan* « prière de la nuit », persan *namâzi khuftan;*

ghalbêl et *ghirbâl* « crible », persan *ghalbîr;*

vrân et *rvân* « désolé », persan *vîrân;*

sagalaî et *salgaî* « sanglot », persan *sagêla.*

4° Arabe :

ruskhat « congé », de l'arabe *rukhçat;*

ḥairân et *ḥaryân* « effaré »[1].

RÉCAPITULATION ET CONCLUSIONS.

De l'analyse phonétique qui précède résultent les conclusions suivantes :

60. L'AFGHAN N'EST PAS UN DIALECTE INDIEN. — L'afghan, quant à son phonétisme, n'est pas un dialecte indien; car il ne présente aucune des deux caractéristiques du système indien : il n'a ni aspirées propres (§ 7) ni dentales cérébrales (§ 5). De plus, il connaît à peine la réduction des groupes par assimilation, qui est le procédé normal des dialectes indiens (§ 33).

61. L'AFGHAN EST UN DIALECTE IRANIEN. — Comparé au système indien et aryen, le système iranien est caractérisé par les traits essentiels que voici :

1° Il a perdu les aspirées primitives : $g+h$, $d+h$, $b+h$;

[1] *marghalarai* « perle », pour **margharalai*, a mieux conservé que la forme pehlvi-persane *marvârit* le primitif *margarita*.

2° Il a créé des aspirées continues ou spirantes : *kh* خ, *gh* غ, *f*;

3° Il répond par l'aspiration *h* à l'*s* sanscrite et primitive et, par suite, par *hv* (*khv*) à *sv* sanscrit et primitif;

4° Il répond par *z* à *h* et *j* sanscrit;

5° Il répond par *sp* à *çv* sanscrit;

6° Il réduit les groupes par aspiration du premier élément;

7° Il perd les voyelles initiales que l'indien conserve fidèlement.

Or l'afghan présente tous ces traits :

1° *g-h, d-h, b-h* primitifs sont devenus, comme en zend et en perse, *g, d, b* et sont traités ensuite comme le sont ces sons simples (c'est-à-dire deviennent *gh, l, b* ou *v*) :

sanscr.	*g-harma* « chaud »,	zend *garma*,	afghan *ghârma*, f.;
	gau « vache »,	*gao*,	*ghvâ*;
	d-har « tenir »,	*dar*,	*lar-al*;
	dâma « lien »,	**dâma*,	*lâm*;
	b-har « porter »,	*bar*,	*var* (*vaṛ*).

2° L'afghan a perdu les aspirées explosives de l'aryen, comme le zend et le perse; mais il a comme eux les spirantes continues. Elles ont la même prononciation. Elles ont la même origine dans nombre de cas, à savoir : l'aspirée explosive primitive *k-h* (*makh* = sanscrit *mukha*, § 15); le groupe iranien *hv* (*khôr* = *hvañhar*, § 32); *th* (?) devenu *s* devant *t, d* (§ 38). Ces spirantes ont disparu dans certain nombre de cas, mais ont laissé trace de leur présence antérieure (*f* réduit à *v*, § 25; *kh* réduit à un souffle devant *t* ou *r* : *sa*, de *sukhta*, § 37; *sûr* de *sukhra*, § 41); elles se sont étendues enfin à des cas nouveaux (*g* devenu universellement *gh*, § 16).

3° L'afghan a le *h* et *hv* iranien répondant à *s* et *sv* sanscrit et aryen :

sanscr. *sa,*	zend *ha,*	afghan *ha;*
svasar,	*hvañhar,*	*khôr.*

4° Il a *z* iranien répondant dans certains cas à *j* et *h* sanscrit :

sanscr. *-jam* « terre »,	zend *zem,*	afghan *zmaka;*
hṛd « cœur »,	*zaredh,*	*zṛa.*

5° Il a *sp* iranien répondant à *çv* sanscrit :

sanscr. *çvan* « chien », zend *spaka,* afghan *spai.*

6° Le sanscrit réduit dans les dialectes modernes les groupes *k-t, d-t, p-t* en *tt :*

rakta « teint »,	pracrit *rat-ta,*	hind. *rat;*
**dad-ta* « donné »,	sanscr. *dat-ta;*	
sap-ta « sept »,	pracrit *satta,*	*sat.*

L'iranien, dans les cas analogues, dit *sukh-ta, das-ta, *hafta.* Le persan s'arrête là; l'afghan passe par ces étapes et pour un des cas (le groupe *d-t*) s'y est arrêté; pour les autres il pousse plus loin la réduction (§ 37, 39).

7° L'afghan laisse tomber, comme le persan, les voyelles initiales.

Toutes ces raisons établissent clairement que l'afghan est un dialecte iranien, non un dialecte indien. Reste à déterminer son rapport avec les autres dialectes iraniens et, tout d'abord avec le plus proche et le plus moderne, le persan, et avec le prédécesseur immédiat du persan, le pehlvi.

62. L'afghan n'est pas un dialecte persan ni pehlvi. — L'afghan n'est pas un dialecte du persan ni du pehlvi, car il a

transformé nombre de sons primitifs d'une façon qui exclut toute possibilité que l'afghan ait passé à aucune époque par la forme persane actuelle ni par la forme pehlvie.

Exemple : l'afghan a transformé régulièrement en *l* le *t* médial et le *d* en toute position; le persan a conservé *d* initial et a transformé *t* médial en *d*, *z* ou *y* et *d* médial en *y* ou *h*. Il est clair que l'afghan *pal* «pied» vient directement d'une forme ancienne *pada* ou *padha* et ne peut venir du persan ou du pehlvi *pâi;* que l'afghan *mêlmă* «hôte» vient directement de *maêthman*, et non du persan ou du pehlvi *mêhman*.

L'afghan *drê* «trois» doit se rattacher à une forme ayant encore la dentale et ne peut dériver du persan-pehlvi *si*.

L'afghan *shpazh* ramène à une forme ayant encore le *v* du zend *khshvash* et ne peut dériver du persan *shash*. L'afghan *spai* doit se rattacher à une forme ayant encore le *v* du zend *spaka* et ne peut dériver du persan *sag*.

L'afghan *băl* «autre» s'explique régulièrement par le zend *bitya* «second» (cf. § 20, 1°; § 48, 2°), et ne peut dériver du persan *dadî* (dans *dadîgar*).

63. L'afghan dérive du zend ou d'un dialecte très semblable au zend. — Si l'afghan n'est pas un dialecte persan, est-il un dialecte perse? Dérive-t-il, parallèlement au persan, du perse des Achéménides? ou bien se rattache-t-il à l'autre famille iranienne dont nous avons des documents, le zend, ou à une famille perdue? La question ne sera pas aisée à résoudre d'une façon précise; car les deux spécimens les plus anciens du vieil iranien, le dialecte perse et le dialecte zend, c'est-à-dire celui de la province de Perse et celui de la Médie, sont étroitement alliés : ils diffèrent fort peu entre eux et fort peu de l'idiome iranien perdu dont ils dérivent tous deux. Ils ont dû aussi peu différer

des autres dialectes parlés sur le reste de l'empire, et encore au Ier siècle de notre ère, au temps de Strabon, les diverses provinces parlaient des dialectes qui se confondaient presque : «Perses, Mèdes, Bactriens et Sogdiens parlaient presque la même langue» (ὁμόγλωττοι παρὰ μικρόν; XV, II, 8).

Parmi les formes *anti-persanes* que nous avons citées, y en a-t-il qui soient distinctement *anti-perses?* Si *pal*, *mělmă* et *dré* ne peuvent dériver du persan *pâi*, *méhman*, *si*, elles peuvent dériver d'un perse *pada*, *maĕthman*, *thri*; mais ces formes étaient aussi bien zendes que perses, ce qui laisse la question indécise. La forme *spai*, au contraire, s'explique tout naturellement par la forme zende *spaka* et non par la forme perse qui, ayant donné en persan *sag*, a dû être, non pas *spaka*, qui eût donné *sfag*, mais **suvaka*, **saka*.

De même *băl*, dérivé régulier d'une forme comme le zend *bitya*, parle en faveur du zend contre le perse qui est *duvitiya* et qui eût donné *dvăl*, comme *dva* a donné *dva*.

Le trait distinctif le plus important entre le zend et le perse est le fait que *d*, perse et persan, répondant à *h* ou *j* sanscrit, est représenté par *z* en zend :

sanscr.	*aham* «moi»,	perse *adam*,	zend	*azem*;
	hṛd «cœur»,	persan *dil*,		*zaredh*;
	jânâ «connaître»,	perse *dânâ*,		*zan*, *zhnâ*;
	jâmâtar «gendre»,	perse **dâmâtar*,		*zâmâtar*.

Or l'afghan donne, d'accord avec le zend, *za*, *zṛa*, *zhan* (après *i* : *paizhandal*), *zûm*[1].

[1] Nous laissons de côté les exemples *zem* «terre», *zim* «hiver» (cités à tort dans nos *Études iraniennes*, I, § 16), le persan ayant aussi *z* (*zemîn*, *zemistân*), ce qui suppose une forme perse *jam-* au lieu de *dam*. Un exemple fait difficulté, c'est l'afghan *lâs* «main», qui suppose une forme *dâs*, laquelle se rattache au perse *dasta* et non au zend *zasta* : mais je crois que *lâs* est un exemple d'emprunt ancien : *dasta*,

On voit qu'ici encore l'afghan suit le zend, dans la seule série importante où le zend s'écarte du perse[1].

L'afghan a cependant un trait où il diffère du zend : c'est dans la division de la palatale *c, j*, en deux sons, l'un palatal pur, *c, j*, l'autre sibilo-dental, *ts, dz*. Cette division est-elle ancienne ou récente ? Appartient-elle au dialecte d'où sort l'afghan, ou est-ce l'afghan qui a opéré la division? Dans le premier cas, la base de l'afghan sera un dialecte différent du zend; dans le second, rien ne s'oppose à ce qu'elle soit le zend. Mais, quelle que soit l'époque où se sera faite cette division, par delà cette division nous rentrons immédiatement dans un milieu qui ne diffère plus du zend.

Le vocabulaire également nous oriente du côté du zend. On a dû remarquer le nombre de mots afghans qui se rattachent à des mots zends dont l'équivalent ne se retrouve ni en persan ni en pehlvi : des rencontres aussi particulières que *ghal* « voleur », zend *gada; bäl* « autre », zend *bitya; shkôṇ* « hérisson », zend *sukuruna; âkhlam* « je saisis », zend (**â-*)*khad; zghal-am* « je cours », zend *zgaṭ; vâzda* « graisse », zend *vazdvare*, tous mots dont il n'y a pas trace en persan et dont quelques-uns éclairent des obscurités du zend, nous invitent tout naturellement à chercher dans le zend la clef de la lexicographie afghane. Nous conclurons donc que *la phonétique et le lexique de l'afghan s'ex-*

emprunté aujourd'hui sous la forme persane, *dast*, l'a été à une époque assez reculée pour que le changement de *d* en *l* s'opérât, d'où *lâst*, *lâs* (§ 21, 1°; cf. *râs* « droit », du persan *râst*).

[1] Une autre série distinctive, mais en apparence plus qu'en réalité, est celle du zend *sh* en regard du perse *rt;* mais la présence simultanée en zend de formes comme *peshu* et *peretu* « pont », *pesha* et *pereta* « perdu », *bâshar* et *baretar* « cavalier », *mesha* et *mereta* « mort », montre que le zend possédait les deux formes et enlève toute sécurité à l'emploi de ce réactif.

pliquent comme si l'afghan était dérivé du zend ou d'un dialecte très voisin du zend. L'afghan serait donc, pratiquement, au regard du zend ce que le persan est au regard du vieux perse : il ne nous manque que le pehlvi correspondant. Mais ce pehlvi est moins nécessaire, la corruption phonétique et, comme on verra, la corruption morphologique étant moins avancées en afghan qu'en persan. L'afghan nous offrirait donc pour le zend ce témoin moderne qu'on lui cherchait en vain et que l'on pouvait désespérer de jamais trouver, et les tribus sauvages de la passe de Khaibar, les fanatiques Musulmans des monts Sulaiman, auraient conservé sur les lèvres, mieux que les Parsis de Bombay, la parole des mages antiques et de Zoroastre.

DEUXIÈME SECTION.

MORPHOLOGIE.

64. Morphologie. — Nous nous sommes étendu longuement sur la phonétique, parce que les sons, par leur caractère plus matériel, donnent des indices plus sensibles et presque palpables de la généalogie des dialectes. La morphologie donne des indications plus générales et moins précises. La phonétique nous a appris que l'afghan n'est pas indien, mais iranien; et que dans la famille iranienne, il se rattache plus étroitement au rameau zend. La morphologie de son côté aurait pu nous apprendre que l'afghan n'est pas indien, qu'il est iranien : elle ne contient pas d'indices évidents de l'origine zende de l'afghan; néanmoins son développement, qui est très différent de celui du persan sur une grande étendue de la langue, laisserait du moins soupçonner à lui seul que l'afghan s'est dirigé dans un sens indépendant de la tradition perse.

L'iranien ancien, zend et perse, était aussi synthétique et aussi riche en formes que le sanscrit : le persan est la plus analytique des langues aryennes de l'Orient. L'afghan occupe une position intermédiaire : dans la conjugaison, il est aussi analytique que le persan, et dans le même sens; sur le terrain de la déclinaison, il est resté à mi-chemin dans le travail de la décomposition des formes.

A. — Déclinaison.

I. — Le substantif.

65. — Décomposition de la déclinaison en persan. Le persan a perdu les notions de thème, de genre et de cas; n'a gardé que la notion de nombre. — L'iranien ancien distinguait dans la déclinaison les relations de *cas*, de *nombre* et de *genre* par des désinences spéciales ajoutées à un *thème*, dont la forme même modifiait celle des désinences, de sorte que la déclinaison variait avec le thème; par exemple :

Un thème en *a* faisait le génitif singulier en *ahya, ahê;*
Un thème en *i* le faisait en *aish, ôish;*
Un thème en *u* le faisait en *aush, aosh;*
Un thème consonantique le faisait en *ah, a.*

Les divers thèmes faisaient le génitif pluriel en *ânâm, înâm, ûnâm, âm.*

Les féminins en *â* faisaient l'accusatif singulier en *âm* au lieu de *am*, l'accusatif pluriel en *âo* au lieu de *ân;* les neutres en *a* faisaient le pluriel en *â*, etc.

On distinguait huit cas, c'est-à-dire huit formes de désinences, lesquelles pouvaient encore varier selon le genre et le nombre.

Ce système compliqué s'est perdu en persan dès la période pehlvie (premiers siècles de notre ère); il était déjà ébranlé à la fin de la période achéménide (IVe siècle avant notre ère).

Des quatre éléments variables de la déclinaison — thème, désinences de genre, désinences de cas, désinences de nombre, — le persan a perdu les trois premiers et réduit le dernier.

Il a perdu la notion de thème.

Il a perdu du même coup la notion de genre grammatical.

Il a perdu la notion de cas : il ne distingue plus les rapports casuels par des désinences affixées, mais par des prépositions ou des postpositions indépendantes, en un mot par des procédés syntactiques.

Il ne connaît plus que la distinction des deux nombres, singulier et pluriel, le pluriel étant marqué par les suffixes *ân* ou *hâ* : le duel est perdu. Ex. :

mard « homo »,	*mard-ân* « homines »;
i mard « hominis »,	*i mardân* « hominum »;
mard râ « homini, hominem »,	*mardân râ* « hominibus, homines »;
az mard « ab homine »,	*az mardân* « ab hominibus ».

L'adjectif est invariable.

66. L'afghan a conservé la notion de thème et la notion du genre grammatical. — L'afghan, bien différent du persan et du pehlvi, a conservé, aussi nettement que la langue ancienne, la notion de *thème* et la notion de *genre*.

Les thèmes afghans sont :

Thèmes masculins :

Thèmes consonantiques,	*ghăr* « montagne », *ghăl* « voleur »;
Thèmes en *ai*,	*stôrai* « étoile »;
Thèmes en *ă*,	*vêshtă* « cheveu ».

Thèmes féminins :

Thèmes consonantiques,	*lâr* « chemin »;
Thèmes en *a*,	*ghla* « voleuse »;
Thèmes en *â*,	*ghlâ* « vol »;
Thèmes en *i*,	*nâvi*, fiancée[1].

Le féminin se forme pour les thèmes masculins consonantiques par l'addition d'un *a* : *ghăl* « voleur », *ghla* « voleuse »;

Pour les thèmes en *ă*, il se forme en *a* : *ûdă*, *ûda* « endormie »;

Pour les thèmes en *ai*, il se forme soit en *aî* : *vrumbai*, *vrumbaî* « première », soit en *i* : *évâdzai*, *évâdzi* « seule ».

Observations. — 1° La correspondance du masculin *ă* et du féminin *a* répond, comme l'a très bien vu M. Henry[2], à celle qu'observent le sanscrit et le zend entre le masculin *a* et le féminin *â*, et l'afghan est ici aussi archaïque que possible et sur l'étage zend sanscrit :

ûdă « endormi »,	sanscrit *supta*,	zend *hvapta*;
ûda « endormie »,	*suptâ*,	*hvaptâ*.

Le poids de la finale amène souvent dans le corps du mot un balancement qui rappelle ou continue le balancement des thèmes forts et des thèmes faibles :

ghăl « voleur »,	zend *gada*;
ghl-a « voleuse »,	**gadâ*;
Pushtûn;	afghan f. *Pushtana* (cf. § 50, 1°).

[1] Nous ne faisons pas entrer en ligne de compte les thèmes empruntés à l'hindoustani ou au persan, comme :

Masc. *â* : *jolâ* « tisserand », du p. *jolâh*; *curâ* « bracelet », de l'hind. *curâ*. — Masc. *î* : *sarî* « espion ». — Masc. *û* : *ṭâpû* « île » (hind.). — Fém. *î* : *sahêlî* « compagne » (hind.). — Fém. *ai* : *ciṭṭai* « lettre » (h. *ciṭṭhi*).

[2] *Études afghanes*, p. 13 et *seq.*

2° Les thèmes en *ai* correspondent pour la fonction et l'origine aux thèmes en *a* (ه) du persan, pehlvi *ak*, zend *aka* (§ 14°, 20); l'équivalence est rendue palpable par des mots tels que :

stôrai « étoile »,	persan *sitâra*,	pehlvi *sitârak*;
spai « chien »,		zend *spaka*.

Le féminin *ai* dérive de *akî* : *spaka* a donné **spak*, **spag*, *spai*; **spakî* a donné **spagî*, **spayî*, *spaî*.

Le féminin *i* représente sans doute le féminin *î* : *nâvi* « fiancée », de **navî* (§ 22).

3° Les thèmes afghans ne sont pas la continuation directe des thèmes paléo-iraniens. Par la chute des finales brèves, les thèmes vocaliques sont devenus consonantiques. Exemple : *ghăl*, jadis *gada*. Inversement des thèmes consonantiques sont devenus, en apparence au moins, vocaliques. Exemple : *mêlmă* « hôte », jadis *maêthman*, **mêlman*. Mais ces transferts de thème sont un fait qui se retrouve dans toutes les langues synthétiques, et qui ne paralyse pas la notion du thème : la tradition du thème est restée et agit sur la déclinaison.

67. Déclinaison et formation du pluriel. Cas direct et cas oblique. — L'afghan a perdu, comme le persan, le riche système des désinences casuelles et les a remplacées par des particules : mais, à l'inverse du persan, il a conservé deux formes du thème; à savoir : la forme directe du nominatif et la forme des cas obliques, bref *une déclinaison à deux cas*, comme celle du vieux français.

Thèmes masculins :

Singulier.	Pluriel.
Thème consonantique : 1° *ghăr* « montagne »,	*ghr-ă* (direct); *ghr-ô* (oblique);
2° *âs* « cheval »,	*âs-ûna* (direct); *âs-ûnô, âs-ô* (oblique);
Thème *ai* : *lind-ai* « archer », obliq. *lind-î*,	*lind-î* (direct); *lind-iô, lind-ô* (oblique);
Thème *ă* : *zṛă* « cœur »,	*zṛ-ûna* (direct); *zṛ-ûnô, zṛ-ô* (oblique).

Thèmes féminins :

Singulier.	Pluriel.
Thème consonantique, *jăn* « jeune fille », *jăn-i*,	*jan-i* (direct); *jan-ô* (oblique);
Thème *a*, *shpa* « nuit », obliq. *shpê*,	*shpê* (direct); *shpô* (oblique);
Thème *â*, *ghlâ* « vol »,	*ghlâ, ghlâvi* (direct); *ghlâô, ghlâvô* (oblique);
Thème *i*, *nâvi* « fiancée »,	*nâvi-ânê, nâvi* (direct); *nâvi-ânô, nâvi-ô* (oblique).

Il serait arbitraire et artificiel de chercher à rattacher directement ces formes aux formes anciennes, devant les nombreux changements de thème amenés par l'usure phonétique ou par l'analogie. La formation des pluriels se laisse pourtant suivre directement pour les thèmes consonantiques masculins dont la forme a déterminé par analogie celle des autres thèmes.

1° Thèmes consonantiques masculins. — Le pluriel en *ă* de ces thèmes est le pluriel des thèmes consonantiques anciens : c'est le *-as* du sanscrit *viç-as*, zend *vîs-asca, vîsô*, le ες du grec et du latin.

Le pluriel oblique en *ó* est le génitif pluriel correspondant : sanscrit *âm*, zend *ãm*, grec *ων*-, latin *um* (cf. *ó* afghan = *â* zend, § 50, 1°).

Le pluriel oblique -*ûnó* correspond au génitif pluriel des thèmes en *a* : sanscrit *ânâm*, zend *ânãm* : *âs-ûnó* = *açv-ânâm*, zend *asp-ânãm* (*û* = *ó* afghan devant *n*; § 50, 1°).

Le pluriel oblique représente donc le génitif pluriel ancien devenu cas général; c'est ce que l'on devait attendre d'après l'analogie du persan et du pehlvi, la construction de la proposition afghane ayant été renversée, comme la proposition persane et pehlvie (§ 91). En persan « j'ai fait ceci » se dit historiquement « de moi fait ceci » : vieux perse *tat mana kartam*; pehlvi *în man kart*-, persan *în man kard*-(*am*); l'afghan dit de même (*dâ*) *mi kaṛ*. Seulement l'afghan, plus archaïque, a conservé aussi le cas nominatif pour la construction directe.

Le cas oblique du singulier est identique au cas direct.

Le pluriel direct en *ûna* semble tiré par analogie du génitif : d'après *ghró ghră*, de *âsûnó* l'on tire *âsûna*.

2° Le singulier oblique et le pluriel direct de *lindai*, -*lindî*-, représente l'ancien génitif et l'ancien nominatif pluriel des masculins en *i* qui ont l'un *aish óish*, *ayó*; l'autre *ayah ayó*, deux séries condamnées par la phonétique à se confondre en *î*.

3° Parmi les thèmes en *ă*, un certain nombre ont le pluriel en *âna* :

mêlmă « hôte »,	*mêlmâna*;
ghóbă « bouvier »,	*ghóbâna* (§ 114).

Ce sont, en fait, de vrais thèmes consonantiques, dont le caractère est voilé au nominatif singulier par la réduction phonique : zend *mâethman*, **gaopâna* (devenu **ghóbân*).

4° Les thèmes féminins consonantiques comprennent tous les mots en *an* et la plupart des mots terminés par les liquides *l*, *r*, *ṛ* et par *z*.

Ils sont formés sur le type d'anciens féminins en *i* ou *î* : *jăn* « femme », obl. *jaṇ-i*, plur. *jan-i*, zend *jéni*, sanscrit *janî*.

5° Les féminins en *a*, oblique et pluriel *é*, semblent traités sur l'analogie générale des féminins consonantiques : *spé* est à *spa* comme *jăni* est à *jăn*.

Nous avons laissé de côté un pluriel qui est le premier de ceux qu'on donne dans les grammaires, le pluriel en *ân*, oblique *ânô*. Ce pluriel est emprunté au persan et semble même limité aux mots non afghans :

Persan *mâr-ân* « serpents »; arabe *malik-ân* « chefs »; hindoustani *shunḍ-ân* « lèvres ».

68. Expression des rapports casuels. — La déclinaison, devenue syntactique, s'exprime à l'aide des particules suivantes :

Gén. *da;*
Dat. *va-, va-ta, va-vata; -ta, -vata; -lara, -la;*
Abl. *la-a, la-na; tar-a, tar-na; da, da-na; lara, la;*
Loc. *pa, pa-kshê.*

1° *Génitif.* — *Da* construit avec le cas oblique.

Le génitif est marqué en persan par l'*izâfet*, c'est-à-dire par *i*, représentant un ancien relatif *hya* ou *ya* : *asp-i shâh* « le cheval du roi », de *aspa ya khshâyathiyahyâ*. L'izâfet est placé entre le possédé et le possédant, bien qu'il n'y eût d'ailleurs aucune impossibilité logique ni historique à ce qu'on dît *i shâh asp* = *ya khshâyathiyahyâ aspa*.

Le génitif est marqué en indien par un suffixe adjectival qui transforme le substantif en une sorte d'adjectif qui se décline : hind. *bâp-kâ ghorâ* « le cheval du père » (litt. « paternel »); *bâp-ké ghoré kô* « au cheval paternel »; *bâp-ké ghoré* « les chevaux paternels »; *bâp-kî ghorî* « la cavale paternelle ».

M. Trumpp a rapproché le *da* afghan du suffixe penjabi de génitif *dâ;* il a oublié que ce suffixe est un suffixe adjectival faisant corps avec le mot qu'il suit : si *da plâr* répond au penjabi *bâp dâ*, ce sera un exemple étrange dans l'histoire des langues aryennes d'un suffixe adjectival, non seulement invariable, mais placé devant le substantif qu'il doit transformer. Il est clair que le système afghan n'a rien d'indien; et la question à vider reste de savoir si c'est un *izâfet* comme l'*i* persan, mais tiré d'un autre thème, ou si c'est une ancienne préposition. Dans la première donnée on pourrait songer au thème *tya* du vieux perse, corrélatif du thème *hya* qui a donné l'izâfet, et invoquer le thème pronominal afghan *dâ* qu'il rappelle de près; le génitif serait marqué par l'appel de l'attention sur le possédé : « cette maison, le maître ». Mais toutes ces hypothèses me semblent écartées par le génitif des pronoms de la première et de la seconde personne : *dz-mâ, z-mâ* « de moi »; *dz-tâ, s-tâ* « de toi » (§ 72).

Nous retrouvons ici clairement le persan *az*, zend *haca*, signe de l'ablatif en persan et en zend. Or, d'une part, il est difficile d'admettre deux préfixes différents du génitif, l'un pour le substantif, l'autre pour le pronom, et d'autre part le préfixe génitif *da* a aussi le sens ablatif. Nous concluons donc que le préfixe *da* est identique au *dza* pronominal et dérive du zend *haca*. Ce qui, en même temps, nous apprend que *d* peut, en afghan comme en grec, représenter une ancienne palatale (cf. § 17, 3°).

2° *Datif.* — *Va, va-ta, va-vata; -ta, -vata; -lara, -la,* construits avec le cas oblique :

va sạrî (ancien), *va sạrî ta, va sạrî vata* « à l'homme »;
sạrî ta, sạrî vata;
sạrî lara, sạrî la.

D'après l'analogie du génitif, le préfixe *va* doit être aussi une préposition; peut-être est-ce le zend *ava* « vers » (parsi *ô*, cf. *vazhan-am* = zend *ava-janâmi*, avec chute de *a* initial, § 55).

ta semble être identique au persan *tâ* « jusqu'à » (§ 14, 2°).

lara signifie proprement « pour » et répond quant au sens au persan *râi*. Peut-être lui répond-il aussi pour la forme, car *râi* vient de *râdi*, qui doit donner en afghan **râl, lâr*, comme **râthi* « route », persan *râh*, a donné **râl, lâr* (cf. § 127, note). *lara* est l'ablatif de *lar* : *sạrî lara* signifie littéralement « par raison de l'homme » (le cas oblique représentant le génitif : *avahya râd-a(t)*.

Le suffixe *la* semble être l'abréviation de *lar*.

3° *Ablatif.* — *a.* Suffixe *la;* ne s'emploie jamais seul; demande soit le cas oblique, soit l'addition d'un suffixe *a* dans les thèmes consonantiques, d'un suffixe *na* dans les thèmes vocaliques. Ceci donne lieu de supposer que le sens ablatif était jadis exprimé par la flexion : *la ghr-a* « de la montagne ». Comme l'ancien génitif consonantique, perdu à présent dans la déclinaison masculine, devait être *a* (sanscrit *as*), il ne serait pas impossible que le suffixe d'ablatif *a* sortît de l'ancien génitif consonantique ou de l'ancien ablatif *â(t)*.

Le préfixe *la* représente une ancienne préposition, différente du suffixe de datif; le zend *adhât* répondrait bien pour la forme et le sens.

b. Suffixe *tar;* construit soit seul, soit avec le suffixe *a* (*na*), répond au zend *tarô* « au travers » : *tar dzây-a* « de la place », litt. « au travers de la place »; on traverse la place pour en sortir.

c. Préfixe *da*, identique au préfixe du génitif, au persan *az*, au zend *haca* (v. s., n° 1).

4° *Locatif.* — Préfixe *pa;* préfixe et suffixe *pa-kshê.*

a. pa « sur » est une préposition en règle; c'est le parsi-persan *pa*, persan moderne *ba*, perse et zend *upa* (*Études iraniennes*, I, § 199).

b. pa est souvent combiné avec la préposition *kshê* : *pa lâri kshê* « sur la route ». Le mot *kshê* doit cacher un ancien substantif, peut-être un mot **kakhshê*, correspondant au sanscrit *kakshe* « à côté » (zend *kashem* « sous l'aisselle »), lequel a donné à plusieurs dialectes de l'Inde le suffixe du datif (bengali *kâche*, vieil hindi *kahâ*, *kahu;* hindoustani *ko;* sindhi *khe*)[1].

69. Résumé. — La déclinaison afghane est très archaïque. Elle se rattache directement à l'ancien système, dont elle a gardé la notion de thème, la notion de genre et une réduction de déclinaison. Elle a en commun avec le persan un certain nombre de ses substituts (*pa*, *lar*, *ta*, *da*) et d'autres qui lui sont propres (*va* datif, *la* ablatif, *kshê* locatif). Comme les affinités phonétiques de l'afghan sont avec le zend, non avec le perse, nous arrivons à l'hypothèse que sa déclinaison représente celle du zend ou d'un dialecte très voisin, descendue à l'étage semi-synthétique (à peu près celui de la déclinaison française du haut moyen âge).

[1] Hoernle, *Grammar of the Gaudian languages*, 224.

II. — L'adjectif.

70. Degrés de comparaison. — La caractéristique essentielle de l'adjectif est qu'il se décline encore, comme en zend et en perse, à la différence du pehlvi et du persan : *lôë* «grand», *lôy-a* «grande», *lôyé* «grandes».

Mais il est beaucoup moins archaïque que le persan en un point : c'est qu'il a perdu les degrés de comparaison.

Le zend et le perse exprimaient le comparatif à l'aide d'un suffixe *iyah* (sanscrit *iyans*, grec *ιων*, latin *ior*) ou d'un suffixe *tara* (sanscrit *tara*, grec *τερος*), l'objet auquel on compare étant construit avec *yatha* «que» (*major quam*) ou mis à l'ablatif (*major Cæsare*).

Fravashayô jvanām.... *aojyêhîsh yatha* iristanām (*Yt.* XIII, 17) : «Les Férouers des vivants sont plus puissants que ceux des morts».

Vâtô hubaoidhish... *hubaoidhitarô anyaêibyô vâtaêibyô* (*Yt.* XXII, 7) : «Un vent parfumé, plus parfumé que les autres vents».

Le persan a gardé le comparatif en *tar* et la double construction, soit avec *yatha* (en persan كه «que»), soit avec l'ablatif (از).

L'afghan a perdu et le comparatif en *tar*[1] et le comparatif en *yah* et exprime le rapport de comparaison par le positif avec l'ablatif : *spuk tar* baṇa «plus léger qu'une plume»; litt. : *levis plumâ*. Cette construction est celle des langues sémitiques et

[1] Un débris de cette formation semble resté dans *kashar* «plus petit, cadet», *mashar* «plus grand, aîné», qui sont évidemment parallèles au pehlvi *kas* «petit», *mas* «grand», zend *kasu*, *mas*, et supposeraient une forme à double comparatif : **kasyô-tara*, **masyô-tara* (§ 41, 3°).

aussi celle de l'hindoustani : hébreu *ghadol min akhîv* « (plus) grand de son frère »; hind. *bhâî se baṛâ*. Mais si l'on considère que le persan pour « meilleur que » dit *veh az* « bon que » et que ce positif apparent *veh* est pourtant un véritable comparatif, le zend-perse *vah-yô*, réduit par le jeu des lois phoniques à la forme du positif, il faut peut-être exprimer le même fait en disant : l'afghan a perdu le comparatif en *tar* et la construction avec le relatif; il a gardé (d'une façon latente) le comparatif en *yah* et la construction avec l'ablatif.

Il a perdu, comme le persan, le superlatif soit en *ishta*, soit en *tama*. Mais il n'a pas reformé un superlatif nouveau comme le persan (*beh-tarîn*) : il se tire d'affaire par des circonlocutions analogues à celle du second exemple zend cité plus haut, qui est un véritable superlatif (« le plus parfumé de tous les vents »); on dirait en afghan : *yau vô ci la ṭôlô na khushbôi dai* « un vent qui est plus parfumé que tous les autres ».

III. — Noms de nombre.

71. Noms de nombre. — L'étude des noms de nombre, ce criterium ordinaire de la relation des langues, ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà sur l'iranisme de l'afghan et son indépendance du persan. Nous croyons utile néanmoins de donner la liste parallèle de ces noms en afghan, en zend, en persan et en hindoustani : on trouve presque à chaque nombre une preuve nouvelle que l'afghan et l'hindoustani sont absolument étrangers l'un à l'autre, et que le persan et l'afghan, quoique parents, ne sont pas dans le rapport de père à fils. S'ils peuvent dériver tous deux du perse, ou s'ils dérivent l'un du perse et l'autre du zend, il n'y a point de forme décisive qui tranche la question.

	AFGHAN.	ZEND.	PERSAN.	HINDOUSTANI.
1	*yau,*	*aêva,*	*yak,*	*ek;*
2	*dva,*	*dva,*	*do,*	*do;*
3	*drê*[1],	*thri,*	*si,*	*tîn;*
4	*tsalôr,*	*cathwâro,*	*cahâr, câr,*	*câr;*
5	*pindza,*	*pañca,*	*panj,*	*pânc;*
6	*shpazh,*	*khshvash,*	*shash,*	*cha;*
7	*ôva,*	*haptan,*	*haft,*	*sât;*
8	*ata,*	*ashtan,*	*hasht,*	*âṭh;*
9	*nô,*	*navan,*	*nô,*	*nau;*
10	*las,*	*dasan,*	*dah,*	*das;*
11	*yaulas,*	*aêvadasa,*	*yâzdah,*	*igârah;*
12	*dvalas,*	*dvadasa,*	*dvâzdah,*	*bârah;*
13	*dyârlas,*	*thridasa,*	*sîzdah,*	*terah;*
14	*tsvârlas,*	*cathrudasa,*	*cahârdah,*	*caudah;*
15	*pindzalas,*	*pañcadasa,*	*pânzdah,*	*pandrah;*
16	*spâṛlas, spâṛas,*	*khshvashdasa,*	*shânzdah,*	*solah;*
17	*ôvalas, avalas,*	*haptadasa,*	*hafdah,*	*satrah;*
18	*atalas,*	*ashtadasa,*	*hashtdah,*	*aṭhârah;*
19	*nûlas, nûnas,*	*navadasa,*	*nuvâzdah,*	*unîs;*
20	*shil,*	*vîsaiti,*	*bîst,*	*bîs.*

Les dix premiers nombres reproduisent directement les formes iraniennes[2]. Les nombres de 11 à 19 sont, les uns les représentants corrects des formes zendes, les autres modifiés par l'analogie (par exemple : *dyârlas* et *spâṛlas* modifiés sur l'analogie de *tsvârlas*). *Shil* pour *vîsaiti* : voir § 55.

Les unités de la vingtaine sont formées des neuf premiers

[1] Anciennement *têr*, dans *têr sau* «trois cents».

[2] Peut-être peut-on dire, à en juger par *shpazh* = zend *khshvash*, les formes zendes. Mais il est possible que le perse ait aussi possédé le *v* et ne l'ait perdu que dans les périodes modernes.

nombres combinés avec *vísht*, doublet persan de *shil;* exemple : *tsalôr vísht* ou avec épenthèse *tsalêr vísht* « vingt-quatre » (§ 54). Les dizaines suivantes sont :

	AFGHAN.	ZEND.	PERSAN.	HINDOUSTANI.
30	*dêrsh,*	*thrisata,*	*sî,*	*tîs;*
40	*tsalvêsht,*	*cathwaresata,*	*cahal,*	*câlis;*
50	*pandzôs,*	*pañcâsaṭ,*	*panjâh,*	*pacâs;*
60	*shpêta,*	*khshvashti,*	*shasht,*	*sâṭh;*
70	*aviâ,*	*haptaiti,*	*haftâd,*	*sattar;*
80	*atyâ,*	*ashtaiti,*	*hashtâd,*	*assî;*
90	*navê,*	*navaiti,*	*navad,*	*navve;*
100	*sal, sil,*	*satem,*	*sad,*	*sau;*
1000	*zăr,*	*hazaṅrem,*	*hazâr,*	(*hazâr*).

tsalvêsht est visiblement une forme refaite sur l'analogie de *vísht*, ce qui donne lieu de croire que *dêrsh* l'est aussi (pour **drévísht*), malgré la violence de la contraction : c'est ainsi que les Gadûns disent *pandzish* pour *pindzavísht* « vingt-cinq ».

avyâ est formé de *óva* d'après *atyâ*, dans lequel le suffixe de mots abstraits *tyâ* (§ 104, 1°) répond à l'abstrait *tâiti* de *ashtati* (devenu **ashtaîti*, cf. persan *hashtâd*).

sal est la forme afghane de *satem;* on emploie aussi le doublet persan *sad* et le doublet hindoustani *sau.*

zăr n'est pas emprunté au persan *hazâr*, comme l'est le terme hindoustani : on aurait eu *zôr;* il répond directement à *hazaṅrem.*

Les nombres ordinaux se forment régulièrement du cardinal par le suffixe *am : drey-am* « troisième », *sil-am* « centième »; c'est le suffixe zend-perse *-ama.*

« Premier » se dit *ṛumbai* ou *vṛumbai*, qui semble être d'ori-

gine indienne (cf. h. *ârambh* « commencement ») et *avval* qui est arabe.

Dans les distributifs, noter l'expression *pa zargânô* « par milliers », synonyme de *pa zrûnô* et qui répond aux distributifs persans en *gân* : *hazârgân*.

IV. — Pronoms.

Le pronom afghan diffère du pronom persan, en ce qu'il a, comme le nom, deux formes, au moins au singulier : le nominatif ou forme directe et la forme oblique. Le persan n'a plus que la forme oblique (l'ancien génitif), devenu cas général.

72. Pronom personnel.

	1re personne.	2e personne.
Sing. cas direct nominatif	*za* « je »,	*ta* « toi »;
cas oblique.	*mâ*,	*tâ*;
génitif........	*dz-mâ*, *zmâ* « de moi »; *da-mâ*,	*s-tâ* « de toi »; *da-tâ*.
Pl. cas unique......	*mûzh*, *mûzha* (en pushtu), *mûng*, *mûnga* (en pukhtu),	*tâsê*, *tâsû*;
génitif........	*dz-mûzh*, *da mûzh*...,	*s-tâsê*, *da tâsê*.

Le nominatif afghan *za* reproduit l'ancien nominatif zend *azem* (le perse a *adam*); le nominatif *ta* reproduit le nominatif zend *tvam*.

Les cas obliques *mâ*, *tâ* doivent, d'après l'analogie du persan et de tous les dialectes iraniens, et d'après la construction du verbe afghan, représenter l'ancien génitif : *mâ* est donc le zend *mana*; la réduction de *ana* à *â* n'a rien de bien extraordinaire, si l'on se rappelle le zend *maêthman* devenant *mêlmă*, **gaopâna* devenant *ghôbă*; *tâ* est formé sur l'analogie de *mâ*.

Le pluriel est obscur. Il n'a qu'une forme pour les deux cas : *mûzh mûng*, *tâsé tâsû* remplissent les fonctions à la fois du cas direct et du cas oblique. Lequel des deux représentent-ils historiquement? est-ce le nominatif ancien ou le génitif ancien?

L'afghan *mûzh mûng* ne rappelle aucune des formes connues : il ne concorde ni avec le zend *vayam* « nous », ni avec *ahmâkem* « de nous ». On pourrait songer à retrouver (*mûg*) *mûng* dans *ahmâkem* qui doit perdre l'initiale (§ 55); mais la forme *pushtû* étant plus ancienne que la forme *pukhtû* (§ 30), c'est *mûzh* qu'il faut expliquer, non *mûng*. Le pluriel de la seconde personne zende nous met sur la voie d'une solution. « Vous » se dit en zend *yûzhem* (sanscrit *yûyam;* cf. § 31); une forme parallèle pour la première personne, **mûzhem,* viendrait à point pour expliquer notre forme (cf. le Sarîqolî *mash*).

La seconde personne n'offre pas la symétrie attendue : au lieu de *tûzh* ou *tamûzh*[1], on a *tâsé tâsû*. On se demande si *tâsé* ne serait pas une forme composée : *ta* + *hâse* « toi et lui ».

La troisième personne est représentée par les démonstratifs (§ 75).

73. Pronoms enclitiques. — L'afghan a des pronoms enclitiques ou plutôt écourtés, comme le persan; ce sont :

1re personne du singulier : *mi* « de moi, à moi, moi » (acc.);
1re personne du pluriel : *mû, um* « de nous, à nous, nous ».

2e personne du singulier : *di* « de toi, à toi, toi »;
2e personne du pluriel : *mû, um*.

3e personne du singulier : *ê* « de lui, à lui, lui »;
3e personne du pluriel : *ê*.

[1] Sarîqolî *tamash*.

mi répond au zend-perse *mê* (persan *am*).
di répond au zend-perse *tê* (persan *at;* § 20, 1°).
ê répond au zend-perse *hê* (persan *ash*, du zend-perse *shê*).

L'identité des deux premières personnes du pluriel, *mû* «de nous» et «de vous», indique deux bases qui ont un élément commun, et qui, par suite, ne peuvent guère être que *ahmâkem* et *yushmâkem*.

73 *bis*. Pronoms adverbiaux (?). — Le datif des trois personnes est encore exprimé par trois formes énigmatiques qui sont : *râ* «à moi, à nous»; *dar* «à toi, à vous»; *var* «à lui, à eux».

Le *d* de *dar* semblerait indiquer un rapport entre *dar* et *di*, et la fonction de ces pronoms suggère naturellement l'idée que l'on a là un équivalent quelconque du persan *ma-râ*, *tu-râ*, *o-râ;* c'est ainsi qu'on a en vakhi (dialecte iranien des sources de l'Oxus) les trois datifs pronominaux : *mar* (=*marâ*), *tar* (=*turâ*), *yaoar*. Mais c'est là une illusion, puisque *râ* est en afghan *lar* (§ 68, 2°). Je crois que ces trois formes sont des adverbes de lieu signifiant *hic* «ici où je suis», *istic* «là où tu es», *illic* «là où il est»[1] : **athra-â*[2], **tathra* ou **tvathra*, *avathra*, devenus **ar-â* d'où *râ* (§ 55), **tar* (§ 41, 3°), **avar var*.

74. Pronoms démonstratifs. — Les pronoms démonstratifs se classent autour de deux bases : *dâ*, qui marque l'objet proche, *ha*, l'objet éloigné. *Ha* est le zend *ha* (sanscrit *sa*, grec ὁ); *dâ* est plus obscur : il ne représente pas le thème

[1] Ils ont d'ailleurs cet emploi comme préfixes verbaux : *râ-tlal* «venir», *var-tlal* «aller».

[2] *â*, le préfixe correspondant à *hic*.

sanscrit-zend *da di*[1], qui aurait donné *la* en afghan ; il répond peut-être à un thème ancien **tva* (védique *tva*), comme *dê* (même sens) répondrait au thème perse *tya*.

ha et *dâ* se combinent avec *gha* (cf. zend *geṭ*, grec γε) pour former deux nouveaux démonstratifs : *dâgha*, *hagha* (ὅγε).

74 *bis*. Pronom relatif, interrogatif et réfléchi.

1° Pronom relatif : *ci* et *ki*. *Ci* est le zend-perse *ci* (lat. *qui-*). *Ci* en zend est surtout interrogatif : *cish* « qui » ? (quis ?), ou indéterminé : *yô cish* « quiconque », *mâ cish* « ne quis ». En persan, il est interrogatif neutre (quoi ?) et relatif déterminé, *ân ci* « ce qui ». En afghan, c'est le relatif général, invariable, s'appliquant aux personnes ou aux choses à volonté.

Un thème à voyelle *a*, répondant au *ka* perse-zend, a pris le sens de *si* (c'est le zend *kaṭ* « quand » ? cf. le parsi *ka* « si », *Minokhired*, xxvii, 37).

2° Interrogatif : *tsôk* « qui » ? au cas oblique *câ; tsa* « quoi » ? *tsô* « combien ? » (« quantum » ? et « quot » ?).

kôm, *kam* « qui, lequel » ?

tsa, *tsôk*, *tsô* présentent la palatale interrogative changée en sifflante dentale. On a en zend, à côté du thème interrogatif *ci*, les thèmes interrogatifs *ca* (*cahya* « de qui » ?) et *cu* (d'où *cvañṭ* « combien »). C'est à ces thèmes que se rattachent sans doute les thèmes afghans où la palatale s'est assibilée, la palatale n'étant restée que devant l'*i*, voyelle palatale (*ci*). *tsa* « quoi » sera donc le zend *caṭ* (*quod* pour la forme, *quid* pour le sens; § 20, 3°).

tsô « combien » ? qui répond pour le sens au persan *cand*, zend

[1] Bréal, *Un thème pronominal méconnu*.

cvañt, lui est identique : *ă = â = ô; cf. tăthra = tôr*, § 50; *t* final tombe (§ 20, 3°).

tsôk «qui»? est un composé de *tsô* + *ki* et signifie littéralement «combien qui, lequel qui»; au sens indéfini, il signifie «quelqu'un» (littéralement : «quiconque»). Le cas oblique de *tsôk, câ*, appartient au thème *ci*, dont il est une sorte d'ablatif en *a* (cf. § 68, 3°).

kôm, kam «lequel»? rappellent de près le persan *kadâm*, zend *katâma;* mais *kudâm, katâma* seraient en afghan *klôm*. *kôm, kam* semblent indiquer une forme *ordinale* de *ka, ka-ama* (*kâma*), *k-ama*.

3° Le réfléchi adjectival *khpal* (suus) est le zend *hvaêpaithya;* de là le pronom réfléchi composé *khpasar* «soi-même», pour *khpalsar* «sa propre tête» : le persan emploie une autre formation : *khvêshtan* «son propre corps». *Khpal* est une des formes les plus instructives de la lexicographie afghane : le *kh* prouve que l'afghan est une langue iranienne et non indienne, puisqu'il représente *sv* primitif; le *l* prouve que c'est un dialecte zend, non persan, puisqu'il représente une dentale ancienne, tandis que le perse avait la sifflante : *uvâipashiya*.

V. — Le verbe.

75. Le verbe iranien ancien. — La conjugaison de l'afghan, comme sa déclinaison, quoique à un moindre degré, est plus archaïque que celle du persan.

Le vieux verbe iranien distinguait, comme le sanscrit, deux classes de temps, les temps *spéciaux* et les temps *généraux*, les premiers insérant entre la racine et les désinences une caractéristique qui varie suivant la classe à laquelle appartient le verbe (*band-a-ti* «il porte»), les seconds joignant directement la

désinence à la racine (*bad-ta, basta* « porté »). Étaient *spéciaux :* l'indicatif présent (*band-a-ti*) et le subjonctif (*band-â-ti*), l'imparfait (*a band-a-t*), l'impératif (*band-a*), le potentiel (*band-a-i-t*), le participe présent (*band-a-ñt*). Étaient *généraux :* l'aoriste (*aband-at*), le futur (*band-ishyati*), le parfait (*baband-a*), le participe passé (**bad-ta, bas-ta*), l'infinitif (**bad-tanaiy bas-tanaiy*).

Il distinguait cinq voies : l'actif, le moyen, le passif, le causal, le désidératif.

Il distinguait les désinences des temps dits *secondaires* des désinences des temps *primaires,* les premières étant écourtées de celles-ci.

76. Sa décomposition et sa recomposition analytique en persan. — De tout cet édifice le persan a conservé deux traits distincts et un souvenir.

1° Il a conservé le système des désinences primaires.

2° Il a conservé la division des temps en temps spéciaux et temps généraux. Il a gardé des temps spéciaux : l'indicatif présent, le subjonctif, l'impératif, le participe présent; des temps généraux : le participe passé et l'infinitif, c'est-à-dire qu'*il a perdu tous les temps proprement dits qui expriment le passé.*

3° Il a laissé tomber le principe des classes et des caractéristiques, mais il a gardé mécaniquement, sur toute une partie du lexique verbal, la plus usuelle et la plus importante, l'empreinte du système ancien, d'où une série d'irrégularités apparentes.

Il a perdu absolument l'imparfait, le potentiel, l'aoriste à augment, le parfait, le futur, qu'il a remplacés par des temps composés à l'aide de verbes auxiliaires ou de particules.

Il a laissé tomber la distinction des voies, dont la fonction a été remplie par des procédés syntactiques.

L'action de l'analogie a d'ailleurs modifié profondément une partie même des éléments conservés.

Reprenons un à un chacun de ces points (§ 77-82) : nous verrons ensuite plus clairement en quoi l'afghan suit le persan, en quoi il s'en écarte (§ 83-97).

77. Désinences primaires conservées :

1re personne du singulier,	*am* : *bar-am* « je porte », de *bar-âmi*;
2e personne du singulier,	*ê* : *bar-ê*, de *bar-ahi*, **barai-*;
3e personne du singulier,	*ad* : *bar-ad*, de *bar-ati*.
1re personne du pluriel,	*êm* : *bar-êm*;
2e personne du pluriel,	*êd* : *bar-êd*;
3e personne du pluriel,	*and* : *bar-and*, de *bar-anti*.

Les désinences *êm*, *êd* sont des désinences du causal *ayamahi*, *-ayata*, introduites à la place des désinences simples *amahi*, *ata*, qui auraient donné *am*, *ad* et auraient amené confusion avec la 1re et la 3e personne du singulier.

78. Thème spécial et thème général. — Tous les verbes se présentent sous deux thèmes : le thème *spécial*, représenté exactement par l'impératif qui a mieux conservé les caractéristiques distinctives de l'ancien verbe : *band*; le thème *général*, représenté par le participe passé (*basta*) ou, ce qui revient au même en pratique, par la troisième personne du prétérit (*bast*). De ces deux formes dérivent tous les temps : de la première, les temps marquant le présent (et le futur); de la seconde, les temps marquant le passé (§ 8). Au point de vue de la grammaire persane il faut les appeler : *thème du présent* et *thème du passé*.

79. Variations phonétiques des deux thèmes. — Les verbes qui ont conservé les débris d'une caractéristique ou ceux dont

la racine s'altère phonétiquement selon la finale radicale (c'est-à-dire les verbes qui ont pour finale radicale une palatale *c*, *j*, *z*; une labiale *p*, *b*; ou une dentale *t*, *d*; lesquelles, devant les désinences verbales commençant par une consonne, deviennent *kh*, *f*, *s*, et devant les désinences vocaliques deviennent *z*, *v*, *y* ou *h*) ; tous ces verbes se présenteront dans les divers temps sous deux formes très différentes :

suc « brûler », *sôz-ad* « il brûle », *sukh-t* « il a brûlé »;
tap « tordre », *tâb-ad* « il tord », *tâf-t* « il a tordu »;
band « lier », *band-ad* « il lie », *bas-t* « il a lié ».

80. Temps formés du thème spécial ou thème du présent (*band*) :

1° Temps anciens conservés : presque tous, sauf l'ancien optatif et l'imparfait :

Indicatif. . . . . . . *band-ad* (*band-ati*) « il lie »;
Subjonctif optatif. *band-âd* (*band-âti*) « qu'il lie »;
Impératif. . . . . . . *band* (*band-a*) « lie »;
Participe présent. . *band-anda* (*band-ant*) « liant ».

2° Temps de formation nouvelle :

La langue moderne détermine d'une façon plus précise les nuances temporales et modales en préfixant à l'indicatif (au sens indéfini et aoriste du mot) certaines particules qui le transforment en indicatif présent, en subjonctif et en futur :

Indicatif présent. . *hamê*, *mê* : *hamê*, *mê bandam* « je lie en ce moment »;
Subjonctif ou futur. *be* : *be bandam* « que je lie; je lierai ».

81. Temps formés du thème général ou thème du passé (*bast*). — Il ne reste que l'infinitif : *bas-tan* (*bas-tanaiy*) et le participe

(employé comme troisième personne du prétérit singulier) : *bast* (*bas-ta*).

La langue moderne a perdu les temps prétérits de l'ancienne : aoriste (*adâ-t* « il a créé »), *dadars-a* « il a vu ». Elle a donc été obligée de créer de fond en comble l'expression du passé. Elle s'y est prise en remplaçant pour le passé la construction active par la construction passive. La langue ancienne, pour dire : « j'ai fait ceci », avait deux expressions : l'expression active, *tat adam akunavam*, et l'expression passive, *tat mana kartam* « ceci a été fait par moi ». Le persan, dès la période pehlvie, a abandonné la construction active au profit de la construction passive : *în man kart;* ou en employant le pronom suffixe : *în am kart, în kart am;* de même « il a fait cela » devint *tat avahya kartam,* pehlvi *în ô kart*. Cette construction, en devenant dominante, amena deux résultats :

1° Le pronom nominatif disparut; il n'avait plus besoin d'être employé dans les temps du présent, où la désinence désignait suffisamment à elle seule la personne; il tomba en désuétude et par suite la forme oblique, génitif *man*, enclitique *am*, employée dans la construction passive du passé, devint la forme générale du pronom, même pour le nominatif, et l'on en vint à dire *man shâh am* (littéralement : « de moi je suis roi » pour « je suis roi »). Ce résultat est déjà achevé dans la période pehlvie.

2° Dans la période persane, dans la formule *în kart am* « ceci a été fait par moi », le pronom suffixe se fondit avec le participe, *kartam* sembla un temps fléchi du genre du présent *kunam* et signifia directement « je fis ». De là l'extension abusive au prétérit des désinences du présent : *kard-î* « tu fis » remplaça le pehlvi *kart at* « [fut] fait par toi »; *kard-îm, kard-îd, kard-and,* modelés sur *kunîm, kunîd, kunand,* éliminèrent à leur tour les

anciennes constructions *kart amân, karta atân, kart shân* «[fut] fait par nous, par vous, par eux». Seule la troisième personne du singulier *kart* conserva le participe passé intact.

Cette fusion et cette confusion avaient été hâtées et encouragées par une fusion analogue, mais celle-ci légitime, qui s'était produite dans les verbes neutres : soit *marta* «mort» ou «il mourut», en persan *murd;* combiné avec le présent de l'auxiliaire être : *am*, *î* (*ast*), *îm*, *îd*, *and*, il donnait tout naturellement *murd-am, murd-î, murd* (cf. *mortuus=mortuus est*), *murd-îm, murd-îd, murd-and* «je mourus, tu mourus», etc.; *murdam murd* entraîna de son côté *kardam kard.*

L'ancien participe passé en *ta* étant ainsi engagé dans le prétérit, sa fonction ancienne dut être remplie par une nouvelle forme : on prit dans la période pehlvie un dérivé de ce participe, *kart-ak, murt-ak* (**karta-ka, marta-ka*) : *kartak*, devenu en persan *karda*, cumula avec le sens passif ancien «fait» le sens actif acquis «qui a fait» et, en se combinant avec l'auxiliaire indépendant, donna naissance à un passé indéfini. On eut ainsi :

1° Passé défini ou prétérit :

kard-am «je fis»,	*kard-îm* «nous fîmes»;
kard-î «tu fis»,	*kard-îd* «vous fîtes»;
kard «il fit»,	*kard-and* «ils firent».
murd-am «je mourus»,	*murd-îm* «nous mourûmes»;
murd-î «tu mourus»,	*murd-îd* «vous mourûtes»;
murd «il mourut»,	*murd-and* «ils moururent».

2° Passé indéfini :

karda am, î, ast; îm, îd, and «j'ai fait, tu as fait, il a fait...» (littéralement : «je suis, tu es ayant fait»);

murda am, î, ast «je suis mort»... (littéralement : «je suis étant mort»).

L'imparfait se forma du passé défini avec le préfixe *hamé*, *mé*, comme l'indicatif présent s'était formé de l'indicatif (v. s. § 80, 2°) : *hamé, mê bast* «il liait».

Le plus-que-parfait se forma du participe passé construit avec le prétérit du verbe *bû* «être» :

basta bûdam «j'avais lié» (litt. : «je fus ayant lié»).

Le futur passé se forma du participe passé construit avec le futur du même auxiliaire :

basta bâsham «j'aurai lié» (litt. : «je serai ayant lié»).

Le futur proprement dit se forma de l'ancien participe passé construit avec le verbe *khvâstan* «vouloir» : *khvâham bast* «je lierai» (litt. : «je veux lié»).

82. Passif. Dénominatif. Causal. — Le passif, rendu en vieux perse par la caractéristique *ya*, se rend en persan en combinant le participe passé avec les divers temps du verbe *shudan* «aller, devenir» :

basta shavam «je suis lié, on me lie»;
basta khvâham shud «je serai lié»;
basta shuda bâsham «j'aurai été lié».

Des *dénominatifs* sont formés à l'infini en ajoutant à la base nominale ou au thème verbal général le suffixe dénominatif *î* (ancien causal *aya*) : *kâm-î-dan* «aimer», de *kâm* «amour»; *ras-î-dan* «venir», de *ras*.

Le *causal* est formé par la caractéristique *ân*, ajoutée au thème des temps généraux et suivie de l'ancienne désinence causale *î* (*aya*) : *ras-ânî-dan* «fait venir».

83. Le verbe afghan. Sa formation est identique à celle du verbe pehlvi-persan, mais plus archaïque. — Le verbe afghan

s'est formé du verbe iranien de la même façon et des mêmes éléments que le verbe pehlvi-persan, et comme lui, il est caractérisé par la substitution de la construction passive à la construction active dans l'expression du passé (§ 81). La grande différence, c'est que l'afghan, resté ici comme dans la déclinaison sur l'étage intermédiaire, a conservé avec une lucidité parfaite la distinction des deux constructions que le persan a obscurcie en transférant aux formes nouvelles de la construction passive le sens de l'actif. Il l'a conservée mieux même que le pehlvi qui, en supprimant le pronom nominatif, acheminait la langue vers la confusion persane. L'afghan a donc deux constructions bien distinctes : «je fais ceci» et «ceci a été fait par moi» : l'une pour le présent, tirant ses temps de l'ancien thème général et employant le nominatif conservé du pronom; l'autre par l'actif, tirant ses formes du participe passé et employant le pronom oblique.

Nous pouvons à présent passer en revue les divers éléments de la conjugaison néo-persane en afghan, voir comment il répond au persan, ce qu'il a perdu ou conservé en plus, bref dans quel rapport il est au persan et au vieil iranien.

84. Les désinences primaires. — L'afghan a conservé les désinences primaires :

Soit le verbe *vṛ-ăl* «porter» :

1re personne du singulier, *vṛ-am*, persan *bar-am*, zend-perse *bar-âmi*;

2e personne du singulier, *vṛ-ê*, persan *bar-ê*, zend-perse *bar-ahi*;

3e personne du singulier, *vṛ-î*, persan *bar-ad*, zend-perse *bar-ati*.

1re personne du pluriel, *vṛ-û*, [persan *bar-êm*], zend-perse *bar-âmahi*;

2^e^ personne du pluriel, *vṛ-aí*, [persan *bar-êd*], zend-perse *bar-ata;*

3e personne du pluriel, *vṛ-î*, persan *bar-and*, zend-perse *bar-anti.*

vṛam, vṛê, vṛû sont des formes organiques : *vṛam* = **barami; vṛê* = *barahi, *bara-ī; vṛû* = *barâmahi* (§ 50, 1°; 57).

Sont inorganiques : 3 sing. *vṛí*, 2 plur. *vṛ-aí*, 3 plur. *vṛí*. Si *vṛí* 3 plur. est formé sur l'analogie du singulier, au sing. même et à la 2e plur. on attendait *vṛal* (*barati, barata*). Cependant nous avons déjà vu par *navê* « quatre-vingt-dix » (au lieu de *naval*, en regard de *navati*, persan *navad*) et par d'autres exemples (§ 20, 3°) que *l* final représentant *t* suffixal peut tomber, de sorte que l'irrégularité à expliquer dans *vṛí, vṛaí*, n'est point la chute du *t*, mais la qualité de la voyelle. Peut-être l'*í* de *vṛí* a-t-il été amené par le besoin de distinguer la 3e personne de la 2e.

85. Thème spécial ou présent et thème général ou passé. — La distinction des temps spéciaux et des temps généraux ou, pour être plus clair, des temps formés du thème de l'indicatif et des temps formés du thème de l'ancien participe passé en *ta-*, domine la conjugaison afghane comme elle domine la conjugaison persane. Comme en persan, le type de ces deux séries est le présent et le prétérit troisième personne :

	âkhl-am « je saisis »,	*âkhis-t* « fut saisi »;
zend	*(â)khad-âmi,*	**(â)khas-ta.*

La formation de ces deux thèmes est soumise aux mêmes lois phonétiques qu'en persan.

86. Verbes réguliers où les deux thèmes sont identiques. — Dans un très grand nombre de verbes, les verbes dits *réguliers*,

il n'y a pas de différence entre ces deux thèmes ou ils se forment régulièrement l'un de l'autre. Ce sont :

1°. Les verbes qui formaient la première classe du sanscrit et du zend, c'est-à-dire qui avaient la caractéristique *a;*

2° Les verbes empruntés à l'hindoustani et qui presque tous rentrent naturellement dans ce cadre;

3° Les dénominatifs en *-êdal,* correspondant aux dénominatifs persans en *îdan,* et les causals en *-avul,* parallèles aux causals persans en *-ânîdan,* les uns et les autres étant formés du thème spécial quand le verbe distingue deux thèmes.

Exemples :

1° Verbes de la première classe :

zgham « supporter », sscr. *kshamatê;*	*zgham-am,*	*zgham-ăl;*
tsash « boire », zend *cashatê;*	*tsash-am,*	*tsash-ăl;*
zhaṛ « se lamenter »,	*zhaṛ-am,*	*zhaṛ-ăl;*
khand « rire »,	*khand-am,*	*khand-ăl;*
angêr « supposer »,	*angêr-am,*	*angêr-ăl.*

2° Verbes empruntés à l'hindoustani :

sah-am « je supporte »,	*sah-ăl,*	h.	*sah-nâ;*
gaṇ-am « je compte »,	*gaṇ-ăl,*		*gan-nâ;*
dâṛ-am « je mords »,	*dâṛ-ăl,*		*dâṛh* « mâchoire »;
tal-am « je pèse »,	*tal-ăl,*		*tal-nâ* « être pesé »;
kûṭ-am « je broie »,	*kûṭ-ăl,*		*kûṭ-nâ;*
sât-am « je garde »,	*sât-ăl,*	cf. h.	*sâth* « ensemble »;
lik-am « j'écris »,	*lik-ăl,*		*likh-nâ;*
man-am « j'approuve »,	*man-ăl,*		*man-nâ.*

3° Dénominatifs :

ôs-am « j'habite »,	*ôs-êdal* (sanscrit *âçâ*, zend *asô*, pour **âsô* « place »);
drûm-am « je cours »,	*drûm-êdal* (zend *draomô* « incursion »);
tas͟ht-am « je cours »,	*tas͟ht-êdal*;
pus͟ht-am « je demande »,	*pus͟ht-êdal*;
pât-êgam « je reste »,	*pât-êdal*;
bayal-êgam « je suis séparé »,	*bayal-êdal*;
tôd-avam « j'échauffe »,	*tôd-avul*;
randz-avam « je fais souffrir »,	*randz-avul*;
cal-avam « je mets en mouvement »,	*cal-avul*.

87. Débris des caractéristiques anciennes. — Les deux thèmes varient sous l'action d'une ancienne caractéristique, restée engagée dans le thème spécial :

1° Caractéristique *ya*; restée seulement dans des verbes dont la racine est en *â* (afghan *ô*) :

	ghôv-ul « avoir commerce sexuel »,	*ghay-î*;
persan	*gâ-dân*,	p. *gây-ad*;
	s͟hôv-ul « montrer »,	*shay-î*.

Le verbe *zêzh-am*, *zêzh-êdal* « naître », a incorporé dans la racine une caractéristique *ya* : *zêzh-ê* (en pukhtû *zêg-ê*) « il naît » représente le zend *za-yêi-tê*, **zaizh-atê* (cf. § 31).

2° Caractéristique *n* (type persan : *band-ad*, *bas-t*) :

lvan-î « il disperse »,	*lvast* « fut dispersé »;

d'une racine *lvad*, thèmes *lvand* et *lvad* (védique *dudh?*) : *nd* a été réduit à *n* (voir § 34) :

skaṇ-î « il taille, il coupe », *skas͟ht* « fut coupé »;

cf. zend *kareṭ* « couper »; thèmes *kerenṭ* et *keret-* (*kereñt-aiti* « il coupe », *keres-ta* « coupé ») :

âghund-am « je revêts », *âghus-t* « fut revêtu »;

cf. § 88, 1°.

2° *bis*. Caractéristique *nu*; zend *kere-nu* « faire » (sscr. *kṛ-ṇu*) : restée, semble-t-il, dans l'impératif irrégulier de *kav-ul* « faire », *kâṇ-aî* « faites » pour **karn-aî*. La forme *kândi* « il fait » a perdu *r* devant le groupe *nd* (de *nt*, représentant l'ancien *naoti* : kerenaoti).

3° Caractéristique *t* : persan *khuf-tan* « dormir », *khuft-ad* « il dort » :

tas͟ht-î « il court », *tas͟ht-êdal*;
pus͟ht-î « il demande », *pus͟ht-êdal*.

tas͟ht-êdal est un véritable dénominatif d'un abstrait en *ti-*, *tas͟ht*[1] « la course », formé d'un verbe simple qui reste, *ta_-al* « courir », et qui représente le zend *takhsh* (*tac* + *sh*).

pus͟ht-êdal est de même formé du zend *parsh* = *pares*, par le participe *parshta* « demandé » ou un abstrait **parshti* « demande ».

4° Verbes redoublés :

Peut-être *shta* « il est, ils sont », de *hi-stâ-*[2] (ἵστησι, ἵστασι), pehlvi *istâdan* (*s* changé en *sh* sous l'influence de *i*, cf. § 29, 2°; chute de *hi*, cf. § 55).

[1] Prononcé *takht*, comme le persan *tâkht* dont il diffère pourtant : car le persan *tâkht* = *tac* + *ti*, lequel eût donné en afghan *taê* ou *ta* (§ 37).

[2] On pourrait songer au zend *khshtâitê*; mais *khsh* eût donné *s͟h*, non *sh* (§ 30).

5° Verbes à voyelle variable :

	khîzh-am « je monte »,	*khatal* (= **khaz-tal*) « monter »;
cf. p.	*khîz-am* « je me lève »,	*khâs-tan* « se lever »;
	kshên-am « je m'assieds »,	*kshênâs-tal* « s'asseoir »;
persan	*nishîn-am* (**ni-shind*),	*nishas-tan* (*ni-shad*).

kshênâst, formé du préfixe *kshê* (§ 111, 4°) et de *nâst* qui doit répondre à *nishast* (de *ni-shad*), est la contraction de *kshê-nshast* (§ 55).

6° Verbes à racine double :

Le persan en a deux :

dî-dan (zend *dî*) « voir »,	*bîn-am* (zend *vaên*);
âma-dan (pehlvi *â-gma*) « venir »,	*ây-am* (*â* + *i*).

L'afghan répond exactement au premier par *lîd-ăl*, *vên-am*; au second par *dz-am*, *ghl-ăl* :

râdz-am « je viens »,	*râghl-ai* « venu »;
dz-am, cf. zend **j-âmi*,	*ghl-ai* = zend *gata* (§ 16, 20, 102).

La racine se présente en vieil iranien sous deux formes, l'une avec *g*, *gata* « allé », l'autre avec *j*, *jañtu* « qu'ils aillent »! *jaidhi* « va »! L'afghan *dzam* représente *ja*, *ghlai* représente *ga*.

Pour d'autres verbes à racine double, sans analogue en persan, voir § 89.

88. Variations phonétiques des deux thèmes selon la nature de la finale radicale.

1° Verbes dont la finale radicale est une dentale : cette

dentale devient régulièrement *l* devant voyelle, *s* devant consonne (en persan *h* ou *y* devant voyelle, *s* devant consonne); exemple : *ârâd, ârây-am ârâs-t; hvâd, khvâh-am khvâst;* voir *Études iraniennes*, I, § 169 :

	râ val-î « il apporte »,	*râ vus-ṭ* « fut apporté »;
zend	*(â) vâdhayêiti* « il conduit »,	
	zghal-î « il court »,	*zghâs-t* « courut »;
zend	*zgaṭ*,	cf. z. *usgasto* (*us-zgas-to*);
	âkhl-î « il saisit »,	**âkhis-t* « fut saisi »;
zend	*(â)-khad*,	**âkhas-ta;*
	skul-î « il coupe »,	*skus-t* « fut coupé »;
latin	*scind-o*,	*scissus* (**scis-tus*);
	lval-î « il lit »,	*lvas-t* « fut lu »;
	**lvad* (latin *laud-?*),	
	vul-î « il jette »,	*vish-t* « fut jeté » (pour *vist*, § 38);
sanscr.	*vyadh* « frapper d'une arme de jet ».	

Le groupe *st* a été réduit à *t* (cf. § 38).

Dans *nshal-î* « il enfonce », *nshat* (=**nshast*); *nshatâl* est le causal de (*k é*) *nâstal* et répond au persan *nishâstan* « faire asseoir », *nshalî*=*nishândad*.

2° Verbes à radical en *z* : le groupe *zt* se réduit, comme dans le verbe précédent, à *t*, de sorte qu'on a *z* en regard de *t* :

	vuz-î « il sort »,	*vat* « il sortit »;
zend	*vaz;*	
	nana-vuzî « il entre »,	*nana-vat* « il entra »;
	pré-vuz-î « il descend »,	*pré-vat* « il descendit »;
	âl-vuzî « il vole »,	*âl-vat* « il vola »;

khîzh-î « il monte », *khôt-* « il monta »;
mîz-î « il urine », *mît-* « il urina »;
prânadz-î « il ouvre », *prânat* « fut ouvert[1] ».

3° Verbes dont la racine finit par une palatale : le persan a *z* aux temps spéciaux, *kh* aux temps généraux; *suc*, *sôz-ad* « il brûle », *sukh-t* « brûla » (*Études iraniennes*, § 167).

On a déjà vu à la Phonétique (§ 37) le traitement de l'afghan qui aboutit à des formes d'apparence énigmatique, mais régulières, comme :

svadz-î « il brûle » (zend *saoc-aiti*), *să* سه « il brûla », z. *sukhta*.

bâé li « il joue, il perd », en regard de *bâz-î*, celui-ci formé sur le persan *bâz-ad* ou venant peut-être du vieil iranien *baj*; *bâé lal* étant un composé *bakhtam dâ*.

4° Verbes à finale labiale, *p*, *b* : persan *tâf-tan* « brûler », *tâbam* (*Études iraniennes*, I, § 161) :

ûv-î « il tresse », *ûd-* « fut tressé »;
zend **vab-ati* (p. *bâftan*), *ub-da*;

rav-î « il suce », *ravd-* « fut sucé ».

tap « chauffer » a dû donner de même : **tav-î*, *tôd*; *hvap* « dormir » a dû donner **hûv-î*, *ûd*; de *tap-ati*, *tapta*; *hvap-ati*, *hvapta*; le présent a disparu, le participe *tôd ûd* est seul resté, et de là on a formé un dénominatif causal *tôd-avul* et un composé *ûdă kédal*.

5° Verbes à racine en *rt* ; type persan *gard-ad*, *gâshtan*;

[1] Peut-être *araz-î* « oppedit », parfait *arat*, s'il répond au zend *harez* « lâcher » : cf. *arat* « libre, lâché » = **harz-ta*, *harshta* (§ 55).

l'afghan donne *sh* devant *t*, *ṛ* devant les voyelles (*rt*+*t*=*rst*, *rsht*, *sht*, § 35; *rt*+voyelle=*ṛ*+voy. § 44) :

âvuṛ-î «il change, il tourne», zend **â-vart-ati*,	*â-vusht;*
ghaṛ-î «il tourne»;	*ghasht;*
nghâṛ-î «il enroule»,	*nghaṣh-t;*
lvaṛ-î «il se sépare»,	*lvash-t.*

6° Verbes à racine en *r* :

Type *r* et *ṛ* (*ṛ* représentant le *r* de la racine combiné avec le *t* du participe : § 44) :

khvar-î «il mange»,	*khvaṛ* (=*hvar-t* «fut mangé»;
zend **hvar-ati*, persan *khor-ad*,	zend *hvare-ta*, persan *khord;*
mr-î «il meurt»,	*maṛ* (=*mart*) «mourut»; *marta*, persan *murd*.

On attendrait *vr-î* «il porte», en regard de *vaṛ* «fut porté» (=**bart*, persan *burd*); *kr-î* «il fait», en regard de *kaṛ* «fut fait» (=**kart*, persan *kard*); on a *vṛî kṛî*. Peut-être *kar* et *bar* se conjuguaient-ils aussi sur la seconde classe : **karti*, **barti* (sanscrit védique *bhar-ti*), ce qui aurait donné régulièrement *kaṛ*, *baṛ*, identiques aux formes participiales *kaṛ*, *vaṛ*, de *karta*, *barta*, et plus tard différenciés en prenant en plus les désinences générales du présent.

89. Verbes irréguliers. — Ce sont des verbes présentant soit des accidents phonétiques isolés, soit des formations rares ou défectives.

1° Verbes présentant des accidents phonétiques :

vazhan-î «il tue» (parsi *awazaned*),	*vazhl-al* «tuer»;
varzhan-î «il coupe en morceaux»,	*varzhl-al*.

Il y a eu simple assimilation : *vazhl-al* = **vazhn-al*, *varzhl-al* = *varzhn-al* (zend *ava-jan*, **fra-jan*).

2° Formations rares :

caml-î « il repose, il est couché », { *camlâstal* « reposer » ; *mlâstal*.

Exemple unique de la formation en *-istan* (cf. persan *dânistan*); **âstan*, comme *istan* dans *dânistan*, représente l'infinitif perdu du verbe essentiel, resté seulement à l'indicatif présent (§ 92-93).

3° Verbes tenant leurs temps présents d'une racine, leurs temps passés d'une autre (cf. lat. *fero*, *tuli* et *supra*, § 87, 6°).

gôr-al « voir »,	*gôr-am* « je vois » ;
kat-al,	*kôt* « fut vu ».

gór-al semble être pour **angôr-al* (cf. persan *nigir-îdan*, § 55); *katal*, forme refaite sur *kat* (dial. *kasal*), est le zend *kas* (§ 14).

nas-al « saisir »,	*nas-am* « je saisis » ;
nîv-al,	*nîv-ă* « fut saisi ».

nas-al est le zend *nas* « atteindre », grecque ἔνεγκ-ον.

90. Temps formés du thème spécial ou thème du présent. — Parmi les temps spéciaux de l'ancienne langue, l'afghan a conservé, comme le persan, l'indicatif ou aoriste, l'impératif et le participe présent. Il a perdu de plus que lui le subjonctif, et comme lui, sauf dans quelques débris, l'imparfait et l'optatif.

1° On connaît déjà l'indicatif présent qui est essentiellement identique à celui du persan et continue directement celui de l'ancienne langue (§ 84).

2° L'impératif est formé du même thème avec les désinences *a* pour le singulier, *aí* pour le pluriel : *mr-a* « meurs » ; *mr-aí* « mourez ». L'*a* du singulier ne peut guère représenter l'*a* final de l'impératif ancien *bar-a* qui devait disparaître; *a* final afghan

représente *a* long et l'on se demande si l'*a* de l'impératif ne serait pas la désinence de l'ancien subjonctif *âhi* (lat. *âs* de *legâs*) : le pluriel *ai* est identique à celui de l'indicatif.

3° Le PARTICIPE PRÉSENT en *ant* ne s'est conservé que dans *zhvand-ai* « vivant », zend *jv-anṭ*, et dans quelques noms féminins en *anda* (voir § 105, 1°).

La forme usuelle du participe est le nom d'agent en *ûn-ai*, répondant à l'adjectif verbal persan en *ân*, et dérivé du participe moyen ancien en *âna : kṛ-ûnai*, et, avec nouveau suffixe, *kṛ-ûn-kai* (§ 105, 2°).

4° Le SUBJONCTIF est rendu par le préfixe *vu* وُ, préposé devant l'aoriste. Cette particule *vu* وُ est identique à la particule persane *bu* بو qui a un emploi analogue, par exemple dans ce quatrain d'Omar Khayyâm :

در ده می همچو ارغوان ای ساقی   کز غصه بلب رسید جان ای ساقی
تا بو که شوم بیخبر وباز رهم   از خویش وزمانه یکزمانه ای ساقی

« Verse-moi ce vin de pourpre, échanson; car mon âme, de chagrin, me monte aux lèvres, échanson; que je perde conscience (*tâ bu ki shavam bê khabar*) et sois délivré de moi-même et du temps, un instant, échanson! »

Cette particule *bu*, afghan *vu*, est l'impératif *bava* « soit »! du verbe essentiel *bûdan*. Ce verbe a donné à l'afghan le seul débris qu'il possède de l'optatif antique :

Opt. *vi*, « sit » et « sint », le zend *buyâṭ* (§ 20, 3°).

L'imparfait :

> *vum; vê; vu* (masc.), *va* (fém.) « j'étais; tu étais; il, elle était »;
> *vû; vai; vû* (masc.), *vê* (fém.) « nous étions; vous étiez; ils, elles étaient »,

est un prétérit formé sur le type ordinaire (§ 92) de l'ancien participe *bûta* « été, a été ».

5° L'IMPARFAIT nouveau est formé du prétérit comme en persan. Voir § 95, 1°.

6° L'OPTATIF nouveau est formé de l'indicatif avec le préfixe *di* : *hagha di shi* « qu'il soit ». Ce *di* cache sans doute, comme *vi*, un ancien optatif, dont on a le présent dans l'auxiliaire adjectival *dai* « il est », fém. *da* « elle est », plur. *di* « ils, elles sont ». Pour le conditionnel passé, voir § 95, 4°.

7° Le FUTUR est formé du subjonctif avec le préfixe *ba* به : il n'y a pas de raison sérieuse de séparer ce suffixe du persan *be* به qui, suivant le contexte, donne à l'indicatif le sens du subjonctif ou du futur. Le préfixe afghan n'est pas emprunté au persan; il remonte parallèlement et directement à une formation prépositionnelle, peut-être *apaya (*Études iraniennes*, I, § 177).

91. TEMPS FORMÉS DU THÈME GÉNÉRAL OU THÈME DU PASSÉ. — Comme le persan, l'afghan a perdu tous les temps qui exprimaient le passé (imparfait, aoriste à augment, parfait); comme lui, il n'a gardé que le participe passé en *ta*, sur lequel il a restauré, suivant le même procédé, tout l'édifice de l'expression du passé.

91 *bis*. ANCIEN PARTICIPE PASSÉ EN *TA* DEVENU TROISIÈME PERSONNE DU PRÉTÉRIT. — Ce participe est resté visible, comme en persan, à la troisième personne du singulier du prétérit : il y paraît terminé, suivant le jeu des lois phonétiques, tantôt en *t*, tantôt en *d*, en *a* ou en *r* (§ 88) :

âkhis-t « fut saisi », **âkhad-ta*;
âvush-t « tourna », **âvart-ta*;
vat « sortit », **vaz-ta*;

prânat « fut ouvert »,	**prânadz-ta*;
ûd « fut tissé »,	*ub-da* (persan *bâft*);
sä « fût brulé »,	*sukh-ta* (persan *sukht*);
shă « fut, devint »,	*shu-ta* (persan *shud*);
maṛ « mourut »,	*mar-ta* (persan *murd*).

92. Formation du prétérit. — Le persan avait formé un prétérit en combinant ce participe avec l'indicatif du verbe essentiel : *am, î, -; îm, îd, and*. Il avait ainsi fait de *kard* : *kard-am, kard-î, kard-; kard-îm, kard-îd, kard-and*.

L'afghan fit de même et à *kaṛ = karta* (persan *kard*) ajouta le verbe essentiel : *am, é, -; û, ai, -*[1].

Mais, plus fidèle que le persan à l'esprit historique de cette formation, il conserva au temps nouveau le sens passif que le persan avait oblitéré. De là :

afghan	*kṛ-am* « je fus fait »,	persan *kard-am* « je fis »;
	kṛ-é « tu fus fait »,	*kard-î* « tu fis »;
	kaṛ, kṛă « il fut fait », *kṛa, kṛala* « elle fut faite »,	*kard* « il fit »;
	kṛ-û « nous fûmes faits »,	*kard-îm* « nous fîmes »;
	kṛ-ai « vous fûtes faits »,	*kard-îd* « vous fîtes »;
	kṛă, kṛăl « ils furent faits », *kṛê, kralê* « elles furent faites »,	[*kard-and* « ils firent »].

La troisième personne, comme on voit, n'a d'auxiliaire ni au singulier, ni au pluriel. Le persan, ayant perdu la déclinaison de l'adjectif, avait besoin d'un auxiliaire au pluriel pour le distinguer du singulier : de là *kard-and*. L'afghan, qui décline

[1] Le verbe essentiel isolé prépose un *y* devant la voyelle initiale (§ 56, 2°) : *yam, yê* [*dai, da*, § 90, 6°]; *yai, yû* [*dî*].

encore, n'avait pas besoin de ce signe; c'est ainsi que le latin dit *mortuus, mortua, mortui* «il ou elle mourut, ils moururent», sans avoir besoin de l'auxiliaire *est* ou *sunt*.

Kṛ-a «fut faite» est le féminin régulier de *kaṛ* (§ 66) et *kṛê* est le pluriel régulier de ce féminin (§ 67) : *kṛă* est de même le pluriel régulier de *kaṛ;* cf. *ghăl,* pluriel *ghlă* (§ 67). Nous trouverons plus bas l'explication des formes en *ăl* et du masculin singulier *kṛă* (§ 94).

93. Le participe passé en *ai*. Formation du passé indéfini. — On a vu en pehlvi l'ancien participe en *ta* remplacé dans sa fonction de participe par un dérivé en *ak* (*a*), *kartak,* persan *karda* (§ 7) : *ak* devenant en afghan *ai* (§ 14, 2°; 102, 1°), *kartak* devenait *kaṛ-ai;* et comme *kartak karda* s'était combiné en pehlvi et en persan avec le verbe essentiel pour former un passé indéfini, devenu actif en persan (§ 81), *kṛai* se combina avec l'essentiel correspondant en afghan pour former un passé indéfini, qui garda le sens passif primitif et continua à décliner sa partie adjectivale. Ainsi l'on dit :

af. *kaṛ-ai* / *kaṛ-ê* } *yam* «j'ai été fait, faite»,	p.	*karda am* «j'ai fait»;
kaṛ-ai / *kaṛ-ê* } *yê, ê* «tu as été fait, faite»,		*karda î* «tu as fait»;
kaṛ-ai dai «il a été fait», / *kar-ê da* «elle a été faite»,		} *karda ast* «il, elle a fait»;
kaṛ-î yû «nous avons été faits, faites»,		*karda îm* «nous avons fait;
kaṛ-î yaî, aî «vous avez été faits, faites»,		*karda îd* «vous avez fait»;
kaṛ-î dî «ils ont été faits, faites»,		*karda and* «ils ont fait».

Ainsi se forma, à côté de l'ancien participe devenu prétérit, *âkhist,* le nouveau participe *âkhistai;* on eut *mṛ-ai* «mort», persan *murda,* pehlvi *murtak,* à côté de *maṛ* «il mourut», per-

san *murd*, pehlvi *mart; vatai* «sorti» (**vaz-tak*), à côté de *vat* «sortit» (**vaz-ta*).

94. Participe passé en *alai*. — Ces formations ne s'appliquent qu'aux verbes où le *ta* participial se joignait directement à la racine, et encore à une racine consonantique. Il y a des racines vocaliques, et dans celles-ci le participe en *ta* prenait régulièrement la forme *l*, le participe en *tak* la forme *lai*, la consonne *t* étant médiale (§ 20, 2°). Telle était la racine *ga* «aller»; le zend *gata* «allé» devait donner *ghl* au participe ancien et *ghl-ai* (**gataka*) comme participe nouveau : de là, dans le composé *râ-ga* :

> *râghl-am* «j'allai»; cf. persan *âmad-am*, pehlvi *mat am;*
> *raghlai yam* «je suis allé»; cf. *âmada am*, pehlvi *matak am.*

Il y a aussi des verbes à racine consonantique qui intercalaient une voyelle entre la racine et le participe sur le type sanscrit *pat-ita* «tombé», *vid-ita* «su»; ils devaient donner en afghan des formes en *ăl* (§ 48, 2°) et ainsi s'expliquent les prétérits en *ăl* et les participes en *-alai* (*itak*). Reprenons la troisième personne du prétérit de *kaṛ* (§ 92) :

> singulier masculin *kaṛ, kră* «fut fait»,
> singulier féminin *kṛa, kṛala* «fut faite».

> pluriel masculin *kră, kṛăl,*
> pluriel féminin *kṛê, kralê.*

Nous avons là deux séries : l'une remontant à *kar-ta*, l'autre à **karita*.

karta donne au masculin singulier *kaṛ*, d'où le pluriel *kṛ-ă* (cf. *ghăl, ghl-ă*); au féminin *kṛ-a* (cf. *ghăl ghl-a*), d'où le pluriel *kṛê* (*ghla ghlê*).

**karita* (*kaṛita*) ou **kr-ita* (*kṛita*) donne au singulier *kṛ-ă* (théoriquement *kṛăl*), au pluriel *kṛ-al;* féminin *kṛ-ala*, pluriel *kṛ-alé*. La nuance qui a différencié le singulier *kră(l)* du pluriel *kral* est amenée par la différence de la voyelle finale, brève dans le singulier **kr-ita*, longue dans le pluriel **kr-itâ;* le *l*, après le sheva, est tombé comme *n* dans *mêlmă(n)* : c'est ainsi qu'au prétérit, *gata*, devenu **ghăl, ghl, tl*, garde *l* devant le verbe essentiel : *râghl-am râtl-am*, mais à la troisième personne du masculin singulier laisse tomber *l* et aboutit à *râtă* pour *râtăl*[1].

95. Temps formés du prétérit et du passé indéfini. — Ayant ainsi formé son prétérit et son passé indéfini, l'afghan, comme le persan, en tire les temps du passé au moyen de préfixes.

1° Du prétérit se forme l'imparfait par le fixe *ba : kaṛ-am* «je fus fait», *ba kaṛ-am* «j'étais fait»; *kaval-am, ba kaval-am* (*ba* joue ici le rôle du persan *hamí :* persan *kardam* «je fis», *hamí kardam* «je faisais»).

2° Au passé indéfini *kaṛai yam, kaval-ai yam* «j'ai été fait», répond le plus-que-parfait, formé avec l'imparfait du verbe «être» : *kaṛ-ai vum, kaval-ai vum* «j'avais été fait» (persan *karda búdam* «j'avais fait» : cf. § 90, 4°).

3° Le futur passé se formera du passé indéfini en préposant le signe du futur au verbe essentiel : *za ba kṛai, kaval-ai yam* «j'aurai été fait» (persan *karda bâsham* «j'aurai fait» : *ba yam* = *bâsham*).

4° Le conditionnel passé est rendu par le participe passé,

[1] De la même façon s'explique le prétérit *shă* (= *shu;* souvent prononcé *shu*) شه «il alla» pour *shăl, shûl* (type *shuta*, persan *shud*), féminin *shva* = **shu-a;* les prétérits des verbes en *êdăl* sur le type *ârvedă* (= *ârvêdăl;* § 96); cf. § 90, 2°.

soit seul, en sous-entendant le signe du conditionnel, soit combiné avec la particule *é* qui a la même valeur en persan et en pehlvi : « si j'avais fait » se dit donc soit *ka mâ kṛai, kṛalai,* ou *ka mâ kṛâé, kṛalâé;* cf. persan *agar kard-é* « s'il avait fait », parsi *agar mad haé* « s'il était venu » (*Minokh.*, XXVII, 35). L'orthographe parsie *haé* semble renvoyer à un optatif de verbe essentiel (*hyât* = *sit*); *ka kṛâé* est donc *kat kartam hyât.* Pour l'infinitif, voir à la formation nominale, § 103, 1°.

96. Dénominatifs en *édal.* — Aux dénominatifs persans en *îdan* répondent les verbes en *édăl,* soit primaires comme *ghurz-édal* « sauter », *ârvédal* « entendre », soit dénominatifs comme *zaṛ-édal* « vieillir » (de *zôṛ* « vieux »).

Le rapport apparent de *-édăl* avec *-îdan* aurait pu voiler la nature véritable de la formation infinitive afghane et faire supposer que *-dăl* afghan = *dan* persan et que l'infinitif *-tal,* de *âkhistal,* est identique à l'infinitif *tan* du persan, si d'une part nous n'étions fixés sur l'origine dentale du *l* de l'infinitif afghan (§ 103, 1°), et si nous ne savions que *n* primitif reste et ne devient *l* que très sporadiquement (§ 22).

Soit le thème du verbe *ârvédăl* « entendre »; *é* représentant sans doute comme en persan la caractéristique *aya,* il reste pour base du prétérit une forme théorique **â-sravayita* « fut entendu », d'où **ârvét, ârvéd;* la dégradation attendue de *d* en *l* fut arrêtée sans doute par l'analogie toujours renouvelée des verbes formés sur le persan, comme *vôr-édal* « pleuvoir », formé sur *bâr-îdan, arz-édal* « être digne », formé sur *arz-îdan, pasand-édal* « plaire », *tarh-édal* « craindre », *khand-édal* « rire », *dard-édal* « souffrir », *ras-édal* « arriver », *tsakh-édal* « ramper », *randz-édal* « être en peine », *shôr-édal* « être en tumulte », *grôh-édal* « croire », etc., formés sur *pasand-îdan, khand-îdan, tars-îdan, ras-*

îdan, khaz-îdan, ranj-îdan, shôr-îdan, gurôh-îdan. Le prétérit d'un verbe comme *ârvêdăl* est comme il suit :

3e personne du singulier masculin : *ârvêd-ă* «fut entendu»; féminin : *ârvêd-a, ârvêd-ala* «fut entendue»;

3e personne du pluriel masculin : *ârvêd-ă, ârvêd-al* «furent entendus»; féminin : *ârvêd-ê, ârvêd-alê* «furent entendues».

Nous reconnaissons ici deux séries parallèles aux deux séries *kaṛ kră, kra krê; kră krăl, kṛala kṛalê* (§ 95), sauf que *kaṛ* n'est pas représenté; il serait régulièrement *ârvêd*=*âsravayita*, correspondant aux prétérits persans en *îd* : la première série complète est : **ârvêd*, plur. *ârvêd-ă*, fém. *ârvêd-a, ârvêd-ê*. La seconde série, formée sur l'analogie des verbes en *ăl*, ajoute abusivement le suffixe *ăl*, de sorte que le suffixe *ita* y est deux fois représenté : masc. *ârvêd-ă*, fém. *ârvêd-ala;* plur. *ârvêd-ăl, ârvêd-alê* répondant à la série *kr-ă, krăl; krala, kralê*[1].

Les verbes en *êdal* sont tous traités de la même façon dans les temps prétérits : aux temps formés de l'indicatif, ils se divisent en deux classes. Les uns perdent *ê* et ne conservent que la racine; exemple : *ôs-êdal* «habiter», *ôs-êd-am* «j'habitai», *ôsêdalai yam* «j'ai habité»; *ôs-am* «j'habite». Les autres gardent *ê* et insèrent *zh* ou *g* (*zh* en pushtu, *g* en pukhtu) entre *ê* et la désinence : *arz-êdal* «être digne»; *arzêzh-am* (*arzêg-am*) «je suis digne»; autrement dit, *ayâmi* est représenté par *êzh-am*, probablement pour *êy-am* (cf. zend *yûzhem* pour *yûyam* et en afghan *zêzh-ê* «il naît» = zend *zayêitê*, § 30; 31; 87, 1°).

97. Passif. — Le passif proprement dit, celui qui exprime l'état du patient sans que l'agent paraisse, est rempli par le

[1] Rappelons que dans toutes ces formes l'*a* est un *ă*, sauf l'*a* final du féminin, même quand l'orthographe ne le marque pas.

participe construit avec le verbe *shwăl* « aller »; c'est le procédé du persan, *shwăl* répondant au persan *shudan* :

« Je suis entendu, on m'entend » : *za ârwêdă* ou *arwêdalai sham;* cf. persan *shunída shavam;*

« Je fus entendu » : *za ârwêdă* ou *arwêdalai shwam*, persan *shunída shudam;*

« J'ai été entendu » : *za ârwêdă, arwêdalai shavai yam*, persan *shunída shuda am.*

Quand il y a un agent, nous retombons dans la construction ordinaire, c'est-à-dire qu'au temps présent on emploie l'actif et « je suis entendu du roi » se tourne « le roi m'entend »; au temps passé on emploie le prétérit normal : « je fus entendu du roi » *za shâh ârwêd-am* (pehlvi *man shâh shnût am;* le persan retourne à la construction active : *marâ shâh shunûd*).

Au lieu de *shwal*, on emploie *kêdal* « être fait », pour former le passif du causal formé d'adjectif : *jôṛ-awul* « rendre sain », passif *jôṛ kêdal* « être fait sain ». *kêdal*, présent *kêzh-am* (ou *kêg-am*), est formé de *ka*(*r*) sur le type des dénominatifs en *êdal*, comme *kawul* sur le type du causal en *awul*.

98. Causal. — Le causal se forme du verbe simple ou de la base nominale par le suffixe *av : tôd* « chaud », *tôd-av-ul* « chauffer »; *bâr* « charge », *bâr-av-ul* « charger ». Un neutre en *êdal* se change ainsi en actif en *avul : randz-êdal* « souffrir », *randz-avul* « faire souffrir ».

Ici pour la première fois, l'afghan sort de l'analogie iranienne, pour entrer, en apparence au moins, dans l'analogie indienne. Le causal se faisait en vieil iranien comme en sanscrit par le suffixe *aya;* ce suffixe a perdu sa force des deux côtés. Le sanscrit avait quelques exemples de causal en *paya : sthâpayâmi* « je fais tenir debout, j'arrête » : de là le causal normal de

l'Inde moderne qui est formé par la consonne *v* : cf. *samajh-nâ* « comprendre », *samajh-vânâ* « faire comprendre ».

Le persan forme le causal par le suffixe *ân* : *ranj-ânîdan* « faire souffrir ».

L'afghan a-t-il emprunté son causal à l'Inde? L'a-t-il créé sur l'analogie de verbes en *vâ-nâ* qu'il aurait empruntés? Ce serait le seul emprunt morphologique qu'il aurait fait à l'Inde et l'on ne voit pas que ses verbes en *av* soient calqués sur des thèmes indiens. Si l'on considère que le persan et le pehlvi, partout d'accord, diffèrent ici aussi, le pehlvi ayant *în* au lieu de *ân*, et qu'il y a à peine trace de l'une ou l'autre de ces deux formations dans l'ancienne langue (*Études iraniennes*, § 196-197), on arrive à la conclusion que, le suffixe ancien *aya* étant épuisé et par là l'unité de formation perdue, chaque dialecte se refit un causal à sa façon; l'afghan le fit avec un suffixe *av* dont la fortune fut peut-être déterminée par quelque formation apparente en *av* à sens transitif, comme *âcavul* « jeter », lequel est en réalité *â-cav-ul* (cf. futur *â ba cav-î*), mais peut sembler être *âc-avul*.

VI. — Mots invariables.

99. 1° Prépositions. — Les prépositions sont soit simples, soit composées. Les premières sont presque toutes anciennes.

a. Prépositions simples :

pa « dans », parsi *pa*, zend perse *upâ* (*Études iraniennes*, § 199);
par « sur », zend *pairi;*
pas « après », zend *pasâ*, persan *pas;*
tar « jusqu'à » et « de » (ablatif), zend *tarô* (§ 68, 3°);
dza, *da* « de », zend *haca*, persan *az* (§ 68, 1°);
pôri « au delà », zend *pâra* « bord, rive »; *pôri da Landi* « de l'autre côté de la rivière de Kâbul »;

ta « à » (signe du datif, persan *tâ?* cf. § 68, 2°);
lara, la « pour », vieux persan *râdi?* (§ 68, 2°);
lar « au-dessous », zend *adhairi;*
la « de » (ablatif), zend *adhât?* (§ 68, 3°);

sara « avec », dérivé de *sar* « tête »? : cf. les emplois presque prépositionnels du persan *sar;*
bî « sans » est sans doute emprunté au persan;
bândi, lândi « au-dessus, au-dessous », dérivés de types **upa-ant*, **adha-ant*, formés comme le zend *añṭ* de *a*.

b. Prépositions composées :

da-pâra « à cause de », cf. persan *az bahr* (cf. § 41, 4°);
da-pâsa « au-dessus de », de *pâs*, même sens;
da-nana « à l'intérieur »;
kara « chez » (littéralement : « dans la maison de... », de *kôr* « maison »);
dzinî « de » (ablatif), dérivé de *dza-;*
tsakha « près de », = *dza* + *khwâ* « du côté de » : c'est pourquoi il se construit avec le génitif;
pa kshê « dans »; cf. § 68, 4°.

2° Conjonctions. — Les conjonctions simples sont :

ô, va « et », zend *uta*, influencé par le persan *ô; uta* donnait naturellement **ul, u;*
na « pas », zend *na*, persan *na;*
ka « si », zend *kaṭ* « quand »? : cf. parsi *ka* « si » : *ka bé ô Khashm maḍ haê* « si le pouvoir était venu à Khashm » (*Min*. 27, 36);
ci « quand ».

L'afghan a emprunté nombre de conjonctions au persan et à l'arabe :

persan *agar* « si » (l'afghan est *ka*), *magar* « sinon »;
arabe *valî, balki, lekin, ammâ* « mais ». Il doit à l'hindoustani *gaṇa* « comme si », littéralement « compte » (impératif de *gaṇ-ăl*, hindoustani *gan-nâ*).

Conjonctions composées :

tska, ska « c'est pourquoi » (= *dza ka*, « ab quo »);
trô « même sens » (*tar* « de » + *ô?*);
la-ka, la ka ci « comme ».

3° Adverbe. — Les formations adverbiales sont en nombre indéfini, tout adjectif pouvant être pris adverbialement, et des locutions adverbiales pouvant être formées de toutes pièces à l'aide de prépositions : *zar* « vite », *tsanga* = *tsa ranga* « comment »? (litt. : « de quelle couleur »?), *tsa-la* « pourquoi »?, *pa puṭa* « en secret », *lârgha* « il y a longtemps ».

Les adverbes proprement dits, c'est-à-dire qui sont détachés de leur souche et n'ont plus de rapports visibles avec la formation générale, sont rares : *na* et *ma*, adverbes de négation, zend *na* et *mâ*, p. id.; *kal-a* « quand », zend *kadha*, persan *kai*.

Nombre d'adverbes sont formés par le suffixe *ta* (voir § 109).

TROISIÈME SECTION.

FORMATION DES MOTS.

Les mots se forment par dérivation ou par composition.

A. — Dérivation.

La dérivation procède, soit par suffixes ajoutés à la racine ou au mot primaire, soit par préfixes préposés au mot primaire.

I. — Dérivation par suffixes.

100. Suffixes morts. — Un grand nombre des anciens suffixes ont disparu, mais ont laissé dans la langue les mots qu'ils avaient formés et qui ne s'expliquent plus par les procédés de la langue actuelle. Passons la revue de ces suffixes morts :

1° *a : a* masculin et neutre a disparu par la chute des finales (§ 55), et les mots nombreux qu'il formait, adjectifs et substantifs primaires, ont passé par là de la déclinaison vocalique dans la déclinaison consonantique :

zend *gada* « voleur »,	afghan *ghal* (§ 16, 21);
gaosha « oreille »,	*ghwaẓh;*
khaodha « casque »,	*khôl;*
padha « pied »,	*pal;*
spaêta « blanc »,	*spîn* (§ 20);
sara « tête »,	*sar;*
râna « cuisse »,	*vrûn;*
sata « cent »,	*sal.*

2° *an*, suffixe numéral :

ashtan, navan, dasan « huit, neuf, dix », devenus *ata, nau, las.*

an, suffixe nominal :

zend *maret-an* « mortel, homme », afghan *maṛan-ai* « héros »;
karapan « sourd », *kôṇ* (§ 45).

3° *ah*, suffixe nominal neutre (nom. zend *-ô*, gén. *-añhô*) :

zend *raocô* « jour »,	*rvaḍz, vraḍz;*
payô « lait »,	*pai;*
arejô « valeur »,	*yarz* (§ 56);
asô « place »,	*ôs* « sur place, à l'instant », de **âsô;* cf. sanscrit *âçâ.*

4° *i*, suffixe nominal :

gairi « montagne »,	*ghar;*
nâbi « nombril »,	*nûm.*

5° *u*, suffixe nominal et adjectival, tombe et est remplacé par un suffixe nouveau :

zend *tan-u* « corps »,	*tan-a,* f.;
âs-u « rapide »,	*ôs-ai, hôs-ai* « gazelle ».

6° *ka*, suffixe adjectival :

zend *us-ka* « haut »,	*hask* (=*ask*).

7° *ta* (*da*), suffixe du participe passé :

uzgas-ta « rapide, qui court »,	*zghâs-t* « courut »;
ub-da « tissé »,	*ûd* « fut tissé »;
mar-ta « mort »,	*mar* « mourut »;
sukhta « brûlé »,	*să* « brûla »;
shuta « allé »,	*shă* « alla ».

8° *tar*, suffixe de parenté :

patar « père »,	*plâr*;
mâtar « mère »,	*môr*;
brâtar « frère »,	*vrôr*;
dukhtar (*dughedhar*) « fille »,	*lûr* (§ 37).

9° *ti*, suffixe d'abstrait, plutôt transformé que disparu, car il reste, avec voyelle de liaison, dans l'infinitif en *ăl*, et sans voyelle de liaison, dans les infinitifs en *tă* qui sont le pluriel d'un thème en *t* (voir § 102, 1°).

10° *tara*, suffixe de comparatif; semble resté dans *mashar* et *kashar* « plus grand, plus petit » (zend *mas*, *kasu* « grand, petit »; cf. § 70).

11° *tu*, suffixe nominal :

zend *gâ-tu* « place »,	*-ghâl-* (dans *-ghâl-ai*, § 114).

12° *thra*, suffixe nominal :

zend *tâthra* « ténèbres »,	*tôr* « noir, nuit ».

13° *na*, *ni*, suffixe nominal et adjectival :

zend *pâna* « qui garde »,	*-bă* (pluriel *-băna*, § 67);
vohuni « sang »,	*vin-ê* (pl. fém. d'un thème en *a*);

raokhshna « brillant »,	*rûṇ* (§ 45);
pâshna « talon »,	*shpa* « pied »;
tarshna « soif »,	*tazh-(ai)* « altéré ».

14° *man*, suffixe nominal formant des substantifs masculins et neutres :

zend	*nāman* « nom »,	*nûm*;
	dâman « filet » (sanscrit),	*lûm*;
	pâman « nom de maladie » (*Yasht*, VIII, 56),	*pam* « gale »;
	maēthman « hôte »,	*mêlmă*, plur. *mêlmâna*.

Le suffixe est moins bien conservé dans les neutres que dans le masculin (*maēthman*), où le souvenir de l'*a* est maintenu par les formes fortes du pluriel qui ont *á*.

La conservation étrange du mot *carman* « peau de cuir », zend *careman*, en regard du persan *carm*, fait supposer l'existence d'un ancien suffixe après *man*, ce que confirme la déclinaison du mot qui appartient aux thèmes en *ĭ*, plur. *carmani*. C'est ainsi que le suffixe *man* reste intact dans *mêr-man* « maîtresse de maison, hôtesse », plur. *mêrmani*, qui semble être un doublet féminin de *mêlmă mêlmana*.

15° *ra*, suffixe d'adjectifs et de substantifs :

sukh-ra « rouge »,	*sôr*;
suf-ra « anneau, chose percée »,	cf. *sûr-ay* « trou ».

16° *ya* :

sanscr.	*toya* « eau »,	*tôi* « rivière, qui coule ».

Suffixes vivants.

101. Classification des suffixes vivants. — Les suffixes ayant plusieurs fonctions sont assez rares en afghan pour qu'on puisse

les classer d'après la fonction. Il en est deux seulement, les suffixes *ai* et *a*, qui ont des valeurs multiples. Nous les examinerons à part (§ 102); puis nous examinerons successivement les suffixes employés pour former les noms abstraits d'action (§ 103), les noms abstraits de qualité (§ 104), les noms d'agent (§ 105), les noms de parenté (§ 106), les appellatifs et qualificatifs (§ 107), les diminutifs (§ 108), les adverbes (§ 109).

102. Suffixes *ai* et *a*. — 1° *ai*. Ce suffixe a la même origine et les mêmes emplois que le suffixe persan *a* ه, pehlvi *ak*. Il se rencontre à l'état naissant dans le mot *spai* « chien », zend *spaka*, et dans les mots correspondant aux formations pehlvies en *ak*, c'est-à-dire dans les dérivés de thèmes zends en *a*, que le suffixe fût *a* ou *ta* :

stôr-ai « étoile »,	ph. *stârak*,	p. *sitâra*,	z. *stâra*;
kaṛai « fait »,	*kartak*,	*karda*,	*kereta* (*karta*).

Il s'ajoute par analogie à des mots faits (cf. persan *kâm* et *kâma*) :

azg-ai « épine », cf. parsi *azg* « branche »;
-ghâl-ai « place », de *ghâḷ-* (zend *gâtu* : voir § 114);
arg-ai « rot », cf. p. *ârôgh* (*eructare*);
sazh-ai « poumon », cf. p. *shush* (**susha*).

Il forme des dérivés adjectivaux ou nominaux.

1° Adjectivaux :

makh-ai « égal, uni », de *makh* « face »;
parûn-ai « d'hier », de *parûn*;
Çvât-ai, de *Çvât*;
Ghalj-ai, « le Ghalj » (cf. § 122);
ghal-ai « furtif », de *ghal* « voleur »;

tazh-ai « altéré », de *tazha* * « soif »;
vazh-ai « affamé », de *vazha* « faim ».

2°. Nominaux :

kas-ai « pupille de l'œil », de *kas* « quelqu'un »;
bar-ai « victoire », de *bar* « victorieux »;
ziyaṛ-ai « la jaunisse », de *ziyaṛ* « jaune » (**zar-ta*);
lindai « archer », de *linda* « arc »;
trîkh-ai « la poche à fiel, la bile », de *trîkh* « amer ».

Il s'ajoute aux mots empruntés aussi bien qu'aux mots nationaux; remplace l'*â* hindoustani dans les adjectifs et les masculins :

a.	*fulân* « certain »,	*fulân-ai*;
b.	*ṭaṭ* « élégance »,	*ṭaṭ-ai* « un élégant »;
	ghaṭ « corpulent »,	*ghaṭ-ai* « masse »;
	kânâ « borgne »,	*kân-ai*;
	kaṛhâ « chaudron »,	*kaṛah-ai*;
	navlâ « belette »,	*nôl-ai*;
	bôtâ « jeune chameau »,	*bôt-ai*;
	bachrâ « petit d'animal, ânon »,	*bacr-ai*.

Cf. *par-kaṭai* « filiâtre » (de *par* « autre » et *kaṭ* « lit » (litt. : « né d'un autre lit »); *pard-ai* « étranger », écourté de l'hind. *pardesi*.

Il forme des diminutifs, surtout dans les noms propres, où il est caressant ou méprisant (cf. persan *mardum-a* « petit homme », sanscrit *râja-ka* « petit roi ») :

tsarkh-ai « rouet », de *tsarkh* « roue »;
bahâdur-ai « petit héros »;
çâhib-ai « petit monsieur »;
Ibrâhîm-ai « petit Ibrâhîm », *Ḥasan-ai*, etc.

L'Émir Dôst Muḥammad était appelé dans son harem *Dôstai* « le petit Dôst » (Harlan : cf. plus bas, page 21, str. 8).

2° Suffixe a. — Suffixe général du féminin; répond à l'*â* du sanscrit et du zend; sert à marquer le genre :

zend	*sukhra* « rouge »,	*sôr;*
	sukhrâ,	*sar-a* سرہ;
	uska « haut »,	*hask;*
	uskâ « haute »,	*hask-a;*
	mereta « mort »,	*mar;*
	meretâ « morte »,	*mr-a;*
	hvapta « endormi »,	*ûdă;*
	hvaptâ « endormie »,	*ûda;*
af.	*lôê* « grand »,	*lôy-a* « grande ».

Il forme un grand nombre de substantifs indépendants. Dans quelques-uns il est de tradition ancienne, comme *shpa* « pied », de *pâshna* « talon », *shpa* « nuit », de *khshapâ* (sscr.); dans la plupart il est récent ou remplace un suffixe différent, généralement tombé :

vâfra « neige » (type zend **vafrâ*),	z. *vafra* m. (persan *barf*);
ghûna « poil du corps, teint du corps »,	*gaona* m. « couleur, poil »[1];
tan-a « corps »,	*tan-u* (persan *tan*);
ghwash-a « chair »,	*gaush* (persan *gôsht*).

Il s'ajoute à des mots faits, soit indigènes, soit empruntés :

Afghan : *lûm-a* « filet », de *lûm* (sanscrit *dâman*); *lîm-a* « regard », de **lîm* (zend *daêman*); *tsánga* « aile », de *tsáng; skhar-a* « pierre », de *skhăr*.

[1] Yasht 13, 11; *Zand-Pahlavi Glossary*, p. 6 (*vohu-gaonem = siyâh mûi; pourusha-gaonem = pirmûi*).

Persan : *khisht-a* « brique », de *khisht; tab-a* « fièvre », de *tab; drast-a* « armure complète », de *durust* « entier »; *lást-a* « direction », de *lâs*[*t*] (persan *dast*) « main »; *nandâr-a* « spectacle », du persan *numûdâr* (Bellew). Hind. *sam-a* « plaine », de l'hindoustani *sam* « égal ».

Il forme des abstraits de la racine verbale : cf. le latin *tog-a, fug-a.*

> *pôh-a* « intelligence », de *pôh-êdal* « comprendre »;
> *bah-a* « courant », de *bah-êdal* « couler » (hind. *bah-nâ*).

Nombre de mots hindoustanis en *â*, persans en *â* ou *a*, arabes-persisés en *at*, *a*, prennent en afghan la forme du féminin en *a :*

hind.	*jhagṛâ* « querelle »,	*jagṛa* (gén. *jagṛê*);
	bôrâ « sac »,	*bôra;*
	tapâ « district »,	*tapa;*
persan	*pala* « plateau de balance »,	*pala;*
	jirga « cercle » (de chasse, du conseil),	*jirga* « conseil de la tribu »;
ar.	*muçâlaḥ* « épices »,	*musâla*, plur. *musâlê;*
	muddat « temps »,	*mûda.*

103. Suffixes abstraits de noms d'action. — 1° *t-a* (*êd-ă*) *ana*, *tana* (*êdana*); *-ăl.*

L'abstrait verbal en *a*, qui s'ajoute à la racine dans *pôh-a* (v. s.), s'ajoute aussi au thème du prétérit en *t* (ou plus exactement à un ancien abstrait en *t*, zend *ti*), d'où la forme *t-a*.

Un autre suffixe de même sens qu'il faut considérer ici est le suffixe *ana* qui, de même que le suffixe *a*, s'ajoute soit à la racine, soit au thème abstrait en *t*, d'où deux formes : *ana* et *tana* (*êdana*). Cette forme *tana* peut cacher aussi un ancien suffixe abstrait *tan* (le perse *tanai*), identique à celui qui a formé l'in-

finitif persan. De là quatre suffixes abstraits verbaux : *a*, *ta*, *ana*, *tana* (*êdana*). Il faut y ajouter l'infinitif normal en *ăl*.

I. Abstrait verbal en *a* :

pôh-a, *bah-a*, de *pôh-êdăl*, *bah-êdăl* (v. s. § 101).

II. Abstrait verbal en *ta* (*da*) :

âkhist-a « saisie », de *âkhist-ăl*;
nâst-a « s'asseoir », de *nâst-ăl*;
zghâst-a « course », de *zghâst-ăl*.

III. Abstrait verbal en *ana* :

prôl-ana « vente », de *prôl-ăl*;
prôv-una « vente », de *prôv-ul*;
pus͟ht-ana « interrogation », de *pus͟ht-êdăl*;
zan-ana « enfoncer », de *zan-ăl* (zend *jan* « frapper »);
skôy-ana « action de gratter »;
parzav-una « action d'abattre »;

réduit en *na* dans :

andês͟h-na « pensée »;
zvam-na « manque »;

passé au suffixe *nâ*, plur. *nâvi* (cf. § 104, 5°), dans :

êsh-nâ « ébullition »;
vai-nâ « discours ».

IV. Abstrait verbal en *tana* (*êdana*) :

âkhist-ana « saisie »;
pohêd-ana « intelligence », de *pohêd-ăl*;
maṛêd-ana « satiété », de *môṛêd-ăl*.

V. Au lieu du suffixe féminin *a*, on a un suffixe masculin *ă* dans quelques verbes qui allongent la voyelle radicale :

vât-ă « sortie », de *vat-ăl;*
kât-ă « vue », de *kat-al;*

et aussi, chose d'abord assez inattendue, dans les abstraits formés du thème prétérit en *d* et qui répondent par suite aux formations en *ta :*

lid-ă « vue », de *lid-ăl;*
pakhsêdă « chagrin », de *pakhsêd-ăl.*

Mais *ă* étant le suffixe du pluriel dans les substantifs consonantiques, il suit que *vât-ă* doit être le pluriel d'un thème *vât*, et en effet il se décline comme un pluriel : « il est temps de sortir » se dit *da vâtô vakht dai* « c'est le temps *des sorties* ». *vâtă* renvoie donc à un thème singulier *vât*, qui est exactement le thème abstrait en *t* que l'on attendait pour un ancien abstrait en *ti : vât* = **vaz-ti.*

Or le zend forme des abstraits en *ti* qui remplissent une fonction très analogue à celle de l'infinitif : *khshayêtê apañharshtéê* (Vend. V, 78) « il peut remettre » : *harshtéê*, de *harez-ti* (sscr. *sṛshṭi*). C'est l'infinitif apocopé du persan : *tâkht* « courir » = perse **takh-ti*. L'infinitif afghan en *ă* en est le pluriel.

L'infinitif ordinaire de l'afghan *ăl* est à cet infinitif en *ă* dans le même rapport que les participes en *alai* aux participes en *tai*, que les prétérits en *ă* aux prétérits en *t*, c'est-à-dire qu'il représente un abstrait en *iti* en regard de l'abstrait en *-ti*. Cet infinitif en *al* est aussi un pluriel : *da tsh-alô vakht dai* « il est temps de courir ». Bref l'infinitif afghan en *ăl* et l'abstrait verbal en *ă* sont le pluriel d'un abstrait ancien en *iti* et en *ti;* entre l'infinitif de l'afghan et la forme zende toute la différence consiste dans la différence du nombre, singulier en zend, pluriel en afghan.

2° :

ûn (*êdûn*) et *tûn*.

Le suffixe *ûn* s'ajoute à la racine (et dans les dénominatifs au thème en *êd*); il répond au zend *âna* des noms verbaux, comme : *mar-âna* « le compter », *sraosh-âna* « l'écouter », *harez-âna* « le verser ». Exemples afghans :

taṛ-ûn « action de lier », de *taṛ-ăl;*
lams-ûn « instigation », de *lams-avul* « pousser à » (ar.);
gaḍ-ûn « mélange », de *gaḍ-êdăl* (hind.);
ganḍ-ûn « couture », de *ganḍ-ăl* (hind.);
kaṛ-êdûn « souffrance », de *kaṛ-êdăl* « dépérir » (hind.);
ârv-êdûn « ouïe », de *ârv-êdăl;*
vêr-êdûn « crainte », de *vêr-êdăl;*

au causal :

pakhav-ûn « cuisson », de *pakhav-ul*.

De là avec suffixe *ai* :

kṛûn-ai « à faire » (le sens du persan *kardan-î*);
âcavûn-ai « embryon », de *âcavul*.

Joint au thème du prétérit comme dans *paivast-ûn* « relation », il donne naissance à un suffixe *tûn* qui s'ajoute aux thèmes nominaux :

biyal-tûn « séparation », de *biyal* « séparé »;
kûnḍa-tûn « veuvage », de *kûnḍa* « veuve ».

3° *isht*, *asht;* joint primitivement à la racine verbale et par extension aux formations nominales :

1. *shôr-isht* « bruit », de *shôr-êdal; jôṛ-isht* « arrangement », de *jôṛ-avul*.

II. *dran-asht* « lourdeur », de *drûnd*, fém. *drana; tsarb-asht* « corpulence », de *tsôrb* « gras ».

Répond au suffixe pehlvi *ishn*, persan *ish* « lequel », quelquefois en persan, régulièrement dans les textes judéo-persans, est remplacé par *isht* : persan *pâdâsht* à côté de *pâdâshn* (pehlvi *pâtdah-ishn*), *râmisht* à côté de *râmish;* judéo-persan *khûn-rézisht* « effusion de sang », *larzisht* « tremblement », etc. (*Études iraniennes*, I, 278). Cf. encore afghan *khârisht* « gale », persan *khârish; kâh-asht*, même sens; *kâr-isht* « pressoir à vin ». Le mot *mîyâsht* « mois » semble ainsi formé du primitif *mâhya* : *mâhya* est devenu *maî-* (dans *turôg-maî, spôg-maî*, § 115) : *mîyâsht* = **maî-asht*.

isht est-il une déformation phonétique de *ishn* ou un suffixe de formation indépendante? Cette seconde hypothèse est plus vraisemblable : il a pu naître de la formation abstraite en *ti* appliquée à une racine en *sh*, sur le type zend *baresh-ti*, *jaresh-ti*.

4° *lì* :

spar-lì, svar-lì « chevauchée » (de *spôr* « cavalier »).

5° *ang* :

ghurz-ang « bond », de *ghurz-êdal*, peut-être pour **ghurz-an;* cf. *kuhang* et *kuhând* « vieux », pour *kuhun;*

gaṛ-ang « abîme »; cf. *gaṛ-andai* « rapide ».

104. Suffixes abstraits de qualité.

1° *tyâ;* correspond pour le sens[1] au suffixe zend sanscrit *tâti*, latin *tât;* s'ajoute au substantif et à l'adjectif :

plâr-tyâ « paternité »;

zôṛ-tyâ, zaṛ-tyâ « vieillesse »;

[1] Il est difficile de le rapprocher pour la forme; cependant l'afghan *atyâ* « quatre-vingts » répond au persan *ashtâd*, zend **ashtâiti* (*ashtaiti*) : on aurait attendu *atâl* ou *atâ*. Y aurait-il eu épenthèse : *tâti*, **tyât*, **tyâl*, d'où *tyâ* (§ 20, 2°).

staṛi-tyâ « fatigue » (de *staṛai*);
ṛûnd-tyâ « aveuglement »;
môṛ-tyâ « satiété »;
rishṯ-(t)yâ « véracité ».

Dans *mêlmastyâ* « hospitalité », l'*s* semble amené par l'action ancienne de l'*n* thématique : *mêlmă*, plur. *mêlmâna : *mêlman-s-tyâ*.

Dans *tangsyâ* « étroitesse », le *s* euphonique a expulsé le *t* primitif : **tang-s-tyâ*.

2° *tôb;* même emploi que *tyâ :*

spîn-tôb « blancheur »;
ḍêr-tôb « abondance »;
rôgh-tôb « santé »;
sar-tôb « égalité » (de *sarai* « égal »);
trîkh-tôb, *trîv-tôb* « amertume »;
rishṯîn-tôb « honnêteté »;
paṛs-ôb (pour *paṛs-tôb*) « gonflement »;
pôsal-tôb « couverture », d'un participe **posalai* « couvert ».

tôb semble être un suffixe d'origine nominale et renvoie à une forme ancienne **tâpa?* (persan *tâb* « force »).

3° *aṭ;* même sens :

lôy-aṭ « grandeur ».

Ce suffixe est d'origine indienne, c'est l'hindoustani *âhaṭ* (sanscrit *âvṛtti*), *miṭh-âhaṭ* « douceur » (voir Hoernle, *A grammar of the Gaudian languages*, § 285).

4° *vâlai;* même sens :

sûr-vâlai « rougeur », de *sûr* « rouge »;
kôṇ-vâlai « surdité », de *kôṇ;*

môr-vâlai « maternité »;
Pushtûn-vâlai, la loi des Afghans;
rôgh-vâlai « santé »;
kazh-vâlai « obliquité ».

Dérivé du suffixe hindoustani *vâlâ* qui forme des adjectifs (cf. § 107, 20°) et que l'afghan, par l'addition du suffixe *ai* (§ 102), a transformé en suffixe abstrait. Il a fait de même dans le suffixe qui suit.

5° *vali;* c'est le même suffixe, transformé à l'aide du suffixe d'abstraits persan *î :*

vrôr-vali « fraternité ».

6° *â;* suffixe féminin, pluriel en *âvi :*

ghlâ « vol », de *ghăl* « voleur »; plur. *ghlâvi;*
plâ « voyage, fois », zend *pathâ* « route »; plur. *plâvi;*
mlâ « ceinture »; cf. zend *maidhyâna;* plur. *mlâvi;*
ghvâ « vache », zend *gau;* plur. *ghvâvi;*
shâ « dos », plur. *shâvi;*
naṛâ « beuglement », de *naṛ-ăl* (sanscrit *nard*), *naṛâvi;*
âsyâ « moulin » (emprunt persan), *âsyâvi;*
amsâ « bâton » (arabe *ʿaçâ*), *amsâvi;*
suffixe d'abstraits *-tyâ,* pl. *-tyâvi.*

La variété d'origines de ce suffixe, qui dans les monosyllabes d'origine afghane semble représenter simplement un *a* féminin (cf. § 102, 1° III), laisse voir suffisamment que le pluriel en *âvi* s'est étendu à toute la classe par pure analogie. Ce suffixe est peut-être identique au suffixe *â* du persan, *pahnâ* « largeur », *sardâ, garmâ,* primitivement *âk.* Le pluriel en *âvi* reste énigmatique.

7° *avi :*

dans *khpal-avi* « parenté » (de *khpal* « parent »).

8° *î*; le suffixe abstrait persan :

grân-î « lourdeur », persan *girân-î*;
lô-î « grandeur, orgueil », de *lôê*;
ziyât-î « excès, oppression », de l'arabe *ziyâd*;
qât-î « famine », de l'arabe *qaḥṭ*.

9° *âî*, d'origine persane :

rûṇ-âî « splendeur », de *rûṇ* (cf. persan *rôshn-âî*); on trouve aussi *rûṇ-â*.

Ne pas confondre avec le suffixe afghan *aí*, § 107, 9°.

10° *galí*, *galví* :

plâr-galví « paternité »;
pêzhanda-galí et *pêzhanda-galví* « connaissance ».

galí et *galví* semblent développés tous deux d'une même base *gal*, avec les suffixes abstraits *í* (n° 8) et *aví* (n° 7; *galví* = *gal-aví*).

Si ces abstraits sont des collectifs, on peut supposer que *gal* est le mot qui a donné le persan *gala* « troupe, troupeau », et qui, en belûci et en kurde, forme des collectifs et devient signe de pluriel.

105. Noms d'agents.

1° *and*, *anda*. C'est l'ancien participe présent en *ant* (grec *οντ*, latin *ent*), qui a laissé quelques dérivés :

zhvand-ai, zend *jv-añt* « vivant »;
tâl-anda, f. « tonnerre » (pour **tân-anda*);
jar-anda « moulin » (d'un verbe **jar* « moudre »);
ghayandai « débauché » (de *ghôrul* « coïre »).

De là, par analogie : *curl-andai* « toupie », de *curl-êdal* « tourner »; *sât-andôai* « protecteur » (de *sât-al*), *pôh-ând* « intelligent »; et par fausse analogie, en prenant pour base un substantif : *nûm-andai* « célèbre » (de *nûm* « nom »), *tsarkh-and*, *tsarkh-andûkai* « toupie », de *tsarkh* (le persan *carkh* emprunté : l'afghan serait **tsâr*); *kharam-andai* « mignon » (de *khuram* « joyeux »); *kuhand* « vieux » pour *kuhun*.

2° *ûnai*, *ûn-kai*. — *ûnai* représente le participe moyen ancien en *âna*, persan *ân* :

> *kṛ-ûnai* « agent » (cf. sanscrit *kur-v-âna*), de *kṛ-ăl*;
> *sât-ûnai* « protecteur », de *sât-ăl*;
> *garzêd-ûnai* « qui va et vient », de *garzêd-ăl*.

Avec suffixe additionnel *kai*, on a *-ûnkai* : *kṛ-ûnkai*, *sât-ûnkai*; *ôsêd-ûnkai* « habitant ».

Le suffixe *ûnai* s'ajoute aussi à des adjectifs. (Cf. § 107, 6°.)

3° *garai*, le persan *gar*, zend *kara* « qui fait » :

> *lau-garai* « moissonneur » (cf. persan *durûd-gar*);
> *muzd-garai* « meunier » (littéralement : « homme à gages » μισθοφόρος);
> *mal-garai* « compagnon » (*mal*, même sens);
> *miyandz-garai* « intermédiaire » (de *miyandz* « milieu »);
> *jarand-garai* « meunier » (de *jaranda* « moulin »);
> *dam-garai* « charmeur » (de *dam* « souffle »).

De là le féminin *gara* : *shôl-gara* « rizière », de *shôla* « riz en plante »; *s̲hê-gara* « bonté, profit », de *s̲hă* « bon ».

Ne pas confondre *garai* « qui fait » avec *garai* qui désigne les petits d'animaux : *vuz-garai* « jeune bouc » (§ 108, 7°).

4° *cî;* d'origine turque; marque les noms de métier; a passé également en persan (*bâgh-cî* «jardinier») :

jâr-cî «héraut», de *jâr* = arabe *jahr* «proclamation»;
nasaq-cî «exécuteur» (Elphinstone, II, 252; «l'homme de la torture» *nasaq*);
maskhara-cî «bouffon» (arabe *maskhara* «bouffonnerie»).

De là *dum-cî* «croupière» (de *dum* «queue»).

5° *an;* féminin de noms de métiers, d'origine hindoustanie :

môc-an «cordonnière», de *môcî*.

106. Suffixes de parenté.

1° *ôr;* suffixe de parenté féminine; tiré par analogie de *khôr* «sœur», *môr* «mère» (et *yôr* = hindoustani *dyôrânî* «femme du beau-frère») :

tr-ôr «tante», tiré de *tara* «oncle»;
ndr-ôr, dr-ôr «sœur du mari»; tiré d'une forme indienne comme le sanscrit *nanandar* «beau-frère», d'où **nanandr-ôr*, **nandr-or, ndrôr, drôr;*
nzh-ôr (Sud), *ng-ôr* (Nord) «bru», de **nuzh*, latin *nurus* (= **nusus*), grec *νυ(σ)ός*, sanscrit *snushâ;*
tandôr, tandar «la femme de l'oncle»; semble formé de *tara* «oncle», sur la double analogie de *vrandâr* «femme du frère» (*vrôr* «frère» et hind. *dâr*, sanscrit *dâra* «femme») et de *ndrôr*.

2° *ganaî;* forme des abstraits patronymiques :

plâr-ganaî, môr-ganaî «parents du côté du père, de la mère».

C'est un abstrait formé du patronymique *kân* (pehlvi *shâh-pûhr-akân*) qui est resté directement dans l'afghan *niyâ-gâna* «parente maternelle».

107. SUFFIXES D'APPELLATIFS ET DE QUALIFICATIFS. — Nous réunissons ces deux sortes de suffixes, car nombre de suffixes ont les deux fonctions et passent de l'une à l'autre.

1° *alai, lai, ilai, ôlai.* Nous avons déjà rencontré le suffixe *alai* dans la formation du participe passé (§ 94). Il passe de là à la valeur purement adjectivale :

shâgh-alai « joli » (de *shâghăl* « aimer »);
'âshiq-alai « faux amoureux »;
sîr-lai « agneau de lait » (= *shîr-lai?* cf. persan *shîr-khorda* « agneau de lait », opposé à *kâhi* « qui se nourrit de paille »);
pshar-lai « agneau d'un an »;
spar-lai « printemps »;
gâv-lai « sandale de cuir » (« de peau », de *gâv*);
stargha-lai « orbite » (*starga* « œil »);
spalanai « rue » (pour **span-alai*, persan *sipand*);
tsvar-lai, sur-lai « foret » (cf. *sûrai* « trou »);
Rôh-ilai « du pays de Rôh » (Rohilla);
khaṭ-ôlai « eau bourbeuse » (de *khaṭ* « boue »).

2° *la*, suffixe féminin :

tar-la « cousine », de *tara* « oncle » (fille d'oncle);
s̲h̲âkh-la « branche » (de *shâkh*);
var-la « femme enceinte » (*var* = persan *bâr* « fardeau »).

3° *an, anai;* forme des adjectifs secondaires :

ôs-an, ôs-anai « actuel », de *ôs* « à présent »;
pâs-anai « d'en haut, du haut pays » (*Kâbul;* par opposition à *s̲h̲kat-anai* « inférieur, du bas pays », l'Hindoustan); de *pâs* « en haut »;
bêgâ-nai « de la nuit dernière » (*bêgâ*);
bar-anai (*s̲h̲pa*) « la nuit dernière », de *bar* « au-dessus »;
sakh-anai « de cette année »;

kôr-anai « domestique », de *kôr* « maison »;
môr-anai « de même mère », de *môr* « mère »;
nugh-anai « marqué », de *nughai* « marque »;
varkhat-anai « précurseur », de *varkhata*, § 58, 1°;
vrust-anai « postérieur », de *vrustô* « en dernier »;
vṛumb-anai « en premier », de *vṛumbai;*
nan-anai « d'aujourd'hui »;
spazh kal-anai « qui a six ans » (de *kâl* « année »);

an forme des adjectifs de noms de maladie et des adjectifs péjoratifs :

pam-an « galeux » (*pam*);
cikh-an « catarrheux » (*cikhai* « écoulement de nez »);
rîkh-an « qui a la diarrhée » (*rîkh*);
spazh-an « pouilleux » (*spazha*);
zhavl-an « nigaud » (*zhâvla* « résine »);
khîr-an « sale » (*khîra* « ordure »);
lêc-an « chassieux » (*lêc* « mal d'yeux »);
aghz-an « épineux » (*aghz* « épine »);
maghz-an « fort » (*maghz* « moelle »);
tôr-an « noir » (*tôr* « ténèbres »);
sêvr-an « lieu où il y a de l'ombre » (*sêvrai* « ombre »).

4° *lan;* formé de *lai :*

shig-lan « caillouteux », de *shiga* « caillou »;
zav-lan « purulent », de *zava* « pus ».

5° *în;* forme des adjectifs de matière et de qualité : c'est le zend *aêna*, persan *în :* zend *zaran-aêna* « d'or », persan *zar-în :*

khâvr-în « d'argile », de *khâvrê;*
gịṭ-în « pierreux », de *gaṭ;*
mâlg-în « de sel », de *mâlga;*
shîn « vert foncé », zend *akhshaêna* (*Études iraniennes*, II, 53).

De là *în-ai*, *în-a*, *în-ga*, où le sens matériel a disparu :

risht-înai « honnête » ;
vrând-înai « antérieur », de *vrândi* « devant » ;
khvash-îna « belle-sœur », de *khvash* ;
khôr-înga « sœur, amie intime », de *khôr* « sœur ».

6° *ûnai* ; parallèle à l'abstrait en *ûn* (cf. § 102, 2°) :

risht-ûnai « honnête » ;
bragh-ûnai « jumeau » ;
lârgh-ûnai « du temps passé », de *lârgha* « délai » ;
ḥarâm-ûnai « bâtard » ;
lâst-ûnai « manche » (cf. persan *dastân*).

Ce suffixe *ûnai* répond matériellement au pehlvi *ânak*, persan *âna* (*û* = *â*, § 50 ; *ai* = *ak*, *a*, § 102, 1°), qui a été emprunté pour former :

jurm-âna « amende » (prix de la faute, de l'ar. *jurm*) ;
sharm-âna « amende pour immoralité » (prix de la honte, *sharm*) ;
shukr-âna « honoraires » (de *shukr* « remerciement ») ;
khasm-âna « protection » (de *khaçm* « mari », en hindoustani) ;
maṛ-âna « héroïsme » ;
vaṛ-âna, *paṛ-âna* « jeu » (gain et perte) ;
mgh-âna « aine » (de *magh* « creux »).

7° *i* ; suffixe nominal de thèmes féminins, latent au nominatif, ne paraît qu'aux cas obliques :

lâr « chemin », *lâr-i* « du chemin » (§ 67).

8° *î* ; suffixe persan, formant des adjectifs :

khardz-î « dépensier », de *kharadz* (arabe *kharaj*) « dépense ».

On a vu plus haut (§ 104, 8°, 9°) le suffixe abstrait persan *î* et *âî*.

9° *aî;* ancien féminin des thèmes en *ai* dérivé de *akî*, comme *ai* de *aka* :

Pêrai, nom de génie, féminin *Pêraî; jûn-aî* « jeune fille »;
narm-aî « lobe de l'oreille » (de *narm* « tendre »; cf. *lindaî* « archet », de *linda* « arc »);
pushtaî « côte ».

Dans la déclinaison, *ai* forme son féminin en *i* (§ 66) et *aî* représente plus généralement l'hindoustani *î* dans les mots d'emprunt :

bâtaî « mèche »; *ambâlaî* « selle d'éléphant, *howdah* »; *pagraî* « turban »; *tôraî* « concombre », de l'hindoustani *bâtî*, *'amârî*, *pagṛî*, *tôrî*.

10° *adz, yadz; âza, yâza; âzai, ôdzai; êdz, îza.* — *adz, iadz;* répond au suffixe persan *âz*, zend *âc*, *anc*. L'ancienne langue s'en sert surtout pour développer les prépositions : de *fra*, *frâc frânc* « qui va en avant »; mais l'exemple de *namâz* « prière » prouve qu'il servait aussi à développer les thèmes nominaux. Il paraît en persan sous les formes *âz* ou *îz* selon que le thème primaire était en *a* ou en *i* (*namâz* de *nemah*, *kanîz* « jeune fille » de *kainin*); *îza* (pehlvi *îcak*, *kâh-îcak* « fétu »; persan *pâk-îza* « pur »). On a en afghan :

nmûndz « prière », de **namânc* (plus archaïque que le persan, il a conservé la nasale du suffixe fort);
var-yadz, *ur-yadza* « nuage », zend *awra* (§ 55), persan *abr;*
takh-adz, *tarkh-adz*, *tarsh-adza* « hache de charpentier »; cf. sanscrit *taksh* « charpenter », zend *tash* (=*takhsh*);
spêy-âza « avortement » (cf. zend *spaya-* « rejeter »);
mit-yâza « urine » (cf. *mitał*);
êv-âdzai, *êv-âzai*, *yav-âzai* « seul » (zend *aêva*, pehlvi *êvâc*);
ast-âzai, *ast-ôdzai* « apôtre » (cf. *âst-avul* « envoyer »);
kâṇ-êdz « pierreux », de *kâṇai* « pierre »;

ast-ôza, ast-ozha (Sud; au N. *astôga* et *astog-na*) « résidence »;
vâr-îza « fièvre intermittente » (sous-entendu *taba*, de *vâr* « tour », persan *bâr*);
sat-êza « plateau sur une colline », de *sat* « plat ».

11° *ga*; s'ajoute à des substantifs sans en modifier le sens; de là des adjectifs en *gai* :

star-ga « étoile », zend *star*;
gar-g « gale », du persan *gar*, zend *garena* : de là, *gargai* « galeux »;
varamâga « tumeur », de *varam*, id.

ga semble affaibli de *ka* après consonnes : *starga* est sur le type du persan *marg*, zend *mahrka*.

12° *at*, dans *ucat* « haut ».

13° *tai*, *tû* :

rôzha-tai « qui garde le jeûne » (*rôzha*);
jirga-tû « membre d'une jirga ».

Cf. sindhi *bharyatu* « porteur », de *bharî* « poids ».

14° *tsa*, *tsai* :

ghar-tsa « animal de montagne », de *ghar*;
lam-tsai, *lam-sai* « feutre », de *namad*.

15° *man* : zend *mañt*, persan *mand*; resté *mand* dans *khuzh-mand* « estropié » :

niyâz-man « suppliant »;
gila-man « qui se plaint » (emprunté au persan *gila-mand*);
yar-man « craintif », de *vêra*, *yara* « crainte »;
mirtsa-man « odieux », de *mirtsî* « haine ».

16° *an, amai, ama* : *am*, zend *ama*, persan *um*, forme les ordinaux :

at-am « huitième », zend *ashtama*, persan *hashtum*.

am, amai; forme des substantifs et des adjectifs :

aṛ-am, aṛ-amai « pêne », de *âṛ-avul*, hindoustani *âṛ-nâ* « arrêter »;

arg-amai, agr-amai « bâillement, rot » (cf. persan *ârôgh*);

tar-mai « dispersé » (cf. *târ*).

ama est réservé à un emploi tout spécial; c'est le féminin du *rut* :

spay-ama « chienne en chaleur »;

ghvay-ama, vuz-ema « vache, chèvre en chaleur ».

17° *yai*; forme des dérivés adjectivaux, suffixe zend *ya* :

ghva-yai « bœuf », zend *gav-ya*;

khôra-yai « fils de sœur, neveu »;

mra-yai « esclave »;

niyâ-yă « oncle maternel ».

18° *var*; suffixe d'adjectif (litt. : « qui porte », forme en réalité le second terme d'un composé déterminatif; cf. zend *gada-varô*) :

zṛa-var « qui a du cœur » (cf. persan *dil-âvar*).

18 *bis*. *jan, zan, zhan*; suffixe d'adjectif (litt. « qui frappe »; second terme de composé comme le précédent) :

târ-zan « vaillant, qui frappe de l'épée »; au figuré : *gham-jan* « affligé », de *gham* « chagrin »; *drûgh-jan* « menteur ».

19° *nâk*; suffixe persan d'adjectifs :

salish-nâk « gluant »;

khvand-nâk « savoureux »;

zyam-nâk « humide » (*zyam* « humidité »);
shadzônak « hermaphrodite », semble être dérivé de *shadza* « femme » : *shadza* + *nâk*.

20° *vâl;* suffixe ethnique hindoustani (*Dillivâlâ*, *Dillivâl* « homme de Delhi ») :

Bunêr-vâl « homme de Bunêr ».

De là l'abstrait en *vâlai*, vu plus haut (§ 104, 4°).

21° *yâ;* suffixe hindoustani modifié, répondant aux participes hindoustanis en *â* :

jal-yâ « brûlé »,	hindoustani *jal-â* (*jal-nâ*);
gas-yâ « frotté »,	*ghas-â* (*ghas-nâ*);
lag-yâ « appliqué »,	*lag-â* (*lag-nâ*);
mil-yâ « rencontré »,	*mil-â* (*mil-nâ*).

22° *yâlai;* remplit la fonction de l'hindoustani *vâlâ* (*gâṛîvâlâ* « l'homme à la voiture »; *ṭôpîvâlâ* « l'homme au chapeau) :

jang-yâlai « guerrier » (*jang* « combat »);
nang-yâlai « homme d'honneur » (*nang* « honneur »);
tûr-yâlai « homme d'épée » (*tûra*);
brag-yâlai « tacheté » (*bragai* « tache »).

yâlai semble une simple altération de *vâlâ*, amenée par la rencontre de *v* initial avec l'*i* final du thème oblique de mots en *ai* : comme *staṛai* donne *starî-tyâ*, *bragai* aura donné **bragî-vâlai*, d'où *bragyâlai;* c'est ainsi qu'en bengali *ṭôpî-vâlâ* devient *ṭûpiuyâlâ* (Hoernle, p. 135).

108. Diminutifs.

1° *ai*, persan *a* ه, *dukhtar-a* « petite fille », représente le zend-sanscrit *aka* (sanscrit *râjaka* « roitelet »).

Voir plus haut, § 102, 1°.

2° *k-;* emprunté au persan :

af. p. *mardak* « petit homme »;
tôp-ak « mousquet » (petit canon, de *tôp*);
afghan *baṇa-kă* « petite plume », de *baṇa;*
cirg-ak « poulet »; *dv-ak* « poulain de deux ans ».

3° *kai, gai*, formant des substantifs et des adjectifs.

Substantifs :

râsha-kai « petit tas de blé », de *râsha* « tas de blé »;
shpan-kai « pastoureau » (de *shpûn* « berger »), féminin *shpan-kaî;*
palân-kai « un tel »;
ôra-kai « ver luisant », de *ôr* « feu »; avec pléonasme, *ôr-ôrakai;*
jina-kai « fillette »; cf. *jinaî* « jeune fille »;
khuṭ-kai « bouillonnement », de *khuṭ;*
khar-kai « ronflement », de *khăr;*
tsapûṭ-kai « vieux turban », de *capoṭî* (hind.);
kaṭ-kai « petit lit », de *kaṭ* « lit »;
ghar-kai « caillou », de *ghar* « montagne »;
kam-kai « tout petit », de *kam* « petit »;
khapas-kai « cauchemar », de *khapsa;*
dast-akai « degré d'échelle », du persan *dast* « main »;
khvâr-akai « misérable », du persan *khvâr;*
dzaṇakai « petit garçon » (de *dzaṇai*);
zaṛ-gai « petit cœur, pauvre cœur » (de *zṛa*);
zûm-gai « petit gendre », de *zûm;*
khar-gai « ânon », de *khar* « âne »;
khul-gai « petite bouche » (de *khula* « bouche »);
shal-gai « javeline » (de *shal* « javelot »);
stargai « œil » et « planète » (de *star* « étoile »);
bûḍâ-gai « petit vieux », de *bûḍâ* « vieux ».

Adjectifs :

spêr-kai « grisâtre » (de *spêrâ* « gris »);
spêr-akai, id. et « poltron »;
shîn-kai « verdâtre », de *shîn* « vert »;
shar-gai « bleuâtre ».

4° *ûkai*, *ugai*; dérivé du précédent dans les mots en *û*, comme *tambûgai* « petite tente » (*tambû*) :

paṇḍ « fardeau sur la tête », *paṇḍ-ûkai*;
haḍ « os », *haḍ-ûkai*;
vôṛ « petit », *vôṛ-ûkai*, *vṛ-ûkai* « petiot »;
tôd « chaud », *tôd-ûkai* « assez chaud »;
zôṛ « vieux », *zaṛ-ûkai* « vieux vêtement »;
makh « visage », *makh-ûka* (écrit abusivement *mashûka*) « bec »;
cuṛai « couteau », *cuṛ-ûkai*.

5° *ṭai*, *ûṭai*, *gûṭai*. D'origine hindoustanie, comme l'indique la cérébrale; cf. hindi *cam-oṭa* « lanière de cuir » (de *cam* = sanscrit *carma*); *hiraṇ-oṭo* « faon », *bâmhan-oṭo* « petit brahmane » (Hoernle, *l. l.*, § 217) :

zangû-ṭai « petit berceau » (de *zangô*);
saṛ-ôṭai « petit homme », de *saṛai*;
kaṭ-oṭai « petit lit »; *paṛ-ûṭai* « petit panier » (le simple est perdu); *jin-ôṭaî* « petite fille »;
kac-ûṭai « tout petit »;

zaṛg-ôṭai « petit cœur », de *zaṛgai*;
marg-ôṭai « agonie »;
mang-ôṭai « petite cruche » (de *mangai*).

De là un suffixe *gûṭai* :

zaṛ-gûṭai « vieux vêtements »;
kâr-gûṭai « petite affaire »;
lazh-kûṭai, d'où *lakûṭai* « tout petit ».

6° *ṛai, ûṛai*. D'origine hindoustanie : *bach-ṛû* «poulain» : à côté de *bach-râ;* l'hindi oriental a *r*, l'hindi occidental a *ṛ* (Hoernle) :

> *khas-aṛai* «fétu de paille», de *khas* «paille»;
> *gaḍ-ûṛai* «agneau», de *gaḍ* «mouton»;
> *jang-ûṛai* «escarmouche», de *jang* «bataille»;
> *mazhak-ûṛai* «petite souris»;
> *kâk-ôṛai* «biscuit», de *kâk*.

Sans sens diminutif : *sûk-ṛa* «sec», d'où *suk-ṛî* «sécheresse»; *nûm-aṛai* «célèbre», de *nûm* «nom»; *khar-ôṛai* «chien qui mord», de *khôṛ-al*.

7° *karai, garai* (et par contamination du précédent *gaṛai*); forme des diminutifs de noms d'animaux :

> *tôtâ-karai* «petit perroquet», de *tôtâ;*
> *vuz-garai* «chevreau», de *vuz* «bouc»;
> *pishôn-gaṛai* «petit chat», de *pishô;*
> *bacûn-gaṛai* «petit enfant», de *bacai;*
> *bilûn-gaṛai* «écureuil» (petit chat? hind. *billi* «chat»).

Suffixe d'origine nominale : semble être le persan *kurra* «poulain». Cf. persan *khar-gara* «ânon».

8° *ô*, diminutif par excellence, car il remplace dans les noms propres la moitié du nom tombée par abréviation. Ainsi l'on a :

Durkhô,	pour *Durkhânî*,
Bakhtô,	*Bakhtavar, Bakhtavara;*
S̱hârô,	*S̱hârûnai;*
Zaibô,	*Zainâbô* (on n'a pas dit *Zainô* pour éviter l'allitération malsonnante de *zanâ* «adultère»).

Il remplace dans les noms d'homme le titre de Khân, dans les noms de femme le titre de Bânû ou Bêgum :

Aslamô, Piro, Amîrô, pour *Aslam Khân, Pîr Khân, Amîr Khân,* etc.; on peut dire aussi *Aslamai, Pirai,* etc. (§ 108, 1°);

Gulô, Shîrô, pour *Gul Bêgum, Shîr Bânû; Bêgô,* pour *Bêg Nûr.*

109. Formation adverbiale en *ta*. — Peut-être tirée du suffixe de datif (§ 68, 2°) :

dal-ta « ici », de *dali* « ici »;
halta « là », de *ha-gha* sur l'analogie de *dâgha dalta;*
car-ta « où », de *cari* « où »;
hecar-ta « en aucun lieu » (*hêts-carta*);
pôr-ta « au-dessus, en haut »;
vabul-ta « ensemble, l'un avec l'autre » (cf. *vabla,* même sens);
shka-ta « en bas » (cf. *shkiya*).

Des formes comme *carta* sort abusivement *biyarta* « en arrière », de *biyâ.*

II. — Dérivation par préfixes.

Cette dérivation est surtout verbale. Certains de ses préfixes sont séparables, c'est-à-dire ont une existence indépendante; d'autres sont inséparables, c'est-à-dire ne s'emploient qu'avec le verbe.

110. Préfixes inséparables. — Sont inséparables *â, âl, bar, bô, ham, prâ, prê, jâr, n, va, var, vu, yô.*

1° *â, â-stavul* « envoyer », futur *v-â ba stâvî.* Cet *â* est le préfixe *â* du zend (cf. zend *â-stây* « faire venir », *Visp.,* XIV, 8). *â-*

st-avul est le zend *âs-tây* avec le suffixe de causal afghan. Pour le sens, cf. persan *firistâdan* :

â-rv-êdal « entendre »,	futur	*v-â ba rvî, v-â ba vṛî;*
â-cav-ul « jeter »,		*v-â ba cavî;*
â-khis-tal « saisir »,		*v-â ba khlî;*
â-ghus-tal « vêtir »,		*v-â ba ghundî;*
â-vushtal « changer, tourner »,		*v-â ba vṛî;*
â-shal « pétrir »,		*v-â ba ghaṛî.*

2° *âl* :

âl-vatal « voler »; *âl* = *â* + *l*, car on dit au futur : *v-â ba l-vazî.*

Comme *l* représente une dentale, on a le choix entre *ati*, *adhi* et *ṭ* (de *ṭ-kaêsha*).

3° *bar* :

bar-tsîr « visible », de *bar* (zend *upairi*, persan *bar*) et *tsîr* = persan *cihr*.

4° *bô* :

bô-tlal « emmener » (*bô ba zî*); cf. *yô*.

Préfixe d'origine obscure. L'*ô* semble indiquer un *â* primitif : répondrait-il au persan *bâ* « avec »; « emmener », c'est « aller avec »; cf. l'arabe moderne *ataba* « amener » de *ata bi* « aller avec ».

5° *ham*; ensemble (zend et persan *ham*) :

ham-zôlai « de même âge » (*ham-zâta*);
ham ghâṛa shval « s'embrasser ».

6° *prâ* :

prânadz-am « j'ouvre ».

De **nadz*, zend *naz* « lier » et *prâ* qui marque ici le renversement de l'action et répond sans doute à *parâ*.

7° *prê* :

prê-vatal « descendre » ;
prê-zhdal « abandonner » ;
prê-shval, shôdal « cesser » ;
prê-vastal, yastal « rejeter » ;
prê-vindzal « laver ».

prê, dans *prêkavul* « découper », semble être nominal (cf. persan *pâra kardan*); *prê* serait là le pluriel du féminin *pâra*.

8° *jâr;* indique retour :

jâr-vatal « revenir, retourner » ;
jâr-yastal « ramener ».

jâr est sans doute d'origine nominale.

9° *n* :

n-ghwatal « écouter » ;
n-jatal « enfoncer » (*n-janam*).

n est le préfixe zend-perse *ni* :

n-janam = *ni-janâmi*.

10° *va;* le zend *ava* (§ 55) :

va-zhlal « tuer », *vazhanam* = *ava-janâmi* (parsi *awazanam*).

11° *var;* le zend *fra* :

varzh-al, var-zhlal « couper » : *var-zhan-am* « je coupe », de **fra-jan-âmi*;
var-ghlal « s'avancer vers », de *fra-ga*.

12° *vu*, le zend *vi* :

vu-râghlal « venir »;
vu-lâṛ « debout », zend **vi-dareta;*
vu-drêdal « se lever » (*d* conservé par le groupe *dr* : **d(a)ra-yâmi*).

13° *yó;* dans *yó-sal* « emporter » (*yó ba sí; sí = *así*, de *as* « atteindre »); au prétérit *yó-vaṛ* « fut emporté ». — Préfixe obscur.

14° Les trois pronoms suffixes *râ, dar, var*, s'emploient aussi comme préfixes verbaux, principalement avec les verbes de don et de direction (cf. § 74).

111. Préfixes séparables.

1° *biyâ* « de nouveau » : *biâ-mûndal* « recouvrer »; dérivé de **bi* (lat. *bis*), qui a donné *bitya-bäl* (§ 20, 2°; 48, 2°).

2° *dz* (zend *haca*, persan *az*), signe du génitif (cf. § 68, 1°) :

dzabla « ensemble, à la suite l'un de l'autre » (= *dz-pal* = persan *az pâi* « sur les pas »);
dza-ka « c'est pourquoi » = persan **az ki;*
dza-kha, skha, khsa « près de » (= *dz* + *khvâ*).

da, doublet du précédent :

da-lândi « dessous »;
da-vrândi « devant »;
da-vrustô « derrière »;
da-nana « dedans ».

3° *pa* « sur, en haut »; *pa ba tsam* « je monterai », d'où *pâs-édal*, et le dérivé *pâs* « par-dessus » :

pa-khvâ « antérieur »;
pa-stana « en arrière » (litt. : « sur le dos »).

pa-tsûnai, psûnai « embuscade » (cf. *tsavai*, même sens);
pakhyal, paikhal, pyâkhla « transpiration »; de *pa* + *khvala* (§ 51).

4° *kshê;* formation nominale, probablement de *kashê* (§ 68, 4°) :

kshê-nâstal, kshê-nam « s'asseoir » (§ 55);
kshê-zhdal, kshê-shval, kshê-shôdal « placer »;
kshê-yastal, vastal « introduire ».

5° *nana* : marque entrée :

nana-vatal « entrer »;
nana-bâsal « introduire ».

6° *pôri*, « au delà » (cf. zend *pâra* « l'autre bord ») :

pôri-vatal « passer » (neutre);
pôri yastla « passer » (transitif).

B. — Composition.

L'afghan a tous les procédés de composition du vieil iranien (*Études iraniennes*, I, 289-299) : composés copulatifs, de dépendance, déterminatifs, possessifs et collectifs.

Avant de les passer en revue, parlons de la composition impropre ou juxtaposition.

112. Juxtaposition. — La juxtaposition combine deux mots suivant leur rapport syntactique, et c'est la seule fusion plus intime des mots qui leur donne l'apparence d'un composé.

tsanga « comment »? contracté de *tsa ranga* « de quelle façon »? *tsómra, dómra* « quantus, tantus; qualis, talis », de *tsa, da* + *hómra; tsaka* et autres composés de *dza* (§ 111, 2°); les juxtaposés d'adjectifs avec les intensifs *tak, tap* (*tak tór, tak spin* « très noir, très blanc »; *tap rûnd* « aveugle à ne voir goutte »); *rat tór,*

rat shîn « noir foncé, vert foncé » (*rat* = hindoustani *rat*, sanscrit *rakta* « coloré »); les juxtaposés négatifs avec *nâ*, *lâ* ou *bî* : *nâ-jôṛ-tyâ*, *nâ-pâk*, *nâ-tsâpa*, *lâ-javâb*, *lâ-câr*, *lâ-vâris*, *bî-lâri* (persan *bîrâh*).

mâpshîn, *mâkhustan*, *mâzdigar*, *mâshâm*, c'est-à-dire *nmâzi pashîn*, *nmâzi khuftan*, *nmâzi digar*, *nmâzi shâm*.

tôra ghâṛa « coqueluche » (litt. « gorge noire »); *bada khvâ* « pique, offense » (litt. : « mauvaise humeur »).

113. Composés copulatifs. — La juxtaposition n'est pas toujours facile à distinguer du composé copulatif. Ce composé réunit deux substantifs, exprimant des idées corrélatives, et dont la seule juxtaposition, sans copule, produit un composé exprimant une idée unique :

khabarê-atrê « conversation » (litt. : « nouvelles et impressions »; cf. l'hindoustani *bât-cit*);
sara-shna « arc-en-ciel » (litt. : « rouge et verte »);
saṛa-lirê « fièvre » (litt. : « froide et chaude »);
nâst-vulâṛ « inquiet, sans repos » (litt. : « assis-debout »);
varkṛa-râkṛa « commerce » (litt. : « donner à lui, donner à moi », cf. persan *khirîd û furûsh*);
mal-ôb « pus » (sang et eau).

Il peut les unir par la copule :

sarû mâl « tête et bien », c'est-à-dire toute chose;

par une préposition :

shahr pa shahr « de ville en ville »;
târ pa târ « fil à fil », c'est-à-dire « défait, perdu »;
lôr pa lôr « de tout côté ».

Il se forme aussi par la seule répétition d'un mot qui prend alors une valeur intensive :

mât mât « en mille morceaux »;
val val « très enroulé ».

On rapproche volontiers deux synonymes qui ne diffèrent que par la première lettre :

hêgh-nêgh « raide, paralysé »;
têr û hêr « passé et oublié ».

Sur ce type (le type *atbâ'* des grammairiens arabes) on forme des composés en répétant un mot dont on change arbitrairement la première lettre :

Shaghrib Maghrib (de *Maghrib* « l'Occident ») « tous les côtés de l'horizon »;
tâlâ vâlâ « pillage », de *tâlâ*;
Sulṭân Multân « tout le pays de Multân » (trad., p. 21);
têr u bêr « de part en part »;
ṭukhalai pukhalai « toux »;
kôg vôg « tortu »;
khôr vôr « échevelé ».

114. Composés de dépendance.

1° Substantif dépendant d'un substantif : type zend : *âtare-saoka* « brandon de feu »; *daṅhu-paiti* « chef de pays » :

nwar-prêvâta « coucher de soleil, couchant »;
Qibla-khvâ « côté de la Qibla, levant »;
ghô-bal « bataille, action de fouler aux pieds » (litt. : « pied de bœuf »);
ghôê-manḍ « id. » (litt. : « course de taureaux »);
mar-shûma « repas funèbre » (litt. : « repas de mort »);
ôr-ghâlai « foyer, place du feu » (*âtare-gâtu*, persan *âtash-gâh*) et les autres composés de *-ghâlai* (*miyandz-ghâlai* « interstice »; *sôê-ghâlai* « terrier de lièvre »);
ghô-bă « vacher » (zend **gao-pâna*, § 67) et les autres composés de *bă*;
ôsh-bă « chamelier » (**ushtra-pâna*);
mêsh-bă « berger » (**maêsha-pâna*);

kôr-bă « chef de maison »;
malag-bă « saunier » ;
ôr-laṛûna, ôr-lagît « allumette » ;
khûla-vêsh « partage par bouche » ;
cirbâng « le chant du coq, l'aurore » (*cirg*+*bâng*);
pêravai « crème », de *pai* « lait », *rû* « surface » ;
ghaṛ-vandai « collier de chien » (litt. : « lien de cou »);
starg-khôzhai « mal d'yeux ».

2° Substantif dépendant d'un verbe, soit comme régime (type actif), soit comme instrument (type passif) : le premier type est représenté par le zend *aspô-gara* « qui dévore les chevaux »; le second type par le zend *vâto-beretô* « emporté par le vent ».

a. Type *aspô-gara :*

mac-shaṛûnai « chasse-mouche » ;
lâr-vahûnai « voleur de grand chemin »; litt. : « bat-chemin », persan *râh-zan;*
mazhak-vahûnkai « oiseau qui attrape les souris » ;
mlâ-taṛ « qui ceint la ceinture pour le travail, serviteur, tenancier » ;
dzân-kandan « agonie » (litt. : « rendre l'âme »), composé fait d'éléments persans : *jân kandan;*
siyâhî-tsaṭ « boit-encre, papier buvard » ;
tsats-ôbai « gouttière, dégoutte-eau » ;
lâs-vulûnai « lave-main » ;
zṛa-svai « compassion, brûlure de cœur » ;
ghâsh-tumbûnai « cure-dents » ;
lumbar-dâr « tient-compte » (maire : mot hybride *number-dâr*).

b. Type *vâtô-bereta :*

vô-vaṛai « fil de la vierge », litt. : « emporté du vent » = **vâta-bartaka;*
nyûz-vaṛai « bois à la dérive » (*nyûz* « eau débordée »);

nar-savai «brûlé du soleil»;
khôr-za («nièce : née de sœur»), persan *khvâhar-zâda;*
băn-zai «fils d'une femme rivale» et tous les noms ethniques en *zai : yûsuf-zai*, etc.;
har-gôra «absolument» (litt. : «vois tout»).

115. Composés déterminatifs :

type z. *dareghô-jîti* «longue vie»;
aêvô-dâtô «créé unique»;
persan *sabuk-rav* «qui court vite»;
afghan *s̲h̲â-mâr* «roi-serpent, dragon»;
s̲h̲â-Pêrai «roi Péri, beauté»;
vuca-ghâṛa «larynx» (litt. : «gosier sec»);
sara-makha, f. «éruption» (litt. : «face rouge»);
rata-zhîra «sot» (litt. : «barbe rouge»);
tartêzak «cresson», litt. : «herbe âcre» (cf. p. *tara têzak*);
tarôgmaî «nuit sans lune» (litt. : «lune noire»), formé de *târîk* + **maî* = zend **mâhya*, base de *miyâsht* (§ 103, 3°); d'où par analogie *spôg-maî* «clair de lune, nuit claire» (d'après *spîn* «blanc»);
sar-tôr «tête nue» (litt. : «tête noire», sans le turban blanc);
tôr-khail «esclave» (litt. : «race noire»);
tang-sah «détresse» (litt. : «souffle étroit»);
sah-lanḍai «asthmatique, court de souffle»; d'où *sah-lanḍaî* «asthme»;
tsâng-ghvats «désemparé» (litt. : «aile brisée»).

116. Composés possessifs.

Type *a*. Substantif et substantif :

zend *Haomô-gaona* «qui a couleur de Haoma».

Type *b*. Adjectif et substantif :

zend *zairi-gaona* «qui a couleur de rouge».

Type *a* :

pai-makhai (d'où *pazhmakhai*) « beau et jeune » (litt. : « qui a teint de lait »).

Type *b* :

triv-makhai « renfrogné » (litt. : « qui a visage amer »);
tôr-makh « qui a la face noire »;
tak-lâstai « dispos, mains agiles »;
spêr-lam (d'où *spalam*) « renard à queue grise »;
sar-puṭa « vierge », qui a la tête couverte;
sar-kûzai « porc » (« tête baissée »);
spîn-zhîrai « barbe blanche » (persan *sifîd rêsh*);
pâk-zṛûnai « cœur pur »;
vîṛa-khûlai « homme qui rit » (litt. : « bouche ouverte »);
vuc-môrai « enfant sevré » (litt. : « qui a mère sèche »);
plâr-maṛai « orphelin de père » (litt. : « qui a père mort »); pour la place du déterminant, cf. le persan *padar-sûkhta* « qui a père brûlé dans l'enfer »;
lâs-prêkaṛai « qui a la main coupée »;
ghash-lâsai « bon archer » (litt. : « qui a la flèche » (*ghashai*) « en main »); comparer, pour l'ordre des mots, le sanscrit *âsi-pâṇi*.

117. Composés collectifs :

type z. *thri-khshaparem* « espace de trois nuits »;

afghan *dar-balaî* « trépied (*drê*+*pal*);
dô-shâla « châle fait de deux largeurs »;
dô-paṭa « voile fait de deux largeurs »;
dô-ṭaqâ « en deux morceaux, brisé »;
dô-sharl « veau de deux ans ».

118. La théorie de l'origine indienne de l'afghan. — Dans les recherches qui précèdent, je me suis abstenu de toute polémique pour ne pas obscurcir l'exposition, les faits étant déjà d'eux-mêmes assez compliqués. Il est nécessaire pourtant de dire quelques mots d'une théorie toute différente de celle où j'ai été conduit et que j'ai moi-même commencé par partager[1]. L'afghan serait un dialecte indépendant, intermédiaire entre ceux de la famille indienne et ceux de la famille iranienne, mais plus voisin du prâcrit que des dialectes de l'Iran. Cette théorie, à laquelle le Docteur Trumpp a attaché son nom[2], a été acceptée par M. Spiegel et par l'historien des langues modernes de l'Inde[3] et a influencé même les partisans de l'origine iranienne de l'afghan, comme M. Müller[4] et M. Henry[5], qui ont admis des actions intimes de la grammaire indienne sur le dialecte afghan. Je n'exposerai pas la théorie avec les arguments que donne le Docteur Trumpp qui, malheureusement, bien qu'il connût mieux que personne et l'afghan et les dialectes indiens, était peu doué du sens philologique et donnait, en faveur d'une théorie qui n'avait rien en soi de déraisonnable, des arguments dignes

[1] *Rapport sur une mission philologique dans l'Hindoustan*, 1887.

[2] *Grammar of the Pashto or language of the Afghans*, 1873.

[3] Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, I, 328; Hoernle, *a Grammar of the Gaudian languages*, p. 139, 117, 320, 335-337, 394.

[4] Fr. Müller, *Ueber die Sprache der Aughânen*, Wien, 1862; antérieur au livre de Trumpp, d'une méthode très saine et à laquelle il ne manquait sans doute qu'un matériel plus large pour arriver à la solution précise du problème, l'iranisme absolu de l'afghan.

[5] *Études afghanes*, Paris, 1882; spéculations linguistiques d'une rare pénétration faites sur les travaux de Müller et de Trumpp. M. Henry arrive à la conclusion que l'afghan est purement et exclusivement iranien. Il admet seulement des emprunts grammaticaux aux langues de l'Inde, mais sur des points qui sont tellement essentiels dans l'organisme afghan que l'on serait ramené par là à la théorie de l'origine indienne, ou du moins irano-indienne.

de Ménage. Voici les faits qui, au premier abord, semblent parler en faveur de l'origine indienne de l'afghan.

I. Dans la Phonétique :

1° L'absence du son *f* : *fr* se prononce *pr*, c'est-à-dire que le primitif *pr* n'a pas subi le changement en *fr* qui est universel en iranien. — On a vu plus haut (§ 25; 41, 2°) que c'est là une pure apparence : *f* iranien est représenté par *v*; l'afghan a perdu *f*, mais il l'a eu; il n'y a pas d'exemple de *pr* pour *fr* dans des mots non empruntés.

2° L'afghan a les cérébrales comme l'indien; l'iranien ne les a pas. — On a vu que l'afghan a les cérébrales dans les mots indiens empruntés (§ 8-10).

L'ensemble du phonétisme afghan dans son caractère général et dans ses particularités est absolument iranien et anti-indien (§ 61).

II. Morphologie. 1° Dans la déclinaison, l'afghan *ressemble* à l'indien plus qu'à l'iranien, car l'indien a comme lui la distinction du genre, comme lui la distinction du thème[1], comme lui deux cas, le cas direct et le cas oblique. Mais le perse et le zend avaient aussi la distinction du genre, la distinction du thème et une déclinaison : le fait que l'afghan et l'indien sont sur le même étage ne suffit donc pas à prouver qu'ils descendent de la même source, il faudrait pour cela qu'il y ait autre chose que cette ressemblance générale; or il n'y a rien de plus. L'afghan a des thèmes infiniment plus nombreux et plus anciens que l'indien (§ 66), et ce qui est plus grave, son génitif est formé sur un principe tout différent, le génitif de l'indien est une

[1] Thème consonantique; thème masculin en *â*, féminin en *î*.

formation adjectivale (§ 68), celui de l'afghan est formé sur le type iranien. Dans la déclinaison syntactique des cas obliques, les particules employées par l'indien ne répondent point à celles de l'afghan[1], qui sont celles que l'on retrouve en persan ou dans le vieil iranien.

2° La conjugaison indienne offre ce rapport frappant avec celle de l'afghan que l'expression du passé y est aussi rendue par le passif. Des deux côtés, «j'ai écrit la lettre» se tourne «par moi la lettre a été écrite». Ce rapport intime a profondément frappé même les partisans de l'Iranisme, tels que M. Müller et M. Henry. Ce rapport est réel, mais ne prouve rien, puisque le pehlvi a la même construction et que le verbe persan, sorti du verbe pehlvi, l'a reçue de lui, sauf à l'oblitérer plus tard (§ 84). La substitution de la construction passive à la construction active dans l'expression du passé est donc un fait qui s'est produit à la fois et aux Indes et en Perse.

Le participe passé en *alai* rappelle étrangement les participes en *il* de l'hindi. — On a vu qu'il n'y a là qu'un fait de phonétique : *alai* représente le participe primitif en *ta* (voyelle + *ta*), qui devait devenir *alai*, *t* médial en afghan devenant régulièrement *l* (§ 94). L'indien admet sporadiquement ce même changement, ce qui fait que l'indo-iranien *gata* «allé» devient le prâcrit *gale* et l'afghan *ghlai*, sans qu'il y ait aucune relation historique entre le prâcrit et l'afghan.

La conjugaison en elle-même est dans ses désinences et dans ses formations tout iranienne. Mêmes auxiliaires : *ah* «être», *shu* «devenir», inconnus à l'indien qui emploie *ho* et *thâ*.

[1] Sauf peut-être celle du datif *ko*, qui semble répondre au *kshê* locatif de l'afghan (§ 68, 4°). Les autres particules sont *se* (ablatif); *main*, *par*, *tak* (locatif); *ne* (instr.).

Même emploi des préfixes verbaux, inconnu aux Indes : le futur, rendu par la combinaison du présent avec la particule *ba* en afghan, *be* en persan (af. *ba kṛam* «je ferai»; p. *be kunam*); dans l'Inde par un suffixe adjectival d'origine verbale (*kar̃ungâ*) qui fait du tout un adjectif qui se décline. Les temps dérivés, formés en afghan et en persan sur deux bases identiques (présent et participe passé), par des suffixes analogues et avec les mêmes auxiliaires; formés dans l'Inde sur trois bases (présent[1], participe présent[2], participe passé[3]), sans l'emploi de préfixes, et au moyen d'auxiliaires inconnus à l'afghan.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE ET ORIGINE DES AFGHANS.

I

Les Afghans n'ont pas d'histoire, parce que l'anarchie n'en a pas.

Pour qu'il y ait histoire, il faut un centre national, et les Afghans n'en ont jamais eu : à présent même, après la fondation de deux empires afghans, celui des Ghaljais et celui des

[1] *dekh-un* «que je voie», *dekhun-gâ* «je verrai» (adjectif déclinable; suffixe *gâ* d'origine verbale).

[2] *dekhtâ-hun* «je vois» (je suis voyant); l'afghan emploie l'indicatif présent; il n'emploie plus l'ancien participe présent dans la conjugaison. *dekhtâ-thâ* «je voyais» (j'étais voyant); l'afghan emploie le prétérit avec la particule *ba*.

[3] *main-ne dekhâ* «j'ai vu» (par moi fut vu). Construction analogue à celle de l'afghan et du pehlvi.

Durrânis, ils n'en ont pas encore. Les Afghans de l'Inde et ceux du Yâghistân n'ont pas les yeux fixés vers Kâbul et l'Émir comme vers leur centre naturel. Au milieu du xve siècle, quand une famille afghane, celle des Lodis, donna une dynastie à l'Inde, la masse des tribus continua à végéter dans ses montagnes : « Chaque tribu vit à part, ne s'occupant de la tribu voisine que pour lui enlever son bétail, se coalisant avec elle pour en piller une troisième, et partagée elle-même par les querelles intestines de ses Montaigus et de ses Capulets. Quand l'Afghan ne va pas dans l'Inde en quête d'une couronne, le coin de montagne et le village qu'il habite offrent un horizon assez large à son ambition, et la caravane qui passe lui tient lieu de Delhi et du Kohi-Nor[1]. » L'histoire nous donne bien de temps en temps des données sur l'histoire de telle tribu ou de tel aventurier : elle ne donne qu'un mot en passant sur le gros des tribus.

119. Les Afghans sous les Samanides (xe siècle). — Le nom des Afghans paraît pour la première fois vers l'année 1030; c'est dans le livre précieux du père de l'histoire indienne, Albiruni. « Dans les montagnes, dit-il, qui forment la frontière occidentale de l'Inde, habitent diverses tribus des Afghans et elles s'étendent jusqu'au voisinage de la vallée du Sindh[2]. » Ce sont les montagnes que la géographie musulmane appelle *monts Sulaimân* (كوه سليمان) et qui sont aujourd'hui encore le centre des tribus afghanes. Il est bien vrai que, quatre siècles plus tard, les tribus afghanes se sont étendues de l'autre côté de l'Indus; mais durant tout le haut moyen âge, le gros de la nation est dans les monts Sulaimân, si bien qu'aujourd'hui en-

[1] *Lettres sur l'Inde*, p. 42.
[2] Edward Sachau, *Alberuni's India*, trad., I, 208.

core les pèlerins afghans à la Mecque sont appelés les Sulaimaniens, *Sulaimânî* (سليمانى)[1]. Elles étaient donc déjà fixées là au commencement du XIe siècle, c'est-à-dire à l'avènement des Ghaznévides. »

Un document très postérieur, mais qui semble reposer sur de bonnes autorités et qui est reproduit dans l'histoire de Firishta (1607)[2], permet de se donner une idée exacte des relations des Afghans avec leurs voisins à l'époque qui précède l'avènement des Ghaznévides, c'est-à-dire au Xe siècle. Il commence par la légende, comme toute tradition orientale, et finit par l'histoire. Les Afghans seraient descendus des nobles de Pharaon qui, après sa chute, émigrèrent aux Indes, s'établirent dans les monts Sulaimân, s'y multiplièrent et prirent le nom d'Afghans. Quand Abraha attaqua la Kaaba, maints Afghans se joignirent à lui et périrent avec lui à la Mecque. Convertis à l'Islam, ils se livrèrent à l'agriculture, s'enrichirent, « formèrent des communications avec les Musulmans qui avaient suivi Muḥammad Qâsim dans le Sind jusqu'à Multân, et s'y établirent ».

En 143 de l'hégire (= 761), croissant en nombre, ils descendirent de la montagne et prirent possession de certaines places dans l'Hindoustan, comme Karmâj[3], Pêshavar et Sha-

(1) Dorn, *Neamet Ullah, History of the Afghans*, notes, II. 75.

(2) Le *Maṭla' ul anvâr;* semble être la source de tout le récit de Firishta. Voir le passage traduit dans Elliot, *History of India*, VI, 564 et suiv., page 29 de l'édition de Bombay, vol. I.

(3) كرماج, lire sans doute كرمان. Dans la guerre de Saifuddin contre Bahrâm le Ghaznévide, Bahrâm s'enfuit de Ghazni sur Kirmân : « Ce Kirmân, dit Firishta, n'est point le Kirmân bien connu de Perse, mais une ville située entre Ghazni et l'Inde et bâtie par les Afghans pour garder une passe dans la montagne. » Kirmân était aux sources de la rivière de *Kurum*, d'où son nom. كرماج est encore corrompu en كرماش dans Ibn Batûta. Voir *infra*, § 123.

nûzân[1]. Le Râja de Lahore envoie pour les arrêter un de ses nobles avec mille chevaux : il est battu. Le Râja envoie son neveu avec deux mille chevaux et cinq mille fantassins : « Les Khalj, les Ghoris et les gens de Kâbul, qui étaient devenus Musulmans, considérant comme un devoir d'assister leurs coreligionnaires, leur envoient quatre mille hommes. » Il y eut soixante-dix batailles livrées en cinq mois, dans lesquelles les confédérés furent souvent victorieux. L'hiver interrompt la guerre : elle reprend au printemps suivant, avec des alternatives de succès et de revers. Enfin le Râja, tourmenté d'un autre côté par les Gakkars, qui se coalisent avec les Afghans, offre la paix et cède quelques districts de Lamghân[2] aux Afghans et à la tribu des Khalj « qui s'était établie dans ces plaines durant l'enfance de la nation afghane »[3], à la condition de garder la frontière et d'empêcher les armées de l'Islam de pénétrer dans l'Hindoustan. Les Afghans, en conséquence, « érigèrent dans les montagnes de Pêshavar un fort qu'ils appelèrent Khaibar, et durant l'ascendant des Samanides, ils les empêchèrent d'insulter le territoire de Lahore. C'est pourquoi les incursions des Samanides, du premier instant au dernier, se firent par la voie du Sind et de Bhâtiya ».

Laissant de côté la légende de Pharaon et de l'origine égyptienne des Afghans, nous ne trouvons rien dans ce document qui n'ait la vraisemblance historique et qui, à mesure qu'on

[1] *Shanûzân* ou *Shanûrân* paraît dans les historiens de Tamerlan (Petis de la Croix, III, 43); c'est une place qui a dû être située sur la route du Kurum.

[2] Le Lamghân (ou les Lamghân) forme aujourd'hui la vallée centrale de Kâbul, entre Kâbul et Jalâlâbâd. C'est le pays des *Lambagae* de Ptolémée, du *Lampâka* de l'épopée classique (identique au *Muruṇḍa* de l'inscription de Samudragupta; *Corpus inscript. Indicarum*, III, 8). Les Afghans en ont fait le pays de *Lamech* et montrent le tombeau du patriarche *Mehter Lam*.

[3] Sur les *Khalj*, voir plus bas, § 122.

avance dans le récit, ne rencontre dans l'histoire postérieure des confirmations remarquables. Essayons tout d'abord de déterminer l'époque de la conversion des Afghans à l'Islam, qui est le point central de toute cette histoire.

119 *bis*. La conversion des Afghans à l'Islam. — Les Arabes musulmans et les Afghans ont dû se rencontrer de bonne heure. Le Saistân, qui borde à l'ouest le pays afghan, avait été conquis dès l'an 31 de l'hégire. Vers l'an 44 (665), Muhallab, fils d'Abû Safra, soumet les pays de Kâbul et de Zâbul : le premier, qui est au nord du pays afghan; le second, qui en occupe la vallée même. L'Islam put commencer dès cet instant à se répandre parmi les montagnards : un credo qui leur prêchait que le bien des païens appartient aux fidèles était fait pour les gagner du premier coup. Peut-être la légende de leur origine égyptienne remonte-t-elle à la première époque de la prédication et aux premiers efforts des missionnaires arabes pour convertir une race endurcie de cœur. Plus tard, une fois convertis et devenus l'orgueil de l'Islam, il fallut aux Afghans une origine plus édifiante et une foi plus prompte : ils se rattachèrent au peuple de Dieu, se donnèrent pour éponyme Afghâna, petit-fils de Saül (Tâlût), firent asseoir le roi Salomon sur la crête de leur Olympe[1], enfin firent remonter leur conversion au temps même du Prophète. On conta que leur chef 'Abdul Rashîd, à la nouvelle de l'apparition du dernier et du plus grand des Prophètes, était parti aussitôt pour la Mecque, afin d'accomplir le pèlerinage, conformément aux lois de la religion de ses ancêtres, Israîl (Jacob),

[1] Le *Takhti Sulaimân* ou «trône de Salomon», le sommet le plus haut de la chaine orientale; appelé en afghan *Kasai ghar* (*Kasai* serait-il la corruption de l'arabe *kursi* «trône» et *Kasai ghar* serait-il le «mont du trône»? cf. § 123).

Isḥâk et Ibrâhîm. De là il était parti pour Médine : il rencontrait en route le célèbre Khâlid ibn Valîd, l'Épée de Dieu, qui l'escorta à Médine où il embrassa l'Islam. Il se fit remarquer par son courage dans les luttes du temps, si bien que le Prophète lui donna le surnom de Baṭân ou Paṭân[1], qui en arabe signifie «la quille d'un vaisseau», sans laquelle le vaisseau ne peut naviguer[2].

Mais sans être des convertis de la première heure, comme ils le veulent, les Afghans peuvent, comme on l'a vu, être des convertis du premier siècle. Firishta conte que les dynasties royales de Lodi et de Sûr, qui régnèrent plus tard sur l'Inde, descendent d'un Khâlid ibn ʿAbdulla, gouverneur de Kâbul sous le khalife Valîd. Khâlid, dépossédé de son gouvernement et craignant de rentrer dans l'Irak, s'engagea avec ses femmes, ses enfants et un parti d'Arabes, sous la conduite de gens de Kâbul, dans les monts Sulaimân, qui s'élèvent entre Multân et Pêshavar, et s'y établit parmi les Afghans. Il donna sa fille en mariage à un Afghan de distinction, converti à l'Islam; elle eut plusieurs enfants, dont descendirent plus tard Sûr et Lodi, souche des deux dynasties royales.

Il faut toujours se défier des généalogies afghanes, surtout royales. C'est d'ailleurs sous les Lodis que se fit le grand travail généalogique destiné à contrôler les droits de race de chacun ou à justifier les droits de fait des familles au pouvoir. Il était bon ton de descendre, par les femmes, d'un des grands Arabes du premier siècle : nous ne sommes donc pas forcés de croire que Lodi et Sûr descendissent de Khâlid ; mais on ne voit pas pourquoi les Afghans auraient songé à inventer la fuite de Khâlid et de ses Arabes dans les montagnes qui longent la rive

[1] Sur l'origine du mot *Paṭân*, voir plus haut, § 30.

[2] Voir Raverty, *A grammar of the Pukhto language*, 2ᵈ ed. introd., p. 4-9.

droite de l'Indus, bien qu'ils aient pu en tirer parti pour relever leur légende, et peut-être est-ce le nom de ce Khâlid qui plus tard leur suggéra de rattacher leurs origines musulmanes à son grand homonyme, le compagnon de Mahomet.

Près de quatre-vingt-dix ans après l'hégire, le jeune Muḥammad Qâsim partait de Shîrâz avec une armée pour conquérir le Sind (714). Il dut traverser ou longer le pays afghan. On ne nous dit point qu'il ait entraîné des volontaires afghans au pillage de l'Inde; mais, malgré des revers partiels, l'influence musulmane était établie pour toujours dans la province du Sind; et comme, au temps de Maḥmûd le Ghaznévide, nous trouverons Multân aux mains d'une famille afghane, il n'y a rien d'invraisemblable que l'expansion afghane du côté du bas Sind ait suivi l'invasion de Qâsim, comme le veut le document suivi par Firishta.

L'histoire des luttes du Râja de Lahore et de son traité avec les Afghans prend un caractère d'authenticité, quand on se reporte aux événements des dernières années : c'est l'histoire qui s'est passée sous nos yeux, il y a moins de dix ans, et les Anglais de nos jours ne sont que les continuateurs de la politique du Râja. La région où il installe les Afghans comme garde-frontière contre les Samanides, qui menacent du Nord et de l'Ouest, est cette fameuse ligne de Khaibar qui unit ou sépare l'Inde et Kâbul et que depuis 1881 les Afghans Âfrîdîs gardent aux frais et au profit des Anglais contre les invasions qui pourraient venir un jour de l'héritier moscovite des Samanides.

Ainsi vers la moitié du xe siècle, à l'époque où la dynastie samanide commence à décliner, la situation telle qu'elle se laisse entrevoir est à peu près celle-ci : des montagnards afghans et Khalj établis anciennement dans les montagnes du Sulaimân,

plus récemment dans la vallée centrale de Kâbul (le Lamghân) et dans la passe de Khaibar, qu'ils gardent pour le Râja de Lahore; à l'est du Sulaimân, s'étendant jusqu'à l'Indus et Multân. Mais le moment approche où les Afghans auront à choisir entre le pouvoir qui les paye et un pouvoir nouveau qui va les convier au pillage de leur patron.

120. Les Afghans sous les Ghaznévides. — En 962 (352 de l'hégire), un esclave turc, devenu l'un des premiers personnages de la cour samanide, Alaptagin, chassé par des intrigues de cour, s'enfuit de Bokhara avec trois mille esclaves turcs dans les montagnes de Ghazni et s'y rend indépendant. Son successeur, Sabuktagin (976-997), le véritable fondateur de l'empire ghaznévide, sort de son nid d'aigle et, pour atteindre l'Inde païenne qu'il rêve de convertir ou de piller, fond sur Lamghân et Multân. Les Afghans font appel à leur suzerain, le Râja de Lahore, Jaipâl. Jaipâl, reconnaissant que l'armée de l'Inde ne peut occuper ces régions d'une façon continue à cause du froid intense qui y règne, se consulte avec le Râja de Bhâtiya, et, sur son avis, nomme Émir le Shaikh Ḥamîd, homme de considération parmi les Afghans[1]. Shaikh Ḥamîd obtient ainsi possession des territoires de Lamghân et de Multân, comprenant sans doute, du moins nominalement, tout le coin montagneux dans l'angle formé par la rivière de Kâbul et le Sind. A l'avènement de Sabuktagin, le nouvel Émir afghan lui envoie dire : « Nous sommes musulmans tous deux; considérez mon peuple comme le vôtre, et quand vous envahirez l'Inde, recommandez à vos gens d'épargner les miens. » Aussi à la mort de Jaipâl, Sabuktagin confère au Shaikh Ḥamîd l'investiture (*iqṭâ'* اقطاع) de Mul-

[1] Firishta, *l. l.*

tân. En d'autres termes, les Afghans de Lamghân et de Multân profitent des embarras de Jaipâl pour se rendre indépendants. Ils firent plus et se mirent au service de Sabuktagin : du moins le Ghaznévide trouva, soit parmi eux, soit parmi les montagnards du Sulaimân, un champ de recrutement inépuisable. Après la conquête des provinces limitrophes de l'Inde, « un grand nombre d'Afghans et de Khaljes, établis dans la campagne, s'attachèrent à son service, et il les laissa jouir de ce qu'ils possédaient, à la charge de lui fournir cent mille cavaliers, toutes les fois qu'il en aurait besoin pour quelque expédition [1] ».

Ḥamîd et son fils Nâçir restèrent fidèles à leur nouveau suzerain. A l'avènement de Maḥmûd, Abû Fatḥ, fils et successeur de Nâçir, crut le moment venu de se rendre indépendant et fit réciter en son nom la *khoṭba* dans les mosquées de Multân. Maḥmûd marcha sur Multân, la bloqua et, au bout de sept jours, Abû Fatḥ capitula et sollicita une amnistie qui lui fut accordée (1005) : Maḥmûd le laissa même gouverneur de Multân. Cinq ans après, il se révolta de nouveau, fut pris et alla mourir en captivité dans les forteresses du Ghôr (1010). Multân resta longtemps un centre d'entreprise afghane, quoique les Afghans fussent là en infime minorité; c'est de là que sortiront les familles royales de Lodi et des Çadûzais.

Les Afghans se montrèrent pour Maḥmûd des serviteurs peu sûrs et inquiétèrent plus d'une fois le grand Ghaznévide, comme ils devaient inquiéter plus tard Tamerlan et Nâdir Shâh. Le pillage de l'Inde avait fait du Ghaznévide une proie qui valait la peine d'être pillée à son tour : les Afghans étaient tombés sur l'arrière-garde de son armée revenant de Kanoj. Il envahit

[1] Otbi, *Kitab Yemini* dans les *Notices et extraits*, IV, 334-335. Cf. Mirkhnod, *Historia Ghaznevidarum*, éd. Wilken, p. 17 et 151.

leurs montagnes, les surprit et en fit un carnage. Il subjugua les tribus, mit à mort leurs chefs[1]. Mais il savait trop bien ce qu'ils valaient pour ne pas utiliser les services de « ces satanés lanciers qui pénétraient les passes comme la tarière qui entre dans le bois, escaladaient les collines comme des chèvres de montagne, les descendaient comme des torrents[2] ». Ils le servirent sur tous les champs de bataille, contre les Turcs de Samarkand[3] comme contre les Hindous de Sômnâth[4].

Sous les successeurs de Maḥmûd ils continuent le même rôle, tour à tour rebelles dangereux et mercenaires sans pareils. Le soulèvement des Afghans de Ghazni force le fils du grand Ghaznévide, Masʿûd, à transporter le trésor de l'empire à Lahore (vers 1040). Arslan le Ghaznévide, deux fois chassé de Ghazni par le Saljukide Sanjar, va au contraire chercher refuge chez les Afghans (1118).

121. Les Afghans sous les Ghorides et les rois esclaves. — La dynastie ghaznévide succombe en 1186 sous les coups des Ghorides, sortis des montagnes qui sont à l'est de Hérat. Les Ghorides (1186-1206) reprennent dans l'Inde l'œuvre de conquête, laissée inachevée par les Ghaznévides, et la poussent jusqu'à Delhi et jusqu'à Bénarès. La grande armée d'invasion de Muḥammad Ghôrî (1193) est composée de cent vingt mille cavaliers d'élite, Turcs, Tajiks et Afghans. L'avant-garde était commandée par Malik Maḥmûd, du clan illustre de Lodi[5].

L'œuvre du conquérant est achevée par ses esclaves turcs,

(1) *Notices et extraits*, IV, 405.
(2) Otbi, dans Elliot, II, 38.
(3) Firishta, anno 369.
(4) Dorn, *Neamet Ullah*, I, 39.
(5) Dorn, *ibid.*, I, 40.

« les rois esclaves », qui poussent jusqu'au Bengale (1206-1288). Les documents historiques de cette période sont maigres; les mentions des Afghans sont rares. Elles suffisent cependant pour nous montrer qu'ils sont toujours ce qu'ils avaient déjà été et ce qu'ils sont encore, des mercenaires, des pillards, des capitaines d'aventures et au besoin même des gendarmes. En 1265, on voit le roi esclave Ghias-uddîn Balban établir une colonie militaire afghane auprès de Delhi, dans des forts bâtis autour de la cité, pour réprimer les incursions des Mivattis : il leur assigne des terres pour leur subsistance[1]. Pour rétablir la sécurité des caravanes sur les routes de l'Hindoustan, infestées par les bandits, il installe des garnisons afghanes dans les repaires de Kampil, Pattiali, Bhojpur. Soixante ans plus tard le résultat de ces mesures était encore appréciable et « les musulmans et les gendarmes avaient pris la place des voleurs de grand chemin »[2]. De cette époque date aux environs de Delhi la ville d'Afghânpûr, souvent citée dans les historiens du moyen âge. On les rencontre encore au service du sultan Kai Kobad en 1286.

La tribu afghane n'est pas tout organisée pour la guerre ou le brigandage. Elle peut l'être aussi pour le commerce. Tous les ans, aujourd'hui, à l'automne, des tribus partent en masse, de Bokhârâ et de Qandahâr, armées en guerre et chargées de marchandises qu'elles vont porter par delà les passes jusqu'à Delhi, Cawnpor et Patna. Ce sont les *Povindas* ou *Kucanis* (les nomades) : le grand emporium de Déra Ismaïl Khan[3], désert

[1] Système fréquent aux Indes. C'est ainsi que le général français Perron, au siècle dernier, reçut le district d'Alighar pour l'entretien des troupes qu'il commandait au service de Sindhya. C'est ainsi que Bussy reçut les Sirkars.

[2] Elliot, *History of India*, III, 104.

[3] Voir le *Gazetteer* du district, Lahore, 1884, p. 76 et suiv.

en été, voit chaque hiver passer dans son caravansérail jusqu'à cinquante mille hommes et cinquante mille chameaux.

Ces migrations commerciales, qui se compliquent en route d'entreprises de brigandage, ne datent pas d'hier. Le sultan de Khvârizm, Jalâl-uddîn, écrasé par Jangiz Khan et réfugié au delà de l'Indus (1221), ramasse autour de lui soixante-dix hommes, débris de son armée, et pille aux environs de Lahore une caravane afghane qui se rendait à Multân. Il s'équipe et s'arme avec les dépouilles, et quatre cents Afghans de la caravane se joignent à lui, ravis sans doute de trouver un chef qui leur avait si bien montré, fût-ce à leurs dépens, son habileté à détrousser les gens et les bonnes aubaines que l'on pouvait attendre avec lui[1].

122. Les Afghans sous les Khaljis. Identité des Khalj et des Ghaljais. — En 1288, avec Jalâl-uddîn Khalji, monte sur le trône une dynastie à demi afghane : celle des Khaljis (1288-1321).

Les Khaljis, ou plus exactement *Khalaj* (خلج), ne sont pas Afghans d'origine, ils sont Turcs. Au IVe siècle de l'hégire, au temps d'Istakhrî, ils avaient encore gardé les mœurs et peut-être la langue turques. « Les *Khalaj*, dit-il, sont une espèce de Turcs qui ont envahi anciennement les contrées entre l'Inde et le Sedjestan, derrière le Ghour; ce sont des pasteurs dont l'extérieur, les manières et la langue (variante : les vêtements) sont turcs[2]. » Ils semblent avoir été intimement associés avec les Afghans, et l'histoire du moyen âge les cite presque toujours

[1] Elliot, *History of India*, II, 561.

[2] Je dois communication de ce texte (*Istakhri*, p. 245) à l'obligeance de M. de Goeje, qui me signale encore la page 253 : « Nous avons placé (sur notre carte) les pays des Khalaj sur les frontières de Kâbul. » Cf. encore p. 281.

ensemble et comme formant un groupe naturel. Mais au XIIIe siècle, un Khalaj sait encore qu'il n'est pas un Afghan : dans le discours que Khosrau de Delhi prête au premier empereur Khalji, il lui fait dire : « Vous savez comment mes lances ont blessé les Afghans jusqu'à faire retentir les montagnes de leurs lamentations[1] » (*afghân*[2]).

On a vu plus haut que les Khalaj s'étaient établis dans le pays de Lamghân, « dans l'enfance de la nation afghane ». Il est possible de préciser cette vague indication. Ils étaient déjà établis dans le pays au Ier siècle de l'Islam. Hajjâj, le conquérant arabe, envoie un de ses lieutenants, en l'an 80 de l'hégire (699), contre les tribus turques répandues dans le Saistân, à Bost, et dans l'Arachosie, et désignées sous le nom de *Ghôri* et de *Khalaj*[3]. Or, trois siècles auparavant, sous le règne de Bahrâm Gor (420-438), les Khalaj, si l'on peut en croire Firdausi, étaient encore de l'autre côté de l'Oxus. Après avoir repoussé une invasion du Khakan des Turcs, et l'avoir rejeté au delà de l'Oxus, « Bahrâm éleva, dit le poète, une borne de pierre et de chaux, afin que nul des Turcs ni des Khalj (از ترك وخلج) ne pût passer en Iran sans l'ordre du roi et que le Jîḥûn formât la frontière[4] ». L'immigration des Khalj aurait donc eu lieu entre le Ve et le VIIe siècle et si l'on conteste l'autorité historique du passage,

[1] Elliot, *History of India*.

[2] Étymologie populaire du nom des Afghans : ici, à cause des soupirs qu'ils poussent; ailleurs, à cause des soupirs que depuis leur conversion ils font pousser aux démons (Raverty, *l. l.*); ou des gémissements dont leurs luttes perpétuelles font retentir l'Afghanistan (Firishta); ou du soupir de soulagement que poussa la mère de leur héros éponyme, Afghâna, quand elle fut délivrée. L'origine réelle de la dénomination est inconnue : mais elle est persane, ce qui suffit pour écarter l'assimilation des Afghans avec les *Açvaka* des Purâṇas et les Ἀσπακηνοί de Strabon.

[3] Masoudi, V, 302. Le texte a les *Ghûz; Ghôri* est une lecture de M. de Goeje.

[4] Édition Mohl, V, 682.

à tout le moins reste-t-il que la tradition historique suivie par Firdausi plaçait de l'autre côté de l'Oxus le siège primitif des Khalj.

Elphinstone voit dans les fameux Ghaljais (Ghilzais) des derniers siècles les représentants des anciens *Khalj*. Cette identification a toute chance d'être exacte. Comme les Ghaljais occupent le pays qu'occupaient les Khalj, de l'Arachosie à Lamghân, et que ceux-ci ont, au moins de nom, disparu de l'histoire; que les Ghaljais sont la plus puissante et la plus considérable des tribus afghanes et que les Khalj étaient trop importants et trop considérables pour disparaître sans laisser trace; enfin que la phonétique afghane autorise absolument l'identification des deux noms[1], la conclusion suit assez aisément que les Khalj parlant turc et les Ghaljais parlant afghan, que l'on rencontre dans la même région, mais à deux époques différentes, sont une seule et même tribu à deux moments différents de son histoire; que les Ghaljais sont les Khalj afghanisés et ayant pris la langue des tribus au milieu desquelles ils sont établis et avec lesquelles l'histoire les montre si intimement associés. Ce n'est pas là le seul exemple de la puissance d'assimilation des Afghans : il y en a d'autres plus voisins de nous et directement attestés par l'histoire. Les anciens habitants du pays de Çvât, les Çvâtis, dépossédés par les Afghans et établis à présent dans le district de Hazâra, parlent afghan, bien qu'ils ne soient pas d'origine afghane et n'aient aucun des traits distinctifs de la race. Peut-

[1] Le son *gh* est la forme adoucie du son *kh* : il le remplace dans l'afghan *ghambâra* «petit canon», du persan *khumpâra*, dans l'afghan *sûlâgh* «trou», du persan *sûrâkh*; il est remplacé par lui dans *khûshôê* «cow dung», à côté de *ghushôê*. Le *q* arabe et turc est rendu par *kh* dans *khasil* «grain vert donné aux troupeaux» (arabe *qasil*), *khumâr* «dés» (arabe *qumâr*), par *gh* dans *ghâb* «plat» (arabe *qâb*), *ghâtar* «mule» (turc *qâtar*).

être y a-t-il un souvenir de l'origine étrangère des Ghaljais dans l'étymologie populaire de leur nom et la légende qui s'y rattache : l'ancêtre éponyme serait un bâtard, *Ghal-zai* «*furto natus*»[1].

Donc, dans la masse des tribus afghanes, ou mieux des tribus parlant afghan, il y aura lieu de distinguer des éléments d'origine diverse, et tout ce qui parle afghan ne l'a pas parlé de tout temps. Les Khalj-Ghaljais ne sont pas les seuls dans ce cas.

Sous le règne des princes afghans, Sikandar Lodi et Shîr-Shâh, on soumit à une enquête rigoureuse les titres généalogiques des tribus, «car la race afghane tient étroitement à ses membres et les étrangers ne peuvent pas y entrer de force»[2]. Des tribus entières furent exclues de la fraternité afghane : il fut établi que les Farmalis ou Khatanis n'étaient pas Afghans d'origine : les Farmalis, qui habitent les rives du Farmal entre Kâbul et Ghazni, avaient été guidés dans la voie de l'Islam par un saint afghan, Shaikh Muḥammad Musulmân, et avaient pour cela reçu le nom d'Afghans[3]; mais ils étaient originaires du Khitai ou de Khotan. Le sang arabe sans doute avait aussi apporté son élément, quoiqu'on ne puisse guère faire fond sur les prétentions particulières de telle ou telle tribu à être *Sayyid-zâda*. Il y a un proverbe penjabi : «l'an dernier j'étais tisserand; cette année-ci je suis Shaikh; l'an prochain, si la récolte est bonne, je serai Sayyid»; le proverbe est vrai des groupes aussi bien que des individus. Les tribus prétendues arabes, quand il s'agissait de profiter des droits afghans, se retrouvaient paṭhanes

[1] Ferrier, *History of the Afghans*.

[2] Dorn, *Neamet Ullah*, II, 57.

[3] Comme les Hindous convertis au catholicisme par le Portugal reçurent le titre de Portugais.

et disaient : « Nous avons quitté notre ordre pour joindre la nation afghane[1]. »

123. Les Afghans sous les Tughlâk. — A la dynastie khaljie succède la maison de Tughlâk (1321-1412). Les Afghans au service des rois de Delhi commencent à affecter l'indépendance.

En 1325, l'Afghan Shâhû tue le gouverneur de Multân, Bihzâd, et s'empare de la ville. Devant les forces envoyées de Delhi il s'enfuit avec ses Afghans dans l'Afghanistan. Quand les émirs étrangers, c'est-à-dire les chefs des contingents étrangers au service de la cour de Delhi, se sentent menacés par la tyrannie de Muhammad Tughlâk (1325-1351), c'est le frère de l'Émir afghan, Makh, qu'ils mettent à leur tête. Jusque-là les Afghans n'avaient été que des mercenaires et des aventuriers : le successeur de Muhammad, Firôz Tughlâk (1351-1389), séduit par leur bravoure et leurs talents, les élève aux plus hautes fonctions de l'État, et avec lui point l'ère de leur grandeur dans l'Inde. Leur avènement sera hâté par l'invasion de Tamerlan qui fait le chaos.

Un passage d'Ibn Batûta, le grand voyageur, se rendant dans l'Inde par la voie de Kâbul, nous donne un tableau de l'Afghanistan au commencement du siècle dont la fin vit l'invasion de Tamerlan.

« Nous partîmes ensuite pour Caboul : c'était jadis une ville

[1] Dorn, *ibid.* — Les historiens du XIVe siècle, confondant les Afghans avec les Mongols Jarmâns, que l'empereur Abaka Khan avait envoyés au Kirman avec des contingents afghans au secours du sultan Suyurgutmish, font des Afghans et des Jarmâns une race turque ou mongole (*atrâk Aughânî û Jarmânî*) : c'est à peu près comme si un écrivain du Xe siècle avait fait des « Afghans et des Khalj » une race turque. (Dorn, *ibid.*, p. 66 et suiv.)

(مدينة) importante; mais ce n'est qu'un village (قرية), habité par une tribu de Persans[1] (طايفة من الاعاجم) appelés Afghans (الافغان). Ils occupent des montagnes et des défilés et jouissent d'une puissance considérable; la plupart sont des brigands (واكثرهم قطاع الطريق). Leur principale montagne s'appelle Kouh Soleimân. On raconte que le prophète Soleimân (Salomon) gravit cette montagne et regarda de son sommet l'Inde, qui était alors remplie de ténèbres. Il revint sur ses pas sans entrer dans le pays et la montagne fut appelée d'après lui. C'est là qu'habite le roi des Afghans (ملك الافغان). A Kâbul se trouve l'ermitage (زاوية) du cheikh Ismaël l'Afghan, disciple du cheikh 'Abbâs, un des principaux saints[2]. » Ibn Batûta lui-même devait savoir à quoi s'en tenir sur les occupations favorites des Afghans. En quittant Kâbul, ayant à passer devant *Kermach* كرماش « forteresse située entre deux montagnes et dont les Afghans se servent pour exercer le brigandage », il fut assailli par les Afghans postés sur la pente de la montagne.

Quel est ce roi des Afghans qui réside sur le mont Sulaimân? S'agit-il simplement d'un Malik afghan, élevé par Ibn Batûta à la dignité de roi des Afghans, ou y avait-il déjà un rudiment d'organisation, une sorte de centre national, tel qu'il s'en forma plus tard au XVIIIe siècle? Y avait-il déjà une tribu investie d'une sorte d'hégémonie, telle que fut plus tard celle des Çadûzais? C'est une question plus facile à poser qu'à résoudre dans l'absence de documents.

124. Les Afghans et Tamerlan. — L'invasion de Tamerlan, qui prépare la fortune des Afghans dans l'Inde, leur fut fatale

[1] Ou plutôt de non-arabes, de barbares (*a'djam*).

[2] Trad. Defrémery et Sanguinetti, III, 89.

dans l'Afghanistan. Malheureusement les historiographes de Tamerlan manquent de précision et s'occupent beaucoup plus d'arrondir leurs phrases que de donner des indications claires sur les misérables tribus auxquelles le conquérant a affaire et sur leur position géographique. Aussi n'est-il pas toujours facile d'identifier les tribus et de les localiser. Les noms qu'ils citent se retrouvent rarement dans la nomenclature moderne, soit que les scribes les aient corrompus ou, ce qui est plus probable, que les noms aient changé dans le cours des siècles.

Après la conquête du Saistân par le Tartare, les Afghans des monts Sulaimân avaient envoyé leur soumission et demandé un gouverneur : mais ils n'étaient pas gens à se soumettre pour longtemps et l'on apprit bientôt qu'ils s'étaient révoltés. Leur forteresse principale fut enlevée après une résistance héroïque qui coûta à Tamerlan quelques-uns de ses plus braves officiers : ses défenseurs furent mis à mort « conformément aux lois de Jangiz Khan ». Les prodiges dont le grand saint afghan, Khvaja Yahya [1], enveloppa la montagne ne sauvèrent que le saint; les Afghans furent traqués sans pitié partout où on les trouva [2].

Il retrouva les Afghans devant lui vingt ans plus tard, au moment d'entreprendre son expédition dans l'Inde. En septembre 1408, pendant qu'il tenait sa cour dans la plaine de Dûrîn (دورين) [3], aux environs de Kâbul, Malik Muḥammad, frère de Lashkar Shâh Afghânî, un des officiers afghans entrés à son service et gouverneur de la place d'Iryâb, située sur la grande route de l'Hindoustan, vint crier vengeance contre Mûsa, chef de la tribu des Karkas (مقدم قبيله كركس), qui avait assassiné Lashkar Shâh, détruit Iryâb (ايرياب), et infestait la route de l'Inde

[1] *Zafar Nâma* (*Bibliotheca indica*), I, 373 et suiv.; Petis de la Croix, II, 383.
[2] Dorn, *Neamet Ullah*, II, 10.
[3] *Mémoires de Baber*, I, 283.

qu'il rendait inabordable. Tîmûr savait trop bien déjà par expérience ce qu'il en coûtait d'attaquer de front les Afghans : il invite Mûsa à venir à sa cour, lui promettant l'investiture du pays, s'il rebâtissait Iryâb : Mûsa arrive en toute hâte, reçoit des vêtements d'honneur, repart accompagné de trois mille hommes donnés par Tîmûr, rebâtit la forteresse où Tîmûr vient le rejoindre avec son armée. Pendant que Tîmûr inspecte les travaux, un des ouvriers lui décoche une flèche : l'empereur fait aussitôt arrêter Mûsa et le livre avec deux cents de ses gens à Malik Muḥammad, qui, aidé de trois de ses valets, leur tranche la tête à tous et dresse une tour de leurs têtes[1].

Iryâb, située à quatre journées de marche de Kâbul, est identique à Aryob ou Haliâb[2], nom d'une des trois sources du Kurum : la vallée de Kurum est, comme l'on sait, une des trois principales routes de l'Inde à Kâbul. Il n'y a plus aujourd'hui de tribu des Karkas ou des Gargas[3]. Mais les généalogies afghanes divisent la race en trois familles, dont l'une serait les Gharghasht et à laquelle appartiennent entre autres les Âfrîdîs, les Urukzais, les Kâkars : il est assez tentant d'identifier les Gargas de Sharf 'Alî avec les Gharghasht des historiens afghans. De la situation présente de ces tribus, éparses à de grandes distance les unes des autres, on ne peut rien conclure sur la position des Gargas de Tamerlan; comme cependant Malik Muḥammad, dans sa fuite sur Kâbul, passe par Ghazni, on doit supposer que le centre des Gargas, ou, s'il y a lieu, des Gharghasht, était au sud de Ghazni, ou entre Ghazni et la rive droite du Kurum. Aussitôt après, nous voyons Tîmûr aux prises

[1] *Zafar nâma*, II, 37 et suiv.; *Institutes of Tamerlan*, édit. Davy, p. 137.

[2] Même nom que *Hari* (la rivière de Hérat) + *âb* (*harәva* + *âp*).

[3] *k* dans l'écriture persane peut cacher un *g* dont on a omis les points diacritiques.

avec les Parnîs[1] : les Parnîs avaient refusé de fournir des contingents à l'armée impériale; ils avaient dépouillé Mirza Pîr Muḥammad, qui revenait à Kâbul d'une razzia dans l'Inde, chargé de butin, et s'étaient retranchés dans leurs montagnes, derrière le Helmend[2]. Pendant le même temps, son général Sulaimân Shâh taille en pièces les géants kalâtiens (probablement les Ghaljais[3]), qui passaient auparavant pour les plus vaillants hommes du monde et qui avaient méconnu les ordres de l'Empereur. Leur pays est mis à feu et à sang et la population réduite en esclavage. La tribu des Aubal, اوبل, effrayée, vient offrir son obéissance et est reçue à merci.

Tamerlan retrouva des Afghans devant lui dans sa campagne de l'Hindoustan : la première place forte de l'empire, Mîrat, fut défendue contre lui par l'Afghan Ilias. Mais, comme on doit s'y attendre, il avait aussi des Afghans dans ses bandes : quatre Maliks, Khizr, de la tribu de Lodi, Bahâ-uddîn, le Jalvani, Yûsuf, le Sarvani, Ḥabîb, le Nyâzi, lui amenèrent douze mille hommes qu'il emmena avec lui contre Mîrat : le Lodi et le Jalvani périrent sous les murs de la place[4].

125. Dynasties afghanes. Les Lodis, les Langâh, les Nahar. — Le demi-siècle qui suit l'invasion de Tamerlan est une période de décomposition et d'émiettement. L'empire de Delhi est réduit aux murs de Delhi. Au milieu du siècle les Afghans

(1) پرنيان, dans le Zafar Nâma, II, 41; dans Petis de la Croix, *Pervians* (III, 42).

(2) Dans l'édition de Calcutta, *Hirman* et *Hîrmand;* dans Petis de la Croix, *Hir* (peut-être par faute d'impression).

(3) Les habitants de Kalâti Ghaljis? On ne peut guère songer au Khélat du Béluchistan.

(4) Dorn, *l. l.*, I, 41.

passent au premier plan et entrent définitivement dans l'histoire.

En 1450, Bahlol Lodi, petit-fils d'un des protégés de Fîrûz Shâh et gouverneur du Panjâb, s'empare de Delhi, réduite à ses murailles, et à qui son usurpation rend le Panjâb (1450-1488). Son successeur, Sikandar Lodi, restaure l'empire du côté de l'Orient jusqu'aux frontières de Bengale (1488-1517).

Cinq ans auparavant, le chef des Afghans Langâh, Rai Sahrâ, s'est emparé par surprise de Multân et, sous le titre de Sultan Qutb-uddîn, fonde une dynastie qui dure quatre-vingts ans (1445-1526); elle est renversée par la dynastie bélucie des Arghûns et la tribu des Langâh est exterminée (Firishta).

L'année même de son avènement, Bahlol Lodi cède à un des siens, Islam Khan, le pays au sud de Muzaffargarh : c'est la dynastie dite des Nahar ou des Loups, peu à peu refoulée par les Bélucis et dont la dernière branche ne s'éteint qu'en 1787.

126. Dernières migrations afghanes. Conquête de Çvât. — Vers la même époque commence aux environs de Qandahâr un grand mouvement de migration et de conquête qui va jeter une partie de la race afghane au delà de l'Indus et aboutir à la répartition géographique des tribus qui règne à présent[1].

Le pays de Qandahâr était habité par deux grandes tribus, les Khashais et les Gharais. Le pays était trop étroit pour nourrir les deux tribus, et les Khashais, plus faibles, avaient émigré

[1] La source pour l'histoire de ces migrations est la grande composition historique de *Khush-ḥâl Khân*, le *Târîkhi Muraççaʿ*. La partie qui nous intéresse est comprise dans le *Kilîdi Afghânî*, publié par le Rév. Hughes, 1872, et traduite par T. C. Plowden, 1875, Lahore.

dans le pays de Kâbul, vers le milieu du XIIIe siècle, en compagnie des Osmânkhails et des Muḥammadzais. Ils se multiplièrent et donnèrent naissance aux trois tribus des Yûsufzais, des Gigianis, des Turklanis, qui remplirent le pays du bruit de leurs brigandages et de leurs luttes intestines. Durant les troubles qui suivirent la mort de Tamerlan, ils se rendirent tour à tour indispensables et redoutables au prince de Kâbul, Ulugh Beg, petit-fils de Tîmûr, qui se maintint avec leur secours. Mais dans une guerre entre Yûsufzais et Gigianis, s'étant déclaré pour ceux-ci, Ulugh Beg fut battu par les Yûsufzais : instruit par ce revers, il se réconcilie avec eux, invite soixante-dix de leurs *Maliks* et les massacre : il épargne Malik Aḥmad à la condition que les tribus quitteront Kâbul. Les Yûsufzais partirent de Kâbul avec les Gigianis et les Muḥammadzais, s'établirent d'abord à Bâsaul et aux environs de Jalâlâbâd, se dirigèrent vers le Bâjauṛ dont ils furent repoussés, et débouchèrent dans la plaine de Pêshavar, occupée par les Dilâzâks, qui semblent avoir appartenu primitivement à la famille afghane. Les Dilâzâks leur donnèrent des terres, et bientôt furent expulsés par leurs hôtes. Les Gigianis prirent le Doaba, les Muḥammadzais prirent Hashtnagar, les Yûsufzais prirent toute la plaine au nord de la rivière de Kâbul. Les Osmânkhails prirent les collines qui bordent la rivière de Çvât. Les Yûsufzais, continuant leur marche en avant, conquirent le pays de Çvât, sous la conduite de Malik Aḥmad et de leur législateur, le Shaikh Malî, qui organisa le partage des terres (de 1413 à 1424). Bientôt ils s'étendirent sur la montagne de Bunêr et la vallée de Camla.

Pendant ce temps, la tribu sœur des Khashais, les Gharais ou Ghoria Khails, comprenant les Khalils, les Mohmands et les Dâudzais, s'emparaient des positions abandonnées par les Kha-

shais, Bâsaul, Jalâlâbâd, Laghmân, et du territoire compris entre Lalpura et Pêshavar. La répartition de la race était déjà à peu près ce qu'elle est à présent; les Dilâzâks occupaient encore la plaine au sud de Pêshavar : ils n'en seront expulsés qu'un siècle plus tard, en 1554, par les trois tribus Gharais qui s'installent définitivement dans la plaine de Pêshavar, où elles sont encore.

127. Baber et les Afghans. — Cependant l'empire afghan dans l'Inde périssait par ses discordes. Les mécontents appellent à leur secours un aventurier de génie, Baber, qui répond à leur appel, mais pour se substituer aux Afghans et fonder l'empire mogol (1526).

Baber ne fut pas plus tendre pour les Afghans de la montagne que n'avait été son ancêtre Tîmûr. Il commença à les traquer dès qu'il fut maître de Kâbul, et alla les chercher jusqu'aux confins de l'Hindoustan. Il nous conte lui-même comment il les traita. Un jour, attaqué par eux dans la vallée qui sépare Hangû de Kohat, il les surprit de front et de flanc; ils ne purent même combattre : «On tomba sur eux à coups de sabre et on en prit en un instant cent à cent cinquante, dont les têtes me furent apportées, sauf un petit nombre auxquels on laissa la vie sauve. Lorsque les Afghans se voient dans l'impossibilité de résister, ils se présentent devant leurs ennemis en tenant de l'herbe entre les dents, comme pour leur dire : «Je suis ton «bœuf[1].» Nous fûmes témoins du fait en cette occasion : les re-

[1] Formule et geste employés trois siècles plus tard par les Afghans devant les Sikhs victorieux, avec aussi peu de succès. La formule semble d'origine indienne. Les Mollas, confondus par un miracle de Nâmdêv, se jettent à ses pieds en disant : «Pardonne, Hindou, nous sommes tes bœufs.» (*Bakhsh Hindû, main teri gâi.*) Voir Temple, *The Legends of the Penjab*, II, 101, 103; I, 37 : «Conventional

belles vaincus arrivèrent à nous, ayant de l'herbe dans la bouche. Je fis mettre à mort ceux qu'on m'avait amenés vivants, et les têtes furent dressées en pyramide à l'endroit même où nous campâmes.

« Le lendemain nous continuâmes notre marche et vînmes camper à Hengou. Les Afghans de ce canton avaient fait un *senguer* d'une montagne isolée. Cette expression, que j'avais entendue pour la première fois en arrivant à Kaboul, désigne chez ces peuples une montagne fortifiée [1]. A peine arrivés, mes soldats brisèrent tous les obstacles que leur présentait le *senguer* et rapportèrent avec eux les têtes de cent à deux cents rebelles qu'on dressa également en pyramide [2]. »

Baber marque sa route sur la frontière par une série de monuments de ce genre, au bas du Bangash, à Bannû, à Desht, chez les Ghaljais, à Jagdalik, à Bâjauṛ [3]. Une fois entré dans l'Inde, une rencontre à Pânîpat (1526) lui donne l'empire.

128. La dynastie afghane de Sûr. Les Afghans sous les Mogols. — A la mort de Baber, les Afghans reprennent un instant le dessus : son successeur, Humâyûn, passe la plus grande partie de son règne en exil, pendant qu'un de ses officiers afghans, Shîr Khân Sûr, fonde une nouvelle dynastie (1538-

phrase, the cow being the most sacred of all things in the Hindu's eyes, to be treated as his cows is to be well treated by him. »

[1] Voir les nombreux exemples dans nos chansons (Index lexicographique). C'était le premier signe qu'il entrait en pays de civilisation semi-indienne.

[2] *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, I, 325. Dans le même passage, Baber cite un autre mot, celui-là purement afghan, *liâr* « route » ; transcription intéressante, répondant sans doute à une prononciation monosyllabique *lâry*, qui a conservé un souvenir de l'*i* thématique des anciens thèmes en *i* devenus consonantiques (cf. p. LXXII et LXIV).

[3] *Ibid.*, II, 1-3, 29, 39, etc.

1556). La restauration de Humâyûn et le règne glorieux d'Akbar ouvrent la période d'ascendant incontesté et durable de l'empire mogol : cette période dure jusqu'à la fin d'Aurangzêb (1556-1707).

Durant toute cette période, les Afghans reconnaissent la suzeraineté mogole. Le repos n'est troublé que par des soulèvements heureux des Yûsufzais sous Akbar (1586) et l'insurrection religieuse des adhérents du Pîr Rôshan, le réformateur communiste, dont la doctrine est étouffée par la polémique atroce de l'Akhûn Darvêza, mais dont le parti reste en armes durant près d'un siècle[1]. Les tribus s'initient, sous la suzeraineté mogole, à l'ordre et aux arts de la civilisation : mais la tyrannie et la déloyauté d'Aurangzêb déchaînent contre lui le Khân des Khaṭaks, Khushḥâl Khan, dont le génie rêve l'unité de la race[2] et la formation d'une nationalité afghane, mais se heurte contre l'éternelle anarchie de la tribu.

129. Le nouvel empire afghan. Les Ghaljais. Les Çadûzais. Les Bârukzais. — L'unité se fait d'un autre côté, du côté de la Perse. Les Ghaljais, de Qandahâr, vassaux des Sefevis, se soulèvent à la voix de leur chef, Mir Vaïs, enlèvent l'empire au grand Sofi et menacent Bagdad (1709-1729). Nâdir Shâh écrase les Ghaljais, les chasse de Qandahâr, au profit de la tribu des Abdâlis, qu'il y appelle de Hérat, restaure l'empire iranien, mais prépare, par sa partialité pour ses mercenaires abdâlis, un nouvel empire afghan plus durable que l'autre. Son véritable

[1] Voir le chapitre suivant, § 135.

[2] «Si les diverses tribus se soutenaient les unes les autres, les rois auraient à se courber et se prosterner devant nous. . .

«Nous parlons la même langue, nous parlons tous afghan, mais nous ne comprenons pas ce que nous nous disons l'un à l'autre.» Voir *Lettres sur l'Inde*, p. 283.

successeur est son jeune favori, Shâh Aḥmad, de la tribu royale des Çadûzais[1] (1747-1771), qui renouvelle l'empire du Ghaznévide[2], venge sur le Grand Mogol les injures de la dynastie de Lodi, envahit et pille cinq fois l'Inde et dédaigne de la garder pour lui-même. Il tient le Grand Mogol prisonnier à Delhi, anéantit à Pânîpat la puissance mahratte[3] (7 janvier 1761) et ayant ainsi détruit les deux forces organisées de l'Inde musulmane et de l'Inde hindoue, la livre d'avance à la rapacité européenne.

Dans la décomposition de l'empire, les aventuriers afghans du pays Yûsufzai et Bangash vont se tailler des principautés au cœur de l'Hindoustan : de là les États du Rohilkhand, les seuls qui arrêteront au nord les progrès de l'Angleterre.

L'empire durrâni survit peu à son fondateur. Ses successeurs, Tîmûr, Shâh Zamân, Shâh Shujâʿ, Maḥmûd, en voient l'effondrement. En 1818, la dynastie çadûzaie disparaît, renversée par la famille ministérielle des Bârukzais, qui règne encore et agonise entre les menaces de la Russie et la protection de l'Angleterre.

La race afghane, à présent, est divisée en trois tronçons : les Afghans de l'Afghanistan, qui est le berceau de la race, sous la domination de l'Émir Bârukzai; les Afghans du Yâghistân ou du pays indépendant (Çvât, Bunêr, Bâjauṛ), où la race, absolument libre de toute influence étrangère, a le mieux conservé son caractère natif; les Afghans de l'Inde anglaise, qui habitent les six districts de la frontière nord-ouest et qui, subjugués à partir de 1823 par Ranjit Singh et les Sikhs, domp-

[1] Originaire de Multân.

[2] Sous le titre d'empire durrâni : Aḥmad Shâh, à son avènement, changea le nom des Abdâlis en Durrânis.

[3] Voir la première ballade de notre Recueil.

tés par le Napolitain Avitabile qui remet en usage les procédés de Baber, ont passé sous la loi anglaise en 1849 avec le reste de l'empire sikh et ont sauvé l'Angleterre dans la grande rébellion de 1857.

II

130. Les éléments étrangers dans la race afghane. — Des faits qui précèdent se dégage la conclusion que les populations qui parlent afghan aujourd'hui et que l'on embrasse sous le nom d'Afghans ne représentent pas un seul et même élément ethnique. Il faut en déduire : 1° un élément tartare, comprenant les Ghaljais et peut-être les Farmalis (ou les Khatanis[1]); 2° un élément arabe, qui est peut-être ce qui a donné à certains types afghans cette empreinte sémitique dont on s'est parfois prévalu pour justifier leur prétention à une origine juive; 3° un élément çvâtî ou hindou, celui-ci tout local et mal fondu. L'infusion arabe date de l'hégire; l'infusion tartare d'un ou deux siècles avant l'hégire. Nous devons donc remonter vers le ve siècle de notre ère pour trouver des Afghans purs et irréductibles, ou du moins que l'absence de documents historiques nous présente comme tels. Ces Afghans, ancêtres au moins spirituels de toute la race actuelle, qui tient d'eux sa langue et ses mœurs et une partie de son sang, nous les trouvons installés dans les monts Sulaimân et dans les montagnes qui ferment au sud la vallée de Kâbul, autrement dit dans l'Arachosie des anciens, le Zâbulistân du moyen âge. Est-il possible de retrouver leur trace dans les documents plus an-

[1] Sans parler des éléments qui ne se sont jamais fondus, tels que les Hazâra, apport mongol de date récente (XIII[e] siècle) et qui a conservé en partie la langue mogole.

ciens, en particulier chez les classiques, car la Perse et l'Inde de cette époque sont des sources trop stériles et trop troubles?

131. Les Afghans chez les historiens classiques. — On ne peut guère s'attendre à trouver ces montagnards bien souvent cités, ni même désignés d'une façon claire. Ils avaient trop peu d'importance politique : la grande histoire se passait dans la plaine et dans les villes, dans la basse vallée de l'Étymandros. Il est pourtant possible que ce soit nos montagnards qu'avait en vue Arrien quand, dans le dénombrement de l'armée de Darius à Arbèle, il met sous les ordres de Barsaentès, satrape d'Arachosie, «les Arachosiens et ceux que l'on appelle les Indiens montagnards» (Βαρσαέντης δὲ Ἀραχώτων σατράπης Ἀραχώτους τε ἦγε καὶ τοὺς ὀρείους Ἰνδοὺς καλουμένους, III, viii, 4; édit. Krüger). Ces Indiens montagnards[1] sont, il est vrai, probablement les mêmes que Quinte-Curce décrit sous le nom de Parapamisadae et dont Alexandre, au sortir de l'Arachosie, traverse le pays sauvage pour arriver au Caucase indien, c'est-à-dire à l'Hindû Kush. Or le nom de Parapamise, ou plus correctement Paropanise, désigne généralement le Caucase indien (τοῦ ὄρους τοῦ Παραπαμίσου ἢ Καυκάσου, Arrien, V, iii, 4; cf. V, iv, 5), qui ferme au nord la vallée de Kâbul et, par suite, commence précisément là où finit la région afghane proprement dite. Mais si même les montagnards indiens du satrape d'Arachosie sont les montagnards d'Arachosie, c'est-à-dire du pays habité aujourd'hui par les Afghans, cette identification purement locale reste assez stérile et ne nous apprend rien sur la continuité d'un élément afghan, d'Alexandre à nos jours. Il est assez naturel que les montagnes afghanes fussent

[1] Voir la note de la page clxxxi.

habitées par des montagnards dès le temps d'Alexandre : cela ne prouve pas que les Afghans purs soient les descendants de ces montagnards. Il nous faudrait au moins une continuité dans les noms ethniques.

132. Les Afghans (*Pakhtûns*) sont-ils les Πάκτυες d'Hérodote? — Peut-être ce lien de continuité nous est-il donné, comme Lassen l'a supposé dès le début des études indiennes, bien avant les historiens d'Alexandre, par Hérodote même. Les Pactyes d'Hérodote (Πάκτυες) auraient conservé leur nom presque sans altération dans celui des Pakhtûns d'aujourd'hui. Il est sans doute dangereux de combler avec deux noms propres le vide de vingt-quatre siècles. Voici le passage important pour la décision de la question : « Darius, désireux de connaître la situation exacte de l'embouchure de l'Indus, organisa une expédition navale (celle de Scylax), qui, partie de la ville de Caspatyre et du pays des Pactyes, descendit le fleuve dans la direction du soleil levant et arriva ainsi à la mer. » (IV, 44.)

Ce passage, interprété en lui-même et abstraction faite de toute préoccupation étrangère, nous reporte clairement dans la région de Kâbul : une expédition persane qui descend l'Indus dans la direction du soleil levant descend la rivière de Kâbul. Le Grec Scylax aura considéré la rivière de Kâbul, le Κώφης, comme étant la branche principale de l'Indus : d'ailleurs il faut se rappeler que tout le pays s'appelait « le pays des sept Indus (des sept rivières), *hapta hiñdavô* », et que les divers affluents dont se formait le grand fleuve étaient tous déjà l'Indus. Il est vrai que l'on assimile Kaspatyre à Kashmire, mais ou l'assimilation est inexacte, ou il y avait un autre Kaspatyre dans le bassin du Kophès. Si la rivière que descend Scylax est en effet le Kophès, le pays des Pactyes sera le pays de Kâbul

et le pays voisin et l'assimilation des Pactyes aux Pakhtûns gagnera par là en vraisemblance. Les quelques détails que l'on donne sur les Pactyes ne sont pas contraires à cette hypothèse : ils sont vêtus de sisyrnes, c'est-à-dire de peaux de mouton (Hérodote, VII, 68); ce sont les *pûshmín* dont se revêtent encore les montagnards afghans. Hérodote les traite d'Indiens[1], mais dit que leurs mœurs ressemblent à celles des Bactriens, ce qui nous ramène au type iranien (III, 102).

Le nom au contraire des Pactyes, bien qu'il soit au fond la seule et véritable raison qui a suggéré ce rapprochement, offre une difficulté sérieuse : des deux prononciations du nom des Afghans, *Pushtûn* et *Pukhtûn*, plus anciennement *Pashtûn*, *Pakhtûn*, la prononciation *Pakhtûn* est récente et dérivée de la première, *Pashtûn*, celle dont le pluriel, *Pashtâna*, a donné le nom indien des Afghans, *Paṭhân* (§ 30), de sorte que l'on attendrait en grec Πάσΐυες. Il est possible, il est vrai, que *Pashtûn* lui-même ne soit pas la forme primitive et nous sommes obligés, si stérile que soit en général l'analyse étymologique des noms propres, de rechercher quelle en a pu être la forme primitive.

Voici les formes grammaticales du mot :

Pashtûn « Pathan »;
pluriel *Pashtâna* « Pathans »;
fémin. *Pashtana* « Pathane ».

Les Afghans donnent deux explications du nom. Selon les uns, *Pashtûn* dérive de *Pashtû* « langue afghane » et signifie « qui parle *Pashtû* »; mais *Pashtû* même est en réalité un adjectif féminin pris substantivement et signifie « afghane », le

[1] On traitait d'Indien tout le versant droit de l'Indus. Au temps même de Pline et des Parthes, on comptait dans l'Inde les quatre satrapies, absolument iraniennes, d'Arachosie, Gédrosie, Arie et Paropanise (*Pline*, VI, 23).

mot « langue », *zhaba*, étant sous-entendu. Selon d'autres, il dérive du nom d'une montagne d'où la race est venue et nommée *Pusht*. Il existe en effet une chaîne particulièrement connue sous ce nom dans le massif du Sulaimân; d'ailleurs *pusht* est un terme général, très commun dans l'onomastique géographique de Perse et d'Afghanistan, et signifiant « montagne », littéralement « dos, croupe »; diminutif afghan *pushta* « colline ». Dans cette explication, *Pashtûn* serait dérivé de *pusht-*, par suffixe *ûn* (anciennement *-âna*), et signifierait « montagnard, Highlander », par opposition aux gens de la plaine, aux *Tâjik* du temps.

Mais le mot devenu *pusht* en persan et en afghan est dans la vieille langue *parshti* ou **parshtu*. Si donc les Pactyes sont nos Afghans, il faut admettre, ce qui n'est pas inadmissible, que Πάκτυες est une transcription imparfaite pour Παρστυες ou plutôt Παρshτυες et que le *kt* des Grecs représente le son exotique *rsht*.

133. Les Παρσυῆται de Ptolémée. — Les Pactyes et la Pactyène ne reparaissent plus après Hérodote : ni Strabon, ni Pline ne les connaissent. Mais Ptolémée, dans la description de l'Arachosie, sépare l'Arachosie des Paropanisades, c'est-à-dire du pays au sud duquel il faut chercher le Pactyène, par une chaîne nommée « monts des Parsuètes »[1] (διὰ τῶν Παρσυητῶν ὀρῶν), et parmi les quatre tribus qu'il connaît en Arachosie il cite comme la plus septentrionale celle des *Parsuètes*, Παρσυῆται. N'aurions-nous pas ici les Παρσ́τυες attendus et dans le pays même où on les attendrait? La déformation de la terminaison *es* en ῆται (Παρσυῆται pour Παρσ́τυ-ηται) est amenée

[1] Faut-il les identifier avec les monts Parsunta (ὄρη Πάρσυντα de la *Chrestomathie de Strabon*, XV, éd. Didot) qui forment au nord la frontière de l'Arachosie avec les monts Bagoa (βάγωα).

par l'analogie des nombreuses formes grécisées en ται, comme Ῥωπλοῦται, Ἑωρῖται (même paragraphe), Βωλῖται (ou Καϐωλῖται), Ἀμϐαῦται (ch. XVIII, Paropanisades, § 3; éd. Nobbe), etc.

Si les Πάκτυες d'Hérodote et les Παρσυῆται de Ptolémée sont bien les mêmes que les Pushtûns d'aujourd'hui, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils aient déjà parlé au temps d'Hérodote la langue qu'ils parlent aujourd'hui, ni qu'ils soient de race iranienne. Les Ghaljais, les Arabes, les Farmalis, les Çvâtîs ont oublié le turc, l'arabe, le penjabi (?) pour apprendre l'afghan, et nous n'avons aucune donnée sur la langue ancienne que l'on parlait dans la montagne. Il se peut qu'il n'y ait aucun élément de race iranienne parmi ces montagnards; qu'ils représentent des tribus aborigènes refoulées par la colonisation iranienne; ou inversement des envahisseurs nouveau-venus, comme les Ghaljais et les Arabes, peut-être les débris de ces tribus scythiques (les Ssé des Chinois) qui fondèrent vers le Ier siècle avant notre ère à l'ouest du Penjab un état éphémère dont il ne reste que les monuments numismatiques. L'hypothèse peut ici se donner carrière, mais sans profit. L'intérêt de la recherche n'est pas là, il est dans l'origine de leur langue. Or cette langue est celle que l'on parlait dans le sud-ouest de l'Iran, dans la région que les Grecs appelaient Arachosie, que l'épopée persane appelait Zâbulistân. Refoulée de la plaine par le persan, abandonnée par la masse de la population civilisée, elle est restée ou s'est réfugiée dans la montagne : et c'est là que nous la retrouvons sur les lèvres de tribus à demi sauvages, vrais *dévs* du Zâbulistân, qui peut-être l'ont apprise jadis comme une langue étrangère et qui nous rendent à présent la langue que l'on parlait à Kâpishakâni avant qu'elle fût détruite par Darius[1],

[1] Pline, VI, XXV, lire Darius au lieu de Cyrus. Cf. Behistûn, III, 59.

celle qu'on parlait à Alexandrie d'Arachosie (Qandahâr) au temps de la conquête grecque; celle que parlait Rustem, fils de Zâl, roi du Zâbulistân.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE DES AFGHANS.

Les Afghans ont deux sortes de littérature, l'une écrite, l'autre orale.

I

134. La littérature écrite des Afghans. — La littérature écrite est de date relativement récente. Il ne semble pas qu'elle ait commencé avant les Mogols. La tradition veut pourtant que le premier livre écrit en afghan soit une histoire de la conquête yûsufzaie (de 1413 à 1424; voir plus haut § 126) et du partage du pays de Çvât entre les diverses branches de la tribu conquérante. L'auteur serait un des chefs de la conquête et l'auteur même du partage, le Shaikh Malî, sous l'autorité duquel les Yûsufzais ont mis tous leurs usages, même et surtout ceux qui mettent le Coran en échec, comme par exemple le droit des pères de vendre leurs filles en mariage[1]. L'exem-

[1] Ce qui n'empêche pas le Çvât d'être « pays d'Islam » par excellence et les Yûsufzais d'être les plus fanatiques et les plus bigots des Musulmans. De là ce vers à double tranchant de Khushḥâl Khân :

په صوات کښِ دوه کفره يو حفي دی بل جلي
يو مخزن د درويزه دی بل دفتر د شيخ ملي

« Il y a en Çvât deux sortes d'impiétés, l'une voilée et l'autre ouverte; l'une est

plaire unique de ce livre d'or des Yûsufzais, sorte de *Domesday Book* de la race, est, dit-on, gardé mystérieusement, à l'abri des regards profanes, par les descendants de Shaikh Malî, dans le Kohistan de Çvât où est son tombeau. Un des successeurs de Shaikh Malî, Khân Khâjô, devenu chef des Yûsufzais en 1494, écrivit leur histoire depuis l'instant où ils avaient quitté Qandahâr jusqu'à son époque[1].

135. Le Pîr Rôshan et Akhûn Darvêza. — La littérature proprement dite commence avec le grand hérésiarque mystique et communiste, Bâyazîd Ançârî, «le Maître de Lumière», le *Pîr Rôshan*, ou, comme l'appelle son orthodoxe adversaire Akhûn Darvêza, «le Maître de Ténèbres» (*Pîr Târîk*). Il expose sa doctrine dans un livre écrit en quatre langues, arabe, persan, hindi et afghan, le *Khair ul Bayân*, et ridiculise l'Islam et le Qoran dans le *Khorpân*[2]. Il meurt proscrit en 1585, et ses adhérents, sous les ordres de son fils, soutiennent contre Akbar et ses successeurs une lutte qui dure près d'un siècle. Ses ouvrages, poursuivis par l'orthodoxie triomphante, disparaissent : on dit qu'il en reste quelques exemplaires parmi les rares Rôshaniens qui subsistent dans la vallée de Tira : on n'en connaît

le Makhzan de Darvêza (l'orthodoxe fanatique; voir § 135), l'autre est le Livre de Shaikh Malî.»

Sayyid Aḥmad périt dans son triomphe pour avoir voulu faire plier les usages locaux à la loi vraie du Coran (voir plus bas page 12).

[1] Le livre de Khân Khâjô est la source du Târîkhi Ḥâfiz Raḥmat, histoire de la conquête yûsufzaie, écrite en persan en 1770. Voir Dorn, *History of the Afghans*, XI-XII; Raverty, *Grammaire*, 2e édition, p. XXXII de l'Introduction.

[2] Parodie du nom du Qoran, *Furqân* (Raverty, *l. l.*, p. 32). Sur l'histoire et les dogmes de Bâyazîd et sa réfutation par Akhûn Darvêza, voir Leyden, *Asiatic researches*, XI, 363 et suiv., et le *Dabistân*, tr. Troyer, III, 26-49; éd. Calcutta, 380-390.

que les citations contenues dans la réfutation d'Akhûn Darvêza et quelques aphorismes rythmés qui courent encore dans la tradition, d'une moralité plus que étrange, mais d'un tour original et qui peut expliquer le prestige exercé par le Maître de Ténèbres sur ceux qui l'entouraient[1]. La poésie commença avec lui comme la prose : lui-même était poète et l'un des premiers poètes dont on ait gardé le nom est un de ses disciples, Molla Arzânî, dont malheureusement l'œuvre semble perdue. Les vers les plus anciens que l'on possède jusqu'à présent sont des vers improvisés par le frère d'Akhûn Darvêza en réponse à un vers insultant de l'hérétique sur la science théologique et les docteurs[2].

[1] Voir plus bas, p. 182, n° 3, p. 241, et *Lettres sur l'Inde*, p. 182.

[2] Imprimés dans la *Chrestomathie* de Dorn (p. 77-78) et plus correctement dans l'édition du Makhzani Islâm de Pêshavar (dernière page). En voici la traduction :

«Écoutez, amis! Le Prophète était assis dans l'assemblée des fidèles (à la mosquée). Gabriel vint à lui, miséricordieux, de la part du Dieu bon.

«Le Prophète dit : Voici, Gabriel est venu, mes amis, de la part du Dieu bon. Quand cinq cents ans auront passé sur moi, mon peuple formera soixante-treize sectes.

«Il y aura des égarés de toute sorte; mais le Târîk sera le pire dans l'égarement.

«Attache-toi au Dieu bon : guide les fidèles dans la route de la loi du Prophète. Le Târîk est une fausse monnaie, qu'il a recouverte d'une lame d'or.

«Quand Târîk fait la prière, il ne fait pas l'ablution : celle-là même il ne la ferait pas si le peuple n'y croyait. Et voici une autre preuve de la grandeur de sa perversité d'enfer, c'est qu'il insulte la science.

«Ô porc maudit, ne traite pas les docteurs en ennemis. Prends la trace du pied des docteurs : les docteurs te mettent en bonne voie, ce sont les cavaliers de la Sharî'ah.

«Ce Târîk est un maudit. À la vue de Dieu, il le nie; sa vie est plongée dans le mensonge. Ô Târîk, hérétique, puisse t'advenir misère!

«Ne fais pas tant d'histoires avec ton esprit volontaire. Puisses-tu tomber dans le châtiment de Dieu!

Le premier écrivain qui nous soit connu directement par ses œuvres est l'Akhûn Darvêza[1], le grand docteur des Afghans, grand par l'autorité plus que par le talent, car tout son génie consiste dans l'invective effrénée. Il n'est pas de recueil d'insultes et de gros mots comparable au vénéré *Makhzani Islâm*[2]. Akhûn Darvêza, écrivain infatigable, a laissé plus de cinquante ouvrages, la plupart encore inédits. L'un d'entre eux a une valeur historique réelle : c'est le *Makhzani Afghâni*, histoire des Afghans depuis les origines, souvent cité par Afzal Khân et les historiens des Afghans, et souvent confondu par les Européens avec le *Makhzani Islâm*.

136. La poésie classique des Afghans. — Le plus ancien poète dont on ait conservé les œuvres est le petit-fils de Bâyazîd, Mîrzâ Ançârî, poète de l'école mystique qui ouvre la voie où s'engagera pendant longtemps toute la poésie religieuse afghane[3]. Cette poésie, pénétrée du soufisme persan, reproduit, mais avec plus de simplicité et de sérieux, les symboles consacrés de l'amour divin.

La poésie profane et laïque trouve son expression la plus haute dans Khushḥâl Khân, prince des Khaṭaks, âme de guerrier et de poète, qui chante du même style qu'il combat

« Ô misérable et maudit Târik, vraiment tu as exercé quelque magie, pour avoir fait des jeunes filles tes sectaires. »

[1] Leyden, *Asiatic researches*, t. I.

[2] Les poésies de son frère citées plus haut donnent un spécimen de son style. Le Makhzan a été publié par le fils de Darvêza, au commencement du xviie siècle. Sur les différentes recensions, voir Leyden. Publié à Pêshavar (chez Ghulâm Mursalîn; imprimé à Delhi), 160 pages in-8°, sans date.

[3] Extraits publiés par Dorn, Raverty, et traduits par Raverty dans ses *Selections from the poetry of the Afghans* (Londres, 1864 : ce dernier ouvrage forme une excellente anthologie de la poésie savante des Afghans).

(1613-1691)[1]. Voici en trois vers l'histoire de la poésie afghane avant lui :

« Quand je levai mon étendard dans le champ de la poésie afghane, je subjuguai l'empire des mots au galop de mon cheval de guerre.

« J'ai rejeté au fond de la valise les odes de Mîrzâ, j'ai souri d'Arzâni, le Khoshkai, de la race de Zamand.

« Il y avait Daulat et Wâsil et bien d'autres encore : et j'ai ri au nez de toute la bande. »

Khushḥâl, en effet, a rejeté dans l'oubli tous ses prédécesseurs, sauf Mîrzâ, et est encore populaire au sens vrai du mot, c'est-à-dire que les chanteurs populaires le chantent encore pour le peuple. Quand je formais ma collection de chansons populaires et demandais des chants à un *ḍum*, il commençait par me demander : « Voulez-vous une chanson de Khushḥâl Khân Khaṭak ? » Khushḥâl, aussi fécond qu'Akhûn Darvêza, a laissé une cinquantaine d'ouvrages en prose et en vers : son Divan seul a été publié[2]. Son petit-fils Afzal Khân est l'auteur d'une grande compilation historique, le *Târîkhi Muraççaʿ*[3], dont la plus grande partie est consacrée aux légendes pseudo-historiques sur les origines afghanes, mais précieux pour les périodes modernes et l'histoire des deux siècles qui précédèrent Khushḥâl.

La poésie de Khushḥâl, comme celle de Mîrzâ, est née de

[1] Sur Khushḥâl Khân, voir Raverty (*Gulshani Roh* et *Selections*), Hughes (*Kilîdi Afghânî*) et *Lettres sur l'Inde*, p. 269 et suiv.

[2] Par le Dr Bellew (Pêshavar Jail Printing Press, 1869, 607 pages in-8°). C'est la reproduction du manuscrit de la famille (aux mains d'Afẓal Khân de Jamâlgaṛi, voir *infra*, p. 199).

[3] Une tradition veut que le Târîkh ait été écrit d'abord par Khushḥâl : Afzal n'aurait fait qu'y ajouter les ornements d'élégance et de style arabe, d'où le titre de *Muraççaʿ*.

la poésie persane. Khushḥâl lui-même se vante d'avoir écrit en Pushtu sur des thèmes vierges, d'après la manière du poète de Shîrâz et du poète de Khojand. L'ambition de tout poète afghan est de laisser un Divan. Mais le poète afghan, quand il est vraiment poète, est bien supérieur à ses modèles persans par la simplicité, le naturel et la spontanéité : dans ses afféteries même, et ses artifices de rhétoriques il y a la naïveté du sauvage et de l'enfant et non le raffinement du décadent épuisé. « On n'y rencontre point les absurdités éclatantes si fréquentes dans la poésie asiatique. » (Dorn.)

Toute la littérature afghane est concentrée dans la région de l'Est, la plus voisine de l'Inde et la plus soumise aux influences littéraires de Delhi. La tradition de Mîrzâ est continuée par le Mohmand 'Abdul Raḥman [1], le plus populaire des poètes mystiques, que la légende fit entrer en lutte poétique avec Khushḥâl, et par son compatriote 'Abdul Ḥamîd [2]. La tradition de Khushḥâl, qui, lui aussi, d'ailleurs, sait être mystique à son heure, la chose étant de bon goût et une des parties de l'art, est suivie par son innombrable descendance, car il laissa autant d'enfants que d'ouvrages, et une vingtaine d'entre eux ont leur Divan. Hugo, s'il eût été Afghan, n'eût pas écrit :

J'aurais été soldat si je n'étais poète.

La poésie devient un des talents nécessaires du prince et du guerrier : *bene agere et bene canere*. Ḥâfiz Raḥmat, le fameux Rohilla, laissa un Divan ; le fondateur de l'empire durrâni, Aḥmad Shâh, cinq fois conquérant de l'Inde, en laissa un aussi, plein d'effusions mystiques. Ses descendants, élevés à la persane,

[1] Publié à Lahore (1293 H.) et à Delhi (1299 H.).
[2] Divan publié à Pêshavar.

continuent la tradition, mais en persan, et oublient la langue nationale.

137. Littérature de traduction. — A côté de cette littérature, imitée du persan, et qui n'a d'intérêt artistique que dans quelques œuvres, se développe une littérature de traduction et de paraphrase. Cette littérature est surtout théologique et romanesque. La traduction théologique s'alimente aux sources arabes et persanes; la traduction romanesque, aux sources persanes et hindoustanies. Dans les dernières années, Pêshavar est devenu un centre actif de traduction et de *rifacimenti* et chaque année sort du *Bâzâri Qiçça Khvâni* «le Bazar où on lit les histoires» quelque traduction nouvelle de théologien, ou de poète persan, ou de romancier hindoustani; quelque mas navî racontant à nouveau soit la légende afghane d'Âdam Khân et Durkhânî ou de Fatḥ Khân de Qandahâr; soit le conte des *Mille et une nuits* de Saif ul Muluk ou celui de Badri Munîr; ou le poème persan de Yûsuf et Zulaikha, ou de Laila et Majnûn, ou le Ṭuṭi Nâma; ou la nouvelle hindoustanie de Gul u Çanâbar, ou de Gul Bakavalî; ou le roman penjabi de Hîr et Ranja. Cette littérature de *rifacimenti*, quoique populaire, n'a pas plus de valeur propre que les extases mystiques des imitateurs d'ʿAbdul Raḥman, et que n'en aurait en soi la traduction ou l'adaptation italienne ou anglaise de quelque roman français. Elle peut cependant par instants poser des questions intéressantes dans l'histoire de la transmission des légendes; parfois la source est inconnue et à déterminer, ou les intermédiaires échappent. Un poème comme celui de *Bahrâm et Gul Andâma*, qui ne se retrouve jusqu'à présent qu'en afghan et dans le dialecte guran du Kurdistân, est certainement un rejeton d'une source persane; mais, malgré la maigre valeur du

poème, il serait curieux de retrouver l'original persan et surtout les voies étranges de propagation et de transmission qui l'ont fait passer chez deux des tribus les moins cultivées et les moins littéraires de l'Iran, aux deux extrémités opposées du plateau[1].

II

138. La littérature populaire. — Toute cette littérature écrite est donc éminemment savante et étrangère : savante et étrangère dans la poésie des faiseurs de Divans, étrangère dans la bibliothèque bleue de Qissa Khvânî. L'une et l'autre, Khushḥâl Khân toujours mis à part, nous apprennent fort peu de chose sur les Afghans, leurs mœurs, leur génie. La langue même n'y paraît pas dans sa pureté parfaite, étant noyée de termes persans et arabes dans l'une, d'hindoustanismes dans l'autre. La littérature véritable des Afghans, la seule que le peuple comprenne et apprécie, et qui, à son tour, donne de lui une peinture réelle, c'est la littérature orale, et pour en prendre la forme la plus saisissable, parce qu'elle est fixée par le rythme, ce sont ses chansons.

139. Les poètes populaires, leur organisation. — Ces chansons sont l'œuvre de poètes illettrés. Le poète-chanteur, le *ḍum* ou ménestrel, car le plus souvent le poète populaire se recrute parmi la caste des chanteurs, joue dans la vie afghane un rôle analogue à celui du barde chez les Gaulois. Méprisé du poète de cabinet, du Shâʿir شاعر qui a étudié Ḥâfiz ou Saʿdi, qui en fait des pastiches en *pushtu* et frémit de colère et de mépris quand il entend un ménestrel, fût-ce Mîrâ, prendre le titre de

[1] Le poème afghan a été publié dans le *Kilîdi Afghânî;* pour le poème guran, voir Rieu, *Catalogue*, p. 734.

shâ'ir, il est le favori du peuple qui vient écouter et applaudir ses chansons et ses récits rimés dans la chambre commune, la *ḥujra* حجره. Le chant est la passion des Afghans. Quand trois Afghans sont réunis, il y a un chanteur parmi eux. Souvent dans les réunions du soir, à la ḥujra, un homme se lève tout à coup, prend le rebâb et chante. Peut-être est-il sous le coup d'une accusation capitale, peut-être demain sera-t-il dans la montagne à chercher un refuge contre le juge et le bourreau : qu'importe, tant que la chanson dure, tout est oublié.

Les poètes populaires forment des écoles; car, quoique le poète populaire ne soit pas un lettré au sens du mot, il a son éducation spéciale; ce n'est pas un ignorant, il a appris son métier.

Le *ḍum* novice va auprès d'un *ḍum* célèbre qui est devenu maître, *ustâd* استاد; il devient son *shâgird* شاگرد, son disciple[1]. Le maître lui enseigne ses propres chansons, puis les chansons des grands chanteurs passés ou présents et les chansons les plus populaires de Khushḥâl Khân. Il l'emmène à la ḥujra, où l'on se réunit tous les soirs pour causer des nouvelles du jour et écouter quiconque a un conte à conter ou une chanson à chanter; il l'emmène avec lui aux fêtes, privées ou publiques, où on l'a invité. L'ustâd prend pour lui la moitié de la somme donnée en honoraires par son hôte, et partage le reste entre ses shâgirds. Un bon *ḍum* mourra riche. Le fameux Mîrâ, l'auteur de Zakhmê, à la fin de sa vie, n'ouvrait pas les lèvres à moins de 50 roupies. Aux noces du fils du Navâb de Pêshavar, il reçut 500 roupies (1,000 francs).

Quand le shâgird commence à se sentir assez fort pour

[1] Voir la chanson 99 qui est un dialogue entre un maître poète et un élève poète.

voler de ses propres ailes, il quitte son maître, compose en son propre nom et devient ustâd à son tour. Les ḍums ne sont pas toujours très scrupuleux sur l'honnêteté littéraire, et le plagiat dans leur métier est des plus faciles et des plus communs. C'est l'habitude que le poète insère son nom en guise de signature, à la fin de la chanson[1] : vous n'avez qu'à substituer votre nom à celui de l'auteur réel ou du plagiaire qui vous a précédé. Tel fut le poète Shâmak, qui donna naissance au proverbe : بس کړه شامکه په اخر د ووهله « Assez, Shâmak ! Tu n'as fait que signer à la fin[2]. » On accusait le poète Mîrâ, qui connaissait une foule de vieilles poésies, de se parer ainsi des plumes d'autrui, et dans *Zakhmê* même il semble se défendre à la fin de l'accusation de plagiaire[3]. On trouvera parfois dans nos chansons l'écho des jalousies et des rivalités des poètes populaires[4].

140. Les poètes populaires sont des Indiens afghanisés. — Quoique leur œuvre soit si populaire et réponde si bien aux instincts du peuple afghan, ces poètes pourtant ne sont pas Afghans. Ce sont des Indiens[5] afghanisés. L'Afghan ne connaît que deux métiers : guerrier et agriculteur. Tous les autres métiers sont abandonnés aux races inférieures : parmi ces races inférieures se recrute la caste des *ḍums*. Le mot *ḍum* n'est pas afghan, c'est un mot hindoustani qui désigne la caste des musiciens; c'est le même mot qui, sous les formes *Dom*, *Lom* et *Rom*, désigne les chanteurs bohémiens ou gipsies de Perse,

(1) Voir le dernier vers de toutes nos chansons.
(2) Thorburn, *Bannû*, p. 295, 434.
(3) Voir plus bas, § 144, à l'article Mîrâ.
(4) Voir nos 39, 32; 77, 7; 82, 5.
(5) Je ne dis pas Hindous, car la plupart des poètes sont musulmans.

d'Asie Mineure et d'Europe[1]. Cela ne veut point dire que le *ḍum* des villages afghans soit pour cela identique aux gipsies : le *ḍum* n'est pas nomade, il appartient au pays, il en partage les mœurs, la langue, la religion.

Les poésies populaires ne viennent pas toutes de *ḍums* de caste; la division des castes n'est pas si stricte chez les Afghans qu'elle est dans l'Inde et des gens d'autre caste peuvent faire concurrence aux *ḍums*. Mais *ḍums* ou non, tous les poètes populaires sont des gens de petite race. Le grand poète de Naushahra, Muḥammad-dîn, est un marchand d'huile, un Tîlai : il est généralement désigné sous le nom de Muḥammad-dîn Tîlai, et parfois on l'appelle simplement le *Tîlai;* Nûr-uddîn, un des premiers poètes de la période sikhe, était un débitant, un *bhaṭyârâ*. Nous trouverons parmi nos auteurs un *maliâr* ou jardinier, le poète Amânat; un *dôbî* ou blanchisseur, le poète ʿAjam; un tisserand, Maqçûd Gul. Un Pathan est trop fier de sa race pour jamais descendre à se donner en spectacle sur la place publique. Mîrâ était bien Afghan de père, mais sa mère était musicienne et il avait perdu son père étant encore enfant (§ 144).

Tous ces poètes sont ordinairement musulmans; mais cela n'est pas absolument nécessaire : pourquoi un bon chanteur hindou ne gagnerait-il pas aussi honnêtement sa vie en chantant les saints du patron qui le paye? L'Hindou Sukyâ chantera les triomphes du Prophète, et Surâj les victoires des Afghans après avoir chanté celles des Sikhs.

141. LES GENRES DE LA POÉSIE POPULAIRE : *GHAZAL*, *CÂR BAITA*, *MIÇRÂʿ*. — Ainsi le personnel chantant de la poésie populaire

[1] C. Salemann, *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, IX, 421, note 7. Cf. Grierson, *Indian Antiquary*, 1886, p. 14.

afghane n'est pas afghan de race. Ses procédés sont également empruntés du dehors. Les formes où se moule la poésie populaire afghane sont d'origine indienne.

Les formes afghanes les plus usuelles sont : le *ghazal*, le quatrain ou *câr baita*, le *miçrâʿ*. Il n'y a rien de particulier à dire du *ghazal*[1] : il a passé de la poésie persane dans la poésie indienne, et c'est là que l'ont pris les poètes populaires de l'Afghanistan. (Les poètes lettrés l'ont pris de la Perse et de l'Inde à la fois.)

Le quatrain ou *câr baita* est essentiellement le vers de la ballade. En désignant par la même lettre les vers qui riment ensemble, on peut dire que le type général du *câr baita* est :

aaaM bbbM cccM dddM.

C'est le rythme plus connu dans la poésie musulmane de la Perse et de l'Inde sous le nom de *musammaṭ* مسمط (rattaché). Généralement la pièce commence comme un *ghazal*, c'est-à-dire par un vers à deux hémistiches rimant ensemble; viennent ensuite trois hémistiches rimant ensemble, puis un quatrième hémistiche rimant avec les vers de début qui sont répétés en refrain. Exemple, ballade 3 :

Strophe 1 :

sardâra
khumâra
taʿzîr dai
zandzîr dai
vazîr dai
bî shumâra
(sardâra)
(khumâra).

[1] Nos 1, 13, 22, 25, 29, 30-38, 47, etc.

Strophe 2 :

yârânû
sardârânû
nôkarânû

dilbâra et refrain.

Tel est le type du *câr baita;* pour être exact il faudrait dire un *câr miçrâ'*, car la strophe, abstraction faite du refrain, est composée de quatre hémistiches, ce que l'on appêlle en métrique persane un *murabba'*. Au lieu de trois hémistiches rimant, il peut y en avoir quatre, ce qui fera cinq hémistiches en tout, un *mukhammas.* Exemple, ballade 8 :

Strophe 2 :

(gaṛ bândi)
palôr 'âlama
shôr 'âlama
kôr 'âlama
khôr 'âlama

lavaṛ bândi
(gaṛ bândi).

Strophe 3 :

kiram-at var sara
quvv-at var sara
jinn-at var sara
shahâd-at var sara

kunaṛ bândi
(gaṛ bândi).

Le *câr baita* peut se dédoubler, chaque hémistiche devenant un vers dont les deux parties suivent les lois du *câr baita.* Exemple, n° 12 :

Strophe 1 :

islâm
gulûna
Lahûra
hâtyân vû
zûra
sikân vû
lûra
sipâhyân vû
khpal qâm
ſaudzûna
(islâm
gulûna).

Strophe 2 :

Mujâhidîn
la lirî
dûr bîn
mukha lirî
yaqîn
khabarî
tamâm
ḥukmûna.

On a ici, comme on voit, deux *mukhammas* entrelacés :

islâm	*gulûna*
lahûra	*hâtyân vû*
zûra	*sikân vû*
lûra	*sipâhyân vû*
qâm.	*ſaudzûna.*

Le *musammaṭ* est la forme favorite adoptée par les poètes musulmans de l'Inde dans les *marsyas*, c'est-à-dire dans les complaintes populaires chantées aux fêtes du Muḥarram en l'hon-

neur de Ḥasan et Ḥusain. C'est là que les poètes afghans l'ont trouvé.

Le *miçrâ'* est le genre le plus original de la poésie afghane : c'est un distique qui exprime une idée, un sentiment, et fait tout un poème. C'est la perle de la poésie afghane : tel de ces *miçrâ'* est simple et beau comme un *lied* de Heine ou un *stornello* d'Italie[1]. Le *miçrâ'* n'est pas plus original que les genres plus compliqués du *ghazal* et du *câr baita :* c'est le *ḍoṛhâ* indien. La définition du *ḍoṛhâ* multani, telle que le donne M. O'Brien, convient mot pour mot au *miçrâ'* afghan : «La forme de littérature la plus populaire est le Dorha, qui est un poème composé de deux vers. Partout où des Jats se réunissent pour plaisir ou pour travail, ils entonnent des Dorhas. Le sujet est pris de lieux communs. Les joies et les peines de l'amour, la séparation du foyer, l'immutabilité du destin, les intérêts de la vie agricole, forment le sujet de quatre-vingt-dix-neuf Dorhas sur cent[2].»

142. Objets de la poésie populaire. — La chanson afghane aborde tous les objets de la pensée populaire : amour, religion, légende, nouvelle romanesque, politique. J'ai essayé de former une collection de spécimens aussi variés que possible. J'ai écarté de la collection que j'avais formée les textes qui offraient le moins d'intérêt, et la collection que je présente au lecteur contient cent quatorze poèmes qui peuvent se ranger sous cinq titres : Chansons historiques; — Chansons religieuses; —

[1] Voir la collection de miçrâ's au n° 112; et n°s 14, 103, 104. Le mot *miçrâ'* signifie littéralement «hémistiche»; dans la poésie arabe, le distique s'appelle *bait* et se compose de deux *miçrâ'*. Nos miçrâ's sont de véritables *bait* et il faudrait dire «couples de miçrâ's» au lieu de «miçrâ's».

[2] *Glossary of the Multani language*, Lahore, 1881, p. x.

Légendes romanesques; — Chansons d'amour; — Mœurs et Folk-lore.

I. Chansons historiques (n°s 1-27). — Les Afghans n'ont point de presse : la chanson tient lieu de journal. Tous les événements de la vie politique trouvent immédiatement leur retentissement dans la poésie populaire. On pourrait refaire avec des chansons toute l'histoire de l'Afghanistan moderne, une histoire qui différerait certainement beaucoup de celle qu'ont écrite les Européens et fourmillerait d'erreurs et de contre-vérités, mais qui donnerait une idée bien plus exacte de l'esprit afghan et ferait mieux comprendre la marche des événements en nous mettant au cœur même de la nation. Ḥayât Muḥammad, l'auteur de *Ḥayât Afghâni* [1], attribue une grande part dans le soulèvement de l'Afghanistan contre les Anglais en 1839 aux excitations des Mollas et aux chansons des poètes : l'historien anglais de cette guerre, Kayes, n'a pas un mot pour ces chansons dont probablement il ignora l'existence. Imaginez un historien racontant les guerres de la Révolution sans connaître la *Marseillaise*.

L'intérêt de ces chansons, c'est qu'elles sont contemporaines des faits, elles en ont jailli directement : c'est le cri même de l'histoire. Notre collection couvre l'histoire d'Afghanistan durant un demi-siècle, de 1828 à 1881, période tourmentée et dramatique qui a vu la décadence de l'Afghanistan. Elle s'ouvre avec une ballade récente [2] sur un événement beaucoup plus

[1] *Histoire générale et description détaillée de la nation afghane* (en hindoustani), 696 pages in-4°, Lahore, 1867.

[2] Voir l'Introduction au n° 1. — Le ghazal de Faṭh Khân, n° 47, est par le fond le plus ancien de toute la collection, s'il remonte par une tradition continue aux événements historiques qu'il présente sous forme légendaire et qui appartiennent à l'époque d'Akbar, vers 1577. Voir p. 133.

ancien, sur le grand triomphe de la race, la victoire écrasante d'Aḥmad Shâh à Pânîpat sur les Mahrattes et les Mogols. Puis nous entrons, à soixante ans de là, en plein pied dans la décadence. La dynastie d'Aḥmad Shâh a été emportée (1818); les frères Bârukzais déchiquettent les débris de son empire; les Sikhs conquérants refluent sur l'Islam et vengent Pânîpat sur les descendants du vainqueur : mais un réformateur puritain, apôtre et guerrier, Sayyid Aḥmad Pâdishâh, crée, en face des Sikhs infidèles et des Bârukzais tièdes et profanes, un ordre militaire et religieux qui fait la veillée des armes pour la guerre sainte en permanence et doit régénérer l'Islam corrompu et exterminer le paganisme. Sayyid Aḥmad, trahi par les Bârukzais, périt sous les coups des Sikhs : mais la force qu'il a créée lui survit; elle n'a pas encore désarmé. En 1863, elle entre en lutte avec l'Angleterre, qui a pris au Panjâb la place des Sikhs, et ce premier choc, resté célèbre dans le Panjâb sous le nom de campagne d'Ambêla ou guerre de Bunêr, éveille dans l'imagination populaire un écho qui n'est pas éteint. Enfin la dernière guerre, celle de 1879, ouvre un nouveau cycle poétique.

Le cycle de Sayyid Aḥmad n'est représenté dans notre collection que par deux chansons (2 et 4), mais qui portent sur les deux points décisifs de sa carrière : sa grande victoire sur les Bârukzais à Zaida (1828), sa défaite et sa mort à Bâlâkôṭ (1831). Peut-être la première de ces chansons fut-elle entendue par Masson (voir p. 7).

Les guerres contre les Sikhs ne sont représentées que par une chanson (6) et par un fragment[1] du grand poète des guerres sikhes, Amîr.

Le cycle d'Ambêla et celui de la dernière guerre de l'Afgha-

[1] Donné page 19 de la traduction. J'ai laissé de côté un certain nombre de strophes dont le texte n'était pas assez sûr.

nistan sont richement représentés (7-14 et 16-25), le premier par quelques chants d'une éloquence farouche. Nous n'avons pu malheureusement nous procurer aucune chanson sur la première guerre d'Afghanistan, celle de 1839. Muḥammad Ḥayât m'écrit qu'il en avait formé une collection, mais elle a été envoyée en Angleterre et je ne sais ce qu'elle est devenue.

La politique intérieure des tribus, c'est-à-dire la guerre de tous contre tous, est représentée par trois spécimens (5, 27, 28), dont un absolument typique (27).

II. Chansons et légendes religieuses (29-43). — Cette section comprend dix chansons d'édification religieuse et morale, dont quelques-unes d'un sentiment profond et pénétrant; entre autres, celles d'ʿIsâ Akhûn Zâda et de Tavakkul. Suivent cinq légendes religieuses, dont trois sont relatives au cycle du Prophète et d'Abû Jahl et dont les sources sont à déterminer. On les trouverait sans doute dans quelqu'une de ces compilations de légendes religieuses, généralement traduites du persan, dont les Afghans sont si amoureux[1].

III. Légendes romanesques (44-51). — Cette section nous transporte dans toutes les régions de la légende orientale. Source grecque : le *Naufrage d'Alexandre*. Source persane : le *Faqîr et la Princesse*, transformation lointaine de la légende classique de *Farhâd et Shîrîn;* probablement aussi *Jalâd et Maḥbûba*. Source hindoustanie (penjabie ?) : *Nimbôlâ*. Source historique : ghazal de Fatḥ Khân.

IV. Chansons d'amour (52-98). — Elles sont innombrables : un *ḍum* que l'on fait chanter ne comprend pas qu'on lui de-

[1] *Javhar alanbia; Durri majâlisi afghâni*, etc.

mande autre chose. Je ne donne qu'une partie de celles que j'ai recueillies, et peut-être trouvera-t-on que j'aurais pu encore me limiter davantage; car c'est certainement la partie de la littérature populaire afghane la plus monotone et où le cliché tient le plus de place. Certes tout n'est pas banalité dans ces quarante-six chansons : la ballade de Muḥammadjî, le poète fou d'Abbottabad (n° 77), est une chose unique, non seulement dans la poésie afghane, mais dans toute littérature amoureuse que je connaisse, « moitié Baudelaire, moitié Cantique des cantiques ». La lecture de Pétrarque fera mieux comprendre et peut-être même goûter Mîrâ, Muḥammaddîn Tîlai, Tavakkul, avec leurs mièvreries raffinées et naïves. Mais précisément l'intérêt scientifique de ces chansons est en partie dans la monotonie des procédés d'école et dans le jeu attendu des métaphores : c'est toujours un bruit d'anneaux de nez qui se balancent, des muhurs d'or qui pendent aux cheveux de la bien-aimée, des rayonnements de ṭîkas au front, de grains de beauté sur les joues et le menton; ce sont des plaintes de mendiants d'amour, derviches au sanctuaire de la bien-aimée; des cœurs transpercés par les couteaux de la séparation, rôtis par le chagrin comme un kabâb, et devenus *sati* comme la veuve indienne. La bimbeloterie poétique est, comme on voit, presque tout entière achetée au bazar indien, et parmi les métaphores mêmes du sentiment, nous sommes dans la tradition de l'Inde plutôt que de la Perse, chose facile à comprendre, nos poètes étant élevés dans la tradition indienne et le costume féminin étant tout indien, au moins dans la partie occidentale du pays afghan.

V. Mœurs et Folk-lore (99-114). — Cette partie est la plus variée du recueil, celle qui entre le plus profondément dans la

vie intime de l'Afghan, et c'est peut-être celle que les amateurs de « documents humains » trouveront la plus instructive.

143. Unité de la poésie populaire. — Tous ces textes ont été recueillis, les uns à Pêshavar, où j'ai passé le mois d'avril 1886, et les autres à Abbottabad, où j'ai passé les mois de mai-septembre. J'ai été aidé à Pêshavar par Pîr Muḥammad ʿAlî de Sifîd Dhêrî, et à Abbottabad par le Maulavî Muḥammad Ismaʿîl Khân, auquel je dois la plus grande partie de ma collection. Voici en général comment nous procédions : on faisait venir le chanteur, qui chantait sa poésie; puis le munshi l'écrivait sous sa dictée et ensuite nous l'étudions ensemble. Il y a dans tous ces chants d'innombrables allusions à la vie afghane ou aux événements des dernières années qui seraient restés pour moi, sans ce secours, des énigmes insolubles. Toutes ces chansons n'ont pas été chantées devant moi; une fois assuré de la sincérité de mes munshis et de leur respect du texte oral, je les ai souvent chargés, étant pressé par le temps, de recueillir les chansons pour moi. J'en ai aussi trouvé un certain nombre dans un recueil manuscrit, contenant beaucoup de chansons populaires et qui avait été formé par un commissaire de police lettré, ʿAnvân Uddîn[1], pour feu M. Robinson, ancien député commissaire de Hazâra. Je ne sais si M. Robinson l'avait fait faire pour son plaisir personnel ou s'il comptait en tirer une publication. J'ai trouvé dans ce manuscrit un certain nombre de chansons intéressantes, particulièrement de chansons politiques. On en trouvera plus loin l'indication. J'en ai pris aussi quelques-unes dans un cahier de chansons écrit par mon munshi Ismaʿîl. L'immense majorité a été recueillie directement et beaucoup

[1] Voir plus bas, n° 16.

étaient écrites pour la première fois. Car il est très rare que les chanteurs eux-mêmes aient des copies de leurs poésies : la tradition de l'enseignement oral est le grand agent de transmission. Il est inutile de dire qu'aucune chanson populaire n'a encore été publiée [1].

Bien que nos chansons aient été recueillies dans un coin du territoire britannique, c'est-à-dire sur une aire très limitée et où l'Afghan est à moitié civilisé, elles représentent pourtant, beaucoup plus exactement qu'on ne serait d'abord tenté de le croire, l'ensemble de la littérature populaire afghane. Les auteurs ne sont pas tous des Rayas ou sujets anglais; il y en a qui appartiennent au Yâghistân, c'est-à-dire au pays des Afghans purs. Il en vient aussi du pays de l'Émir, de Jalâlâbâd. Je n'ai rien du pays de Qandahâr [2]; il serait intéressant de savoir si la poésie populaire est influencée là par la Perse plus voisine ou par l'Inde. Il semble cependant que le mouvement littéraire soit là très faible, s'il existe; car l'unité de répertoire du peuple afghan est établie par les quarante mille *Povindas* qui deux fois chaque année passent en caravane les monts Sulaimân, apportant avec eux les produits de l'Asie centrale et remportant, avec les produits de l'Inde, les produits de la muse afghane de

[1] Sauf Zakhmê et une chanson de Tavakkul (nos 70 et 95) qui ont été publiés à Bombay en transcription latine avec mélodie et accompagnement pour piano.

M. Thorburn a traduit deux fragments de ballades et des énigmes dans son beau livre sur *Bannû* (voir plus bas, pages 243-248). M. Raverty a traduit en vers dans la préface de sa grammaire (2e édition, p. 34) une ballade sur la défaite de Naushahra (1823). Enfin Charles Masson, le grand voyageur des régions afghanes, a publié en 1848 *Legends of the Afghan countries in verse.* Je n'ai pu malheureusement me procurer le livre. D'après les notes que m'envoie du British Museum mon ami M. Hartog, il semble que ce sont des poëmes originaux de Masson, inspirés par les légendes afghanes et balûcies qu'il a rencontrées dans son voyage.

[2] Peut-être le no 94, de Sayyid Kamâl.

l'Inde : *Lakhmê* est aussi populaire à Qandahâr qu'à Pêshavar; une nouvelle chanson fraîche éclose à Naushahra, des lèvres de Muḥammad, le marchand d'huile, s'envole bien vite aux hauteurs de Bunêr ou aux rives du Helmend. On ne voit pas que les Povindas apportent dans l'Inde, en retour, des chansons ghaljaies ou qandahariennes. La production poétique semble bornée à la région des Khaṭaks, des Yûsufzais et aux régions voisines, où l'étincelle a été allumée par Khushḥâl Khân et ʿAbdul Raḥman, et surtout par le voisinage des castes chantantes du Panjâb.

Grâce à l'obligeance de M. Thorburn, l'auteur de la meilleure monographie qui ait été écrite sur un district afghan[1], j'ai pu ajouter à ma collection deux spécimens de la poésie de Bannû. Ces spécimens ont pour nous ce double intérêt qu'ils appartiennent à une autre région et à un autre dialecte : tous mes textes appartiennent au dialecte *pukhtû;* ceux-ci sont des spécimens du *pushtû*. Sous cette double diversité, ils ne montrent que mieux l'unité de la langue et de la littérature : de la langue, car la diversité ne consiste que dans la substitution de *sh* et *zh* à *sh* et *g*, de *ṫ* à *ó* et dans l'emploi de quelques mots propres au dialecte. Quant à l'esprit de la poésie, c'est le même; c'est le même moule d'idées, de sentiments et de rythmes.

Je n'ai pas ici à dégager de ces textes les enseignements qu'ils renferment sur l'histoire, le caractère, les mœurs des Afghans et leurs rapports avec les nations à la destinée desquelles ils sont liés. Je l'ai fait dans mes *Lettres sur l'Inde*[2], auxquelles ces textes servent en partie de pièces justificatives et auxquelles je me permettrai souvent de renvoyer le lecteur pour abréger le commentaire. Je dirai seulement qu'avec toutes les faiblesses

[1] *Bannû, or our Afghan frontier*, Londres, Trübner, 1876.

[2] Lemerre, in-12, 1888.

et les clichés inséparables de toute littérature — car toute littérature, même populaire, surtout populaire, suppose des traditions d'école et une routine — malgré le cercle très limité de ses idées et de ses intérêts et le peu d'élévation de son idéal, cette poésie a une chose qui fait tout pardonner, la passion et surtout la simplicité, l'expression directe et spontanée, ce don suprême qui manque à notre décadence intellectuelle.

144. Les poètes de notre collection. — Je crois utile de donner ici la liste de mes poètes et des pièces qui les représentent dans la collection, avec les renseignements trop rares que j'ai pu recueillir sur eux. Pour ceux qui ne sont pas contemporains, il est à peu près impossible d'en obtenir la date : la précision chronologique n'est point la vertu dominante de l'Oriental, et quand on vous a dit : « il est mort il y a longtemps », c'est à vous de voir si « il y a longtemps » signifie « il y a vingt ans » ou « au temps du roi Shâh Aḥmad »[1].

ʿAbd ul Ghaffâr.

30. Le Prophète. Ghazal (ms. du Munshi).

ʿAbdullah.

18. La guerre de Kâbul. Ballade (= *câr baita*).

Aḥmad.

51. Les prodiges de la mer. Ballade.

† Aḥmad gul.

Poète de Ṭakraî, dans le Yâghistân, a chanté la guerre sainte contre les Sikhs et les Anglais.

[1] La croix devant un nom indique que le poète était mort à la date de 1886.

6. L'Émir Dôst Muḥammad et sa guerre contre les Sikhs. Ballade.

7. L'Akhûn de Çvât et sa guerre contre les Anglais. Ballade.

† ʿAjam.*

Vieux poète de Bunêr; était de caste *dôbi* (blanchisseur).

59. Ballade amoureuse.

Akbar Shâh.

Était Mollâ; a pris part à la guerre de Bunêr, qu'il a chantée.

8. Guerre de Bunêr. Qatal gaṛ. Ballade (ms. Robinson).

ʿAlî Jân.

19. La bataille de Câr Mêsâ. Ballade.

ʿAlî Khân.

54. Chanson d'amour. Ghazal.

Amânat.

Poète de Mîna, près Tôrbêla, dans le Hazâra : de caste *malyâr* (jardinier).

53. Chanson d'amour. Ballade.

† Amîr.

A chanté les guerres contre Ranjit Singh et les Sikhs et la première guerre d'Afghanistan.

Fragment d'une ballade sur la déroute de Dôst Muḥammad devant les Sikhs dans la plaine de Pêshavar. Page 19 de la traduction.

ʿAnvân-Uddîn.

Agent de police lettré à Abbottabad; a rédigé le manuscrit Robinson.

15. Description du pays de Çvât en 1882. Masnavî.

Arsal.

Poète de Hashtnagar (dans le Yûsufzai anglais).

27. Muqarrab Khân et les Khadû Khails. Ballade.
47. Légende de Fatḥ Khân de Qandahâr. Ghazal.
54. Chanson d'amour.

Bâdur (de *Bahâdur*).

49. Dialogue de Jalâd et Maḥbûba. Ballade.

Bahrâm.

55. Chanson d'amour. Ghazal.

Bar Âmad.

Poète de Jalâlâbâd.

56. Chanson d'amour. Ghazal.

Burhân.

Jeune *dum*, fils de Nâdir, bon poète de Bafa, dans le Hazâra. Il est dans le cas de Shâmak, et les deux premiers au moins de ses trois poèmes sont soit de son père, soit de quelque vieux poète.

1. Guerre du roi Aḥmad Shâh contre les Mahrattes (7 janvier 1761). Ghazal.
5. Ballade de Khavâç Khân, Khaṭak, assassiné par Afẓal Khân.
45. Adam Khân et Durkhânî.

Dôstam.

Vieux poète de Bunêr.

57. Chanson amoureuse. Ballade.
58. *Idem.* (Non signée.)

Ghazaldîn.

Poète *loyal*.

25. Les escroqueries des gens du commissariat. Ghazal.

Gharîbî.

De Baṭê Kôṭ, district de Nangrahâr (Jalâlâbâd).

23. Mort de Muḥammad Jân. Ballade.

Gul Muḥammad.

Vieux poète de Ḍôḍyâl, dans le Hazâra, prit part aux luttes de Sayyid Aḥmad contre les Sikhs.

4. Sayyid Aḥmad contre les Sikhs à Bâlâkôt (1831); mort de Sayyid Aḥmad. Ballade.

43. Le jardin de Shaddâd. Ballade.

44. Le naufrage d'Alexandre. Ballade.

† Ḥamîd Gul.

Poète de Palôsa, près Pêshavar; neveu du fameux poète ʿAbdul Raḥman; appartient donc sans doute au début du siècle dernier.

60. Chanson d'amour. Ballade.

† Ḥamîd Gul.

Poète de Tarangaṛî, dans le canton de Paklî (taḥsîl de Mansahra; Hazâra).

9. Guerre de Bunêr. Ballade. (Signée Ḥamîd.)

48. Légende de Jalâd. Ghazal.

ʿÎsâ Gul Akhûn Zâda.

Jeune poète de Ḍôḍyâl, Hazâra, d'une grande élévation dans ses poésies religieuses, qui offrent des rapports frappants avec quelques-unes de celles de l'Occident. Il se prétend d'origine koreishite, ce qui ne tire pas à grande conséquence : un Pathân qui ne peut donner ses titres de race se fait Arabe et descendant des premiers apôtres.

31. L'intercession du Prophète. Ghazal.

33. Méditation sur la mort. Ghazal.

34. Même sujet. Ghazal. (Non signé.)

36. Appel à la clémence de Dieu. Ghazal.
61. Chanson d'amour. Ghazal.
62. *Idem.*
63. *Idem.*
64. *Idem.*

Le Poète de Jalâlâbâd.

Je ne connais pas son nom. C'est un des poètes populaires du pays et il est désigné sous ce titre.

16. Guerre de Kâbul. Ballade.

Karîm.

105. Le petit garçon qu'on veut marier. Ballade (ms. Robinson).

Maḥmûd.

Maḥmûd est un poète *loyal,* de Marghaz, dans le district de Mardân (Yûsufzai anglais). Il faut avouer que le loyalisme l'inspire peu : il retrouve la verve afghane dans la satire (n° 99).

24. Mort de Çûbadâr ʿAzîz Khân à la bataille de Paivâṛ Kôtal. Ballade (ms. Robinson).
26. La justice des Anglais. Ballade (ms. Robinson; écrit pour M. Robinson).
99. Satire contre Afẓal Khân de Jamâlgaṛî. Ballade (ms. Robinson).
102. Le chemin de fer. Ballade. (Signé Maḥmûd Jân.)

Maqçûd Gul.

De caste tisserand.

20. Guerre de Kâbul. Ballade.
21. Guerre de Kâbul. Ballade.

Majîd Shâh.

65. Chanson d'amour. Ghazal.

Mîr ʿAbdullah.

72. Chanson d'amour. Ghazal.

Mîr Afẓal.

46. Le Faqîr et la Princesse. Ghazal.
107. Les femmes afghanes. Ghazal.

Mîrâ.

Était récemment le plus en vogue des poètes populaires. C'est un des rares poètes populaires de sang afghan : son père était un Âfrîdi Kûkai Khail, mais sa mère était une musicienne, une *muṭriba*, du *tapa* de Khalîl : son père mourut comme il était encore enfant et c'est ainsi qu'il suivit le métier de sa mère. Il était absolument illettré et ne savait pas lire, mais il savait par cœur une foule de chansons anciennes. Aussi ses rivaux l'accusaient-ils de donner souvent pour sienne l'œuvre d'autrui. Quoi qu'il en soit, c'était un improvisateur admirable. On lui donnait un thème, une idée, un sentiment; il partait avec ses hommes et revenait une heure après avec une chanson qu'ils exécutaient ensemble pour le client. Son chef-d'œuvre, ou du moins sa chanson la plus populaire, est *Zakhmê*, qui fut jouée à Ravul Pindi à l'entrevue de l'émir et du vice-roi et dont les premières notes, partout où deux Afghans les entendent, les mettent en danse aussitôt. Mon munshi de Pêshavar, Pîr Muḥammad ʿAlî, qui était son compatriote de Sifîd Dhêrî (près Pêshavar), s'attribue le mérite d'avoir inspiré *Zakhmê*. « Un jour, me dit-il, nous nous promenions devant le *Kachéri* (les bureaux du Gouvernement), et les *bajâgar* (les musiciens) jouaient un air. Je lui dis : « Mîrâ, toi qui « es poète, fais donc un ghazal sur ce *vazan* (sur ce mètre). » Mîrâ s'arrêta, battit du pied la mesure des *bajâgar* et me récita *Zakhmê*. J'appris les vers, les récitai, et ils devinrent populaires. » Quoi qu'il en soit de cette histoire, il est probable qu'on contestait à Mîrâ au moins l'invention de l'air; il proteste contre l'insinuation dans le dernier vers de la chanson.

66. Chanson d'amour. Ghazal.
67. *Idem*.
68. *Idem*.

69. Chanson d'amour. Ghazal.
70. *Idem* (*Zakhmê*).
71. *Idem* (signé Mîr).

Ce qui caractérise ces chansons d'amour, c'est qu'elles ont presque toujours une pensée pour Dieu et le salut (cf. *Zakhmé*, 5).

MIYÂN RAJAB.

73. Chanson d'amour. Ghazal (ms. Robinson).
74. *Idem*.

MUḤAMMADJI.

Le plus vraiment poète de tous. Poète ambulant de Paklî, à demi fou. La ballade des Tresses noires (n° 76) aurait dû lui ouvrir à tout jamais les portes de la prison dont il est l'hôte trop assidu. Voir plus bas page 168.

76. Chanson d'amour. Ballade. Cf. *Lettres sur l'Inde*, p. 217.
77. Chanson d'amour. Ballade.

MUḤAMMAD DÎN TÎLAI.

Muḥammad-dîn dit Tîlai ou le marchand d'huile, de Naushahra, un des poètes les plus populaires du jour.

76. Chanson d'amour. Ghazal.
77. *Idem*.
80. *Idem*. Ballade.
81-84. *Idem*.

MUḤAMMAD DÎN.

22. Muḥammad Jân. Ghazal (ms. Robinson).

MUḤAMMAD KHÂN.

85. Chanson d'amour. Ballade.
86. *Idem*.

Nâçir.

40. La gazelle du Prophète. Ballade.

Navâb Jân.

10. Guerre de Bûner : Qatal gaṛ. Ballade.

† Nûr Shâlî[1].

11. Guerre de Bunêr : les Mujâhids (1863). Ballade.
50. Nîmbôlâ. Ballade.
50. Chanson d'amour. Ballade. (Assez ancienne; le Munshi Isma'îl l'a entendu chanter étant enfant.)

Nûr-uddîn.

De Berber, district de Pêshavar. Un des grands poètes de la période des Sikhs; de caste *bhatyârâ* «marchand de vivres au détail» (88, 5).

2. Bataille de Yâr Muḥammad Khân Durrânî contre Sayyid Aḥmad (1828). Ballade.
3. Meurtre de Faiẓ Ullah Khân, chef des Mohmands, par Pîr Muḥammad (1829). Ballade.
41. L'oiseau du Prophète.
87. Chanson d'amour. Ballade.
88. *Idem.*
89. *Idem.*

† Pâyâb.

De Ḍôḍyâl, district de Hazâra.
13. Guerre de Bunêr (1863). Ballade.
17. Guerre de Kâbul (1880). Ballade.
29. Les prières. Ghazal.

[1] C'est-à-dire Nûr Shâh 'Alî; cf. Shalmi pour *Shâh-'âlami*, nom d'une des portes de Lahore.

Pir Muḥammad.

91. Chanson d'amour. Ghazal.

Qâsim.

92. Chanson d'amour. Ballade.

Sayyid Aḥmad.

93. Chanson d'amour. Ghazal.

Sayyid Kamâl.

Peut-être du pays de Qandahâr (voir vers 2).

94. Chanson d'amour. Ghazal.

Shâh gul.

De Pêshavar.

38. Méditation. Ghazal.

Sukyâ.

Sukyâ était un Hindû, Banyan de caste, du pays de Çvât, plus tard établi à Takôṭ. Le public étant en majorité musulman, il chantait au goût de son public. D'ailleurs, dans l'Inde, les deux religions s'empruntent volontiers leurs saints, au moins parmi le peuple, et un *buzurg*, qu'il soit Musulman, Hindû ou même Sikh, n'en est pas moins un *buzurg*.

Sukyâ est mort presque centenaire, il y a une trentaine d'années. Il florissait au temps de Nûr-uddîn.

42. Le Prophète et la fille d'Abû Jahl. Ballade.

Surâj.

Autre Hindû comme le précédent. Chante les exploits de Dilâsa Khân, le héros national des Afghans de Bannû, après avoir chanté les prouesses des Sikhs. Rien n'indique qu'il se soit converti.

115. Dilâsa Khân et les Sikhs. Ballade.

Ṭâlib Gul.

De la secte des Kâkâ Çâhib.

12. Guerre de Bunêr (1863). Ballade.

Tavakkul.

Du Nangrahâr (Jalâlâbâd). Sectateur d'Abdul Qâdir Gîlânî; un des poètes les plus populaires du siècle.

37. Appel à la clémence de Dieu. Ghazal.

95, 96, 97. Chansons d'amour. Ghazal.

Yâsîn.

101. Mort de Na'îm Shâh. Ballade.

Zarîf Khân.

De Pêshavar.

106. Procès d'amoureux.

Anonyme.

14. Miçrâ's sur la guerre de Bunêr.
28. Mort d'Akbar Khân. Ballade.
35. Méditation sur la mort. Ghazal.
98. Chanson d'amour. Ghazal.
101. Ballade de la Gujare.
103. Mort de Çuḥbat Khân. Miçrâ's.
104. Miçrâ's de la fille d'Abbâs Khân.
108. Chansons de nourrice et berceuses.
109. Prière funèbre.
110. *Idem.*
111. Voceros.
112. Miçrâ's.
113. Proverbes.
114. Énigmes.
116. Énigmes bannûcies.

Je terminerai en demandant l'indulgence du lecteur pour une œuvre qui, dans les trois avenues qu'elle aborde, n'a point la prétention d'être définitive, mais seulement d'indiquer des directions [1].

Le dépouillement des chroniques persanes devra être repris et permettra sans doute d'arriver à une connaissance plus précise de l'histoire médiévale des Afghans. Le dépouillement des lexiques persans et des histoires locales, la recherche des mots dialectaux, des débris, s'il y en a, de ces vieux dialectes orientaux énumérés par le Farhangi Jihângîrî, en particulier le Zâbulî, qui a dû être parlé dans l'aire actuelle de l'afghan, permettront peut-être de confirmer ou de contrôler les conclusions auxquelles nous a conduit l'analyse philologique, et dans le cas où ils les confirmeraient, de fournir les intermédiaires, toujours utiles, entre la période ancienne représentée par le zend arachosien et la période moderne dont nous ne connaissons que la forme contemporaine. Enfin la collection trop incomplète que nous avons fournie pourra peut-être suggérer à quelque officier studieux de la frontière l'idée de former un recueil plus vaste et reflétant plus complètement tous les aspects de la vie et de l'histoire afghane. Il suffirait de s'installer quelques hivers de suite à Pêshavar, ou mieux à Dêra Isma'îl Khân, où débouchent chaque année cinquante mille Povindas, pour saisir au passage toute la poésie et tout le Folk-lore de l'Afghanistan.

Il me reste, pour terminer, à accomplir le plus agréable des devoirs en remerciant les nombreux auxiliaires, anglais et in-

[1] Je dois demander une indulgence particulière pour le commentaire géographique qui n'est point tout ce qu'il aurait pu être, si j'avais eu en main à loisir les précieux *Itinéraires* du colonel Raverty.

digènes, qui m'ont aidé dans l'accomplissement de ma tâche; parmi les premiers, sir Charles Aitchison, lieutenant gouverneur du Panjâb; son secrétaire, le capitaine Dunlop Smith, et le directeur de l'enseignement public du Panjâb, colonel Holroyd, qui ont mis à ma disposition nombre de documents importants; M. Fryer, député commissaire de Hazâra, et le colonel Pratt, commandant de place à Abbottabad, dont l'amitié m'a été d'un secours précieux; M. Thorburn, successeur de M. Fryer, à l'obligeance de qui je dois les spécimens de la poésie de Bannû qui terminent ce livre. Parmi mes collaborateurs indigènes, je citerai en première ligne mes deux excellents amis Pîr Muḥammad ʿAlî[1], avec qui j'ai commencé ma collection à Pêshavar, et Muḥammad Ismaʿîl Khân, d'Abbottabad[2], à qui je dois les quatre cinquièmes de ma collection. Je dois aussi un souvenir à ʿAnvân Uddîn, l'agent de police d'Abbottabad, qui m'a communiqué le manuscrit Robinson; à Muḥammad Khân, le tisserand de Sifîd Dhêrî, et à Pîrô, mon *caukîdâr* de Pêshavar, à qui je dois les premiers vers que j'aie recueillis[3].

Parmi les travaux de mes prédécesseurs, il y en a deux auxquels j'ai des obligations particulières : ce sont la Grammaire de Trumpp, qui m'a été d'un secours précieux, malgré les réserves que j'ai dû faire sur la méthode et les vues de l'auteur; et surtout l'excellent Dictionnaire afghan du colonel Raverty, sans lequel ce livre n'aurait pu être écrit. Je dois beaucoup aux *Selections of Afghan Poetry* de Raverty, aux deux dictionnaires du Docteur Bellew, à la traduction de la *Kilîdi afghânî* de M. Plowden, et au *Bannû* de M. Thorburn.

[1] Le héros du chapitre *Philosophie afghane* dans les *Lettres sur l'Inde*.
[2] Le héros de la *Confession du Munshi*. (Ibid.).
[3] Les premiers vers de la chanson 54. Cf. *Lettres sur l'Inde*, p. 37.

Je dois enfin et surtout mes remerciements au Gouvernement français qui m'a donné l'occasion, le temps et les moyens d'entreprendre ces recherches, et à la Société asiatique de Paris dont le patronage leur permet de voir le jour.

TRADUCTION.

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHANTS HISTORIQUES.

1

GHAZAL SUR LA GUERRE DU ROI AḤMAD SHÂH CONTRE LES MAHRATTES, C'EST-À-DIRE CONTRE BHÂO (1761).

Cette pièce est pour le fond la plus ancienne de notre collection.

Aḥmad Shâh Durrânî, le fondateur du second empire afghan, a renouvelé à cinq reprises l'invasion de Nâdir Shâh dans l'Inde (1747-1773). La plus fameuse de ces invasions est la quatrième, dans laquelle il anéantit l'armée et la puissance mahratte à la bataille de Pânîpat (7 janvier 1761)[1]. Cette victoire mettait l'Inde à ses pieds, mais il ne voulut pas en profiter, et abandonna l'Inde après l'avoir pillée. Par l'écrasement de la puissance mahratte, il aplanissait les voies, sans le savoir, à la domination anglaise.

Cette ballade m'a été récitée par un jeune poète d'Abbottâbâd, Burhân, qui prétend en être l'auteur (voir le dernier distique) : il n'a fait sans doute qu'y mettre son nom, et la ballade, sans être contemporaine (voir le premier vers), remonte à un temps où les souvenirs de la grande guerre étaient plus vivants qu'ils ne sont aujourd'hui.

1. Le roi Aḥmad Shâh s'est écrié[2] : « Je sors de Kâbul[3] pour la croisade.

[1] Sur la bataille de Pânipat, voir Elphinstone, *The Kingdom of Caubul*⁴, II, 292 et suiv., et Grant Duff, *History of the Mahrattas*, II, 104, 15. Un récit contemporain d'un témoin oculaire a été publié dans les *Asiatic Researches*, III.

[2] Littéralement : « Par le roi Aḥmad Shâh a été dite à haute voix [cette parole]. » Le féminin وويله se rapporte à خبره sous-entendu.

[3] Une ballade contemporaine eût dit « de Qandahâr ». Kâbul n'est devenu la capitale de l'Afghanistan que sous le fils d'Aḥmad Shâh, Tîmûr Shâh (1773-1793). Observer le *fatḥa*

2. « Les Païens[4] ont enlevé des femmes afghanes et mogoles : cette idée me tourne au cœur.

3. « Ou je massacrerai les Païens de l'Hindûstân, ou je me ferai par eux trancher la tête[5]. »

4. Tous les Amîrs et les Vizîrs étaient autour de lui et ils s'applaudirent tous de la croisade à entreprendre.

5. A une trentaine de jours de là il fixa le rendez-vous : le premier jour il a fait sortir sa tente royale[6].

6. Le trentième jour passé, le Roi est monté à cheval; il a envoyé ses trésors chargés sur d'innombrables chameaux.

7. Le Roi avait trois cent mille[7] soldats, tous cavaliers; ils ont pris le chemin de l'Hindûstân, tous le cœur joyeux.

8. Le Pâdishâh quelques jours s'est arrêté à Pêshavar; à genoux à la tombe d'Akhûn Bâbâ[8], il lui a demandé sa bénédiction.

9. Le Saint[9] lui dit : « Va! ta prière a été agréée à la cour du Seigneur.

10. « Rends-toi tête nue[10] auprès de maître Miyân 'Omar[11]. Il marche avec toi, invisible. »

additionnel de *vazama* pour *vazam*; addition fréquente à la première personne, même dans la conversation.

[4] Les Kâfirs ou Payens sont les Mahrattes, qui venaient de prendre Delhi, tenaient le Grand Mogol dans leur main, chassaient Timûr, le fils d'Aḥmad Shâh, du Panjâb, dont son père l'avait fait gouverneur, et voulaient « faire flotter le drapeau hindou sur toute l'Inde de l'Himalaya au cap Comorin ».

[5] *kala khpala*, « ma tête »; le second *pré bândi* se décompose en *par é bândi* « par eux ».

[6] ويشتله *vishtala*, littéralement « jeté dehors »; پيشخانه *pêshkhâna*, la tente royale qui est envoyée en avance.

[7] Trois « *lacs* ». Exagération homérique. Les Musulmans avaient à la bataille de Pânipat 51,800 chevaux, 38,000 fantassins, 70 canons; le nombre des irréguliers montait probablement au même chiffre. Les Mahrattes comptaient 55,000 cavaliers, 15,000 fantassins, 200 canons et 200,000 irréguliers. (Grant Duff, II, 104.)

[8] Akhûn Darvêza, le grand champion de l'orthodoxie afghane contre le Pîr Rôshan. (Voir nos *Lettres sur l'Inde*, p. 182.)

[9] اولياوٌ, forme plurielle employée au sens singulier.

[10] *pa sartôrî*, littéralement « la tête noire », non couverte du blanc turban.

[11] Miyân 'Omar, de Camkanî چمکنی (petit village à 5 milles à l'est de Pêshavar;

11. Le Pâdishâh est parti, il s'est arrêté à Tsôkanî[12], il a demandé[13] Maître Miyân ʿOmar.

12. Maître Miyân ʿOmar était asssis dans la mosquée; il songeait peu aux Pâdishâh.

13. Le Pâdishâh vint et se présenta devant lui, la main sur le nombril[14] : car il connaissait la dignité du Saint[15].

14. Maître Miyân ʿOmar fut pour lui bon, très bon : « Pâdishâh, monte à cheval : tu as gagné ce que tu désires.

15. « Tous les saints de Pêshavar vont avec toi : l'étendard de la bénédiction est levé haut sur toi.

16. « A Aṭak, Maître Ḥiẓratjî est célèbre[16] : fais-lui hommage et célèbre-le toujours. »

17. Le Pâdishâh a quitté Tsôkanî : il s'est mis en marche : toute la Plaine[17] a tremblé de terreur devant lui.

18. Yûsufzais et Mandaṇs[18] pleuraient au Seigneur : « Oh! si nous pouvions échapper à l'écrasement des rois[19]! »

en afghan, *Tsôkanî* څوکنی, vers 11), derviche d'une grande réputation de sainteté au temps d'Aḥmad Shâh; Aḥmad Shâh, selon la légende, lui devait la couronne.

Miyân ʿOmar se compromit sous le fils d'Aḥmad, Timûr; il fomenta en 1779 une insurrection pour renverser Timûr et le remplacer par son frère Sikandar. Ses complices payèrent de leur tête; il se réfugia quelques jours sur une colline de Bunêr, qui en a gardé un caractère sacré, et revint ensuite à Camkanî, où il vécut en paix, protégé par son prestige religieux. (*Gazetteer of the Peshâwar district*, 1883-1884, p. 46-50.)

(12) Voir la note précédente.

(13) Ou mieux : il est allé voir.

(14) Dans l'attitude de la prière.

(15) *Martaba* « le rang ».

(16) حضرتجی *Hiẓrat-jî*. Il s'agit peut-être du Shaikh Abdul Raḥman, dont la tombe, selon le Guide du Panjâb de Murray, se trouve près du fort d'Aṭak (Attock), et qui aurait été le Divân du grand saint des Musulmans indiens, Abdul Qâdir Gilânî. Noter dans Ḥiẓratjî la désinence honorifique purement hindoue *jî* (sanscrit *jaya* « puisses-tu vivre »). — يادېږی, « est célèbre, on parle de lui ».

(17) سمه ټوله *sama ṭola* (imprimé par erreur *ṭarla*) : *sama*, « plaine », désigne couramment la plaine des Yûsufzais.

(18) *Mandaṇ* est un rameau de Yûsufzai.

(19) *la ghôbala; ghôbal* est proprement le battage et l'écrasement du blé sous le pied

19. Sur la rivière d'Aṭak il jeta deux ponts : le Pâdishâh passa et envahit la Mânja[20].

20. Nul de ses soldats ne valait moins que les Bṛêsais[21] : il s'empara sans combat de la forteresse de Rôtâs[22].

21. Le Pâdishâh Aḥmad Shâh était un *ghâzî*[23] et aussi un prince généreux; tout son corps brûlait[24] comme une lampe.

22. Neuf fois cent mille hommes[25] suivaient le Bâho[26] : il ne se passa jour ni nuit sans étape[27].

23. Bâho dit : «Les Pushtûns ne sont pas gens à nous répondre[28]». Un immense orgueil[29] passa dans son cœur.

24. Quand ils furent en présence, ils livrèrent bataille dans la plaine; des deux côtés on tirait le canon.

25. Samand Khân et Mu'min Khân tous deux reçurent le martyre[30] : dans le cœur d'Aḥmad Shâh une colonne se brisa.

26. Sept jours durèrent les ténèbres, puis revint la lumière : le corps du Bâho roulait nu sur la terre[31].

des bœufs (littéralement «pied de bœuf»); de là, au figuré, le tumulte des armées écrasant la terre.

(20) *Mânja* (مانجه), prononciation afghane de *Mâjha* (ماجهه), nom du pays compris entre le Sutlej et le Ravi; c'est le pays de Lahore et le berceau de la puissance des Sikhs, qui allaient devenir les adversaires redoutés des Afghans.

(21) La tribu à laquelle appartenaient Fatḥ Khân et ses compagnons d'aventures. (Voir la ballade XLVII.)

(22) Forteresse célèbre située sur la route de Lahore, à quelques milles du Jhilam, bâtie par l'empereur afghan Shîr Shâh, vers 1541.

(23) *ghâzî*, soldat de la guerre sainte.

(24) Brillait.

(25) Voir plus haut, note 7.

(26) Bâho (باهو), ou mieux بهاو Bhâo, désigne le général en chef de l'armée mahratte, Sadâshiv Râo, qui était cousin du Pêshvâ (chef de l'État mahratte) et connu sous le nom de *Bhâo* «le Frère».

(27) مزل *mazil*, pour منزل *manzil*.

(28) Littéralement : «Le Pushtûn n'est pas à nous répondre», c'est-à-dire à nous tenir tête.

(29) *lôî*, abstrait de *lôê*, grand.

(30) Est martyr (شهيد *shahîd*) tout guerrier qui tombe en combattant les infidèles.

(31) Le Bhâo, voyant tomber son neveu, Visvâs Râo, mortellement blessé, descendit

27. Du côté des Mahrattes il y eut plaintes et lamentations de douleur; ils avaient là appris à estimer l'épée des Pushtûns.

28. Le Pâdishâh a gagné la victoire et chacun en fut joyeux. Et Burhân le chantera sans cesse en Ghazal.

2-4

CYCLE DE SAYYID AḤMAD.

2

BATAILLE DE YÂR MUḤAMMAD KHÂN DÛRÂNÎ CONTRE SAYYID AḤMAD (1828).

BALLADE DE NÛR-UDDÎN, DE BARBAR, DISTRICT DE PÊSHAVAR.

Cette ballade et les deux suivantes appartiennent au cycle de Sayyid Aḥmad.

La dynastie fondée par Aḥmad Shâh en 1747 avait vite dégénéré après lui. La famille royale des Çadûzais (صدوزی) est éclipsée par le prestige croissant de ses vizirs héréditaires, les Bârukzais (بارکزی). En 1818, le roi Maḥmûd fait aveugler et couper en morceaux son vizir Fatḥ Khân, chef du clan Bârukzai. «Les onze frères de Fatḥ Khân se lèvent pour le venger; puis ils se partagent l'Afghanistan sous le simple titre de Sardârs (سردار, «chefs»), sans qu'aucun des frères Bârukzais ose usurper le trône vide des Çadûzais, protégé par le prestige de la tradition, ni le restaurer. Après une trentaine d'années de guerres intestines, d'intrigues et de meurtres, où tous ces frères s'allient tour à tour avec les Anglais, les Persans ou les Sikhs, les uns contre les autres, le plus énergique et le plus habile des Sardârs Bârukzais, Dôst Muḥammad, réunit sous sa main toutes les provinces qui restaient de l'ancien empire et il règne sous le nom d'Émir, dont la modestie répond mieux que l'ancien titre de Shâh aux proportions de l'Afghanistan amoindri[1]». L'Émir à présent régnant, Abdul Raḥman, est son petit-fils.

Dans la division de l'empire, Pêshavar tomba aux mains de quatre d'entre les douze frères Bârukzais, les Sardârs Yâr Muḥammad, Sulṭân Muḥammad, Sayyid Muḥammad et Pîr Muḥammad. Trois autres, d'une autre mère, Raḥm Dil, Shîr Dil, Pur Dil, régnaient à Qandahâr.

d'éléphant, monta un cheval arabe et s'enfuit à toute bride. On n'entendit plus parler de lui. On trouva à quelque distance du champ de bataille un tronc sans tête que l'on supposa être le corps du Bhâo.

[1] *Lettres sur l'Inde*, 53.

Tandis que les Sardârs de Pêshavar luttent péniblement contre leurs voisins Sikhs, paraît sur la scène un nouveau pouvoir, fondé par le génie d'un derviche de Rao Barilai, Sayyid Aḥmad.

Ancien molla dans le camp du fameux chef de bandits Amîr Khân, Sayyid Aḥmad l'avait quitté vers 1816, à l'âge de trente ans, décidé à réformer le monde. Après avoir étudié trois ans à la mosquée de Delhi, il parcourt l'Inde, en dénonçant les abus qui s'étaient introduits dans l'Islam et prêchant le retour à la foi primitive. Après un pèlerinage à la Mecque, d'où il est chassé comme Wahabite, il rentre en 1823, décidé, non plus à prêcher, mais à agir. Il enrôle dans son pays natal, le Rohilkhand, plusieurs centaines de ses compatriotes les plus ardents, se dirige vers la frontière afghane et parcourt tout le pays afghan, de Pêshavar à Qandahâr, en annonçant la conquête du monde infidèle «depuis les Sikhs jusqu'aux Chinois». Il annonce l'ouverture de la *Jihâd*, «la guerre sainte», pour le 21 décembre 1826. Les Sardârs, princes tout mondains et tout à leurs plans d'ambition personnelle, ne purent marcher contre le courant et joignirent leurs troupes aux bandes hindoustanies d'Aḥmad, gonflées de milliers de montagnards. Aḥmad enveloppa les Sikhs à Saidû : le général Sikh, Budh Singh, réduit aux extrémités, fit dire aux Sardârs que s'ils se retiraient, leur pays serait épargné par Ranjit Singh qui approchait. Au début de l'action Yâr Muḥammad Khân donne le signal de la fuite. Les Afghans furent exterminés : Aḥmad s'enfuit à Çvât presque seul[2].

Il se releva de sa défaite, plus fort que jamais. Un des Khâns les plus puissants de Çvât, Fatḥ Khân[3] de Panjtâr, Khân des Khadû-Khails, lui offre asile et met ses forces à son service. Bientôt tout le pays de Yûsufzai est à ses pieds, et ces tribus qui avaient repoussé le joug du Grand Mogol prennent pour maître un fugitif et lui payent tribut. Il tue le chef de Hinḍ, Khadî Khân, et s'empare de son fort; les chefs qui refusent de le reconnaître subissent le même sort. Les Sardârs s'inquiètent de cet ascendant croissant et envoient contre lui une armée de trois mille hommes avec six canons, sous les ordres de l'aîné d'entre eux, leur chef nominal, Yâr Muḥammad. Les *Mujâhid's* (مجاهدين)[4], au nombre de six cents, étaient campés à Zaida, en face des Sardârs. Le Sayyid envoie de nuit son lieutenant, le Maulavi Ismâʿîl, surprendre Yâr Muḥammad. Le succès fut complet, le Sardâr fut tué, ses troupes mises en fuite et son camp tomba aux mains du Sayyid.

(2) *Lettres sur l'Inde*, 108-110; *Gazetteer of the Peshâwar district*, 53.

(3) Père de Muqarrab Khân, le héros de la Ballade XXVII.

(4) *Mujâhid*, soldat de la *jihâd*, de la guerre sainte. C'est le nom que se donnaient les soldats hindoustanis du Sayyid. Les Anglais les désignent sous le nom de *Hindustani Fanatics*. (Voir ballades VII-XIV.)

Ces événements forment le sujet de la ballade qui suit. Sayyid Aḥmad, ou comme on l'appelait, le Roi Sayyid, était déjà de son vivant le héros favori des poëtes populaires. Masson, qui parcourait le pays de 1826 à 1838, l'entendait chanter par les poëtes [5].

Les ballades 2 et 3 sont de Nûr-uddîn, un des poëtes les plus célèbres de la période des Sikhs.

1. Yâr Muḥammad s'est mis en marche, il va chasser le Sayyid de Panjtâr [6] : donne la victoire au Sayyid, ô Dieu nourricier!

Amîr Khân [7] est venu près de lui; (il lui dit) : « Sardâr, je te donnerai de l'argent : viens avec moi au pays des Yûsufzais.

« Le Sayyid m'a pris mon pays, reconquiers-moi ma terre. Lève-toi vite, mets-toi en marche : point de délai, Sardâr! »

Yâr Muḥammad s'est mis en marche, il va chasser le Sayyid de Panjtâr : donne la victoire au Sayyid, ô Dieu nourricier!

2. Le Sardâr répondit : « Amîr, je reconquerrai pour toi ton pays. Nous avons passé la main sur la barbe l'un de l'autre [8].

« Je ferai sauter en l'air le poste du Sayyid, à Hinḍ. Demain j'envoie devant moi hors de la ville ma tente royale [9]. »

[Yâr Muḥammad s'est mis en marche, il va chasser le Sayyid de Panjtâr : donne la victoire au Sayyid, ô Dieu nourricier.]

3. Yâr Muḥammad se mit en marche avec Amîr Khân, mes amis;

[5] Amongst the Patáns of Dáman and the countries east of the Indus, he is constantly prayed for, and fervent exclamations are uttered that God will be pleased to grant victory to Saiyad Ahmed. (Cf. le refrain de la chanson suivante.) *He also figures greatly in their songs.* (Journeys in Balochistan, Afghanistan and the Panjab, 1842, London, I, 143.)

[6] Où il s'est réfugié auprès de Fatḥ Khân. (Voir l'Introduction de la ballade.)

[7] Un quelconque des Khâns dépossédés par le Sayyid, ou son héritier; peut-être l'héritier de Khadî Khân de Hinḍ. (Voir strophe 2.)

[8] Pour prêter serment, les parties et les témoins joignent les mains ouvertes en avant de la poitrine, puis se les passent sur la tête et la barbe l'un de l'autre. — خکلی, orthographe phonétique pour ښکلی.

[9] Voir ballade précédente, strophe 5.

les canons allaient sur les affûts, et les coulevrines[10] sur les chameaux.

C'est un Gouvernement sans justice et qui ne s'inquiète pas des malheureux. Yâr s'arrêta à Naushahra, ses yeux étaient rouges d'ivresse.

[Yâr Muḥammad s'est mis en marche.....]

4. Il est parti de[11] Naushahra, il s'est fixé à Zaṛa Mîna, et parmi les Yûsufzais le sommeil n'est plus permis.

Mais le Sayyid, à Zaidâ, avait tendu pour le prendre le filet de l'intelligence. Yâr est arrivé au village de Miçrî, il s'est mis au courant de tout ce qui se passe[12].

[Yâr Muḥammad s'est mis en marche.....]

5. Il a quitté le village de Miçrî. Sa lumière[13] est devenue plus faible que l'étoile.

Ô Seigneur, gardez de sa fureur les Yûsufzais et les Mandaṇs[14]! J'ai peur que le Sayyid ne soit brisé par la terreur des canons. Mais le Sayyid dit : «C'est grand plaisir que tu es venu ici, l'ami[15].»

[Yâr Muḥammad s'est mis en marche.....]

6. Le Sardâr a traité des affaires avec les Yûsufzais. Il a eu en grand secret des entretiens avec la Jirga[16].

(10) زنبورك. «The Dooraunees drew up in line in three divisions, with their camel swivels in front...» (Elphinstone, II, 330.)

(11) څخه ou mieux څخِ, postposition d'ablatif; est généralement employé avec les pronoms زا, در, ور et le suffixe pronominal ئُ (Trumpp, *Grammar of the Pashto*, p. 292). Mais notre passage prouve que la restriction n'est pas absolue.

(12) Littéralement : «des secrets».

(13) Qui jadis égalait le soleil.

(14) Voir ballade précédente, strophe 18.

(15) Jeu de mots sur le nom *Yâr*, qui signifie l'ami.

(16) *Jirga*, جرگه «le conseil des anciens». Sur l'organisation et les pouvoirs de la *Jirga*, voir Elphinstone, I, 215 et suiv.

Les Yûsufzais lui ont dit : « Nous chasserons le Sayyid de chez nous[17] ».

Mais le Sayyid l'a attaqué dans son retranchement en plein minuit, hélas, hélas!

[Yâr Muḥammad s'est mis en marche.....]

7. Il n'y aura jamais de chef pareil à Yâr Muḥammad. L'automne est venu pour lui : le voici jonché à terre.

Ses frères sauront bien prendre le dessus, chacun en est convaincu, que ce soit Dôst Muḥammad[18] qui vienne, ou Raḥm Dil[19] le Qandahâr.

[Yâr Muḥammad s'est mis en marche.....]

8. Avant (de mourir) il a envoyé un messager à Pîr Muḥammad[20] : « Vite, accours : une terrible catastrophe s'est produite. »

Ḥasan Khân[21] se tord comme une tige de rose; les rossignols[22] tordent leurs pattes roses. Ô palais, tu es désolé!

[Yâr Muḥammad s'est mis en marche.....]

9. Chevaux, coulevrines, faucons[23] et tentes sont restés au Sayyid : Khaṭaks, Khalîls et Mohmands sont revenus à pied et vaincus.

Le palais de Yâr Muḥammad, de Khalaqdâd[24], est devenu vide. Garde-toi, ô Nûr-uddîn, de faire tort au Sayyid.

Yâr Muḥammad s'est mis en marche, il va chasser le Sayyid de Panjtâr : donne la victoire au Sayyid, ô Dieu nourricier!

(17) La plupart des expéditions que les Anglais ont eu à faire contre les Yûsufzais ont eu pour objet d'obtenir l'expulsion des Mujâhid's, successeurs du Sayyid. (Voir ballades VII-XIV; en particulier la ballade XI.)

(18) Qui régnait alors à Ghazni; cf. p. 16.

(19) Voir p. 6. — « The connexion between the Peshawur and Candahar branches of the Barukzyes is very close and sincere. » (Burnes, I. l. 338.)

(20) Le plus jeune des Sardârs de Pêshavar.

(21) Un fils de Yâr Muḥammad? Cf. p. 22, st. 8.

(22) Les femmes de sa maison, mère, femmes, sœurs, etc. Cf. Ballades III, 1; V, 2.

(23) شهين ou شاهين, sorte de coulevrine portée sur chevaux.

(24) Surnom de Yâr Muḥammad? Lire *khallâq dâd* خلّاق داد « donné de Dieu » (?).

3

BALLADE DE NÛR-UDDÎN AKHÛN, SUR FAIẒ ULLAH KHÂN, MOHMAND, DE HAZÂRKHÂNA, KHÂN ET NAVÂB DE TOUS LES MOHMANDS, QUE PÎR MUḤAMMAD KHÂN, FRÈRE DE L'ÉMIR DÔST MUḤAMMAD, ASSASSINA PAR TRAHISON DANS SON PROPRE PALAIS (1829).

Les Sardârs, ayant reçu des renforts l'année suivante, 1829, essayent de nouveau de chasser Sayyid Aḥmed; il les repousse à Hôti, chasse Sayyid Muḥammad de Hashtnagar, sa résidence, et menace les Sardârs jusque dans Pêshavar. Il était soutenu par le chef des Mohmands, un des anciens fidèles des Sardârs, Faiẓ Ullah. Les Sardârs s'humilient, reconnaissent la suzeraineté du Sayyid, qui entre à Pêshavar, et le quitte trois jours après, en laissant pour le représenter son lieutenant, le Maulavî Mazhar Ali, à qui les Sardârs doivent remettre cent mille roupies, prix de leur pardon.

Le jour ou éclatent les Vêpres Yûsufzaïes (voir la ballade suivante), les Sardârs, qui étaient sans doute du complot, assassinent le Maulavî et Faiẓ Ullah Khân.

1. Tu t'es fondu dans ton automne, ô chef de tous les Mohmands. Les yeux de tes rossignols[1] ont rougi dans l'ivresse (de la douleur).

Faiẓ Ullah Khân dit : « Un malheur est dans mon destin : j'ai vu en rêve tomber sur moi la chaîne de la mort.

« Le jardin du Vizîr[2] est rouge de mon sang, et j'ai vu de mes yeux des objets de terreur sans nombre. »

Tu t'es fondu dans ton automne, ô chef de tous les Mohmands. Les yeux de tes rossignols ont rougi dans l'ivresse (de la douleur).

2. Un homme est venu auprès de Faiẓ Ullah Khân, ô mes amis : « Khân, les Sardârs t'appellent à leur palais.

— Préparez-vous, que je me rende auprès d'eux, mes serviteurs. Mais sortirons-nous jamais sains et saufs du palais des traîtres? »

Tu t'es fondu dans ton automne, ô chef de tous les Mohmands.

[1] Les femmes de sa maison. Cf. ballade précédente, strophe 8.

[2] Il y a deux grands jardins à Pêshavar, le jardin du Roi et le jardin du Vizîr.

3. Il est entré dans le palais. Ce fut une triste histoire : «De quel côté t'échapperas-tu de moi? ne t'enfuis pas, cousin!»

Pîr Muḥammad Khân avait empoigné l'épée, droit sur lui : «Te voilà pris dans le filet des Bârukzais, toi, l'habile homme.»

Tu t'es fondu dans ton automne, ô chef de tous les Mohmands.

4. «Tu es pris dans le filet.» — Il a fait retentir les alentours de ses cris et de ses plaintes. Il ne reparaîtra plus devant eux[3], et ce sont des fêtes sans fin.

Un palais[4] a été préparé pour le martyr[5] dans le Paradis : pour lui pleure Raḥîm, fier collier au cou du Roi[6].

Tu t'es fondu dans ton automne.....

5. Sur lui pleure Fatḥ Khân[7], qui est la perle de la coquille : il resplendit de tout côté, comme le soleil.

Il est exalté en générosité[8] et en piété; son cœur exhale un parfum et sa face est parfumée de rose.

6. (Faiẓ Ullah) s'était rendu joyeux à Pêshavar, ce fut un grand crime qu'on commit : cette rose de *namîr*[9], Faiẓ Ullah Khân, est descendue sous terre.

Il n'y a plus de splendeur dans le peuple Mohmand et sa flamme est éteinte. Tu as été assassiné et tu ne redoutes plus le mal[10].

(3) مخکی, adjectif dérivé de مخ «face».

(4) منارى «des tours»; c'est-à-dire un palais avec tours.

(5) Tout homme assassiné est *shahîd* ou martyr.

(6) Son fils? — Le Roi est le Sayyid, qui portait les titres de Shâh et Pâdishâh (cf. le titre de la ballade II); c'est un titre souvent donné aux grands saints, aux rois spirituels.

(7) Fatḥ (Fatteh) Khân de Panjtâr, le grand protecteur du Sayyid. (Voir p. 6.)

(8) Invite délicate à montrer cette générosité au poète.

(9) «Rose» ou mieux «fleur de *namîr*». Je ne sais si *namîr* est un nom de fleur ou de lieu. L'expression s'emploie pour dire «beau comme la plus belle des fleurs». Cf. III, 6; XXVIII, 2.

(10) Peut-être cette ligne s'adresse-t-elle au Sardâr, دِ étant un instrumental au lieu d'être un génitif : «tu as assassiné et tu ne redoutes pas le mal» (tu ne redoutes pas d'être payé de retour).

7. Moi, Nûr-uddîn, de quel Navâb de préférence ferai-je l'éloge? Je te ferai le compte de tous les Khâns de Pêshavar, ou te lirai le livre de Nasîm Khân ʿAbbâs[11].

Hélas! hélas! où est le temps du turban de Faiz Ullah Khân[12]?

Tu t'es fondu dans ton automne, ô chef de tous les Mohmands. Les yeux de tes rossignols ont rougi dans l'ivresse (de la douleur).

4

BATAILLE DE SAYYID AHMAD PÂDISHÂH, LE GHÂZÎ, CONTRE LES SIKHS, À BÂLÂKÔT (1831).

BALLADE DE GUL MUHAMMAD.

Sayyid Ahmad, victorieux de tous ses adversaires, se perdit lui-même en voulant réaliser les réformes qu'il prêchait. Il voulut supprimer une des pratiques les plus immorales des Afghans, la vente des femmes. Les tribus étaient déjà lasses de l'insolence de ses soldats hindoustanis et des exigences de ses agents : un complot se forme et, au jour dit, les soldats et les agents du Sayyid dans toute la contrée sont égorgés. C'est le même jour que les Sardârs, qui probablement avaient inspiré le complot ou en avaient du moins connaissance, massacrèrent à Pêshavar le Maulavî Mazhar ʿAlî et le Khân Faiz Ullah. (Voir la ballade précédente.)

Sayyid Ahmad échappa par miracle, sauvé par son fidèle Fath Khân, passa l'Indus avec quelques hommes et s'arrêta enfin dans la vallée de Paklî. Les débris de son armée hindoustanie vinrent le rejoindre et les volontaires affluèrent de nouveau de tous les côtés du Hazâra. Mais il rencontra à Bâlâkôt, aux bords du Kûnhâr, un adversaire plus redoutable que les Sardârs : les Sikhs commandés par Shîr Singh (mai 1831). Il lutta jusqu'à la mort : son cadavre fut jeté à la rivière : mais ses disciples du Bengale, qui commençaient alors à lutter contre les Anglais, refusèrent de croire à sa mort : des témoins l'avaient vu emporter au ciel, au plus épais de la nuée, dans un nuage de poussière[1].

Le noyau qu'il avait formé dans les montagnes afghanes d'une sorte de croisés

[11] Allusion qui m'échappe.

[12] C'est-à-dire : le temps de Faiz Ullah est passé.

[1] Voir Hunter, *The Indian Musulmans; are they bound in conscience to rebel against the Queen?* London, 1871.

musulmans, toujours en armes pour la guerre sainte, a subsisté jusqu'à nos jours et a plus d'une fois inquiété les Anglais. (Voir le cycle d'Ambêla, ballades 7-14.)

1. Sayyid Aḥmad Shâh Pâdishâh t'appelle, ô Bahrâm Khân[2] et toi, Maulavî[3] : «Il y a bataille au Kûnhâr : que le Kûnhâr soit ton paradis[4], ô Maulavî!»

Sayyid Aḥmad Pâdishâh te demande comment vont les choses. Il répondit : «J'abats les infidèles : le Seigneur m'a donné le bon sort.» Mais l'Islam ne triomphe pas aujourd'hui; il y en a trop[5]. Les canons de bronze étaient tirés sur eux[6], et les coulevrines, ô Maulavî!

2. Les canons de bronze étaient tirés et les détonations éclataient. La terre et le ciel étaient en pleine nuit, sous la fumée et la poussière. Dans la main de Maître Maulavî était l'épée Zul-Fikâr[7], tandis qu'il combat avec les infidèles dans la pleine campagne[8], ô Maulavî!

3. Tandis que combat avec les infidèles La'l Muḥammad, de Qandahâr, les Sayyids ont été battus par eux[9], (parce que) les Gabrîs[10] ont été pris de panique. Il n'y a plus eu d'ordre de bataille, ce fut un jour de déroute.

Nâçir Khân n'a point péri[11], mais il s'est échappé blessé, Nâçir Khân, ô Maulavî!

4. Ce Nâçir Khân, le Ghâzî, était un tigre de bravoure, ô hommes:

(2) Bahrâm Khân, arbâb des Khalîl, près de Pêshavar (Masson, I, 143); il périt à Bâlâkôṭ avec Sayyid Aḥmad.

(3) Maulavî Ismâ'îl, le lieutenant de Sayyid Aḥmad, le vainqueur de Yâr Muḥammad. (Voir ballade 11.)

(4) Il y périra et gagnera le ciel.

(5) Trop d'ennemis. ارزال est l'arabe ارجال.

(6) Sur les infidèles.

(7) L'épée d''Alî.

(8) Littéralement : la plaine blanche, سپین میدان.

(9) ماتی = *mât é*.

(10) Les Gabrîs : tribu de Çvât, qui n'est point afghane d'origine.

(11) Nâçir Khân, de Nandihâr, père du Khân actuel, Muẓaffar Khân.

Les Ghâzîs n'avaient point montré de lâcheté et leur défaite fut (pourtant) écrasante : car traître fut tout ce qui porte le nom de Gabrî.

Les Sayyids ont levé tentes et bagages et se sont retirés, ô Maulavî!

5. Sayyid Aḥmad Shâh Pâdishâh est descendu dans la rizière. Les infidèles étaient trop, ils étaient trop forts : ils ne lui ont pas laissé dire un mot (12).

Les Houris (13) lui ont apporté la coupe en toute hâte (14) : que le Seigneur vous donne en plein le Paradis (15), ô Maulavî!

5

BALLADE DE KHAVÂṢ KHÂN, FILS DE FÎRÛZ KHÂN, KHAṬAK, DE TÔRḌÊRÎ, ASSASSINÉ PAR AFẒAL KHÂN, DE ZÛLÛZÎ (1828).

BALLADE DE BURHÂN.

La puissante tribu des Khaṭaks, illustrée par le grand nom de Khoshḥal Khân, prince, guerrier et poète, et qui occupe le pays au Sud de Pêshavar, est divisée en deux branches, la branche aînée, qui a son siège à Akora, la branche cadette, à Têri.

En 1827, les Khaṭaks de Têri, ayant chassé leur Khân, Biland Khân, ʿAbbâs Khân, de la branche d'Akora, fils de Fîrûz Khân, soutenu par Ranjit Singh, s'empare de Têri et y établit son frère Khavâṣ.

En 1828, le Sardâr Pîr Muḥammad (voir ballade III) attire ʿAbbâs à Pêshavar et l'empoisonne. Khavâṣ, plusieurs fois renversé, triomphe avec l'aide de Ranjit Singh, nomme un gouverneur à Têri et va à Akora succéder à son frère ʿAbbâs. Il est quelque temps après assassiné par son cousin Afẓal Khân [1]. Afẓal Khân devait expier son crime soixante ans plus tard. (Voir ballade XCIX.)

(12) «Il ne m'a pas laissé dire un mot» se dit : زدۀ خبرى ته پرِ نښودم ; litt. «il ne m'a pas laissé à parole».

(13) Les Houris apportent la coupe céleste aux martyrs.

(14) La rime demanderait une terminaison en رى au lieu de رۀ.

(15) Litt. : «vous fasse complètement gens du paradis».

[1] *Report on the Settlement of the Kohat district*, appendice XVI.

1. Il y avait un fils de Fìrûz Khân, Khavâṣ Khân, beau comme la rose : la terre est sous lui et sur lui.

Ranjìt[2] avait décidé : « Tu es le chef des Khaṭaks; j'ai confiance en toi. Prête l'oreille, ô Khavâṣ! Tu es mon fils et je suis ton père. Jouis en paix de ta terre[3] : j'ai des serviteurs autour de moi, de l'Irân et d'Ispahân : que ton chagrin soit sur ma tête![4] »

Il y avait un fils de Fìrûz Khân, Khavâṣ Khân, beau comme la rose : la terre est sous lui et sur lui.

2. Quand le fils de Fìrûz Khân sortit à cheval de Lahore[5], il avait avec lui une troupe nombreuse.

Quand il arriva à Aṭak, en marche pour rentrer chez lui, les rossignols[6] se mirent à chanter.

3. Lorsqu'il parut tout d'abord, la douleur couvrit l'étoile du Satan, fils de Najab[7].

Il y avait un fils de Fìrûz Khân, Khavâṣ Khân, beau comme la rose.

4. Quand il parut tout d'abord, Khavâṣ était tout joyeux : il apportait un diplôme[8] du prince. Son ennemi lui tendit un piège[9] : Afẓal alla (le trouver) fièrement en se rengorgeant.

Et quand Khavâṣ vint à Zùlûzì[10], alors il en eut repentir. Tout le monde apprit l'histoire.

Il était un fils de Fìrûz Khân, Khavâṣ Khân, beau comme la rose.

[2] Ranjit Singh, le fameux Sikh, l'ami de Jacquemont, devenu maître incontesté du Panjâb.

[3] Littéralement : « mange ta terre en paix ».

[4] C'est-à-dire : ta cause est ma cause.

[5] La capitale des Sikhs.

[6] Les femmes de sa maison chantent de bonheur. Cf. II, 8; III, 1.

[7] Afẓal Khân, fils de Najaf ou Najab Khân; cf. xcix. — اختر « l'étoile »; peut-être « la fête ».

[8] رقم, un diplôme d'investiture.

[9] Afẓal lui offre sans doute l'hospitalité.

[10] La résidence d'Afẓal Khân.

5. Un homme vint chez sa mère[11]; mais elle était impuissante[12], car ʿAbbâs[13] était prisonnier de la tombe.

Je n'oublierai jamais Shâhî Khân, le Mâmanzai[14]. — Burhân de douleur s'est fait qalandar[15].

Il était un fils de Fîrûz Khân, Khavâṣ Khân, beau comme la rose : la terre est sous lui et sur lui.

6

BALLADE DE L'ÉMIR DÔST MUḤAMMAD KHÂN ET DE SA GUERRE AVEC LES SIKHS.

BALLADE D'AḤMAD GUL.

Le plus jeune des frères Bârukzais, Dôst Muḥammad, avait pris un ascendant grandissant et s'était fait couronner Émir à Kâbul. Les Sardârs de Pêshavar, effrayés du succès de leur frère, firent appel aux Sikhs, qui n'eurent garde de faire la sourde oreille, si bien qu'un beau jour, au grand émoi de leurs protégés, ils se trouvèrent maîtres de Pêshavar. Dôst Muḥammad, qui se considérait maître de droit de Pêshavar, se rapprocha de ses frères et fit un effort extraordinaire pour chasser les Sikhs. Il prit le titre de Ghâzî et proclama la guerre sainte. Tout le monde musulman de l'Asie centrale fut remué; du fond de l'Hindû Kûsh des milliers de combattants se rendirent à Shaikhân, dans la plaine de Pêshavar, à cheval, à pied, armés d'épées, d'arcs, de flèches, d'arquebuses et de lances. Ranjit Singh, ému de ce flot furieux de fanatisme qui menaçait de tout emporter, crut prudent, tout en s'avançant avec une grande armée à la défense de la province, d'essayer de la diplomatie : il envoya au camp du Dôst un aventurier américain, Harlan, ostensiblement en mission auprès du Dôst, en réalité pour semer la division entre les frères, tâche toujours facile. «Je divisai, dit Harlan, les frères et le Dôst, j'excitai leur jalousie de son pouvoir grandissant et décidai l'un d'entre eux, Sulṭân Muḥammad, à déserter subitement le camp avec 10,000 hommes. Cette désertion

[11] Lui annoncer la nouvelle.

[12] A le venger. Litt. : «sa force n'arrivait pas» (à la mesure nécessaire).

[13] Son autre fils qui aurait pu venger Khavâṣ! (Voir l'introduction.)

[14] Sans doute le patron du poète.

[15] Derviche.

inattendue jeta le camp afghan dans un état indescriptible de confusion et de panique et aboutit à la défection complète de l'armée de Dôst Muḥammad, qui se fondit dans le silence de la nuit. Au point du jour il ne restait pas trace du camp afghan, là où six heures auparavant s'agitait le tumulte de 50,000 hommes et 10,000 chevaux[1] ». Dôst Muḥammad rentra à Kâbul presque en fugitif : ses bagages furent pillés en route par les Ghâzis désappointés.

Cette ballade se rapporte aux escarmouches qui se livrèrent entre le Dôst et Hari Singh avant l'arrivée de Ranjit Singh.

1. Voici ce qu'on dit[2] : Dôst Muḥammad, le Ghâzî, se prépare à Kâbul; et le roi de Qandahâr, le bruit de ses armées s'élève.

Voici ce qu'on dit : l'Émir Dôst Muḥammad est sorti, il va à la guerre sainte : il a des armées avec lui : donne-leur la victoire, ô Dieu glorieux!

Le jour que Muḥammad Akbar[3] vint sur les retranchements ennemis, l'ennemi honteusement s'enfuit devant lui en désordre.

Ô Khân, sois ferme dans l'Islam; prends dans tes mains la *kalima*[4] comme un bouclier.

[Voici ce qu'on dit : Dôst Muḥammad, le Ghâzî, se prépare à Kâbul.] Il a fait la guerre légère[5], il a fait la guerre des chameaux[6]. [Le roi de Qandahâr, le bruit de ses armées s'élève.]

2. Il a lutté avec les Sikhs, mon ami, en pleine campagne; là se sont avancés les soldats de l'Émir Ghâzî.

Les balles de Jazâïl[7] pleuvaient comme la pluie : les Ghâzîs donnent leur tête pour Dieu[8], ce sont des Dûrânîs, de grands[9] soldats.

[1] Marshmann, *The History of India*, II, 459-460 (édition de 1867).

[2] Litt. : « quelqu'un a dit. »

[3] Le fils aîné de l'Émir, qui s'illustra plus tard dans la guerre contre les Anglais.

[4] La profession de foi musulmane : « Il n'y a point d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète. »

[5] جنګريز, *jangrêz*; la guerre à la Parthe, se retirer en combattant.

[6] Il a canonné l'ennemi avec les *zambûrak*. (Voir II, 3.)

[7] جزايل, fusil long.

[8] Littéralement : « mettent leur tête du côté de Dieu. »

[9] اګدر *agdar*, grand, fort.

Le plus fier des Sikhs était Harî Singh[10], il fut enveloppé dans la bataille.

Des Païens les Ghâzîs ont fait des charognes, ils les ont coupés en morceaux de leurs merveilleuses épées tranchantes.

3. Harî Singh a écrit une lettre, il l'a envoyée au Sarkâr[11] : « Accours en hâte, les Sikhs se dirigent sur Panjtâr[12]. »

Les Ghâzîs — de quel pays sont-ils[13] ? — adressent leurs prières à Dieu : ils sont arrivés en face, ô hommes, ils se sont établis devant la ville[14].

Quand ils tiraient leurs épées d'Égypte, l'éclair jaillissait aussitôt.

Les bandes des Sikhs fuyaient devant eux, les touffes[15] de leur tête échevelées.

4. Sikhs et Ghâzîs ont lutté ensemble, l'engeance des Sikhs a disparu devant les Ghâzîs et ils[16] se sont établis dans le désert bien loin des hommes.

(10) Le meilleur des généraux de Ranjit Singh et le plus redouté des Afghans. « Chaque année Harî Singh, suivi de ses invincibles *Akalis* (les Immortels), allait lever l'impôt chez les Yousoufzais, les traquant dans la montagne et dans leurs repaires les plus inaccessibles. Longtemps après sa mort, les mères disaient à l'enfant qui pleure : « Tais-toi ou « Harî Singh va venir » ; et aujourd'hui encore les vieillards montrent la place où « le tigre » (le Singh) les chassait comme un troupeau de moutons. » (*Lettres sur l'Inde*, 134.) Il périt dans la victoire à la bataille de Jamrûd, le 30 avril 1837.

(11) A Ranjit Singh. « Although Ranjit Singh, in his relations with the Mussulmans to the West, assumes a high tone, at home he simply styles himself Sirkar. » (Masson, *Journeys*, I, 443.)

(12) Ils battent en retraite.

(13) Il en vient de tous les pays.

(14) Devant Pêshavar.

(15) څڼرۍ *tsaraî* est la touffe de cheveux que les Hindous laissent au sommet de la tête, et qu'ils appellent eux-mêmes la *coṭî* چوټی. Notre poète a oublié que les Sikhs ne portent pas la *coṭî* ; on les reconnaît au contraire à ce qu'ils portent la chevelure et la barbe intactes ; le *kês*, « la chevelure longue », est un des cinq *k* du Sikh. Il y a, en effet, cinq *k* qui font le Sikh et ne le quittent jamais : *kach* « le caleçon court » ; *kês* « la chevelure et la barbe » ; *kangha* « le peigne » ; *kandh* ou *kripan* « le petit couteau planté dans le massif de la chevelure » ; *karâ* « le bracelet de fer ».

(16) Les Sikhs.

J'ai pour maître un saint, puissant entre tous, à Pâimâl[17] : Aḥmad Gul[18] est venu et un tremblement a passé parmi les poètes[19].

Oh! plût à Dieu que moi-même j'eusse combattu la guerre sainte!

[Voiçi ce qu'on dit : Dôst Muḥammad, le Ghâzî, se prépare à Kâbul.]

Aḥmad Gul est venu en colère : Ladre, chacal[20], va-t-en! va-t-en!

[Le roi de Qandahâr, le bruit de ses armées s'élève.]

Voici un fragment d'une ballade sur l'avortement de la croisade de Dôst Muḥammad et sur la trahison des Sardârs. Elle est du poète Amir, qui a chanté les guerres des Sikhs et la première guerre d'Afghanistan.

3 ... دوست محمد واې چه جنګ له ور ځم
خان به شهيد کړم په رښتيا د اسلام ننګ له ور ځم
له شير سنګي نه به لا خکته څه فرنګ له ور ځم
خوبه تالا کړم پنجاب او امبرسر پې پسې

4 خلق د پنجاب د امبرسر او د لاهور وګوره
دا په سلطان او په ملتان د کفر زور وګوره
هر يو هندکی د جلته کښې خوراك ئ اور وګوره
راغلهٔ ځوانان ښيسته سپاهيان د قندهر پې پسې

5 راغلهٔ ځوانان ورته ډيره شو په شيخانو بانډې
وار ئ خطا وه ور تلی نشو په سکهانو بانډې
دخدای لعنت دِوی په داسی سردارانو بانډې
ورځ تر قيامتَ به لاګرزی در په در پې پسې

(17) Je ne sais quel est ce saint.

(18) L'auteur de la ballade.

(19) Qu'il éclipse.

(20) On n'a point payé sa poésie ce qu'elle valait.— برو برو est l'expression persane.

6 مځ به دِ توروی تر قیامت دروغجن سردا
ی جنګ پرِدِ ښو سکهانو ته وطن سردار
تا چه راوړی وه له خان سره کفن سردار
ته را وتلی وی په لار د خیبر پی پسی

....

8 هیڅ ئی ونکړه چه دوستی تینه پسی پایه شه نه
دا بارکزی سلطان محمد منکر له خدای شه نه
سید محمد خان پیر محمد خان حسن پی خانه شه نه
که ته وبربری خوی د وړاندِ که اکبر پی پسی

9 هیڅ ئی ونکړه که دوستی ډیری لښکری لری
په وسله پور دی اکبر خان خولونه زغری لری
خان جمعه خان به غلیمان له مځ لری لری
دا د پنجتار فتح خان راغی ډیر زړهور پی پسی

10 فتح خان راغی د پنجتار دباو ئی ډیره وه نه
خان حاج خان او جمعه خان د ګل په خیره وه نه
دا په غزا پسی را وت خلق د بنیر وه نه
د یوسفزو د مهمندزو د اشنغرزو پی پسی

11 د یوسفزو د مهمندزو ښور شوی زور دی نه
رنجت وبربری د صاحب د توری غر دی نه
په چل ئی نسی سلطان سنګ په زړه کښ تنګ دی نه
دا وار په وار کمیدو غازی نوکر پی پسی

3. Dôst Muḥammad dit : « Je pars pour la guerre. Je ferai de moi un martyr : je pars en sincérité pour l'honneur de l'Islam. De Shîr Singh[1] je descendrai au bas pays[2] jusqu'au pays de Firang[3]; je mettrai en plein au pillage le Panjâb et Ambarsar[4] (pour le suivre)[5]. »

4. Voyez les gens du Panjâb, d'Ambarsar et de Lahore! Voyez la force du Paganisme[6] à Sulṭân et Multân[7]. Que tous les Hindkîs[8] se sauvent et le feu soit leur aliment! Des jeunes gens, de beaux soldats, sont venus de Qandahar[9], pour le suivre.

5. Ils sont venus les jeunes gens, ils ont campé à Shaikhân : mais ils ont perdu l'occasion, ils n'ont pas attaqué les Sikhs. Que la malédiction du Seigneur soit sur ces Sardârs! Qu'ils errent de porte en porte jusqu'au jour de la résurrection!

6. Que ton visage soit noir jusqu'au jour de la résurrection, Sardâr menteur! Tu as sans combat abandonné ton pays aux Sikhs, ô Sardâr? Pourquoi avais-tu apporté avec toi ton linceul, ô Sardâr[10]? Pourquoi avais-tu débouché par la passe de Khaibar?

8. Ils n'ont rien fait et Dôstai[11] s'est retiré devant l'ennemi. Le Bârukzai, Sulṭân Muḥammad, a renié Dieu. Sayyid Muḥammad, Pîr

(1) Du pays Sikh : Shîr Singh était un des meilleurs généraux de Ranjit; c'est le vainqueur de Sayyid Aḥmad (ballade III).

(2) L'Hindoustan.

(3) Jusqu'aux possessions anglaises du Gange.

(4) Amritsar.

(5) Refrain de la première strophe qui revient dans toutes les autres à tort ou à raison (ي = پیری).

(6) *Kufr* « l'infidélité » et « l'ensemble des pays infidèles » : répond exactement au *Painisme* (Paganisme) de notre moyen âge, lequel désignait l'Islam.

(7) Sulṭân et Multân, nom artificiel, formé comme Cîn et Macîn, Gog et Magog; désigne la région du bas Indus, dont Multân est la ville principale.

(8) *Hindkîs*, populations hindoues anciennement établies dans le pays afghan; s'emploie souvent en terme de mépris.

(9) Écrit avec *a* bref pour la rime.

(10) Si ce n'était pas pour mourir en cas de défaite.

(11) دوستی *Dôstai*, diminutif familier de *Dôst*.

Muḥammad et Hasan[12] ont disparu. Si tu craignais les embuscades, que ne mettais-tu Akbar[13] en tête.

9. Ils n'ont rien fait, bien que Dôstai possédât une armée immense. Akbar Khân est armé de pied en cap, avec casque et cuirasse. Le Khân Jamʿah Khân tiendra les ennemis à distance. Le fameux Fatḥ Khân[14] de Panjtâr est venu, l'homme au grand cœur.

10. Fatḥ Khân de Panjtâr est venu; grande était sa puissance. Il y avait aussi le Khân Hâjî Khân et Jamʿah Khân, beaux comme la fleur. Ils étaient venus pour la croisade, tous ces gens de Bunêr, et les Yûsufzais, les Mohmandzais et ceux d'Ashnaghar[15].

11. Ce fut grand bruit et fracas des Yûsufzais et des Mohmandzais. Ranjit trembla (et dit) : « C'est le bruit de l'épée du Çâḥib[16] ». Mais Sulṭân Singh[17] a trahi Dôst : c'est un traître au fond du cœur : et un à un les fidèles Ghâzîs s'égrènent.

7-14

CYCLE DE LA CAMPAGNE D'AMBÊLA.

Les huit poèmes qui suivent représentent le cycle du Çâḥib de Çvât et de la campagne d'Ambêla.

Abdul Ghaffâr (عبد الغفّار, ou Ghafûr), dit le Çâḥib de Çvât (Maître de Çvât

(12) Sulṭân, Sayyid et Pîr sont les trois frères Sardârs de Pêshavar; Hasan est sans doute le fils de Yâr Muḥammad; cf. II, 8.

(13) Le fils de Dôst Muḥammad. Littéralement : « si tu crains les embuscades, mets Akbar en tête. »

(14) Voir plus haut, page 6.

(15) *Ashnaghar* اشنغر, corruption du nom hindou *Hashtnagar* (هشتنگر) « les huit villes ».

(16) Le Çâḥib de Çvât, dont le prestige commençait déjà à grandir; voir les ballades suivantes dont il est le héros.

(17) Le poète le flétrit d'un nom sikh : c'est ce qu'avait fait avant lui Sayyid Aḥmad pour Yâr Muḥammad, qu'il avait surnommé Yârû Singh; il était défendu de le désigner autrement dans le camp du Sayyid. (Masson, *Journeys*, I, 142.)

(صاحب صوات), a exercé pendant près de cinquante ans un pouvoir aussi absolu et moins contesté que celui de Sayyid Aḥmad, quoique différent de caractère et de tendances.

Abdul Ghaffâr était né à Bêkai (بیکی), près d'Akora, dans le district de Naushahra[1]. Il n'était pas Afghan de naissance : il était Gujar, گجر, une de ces castes inférieures du Nord-Ouest : mais chez les Musulmans un homme de race inférieure peut s'élever par la sainteté. Initié à dix-huit ans à l'ordre d'Abdul Qâdir Gilânî, il s'établit dans une petite île de l'Indus, près d'Attock, où il vécut douze ans en reclus. Il rentra dans le monde au moment où paraissait Sayyid Aḥmad : les deux hommes se rencontrèrent et se heurtèrent. Abdul Ghaffâr était avant tout un orthodoxe et un théologien; Sayyid Aḥmad était un réformateur et un homme d'action : c'était un Wahâbite, un hérétique. Abdul Ghaffâr fut obligé de s'enfuir, il se réfugia à Sêdû, dans le pays de Çvât : sa réputation de sainteté l'y avait précédé et il devint comme le pape du pays.

Sayyid Aḥmad mort, le prestige du Çâḥib Çvât ne fit que grandir : il était l'autorité suprême pour l'Islam de l'Inde et de l'Asie centrale. On venait à Sêdû de tous les coins du monde musulman prendre ses oracles et demander sa bénédiction. Ses *fetvas* sur les cérémonies religieuses et les observances séculaires faisaient et font encore loi chez tous les Sunnis du Nord-Ouest. C'était plus qu'un grand saint, qu'un *vali*, ولی : c'était un *ghauth*, غوث[2], c'est-à-dire le saint suprême, le chef de tous les saints terrestres de l'heure, l'incarnation de la Sainteté dans le siècle[3].

Cependant la mort de Sayyid Aḥmad n'avait pas anéanti la colonie des *Mujâhid's*, des croisés musulmans de l'Hindoustan. Sayyid 'Omar Shâh, ancien trésorier de Sayyid Aḥmad, avait appelé les débris de l'armée de la foi dans un village qu'il possédait dans les montagnes de Bunêr, Sitana. Cette armée grandit, recevant des renforts d'hommes et d'argent envoyés par les populations fidèles de l'Hindoustan, principalement du Bengale, sous la direction d'un gouvernement occulte organisé par les *khalifes* ou lieutenants, que Sayyid Aḥmad avait installés dans les principaux centres au temps de sa prédication. Pendant vingt ans les « fanatiques hindoustanis », comme les appellent les Anglais, firent peu parler d'eux hors du Panjâb : la querelle sur la frontière était toujours entre Sikhs et Musulmans. Mais voici subitement en 1849 les Anglais qui prennent la place des Sikhs dans l'empire du Panjâb : ils la prennent du même coup dans la haine du *Border*.

Les Hindoustanis ayant fait une incursion sur le territoire britannique et surpris

[1] C'est pourquoi il est quelquefois désigné sous le nom de Çâḥib de Bêkai (cf. Ballade XII, 4); comme il est appelé Çâḥib de Sêdû, du nom de sa résidence en Çvât.

[2] Voir n° XXXV, 9.

[3] Voir sur la classification des saints, Silvestre de Sacy, dans le *Journal des Savants*, 1822, p. 17.

le camp anglais, le général Cotton répondit en allant les chercher à Sitana, qu'il mit en flammes avec l'aide des ʿOthmanzais. Sayyid ʿOmar fut tué dans la lutte. Les ʿOthmanzais et les Gadûns s'engagèrent à ne jamais donner aux Hindoustanis asile ni passage.

De Sitana ils se retirèrent à Malka, dans le massif de Mahâban[4]. Cinq ans plus tard ils étaient réinstallés à Sitana, du consentement des Gadûns, menaçaient et pillaient le territoire anglais, enlevaient des marchands et envoyaient réclamer rançon au Gouvernement anglais. Une expédition fut décidée, et, dans la nuit du 19 octobre 1863, une armée de 7,000 hommes, sous les ordres de Chamberlain, entra dans la passe d'Ambêla.

La passe d'Ambêla tourne le territoire des Gadûns et conduit droit à la forteresse des Hindoustanis : cela dispensait d'aborder de front le massif inabordable de Sitana. Par malheur la passe appartient à des neutres. Chamberlain avait négligé de les avertir, pour ne pas donner l'éveil aux Hindoustanis; il comptait arriver en un jour ou deux à Sitana, la détruire et rentrer aussitôt en territoire anglais. Les neutres ne le comprirent pas ainsi, se crurent menacés et barrèrent la route. Chamberlain dut s'arrêter; quatre jours plus tard les 12,000 fusils de Bunêr prenaient parti et le Çâhib de Çvât, débordé par l'opinion, proclamait la guerre sainte. Deux mois durant on vit à côté des Çvâtis, des Gadûns, des Bunêrvâls, accourir des bandes innombrables de toutes les tribus qui s'étendent jusqu'aux confins du Yâghistân[5] de Kâbul. Malgré des renforts répétés, Chamberlain resta des semaines entières à l'entrée de la passe, sans avancer d'un pas. La ténacité de la résistance anglaise donna le temps d'agir à la diplomatie et au prestige invincible de la roupie. Certains des Bunêrvâls se retirèrent soudain : ce fut le signal de la débandade : chaque jour vit une défection nouvelle, et, faisant volte-face complète, la Jirga des Bunêrvâls offrit à Chamberlain de le guider vers le camp hindoustani et de le réduire en cendre. Le but de l'expédition était atteint et l'armée anglaise revint par la passe d'Ambêla, sans avoir un coup de fusil à tirer. Mais elle avait laissé à l'entrée, en tués ou blessés, le dixième de son effectif : elle y avait laissé aussi le prestige du nom anglais. «Les Afghans, qui s'inquiètent toujours peu du résultat final, chantèrent Ambêla comme une victoire. Ils avaient raison dans le fond, sinon dans la forme, et la poésie populaire poussa un cri de triomphe épique, d'une éloquence farouche, et qui après vingt-cinq ans retentit encore dans la montagne[6].»

[4] Le sanscrit *Mahâvana* «la grande forêt», prononcé en afghan *Mâban* مابنر.

[5] ياغستان, le pays des Afghans qui sont indépendants à la fois et de l'Émir et de la Reine; littéralement : le pays des *Yâghi* «des rebelles».

[6] *Lettres sur l'Inde*, 124, 116-127 : cf. Hunter, *Our Indian Musulmans*, 1871; — Paget and Mason, *A record of the Expeditions against the North-West frontier tribes*,

7

L'AKHÛND DE ÇVÂT ET SA LUTTE DANS BUNÊR CONTRE LES ANGLAIS (1863). — SES POUVOIRS MYSTIQUES.

BALLADE DU POÈTE AHMAD GUL.

1. Il est venu pour la guerre sainte : que Dieu illumine son tombeau! qu'il exalte en tout lieu le Molla Abdul Ghafûr!

Il a amené pour la guerre sainte les Gujars de Balêja[1], et sont venues au Çâhib jusqu'à des lettres de la Mânja[2]. Les Firangis furent abattus en apprenant cet embauchage[3].

Son cure-dent est Zu'l Fiqâr[4] et rendra le pays rouge de sang.

Il est venu pour la guerre sainte : que Dieu illumine son tombeau! qu'il exalte en tout lieu le Molla Abdul Ghafûr!

2. Dans sa main droite est le cure-dent; dans sa main gauche le peigne lui sert de bouclier.

since the annexation of the Punjab, Londres, 1884; — Col. J. Adye, *Sitana.* — Sur le Çâhib Çvât, voir Rev. T. P. Hughes, *Notes on Islamism*, 2ᵉ édit., 1877, p. 144, 241 et suiv. On trouvera sur son compte l'opinion d'un Afghan soumis et fonctionnaire au nᵒ XV, 47-53.

(1) Ses compatriotes.

(2) Du pays de Lahore (voir I, 19). Le bruit courait parmi les Afghans que leurs vieux ennemis, les Sikhs, subjugués par les Anglais, allaient faire cause commune avec eux contre l'ennemi commun. « Il était naturel d'ailleurs, m'observe mon Munshi, que les Sikhs, connaissant le pouvoir du Çâhib, se ralliassent à lui, par crainte de sa malédiction. » Un *buzurg*, qu'il soit Musulman, Hindou ou Sikh, est pour tous un *buzurg*. Voici sur ce vers un commentaire inattendu de source anglaise : « Mischievous rumours were being recklessly circulated throughout the country by officious, but irresponsible native agents, that some of the Sikh regiments of the force were about to declare against us, when there was never the slightest ground for such rumours, and when at the same time the Sikhs were fighting bravely and falling in our cause. » (Paget and Mason, p. 51.)

(3) Traduction hypothétique. لانجه, *lânja*, est un ἅπαξ λεγόμενον; je l'identifie à l'hindoustani *lânch*, corruption (*lânchâ* dans le sanscrit de Nériosengh).

(4) L'épée d'Ali.

Son rosaire le fournit de balles, dont il déchiquète l'ennemi : telle est sa fortune.

Son bâton est une lance; son cure-dent pendu au nœud de la chemise est un poignard[5]; sa cruche[6] est un pistolet, il en brisera la gueule de l'ennemi.

Il est venu pour la guerre sainte.....

3. Il est l'ennemi des Anglais.

Que sont les trésors du Çâḥib? Pour nourriture, il a les dons votifs[7], et son vêtement est tout vert[8].

Sa forteresse, c'est le *Cârcôbai*[9]; sa demeure est dans la mosquée.

Il rougira sa serre, comme un vautour, avec le sang des Anglais.

Il est venu pour la guerre sainte.....

4. Il a les serres du vautour. Le Çâḥib n'est pas moindre qu'un roi. Des Râjas sont venus lui faire hommage du fond du Badakhshân. Le Çâḥib marche en avant, et derrière lui viennent neuf fois cent mille étendards[10].

Son armée est invisible, elle se montrera à Ambêla.

Il est venu pour la guerre sainte.....

5. Elle s'est montrée à Ambêla. Le Çâḥib dit : « Cook[11] ! ce pays-ci est aux Pushtuns : détale, ou quelqu'un t'en fera cuire. Çvât et Bunêr m'appartiennent : hors d'ici et bien loin, traître[12] !

(5) Cf. Dorn, *Neamet Ullah*, II, § 18.

(6) La cruche qui sert aux ablutions.

(7) Des fidèles ou des disciples; شکرانه.

(8) Comme Sayyid. Les Sayyids ou descendants du Prophète portent le vert.

(9) Littéralement : le « quatre-bois », nom du *ghosal khâna* غسلخانه, ou chambre de bain, où le fidèle fait ses ablutions; c'est une sorte de réduit en forme de pyramide quadrangulaire, fait de cloisons de bois chez les pauvres.

(10) Les étendards de l'armée invisible, celle des anges.

(11) Un lieutenant Cook, du IIIe Sikh (cf. XII, 4), est mentionné avec honneur dans le rapport du lieutenant-colonel Wild, de la seconde brigade. Il aura été envoyé en parlementaire au Çâḥib?

(12) Le texte a مشکوك *mashkûk*. Je suppose que c'est l'arabe مشكوك, douteux, problématique, d'où l'on serait passé au sens de déloyal, à qui l'on ne peut se fier.

« Les Firangis de Bhâvalpûr ont fait l'éloge de ma vaillance[13]. »
Il est venu pour la guerre sainte. . . . .

6. A Bhâvalpûr les Firangis se sont un jour vantés de leur vaillance. (Ils ont dit :) ce pays est à Pêshavar. Mais le Seigneur a fait justice.

Perles tombées dans la poussière, s'il est ici quelque changeur, les paroles d'Aḥmad Gul, mes gars, s'achètent au prix des perles[14].

Il est venu pour la guerre sainte : que Dieu illumine son tombeau! Qu'il exalte en tout lieu le Molla Abdul Ghafûr!

8

QATAL GAṚ OU LE CHÂTEAU DU MASSACRE (1863).

BALLADE D'AKBAR SHÂH.

1. Les Ghâzîs se sont précipités sur la forteresse des Firangis, ils escaladent[1] le Qatal Gaṛ[2].

2. Les Ghâzîs sont venus de tous côtés pour la guerre sainte, ô hommes! Ils ont commencé la mêlée, ô hommes! Dieu leur a livré chez eux ces faces de singes, ô hommes! Enlevez leurs sœurs, ô hommes!

Les Ghâzîs n'avaient point d'épée, ils frappèrent avec le bâton[3] : ils escaladent le Qatal Gaṛ.

(13) Allusion à quelque détail contemporain qui nous échappe.
(14) A bon entendeur salut. Cf. iii, 5.

(1) « Tel pic fut trois jours de suite pris, perdu et repris; il est resté célèbre, chez les Afghans, sous le nom de *Qatal Gaṛ*, le château du massacre. » (*Lettres sur l'Inde*, 123.)

(2) اوری, mieux آوری *âṛî*, de آوښتل *âvushtal*, au sens du dérivé *âvuṛêdal*, « passer par-dessus ».

(3)
N'est-il pas vrai, Vendée,
Ô dur pays Breton?
Pour vaincre un bastion, pour rompre une muraille,
Pour prendre cent canons vomissant la mitraille,
Il suffit d'un bâton.

V. Hugo.

3. Ils n'avaient point d'épée, mais la Vertu[4] des Saints était avec eux : de grandes Puissances les assistaient. Dieu leur donnera les Houris et tous les Paradis, ils auront la mort du martyr.

Des Mollas ont péri et le bruit en a couru jusqu'au Kunar.

Ils escaladent le Qatal Gaṛ.

4. Des Mollas ont péri. Assiste-nous, Çâḥib de Çvât! Mes larmes coulent comme la pluie, ô Maître! Sur les faibles est venue la destruction, ô Maître! Bunêr est à présent dépeuplé[5], ô Maître!

Comme les bulbuls qui tremblent devant le faucon, (tels les Firangis).

Ils escaladent le Qatal Gaṛ.

5. Tels que faucons, les Ghâzîs les ont emportés[6]; ils se sont accroupis sur eux. Les Firangis étaient dans l'angoisse de la peur : quand les Ghâzîs ont fondu sur eux, ils tremblaient la fièvre[7].

Leurs hommes gisent dans le torrent desséché de Brandû.

Ils escaladent le Qatal Gaṛ.

6. Je chanterai sans fin de ma langue les louanges du Valî[8] : haut a flotté l'étendard du Valî. Les Houris chantent sur terre et dans le ciel les louanges du Valî; le Tout glorieux[9] est le compagnon du Valî.

Les Croyants ne se laissent pas arrêter par ces . . . . .[10]; ils escaladent le Qatal Gaṛ.

7. Les Croyants ne s'y arrêtent pas, ils n'en ont pas peur. Les canons

(4) كرامت *kirâmat;* le don des miracles.

(5) ميرات *mirât;* littéralement «devenu un héritage» (par la mort de ses maîtres).

(6) شوره, touffe d'herbe dont on se sert pour frotter les vases; *shoṛa kaval*, frotter. nettoyer; ici est pris au figuré, au sens argot du français «nettoyer».

(7) Littéralement : «ils ont pris chacun à part des *kâṛa*» (potion de lait caillé qu'on prend dans la fièvre).

(8) ولی *valî* «saint».

(9) سبحان, Mahomet.

(10) شوپر *shôpar;* terme d'insulte; peut-être identique à *shôpa*, incirconcis.

des Firangis sont impuissants sur eux[11]. Faites-vous *ghâzî* sur quiconque ne suit pas la loi du Prophète[12]. Méchant est celui qui ne croit pas.

Moi, Akbar Shâh, le Molla, je m'en vais comme un *mlâtaṛ*[13].

Ils escaladent le Qatal Gaṛ.

9

BALLADE DE LA GUERRE DE BUNÊR, PAR ḤAMÎD, POÈTE DE TARANGAṚÎ, CANTON DE PAKLÎ.

1. L'affaire est engagée entre les Païens[1] et l'Islam : ô Seigneur, donne la victoire au Çâḥib (de Çvât)!

Les régiments anglais sont venus de Calcutta : il y avait parmi eux des Sikhs et des Blancs robustes[2].

Les Pushtûns leur ont dit : « Restez chez vous ! » car les Bunêrvâls tremblaient pour leur pays.

Les gens de Camla disent : « Nous ne pouvons nous délivrer d'eux[3]. » Mais leurs ennemis[4] étaient établis à Malka.

Les Mujâhid's donnent leur vie pour le nom du Seigneur; ils enlèvent de force les Houris[5], ils n'ont pas peur des Païens.

2. Les Mujâhid's disent : « A nous la mort des martyrs ! Dans le martyre, nous ne fuyons pas du champ de bataille.

(11) Le Çâḥib prononce des paroles qui les rendent impuissants.

(12) C'est-à-dire « tuez-les ».

(13) Comme un *mlâtaṛ* suit son *malik*, comme un tenancier ou dépendant qui doit le service personnel suit son maître. — Remarquer le jeu de mots sur *molâ*, *mlâtaṛ*.

(1) *Kufr*, l'infidélité, le Paganisme; cf. Ballade XII, 1.

(2) Des Anglais.

(3) Des Anglais.

(4) Les Hindoustanis, les *Mujâhid's*. (Voir pages 6 et 23.)

(5) En courant au martyre.

« La Vertu des Saints étant avec nous, nous sommes venus[6], pour la croisade, de l'Hindûstân. »

'Azîm Khân[7] à Bâj Gaṭa est maudit. Male œuvre est venue de Zaid Ullah, de Ḍagar[8].

Le Çâḥib s'est établi à Ambêla, et des armées sans nombre sont venues le joindre.

3. La bonté du Seigneur tombe en pluie sur le Çâḥib : sa grandeur s'est révélée dans la guerre sainte.

Grand-père le Çâḥib est monté sur Borâq[9], et grande est la gloire de Sayyid Akbar, le Pâdishâh[10].

Les Firangis en tremblent à Londres : au Surkâvai[11] ils en ont eu déplaisante aventure.

Des jeunes gens de Bâjauṛ ont péri dans la guerre et des armées sont venues à lui d'aussi loin que Qâshqâr.

4. De ces armées font partie des Faqîrs : comment les Yûsufzais trembleraient-ils de cette guerre?

Tous les saints de Bunêr exercent leur puissance : aussi tous ses artifices ont-ils abandonné le Firangi[12].

(6) راتلو : on attendrait plutôt راغلی یو.

(7) Allié des Anglais.

(8) Un de ceux qui ont donné le signal de la désertion. Cf. ballade xi, 9.

(9) L'âne sur lequel Mahomet fit son ascension au ciel.

(10) Gloire peu dangereuse pour les Anglais, car le roi Sayyid Akbar était mort depuis longtemps. C'était le frère de Sayyid 'Omar, celui-là même qui avait appelé les Hindoustanis à Sitana. Quand le Çâḥib avait vu les Anglais s'établir dans le Panjâb, il avait pris peur du voisinage et avait décidé les Çvâtis à nommer un chef, un roi, à qui ils payeraient la dîme de leur moisson pour entretenir un corps d'armée défensif. Il fit tomber le choix sur Sayyid Akbar. C'était une avance aux Hindoustanis et un pas vers la politique d'action. « Si Sayyid Akbar avait encore été là au moment de la grande rébellion, la position des Anglais devenait critique; mais, par un de ces coups merveilleux de bonne fortune dont les Anglais ont été coutumiers (*iqbâl*), il mourut le 11 mai 1857, le jour même où éclatait la rébellion. » (*Lettres sur l'Inde*, 120.)

(11) La rivière rouge, qui coule dans la vallée d'Ambêla. Cf. x, 6.

(12) Ils ne leur servent plus de rien. Cf. xii, 2.

Le palanquin[13] de Pîr Bâbâ[14] était haut porté sur les épaules des porteurs et le Çâḥib de Bêchâutaṛî[15] se tenait aussi à son côté.

La main sur le nombril[16], moi, Ḥamîd Gul, je suis son esclave[17]. Ô hommes, c'est au seuil de son sanctuaire que j'ai trouvé le bonheur.

10

LA GUERRE DE BUNÊR. QATAL GAṚ (1863).

BALLADE DE NAVÂB JÂN.

1. Sur la crête de Qatal Gaṛ le Firangi a eu grande douleur : il y a eu des cris de terreur.

La nuit passait sur leurs yeux, quand ils voyaient les Ghâzîs : la douleur a fondu sur eux.

Sur la crête du Qatal Gaṛ le Firangi a réuni ses troupes, il conduit l'expédition sur la hauteur.

De loin venaient sur eux les Bunêrvâls, tels que des faucons : j'ai été stupéfait de leur élan.

Les jeunes gens portaient des ceintures rouges et des boucliers à deux couleurs; des cris s'élevaient de tous côtés.

Les balles des rifles pleuvaient comme la pluie, elles fondaient de tous côtés sur eux.

Sur la crête du Qatal Gaṛ le Firangi a eu grande douleur.....

La nuit passait sur leurs yeux quand ils voyaient les Ghâzîs.....

2. Les balles des rifles pleuvaient en pluie fine : le Député[1] dit au Commissaire[2] :

[13] Invisible.

[14] Vieux saint de Bunêr qui protège l'indépendance du pays.

[15] Autre saint de Bunêr.

[16] Dans l'attitude de la prière. Cf. 1, 13.

[17] De Pîr Bâbâ ou peut-être du Çâhib de Çvât.

[1] Le *Deputy Commissioner*, administrateur d'un *district*.

[2] Le *Commissioner*, administrateur d'une *division* (groupe de districts).

« Ils ont avec eux un Faqîr puissant, contre qui l'on ne peut combattre[3]. » Il envoya un message en arrière[4].

Les régiments des Blancs pleuraient à cause du Pîr : « Quand serons-nous délivrés?

« Ils escaladent nos remparts, nous ne pouvons arrêter les Ghâzîs, l'épée ne laisse pas trace sur eux. »

Sur la crête de Qatal Gaṛ le Firangi a eu grande douleur. . . .

3. Ils escaladent les remparts, ils détruisent la maison des Anglais[5] : ils les ont enveloppés dans leurs Gaṛs[6].

Ô Maître, je te le dis, bénie soit ta patrie, la terre sacrée[7] de Bunêr et de Çvât!

Tous les Yûsufzais, par ton ascendant, se sont réunis pour la croisade. Les Anglais ont battu en retraite.

Le Pîr dit : « 'Ajab Khân[8] est mon ennemi, mais ici j'ai grillé les Anglais. »

Sur la crête de Qatal Gaṛ le Firangi a eu grande douleur. . . .

4. Le Général s'écria : « Je n'ai plus le souffle au corps. Quelle ca-

(3) وتة = ورتة.

(4) Pour demander du secours.

(5) La font ميرات; cf. Ball. viii, note 5.

(6) Dans leurs forteresses; *gaṛ* = hind. *gaṛh*.

(7) سيرۍ, terre donnée à un saint et affranchie de l'impôt.

(8) 'Ajab Khân, de Chârghûlai چارغولی, dans le Yûsufzai anglais, fut, avec son frère 'Azîz Khân, le plus utile et le plus dévoué des auxiliaires indigènes des Anglais dans la campagne d'Ambêla. (Paget et Mason, p. 151.) Cinq ans plus tard les Anglais le pendirent. Voici à quelle occasion. Son frère 'Azîz Khân était mort, laissant deux femmes, une de Bunêr avec un enfant en bas âge, l'autre, qui était *raya*, avec des enfants déjà grands; ceux-ci se saisirent de l'héritage de leur père et chassèrent la Bunêrvâle et son enfant. Elle alla demander justice et assistance au Gouvernement, qui ne répondit pas, puis à son beau-frère 'Ajab, qui lui conseilla de s'adresser à ses frères de Bunêr. Ainsi fit-elle et il s'ensuivit une descente des Bunêrvâls, le pillage de six villages et le meurtre de plusieurs paysans (juillet 1877). Les Bunêrvâls furent repoussés avec une perte de vingt et un tués, trente blessés et quatorze prisonniers. L'enquête qui suivit montra que les Bunêrvâls avaient cédé aux instigations de 'Ajab, qui, mécontent de voir sa position diminuée, voulait créer des complications qui l'auraient rendu nécessaire. Le désordre prit des

tastrophe! Mon armée a été grillée. Je n'y gagnerai rien d'autre : je n'ai pu soumettre Çvât.»

Ô Seigneur, fais ici une charogne de cet impie de Lahore[9], il sera repoussé et brisé.

Nâçir Khân, de Bar Kalai, le *mlâtaṛ*[10], les a brisés dans le ravin; il fondit sur eux vers le soir.

Sur la crête de Qatal Gaṛ le Firangi a eu grande douleur.

5. Nâçir Khân, de Bar Kalai, a ravagé les Firangis[11] : il est descendu sur Ambêla.

Les uns s'enfuient à quatre pattes, les Ghâzîs font sur place une boucherie des autres, ils n'atteindront pas Camla.

Ils s'enfoncent dans les taillis, mais ils n'échapperont pas, les bandits, les serpents. Ils n'osent affronter la lutte. Les Ghâzîs, ô mon disciple, les ont fait filer le long de la vallée; les chiens et l'Islam ont fait grand fête sur eux[12].

Sur la crête de Qatal Gaṛ le Firangi a eu grande douleur.

6. Six mois durant[13] les Firangis ont lutté aux bords du Sûrkâvai, ils y ont péri en masse.

Du haut d'un rocher élevé, le Maître prononce le *bâng*[14] : il est le

proportions qui dépassaient sans doute sa pensée, et après une année de prison il fut condamné à mort pour instigation au crime de *Dacoiti*, accompagné de meurtre. La sentence fut exécutée le 27 juin 1878 devant la geôle de Pêshavar. L'exécution produisit une sensation profonde : c'était la première fois qu'un Khân était pendu pour crime de droit commun. On en fit beaucoup de chansons où le Gouvernement anglais n'avait pas le beau rôle : on les chante en pays Yûsufzai. Je n'ai pu malheureusement m'en procurer. (Paget et Mason, p. 163, et tradition orale.)

(9) Lahore est le siège du gouvernement de Panjâb. — کړه, «fais», oublié dans le texte.

(10) Qui a suivi le Çâḥib à la guerre, comme le *mlâtaṛ* suit son *malik*. Cf. VIII, 7-4.

(11) وکړه; sous-entendu ماتې? — *Bar kalai*, le haut village, s'oppose à *Kûz kalai*, le bas village.

(12) Cf. Ballade XI, 7.

(13) En réalité deux mois.

(14) La prière *Allah akbar*, «Dieu est grand», que le *muezzin* récite en faisant l'appel, mais que l'on récite aussi en égorgeant un animal de boucherie. Cette prière s'appelle plus généralement le *tekbîr* تکبیر, du mot *akbar*.

IMPRIMERIE NATIONALE.

boucher qui les égorge[15]. Ils faisaient leur proie des Anglais, quand ils fondaient, battant de l'aile : les Anglais en oubliaient bien toute leur discipline[16].

Ô Navâb Jân, l'ombre de la robe du héros[17] couvre les Ghâzîs : que chacun le sache.

Sur la crête de Qatal Gaṛ, le Firangi a eu grande douleur; il y a eu des cris de terreur.

La nuit passait sur leurs yeux, quand ils voyaient les Ghâzîs : la douleur a fondu sur eux.

11

BALLADE DE LA GUERRE DE BUNÊR. — LES MUJÂHIDS (1863).

BALLADE DE NÛR SHÂLÎ.

1. Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.

Ils sont venus de l'Inde, leur patrie est Baraili[1]. Ils se sont établis à présent à Malka, ils y font de la poudre et des balles. Pour cela ils se sont établis dans la plaine : ils ne cessent les louanges du Dieu pur et tout-puissant.

Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.

(15) Arrêter ici le vers, pour la rime (*kharâb*, *qaçcâb*, *ḥisâb*).

(16) Je traduis la variante qui m'est donnée قواعد به شه تر هیر ; on obtient le même sens en ajoutant نه devant کـه.

(17) ځوان littéralement «jeune homme». Le Çâḥib-Çvât était presque octogénaire : mais la جوانمردی n'est point le privilège exclusif des jeunes. Le grand saint de l'Inde musulmane, Abdul Qâdir Gilânî, est appelé par les Afghans *lôê dzavân* لوی ځوان «le grand jeune homme».

(1) Rao Baraili, dans le Rohilkhand, est la patrie de Sayyid Aḥmad, leur premier chef. Au début, les Mujâhids étaient recrutés surtout dans le Rohilkhand, jadis colonisé par les Rohillas, qui sont d'origine afghane et cousins des gens de Yûsufzais. Avec le succès du mouvement, c'est le pays de Patna et le Bengale qui alimentèrent surtout le camp de Malka (v. s. page 6).

2. Pour cela ils se sont établis dans la plaine : ils ne cessent les louanges du Miséricordieux.

Les Anglais ont réuni une armée drue et serrée à Ṭôpî[2]. De Calcutta et de la Compagnie, la nouvelle est allée jusqu'à Londres. L'ennemi a paru et son armée est réunie qui tient ferme.

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

3. La Compagnie, à la nouvelle, a donné ses ordres aussitôt : elle dit au Général : « Point de mollesse ! Je tranche la tête à quiconque reste en arrière. »

Il se leva, et affrontant le Maulavî, en vint aux mains avec lui.

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

4. Pour en venir aux mains avec lui est venu en toute hâte le Çâḥib de Çvât. Il a campé à Ambêla. Je ne vous dis pas chose fausse : la table était toujours ouverte, avec bon riz fin et rôti. C'était la nourriture des Ghâzîs, je ne vous dis pas mensonge, croyez-moi bien.

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

5. Croyez-moi bien, ce Çâḥib avait don de miracle : Ghazan, de Dêr[3], est venu; il avait amené grande force avec lui. Quand les Firangis apprirent cette nouvelle, sans pareille fut leur terreur. Ils se dirent[4] : aujourd'hui ou demain nous serons grillés.

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

6. Les Firangis ont été grillés, les Bunêrvâls les poursuivaient. Ils

[2] La Compagnie des Indes était supprimée depuis six ans, mais on n'était pas bien au courant au pays de Bunêr. Cf. XII, 2. 8; XVI, 13. 3, etc., XVIII, 10. 1.

[3] Un des clans afghans les plus lointains.

[4] Littéralement : pensées furent faites par eux.

poussaient leurs cris de guerre, avec leurs épées obliques et le bouclier dans la main. — Ô mon élève, prête l'oreille à ce que je te dis, je te dirai ici toute la chose. L'incrédule confessera aujourd'hui[5] : les Firangis ont vidé leurs remparts.

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

7. L'incrédule confessera aujourd'hui : les nôtres ont rempli les remparts (de l'ennemi). On n'entendit point se lever le cri des morts et des blessés. Les Mollas ont enlevé en butin aux Firangis maints fusils, et les chiens du Surkâvai[6] se sont fait fête sur eux à n'en point finir[7].

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

8. Ils feront fête, quels qu'ils soient, ceux qui font pareille œuvre, qui viennent face à face avec l'ennemi et le frappent[8]. Le Seigneur préparera pour eux le Paradis. Ils n'ont rien à craindre du Seigneur, le Prophète intercédera pour eux.

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

9. Par l'intercession du Prophète, ô Seigneur, agréez cette demande de moi : rendez boiteux des deux pieds quiconque me fait la guerre; lancez la maladie sur sa famille, faites descendre le malheur sur lui. Que Zaid Ullah Khân, de Ḍagar[9], tremble devant Ḍagar, ô Seigneur[10].

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

[5] Douteux. Le texte est جاهل به که قایل. Le sens serait que la défaite écrasante des Firangis prouve la vérité de l'Islam. Peut-être : confessera que les Firangis, etc.

[6] سرکاوی دی, ce Surkâvai, le fameux Surkâvai.

[7] Cf. Ballade x, 5. 7.

[8] Au lieu de tirer de loin comme les Firangis. On raconte que les Afghans se jetaient sur la gueule des canons pour les boucher avec leurs manteaux.

[9] Voir Ballade ix, 2 et note, et xiii, 6.

[10] Littéralement : «fais crainte de Ḍagar sur lui».

10. On sait bien à Ḍagar que le nom de Zaid Ullah est Nihang[11].

Les Ghâzîs étaient réunis, ils avaient combattu à Lâlûi. Il s'en est allé au milieu de la nuit et a informé les Firangis. Il dit à James[12] : « Aujourd'hui ta vie est en grand danger. »

[Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.]

11. James lui répondit : « Zaid Ullah, je te comblerai. Tu auras à perpétuité de moi cinq *annas* par jour. »

Nûr Shâli dit : Ô Zaid Ullah, tu as perdu l'Islam. Ô Seigneur, je t'en supplie, frappe de lèpre toute sa famille !

Ils sont venus de l'Inde, ils se sont mis en route pour la guerre sainte.

12

BALLADE DE LA GUERRE DE BUNÊR (1863).

BALLADE DE ṬÂLIB GUL.

1. La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam[1] ; les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées[2].

Les troupes anglaises sont venues de Lahore ; il y avait des canons et des obusiers, il y avait des éléphants.

Nul n'avait idée de la force des Païens ; il y avait des ânes, il y avait des ṭaṭûs[3], il y avait des Sikhs.

L'éclat qu'elle faisait se répandait de tout côté ; il y avait même avec eux de beaux soldats d'entre les Pushtûns[4].

(11) *Nihang*, « crocodile », c'est-à-dire traître. *Nihang* était aussi le nom d'une sorte de Ghâzîs Sikhs au temps des guerres entre Sikhs et Afghans (les mêmes que les *Akâlis*) : il signifierait alors infidèle, payen.

(12) Major James, le député commissaire.

(1) Début courant, identique à celui de la Ballade IX.

(2) Le sang des martyrs fait pousser les roses. Cf. Appendice, *An Afghan Nursery Rhyme.*

(3) *Ṭaṭû*, « petit cheval, poney ».

(4) Qui se battirent avec fureur contre leurs frères de Bunêr, au service des Anglais.

Ils levèrent leur armée de Delhi; ils réunirent leurs troupes contre Malkâ[5].

La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam : les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées.

2. Les Mujâhids[6] campaient à Malkâ; ils étaient venus du lointain pour la guerre sainte.

Les Firangis avaient braqué sur eux leurs lunettes et ils leur dirent : « Sauvez-vous loin de devant nous! »

Le Maulavî[7] dit : « Cela ne sera pas comme tu le dis. Trêve de belles paroles!

« Ou bien nous périrons tous de ta main ou nous ferons oublier tous ses artifices à la Compagnie[8]. »

La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam : les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées.

3. Le Firangi entra en fureur contre les Hindûstânîs : « Qui êtes-vous pour lutter avec nous?

« Notre armée n'a pas de nombre : je rendrai Malkâ bien étroite pour vous[9]. »

Le Maulavî répondit : « Je réunirai des Zamîndârs et ferai venir à mon secours le Maître de Kunâr[10]. »

Le Commissaire dit : « Je donnerai une gratification à quiconque tuera des Ghâzîs. »

(5) Voir page 24.

(6) Les soldats de la guerre sainte. (Voir page 6 et Ballade XI.)

(7) Maulavî, le chef des Hindûstânîs.

(8) Cf. Ballade IX, 4.

(9) Je vous mettrai mal à l'aise dans Malkâ.

(10) Kunâr, vallée au nord-est de Jalâlâbâd (VIII, 3) : différent du Kunâr ou Kûnhâr de la vallée de Hazâra, mentionné plus haut, Ball. IV, 1. Le Ḥâji de Kunâr vint en effet prendre sa part de la croisade. Il avait le pouvoir d'arrêter les balles et il était maître des Jinns. Les personnes volées s'adressaient à lui; il se mettait en *murâqaba*, la tête voilée dans la direction de la *Qibla*, et après quelques instants de méditation, les Jinns venaient lui révéler le nom du voleur.

La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam : les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées.

4. L'Akhûnd Çâḥib de Bêkai[11] est venu de Çvât, il s'est fixé à Ambêla.

Il a exterminé tout le régiment de Cook[12] : il se tenait invisible dans la bataille[13].

Il dit : « C'est aujourd'hui vendredi[14]; attendez à demain : nous porterons la mort dans tous les rangs de la cavalerie. »

Les Bunêrvâls firent assaut le soir, ils frappaient les Blancs sans relâche.

La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam : les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées.

5. Quand la lutte avec les Firangis se fut prolongée longtemps[15], ils s'enfuirent partout où on leur laissa un chemin.

Ils se repentirent de Çvât[16], de la Plaine[17] et de Bunêr : il y en eut beaucoup d'entre eux qui périrent dans les crevasses.

Ils abandonnèrent Camla par la mort, tandis que les Pu<u>sh</u>tûns venaient sur eux sans arrêt.

Quand les gens de Çvât leur en donnèrent avis, les Bâjauṛs massacrèrent les Firangis.

La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam : les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées.

6. Les Bâjauṛs dirent : « C'est le destin qui a fait ceci, que les Firangis nous sont venus jusqu'ici de Calcutta.

(11) Voir page 23.

(12) Cf. Ballade XII, 5.

(13) Comme il se dérobait aux balles en se tenant loin du champ de bataille, on disait qu'il était invisible.

(14) Jour de sabbat.

(15) تر ديره, synonyme de مودى پورى.

(16) De s'être attaqué à Çvât.

(17) Le pays des Yûsufzais. Cf. I, 17.

« Avec l'aide de Dieu, ils n'échapperont pas, ces gens qui n'ont point de Pîr[18], si Ghazan Khân vient à nous de Dêr[19]. »

On ne savait pas que ce porc de païen[20] avait trahi sa religion pour quelques roupies.

Il n'a point fait *salâm* devant le Çâḥib : que le Seigneur détruise tout le pays de ce païen!

La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam : les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées.

7. Le Firangi est venu, il a campé à Darband : il a placé le Qorân devant la Jirga des ʿIsâ Khail[21].

Il dit : « J'emporterai tous vos biens et votre fortune : je ravagerai votre pays[22]. »

Les Pushtûns répondirent : « On n'entre point sous peine de mort[23]. »

Cent miséricordes sur eux! Qabûl Khân[24] est un homme de sens.

Moi, Ṭâlib Gul, je suis l'esclave de Kâkâ Çâḥib[25] et je tresse des guirlandes dans l'œuvre de poésie.

La lutte s'est engagée entre les Païens et l'Islam : les fleurs du jardin du Prophète en sont arrosées.

[18] *Bé pîra*, qui n'ont point de guide spirituel : l'*asraosha aratu* de l'Avesta. Cf. Temple, *The Legends of the Penjab*, I, 102 : Râjâ Sohal hai *be-pîr*, « le Râjâ Sohal n'a point de Pir », c'est-à-dire est un infidèle.

[19] Voir plus haut, Ballade XI, 5.

[20] Voir Ballade XIII, 6.

[21] Pour prêter serment.

[22] Si vous ne me laissez pas passer.

[23] Littéralement : « on n'entre pas en vie ».

[24] Le Khân des 'Isâ-Khails.

[25] Ou Raḥamkâr; grand saint du temps d'Aurangzaib, fêté tous les ans à Pêshavar : patron de la confrérie la plus respectée aujourd'hui en Afghanistan. Voir sur sa légende les *Lettres sur l'Inde*, 150-151, 277-288.

13

GUERRE DE BUNÊR (1863).

GHAZAL DE PÂYÂB.

1. Dans cette vallée de Camla il y eut bataille. Un avis était arrivé aux Firangis que sous les yeux du fameux Çâḥib, les Pushtûns étaient venus les combattre.

Les peuples sont venus pour les combattre : le Çâḥib a bien fait aller sa plume [1]. Sur les Firangis est venu le chagrin : le Çâḥib est venu les combattre.

2. Pour la bataille sont venus les Ghâzîs, tous les croyants, d'un bout à l'autre; à Ambêla ils ont affronté le martyre, leur tête repose sur le lit [2].

3. Les Bunêrvâls donnent leur tête pour la gloire du Çâḥib : tous les Mujâhids sont prêts, le Çâḥib est venu à leur secours.

4. Les Firangis en armes viennent au-devant d'eux, ils dressent leurs retranchements.

L'Akhûn Çâḥib, tel que le soleil, le lendemain matin, leur apparut tout à coup.

5. Au même instant les Blancs s'enfuient devant la force des Akûzais.

Mais devant le feu [3] de ces Anglais, Ghazan [4] s'est retiré à Kâṭalang.

6. Ghazan se cache en secret. Que le malheur tombe sur eux deux [5] !
Zaid Ullah, de Ḍagar, là-bas [6], étant porc, s'en est allé au fumier.

[1] Pour écrire aux différents clans.

[2] Les Bunêrvâls emportent leurs morts et les déposent sur un lit pour les cérémonies funèbres.

[3] Le feu qui attire les papillons, le feu des roupies.

[4] Le Khân de Dêr; v. s., Ballades xi, 5; xii, 6.

[5] Sur Ghazan et Zaid Ullah.

[6] «De ce Ḍagar». Voir Ballades ix, 2; xi, 9.

7. Pâyâb a fait l'éloge du Çâḥib : que le Seigneur lui donne le Paradis!

Au jour de la Résurrection, il a place à côté des Houris.

Dans cette vallée de Camla il y eut une bataille. Un avis était arrivé aux Firangis que sous les yeux du fameux Çâḥib les Pushtûns étaient venus les combattre.

14

MIÇRA'S[1] SUR LA GUERRE DE BUNÊR (1863).

1. Ô Ghâzîs, tenez-vous près de vos remparts, les balles des Firangis pleuvent par boisseaux.

2. La miséricorde du Seigneur fut sur le Bâbâjî[2], car il a repoussé les Firangis jusqu'à Calcutta.

3. Ô Bâbâjî, puisses-tu avoir un fils qui étendra son pays jusqu'à Calcutta!

4. Fuyez, ô Firangis, si vous voulez vous sauver; le Çâḥib chevauche et les Akûzais le suivent.

5. Dans les ravins d'Ambêla gisent les Blancs, avec leur ceinture jaune, la tête échevelée.

15

DESCRIPTION DU PAYS DE ÇVÂT[1].

PAR 'ANVÂN UDDÎN, KÂKÂ-KHAIL (18 MARS 1882).

1. Viens, écoute ce que je vais te dire, pour que tu aies une idée claire de tout le pays de Çvât.

(1) Voir au numéro CXII la définition du *Miçra'* مصرع.
(2) «Grand-Père», le Çâḥib.

(1) Je donne ce morceau rimé qui n'a rien de populaire et où les formules de remplissage abondent outrageusement, à cause de l'intérêt qu'il a pour la géographie d'un pays inabordable aux Européens. C'est l'œuvre d'un agent de police lettré, 'Anvân Uddin, que j'ai rencontré à Abbottâbâd. — Cf. l'Index géographique à la fin du livre et Bellew, *Yusufzai*, p. 40-45.

2. Je l'ai parcouru d'un bout à l'autre, je l'ai vu de mes propres yeux.

3. Les habitants sont des enfants de Yûsuf : on les appelle Akûzais.

4. C'est une vallée d'un bout à l'autre ; au milieu coule une rivière[2].

5. Au nord sont les Khvâzûzais, au sud les Bâyazais.

6. Les Bâyazais occupent de nombreux districts qui s'étendent sans interruption[3].

7. Les Rânizais sont à l'Ouest, ils dominent à Alaḍanḍ.

8. Ce lieu est le siège du khanat : le Khân est de la descendance des Kâc[4].

9. A Tâṇa sont les Khân-Khails, les divers descendants de Ḥamzâ[5].

10. A Kôṭa sont les Mûsâ-Khails, à Barai Kôṭ les Abâ-Khails.

11. On cite ensuite Akâ et Ma'rûf, célèbres à Manga Vara.

12. Au delà sont les Nêkî-Khails, répandus jusqu'à Nêk-Vala.

13. Les Shamûzais, puis les Adînzais[6], s'étendent jusqu'à Cakadar.

14. Tous ces peuples que je viens de citer sont connus dans le Bas Çvât.

15. Plus loin, de notre côté[7], est Câr Bâgh, et à côté est Gûlî Bâgh.

16. On cite ensuite, si tu m'en crois, les Matûṛîzais.

17. Par-dessus sont les 'Azî-Khails, et au-dessus d'eux les Jangî Khails.

18. Jusqu'à Khûna et Jânû Langar s'étend loin ce district.

19. Puis sur l'autre rive, mon frère, s'étendent, vois-tu, les Shâmîzais.

20. Au-dessous d'eux il y a quelques villages, ... (?)

21. Qui sont très puissants et forts à la guerre.

22. Il y a un groupe qui va jusqu'à Nêk-Vala, c'est celui des Harnavais.

[2] La rivière de Çvât.

[3] Les tribus citées de 7 à 12 sont des branches des Bâyazais, sur la rive sud.

[4] Littéralement : «il est frère des descendants des Kâc».

[5] Ḥamzâ, l'oncle de Mahomet, grand héros de légende chez les Musulmans afghans.

[6] Branches des Khvâzûzais, sur la rive nord.

[7] Sur la rive sud. Ici commence la nomenclature du Haut Çvât.

23. Voici ce qu'il y a à dire du Haut Çvât : il n'y a rien de plus ni rien de moins.

24. Cette vallée de Çvât à trois kroh de long[8], si tu sais bien compter.

25. Elle est large de trois à quatre kroh, à faire plaisir.

26. Le pays est pays d'irrigation, avec quelques parties qui n'ont que l'eau de pluie.

27. Çvât s'engage à produire toute sorte de riz.

28. Il produit également le maïs et le blé, les haricots et les fèves[9].

29. Il ne connaît point l'orge, ses paniers sont vides d'orge.

30. La terre de Çvât est une terre d'or, mais ses habitants sont des mendiants.

31. Ils sont toujours à partager la terre[10] et toujours à se faire la guerre entre eux.

32. Aussi n'est-elle point bien cultivée, étant toujours à changer de main[11].

33. Si elle était sous la règle anglaise, ce serait une terre d'or.

34. Le pays de Çvât est froid; j'y étais toujours à l'aise.

35. Les eaux sont pures et fraîches et coulent claires.

36. Au bord des rivières s'alignent des forêts de platanes.

37. Les montagnes sont couvertes de pins immenses.

38. Les monts Môrai et Ilam[12] sont froids, allez les visiter.

39. En été il faut y allumer le feu dans les maisons.

40. L'hiver de Pêshavar[13], c'est de l'été au mont Ilam.

[8] Le *kroh* vaut environ deux milles.

[9] *Javâr, ghanam, mâsh, mûng.*

[10] Par la coutume du *vêsh*, ویش : la terre de la tribu est divisée en lots entre les clans et la distribution des lots est changée à des époques périodiques, de sorte que la terre est en mouvement perpétuel. (Voir Thorburn, *Bannú* 475-480.)

[11] Voici trois vers qui résument toute l'économie politique du *Border*. Cf. Bellew, *A general report on the Yusufzais*, Lahore, 1864, p. 199.

[12] D'après le grand atlas indien de 150 cartes, Ilam a 9,341 pieds de haut.

[13] Qui est le pire hiver de l'Inde.

41. Il y a aussi des bâtiments en pleine montagne, dans le pays de Çvât;

42. Des bâtiments et des constructions, des monnaies du temps de Sikandar,

43. Venant des Hindûs et des Païens ou du roi Sikandar;

44. Bref, les signes de quelque domination (antique).

45-46. Il y a en Çvât de vieilles constructions au mortier, et des places solidement bâties, où les gens trouvent des idoles[14].

47. Il y avait en Çvât un Faqîr, je l'ai vu face à face.

48. Il était très intelligent et pieux; il possédait les biens du monde, tout en étant ascète.

49. Ce n'était pas un [vrai] faqîr, c'était un homme riche, d'une habileté sans seconde.

50. Son nom est Abdul Ghafûr, que Dieu lui pardonne ses fautes[15]!

51. Il a laissé deux fils[16], l'un un saint homme, l'autre un mauvais drôle.

52. Le saint est Abdul Khâliq, excellent en œuvres de religion.

53. L'autre est nommé Abdul Ḥannân, il marche dans les œuvres de mal[17].

54. Ceci est écrit par ʿAnvân-Uddîn, il l'a écrit selon la vérité d'après sa conviction.

16-25

CYCLE DE LA GUERRE D'AFGHANISTAN.

Les dix ballades qui suivent (nos 16-25) appartiennent au cycle de la dernière guerre d'Afghanistan, «la guerre de Kâbul», comme on dit à la frontière. Voici quelques détails historiques nécessaires pour les comprendre.

(14) Ruines indo-grecques et bouddhiques.

(15) Jeu sur le nom du Çâḥib, qui signifie «serviteur de celui qui pardonne».

(16) On me dit d'autre source qu'il a laissé trois fils qui ont tous trois le titre de *Miyán Gul* et sont distingués l'un de l'autre par les épithètes de *Barâ*, *Mailâ*, *Chôṭâ*, «grand, moyen, petit.»

(17) Il passe pour avoir livré Muḥammad Jânâ l'Émir Abdul Raḥman. (Voir ballade XXIII.)

L'Émir Shîr ʿAlî شیر علی, héritier de Dôst Muḥammad, qui l'avait choisi pour successeur, comme étant le plus capable de ses fils, bien qu'il ne fût pas l'aîné, avait essayé en vain de se faire reconnaître comme Émir de droit par l'Angleterre, qui ne voulait voir en lui que l'Émir de fait et refusait de se compromettre d'avance à l'égard de prétendants plus heureux. Vainqueur de ses concurrents, mais effrayé des progrès de la Russie qui était devenue sa voisine en 1873, par la chute de Tashkand, Samarqand et Khivâ, il implore en vain à plusieurs reprises le protectorat anglais. Lord Mayo, en 1869, ne lui donne que de vagues assurances de sympathie; Lord Northbrook, en 1873, lui assure qu'il a tort de redouter la Russie et que l'Angleterre ne partage pas ses appréhensions : de désespoir, il se jette dans les bras de la Russie et reçoit une ambassade russe dans sa capitale. L'Angleterre, à cette nouvelle, se réveille et exige que l'Émir reçoive également une mission anglaise, dirigée par Sir Neville Chamberlain, le général de la campagne d'Ambêla (voir p. 24). L'Émir résiste à cette prétention : le Gouvernement de l'Inde insiste, organise la mission et, en septembre 1878, le Major Cavagnari[1] est envoyé en avant avec une petite escorte pour reconnaître les intentions de l'Émir. Il est arrêté à l'entrée de la passe de Khaibar, à la forteresse d'ʿAlî Masjid, dont le gouverneur, Faiẓ Muḥammad Khân, refuse le passage[2]. Il déclara qu'il aurait tiré sur les Anglais, si le chef de la mission avait été autre que Cavagnari, dont le nom était redouté et estimé parmi les tribus de la frontière.

La guerre fut aussitôt déclarée : elle commença le 21 novembre 1878. L'armée anglaise se divise en trois colonnes : l'une, sous les ordres de Sir Samuel Browne, enlève le fort d'ʿAlî Masjid[3], et traverse sans encombre la passe redoutable de Khaibar, dont les Âfrîdîs lui vendent la clef[4]; une autre, celle du général Steward, avance par la passe de Khojak; la troisième, celle du général Roberts, suit la vallée de Kurum et prend d'assaut la passe de Paivar[5]. Shîr ʿAlî, battu sur tous les points

[1] Resté célèbre chez les Afghans sous le nom de *Kavandrî*. Pierre-Louis-Napoléon Cavagnari était né à Stenay, dans la Meuse, le 4 juillet 1841, du comte Adolphe Cavagnari et de Caroline Montgomery Ireland. Son père, appartenant à une vieille famille de Parme, servit l'Empire et fut secrétaire particulier de Lucien Bonaparte. Louis, élevé en Angleterre, entra au service de la Compagnie des Indes; il était à vingt ans assistant-commissaire dans le Panjâb, à vingt-cinq ans agent politique du district de Kohat, et il se fit remarquer par son habileté à manier les tribus des frontières. Il portait dans cette diplomatie d'un genre particulier un mélange d'astuce et de témérité qui rappelle les capitaines italiens du XVIe siècle. Voir sa biographie complète dans Shadbolt, *The Afghan Campaign*, Biogr. Division, 37-41.

[2] Ballade XVIII, 2.

[3] Ballades XVII, 7; XX, 1.

[4] Ballades XVI, 3, 7-8; XVII, 2-6; 12-13.

[5] Ballade XXIV.

et abandonné par les siens, s'enfuit sur Balkh[6] et demande le secours de la Russie, qui l'abandonne. Il meurt de fatigue et de découragement, et son fils aîné, Ya'qûb Khân, qu'il avait retenu prisonnier pendant six ans, se défiant de son dévouement filial, lui succède à Kâbul[7]. Ya'qûb, voyant les Anglais sur la route de Kâbul, se rend à leur camp de Gandamak, cède sur tous les points, se reconnaît vassal de l'Angleterre, accepte une mission anglaise permanente à Kâbul (le 26 mai 1879)[8].

La mission arriva le 24 juillet : elle était dirigée par Cavagnari. Elle fut logée dans le Bâlâ Hiçâr, la citadelle de Kâbul, à quelque distance du palais de l'Émir. Le 3 septembre, elle est massacrée par des soldats de l'Émir qui réclamaient en vain leur paye et auxquels se joignit la populace de Kâbul[9].

L'armée anglaise reprend aussitôt le chemin de Kâbul par la voie de Khaibar et par la vallée de Kurum. Cette expédition est marquée par la victoire du général Roberts à Câr Asyâ, qui lui ouvre la voie de Kâbul, où il entre le 12 octobre. Ya'qûb Khân est détrôné et envoyé prisonnier dans l'Hindoustan[10]. Mais le général Roberts est attaqué dans son camp de Shêrpûr, près de Kâbul, et pendant deux mois lutte pour la vie[11].

A la fin de l'année, le pays semble définitivement soumis. Au début de janvier 1880, la révolte éclate de nouveau : elle est prêchée par un vieux Molla de Ghaznî, Moushki 'Âlam[12], et dirigée par Muhammad Jân, le héros de la résistance nationale[13]. Le frère de Ya'qûb Khân, Ayyûb, qui s'est retiré à Hérat, proclame le fils de son frère, le petit Mûsâ Khân, réunit dans les provinces de l'Ouest une armée nombreuse, et l'on apprend tout à coup à Kâbul qu'il vient d'écraser la colonne du général Barrows à Maivand, devant Qandahâr, le 28 juillet 1880[14] : le général Primrose est assiégé dans Qandahâr et n'est sauvé que par l'arrivée du général Roberts, qui accourt à marches forcées de Kâbul et bat Ayyûb devant Qandahâr : c'est la fin de la résistance nationale[15].

(6) Ballade XXI, 2-3.
(7) Ballade XXI, 2.
(8) Ballades XVI, 9; XVII, 14-16; XX, 2.
(9) Ballades XVI, 10-12; XVII, 18; XVIII, 9; XX, 3.
(10) Ballades XVI, 15; XVII, 21; XVIII, 15-16, XXI, 1-4.
(11) Voir l'Appendice, *An Afghan Nursery Rhyme.*
(12) Ballade XVI, 17.
(13) Ballades XVI, 17-18; XVII, 22-25; XVIII, 17-23; XXI, 6-7; XXII.
(14) Cf. Ballades XVIII, 22.
(15) Pour l'histoire de la guerre, consulter Sydney H. Shadbolt (*The Afghan Campaign of 1878-1880*, 2 gr. in-4°); Hensman, *The Afghan War;* et le Capitaine Le Marchand, *Campagne des Anglais dans l'Afghanistan*, 2 vol. in-8°, 1879-1881 (dans les publications de la Réunion des officiers); s'arrête malheureusement à la levée du blocus de Shêrpûr.

Cependant les Anglais ont reconnu un nouvel Émir, ʿAbdul Raḥman, fils aîné du fils aîné de Dôst Muḥammad, qui s'engage à subordonner sa politique étrangère à celle de l'Angleterre, en échange d'un subside et de la protection éventuelle de l'Angleterre contre ses ennemis du dedans et du dehors[16]. Yaʿqûb le bat après le départ des Anglais et reprend Qandahâr : mais il en est chassé de nouveau (le 22 septembre 1881) et obligé de s'enfuir en Perse.

Le nouvel Émir, ʿAbdul Raḥman, homme d'une énergie atroce, l'idéal du justicier asiatique, après avoir assassiné Muḥammad Jân, a massacré tout ce qui lui portait ombrage[17]. Sa tyrannie a amené il y a deux ans un soulèvement des Ghilzais, dont Ayyûb a essayé de tirer parti : il s'est échappé de Téhéran, mais a été obligé, après quelques semaines d'aventures (août-septembre 1887), à retourner sur le territoire persan et à se remettre aux mains des Anglais, qui l'ajouteront à la collection déjà considérable de prétendants éventuels qu'ils entretiennent pour le service de l'Asie centrale.

16

LA GUERRE DE KÂBUL,

PAR LE POÈTE DE JALÂLÂBÂD.

Invasion des Anglais (1-2); trahison des Âfridis, qui leur ouvrent la passe de Khaibar (3-7); l'Émir Yaʿqûb Khân reçoit Cavagnari (Kamnârî) à Kâbul (9); meurtre de Cavagnari par Muḥammad Jân (10-12). Nouvelle invasion des Anglais, conduits par le général Roberts (Lâṭ Râpaṭ); l'Émir se livre aux Anglais (13-15); soulèvement général dirigé par Muḥammad Jân (16-19).

1. Ô Tout-puissant, ô Glorieux, sans compagnon et sans pareil! Fais que je sois dans la religion[1] et chasse les Firangis de Kâbul : je n'ai point d'autre souci.

2. Les Firangis sont venus de l'Inde : « Si fondent sur vous la faim et la soif, n'en ayez souci : foulez au pieds tout le pays, emportez hommes et biens[2]. »

[16] Ballade xxvi, 3-4.

[17] Ballade xxiii.

[1] Littéralement : « ne me fais pas manquer la religion ».

[2] Ce sont leurs chefs qui leur parlent.

3. Les Âfrîdîs étaient à Khaibar. Ils se sont tous noirci le front[3]; ils se sont empressés pour la caravane anglaise : ils se sont sentis les reins brisés devant les Firangis[4]. Ils les ont fait passer eux-mêmes : ils ont fait fi de l'Islam.

4. Les Firangis ont dit qu'ils sont entrés par magie[5] : soudain leurs fusils ont retenti; et de honte, l'Amîr, ô mon ami, a disparu du monde.

5. Les Mohmands sont comme la poussière[6], les Ghaljais ont fait force étape, et moi j'ai chanté; mais ils n'ont ni chef ni munitions. On ne peut les compter, Dieu seul sait leur nombre.

6. S'ils avaient tous été d'accord, s'ils avaient été réunis en un seul point[7], s'ils avaient campé à Bashbalâq[8], les Firangis n'auraient pas pris Lâl Pûra[9] : les Firangis connaissaient bien leur force.

7. Mais il y en a qui ont passé au culte du Païen, qui ont accepté de lui de l'argent, sont devenus les ennemis du Prophète.
Pour vingt-cinq centimes[10] ils ont renié l'Islam[11], ils ont déjà le front noir comme au jour du jugement dernier.

8. Mais tout ce qui est Musulman, quiconque est de bonne foi

(3) Se sont damnés.
(4) Ils n'ont pas osé leur résister.
(5) Au lieu d'avouer que c'était par la trahison des Âfrîdis.
(6) Aussi nombreux.
(7) أُتراق, le turc اوتوراق, *otouraq*, lieu de halte d'une troupe en marche pendant l'hiver. (Dictionnaire turc-français de M. Barbier de Meynard.)
(8) Lire Pêshbôlâq (dans la contrée des Shinvâris).
(9) La place qui ferme la passe de Khaibar du côté de l'Afghanistan.
(10) Littéralement : « pour cinq paisas »; le *paisa* est le quart d'un *anna*, environ cinq centimes.
(11) Littéralement : « ils ont levé la main sur la tête (loin) de l'Islam » (geste de répulsion et de renonciation).

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans le saint Islam, s'en va à la guerre sainte, abandonne vie et biens pour la loi du saint Prophète, et ne redoute pas les impies.

9. Muḥammad Ya'qûb était fils d'Amîr; ce n'était pas un enfant, il était grand, il était instruit et intelligent[12].

Et il fit venir Ḳamnârî[13]! Il lui livra Bâlâ Ḥiçâr[14]! (Kamnârî) resta là quelques jours.

10. Soudain il y eut un tumulte; il y avait un escadron *d'ardalis*[15], en face d'eux une troupe d'hommes.

Tous les [Anglais] furent arrêtés[16], ils furent égorgés dans Kâbul, l'Amîr n'en savait rien.

11. L'Amîr en fut irrité [et dit] : « Cette chose est profondément étrange »; il fit appeler les soldats : les soldats répondirent : « Tous ces massacres ont été exécutés par Muḥammad Jân Khân, le Ghâzî[17]. »

12. Muḥammad Jân Khân lui dit : « J'avoue tout. J'ai tué cet insensé de ma propre main; je lui ai coupé la gorge avec fureur, mon couteau en a été émoussé. »

13. Il brûla le cadavre et révéla sa force.

Le bruit en vint à la Compagnie. Elle entra en fureur et dit : « Lâṭ Râpaṭ[18]! va ouvertement, sans te cacher. »

14. Râpaṭ s'en est allé, par le Kurum, du côté de Kâbul. Que Dieu nous sauve d'un tel reptile!

(12) Et aurait dû agir avec plus de prudence.

(13) Cavagnari.

(14) Le fort de Kâbul.

(15) *Ardali*, l'anglais *orderly*, « ordonnance, garde ».

(16) Les Anglais.

(17) Le héros des ballades XXII-XXIII et passim : c'était un غلامزاده, le fils d'un des gardes du corps de Shîr 'Alî, qui s'éleva par son héroïsme dans la dernière guerre au rang de chef national. Il est d'ailleurs absolument innocent du crime dont le poète lui fait gloire : il n'était pas à Kâbul pendant le massacre.

(18) C'est-à-dire *Lord Roberts* : il s'agit de Sir Frédérick Roberts, le général en chef.

Râpaṭ, tel qu'un reptile, est entré dans le cœur de Yaʿqûb Khân[19] : Yaʿqûb a abandonné Kâbul.

15. Muḥammad Yaʿqûb, pour lui faire *salâm,* s'est rendu auprès de Râpaṭ, tournant le dos à l'Islam.

Râpaṭ saisit l'innocent et l'envoya dans l'Hindûstân; le voilà de nouveau prisonnier[20].

16. Les chefs de Kâbul se sont levés en pleurant et ils sont restés fidèles[21].

Les Anglais ont emmené notre roi qui se nommait Muḥammad Yaʿqûb, nom bien connu de la Compagnie[22].

17. Les chefs se sont engagés dans la guerre sainte[23], ils étaient tous consternés, et aucun n'a fait d'opposition :

Muḥammad Jân était leur chef avec ce fils de Saint Mushki[24], ʿÂlam[25] : Compagnie en eut bien du deuil.

18. Quiconque a le courage[26] de combattre face à face, qu'il égorge cette misérable !

Au Ghâzî Muḥammad Jân Khân donne la victoire à l'instant, ô toi le Tout-puissant, ô toi le Glorieux : je n'ai point d'autre souci.

19. Aujourd'hui je ne puis me délivrer d'un grand chagrin, d'un grand deuil, de la douleur noire de la séparation.

Car il était un bouton de rose que l'automne a enlevé de sa tige.

(19) Il l'a trompé, s'est emparé de son esprit.

(20) Son père l'avait enfermé.

(21) A la cause de l'Émir prisonnier.

(22) Traduit comme s'il y avait تە مکینی.

(23) Littéralement : «ont mis le cou dans la guerre sainte».

(24) *Çâḥib zâda.*

(25) *Mushki ʿÂlam* «le Parfum de l'Univers».

(26) Littéralement : «quiconque est tel homme» (داسە = داسی).

17

LA GUERRE DE KÂBUL.

BALLADE DE PÂYÂB.

Invasion anglaise. Trahison des Âfrîdîs (1-6); prise d'ʿAlî Masjid (7); marche des Anglais sur Landikôṭ, Bâsaul, Ḍaka (8-13); Yaʿqûb Khân reçoit Cavagnari à Kâbul (14-16). Cavagnari revient à Kâbul comme résident (17); il y est massacré (18).

Nouvelle invasion des Anglais (19-20); Yaʿqûb prisonnier (21); soulèvement général; Muḥammad Jân chasse les Anglais (21-25).

Le plan de cette chanson est, comme on voit, le même que celui de la précédente.

1. Les Firangis se sont mis en route, furieux; ils veulent la guerre, ils ont réuni leurs armées : mais ils sont arrêtés à Kâbul, le Seigneur les a anéantis.

2. Tous les Anglais[1] se sont mis en marche et se sont équipés. Ils ont regret au cœur[2]; mais Khavâs[3] a reçu leur or et il sert les Anglais.
[Ils veulent la guerre.]

3. Khavâs s'est laisser acheter, il ne rougit pas du mauvais renom. Devant le Seigneur son front est noir[4]. Il a dit à Kamnârî : « Je te servirai. »
[Ils veulent la guerre.]

4. Les Âfrîdîs se sont laissé acheter, ils se sont écartés (devant l'ennemi). Les Ghâzîs ont craché sur eux : Khavâs est le mari infâme qui s'est déshonoré lui-même.
[Ils veulent la guerre.]

(1) En afghan, les *Angrîz* انګريز.

(2) De s'être aventurés.

(3) Khavâs, le Malik des Âfrîdîs qui gardent la passe de Khaibar. A présent (1886) il vit retiré à Pêshavar.

(4) Il est damné.

5. Khavâs n'est qu'un traître, il nourrit dans ses veines la trahison même : mais grande est la gloire des Ghâzîs. Bravo pour les Ghâzîs qui ont réuni leur troupe et ont solidement saisi l'épée!

[Ils ont réuni leurs armées.]

6. Khavâs s'est entendu avec Kamnârî. Kamnârî a pris des troupes en nombre. Il en a laissé à Jamrûd[5], il s'en est allé à Masjid[6] et est resté là tranquillement.

[Ils ont réuni leurs armées.]

7. Il y eut grand tumulte à ʿAlî Masjid : les Ghâzîs n'étaient pas en force, les Firangis étaient pires que le feu. Les Firangis lancèrent des volées, ils détruisirent ʿAlî Masjid.

[Le Seigneur les a anéantis.]

8. Les Firangis marchèrent de l'avant jusqu'aux environs de Landîkôṭ[7]. A Landîkôṭ ils s'arrêtèrent et la mirent à contribution.

[Ils veulent la guerre.]

9. Les Shinvârîs furent attristés[8] : ces Shinvârîs sont une belle race; sur eux veille le regard du grand Pîr[9]. Ils sont compagnons de l'Islam et passionnés pour la religion.

[Ils ont réuni leurs armées.]

10. Les Shinvârîs sont en grande force, le Seigneur les a bénis, la main du Prophète est étendue sur eux[10]. Ils disent : « Allez, faisons la guerre sainte, nous n'avons d'autre voie à suivre. »

[Le Seigneur les a anéantis.]

(5) Le dernier fort anglais en vue de la passe.

(6) Le premier fort afghan au seuil de la passe.

(7) A l'autre extrémité de la passe.

(8) Une des trois tribus du pays de Khaibar (Âfridis, Shinvâris et Urukzais. V. Elphinstone, II, 43).

(9) Probablement ʿAbdul Qâdir Gilânî.

(10) En protection.

11. Les Firangis allèrent jusqu'à Bâsaul[11]. Et ayant fait cela, ils se sont transportés à Ḍaka. Ils se sont emparés de Ḍaka, je vous le dis, en un instant.

[Ils veulent la guerre.]

12. De Ḍaka ils sont allés de l'avant, ils ont réduit Gandamak. Ils pratiquent la trahison : le Lord a distribué les roupies, il en a comblé les Âfrîdîs.

[Ils ont réuni leurs armées.]

13. Le Lord a répandu à pleines mains les roupies, et les gens regardaient le spectacle. Les Ghâzîs en ont rougi de honte. Il en a gorgé les Âfrîdîs, les Âfrîdîs qui se repaissent de la chair des charognes[12].

[Le Seigneur les a anéantis.]

14. Les Firangis étaient dans le besoin, le Lord avait l'angoisse au cœur : Yaʿqûb Khân était son ennemi. Mais Yaʿqûb Khân est venu lui faire *salâm*, bien que ce ne fût pas chose qui vient de Dieu.

[Ils ont réuni leurs armées.]

15. Les Ghâzîs ont donné ce mot d'ordre : « Pîrs et Mollas, songez à Dieu. » Ils répondirent : « Nous avons donné notre tête pour le nom du Seigneur. »

[Le Seigneur les a anéantis.]

16. Les Firangis sont allés à Kâbul. Au fond du cœur ce sont des bandits. Ils ont trompé Yaʿqûb Khân. Kamnârî dit à Yaʿqûb Khân : « Je suis Kamnârî : à présent, toi, arrière ! »

[Ils veulent la guerre.]

17. Kamnârî s'en est retourné. Il dit l'état des choses au Commis-

[11] Sur la route de Kâbul. Les étapes sont ʿAlî Masjid, Landikôṭ, Bâsaul, Ḍaka, Gandamak.

[12] Il est défendu aux Musulmans de se nourrir d'un animal non égorgé selon le rite.

saire : « Mon sort est venu sur ma tête. Je me suis emparé de Kâbul : je désire le revoir. »

[Ils ont réuni leurs armées.]

18. Il est donc retourné à Kâbul pour la seconde fois. Ô hommes, croyez-le bien, je vous le dis : c'est alors qu'on a tué Kamnârî, parce qu'il avait détruit Kâbul.

[Le Seigneur les a anéantis.]

19. Le rapport vint de la mort de Kamnârî, les Firangis tinrent conseil, les Anglais étaient sens dessus dessous. Le Lord dit : « Je couperai plutôt en quatre les hommes de mon armée. »

[Ils veulent la guerre.]

20. Khavâs est maudit : il est le fils de la Perversion. Devant nul il n'ose lever les yeux; il est l'ennemi de notre foi; de tous est sur lui la colère.

[Le Seigneur les a anéantis.]

21. Ils ont pris Ya'qûb Khân, ô mon frère; en toute hâte ils l'ont fait descendre de Lahore[13] : regarde les actes du Seigneur! — Gloire à Muḥammad Jân qui a tenu fermement l'épée!

[Ils ont réuni leurs armées.]

22. Muḥammad Jân a joué de l'épée, sa vaillance est illustre en tout lieu, le Seigneur a les yeux sur elle. Il a repoussé les Firangis, il les a chassés de Khaibar.

[Le Seigneur les a anéantis.]

23. Les Firangis sont tombés sa proie, il a été plus fort qu'eux. Ils ont abandonné Kâbul. Gloire à Muḥammad Jân, car il a toujours été un beau guerrier.

[Ils veulent la guerre.]

[13] Le gouvernement du Panjâb l'a fait descendre dans l'Inde.

24. Muḥammad Jân Khân a obtenu son objet. Le Seigneur était satisfait de lui : en tout lieu est sa gloire. Les Firangis en ont été ulcérés et les larmes remplissaient leurs yeux.

[Ils ont réuni leurs armées.]

25. Les Firangis sont revenus découragés, chacun avait la douleur au cœur : avec eux est l'armée de Kashmîr [14].

C'est Pâyâb qui a conté cette histoire : quel autre poète peut lutter avec lui?

Le Seigneur les a anéantis.

18

LA GUERRE DE KÂBUL.

BALLADE D'ABDULLAH.

La mission Cavagnari est repoussée d'ʿAlî Masjid par le Mîr Âkhôr (1-2); les Anglais préparent l'invasion (3); marche sur Kâbul (4-6); découragement des Anglais, qui achètent l'Émir pour obtenir la paix (6-7); ils évacuent l'Afghanistan en laissant Cavagnari à Kâbul (8); meurtre de Cavagnari (9). La Compagnie des Indes envoie le général Roberts pour le venger (10-13); Roberts fait prisonnier l'Émir (14-16). Soulèvement général (17); Muḥammad Jân humilie Roberts (18-21); jonction de Muḥammad Jân et d'Ayyûb Khân (22).

1. Les armées se sont réunies pour la guerre, elles sont parties à l'instant.

Les Anglais ont préparé leurs approvisionnements, l'expédition est en marche. Kamnârî les commande.

Les troupes se sont réunies, cavaliers et fantassins, mon maître : elles ont marché sur Kâbul.

Mais à Khaibar, le Mîr Âkhôr [1] leur a parlé sans mâcher les mots.

[Les armées se sont réunies.]

[14] Le Mahârâja de Kashmîr avait envoyé un corps d'armée au service des Anglais.

[1] Le *Mîr Âkhôr*, ou Maître de la cavalerie, un des principaux officiers de la cour de

2. Le Mîr Âkhôr leur tint tête : Kamnârî en fut désolé. Tout le monde en fut informé. Confondu à l'instant, il battit en retraite, mes gars, il ne tenta pas de lutter; il revint en arrière et rentra chez lui. La çhose lui fut très pénible. La ruse n'ayant pas réussi, il recourut à présent à la force.

[Les troupes sont parties à l'instant.]

3. Waterfield[2] en fut informé; il jura un serment solennel sur la Tôra et sur l'Évangile : « Nous n'abandonnerons Kâbul que quand le dernier Anglais aura péri. »

[Ils ont préparé les approvisionnements.]

Il leva dans le Panjâb des troupes sans nombre et réunit des armes de toute sorte. Il les distribua à ses troupes en toute hâte.

[Kamnârî est le commandant.]

4. Il prépara les troupes sans intelligence, par l'ordre du Gouvernement; il se dirigea sur le Kurum, fit des étapes par monts et par vaux.

[Les armées se sont réunies[3].]

5. Quand ils furent en vue de Kâbul et que le peuple vint les voir, chacun eut peur et dit : « Allons! déménageons : aujourd'hui le Firangi est en force et il vient pour combattre.

« Aujourd'hui l'Anglais est en force : il regarde chacun d'un œil méchant, il faut que nous nous gardions bien de lui. Allons, sauvons-nous, dispersons-nous de tout côté.

Kâbul, était accouru à 'Alî Masjid, à la nouvelle de l'approche de la mission de Cavagnari, pour interdire le passage. Mais l'entrevue eut lieu entre Cavagnari et le commandant du fort, Faiẓ Muḥammad (v. s. page 46). — Cf. Ballade xx, 1-2.

(2) Colonel Waterfield, Commissaire de la division de Pêshavar.

(3) Les quatre refrains qui précèdent reviennent à tour de rôle dans les strophes qui suivent. (Cf. la ballade précédente.) Je les supprime à partir d'ici, car ils ne sont là que pour la rime, qui disparaît dans la traduction, et ne font qu'ajouter à l'incohérence du texte.

6. « Allons ! organisons-nous d'abord : alors nous songerons à la lutte et nous foulerons aux pieds tous les Anglais. Rien ne réussit sans plan ; réfléchissez ! »

Ils firent leur plan, mon ami ; en hâte ils vinrent en masse à Kâbul de Qandahâr.

L'Anglais négocia la paix pour sauver sa tête.

7. L'Anglais négocia la paix ; il était avide de la paix. Il mit à sec[4] ses trésors et donna des perles au Sardâr Muḥammad Ya'qûb.

8. L'Anglais s'en retourna sur ses pas, il sortit de Kâbul et revenait chez lui selon son désir. De la passe de Khaibar il redescendit[5], tête échevelée, le cœur transpercé.

9. Kamnârî resta seul : la mort le saisit, il périt et devint sur place un amas de poussière.

Quand il mourut à Kâbul, une lettre en vint à Lahore.

10. La lettre descendit (dans l'Hindûstân), elle arriva à la Compagnie sans retard, avec toute l'histoire de la lutte. Elle contenait beaucoup en peu de mots :

« Les gens de Kâbul nous ont fait beaucoup de mal, ils ont fait périr Kamnârî. Lui, le premier, et d'autres avec lui ont été abreuvés à la coupe du grand voyage. »

11. La Compagnie à cette nouvelle fut renversée de douleur, écoute bien, mon ami ! Elle lança des ordres passionnés dans les cantonnements.

12. « Grands et petits, jeunes et vieux, quiconque touche la paye, préparez-vous, prenez les armes à l'instant !

[4] Littéralement : « Il mit au pillage ».

[5] Dans le bas pays, l'Hindoustan.

13. « Cavaliers et fantassins, partez tous en silence, courez sur Kâbul. »

Sur la place à l'instant les Ghâzîs ont brûlé Kamnârî [6].

14. Les Anglais nommèrent Râpaṭ général; il partit avec ardeur pour Kâbul, le cœur percé comme un crible. Le jour il courait les étapes, il campait la nuit.

Il courait étape sur étape en se gardant bien. Il entra dans Kâbul, il s'établit sur la grande place; avec lui il y avait une grande armée.

15. Quand il fut entré dans Kâbul, il réalisa son objet. Il eut une entrevue avec le Sardâr : Muḥammad Ya'qûb vint de loin lui offrir son *salâm*.

16. Il fit Ya'qûb prisonnier, il l'envoya là-bas dans la plaine; l'Hindûstân devint son pays. Était-il soûl de vin ou soûl de bhang [7], nul ne le sait.

17. Mais le Ghâzî Muḥammad Jân Khân a réuni les Ghâzîs. Il est allé dans la pleine campagne, il a pourchassé Râpaṭ [8]; Râpaṭ manqua son coup, fut confondu et en tumulte.

18. Quand Râpaṭ s'aperçut que l'armée de l'Amîr était si grande et faisait en tout lieu tel tumulte, il dit à Muḥammad Jân Khân : « Tu es mon maître, je suis ton esclave. »

Muḥammad Jân Khân étendit la main sur lui, il lui découvrit les touffes de la tête [9]. Que Dieu lui donne la victoire! Il a mis l'ennemi sens dessus dessous.

[6] La résidence fut incendiée après le massacre.

[7] Pour s'être si sottement livré aux Anglais.

[8] Littéralement : « poussé de porte en porte ».

[9] Grand déshonneur pour un *Hindû*, qui doit toujours rester tête couverte. Le général Roberts est ici assimilé à un Hindkî. Cf. Ballade VI, 3.

19. Ils eurent maints combats dans Kâbul, des combats à toute outrance, avec le canon et l'épée.

Il y en eut qui se gorgèrent (de butin) et il y en eut qui laissèrent leur famille [10].

20. Quand il eut fait évacuer Kâbul, il marcha sur Ghaznî, il livra une grande bataille. Il y avait des Blancs et des Noirs [11], mais il les fit tous couleur de sang.

21. Puis il sortit de Ghaznî, se dirigeant sur Qandahâr. Il brilla comme le soleil. Un jour ou deux il s'arrêta, puis fit battre le tambour de la bataille.

22. Ayyûb Khân [12] et Muḥammad Khân campèrent tous deux dans la plaine; ils s'embrassèrent dans la bataille. Tout le pays fut rougi de sang. Il ne resta pas la place de mettre le pied.

Quand ils eurent remporté la victoire, je chantai aussitôt leur gloire : ô poète, ne prononce pas ici parole de satire.

Mon nom est ABDULLAH; je suis le serviteur de Munâf Khân.

19

BATAILLE DE CÂR MÊSÂ.

BALLADE D'ᶜALÎ JÂN.

Bataille de Câr Mêsâ. Valeur de Mulâ Khalîl (1-4); panique créée par la lâcheté de Karîm Khân (5-9).

1. De Câr Mêsâ quelles belles, quelles belles fleurs [1] sont parties! Que de martyrs sont partis, mis en pièces par les épées étincelantes!

[10] Qui périrent.

[11] Des soldats anglais et des soldats indiens.

[12] Ayyûb Khân. (Voir p. 47.)

[1] Flores martyrum. (Voir à l'appendice *An Afghan Nursery Rhyme.*)

Regardez Mulâ Khalîl[2], quelle force il a avec lui! Dès que la nouvelle[3] se répandit dans le monde, ils sont venus en masse avec lui.

. . . . .[4] mais les gens de Khâlû Khân, fantassins et cavaliers, sont partis avec lui.

2. Regardez Mulâ Khalîl et quelle peine il s'est donnée! Il est allé de village en village, il a prié et supplié. Il a formé une armée, il a réuni une armée. Mais il n'a point livré bataille, parce que les hommes se sont enfuis, le cœur tremblant.

3. Avec Mulâ Khalîl sont venus Kâshkôt et Gôriakî; Surc et Mazâr, et des Amlavâls et les Kalâtkîs sont venus; des Buḍyâlvâls, des Darî-Nôrîs et des Cukanîs sont venus. Mais dès que le canon a retenti, ces porcs se sont enfuis au pied de la montagne.

4. Mulâ Khalîl dit: «J'ai trop tardé à venir. Les Pirangis sont venus de là-bas et tous ont fui devant eux. La miséricorde de Dieu sur moi! J'ai fait bon service pour la loi du Prophète. J'ai commencé la guerre et les Pirangis s'en sont retournés, face en arrière.»

5. Tout à coup un bruit retentit : de Châr Mêsâ est venu un escadron[5]. Karîm Khân s'écrie: «Voici la Commission des têtes coupées[6]!

«Fuyez, jeunes gens, car ces gens-là sont venus pour nos têtes.» Et avec ce Karîm Khân les jeunes gens s'en sont enfuis vers la rivière.

6. Que l'armée des mouches Pirangies soit comme l'aube qui s'éva-

[2] Mulâ Khalîl, élève du Çâḥib de Çvât, tout-puissant à Jalâlâbâd.

[3] La nouvelle des événements de Kâbul.

[4] Texte corrompu. Le sens semble être que «Miyân Haydar n'a point pris, comme le fait le suivant d'un Pîr, la main du Mulâ», autrement dit qu'il a trahi la cause. Miyân Haydar est un ami du Gouvernement anglais; son frère, Ghulâm Naqshband Miyân, a été l'aide de camp de Lord Ripon.

[5] Une *risâla*, un escadron anglais.

[6] La commission envoyée pour leur trancher la tête.

nouit ! Ô Seigneur Dieu ! que la destruction l'emporte à la mort ! Mais au bruit du canon ces lâches sont brisés en deux[7]. Ce sont tous des infâmes, ceux qui dans la bataille sont allés informer l'espion.

7. Sur Bar Nîkâr sont venus les noirs nuages et les rouges bataillons : ils n'ont point de nombre, des troupes innombrables sont venues.

Sur Qalâi Malaq sont venus les étendards des Ghâzîs et l'on n'a point livré bataille, parce que ces païens, fils de chiens, se sont enfuis.

8. Que la miséricorde de Dieu soit sur les martyrs de Qalâi Malaq ! Ils ont joué de l'épée : qu'ils soient les rossignols du jardin céleste !

Mais sur le fils de Malik Shafî[8], soient mille malédictions ! Il a accepté l'argent de l'étranger et les chiens Pirangis se sont retirés le cœur joyeux.

9. Mais les sœurs d'Aghâ Jân pleurent et redemandent leur bien-aimé. Elles s'adressent au Seigneur, elles lui redemandent leur fleur au beau visage. Elles lui redemandent le noir turban, le noir sourcil, l'étendard de la famille.

Ô 'Alî Jân, de ces tristesses profondes tout le poids pèse sur ton cœur.

20

LA GUERRE DE KÂBUL.

BALLADE DE MAQÇÛD GUL.

Prise d''Alî Masjid, lâcheté du Mir Âkhôr (1-2); traité de paix; mort de Cavagnari (3); héroïsme de Muḥammad Jân Khân (4-7).

1. Ils ont préparé leurs approvisionnements, l'expédition est en marche, Kamnârî monte vers le Haut Pays. Ô mon ami, quels combats se livrent à Kâbul !

(7) ورشاري *varshârî*, lâches; دوتقا *dû taqâ*, brisé en deux morceaux.

(8) Autre partisan des Anglais, cousin du défunt Émir 'Alî Shir, cousin et par suite

Ils ont préparé leurs bagages, ils se sont mis en campagne, ils filent derrière les Afghans; un grand chagrin a fondu sur eux.

Ils sont allés vers ʿAlî Masjid : le Mîr Âkhôr était fortifié là : mais toute sa conduite fut celle d'un traître[1].

Il tira quatre coups et voici qu'il s'enfuit en déroute de Khaibar.

[Ils ont préparé leurs approvisionnements.....]

D'une route de dix jours le Mîr Âkhôr fait une étape. [Ô mon ami, quels combats se livrent à Kâbul!]

2. C'était une route de dix jours : le Mîr Âkhôr fait monter ses hommes à cheval et ce fut là toute sa prouesse.

Il était rapide à la course; il est rentré dans sa maison et s'est mis à mener grand bruit[2].

Il s'est présenté devant l'Amîr, et — le feu me sort du cœur — l'Amîr a abandonné son armée, tandis que la bataille se livre jour et nuit.

[Ô mon ami, quels combats se livrent à Kâbul!]

3. Il a abandonné son armée et les Anglais ont négocié avec lui.

Bien vite ils eurent fait la paix. (Kamnârî) renvoya ses troupes : l'Amîr le traita avec grand honneur.

Mais après cela quelqu'un commit une faute; Kamnârî perdit, il quitta sa terre les mains vides.

Pourquoi s'enfuient les gens de Kâbul? Avec la grâce de Dieu, on peut tenir bon.

Ô mon ami, quels combats se livrent à Kâbul!

4. Que la clémence de Dieu soit sur les Ghâzîs! chacun d'eux a la tête haute et son nom est glorieux.

ennemi mortel du présent Émir Abdul Raḥman : à l'avènement d'Abdul Raḥman, il s'est établi à Pêshavar et habite la belle maison du bazar de Qiçça Khvânî.

[1] Littéralement : «fut tortue». C'est le même Mîr Âkhôr dont Abdullah célèbre la résistance à la première tentative de Cavagnari. (Ballade XVIII, 1-2.)

[2] Sur l'inutilité de la résistance.

Muḥammad Ghâzî[3] Ya'qûb, quand les Anglais le firent partir, goûta-t-il la chose ? Il fut là-bas mis en surveillance, car celui qui ne sait pas se battre s'en ira seul loin des siens.

Que la clémence de Dieu soit sur les Ghâzîs ! Ils savent faire le sacrifice de leur vie.

5. Que la clémence de Dieu soit sur les Ghâzîs ! Qu'il soit bon pour chacun d'eux ! car l'ennemi n'a pas tenu devant eux.

Regarde le commandant Ibrâhîm Khân[4] : quelles belles flammes illuminent son visage !

Il donne par an cent roupies anglaises[5] à Maqçûd Gul.

Ô mon ami, quels combats se livrent à Kâbul !

21

LA GUERRE DE KÂBUL.

BALLADE DE MAQÇÛD.

1. Le Firangi s'est établi dans Kâbul : une foule d'hommes ont péri. Il a pris le Sardâr par trahison : la maison de l'Amîr a été détruite.

Le Firangi a donné beaucoup d'argent et il est entré dans la maison (de l'Amîr). L'Amîr était sans reproche, mais il était aussi sans force[1]. Ils ont détruit son pouvoir, ils l'ont anéanti. Ils ont pris solidement Ya'qûb sous l'aisselle. Doucement, doucement ! leur disait-il.

[3] Ghâzî est ici ironique.

[4] Ibrâhîm Khân, le protecteur de Maqçûd Gul, qui paye en un vers la libéralité de son Mécène, est à présent (août 1886) un personnage assez en vue : il fait partie de la Commission de délimitation des frontières afghanes. C'est un ancien *jama'dâr*, جمعدار (chef de compagnie indigène); il était chef de police à Hôti, quand il fut envoyé à la Commission. Il a reçu le titre de Bahâdur (بهادر).

[5] Littéralement : «des roupies doubles». (Voir à l'Appendice, *An Afghan Nursery Rhyme*, notes.)

[1] ق pour بِهٔق، تينه = ترِنه, au moins quant au sens, et probablement quant à la forme.

2. Quand Ya'qûb Khân fut délivré de prison, il s'assit sur le trône[2]. «Je m'en vais à Maimana (dit son père), ô mon fils; l'affaire est critique.» Il chargea les selles de chameau, sans rien demander et dit : «Je m'en vais sur l'heure.» Shîr 'Alî comprit tout d'avance et s'enfuit à la dérobée.

3. Shîr 'Alî, en gémissant, s'en est allé vers Maimana. Toute sa fortune et tous ses biens ont été mis au pillage : regardez sa maison. Il mourut de chagrin. C'était un grand chef. Prête l'oreille à son histoire, c'était écrit sur sa destinée et 'Alî est parti.

4. Ce qui est écrit sur la destinée ne change pas, écoute, mon ami. Or, quand Ya'qûb fut venu près d'eux, écoute bien cela de moi[3], les Pirangis l'empoignèrent et alors il se repentit. Et en cruelle vengeance pour Kamnârî, il s'en alla prisonnier là-bas (dans l'Hindoustan).

5. Khân Muḥammad Ya'qûb expie pour le cruel Kamnârî. J'ai vu Kâbul foulé aux pieds, je l'ai bien vu de mes yeux. Autrefois là-bas c'est Delhi qu'ils ont saccagé : comprenez ce que je veux dire. Les Ghazals des poètes ne s'adressent plus à toi, (ô Ya'qûb)[4] : le malheur est venu sur toi.

6. C'est le jour où l'on ne demande plus rien aux Sardârs; c'est un temps de grande détresse.

La fuite est l'habitude des petits et ils ne renouvellent point la lutte; ils n'ont fait que suivre le chemin des grands, tous également sont sans honneur. Muḥammad Jân Khân, le Ghâzî, seul dans la tourmente, est resté debout et sert d'étendard[5].

(2) Voir page 47.

(3) له مانَ, c'est-à-dire له ما نه.

(4) Peut-être : «les Ghazals des poètes te méprisent.»

(5) Ajouter شته à la fin du vers pour la rime du refrain et pour le sens.

IMPRIMERIE NATIONALE.

7. Muḥammad Jân Khân, le Ghâzî, s'est étonné[6] : il s'est tenu ferme pour les combattre. Les mécréants ont reçu leur leçon, ils ne remonteront plus par ici.

Maqçûd, pleure jour et nuit et va-t-en vers la Mecque. Tu t'es volé toi-même en pure perte[7] et ta vie est perdue.

22

MUḤAMMAD JÂN. — SA LUTTE CONTRE LES ANGLAIS.

GHAZAL DE MUḤAMMAD-DÎN.

1. Il lutte toujours, ne fuit jamais, l'admirable jeune homme! Il bondit[1] sur les Firangis : son nom est Muḥammad Jân.

2. Les Anglais sont venus de Londres dans la pensée de prendre Kâbul[2]; il tire sur eux ses grands pistolets, de seconde en seconde.

3. Ils font la guerre à ceux qui croient dans la Loi du Prophète : et lui se couvre d'honneur, il couvre de honte tous les Païens.

4. La place des Païens est dans l'enfer Saqar[3]; pour eux profond est l'abîme, étroite est la tombe : ils brûlent dans les flammes éternelles.

5. Celui qui est monté si haut dans l'échelle des martyrs, couleur de fleur[4], repose sur son lit dans le Paradis.

6. Puisque tu dois partir de ce monde, ô Muḥammad-dîn, ceins le *lang* et fais-toi derviche à la porte du Tout-Glorieux.

Il lutte toujours, ne fuit jamais, l'admirable jeune homme! Il bondit sur les Firangis : son nom est Muḥammad Jân.

(6) Peut-être : «est admirable».

(7) Il s'est volé son salut en se livrant à la vie mondaine.

(1) غورزنګ *ghvarz-ang*, bond; de *ghvarz-édal*.

(2) Littéralement : «s'il est venu».

(3) Le cinquième des sept cercles infernaux, généralement attribué aux Mages. (D'Herbelot, *Bibl. orient.*, d'après Qorân, XV.)

(4) Voir plus haut, Ballade XII, note 2.

23

MORT DE MUḤAMMAD JÂN KHÂN.

BALLADE DE GHARÎBÎ.

Valeur de Muḥammad Jân (1); Cavagnari à Kâbul (2); meurtre de Cavagnari, l'Émir fait prisonnier (3); héroïsme de Muḥammad Jân (4); meurtre de Cavagnari (5); anarchie sous le nouvel Émir (6).

1. Le Ghâzî, Muḥammad Jân Khân, martyr, est passé de ce monde. L'Amîr[1] l'a fait périr, il a été pris par trahison.

Quand Muḥammad Jân Khân était serviteur de l'Amîr[2], tout l'univers sait que c'était un maître artilleur, une vaillante épée, un chef[3] de guerre.

Il s'établit à Ḍaka, il tint ferme à Khaibar et livra bataille. Kamnârî fut (pourtant) vainqueur : supérieur en valeur, (Muḥammad Jân) était trop faible en nombre. Pourtant il s'est échappé sain et sauf[4], bien que les Païens l'eussent enveloppé.

L'Amîr l'a fait périr. Il a été pris par trahison.

2. Les Pirangis allèrent à Jagdalî (Jagdalak?) et s'y établirent : ils connaissaient l'état du pays : ils faisaient aller le service de trahison[5] qui leur révélait tout[6]. Kâbul était vide, le cœur muet[7] : tout ce qu'il y avait là de Musulmans tremblait. Les Musulmans s'étaient évanouis comme la poussière[8]. Kamnârî lançait les bravades, la main à la garde de l'épée.

L'Amîr l'a fait périr. Il a été pris par trahison.

(1) L'Émir Abdul Raḥman.

(2) De l'ancien Émir, Shîr 'Alî.

(3) Si افسر est l'anglais «officer». Peut-être : «la couronne de la bataille».

(4) En traduisant اسلام comme سلام. — Les Anglais l'avaient tourné par un défilé à droite; il s'échappa avec ses hommes par un défilé à gauche. Le reste du corps afghan fut détruit.

(5) D'espionnage.

(6) Littéralement : «et ensuite la chose (l'état des choses) fut claire».

(7) Douteux. Je traduis کرّه comme si c'était le persan کر avec le ه explétif.

(8) Littéralement : «partirent atome par atome» (زرّه = arabe ذرّه).

3. Quand on eut fait de Kamnârî une charogne, les Pirangis en furent tout chagrins, ils se plongèrent dans les lamentations. Ils saisirent le Lord-commandant[9] et Warbaṭon[10] par le pan de la tunique, avec un frisson dans le dos[11].

Le Lord-commandant et le Vice-roi en conférèrent, ils tinrent conseil et furent favorables à l'Amîr[12]. Ils firent prisonnier Muḥammad Yaʿqûb et il oublia sa patrie.

L'Amîr l'a fait périr. Il a été pris par trahison.

4. Muḥammad sauva sa vie par sa vaillance, son nom devint grand et pour cela de tout côté fut illustre. Il eut pour compagnons de lutte les Durrânîs, les Ghaljais, les Mohmands, et le Pîr prononça : « Sa fortune est rétablie[13]. » Par sa main fut détruite la vie de bien des Païens. Son but était la guerre sainte : il allait monté sur un cheval jaune et menant grand bruit dans l'œuvre de religion.

L'Émir l'a fait périr. Il a été pris par trahison.

5. Une troupe de gardes vint au château[14] présenter une pétition à Yaʿqûb. « Notre solde est restée près de ton père, nous la réclamons et nous sommes pressés. » Yaʿqûb les insulta violemment avec colère. Alors ils tirèrent une volée sur Kamnârî, le païen. Le vrai Ghâzî, c'est avec l'épée qu'il rassasie sa faim.

L'Amîr l'a fait périr, il a été pris par trahison.

6. Muḥammad Jân Khân, ayant tiré l'épée tout d'abord, appela à lui étrangers et amis. Depuis que le Sardâr Abdul Raḥman est assis

[9] Le général Roberts.

[10] Le major Warburton, à présent agent diplomatique de la Passe et chargé des rapports avec les Âfridis au service de l'Angleterre et les tribus voisines. — Le major Warburton est à demi Oriental : il est fils d'un officier anglais qui épousa la fille d'un grand seigneur de Kâbul; elle l'avait sauvé pendant le désastre de 1839 et l'avait suivi dans l'Inde. Elle a trois fils dans l'armée anglaise et vit à l'orientale à Amritsar.

[11] Littéralement : « transpercés dans la colonne vertébrale ».

[12] Au présent Émir, Abdul Raḥman.

[13] Littéralement : « a été rejointe (ce qui était brisé s'est rejoint) ».

[14] Au Bâlâ Hiçâr.

sur le trône de Kâbul, la foi est perdue de l'homme dans l'homme. Sur Mîr Baca et Bâcâ Gul[15] il est sans cesse à faire des razzias et il massacre en masse les Ghâzîs[16].

Moi, Gharîbî, blessé au cœur, la poésie s'écoule de moi, Gharîbî qui habite Baṭê Kôṭ, dans le district de Nangrahâr.

24

MORT DU ÇÛBADÂR ʿAZÎZ KHÂN.

BALLADE DE MAḤMÛD.

ʿAzîz Khân était Çûbadâr major (commandant indigène) du 5e régiment d'infanterie de Panjâb (5 P. I.); il avait reçu pour sa bravoure le titre de Çûbadâr Bahâdur. Il fut blessé mortellement à Paiwâṛ Kôtal, sur la route de Kâbul, dans la bataille décisive qui fut livrée par la colonne du Kurum à l'armée de l'Émir, commandée par le frère de l'Émir, Valî Muḥammad.

Toutes les victoires de l'Angleterre dans l'Inde ont été achetées avec le sang des troupes indigènes : mais les sipaies ne sont qu'à la peine, sans aller à l'honneur. Après la dernière guerre d'Afghanistan, un historiographe officiel, M. Shadbolt, a élevé un monument à la gloire des officiers anglais qui ont succombé (*The Afghan Campaign of* 1878-1880; *Biographical Division*); c'est un magnifique volume qui donne la biographie et la photographie du moindre lieutenant, frais sorti de Sandhurst : mais l'auteur n'a point songé à donner une seule ligne à la mémoire d'aucun de ces vieux Jamaʿdârs et Çûbadârs, dont l'inébranlable dévouement assure seule la fidélité de l'armée indienne et dont l'initiative a parfois sauvé plus d'une situation désespérée. La pièce que nous donnons et qui est d'un poète *loyal* offre pour cette raison un certain intérêt, malgré sa faiblesse, et comble dans une certaine mesure les lacunes de la reconnaissance britannique.

I

1. Un long deuil est venu sur moi, mon cœur a été déchiré. Quelqu'un m'a dit qu'ʿAzîz Khân, le Sardâr, s'en est allé vers Dieu. Je me meurs : la séparation a été dure pour moi.

(15) Chefs rebelles du Kohistan de Kâbul.

(16) Littéralement : «il massacre les Ghâzis avec tremblement de terre.»

De haute vaillance fut mon ami, quand fut prêt le lieu de la bataille : il s'y rendit, le capitaine d'honneur. Mon cœur était dans l'angoisse quand s'échappa de ma main ce faucon : un grand deuil est venu sur moi.

2. C'était un faucon qu'ʿAzîz Khân : il s'était fait connaître dans tout l'univers : c'était un champion de l'héroïsme. Il fut frappé à Paivâṛ. Le Major[1] se tenait debout, désespéré. Mon cœur a été déchiré.

Le Major lui dit sur l'instant : « Çûbadâr Bahâdur, lève-toi, le cœur tranquille. »

Quand le Sardâr se fut levé, il retomba à terre défaillant.

II

3. Il tomba défaillant. C'était une rose de *namîr*[2]. Écoute-moi, son temps était passé. Il en avait fini du monde[3].

La balle de la mort l'atteignit : il fut saisi de tremblement. Un grand deuil est venu sur moi.

C'était la balle de la séparation, elle est venue, elle a fondu sur lui. Elle lui brisa les genoux, elle y resta, par le décret du Dieu pur et puissant.

Mon cœur a été déchiré.

4. Vois le décret de Dieu : la bataille avait duré tout le jour, mon frère. La fumée se répandit et les ténèbres noires. Il n'y eut point cri que nul autre du bataillon fût tué, nul autre blessé.

III

5. On n'a pas entendu de cris, de plaintes, de lamentations : tout

(1) Le Major anglais.

(2) Voir III, 6.

(3) Littéralement : « sa portion quotidienne (سیمر rassasié, ce qui rassasie; le *rizq*, le *rûzina*) fut (sous-entendu شقه) achevée ».

le bataillon était sauf. Afẓal se lamentait de ce qu'il laissait son oncle malade : le neveu[4] était affolé et désespéré.

6. Le neveu en ce moment enlaça son oncle; il se teignit de son sang, jeta ses bras autour de lui. Afẓal avait le cœur désolé.

7. Le Major vit l'angoisse du Sardâr, il cria pour une ḍôlî[5]. L'officier écrivit vite une lettre pour informer le Général.

IV

8. Le Général dit : « Le Major écrit que le Sardâr Bahâdur est blessé. Faites venir un cooli. » Ainsi parla à son ordonnance le chef plein de compassion pour les malheureux.

L'ordonnance fit venir deux coolis tout prêts; ils se rendirent à l'instant sur les lieux. C'est la grande fortune des Anglais que tout est si bien organisé.

9. Alors avec soin le Major lui-même souleva ʿAzîz Khân jusqu'à la ḍôlî : il l'envoya à l'hôpital : son temps était changé.

V

10. Le Docteur lui infligea de ses propres mains une autre blessure : il retira la balle : d'une blessure il en fit deux : les ciseaux déchirèrent sa chair.

Il dépeça à coups de ciseaux sa peau et sa chair, avec angoisse de cœur. Le Sardâr Bahâdur gardait sa conscience : quand la douleur l'étreignait, il grinçait des dents, le bel homme[6].

11. Il était si beau, le Sardâr, et en un instant il est devenu un

(4) خورهٔ ڤ = خورڤ.
(5) *Ḍôlî*, sorte de chaise à porteur.
(6) ځیر *qacir*, beau.

objet de pitié. Le Docteur déclina tout espoir, car les remèdes étaient sans effet, et il était impuissant à guérir, le buveur de vin.

VI

12. Le buveur de vin dit : « Il n'y a point de remède pour la mort, point de ressource. »

Le Sardâr appela Afẓal et lui dit : « Voici la dernière fois que nous nous voyons, je m'en vais vers un autre pays. »

Puis le Sardâr reprit et s'expliqua ainsi à Afẓal : « Je vais mourir avec regret; j'emporte dans la tombe un aiguillon au cœur, celui d'Amîr Khân et de Faqîr[7].

13. « Amîr Khân et Faqîr Khân sont prisonniers de la tombe; moi aussi je pars, je m'en vais; à présent qui s'inquiétera de Karîm Ullah[8], il est resté seul, tête nue[9].

« Il restera toujours tête nue, dans les gémissements, Karîm Ullah : Ô Dieu, sois son appui! Je ne connaissais pas mon sort. Je m'en suis allé, tête égarée; mon vaisseau a été submergé.

14. « Le Seigneur a submergé mon vaisseau; il a passé comme un éclair : de cela il n'y a aucun doute. Je m'en vais seul prisonnier; je suis enchaîné par le Seigneur bienfaisant.

15. « Je m'en vais prisonnier dans le grand voyage. Amis ou serviteurs, qui est venu prendre de mes nouvelles? Je me plains de chacun et de moi-même, et mon cœur est noir de chagrin.

16. « Mon cœur a été noirci comme le charbon. Ni ami, ni étran-

(7) Deux enfants morts avant lui.

(8) Un troisième enfant en bas âge; le Gouvernement lui donne la pension du père jusqu'à l'âge de dix-huit ans.

(9) Attitude du suppliant.

ger, ni frère n'a tourné le pas de mon côté. Nul n'a demandé après moi; et je fonds dans la flamme[10].

17. «Le Dieu pur et miséricordieux m'a consumé sur le feu; frère ni cousin n'ont passé à mon côté. Ils ont été sans honneur, ʿAzîm Khân[11] et ʿAbbâs[12], j'en proteste.»

18. Cette protestation était la fin. Le Sardâr passa sous les yeux d'Afẓal; il expira doucement.

Afẓal gémissait avec force; il se pencha sur lui dans la douleur. Ô mon frère! Je me meurs.

Il tomba sur lui, la tête baissée, avec une brûlure au cœur. Quand il revint à lui, écoute, mon cher, il envoya vite un rapport de sa mort; le Major fut triste de la nouvelle.

19. Le Major pleura sur lui et poussa de profonds soupirs sur sa séparation d'avec ʿAzîz Khân. Puis il donna ses ordres. On prépara le cercueil de Gul Ẓamîr (Fleur de cœur).

20. Sur le cercueil il versa des parfums, tout un quart (de *ser*)[13]; il y en eut pour 140 roupies. On y plaça le Sardâr au noble cœur et on l'emprisonna dans la tombe.

21. La tombe fut son dernier lieu. ʿAzîz Khân était un lion, grande était sa générosité; le tour de son turban était passé[14]. Vite se répandit le bruit de sa mort.

22. Le bruit de sa mort est venu à Kôṭa[15].

[10] De la douleur.
[11] Un ami.
[12] Un frère.
[13] Le *sér* répond à peu près au kilo.
[14] Voir plus haut, III, 7-4.
[15] Son village (?).

Mahmûd dit : Il a été détruit. ʿAbîdî et Sâlatî[16] tous deux rougirent leurs visages en lamentations funèbres.

23. Ils étaient en lamentations sur eux-mêmes, ʿAbîdî et Sâlat; ils ne restaient pas calmes un instant.

Sâlat mourra de chagrin, ô gens bien portants; il en est devenu aveugle et sourd.

Je me meurs, la séparation est trop dure pour moi.

25

LES ESCROQUERIES DES GENS DU COMMISSARIAT.

GHAZAL DE GHÂZALDÎN.

Au retour de la campagne de 1879, le Commissariat (l'Intendance) vendit à l'enchère des milliers de bêtes de transport. Les employés y firent leur fortune.

1. Tout le monde a acheté les ṭaṭûs du Commissariat; pour quatre *annas*[1] les chameaux du Commissariat.

2. Pour deux *annas* moins un *paisa*[2] se vend un ṭaṭû, à Pêshavar, sur la place du Commissariat.

3. Tout était venu de Londres et de Calcutta, même le foin, le bois et la volaille du Commissariat.

4. Grands et petits, quand ils partaient pour la guerre sainte, commençaient tout d'abord par tomber sur le Commissariat[3].

5. Si le Gouvernement prononçait de nouveau le nom de Kâbul, je vois aussitôt pleurer le Commissariat.

6. Les autres soldats se sauvent à l'aide du fusil et de l'épée; les employés du Commissariat jettent leurs effets.

[16] Noms d'amis ou de parents? Peut-être ses femmes?

[1] Un quart de roupie, à peu près 50 centimes (au cours de 2 francs la roupie).

[2] Le *paisa* est un quart de l'*anna*, c'est-à-dire environ 3 centimes au même cours.

[3] Le pillage des bagages étant le premier objectif de tout bon croisé.

7. [A présent], en habit, bottines aux pieds et canne en main, ils se pavanent, tous les Munshis du Commissariat.

8. Leur père et leur grand-père n'avaient jamais vu un âne, et les voici qui vont en tamtam, les Sêṭs[4] du Commissariat.

9. Ghâzaldîn, mon frère, fais de la patience ta tâche de chaque jour; arrête-toi et laisse là les autres histoires du Commissariat.

26

LA JUSTICE DES ANGLAIS.

BALLADE DE MAḤMÛD.

1. Les Çâḥibs[1] ont la même loi et pour le faible et pour le fort. Grande est leur justice et leur équité, les Anglais ont la puissance[2] du soleil.

Ils exercent à la perfection la justice et l'équité; ils ne font pas dans un procès différence du faible et du fort. L'homme d'honneur, ils le traitent avec honneur : ils ne protègent pas le bandit, le coquin, le joueur. Naturellement ils exercent la royauté.

Je ne te dis point chose fausse, que personne ne se l'imagine : à tous les Râjas et tous les Navâbs, ils prennent le tribut rigoureusement.

[Les Çâḥibs ont la même loi et pour le faible et pour le fort.]

Les Amîrs du Khorâsân[3] ont d'eux grande peur et terreur. [Grande est leur justice et leur équité. Les Anglais ont la puissance du soleil.]

[4] Les richards, les millionnaires; hind. *sêṭh* (du sanscrit *çrêshṭha*).

[1] Les Maîtres; devenu synonyme d'Européens. Un domestique s'adressant à un Européen dit *Çâḥib* (prononcé vulgairement *Çâb*).

[2] Aux strophes 3 et suivantes on a مثال, ressemblance, au lieu de اقبال.

[3] D'Afghanistan. «Les habitants de l'Hindoustân appellent Khoraçân tout ce qui est en dehors de l'Hindoustân.» (*Mémoires de Baber*, tr. Pavet de Courteille, I, 281.)

2. Aussi les Amîrs Bârukzais en sont tous devenus sourds et aveugles. L'armée anglaise les a enveloppés de tout côté. Les Anglais ont fait la paix à force d'habileté et de courage, et leur armée s'est retirée, la chose faite.

Yaʿqûb emmena Kamnârî avec quelques troupes. Mais là l'innocent fut massacré et l'expédition remonta vers Kâbul.

Les Anglais firent égorger publiquement les bouchers de la ville[4].

Ils en firent pendre beaucoup par les *clashis*[5], si vous regardez bien[6].

[Grande est leur justice et leur équité, ils ont la puissance du soleil.]

3. Regardez bien, si vous voulez vous convaincre de ce que je dis[6]. Ils ont une seconde fois saisi par force la royauté à Kâbul[7]. Hommes et femmes du Khorâsân poussent des lamentations funèbres : l'Amîr Yaʿqûb est, vous pensez bien[8], emmené prisonnier avec sa mère.

Celui qui leur livre bataille en pleine campagne, il se brûlera aux Anglais, car il joue avec le feu.

L'Amîr Abdul Raḥman fut de leurs amis.

[Les Çâhibs ont la même loi et pour le faible et pour le fort.]

Il régnera dans Kâbul tant qu'il sera leur serviteur.

[Grande est leur justice et leur équité; ils ressemblent au soleil.]

4. Il se considère comme le serviteur des Anglais, je ne vous dis pas mensonge : ils ont soumis par la force son royaume jusqu'à Qandahâr. Jamais l'Amîr Bârukzai ne se révoltera de sa vie : ils ont fait route de Ghaznî et de Pêshavar.

[4] Les meurtriers de Cavagnari. On pendit beaucoup et longtemps à Kâbul après l'entrée du général Roberts.

[5] L'hind. خلاصی, désigne proprement les hommes qui posent les tentes, puis toute sorte de gens de service. (Voir Yule et Burnell, *Hobson Jobson*, s. *Classy, Clashy.*)

[6] Remplissage pour le vers.

[7] La première fois dans l'expédition de 1839.

[8] غنلی; littéralement : «vraisemblablement».

Jamais ne se remettra Ayyûb du chagrin de son frère. Il avait arrêté les Anglais à huit *kroh* de Khaibar : à présent Ayyûb peut se compter parmi les pauvres.

Il est parti de Hérat[9], il n'a ni argent, ni équipage, ni armée.

5. Quiconque a servi les Anglais à Kâbul a reçu de riches gratifications et de beaux gages en récompense, car ils sont généreux.

Ils font justice : par leurs mains sont gouvernés les pays; il n'y a pas en eux de lâcheté, ils sont les héros de l'épée. La bonté de M. Robinson[10] est pour Maḥmûd une fortune. Faites l'éloge de tous les Anglais, ce sont des rois.

Ils n'ont pas laissé un Amîr de nom parmi les Fârsîbâns[11].

[Les Çâhibs ont la même loi et pour le faible et pour le fort.]

C'est pourquoi Abdul Raḥman obéit à leurs ordres avec terreur[12].

Grande est leur justice et leur équité : les Anglais ressemblent au soleil. Ils ont la même loi et pour le faible et pour le fort : grande est leur justice, ils ont la puissance du soleil.

27

MUQARRAB KHÂN ET LE MASSACRE DES KHADÛ-KHAILS.

BALLADE D'ARSAL.

Cette ballade donnera une idée assez exacte des mœurs politiques de la tribu afghane.

Les Khadû-Khails forment une des divisions les plus importantes du groupe Mandaṇ (voir plus haut, p. 3, note 18) et se subdivisent à leur tour en deux branches, les Bâm-Khails, بام خيل, et les ʿOthmân-Khails, عثمان خيل. Le fameux Fatḥ Khân, le protecteur de Sayyid Aḥmad (voir p. 6), était le Khân

[9] Pour se réfugier à Téhéran.

[10] Député commissaire de Hazâra. (Voir l'Introduction, ch. III.)

[11] Les Fârsîbâns, فارسيبان, ou Pârsîvâns, پارسيوان, sont proprement les habitants de l'Afghanistan, d'origine persane : tels sont la plupart des Kâbulis.

[12] Littéralement : «avec des yeux rouges (de larmes)».

des Khadû-Khails et régnait à Panjtâr, پنجتار. Son fils, Muqarrab, lui succéda en 1841 et régna huit ans tranquillement. Mais un jour il enleva, aveugla et mit à mort le *Malik* des Bâm-Khails, ancien agent de son père, ce qui fut le commencement de la désaffection. Pour gagner l'appui des Anglais contre ses sujets, il les aida au moment de l'annexion du Panjâb (1849) et plus tard, en 1857; se réfugia chez eux, ayant été chassé par ses sujets. Il vécut longtemps chez eux à Pêshavar avec une pension de trois roupies par jour.

A Pêshavar, il intrigua parmi les tribus du Yâghistân, s'assura l'appui des Amâzais, امازی, et avec leur secours reprit Panjtâr en 1874.

Ses ennemis font leur soumission. La Jirga, composée de quatre-vingts hommes, va le recevoir : on apporte un Qorân pour jurer la paix : en ce moment les Amâzais font irruption dans la salle et toute la Jirga est massacrée. (Cf. CXII, 33.)

Le massacre de la Jirga fait le sujet de la ballade qui suit.

Chassé de nouveau, il fut rétabli encore en 1879, mais perdit, dans une querelle nouvelle avec les Bâm-Khails, son fils unique, le vaillant Akbar Khân. La mort d'Akbar Khân fait le sujet de la ballade qui suit celle-ci.

Après de nouvelles vicissitudes, le vieux Muqarrab est venu de nouveau frapper à la porte des Anglais, qui lui ont donné un bout de terrain en *free rent* : « Il est si vieux, me disait en 1886 le Commissaire de division qui l'a reçu, le colonel Waterfield, que cela ne chargera pas longtemps le budget de l'Inde. » (Voir *Lettres sur l'Inde*, p. 94-98.)

1. Quel tumulte soudain s'élève, de maison en maison retentissent les lamentations pour les morts.

Quelles folies as-tu faites, Muḥammad Mîr[1] ? ta maison est désolée, les hommes tremblent.

Le Khân et les Khadû-Khails se sont pris par le pan de leur robe : ils ont tenu conférence, ils ont conclu un traité de paix : le bruit s'en est répandu de maison en maison.

Quel tumulte soudain s'élève ?

2. Fîrûz[2] dit : « Nous ferons la paix à présent par politique : nous renverrons les Amâzais, le Khân restera seul et nous tuerons Muḥammad Mîr. »

De maison en maison retentissent les lamentations pour les morts.

[1] Ami de Muqarrab et cause de ces discordes.

[2] Du parti hostile à Muqarrab.

3. « Et bientôt le Khân aura notre réponse et nous détruirons Ẓafar. Il est l'ami des Amâzais, cela nous rend difficile de réaliser nos plans. »

Les hommes tremblent.

4. La Jirga a fait la paix : mais une pensée perfide est dans le cœur de chacun : « Nous mettrons à sac Ghâzîkôṭ[3]. » Ghazan était du parti du Khân, il fut informé de l'accord.

5. Ghazan a informé le Khân de point en point de ce qui en est; il lui dit : « N'aie pas confiance en eux, la Jirga tout entière a résolu ta mort.

6. « Massacre la Jirga tout entière, que tu n'aies plus à t'inquiéter d'eux. N'attends rien d'eux. »

Muqarrab a massacré son clan : il a été terrible pour eux.

7. La Jirga et le Khân se sont rencontrés. Mon appui est dans le Dieu bon. Avec eux étaient encore Ghulâm et Shaikh Husain[4] : que leur front soit noir devant le Seigneur !

8. Le Khân reprit : « Fîrûz, tu commets trahison chaque jour. Conduis-moi à Panjtâr. Je suis le prince de ce pays où je vais en mendiant de porte en porte. »

9. Fîrûz répondit : « Tu es notre Khân. Viens, ne fais point de ravage. Nous ramènerons la prospérité dans [Ghâzî]kôṭ. Nous te donnerons Panjtâr : entre nous et toi, voici le Qorân[5]. »

10. Le Khân leur dit franchement : « A cette heure vous prêtez

[3] Autre nom de Panjtâr (le château de Ghâzi).

[4] Ennemis de Muqarrab.

[5] Pour prêter serment.

serment, et après cela vous machinerez contre moi. Vous agirez en traîtres avec moi quand mon armée sera dispersée.»

11. La Jirga répondit : «Pourquoi ferions-nous les traîtres? Tu es notre Khân à tout jamais. Ghafûr Khân est assis sur le trône : mais nous n'appuyons pas ses prétentions.»

12. Les deux Khâns se sont embrassés : ils se sont assis dans la Jirga..... Les Amâzais ont fait irruption. Un fracas soudain s'élève, tous se dispersent.

13. Les Amâzais sont venus à l'improviste : ces hommes étaient étrangement iniques. Le Khân a violé sa promesse, il a menti à sa parole : le monde en est devenu sourd et aveugle.

14. Les Khadû-Khails étaient au dépourvu, ils n'avaient point idée de ce qui se passait : ils furent mis au pillage, mon ami. La violence fondit sur les malheureux : cela était écrit dans leur destin.

15. Isma'il dit : «Ô Ghafûr Khân! exauce cette prière de moi : prête attention doucement : ne livre pas mon oncle à la mort : que ce soit l'effet de ta générosité pour nous!»

16. Ghafûr Khân dit : «Khân, tu m'as perdu et tu t'es perdu toi-même.

«Tu as massacré Bâm et 'Otmân : les 'Otmân-Khails sont perdus. Ne tue pas Fîrûz prisonnier[6].»

17. Avec l'aide des Amâzais, le Khân massacra les Khadû-Khails; il n'y eut d'égards pour personne, nul n'échappa; parmi les victimes périt Maizû : c'était le Malik des Madâ-Khails; il fut mis en pièces avec les épées persanes.

(6) Traduction très douteuse. Il semble qu'Isma'il soit un partisan de Muqarrab : Ghafûr Khân est près de tuer l'oncle d'Isma'il : Isma'il demande sa grâce : Ghafûr demande en retour celle de Fîrûz.

18. Isma'îl dit : « Écoutez ce que je veux. Muqarrab a commis une trahison; sa fureur est déchaînée contre nous, il ne s'arrêtera qu'avec notre mort : sa supériorité de force sur nous est très grande. »

19. Le bruit du massacre de la Jirga se répondit, les Khadû-Khails sont désolés. Chacun avait son deuil caché dans son cœur : chacun tremblait, car le deuil était allé dans chaque maison.

20. Quelques-uns ont sauvé leur vie par la fuite, d'autres sont tombés dans les mains de l'ennemi; chacun est dans le désespoir, toute la nuit les Khadû-Khails furent dans la terreur : ils étaient tous abattus.

21. La nuit se passa; au matin le bruit se répandit de ce qui s'était passé. Les uns étaient irrités, les autres joyeux. Ce fut une grande douleur chez les 'Othmân-Khails, leur temps est passé.

22. Leur souveraineté est passée, mais ils ont trouvé là mort du martyre : que Dieu leur donne le paradis! Moi à présent je prie pour eux, bien qu'il y ait déjà un rosier sur leur tombe[7].
Quel tumulte soudain se lève?

23. Fais de leur tombe un parterre de roses, ô Dieu nourricier! Que Dieu leur donne un regard de lui, les Houris du Paradis avec des colliers, et des palais célestes pour domaine!
De maison en maison retentissent les lamentations pour les morts.

24. A la fin, il faut partir rapidement; ni Khân, ni Arbâb n'y échappent, la mort ne laisse Roi ni Navâb.
Ô Absal, ce monde est fugitif : de tout homme ne reste que le regret.

[7] Voir plus haut, Ballade xii, note 2, et xxii, note 5.

IMPRIMERIE NATIONALE.

28

MORT D'AKBAR KHÂN.

BALLADE.

Voir l'introduction à la Ballade précédente.

1. Quel cri soudain s'est levé? Des lamentations retentissent parmi les Mandaṇs; Akbar Khân est mort; des morceaux ont été arrachés du cœur du Khân.

Quel bruit soudain s'est levé? Akbar Khân est parti de ce monde. Je ne me souviens plus de lui, sa forme lumineuse est oubliée.

Cette belle fleur de *namír*[1] est devenue la poussière du désert. Arslâ Khân[2] pleure de douleur et ses yeux ont rougi.

Quel cri soudain s'est levé? Les lamentations retentissent parmi les Mandaṇs.

2. Arslâ Khân pleure dans la douleur, il est plongé dans le chagrin; ce cœur féroce est consumé sur le feu de la séparation.

Le Khân Mîr Afẓal Khân[3] s'est assis à l'écart, il est anéanti; il dit[4] au Khân : « Qu'est devenu mon père? Les maisons sont vides. »

Quel cri soudain s'est levé?.....

3. Il dit au Khân : « Akram Khân[5] a déchiré ses beaux vêtements. Il a reçu pour sort de Dieu en partage la disette et l'insomnie. »

La mort d'Akbar Khân a produit sur lui une douleur inexprimable et le Khân ne se remettra pas, quand même il remplirait les cimetières des Bâm-Khails.

Quel cri soudain s'est levé?.....

(1) Voir III, 6.

(2) Semble désigner Muqarrab, le père d'Akbar.

(3) Sans doute le fils d'Akbar.

(4) عرض کوی *'arẓ kavi*; littéralement : « présente une requête »; se dit pour واي d'un inférieur; comme فرمائي se dit d'un supérieur.

(5) Frère d'Akbar?

4. La vie du Sardâr, le Khân ʿÂlam Khân[6], est devenue cendre et poussière. Il est resté à Panjtâr sans voir personne, ni homme de valeur.

Quanḍ il apprit la nouvelle de la mort d'Akbar Khân, il vida la place publique : il ne savait plus que faire, et frappa à grands coups le tambour funèbre[7] pour la destinée[8].

5. Il ne savait plus que faire et quitta Panjtâr : il se réunit avec le Khân à Ḍâgî pour s'accorder.

Ils ont ensemble tenu une Jirga pour châtier les Bâm-Khails; ils ont amené sur le terrain les Gadûns, mais ils ont été défaits à Jahângîr Dara.

La pitié de Dieu soit sur les Gadûns! Car ils ont lié leur âme au Khân, et ils ont tous avec zèle servi la cause d'Arslâ Khân.

[6] Nom d'un frère de Muqarrab.

[7] On bat du tambour aux enterrements.

[8] Littéralement : «il a oublié le *tadbîr* et bat le tambour funèbre pour le *taqdîr*». Le *tadbîr* est le produit de l'action libre et raisonnée de l'homme et s'oppose au *taqdîr* qui est l'œuvre du destin.

DEUXIÈME PARTIE.

CHANSONS RELIGIEUSES.

29

LES PRIÈRES.

GHAZAL DE PÂYÂB.

1. Ô fidèle, lève-toi de bon matin et fais tes prières.
Adresse tes cinq prières au Seigneur en communauté [1].

2. Ô fidèle, lève-toi de bon matin et hâte-toi d'accomplir ton devoir religieux [2].
Rien ne doit arrêter ta prière : loue le Seigneur.
Ô fidèle, lève-toi de bon matin et fais tes prières.

3. A la prière de midi il y a dix *rika* [3]; rejette derrière toi toutes les affaires du monde.
Pleure à Allah, tremble en songeant au jour du Jugement dernier.
Ô fidèle, lève-toi de bon matin et fais tes prières.

4. A la prière de l'après-midi, il en faut quatre [4]; tous les fidèles rentrent à la maison.

(1) La prière a plus d'éfficacité récitée en commun, en mosquée (جماعت).

(2) La prière du matin qui comprend quatre *rika* ركعه, ou prostrations; deux de فرض *farz* ou obligatoires, deux de سنة *sunnat* ou facultatives.

(3) Dont quatre *farz*, six *sunnat*.

(4) Toutes quatre *farz*.

La religion est venue par la force[5]; avertis d'abord celui qui ne prie pas[6].

5. A la prière du soir, fais d'abord les *rika* obligatoires[7] : c'est là, je le vois, une dette pour tous.

J'adresse à Dieu mes demandes; fais ensuite les *rika* de Sunnat[8].

6. Compte les *rika* de la prière de nuit[9]; il y en a en plus trois[10] surérogatoires, ô mon ami.

Songes-y bien, mon ami, et fais les prières de souhait.

7. Il y a en tout trente-deux *rika*[11] et il y a en elles grand mérite.

8. Pâyâb fait sa pétition à Dieu. Demande-lui le paradis.

Ô fidèle, lève-toi de bon matin; fais tes cinq prières au Seigneur en communauté.

30

LE PROPHÈTE ET SES QUATRE COMPAGNONS.

GHAZAL D'ABDUL GHAFFÂR.

1. Ô hommes, il me souvient de cette douce créature, le Prophète. Hélas! que n'ai-je été là-bas[1] pour être son serviteur.

(5) L'Islam réside à l'ombre de l'épée. Cf. n° XLI, 22-23.

(6) Invite-le à aller à la mosquée, et s'il refuse, emploie la force. Dans les pays d'Islam strict, il y a un censeur de mœurs, le *muḥtasib* (محتسب), qui, entre autres fonctions, parcourt la ville avec un fouet à la main (*darra*), observe ceux qui ne vont pas à la mosquée et les y pousse à coups de fouet. Les parents disent à l'enfant trop peu soucieux de la prière : « Enfant, va prier, sinon voici le *muḥtasib*, son fouet à la main : ای هلك موخ د پارهخه او كه نه محتسب دره په لاس ولاړ دی». — Cf. *Lettres sur l'Inde*, 266.

(7) Trois *farẓ*.

(8) Deux *sunnat*.

(9) Quatre *farẓ*, deux *sunnat*.

(10) Ou *vitr*; destinées à l'ange Gabriel.

(11) 4 + 10 + 4 + 5 + 9 = 32, dont 17 *farz*, 12 *sunnat*, 3 *vitr*.

(1) A la Mecque.

2. Il me souvient de lui toujours, mon pauvre cœur n'a jamais de repos. En haut dans le ciel, Soleil et Lune saluent le Prophète.

3. Son premier compagnon est le Très Véridique[2]; il l'a bien éprouvé. Il est le compagnon du Prophète dans les souffrances de la route.

4. Son second compagnon est ʿOmar, ne croyez en nul autre ! De lui chacun sait qu'il fut la couronne sur la tête du Prophète.

5. Le troisième compagnon fut ʿOthmân, n'ayez confiance en nul autre. En ce temps-là il[3] garda la porte du Prophète.

6. Ô hommes, Abdul Ghaffâr s'est tenu loin du mal : ô hommes, ʿAlî le Lion[4] fut le quatrième compagnon du Prophète.

31

L'INTERCESSION DU PROPHÈTE.

GHAZAL D'ʿÎSÂ AKHÛNZÂDA.

1. Ô Prophète, ô Muḥammad, au jour de la résurrection, ô Seigneur, ne me laisse pas seul[1]. Toute l'humanité sera au péril : ne laisse pas sans *lui*[2] la race des fidèles.

2. Ce jour sera un jour terrible[3], l'angoisse sera sur tout l'univers; et chacun dira : qui veut me sauver?

(2) Çiddiq, surnom d'Abû Bakr.
(3) وکلا = وزرا.
(4) Ḥaidar; surnom d'ʿAli, dont il devient souvent le nom.

(1) Que Mahomet soit là pour intercéder!
(2) Sans l'assistance du Prophète.
(3) *Dies iræ, dies illa, etc.*

3. Ils supplieront le Père Adam : « Père, regarde comme nous sommes. Si jamais tu veux bénir, ô ami, voici l'heure, sois-nous fidèle. »

4. Le Père Adam répondra : « Ô hommes, je suis moi-même dans l'angoisse[4]. Le Créateur est irrité contre moi; que fera-t-il de moi aujourd'hui ? »

5. Ils diront à Noé, à Moïse, à Jésus, à Ibrâhîm, l'ami d'Allah : « A part vous, à vos yeux, quel être y a-t-il qui puisse nous aider ? »

6. Ils répondront : « Amis, nous aussi nous sommes des pécheurs[5]. Mais ceci, c'est la vertu du Maître, c'est lui qui fera votre affaire. »

7. Vite, Muḥammad fera sa supplique auprès du Pur Seigneur : « Je suis venu à ta porte, car tu m'as fait une promesse. »

8. Le Créateur lui répondra : « Mon bien-aimé, j'accomplirai la promesse que je t'ai faite. »

Si le Prophète intercède, ne manque pas l'occasion, ô 'Isâ Gul !

32

L'INTERCESSION DU PROPHÈTE.

GHAZAL DE TAVAKKUL.

1. Au jour de la résurrection, ô Prophète, notre main au pan de ta robe[1] !

[4] كړمان *kaṛamân*, adjectif formé de *kaṛ-édal.*

[5] *Quid sum miser tum dicturus, Quum vir justus sit securus?...*

[1] Si vous saisissez un homme par le pan de sa robe, il est forcé de vous couvrir de sa protection. On dit :

ستا لمن پر نیولی ده اوس واك د خپل دی كه پر خان څخه ساتی یا دښمن

ته پر ورکوی ننك شرم د خپل دی

2. Purifie cent fois ma bouche avec l'eau de la vie, afin que sorte de mes lèvres le nom du Prophète!

Notre main au pan de ta robe!

3. Il est, à un ou deux près[2], vingt-quatre fois mille envoyés de Dieu : entre tous ceux-là le Prophète est le chef.

Notre main au pan de ta robe!

4. Sans l'ordre du Seigneur, pas une feuille d'arbre ne tremble.

Notre main au pan de ta robe!

5. Et quand l'ordre est donné, pas une seconde elle ne résiste.

Notre main au pan de ta robe!

6. Ô Tavakkul, lève-toi : du fond du cœur, loue le Seigneur : le Seigneur te donnera le Paradis à cette heure de minuit[3].

ou bien :

ستا جولئ ته پر حیل خان غورزولی دی

«J'ai saisi le pan de ta robe; à présent tu peux à ton choix soit me garder, soit me livrer. L'honneur et la honte seront à toi.» — Ou bien : «J'ai jeté ma vie dans le pan de ta robe.»

La formule qui forme le refrain est en persan.

[2] Littéralement : «plus ou moins».

Il y a incertitude sur la qualité de quelques-uns : par exemple on n'est pas sûr que Loqmân et Alexandre soient au nombre des prophètes.

[3] J'ai le regret de dire que ce vers est beaucoup moins poétique qu'il n'en a l'air. Tavakkul ne s'attend pas à mourir cette nuit, il sait seulement que se lever à minuit pour prier est une des œuvres qui font le plus de plaisir au Dieu de Mahomet.

33

MÉDITATION SUR LA MORT.

GHAZAL D'ʿÎSÂ AKHÛNZÂDA.

1. Les Bulbuls[1] ont quitté les jardins, ô toi qui comprends! Ils ont abandonné le bosquet plein de fleurs et de roses.

2. Ce monde est comme un jardin : vois, tout homme est une corneille. Qu'est-ce que les ignorants y comprennent ou bien les sages?

3. Réfléchis-y bien, que tu sois un sage, un faqîr ou un chef, il faudra partir de ce jardin; que tu sois homme ou que tu sois bête.

4. Considère bien mon allégorie et ne t'en impatiente pas, ô frère! Prête-moi tes deux oreilles, je te l'expliquerai.

5. Muḥammad, l'homme des derniers temps, était le prophète du Seigneur : [pourtant], quand son temps fut accompli, il ne resta pas dans le monde[2].

6. C'est pour lui que le Créateur avait en hâte créé le monde, puis fait paraître les sept terres et les sept cieux[3].

7. Sultan Sikandar était un roi puissant : Sulaimân était assis sur un trône dans le ciel, c'était un prophète.

[1] *Bulbul* joue dans la poésie de l'Orient le rôle que le rossignol joue dans la nôtre. Les bulbuls qui ont quitté le jardin sont les êtres aimés ou aimables qui faisaient le charme de la vie et du monde.

[2] *Ipse Epicurus obit, decurso lumine vitae...* (Lucrèce).

[3] Un *ḥadîth* rapporte que Dieu aurait dit à Mahomet : *laulaka laulaka lamá khalaqtu al-aflák* : «sans toi, pourquoi aurais-je créé les cieux?»

8. Il n'y eut jamais de médecin tel que le sage Loqmân[4] : mais quand la mort vint l'appeler, il oublia tous les remèdes.

9. Tous ces hommes, mon frère, on dit qu'ils étaient religieux et estimés : pourtant toute leur puissance est restée ici-bas : nous autres, chétifs, que sommes-nous[5] ?

10. Réfléchis si tu es intelligent, si tu es serviteur du Créateur : ni moi ni toi ne resterons : nous ne sommes que des voyageurs.

11. Viens ! viens ! fais le commerce à présent et prépare-toi un viatique : tout est bon marché dans ce bazar (du monde); là-bas tout sera cher pour chacun.

12. Cinq fois[6] je fais mon vœu et il ne change pas : Ô Seigneur, fais entrer au Paradis tous les croyants.

13. 'Îsâ Gul, il le faut à présent, ne prends plus plaisir à la vie; la pluie tombera sur toi dans la poussière noire de la tombe.

14. Moi, 'Îsâ, le pécheur sans pareil, je te fais cette prière : « Si tu comptes mes fautes, je ne serai jamais sauvé : fais-moi là-bas montre de générosité. »

34

MÉDITATION SUR LA MORT.

GHAZAL D''ÎSÂ AKHÛNZÂDA.

1. Ô fils de l'homme, ce monde s'évanouit; sur la surface de la terre quel est l'homme qui demeure ?

[4] Voir n° XLIV.

[5] *Tu vero dubitabis et indignabere obire...* (Lucrèce).

[6] Sans doute dans les cinq prières du jour.

Toute fortune et toute richesse est vanité : à la fin, c'est le néant, à la fin le néant.

2. Tu as oublié le Seigneur, mais la tombe est ta patrie.
En rien de ce que tu fais, tu ne fais le bien : mais à la fin c'est le néant, à la fin le néant.

3. Grande est ton avidité, tu oublies le Seigneur, tu altères ta nature[1] : mais la tombe est ta patrie, et à la fin c'est le néant, à la fin le néant.

4. Fixe ta pensée, adore le Seigneur, accepte ses commandements et contriste Satan.
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

5. Quand viendra la mort, ton ami ne te connaîtra pas; tous te seront hostiles et nul ne t'aidera.
Car à la fin c'est le néant, à la fin le néant.

6. Tu partiras seul jusqu'au tombeau; ils te tourneront le dos, prête-moi bien l'oreille.
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

7. Une fois dans le linceul et enseveli dans la tombe, que feras-tu là-bas, si à présent tu ne fais le bien?
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

8. Quand ta vie durerait mille années, ô mon ami, elle passera à la fin, si longue qu'elle soit.
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

9. Comme sont partis tous tes amis, toi aussi partiras comme eux. Ton lieu est la poussière. Écoute ce conseil de moi.
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

[1] Tu te fais autre que Dieu n'a voulu.

10. C'est ton heure à présent, tu peux encore ce que tu désires : vite, adore Dieu, jette loin toute négligence.
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

11. Si tu as de l'or en abondance, il restera tout à des héritiers; tout le bruit que tu fais n'est que vanité et ta demeure est la tombe.
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

12. Que tu sois Khân ou Amîr, que tu sois pauvre ou Faqîr, tu trouveras à la fin le linceul, quand tu courras à la tombe.
À la fin c'est le néant, à la fin le néant.

35

(MAIS OÙ SONT LES NEIGES D'ANTAN ?)

GHAZAL ANONYME.

1. Écoutez, Musulmans, les œuvres de ce monde sont périssables. Préparez-vous un viatique pour l'autre monde, afin de n'avoir pas là de regret.

2. Où est allé l'Ami de Dieu[1]? Où est allé la Victime de Dieu[2] ? Où est allé le Familier[3] de Dieu, qui avait le rayonnement même sans monter sur la montagne de Ṭûr[4].

3. Où est allé le roi Akbar? Où est allé le roi Muḥammad Shâh[5]? Où a disparu ʿÂlamgîr[6]? Ils s'en sont allés à la tombe en soupirant.

[1] خليل الله, Ibrâhim.
[2] ذبيح الله, Ismâ'îl, offert en sacrifice par son père.
[3] كليم الله, l'interlocuteur de Dieu, Mahomet.
[4] Celui qui monte sur la montagne de Ṭûr (le Sinaï) en revient tout rayonnant.
[5] Un des derniers Mogols, celui sous lequel eut lieu l'invasion de Nâdir Shâh (1715-1748).
[6] Nom de trône d'Aurangzéb (1658-1707), le seul par lequel les historiens indiens et les documents le désignent. Il y a eu un second 'Âlamgîr, moins célèbre, de 1754 à 1759.

4. Que sont devenus Sikandar et Sulaimân[7]? Après avoir été Roi du monde, Dârâ[8] périt. Ton père ni ton grand-père n'ont demeuré. Toute créature s'évanouira.

5. Soit Khân, ou Sultan, ou beaux jeunes gens, tous sont prisonniers de la tombe; leur jeunesse est devenue poussière.

6. Celui qui fut Roi de tout l'univers, Muḥammad, le Prophète des derniers temps, s'en est allé du monde : quel autre pourrait donc demeurer[9]?

7. Demain quand, le front noir[10], tu te rendras à la tombe, à la niche étroite, au sépulcre noir, ta fortune s'en ira en héritage à ta sœur et tu t'en iras en soupirant.

8. C'est maintenant pour toi l'heure de la religion; fais de bonnes œuvres; prépare-toi le viatique de l'autre monde. Ô croyant, assagis-toi, viens, ne fais plus de folie.

9. Je suis un profond pécheur, je suis un malheureux au front noirci de péchés, et j'espère en ton regard, ô Saint[11] de Çvât, ô tout-puissant.

10. Ô Bulbul du bosquet de l'Unique, fleur de la Loi du Prophète, que ta dignité soit à tout jamais! sois élevé au-dessus de tout autre!

11. C'est à Saidû[12] qu'est sa demeure; la bonté du Miséricor-

(7) Alexandre et Salomon.

(8) Le Darius Codoman des Grecs, frère d'Alexandre, selon la légende persane.

(9) Ces derniers mots sont en persan dans l'original; seulement le verbe a pris la désinence afghane pour la rime (میمانی au lieu de میمانند).

(10) Noir de tes péchés et damné.

(11) Ô Ghauth, غوث; voir plus haut, page 23.

(12) Le Maître de Çvât. Voir plus haut, page 23.

dieux est pleine sur lui. Sa gloire est répandue dans tout le monde, par lui resplendissent la Religion et l'Islam.

36

APPEL À LA CLÉMENCE DE DIEU.

GHAZAL D'ʿÎSÂ AKHÛNZÂDA.

1. Ô Seigneur, fais-moi grâce des châtiments du jour de la résurrection : je suis un pécheur sans égal, que ferai-je dans la tombe[1]?

2. Quand je regarde, quand je regarde mes fautes, elles sont sans nombre; les compteurs s'y perdent et les scribes ne suffiraient pas à les écrire.

3. Étant pareil pécheur, ô Dieu généreux, pareil criminel, j'espère en ta bonté; je n'ai point d'autre espoir dans l'âme.

4. J'espère en ta clémence, en ta clémence, parce que tu as dit, et parce que j'ai lu dans ton livre : « Qui n'espère pas en elle est un Satan. »

5. Bien que je ne mérite pas, ô Seigneur, que je ne mérite pas le Paradis; ô Maître, mets dans ma destinée le Paradis de bonheur.

6. Ô ʿÎsâ Gul, mets-toi au bien à présent, mets-toi au bien, pour qu'au jour où tu donneras ton compte dans la balance[2], tu ne sois pas confondu là-bas.

[1] Quand viendront l'interroger les deux anges Munkir et Nâkir.

[2] La balance dans laquelle sont pesées les bonnes et les mauvaises actions des fidèles au pont Çirâṭ.

37

APPEL À LA CLÉMENCE DE DIEU.

GHAZAL DE TAVAKKUL.

1. Le tourment de Dieu[1] est mon compagnon, mon compagnon; sans ce tourment, sans ce tourment je dépéris.

Mes yeux ne voient, ne voient point de joie; rien, rien ne peut me délivrer.

Le tourment de Dieu est mon compagnon.

2. Je ne te demande pas, je ne te demande pas les biens de ce monde, ô Dieu, ô Dieu pur et glorifié.

J'ai des perles, des perles par milliers; ma vie en sacrifice pour ton nom, pour ton nom!

Le tourment de Dieu est mon compagnon.

3. À toi, à toi mes paroles de caresses; c'est en toi, c'est en toi sans doute qu'est l'honneur.

Reçois, reçois ce faible présent de la main, pour que je passe sur le pont Çirâṭ.

Le tourment de Dieu est mon compagnon.

4. Mançûr[2] n'est monté qu'une seule fois, une seule fois au gibet, ô mes amis.

Je ne suis pas Mançûr, Mançûr. Que suis-je? moi qui monte cent fois au gibet.

Le tourment de Dieu est mon compagnon.

5. Quand je songe à l'heure passée, à l'heure passée, je fonds, je fonds comme la graisse.

[1] Littéralement : «le tourment de toi».

[2] Mançûr, autre nom de Ḥallâj, le premier martyr du Panthéisme musulman.

Moi, Tavakkul, Tavakkul, quand je lis la Qaçîda[3], mon cœur tremble comme la gazelle, comme la gazelle.

Le tourment de Dieu est mon compagnon.

38

MÉDITATION.

GHAZAL DE SHÂH GUL, DE PÊSHAVAR.

1. J'ai été submergé dans la douleur, la tête levée[1]; la concupiscence et Satan vont avec nous.

J'ai été submergé dans la douleur.

Qui fait des figures d'argent ou d'or est un pur païen, un adorateur d'idoles[2]; il donne des associés à Dieu.

J'ai été submergé dans la douleur, la tête levée; la concupiscence et Satan vont avec nous.

2. Les temps ont changé[3]; ô Seigneur, je paraîtrai devant toi, la face noire; ignorants et docteurs sont devenus adultères et bandits.

J'ai été submergé dans la douleur.....

3. Le lieu des Païens est l'enfer; au Musulman joie et plaisir; nombreux est le peuple du Prophète de Dieu.

J'ai été submergé dans la douleur.....

4. Shâh Gul est le disciple du Grand jeune homme[4], sur qui veille le regard du Dieu pur.

(3) Probablement la qaçîda du Borda, qaçîda favorite des Afghans.

(1) Les noyés remontent la tête en avant.

(2) Il s'agit des Hindûs.

(3) Le temps a passé, l'heure de la mort et du jugement est proche.

(4) Abdul Qâdir Gilânî. Cf. p. 34, n. 18. Une formule d'invocation fréquente à ce saint est : ای لوی خوان په نیکه را مدت شه. Ô grand jeune homme, secours-moi. Cf. *Lettres sur l'Inde*, p. 178.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Par lui une forteresse m'entoure contre le chagrin.

J'ai été submergé dans la douleur, la tête levée; la concupiscence et Satan sont avec moi.

39

LE PÈRE ADAM[1].

PAR MAḤMŪD.

1. Avant le Père Adam, quand le nombre de tous les hommes fut compté, il en parut[2] soixante-dix.

2. Avant le temps du Père Adam, certainement les ténèbres régnaient sur la terre.

3. L'œil n'aurait rien pu voir, les ténèbres étaient sur la terre, des nuées flottaient alentour.

4. Mais il y avait une étoile au pôle que le Seigneur fit paraître; les brouillards disparurent du monde.

5. C'était la lumière du Prophète, du chef des apôtres[3], ô vous qui m'écoutez; ce n'est pas mensonge, mes amis.

6. La lumière brillait de tout côté, par la force de cette étoile; puissé-je être sauvé par son éloge!

7. Dans la bouche du Prophète, le Seigneur avait mis des perles pour dents.

[Il en parut soixante-dix.]

8. Maître, ses dents étaient toutes blanches comme le marbre, les dents de notre prophète.

9. Dieu avait créé son corps de sa propre lumière; grande était la beauté de Son Excellence.

10. A la vue de l'apôtre Muḥammad, le monde se mit à fleurir, qui auparavant était désolé.

[1] *Le Prophète* serait un titre plus exact.

[2] Littéralement : «ce sont les soixante-dix apôtres».

[3] Mahomet a été créé avant les autres hommes : il a existé *de toute humanité*.

11. Il n'y avait ni terre ni ciel; alors ce soleil fut créé : que chacun comprenne ceci!

12. L'Empyrée n'existait point, ni le trône; le Paradis n'était pas encore créé : c'est ce que disent les livres.

13. Le Seigneur créa tout ce monde avec le *kâf* et le *nûn*[4].

[Il en parut soixante-dix.]

14. Le Prophète fut créé; son corps était plein de lumière; le monde en fut tout réjoui.

15. Quand eurent passé, mon ami, quarante années sur le pur Prophète.

16. L'ange Gabriel lui apporta le message du Seigneur de la part de Dieu, en toute hâte.

17. Après l'avoir salué, il lui donna le message de Dieu; il était parfait de majesté et de force.

18. Il révéla la puissance prophétique du *mîm*, du *ḥai*, du *mîm* et du *dâl*[5]; (il lui dit) : cherche ton peuple.

19. Aussitôt le Prophète de Dieu s'en fut à la recherche de son peuple : il exécuta l'ordre de Dieu.

20. Il fit la guerre sainte; il avait des compagnons[6]; ils traversèrent les empires.

21. Chacun d'eux prévalait sur son adversaire, comme un lion; ils avaient une grande force.

22. Celui qui acceptait l'ordre du pur et suprême Prophète, des fruits étaient sa nourriture.

23. Celui qui désobéissait, la mort venait sur lui et il trouvait son châtiment.

24. En ce temps il y avait peu de Sunnis, tous étaient Païens.

[Il en parut soixante-dix.]

[4] Avec le *kâf* et le *nûn* du mot كن, «sois!»

[5] Des lettres qui composent le nom Muḥammad. Il faut sans doute supprimer le د qui précède نبوت.

[6] Les Açḥâb, أصحاب.

25. Par ordre du Seigneur, Gabriel viendra de Dieu[7], si vous m'en croyez.

26. Il emportera en haut toutes les lettres du Qorân[8]; je suis tout émerveillé de sa puissance.

27. Il en videra le papier, son aile est tranchante étonnamment : c'est une histoire dans le livre.

28. Il fera descendre les Dzôdzîs[9] qui sont au sommet de la montagne de Kâf, toutes leurs légions.

29. Soudain il fera paraître le soleil du côté de l'Occident[10]; chacun contemplera ce spectacle.

30. Il fermera, ô élève, la porte excellente de la pénitence : l'histoire a fini là-dessus.

31. Mon nom est Maḥmûd; je ne crains pas le démon. Je vous dis la vérité.

32. Maḥmûd le poète en a beaucoup[11] abattu avec son poing.

[Il en a paru soixante-dix.]

40

LA GAZELLE ET LE PROPHÈTE.

BALLADE DE NÂÇIR.

1. Le fils d'Abû Jahl[1] avait dressé un filet caché pour une gazelle. La gazelle allait pour se promener, elle tomba sans le voir dans le rets.

[7] A la fin du monde.

[8] Comme le Qorân ne doit pas rester sur terre, Gabriel emportera au ciel tous les Qorâns écrits, en séparant l'écriture du livre avec le tranchant de son aile.

[9] Les peuples de Gog et Magog.

[10] Littéralement : «du côté de la Qibla».

[11] De ses rivaux.

[1] Abû Jahl, l'un des ennemis les plus acharnés du Prophète. Ce nom d'Abû Jahl, «l'homme de l'ignorance», n'est qu'un sobriquet donné par Mahomet; son vrai nom était 'Amrû ben Hishâm, dit Abûl Ḥikam, «l'homme aux maximes». Mahomet le fit égorger de sang-froid après la victoire de Bedr.

La gazelle allait se promenant, elle tomba tout à coup dans le rets. Ses larmes coulaient de se voir séparée[2]; elle aurait tant désiré vivre[3]. Une suggestion de Satan l'avait prise et elle ne se doutait pas du mal qui l'attendait.

Alors au Miséricordieux elle adressa une prière fervente :

«Je laisse mes deux petits, prends soin d'eux.

[Le fils d'Abû Jahl avait dressé un filet caché pour une gazelle.]

2. «Mais je ne puis d'aucune façon me dégager du filet.»

[La gazelle allait se promenant, elle tomba sans le voir dans le rets.]

Le fils d'Abû Jahl accourut en hâte vers la gazelle. Il lui disait : «Où te sauveras-tu? Je suis acharné sur toi.» Il tordit le cou de la gazelle et tira sur elle son Zul-fiqâr.

Mais la gazelle ne périt pas, le Seigneur arrêta sa main, car tout à coup il vit le Prophète qui s'en venait de l'Occident.

Le fils d'Abû Jahl avait dressé un filet caché pour une gazelle.

3. — «Le monde pour l'amour de toi est sauvé[4]; sauve-moi aussi, ô Prophète.»

[La gazelle allait se promenant, elle tomba sans le voir dans le rets.]

Le Prophète dit (à Abû Jahl) : «Laisse à présent cette gazelle, mon ami; elle a deux petits qui palpitent de faim dans l'angoisse. Elle reviendra de là-bas; elle ne tardera pas une heure. Tu pourras au retour la tuer ou l'épargner, je te le dis, ô bourreau du cœur.

«Si la gazelle ne revient pas, je serai ton esclave toute ma vie.»

[Le fils d'Abû Jahl avait dressé un filet caché pour une gazelle.]

4. Il laissa la gazelle, elle s'en alla auprès de ses petits.

[La gazelle allait se promenant, elle tomba sans le voir dans le rets.]

La gazelle dit à ses petits : «Prenez mon sein en toute hâte; il faut que je revienne ensuite par la même voie.

[2] De ses petits.

[3] Littéralement : «elle eut un désir réel (قطى, écrit souvent قتى) de la vie».

[4] Voir plus haut, ghazal XXXI.

«J'ai donné en caution à un païen le Maître de l'univers. Il sera retenu là-bas jusqu'à mon retour.»

Les petits lui dirent : «Mère, ton sein nous est interdit».

[Le fils d'Abû Jahl avait dressé un filet caché pour une gazelle.]

5. «Vite, vite retourne vers la tombe, de ce côté là-bas.»

[La gazelle allait se promenant, elle tomba sans le voir dans le rets.]

La gazelle arriva, comme il était arrangé; une heure ne s'était pas écoulée. — «A présent tu peux la tuer ou la laisser là ou bien je t'en donnerai le prix.»

Le païen répondit : «Je l'épargne au nom du pur Prophète. Je crois en toi, si tu fais intercession pour moi.»

Le Prophète lui mit la main sur l'épaule et il fit *salâm* au Maître.

[Le fils d'Abû Jahl avait dressé un filet caché pour une gazelle.]

Le païen devint Musulman. Ô Nâçir, tu as été délivré de l'enfer Saqar[5].

[La gazelle allait se promenant, elle tomba sans le voir dans le rets.]

41

L'OISEAU DU PROPHÈTE[1].

BALLADE DE NÛR-UDDÎN.

1. «Fais sortir un oiseau de la pierre, si tu es l'apôtre du Tout-Puissant. Nous marcherons dans ta loi et il n'y a plus de doute que tu es le Prophète.

[5] Voir plus haut, page 66, note 3.

[1] Mahomet lui-même avait attribué un miracle analogue à Jésus : «Jésus sera l'envoyé de Dieu auprès des enfants d'Israël. Il leur dira : Je viens vers vous accompagné de signes du Seigneur; je formerai de boue la figure d'un oiseau; je soufflerai dessus, et par la permission de Dieu l'oiseau sera vivant.» (Coran, III, 43, tradition Kazimirsky; cf. V, 109-110.) Mahomet a pris cette légende dans quelque version ou traduction de l'Évangile des

« Fais sortir un oiseau de la pierre; ses pieds seront tout de cornaline, ses deux ailes de lapis lazuli et il faut que son cou soit de béryle. Son bec est d'or et il demande le secours de son ami[2].

« Il est marqué de marques bigarrées et il a les yeux de Salomon[3], des yeux vairs.

2. « Il est marqué de marques bigarrées; Aḥmad, fends la pierre en deux. Les païens sont là debout qui t'attendent; lève-toi et invoque le Seigneur. Nous croirons en ta loi, et tu pourras maudire les incrédules.

« Ton miracle a-t-il paru? Pourquoi une pierre t'arrête-t-elle? »

3. La pierre se brisa, la prière fut exaucée, l'oiseau vola autour de la foule.

Le Prophète lui dit : « Dans cette pierre combien de temps as-tu séjourné? »

— « J'ai séjourné là mille années, je t'en donne connaissance. Tu es né du grand-père, tu es fils du grand-père Adam. »

4. Malédiction sur Abû Jahal qui a fait affront à la religion! Devant le miracle du Maître il n'a pas été touché. Trente hommes ont confessé la foi, mais l'éhonté ne s'est pas fait musulman. Tout au contraire, il s'est écrié à tue-tête : « Muḥammad, tu es un sorcier. »

5. Ce n'est pas un sorcier, païen; rends hommage à Sa Majesté. Ce sont les tiens que tu insultes, tu es bien un fils de Hishâm. Hishâm fait avorter toutes les actions de Muḥammad. La rouille de ton impiété ne s'en est pas allée, tu es bien le païen des païens.

Enfances, si populaire chez les Arabes. (Thilo, *Codex Apocryphus*, 111, 123, 248-149.)

(2) C'est-à-dire qu'il sait parler.

(3) Lire سليماني.

6. J'ai vu dans Alâḍanḍ le ...... [4] du visage de ma bien-aimée; je me consume, tu as mis sur mon cœur une lampe large et pesante. Ô Nûr-uddîn, tu es à bénir Miyân Alladâd et Miyân 'Omar[5].

42

LE PROPHÈTE ET LA FILLE D'ABÛ JAHL.

BALLADE DE SUKIÂ.

1. Le Seigneur Prophète s'en est venu de la Mecque; de son palanquin flottaient des tulipes rouges.

Quand le Prophète eut proclamé à grande voix la profession de foi, quel tumulte ce fut dans le bazar des païens!

Abû Jahl dit : «Je suis perdu[1]»; les astrologues en tout lieu lui disent la fortune de Muḥammad.

2. «Astrologues, regardez dans la Tôra[2]!»
Abû Jahl dit : «Quelle calamité fond sur moi!»
Mais Ḥalîma[3] veille bien sur le Prophète[4].
Du Paradis lui sont venues des fleurs jaunes[5].

3. Du Paradis lui sont venues cinq fleurs[6].

(4) ? بوتیٔ *bûtai*. Je ne comprends pas le vers suivant.

(5) Je ne sais qui est cet Alladâd, invoqué ailleurs encore par Nûr-uddin (LXXXV, 5; LXXXVI, 5). Miyân 'Omar est le saint de Camkani (I, 10): celui qui va danser sept jours de suite sur sa tombe, à l'aurore, devient poète.

(1) Littéralement : «ma vie est allée au gibet».

(2) Pour consulter le sort. Variante : «Quand les devins qui consultent le Torah (ترویتیانو) eurent interprété la Tôrah».

(3) La nourrice de Mahomet.

(4) Pour empêcher qu'on ne l'empoisonne.

(5) S'agit-il des «fleurs du Prophète», fleurs parfumées, d'un jaune brillant, qui émaillent en avril les environs du fort de Jamrûd (devant la passe de Khaibar) et qui portent cinq taches sombres, l'empreinte des doigts du Prophète? Ou des fleurs mystiques citées à la ligne suivante?

(6) Les cinq prières.

C'était une flamme dont sortait une lumière, quand le pur Créateur prononça ces seuls mots :

« C'est pour toi que j'ai créé les mondes.

4. « C'est pour toi que j'ai créé le monde entier [7] ! »

Une fille d'Abû Jahl se tenait debout près de lui. Le Prophète lui dit : « Jeune fille, donne-moi ton anneau [8]. »

De la tête de la jeune fille tombèrent les voiles.

5. De la tête de la jeune fille tomba un voile.

Le Prophète dit : « Jeune fille, je te dirai quelque chose [9]. » Et d'un mot la jeune fille devint amoureuse de lui [10].

Les années de douleur viennent sur Sukyâ, l'Hindû.

43

LE JARDIN DE SHADDÂD.

BALLADE DE GUL MUḤÂMMAD.

« Ne voyez-vous pas à quoi Dieu a réduit le peuple d'Ad, qui habitait l'Irem aux cent colonnes, peuple dont il n'y eut pas le semblable sur la terre? » (Coran, LXXXIX, 5-7; tr. Kazimirsky.)

Les Adites habitaient l'Hadramaut; nul peuple ne les égalait en force et en stature; ils élevaient des édifices tels que nul peuple n'aurait pu. Dieu envoya à leur roi, Shaddâd, le prophète Ḥûd حود, qui lui dit : « Crois en Dieu, pour qu'il te donne place dans le paradis. » Shaddâd lui demanda : « Qu'est-ce que le paradis? » Ḥûd en fit la description; alors Shaddâd lui dit : « Si ton Dieu est si fier d'un paradis pareil, j'en ferai un sur la terre beaucoup plus beau. »

Shaddâd réunit un million d'ouvriers, placés sous les ordres de mille maîtres; il fit chercher un endroit dont le terrain fût des plus unis, et dont l'air et l'eau fussent des plus agréables; on trouva cet endroit que l'on nomma *Irem*, et l'on se mit à bâtir

(7) Voir plus haut, page 90, note 2.

(8) Lire گوتئ *gûtai* au lieu de گوته *gûta*?

(9) Peut-être : « je te dirai l'état des choses ».

(10) Elle se convertit.

ce paradis qui avait douze milles de long sur douze milles de large. Puis il fit enlever par toute la terre l'or, l'argent, les pierres précieuses, les bois odorants. Dans les murailles les briques d'or alternaient avec les briques d'argent et les créneaux étaient de rubis. Des ruisseaux de vin, de lait et de miel y coulaient; aux bords poussaient des arbres d'or et d'argent, avec des feuilles d'or et des fleurs d'argent incrustées de pierres précieuses. Dans le paradis il y avait des palais pour les jeunes filles et les jeunes garçons.

Quand le paradis fut fini, Shaddâd se mit en marche à la tête de cent mille hommes pour le visiter. Arrivé aux environs, le châtiment éclata; un ouragan terrible l'anéantit avec tous les siens; il ne vit point son paradis et nul homme depuis ne l'a vu; sauf au temps du calife Moʿâviya, un certain ʿAbdallah, fils de Qilâba, qui étant parti à la recherche de son chameau, tomba sur le paradis et en rapporta des pierres précieuses, du musc et de l'ambre. Moʿâviya lui donna une armée pour aller à la recherche de la cité de Shaddâd; il partit et revint sans rien trouver[1].

Les explorateurs modernes seront un jour plus heureux. Ils ont retrouvé les monuments creusés dans le roc par les gens de Thamûd, autre tribu ancienne, détruite, dit le Coran, par la malédiction divine, et qui datent du premier siècle de notre ère; ils retrouveront les monuments des Adites et les débris de cette civilisation plus ancienne, contemporaine et sœur sans doute de celle de Sana et du Yémen.

1. En huit lieux furent construits des paradis, c'était l'ordre de Dieu. Quand Shaddâd en fit un dans ce monde, en voici la cause.

Quand Shaddâd en fit un dans ce monde, voici ce qu'il se dit : «Je ferai un paradis parfait en toutes choses.» Il était incrusté de rubis, et le mur était de marbre. De belles Houris et de beaux Hours étaient là gardés; c'était son œuvre[2].

2. De belles Houris et de beaux Hours étaient là gardés, il y avait des fontaines et des pièces d'eau; des ruisseaux de miel qui coulaient

[1] *Tabari*, traduction Zotenberg, I, 50 et suiv. Une fantaisie locale de Kachan prête à Shaddâd la création d'un enfer correspondant; pour y mettre la dernière main, il envoie un grand diable courir le monde, afin de rapporter une collection complète de scorpions; en route pour revenir, le grand diable apprend que Shaddâd vient de mourir et que les travaux de l'enfer sont abandonnés. Il secoue sur place ses sacs de scorpions, devenus inutiles; c'était à Kachan : de là les scorpions qui y pullulent. (De Gobineau, *Trois ans en Asie*, p. 252. Cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de Yaqout*, s. قاشان.)

[2] Littéralement : «sa composition».

comme des rivières; un palais d'or rouge, de belles terrasses et des trônes splendides. Bravo au maître artiste[3]! Quelle merveille il a accomplie?

3. Bravo au maître artiste qui a construit ce paradis! Par son talent il fit des arbres d'or et d'argent, et par-dessus les arbres d'or il faisait passer des vols d'oiseaux. Il fit six appartements à glaces[4], avec un trône dans chacun.

4. Les trônes étaient de toute couleur, le maître artiste acheva le paradis. Shaddâd lui donna des présents et le paya de sa peine.

Quand Shaddâd voulut entrer au paradis, deux anges l'arrêtèrent à la porte; ils étaient envoyés du Seigneur.

5. Les anges étaient venus vers lui de la part du Pur et Miséricordieux. Ils firent disparaître le paradis. Le monde est sans défense contre le chagrin. La mort marche derrière toi, demande à Dieu que la séparation te soit épargnée. Il n'est d'amitié avec personne, je l'ai cherchée longtemps (en vain).

6. Il n'est d'amitié avec personne; ne fais point de flatterie vide. Abstiens-toi du mal et renonce à l'amitié. Les hommes de ce temps se méfient chacun l'un de l'autre.

Gul Muḥammad n'implore secours que de l'Arabe dont le nom commence avec M[5].

[3] استكار, *astkâr*, contracté de استادكار, *ustâdkâr*.

[4] Le *shîsh maḥal*, dont les murs sont tous recouverts de miroirs en facette, indispensables dans un palais indien.

[5] Mahomet.

TROISIÈME PARTIE.

LÉGENDES ROMANESQUES.

44

LE NAUFRAGE D'ALEXANDRE.

I

RÉCIT EN PROSE.

Pour bien comprendre la ballade que nous donnons plus loin, il faut connaître certains détails de la légende auxquels elle fait allusion, mais d'une façon trop sommaire. Je donne donc d'abord toute la légende, telle qu'elle m'a *été* contée en prose par mon Munshi, Muḥammad Ismâ'îl Khân. Le texte servira d'ailleurs de spécimen de la prose populaire.

Voici l'histoire primitive. Sultan Sikandar avait pour grand Vizîr Loqmân le Sage. Il administrait[1] tout l'empire, et tout ce qu'il disait, Alexandre l'approuvait. Pour cette raison, les autres Vizîrs lui en voulaient grandement. Ils se concertèrent entre eux (et se dirent) : « Il faut un artifice tel que le roi Sikandar s'irrite contre Loqmân le Sage et le chasse. » Ils s'adressèrent en commun au roi et lui dirent : « Votre Majesté est souveraine de tout l'univers, c'est-à-dire que la souveraineté de la terre au-dessus vous appartient. Il faut que vous ayez aussi la souveraineté des mers. Or, si vous réclamez la souveraineté des mers, sans doute aucun les créatures des eaux vous seront soumises. »

Il fit aussitôt appeler Loqmân le Sage[2] et lui dit : « Je désire que les

(1) تدبير كوه, *kavah* = *kavalah*.
(2) را بله, *rá bala*, pour *rá vu bála*. Cf. plus bas *rá bali* au lieu de *rá boli*.

êtres qui vivent dans les mers aussi bien que les hommes soient en ma possession.» Loqmân le Sage répondit : «Maître du monde (tombe sur moi tout mal qui te menace!), jusqu'à présent les êtres des mers ne sont devenus les sujets d'aucun roi et ne lui ont été soumis. N'entretiens point ce désir; il ne faut pas que jamais tu formes l'intention de t'emparer des mers et d'y aller. Si tu y vas, tu t'en repentiras et il t'en adviendra grand dommage.» Quand il eut fini son discours, les autres Vizîrs et Amîrs dirent au roi : «Loqmân te regarde comme fou; c'est pour cela qu'il a parlé d'une façon si inconvenante devant toute l'assemblée.» Le roi Sikandar entra contre Loqmân dans une colère sans pareille. Il donna aussitôt l'ordre aux bourreaux d'emmener Loqmân le Sage dans un certain ravin, de l'égorger là et de jeter sa chair aux chiens.

Les bourreaux emmenèrent Loqmân le Sage pour le tuer. Au moment de partir, Loqmân le Sage dit au roi : «Ô roi, il ne reste plus que la mer où tu ne sois allé[3]. Mais je vais te rendre un dernier service, qui te sera utile, si tu t'en prévaux.» Le roi dit : «Quel est ce service que tu veux me rendre?» Loqmân dit : «Quand tu iras à la mer, prends un pigeon avec toi. Quand il te surviendra quelque accident, écris une lettre, comme ceci par exemple : «je suis pris dans la mer»; plie-la, attache-la au cou du pigeon. Le pigeon reviendra dans son pays; aussitôt que quelqu'un aura lu ce papier, on s'arrangera pour te délivrer.»

Enfin, quand les bourreaux eurent emmené Loqmân au ravin que le roi avait ordonné, afin de le mettre à mort, Loqmân dit aux bourreaux : «Si vous me tuez, vous n'en aurez nul profit et je suis certain que le roi me rappellera. Si vous me tuez, il vous pendra, vous et toute votre famille, pour prix de mon sang.» Les bourreaux lui dirent : «Nous ferons tout ce que tu nous ordonneras.» Loqmân leur dit : «Creusez un puits profond, mettez-y-moi et faites-moi parvenir des vivres tous les jours.» Ainsi firent les bourreaux. Puis ils partirent et dirent au roi :

[3] On attendrait در ou درکه, au lieu du nominatif که.

« Nous avons mis à mort Loqmân le Sage. » Le roi répondit : « Très bien. »

Ensuite le roi s'en alla avec ses Vizirs et ses Amîrs pour aller se promener en mer. Il prit avec lui deux pigeons qu'il mit sur le navire. Tout à coup le navire vint dans un tourbillon. Ce tourbillon était causé par un crocodile; le crocodile était couché (tout de long), ce qui faisait que la mer formait un tourbillon. Le vaisseau du roi y plongea, alla et reposa au fond de la mer; mais il ne lui arriva aucun dommage, parce que (Loqmân) avait d'avance assuré la solidité du vaisseau. Le roi Sikandar était tout confondu et ne savait que faire. Tout à coup il se rappela ce que lui avait dit Loqmân; aussitôt il écrivit deux lettres disant qu'il était pris dans certain tourbillon de la grande mer. Il plia les deux lettres, attacha l'une au cou d'un des pigeons, l'autre au cou du second. Il donna leur vol aux deux pigeons; l'un périt en route; l'autre, avec grand'misère et grand'peine, monta jusqu'à la surface de la mer; mais il était très fatigué, si bien qu'il n'avait plus la force de voler et nageait sur les vagues.

Quand il fut allé quelque temps, il arriva à une île. Il y avait là sur les marches[1] un blanchisseur qui lavait des vêtements. Il prit le pigeon, le mit à la chaleur. Alors il arriva que le blanchisseur en regardant au cou du pigeon, y vit un *ta'vîz*; il détacha le *ta'vîz* et donna le pigeon à son fils. Quand le blanchisseur eut ouvert le *ta'vîz*, il en sortit un papier avec le sceau du roi. Il porta ce papier en hâte à la ville. Quand la reine en fut informée, elle éclata en pleurs et gémissements. Aussitôt elle donna ordre d'appeler Loqmân le Sage. Les Amîrs lui dirent : « Voilà un mois que Loqmân le Sage a été mis à mort par les bourreaux, sur l'ordre du roi. » Le reine entra en colère et ordonna de faire venir aussitôt les bourreaux. Quand ils furent là, la reine leur dit : « Allez immédiatement et amenez-moi Loqmân; si vous ne me l'amenez pas, je vous ferai empailler. » Les bourreaux partirent et retirèrent

[1] Les marches qui descendent de la terre dans l'eau, ce qu'on appelle les *ghaṭs* dans l'Inde.

Loqmân du puits. Quand Loqmân parut devant la reine, elle lui montra la lettre du roi et lui dit : « Montrez-vous généreux et trouvez quelque moyen de délivrer le roi; faites aussi vite que vous pourrez et partez vite. » Aussitôt Loqmân amassa des *krors*[5] de *man*[6] de coton et les transporta, chargés sur chameaux, près du tourbillon. Puis il précipita dans la mer, c'est-à-dire dans l'endroit où était englouti le vaisseau du roi, tout ce coton en sac, car il était en sac; le crocodile avala tous ces sacs de coton. Quand son ventre fut gonflé comme une outre, il s'éloigna de ce lieu, le tourbillon se résolut et le vaisseau revint à la surface de l'eau.

Le roi rencontra Loqmân et lui dit : « Je n'oublierai ta bonté tant que je vivrai. » Il fit dresser dans l'air une main artificielle, afin que chacun vît qu'il y avait là un tourbillon et que personne ne naviguât de ce côté. Puis le roi revint sain et sauf dans ses foyers avec Loqmân et son armée et il fit empaler tous les Vizîrs et les Amîrs qui avaient calomnié auprès de lui Loqmân le Sage. Dès ce moment il n'écouta plus aucune calomnie et ne crut plus au dire de personne.

Cette version est à la fois plus complète et plus primitive que la ballade. Les deux principales différences entre le récit en prose et la ballade sont que la colère du roi est motivée autrement et que sa délivrance est aussi opérée autrement.

II

1. Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers. Dieu l'a pris dans un tourbillon.

Vois le Sultan Sikandar, roi de toute la terre, ferme dans la religion du Seigneur.

La loi de sa royauté s'étendait sur tout pays et il n'y a pas de doute, c'était un croyant. Il n'y a pas de doute, c'était un croyant; c'était un bon Musulman, un Sunni.

[5] *kror* = 10,000,000.

[6] Le *man*, mesure de poids qui varie selon les régions; généralement 40 *sérs*, soit 40 kilogrammes.

[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]
Nous l'appellerons un Sunni, parce qu'il se conformait au Livre.
[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

2. Il se conformait au Livre, parce qu'il avait un Vizîr nommé le Sage, qui l'enseignait en toute chose.

L'âme de ce sage était toute sagesse, tout chacun le savait bien; son nom était Loqmân le Sage.

Pareils à Loqmân le Sage, il n'est nulle part de Vizîrs.
[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]
Il était le Vizîr du roi, il était bien fourni de tout appareil[7].
[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

3. Le roi lui dit : « Je te parle en toute vérité, Vizîr. Vite, dis-moi nettement : un plus grand que moi a-t-il jamais passé sous tes yeux? Tu gardes le silence : à cause . . . . . ? » C'était à cause du roi : le Vizîr était tout confondu[8].

[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]
Le Vizîr répondit : « Ô roi, à toi est échu le titre[9]. »
[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

4. Le Vizîr avait dit franchement au roi : « Je vais te dire ce qui en est. Je suis le plus grand dans l'univers. Tout le monde me connaît, mais je crains ma perte[10]. »

Le roi dit à ses sujets : « Mettez le Vizîr en prison. »
[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]
Ils mirent le Vizîr en prison, le cachèrent au fond de la terre.
[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

(7) اسباب, appareils, instruments, inventions, talismans, etc. Dans notre Ballade il s'agit d'artillerie (stance 8), d'*asbâbî jang*.

(8) Effrayé d'avoir à lui dire que lui, Loqmân, était plus grand que lui.

(9) Le titre, mais non la réalité.

(10) Pour avoir blessé le roi.

IMPRIMERIE NATIONALE.

5. Ils mirent le Vizîr en prison; puis le roi se mit en route, il alla visiter les mers.

Un jour tombèrent dans un gouffre les beaux vaisseaux du roi; ils furent là mis bien à mal et le roi fut tout confondu.

[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]

Le roi dit : « Vizîrs, nous sommes engloutis, sans lieu de refuge. »

[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

6. Là-dessus le roi se rappela sa colombe, qui irait porter la nouvelle. Il lui attacha un papier : la colombe vola sur les mers et tomba sur la marche[11].

Comme elle tombait sur la marche, il y avait là des blanchisseurs :

[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]

Un des blanchisseurs l'aperçut, il la saisit en toute hâte.

[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

7. Un blanchisseur l'aperçut, il l'apporta à la cour, il montra le papier.

Tout ce qu'il y avait là de Vizîrs se mit à la recherche du Sage, ils le firent sortir de prison.

Quand ils l'eurent fait sortir de prison, le Vizîr donna ses ordres.

[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]

On prépara tous ses appareils exactement selon ses instructions.

[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

8. On prépara tous ses appareils, le Vizîr prit congé et se dirigea vers la mer.

Il y avait dans la mer un dragon; Dieu, en faveur de Loqmân, lui fit dresser la tête; Loqmân rangea ses batteries sur lui.

Les boulets atteignirent le dragon, et le dragon disparut.

[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]

[11] گهدر, la *ghat*. (Voir plus haut, page 111, note.)

Le tourbillon se dissipa, les vaisseaux du roi revinrent au complet.
[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

9. Le roi et ses Vizîrs sortirent de la mer, ils célébrèrent une fête.
Il dressa sur la mer une main magique pour avertir les hommes.
Les hommes ainsi furent avertis.
Les paroles de Gul sont des perles et du corail.
[Vois le Sultan Sikandar, roi de tout l'univers.]
Les paroles de Gul Muḥammad coulent comme une rivière débordée.
[Dieu l'a pris dans un tourbillon.]

Les lecteurs intéressés à la légende d'Alexandre nous sauront gré d'ajouter ici la légende de Loqmân, dans la forme étrange qui nous a été donnée à Abbottabad (le 1er octobre 1886) par un Afghan Gaḍûn[1].

HISTOIRE DE MUQMANAKIM (LOQMÂN ḤAKÎM).

L'empereur Iskandar alla se promener vers le pays des Ténèbres; arrivé aux confins, il se dit : «Comment trouverai-je mon chemin pour revenir? Y a-t-il quelqu'un dans mon armée qui connaisse un moyen?» Un soldat dit : «J'ai amené avec moi mon vieux père, sans le dire; c'est un sage, et il trouvera un moyen.» Iskandar fit venir le vieillard, qui lui dit : «Qu'on m'amène avec ses petits une cavale qui vient de mettre bas.» On amena la cavale et les poulains et il dit : «Attachez les poulains à la limite de la lumière et des ténèbres.» On fit ainsi, Iskandar partit et quand il voulut revenir sur ses pas, la cavale alla d'elle-même vers l'endroit où étaient ses petits. (= Pseudo-Callisthène, II, 39-41, version B.)

Dans le pays des Ténèbres Iskandar vit un homme assis sur un trône; il semblait en vie; Iskandar lui mit la main sur le nez et le nez tomba en poussière. Iskandar recueillit la poussière dans un nœud du pan de son manteau.

Quand il revint chez lui, sa fille, voyant ce nœud à son manteau, se dit : «Mon père ne m'a jamais rien rapporté dans le nœud de son manteau; cela doit être une chose précieuse.» Elle ouvrit le nœud, prit la cendre, l'avala et devint enceinte. Elle eut un enfant, Muqmanakim.

[1] Les Gaḍûns (ګډون) sont une tribu du Yâghistân, limitrophe du Hazâra. Il y a beaucoup de Gaḍûns au service anglais.

Pour cacher sa honte, elle fit, aidée de sa mère, construire une boîte à l'épreuve de l'eau, y enferma l'enfant avec trois mille roupies, mit sur la boîte son sceau avec son nom et celui de Muqmanakim et avec l'avis que les trois mille roupies étaient pour récompenser l'homme qui recueillerait l'enfant et pour payer les frais de son éducation.

Un homme recueillit l'enfant et l'éleva. A six ans il l'envoya à la mosquée. Son éducation achevée, Muqmanakim se rendit à la capitale et étudia à la mosquée. Il apprend là qu'Iskandar est malade : il lui est resté un os dans la gorge et il a promis à celui qui le retirerait la moitié de son empire et la main de sa fille. Muqmanakim se présente et promet la guérison, mais il faut que le roi lui livre son fils pour l'égorger. Le roi hésite, il répugne à faire périr son fils : et puis peut-être Muqmanakim ne réussira-t-il pas et il mourra après avoir tué son fils. Il se résigne enfin. Muqmanakim fait étendre le fils du roi par terre et fait bander les yeux au roi, pour qu'il ne voie pas la mort de son fils; puis il fait apporter un chevreau qu'il égorge; pendant l'agonie du chevreau, le roi, oppressé de douleur, pousse un long soupir qui expulse l'os incommode. Muqmanakim alors lui rend son fils, et le roi, transporté de joie, lui donne la moitié de son royaume et sa fille.

Muqmanakim rentre chez lui avec la princesse. Mais voici que, quand ils s'approchent l'un de l'autre, le lait vient au sein de la princesse. La princesse, étonnée et prise d'un soupçon, lui demande son origine. Il dit son histoire et montre le sceau. Elle lui dit : «Tu es mon fils», et le présente à Alexandre en lui disant : «C'est ton petit-fils.» Le roi joyeux donne tout le royaume à Muqmanakim.

Iskandar s'en va en mer; son vaisseau est arrêté par un crocodile qui barre la mer, de sorte que le vaisseau tournait en tourbillon. Une colombe tombant sur le vaisseau, il lui attache au cou une lettre adressée au roi Muqmanakim. La colombe part, meurt au bord, est ramassée par un pêcheur qui porte la lettre : le roi prépare un vaisseau avec des bœufs, des chameaux, des éléphants, part en mer, les jette à la mer : le crocodile se précipite pour les dévorer et la digue est rompue.

Iskandar et Muqmanakim traversent la mer sur des outres et arrivent dans un autre pays. Là ils entendent à la mosquée une discussion entre un maître et son élève; l'élève disait : «Iskandar et Muqmanakim ne pourraient jamais venir ici, c'est impossible»; le maître dit : «Si, ils le feront, c'est annoncé dans les livres.»

45

ÂDAM KHÂN ET DURKHÂNÎ.

GHAZAL DE BURHÂN

Âdam Khân et Durkhânî sont les Roméo et Juliette de l'Afghanistan, et leur histoire est le thème favori des poètes populaires. Elle se présente sous bien des formes. Voici celle qui fut contée à Elphinstone, vers 1809, et qui diffère considérablement de la nôtre.

Âdam et Durkhânî appartenaient à deux familles ennemies; ils se rencontrèrent et s'aimèrent, mais sans connaître les sentiments l'un de l'autre, et les parents de Durkhânî la forcèrent à épouser un chef voisin. Âdam Khân, éperdu, arrive enfin à faire connaître son amour à Durkhânî et obtient d'elle des entrevues. Le mari s'aperçoit des visites d'Âdam, se met en embuscade et l'attaque au passage. Âdam le repousse et s'échappe dangereusement blessé. Le mari résout de s'assurer des sentiments de sa femme en lui annonçant qu'Âdam est mort. Le seul plaisir de Durkhânî, dans l'intervalle des visites d'Âdam, était de se retirer dans son jardin et de cultiver deux fleurs auxquelles elle avait donné, à l'une son propre nom, à l'autre celui de son ami. Le jour de l'embuscade, elle vit celle d'Âdam se flétrir, et avant qu'elle fût remise de sa surprise, son mari parut devant elle, l'épée tirée et rouge de sang, et lui dit que c'était le sang d'Âdam. Durkhânî, à ces mots, tomba à terre et expira. La nouvelle fut portée à Âdam, qui gisait à terre, et il ne l'eut pas plutôt entendue qu'il expira en prononçant le nom de Durkhânî. Ils furent ensevelis loin l'un de l'autre, mais l'amour était plus fort que la mort et on les retrouva dans la même tombe. Deux arbres poussèrent sur leurs restes et confondirent leurs branches au-dessus de leur tombe[1].

Les deux ghazals suivants traitent de deux épisodes du drame. Âdam Khân avait confié Durkhânî à Pîrmâmai, père de son ami intime Gûjar Khân : Pîrmâmai, traître à son serment, livre Durkhânî à son fiancé odieux, Pâyâvai; Gûjar Khân, informé de l'infamie de son père, le tue. Le premier ghazal dit la trahison, le second le châtiment.

[1] *An Account of the Kingdom of Cabool*, I, 244-248 (éd. 1842).

I

«Quand Âdam Khân eut amené Durkhânî à Pîrmâmai, Pîrmâmai dit à son fils, Gûjar Khân : «Pâyâvai est le fiancé de Durkhânî; il faut que tu me réunisses une «troupe. Il faut donc que tu partes en toute hâte et informes tes amis de ce qui se «passe, afin qu'ils me donnent assistance.» Gûjar Khân partit pour le Mâbaṇ. Âdam Khân, de son côté, était parti à la montagne pour la chasse, avec Balô et Mêrô[2]. Là-dessus Pâyâvai corrompit Pîrmâmai avec cent roupies et emmena Durkhânî. Quand Âdam Khân apprit cette nouvelle, il tomba de cheval et se roula dans un tas de fumier. Quant à Gûjar Khân, à la nouvelle de la chose, il tua son père.»

1. Âdam Khân, l'amant de Durkhânî, et Durkhânî sont partis tous deux, ils sont allés en pays étranger.

2. Ils sont partis de nuit, se sont arrêtés dans la maison de Pîrmâmai. Pîrmâmai était le chef de nombreux villages.

3. Le fils de Pîrmâmai, Gûjar Khân, était l'ami d'Âdam Khân; ils avaient jadis échangé ensemble leurs turbans.

4. De Gûjar Khân la renommée de bravoure s'étendait de tout côté; il n'y avait homme à Mandaṇ de taille à lutter avec lui.

5. Durkhânî dit : «Oncle Pîrmâmai, prends soin de nous; si Pâyâvai) m'enlève de toi, ma vie est ruinée.»

6. Pîrmâmai dit : «Durkhânî, ne t'inquiéte pas! je ne te livrerai pas sans lutte à Pâyâvai.

7. «J'ai cent cavaliers couverts de la cuirasse, tous gens de guerre; j'ai douze cents hommes, fusil prêt.

8. «Tous donneront ici leur vie sous tes yeux; il ne t'enlèvera pas de moi : que crains-tu?»

9. Durkhânî dit à Pîrmâmai : «Tu es le maître; je suis entrée dans ta cour[3] : tu es mon père.»

[2] Ses amis.

[3] Une fois dans la maison d'un homme, fût-il votre ennemi mortel, vous êtes sous sa protection.

10. Pîrmâmai dit : « Durkhânî, ne t'inquiète pas. Entre toi et moi est le Seigneur (pour garant). »

11. Pîrmâmai fit des promesses énergiques, Âdam Khân et Durkhânî se fièrent à lui.

12. Pâyâvai arriva de Malkanḍ : il avait poursuivi Âdam Khân avec fureur.

13. Un envoyé de Pâyâvai arriva auprès de Pîrmâmai; il s'assit tranquillement auprès de Pîrmâmai.

14. L'envoyé délivra son message à Pîrmâmai : « J'ai été envoyé en toute hâte par Pâyâvai.

15. « Pâyâvai te dit : Rends-moi ma Durkhânî. Il t'a envoyé cent roupies. »

16. Pîrmâmai éprouva les roupies, les serra à la maison, et ne fut plus qu'un cœur avec Pâyâvai.

17. Pîrmâmai envoya Gûjar Khân à Mâbaṇ; Âdam Khân, Balô et Mêrô étaient allés à la chasse.

18. Pîrmâmai dit à Pâyâvai : « Amène une ḍôlî[4]. — Durkhô, retourne à la maison, ne t'arrête pas. »

19. La ḍôlî vint, Pîrmâmai la fit entrer dans la ruelle, une jeune fille courut vite à l'intérieur.

Au temps du roi Timûr Shah, vers 1793, le rebelle Arsilla Khân, chef des Mohmands, vint demander asile à un village des 'Othmân Khails; les notables, effrayés de la colère du roi, refusaient de le recevoir. Pendant qu'ils discutent, Arsilla envoie par un détour ses bagages dans le village; quand les chefs virent ses hommes entrés, ils reconnurent aussitôt qu'Arsilla était sous leur protection, le reçurent et appelèrent leur tribu à sa défense. (Elphinstone, II, 307, note.) Cf. la note à la stance 27.

[4] Sorte de chaise à porteurs.

20. Elle dit : « Bîbî Durkhânî, maîtresse, une ḍolî est venue dans la ruelle; quel mystère y a-t-il? »

21. Durkhânî se parfumait les cheveux, elle était assise sur son lit, ses deux tresses éparses pendaient sur son visage.

22. La Ḍuma[5] arrangeait les boucles de Durkhânî; Pîrmâmai effaré parut debout à la porte.

23. Pîrmâmai dit : « Durkhânî, vite, lève-toi; l'ennemi est venu, tous mes hommes ont été pendus. »

24. Durkhânî dit : « Oncle, quel malheur est arrivé? Vite, dis-moi, informe-moi de ce qui se passe. »

25. Pîrmâmai dit : « Pâyâvai est très fort, il t'enlève de ma main, je ne puis rien contre lui. »

26. Durkhânî dit à Pîrmâmai : « Tu es le maître. Ne me prends pas par la main pour me livrer à lui, par pitié!

27. « Les Pu<u>sh</u>tuns tiennent leur parole, ils sont sous la loi de l'honneur[6], ils ne prononcent pas parole légère.

28. « Tu as dit que tu avais cent hommes portant la cuirasse, et douze cents fusils, prêts au matin. »

29. Pîrmâmai dit : « Durkhânî, tu parles en pure perte; Pâyâvai me fait trop gagner. »

[5] Les femmes riches ont pour coiffeuses des *ḍumas* ou chanteuses qui chantent en les coiffant.

[6] *Nangi pu<u>sh</u>tâna* ننگ پښتانه, ou *Pu<u>sh</u>tûnvâlai* پښتونوالى « le code d'honneur afghan », comprend trois devoirs : *nanavâta* ننواته, le devoir de protection envers celui qui est sous votre toit; *badal* بدل, devoir de vendetta; *mailmastiyâ* ميلمستيا, devoir d'hospitalité. (*Lettres sur l'Inde*, 99-103.)

30. Durkhânî dit à Pîrmâmai : « Ô mon père ! au nom de Dieu, ne me livre pas à lui pour la seconde fois[7]. »

31. Pîrmâmai dit : « Lève-toi, Durkhô, par pudeur. Va vers la ḍôlî, je te le dis par amitié. »

32. Durkhânî dit : « Oncle, je parfumais ma tête ; au nom du Seigneur, attends un instant. »

33. Pîrmâmai emmena de force Durkhô vers la ḍôlî, il la saisit par la nuque ; c'était un gredin sans scrupule.

34. Durkhânî pleurait de douleur ; Âdam Khân est loin d'elle en pays étranger.

35. Un torrent de larmes coulait sur le visage de Durkhô ; les gouttes tombent dans la poche au col de sa chemise, son cœur est malade.

36. Durkhânî lança une malédiction de ses lèvres : « Que la lèpre soit sur la famille de Pîrmâmai ! »

37. Burhân dit : « On méprisera l'homme sans honneur ; jusqu'au jour de la résurrection on se rappellera cette parole. »

II

« Vous connaissez la légende corse, contée par Mérimée, du père tuant son fils qui a indiqué aux gendarmes la cachette du proscrit ; la poésie afghane a la même légende, mais avec un degré de plus dans le tragique : ici c'est le fils qui se fait justicier sur le père. » (*Lettres sur l'Inde*, p. 100.)

1. Pîrmâmai a saisi Durkhânî par la main et l'a livrée : de tout côté on parle de lui avec mépris.

[7] Son père l'ayant livrée la première.

2. Pâyâvai a emmené Durkhânî dans sa maison, dans la ḍôlî rouge; il est tout joyeux.

3. Âdam Khân se dit dans son cœur : «Quand je rentrerai à la maison, je verrai les yeux caressants de Durkhô.»

4. Un homme lui dit : «Âdam Khân, ne rentre pas à la maison; Pâyâvai a enlevé Durkhânî toute parée.»

5. Quand Âdam Khân entendit ces mots, à l'instant il poussa des gémissements de douleur.

6. Aussitôt il tomba de cheval sur le fumier; il se couvrit la tête de poussière et de cendre.

7. Pîrmâmai avait envers lui agi en traître, il avait fait pour eux des grimaces de mort[1].

8. Balô et Mêrô rougirent tous deux leurs yeux à force de pleurer; les larmes de douleur coulaient le long de leur face.

9. Gûjar Khân, étant parti en voyage, est revenu à la maison; les pans de son turban flottaient sur ses épaules.

10. Gûjar Khân demanda à un homme : «Comment s'est dispersée la troupe de Pâyâvai?»

11. L'homme répondit : «Gûjar Khân, ton père a livré Durkhânî à Pâyâvai; il l'a emmenée prisonnière.»

12. Gûjar Khân dit : «Qu'est devenu mon père? Dis-le moi, le feu me sort du corps.»

[1] Il les avait perdus avec des grimaces de dévouement.

13. Pîrmâmai s'appuyait contre un mur; il entendit lui-même ces mots.

14. Vite, il sauta à cheval et courut en avant; la terreur lui faisait tomber la sueur.

15. Gûjar Khân galopait sur un cheval blanc, il le laissa courir derrière Pîrmâmai; il laissa flotter les deux rênes sur le cou du cheval.

16. Ils avaient de bons chevaux, sans défauts; sa tête moulait le grain fin de la douleur[2].

17. Il fit cinq *kroh*[3], mes amis; la salive se desséchait dans la bouche de Pîrmâmai.

18. Gûjar Khân l'atteignit du bout de sa lance : les côtes de Pîrmâmai en furent transpercées de part en part.

19. Il fit rouler Pîrmâmai de cheval à terre; Pîrmâmai pleurait et suppliait Gûjar Khân.

20. Pîrmâmai disait : « Ô Gûgar Khân, je suis ton père, j'ai fait cette chose par folie. »

21. Gûjar Khân dit : « Je le jure, je ne t'épargnerai pas; tu as couvert du rouge de la honte des générations de Pushtûns[4].

22. Il tira son épée iranienne et l'abattit sur lui; les os de Pîrmâmai furent broyés en poussière.

23. Gûjar Khân galopa sur son cheval blanc et disparut; les chairs de Pîrmâmai furent dévorées par les chacals.

[2] Ce grain fin est la sueur qui suinte de son front.
[3] Dix milles.
[4] Ses ancêtres et ses descendants.

24. Burhân dit : « Gûjar Khân a fait acte de Pushtûn. » Cela était écrit dans la destinée d'Âdam Khân.

46

LE FAQÎR ET LA PRINCESSE.

GHAZAL[1] DE MÎR AFZAL.

1. Il était un Faqîr voyageur, son nom était Fayâz[2]. Dieu lui avait donné le royaume de l'Hindûstân.

2. Le Faqîr vint près du Roi et lui dit : salut[3] !

. . . .

3. Ô Roi, je te demanderai une chose, si tu me garantis la vie[4].

. . . .

4. Le Roi dit : « Je te donnerai Shîrînaî, mais remplis-moi sept puits d'or et apporte-le-moi. »

5. Le Faqîr arriva au bord de la mer et s'y agenouilla. . . . .

6. Toutes les pierres de la mer se changèrent en rubis et en pierres précieuses ; il les chargea sur des chameaux et se mit à en remplir les puits.

7. Le Faqîr vint devant le Roi et lui dit : « Salut ! envoie-moi ta fille, je l'ai gagnée. »

8. Le Roi répondit : « Je te donnerai Shîrînaî, mais amène la mer au pied de mon château. »

(1) En réalité c'est un *Masnavi*.

(2) *Fayáz* فیاز, corruption (orthographique?) de *Farhád* فرهاد. (Voir page 126.)

(3) La rime indique une lacune d'au moins deux hémistiches.

(4) Nouvelle lacune : le Faqir demande la main de la fille du roi.

9. Le Faqîr se mit la tête sur les genoux, il était profondément embarrassé. Il prit[5] sa hache verte[6] et se mit en route.

10. Le Faqîr est arrivé au bord de la mer; tout le monde se réunit pour le spectacle.

11. Il frappait des coups sur la cime de la montagne; la terre tombait en morceaux et se nivelait[7].

12. Le Faqîr était en avant, derrière lui se formait un ruisseau.....

13. Une vieille femme, pleine de perfidie, s'en alla vers le Roi : « Ô Roi, fais tes préparatifs et va-t-en de ton pays!

14. « Le Faqîr furieux a amené ici toute la mer; dans quelque temps[8] il va submerger toute la ville. »

15. La vieille dit à la princesse : « Shîrînaî, donne-moi tes vêtements.....

16. « Si Dieu le veut bien, je te ferai périr ce Faqîr. »

17. Elle prit sous le bras les vêtements de la princesse, elle vint et se tint debout devant le Faqîr.

18. Elle lui dit avec ruse[9] : « Faqîr, que ta face soit noircie[10]! Shîrînaî, la fille du Roi, s'en est allée du côté de Dieu. »

(5) Je traduis comme s'il y avait واخستی.
(6) Sa hache au manche vert. Le vert est la couleur des Sayyids (descendants de Mahomet).
(7) زه, *zah*, c'est-à-dire خه.
(8) درنگ et ساعت sont synonymes et signifient tous deux un temps, un peu de temps.
(9) Peut-être جاری (= زاری) : « en gémissant ».
(10) Sois damné!

19. Le Faqîr se dit en son cœur : « C'est par amour que la jeune fille est morte et a quitté ce monde[11]. »

20. Quand l'histoire fut rapportée à Shîrînaî, aussitôt elle courut auprès du Faqîr.

21. Bravo! Bravo! Shîrînaî, fille au cœur décidé! On la releva; elle était froide comme une morte de cent années[12].

22. Ô Mîr Afẓal, dans ce monde il n'est pas d'ami! il n'y a que mensonge des lèvres; n'y ajoute pas foi.

Le lecteur aura aisément reconnu dans le fragment qui précède une forme toute nouvelle et idéalisée de la légende semi-historique et semi-romanesque de Farhâd et Shîrîn, popularisée par Nizâmî, et dont voici la donnée générale :

Le roi de Perse, Khosrû (Cosroès) Parvîz, est amoureux, pour avoir entendu parler de sa beauté, de la belle Shîrîn, fille de la reine d'Arménie, Mahînbânû. Shîrîn, de son côté, l'adore, ayant vu son portrait. Il la demande en mariage à sa mère, l'obtient et fait bâtir pour elle un palais merveilleux, le *Qaçri Shîrîn*. Mais la révolte de Bahrâm Côbîna le chasse en Rûm, où il épouse Marie, fille du Qaisar Maurice, qui le rétablit sur le trône. A son retour il trouve que la belle délaissée s'est consolée avec l'architecte Farhâd, qui vient de creuser pour elle dans le rocher un canal de lait. Le roi bannit Farhâd au mont Bahistûn, où il le charge de percer des routes : Shîrîn va voir Farhâd dans son exil. Le roi, pour en finir, envoie une vieille femme dire à Farhâd que Shîrîn est morte. A cette nouvelle, Farhâd désespéré se précipite du rocher sur sa hache. Shîrîn, plus facile à consoler que sa sœur afghane, se console de la mort de son amant en acceptant le trône, devenu vide par la mort de Marie.

(11) Ici autre lacune : le Faqîr meurt de douleur.

(12) C'est-à-dire morte depuis cent ans.

Voici une autre version de la légende de Fayâz, très différente dans le détail et le dénouement, et conçue dans un esprit à la fois d'édification et d'ironie; elle m'a été contée par mon Munshi Muḥammad Ismâ'îl Khân :

Il y avait un roi de l'Inde qui avait renoncé au trône et s'était fait faqîr. Il se rendit un jour à la cour d'un roi étranger et lui dit : «J'ai une demande à te faire, mais d'abord promets-moi la vie sauve.» Le roi lui promit la vie; le Faqîr dit : «Donne-moi ta fille en mariage.» Le roi, exaspéré de l'audace du mendiant, voulait le mettre à mort : mais son Vizîr lui dit : «Vous ne pouvez le mettre à mort, puisque vous lui avez promis la vie. Pour vous débarrasser de lui, mettez une condition qu'il lui soit impossible de remplir. Vous avez dans votre trésor un rubis incomparable : il n'y a pas le pareil dans le monde, et la possession de ce rubis vous met au-dessus de tous les princes du monde. Promettez-lui votre fille s'il vous en apporte deux pareils.» Le roi suivit le conseil de son Vizîr et le Faqîr tout contristé s'en alla. On espérait bien ne plus le revoir.

Le rubis le plus riche vient du fond de la mer. Le Faqîr se rendit au bord de la mer, prit son *kackôl* (کچکول, vase à aumône) et se mit en devoir de vider la mer en puisant avec le vase et rejetant l'eau derrière lui. Comme il avait ainsi travaillé quelques heures, parut le prophète Khiẓr (خضر), qui est le génie de la mer. «Que fais-tu là, faqîr?» dit le Prophète. «Je vide la mer pour trouver les rubis au fond.» Et il conta son histoire. «Quelle créature simple! pensa le Prophète. Et comment penses-tu arriver à bout avec ton kackôl?» Le Faqîr répondit : «Le Prophète a dit : ومن طلب فقد وجب, cherche et tu trouveras.» Voici un homme de foi, pensa le Prophète, il mérite que je l'aide. «Que puis-je pour toi?» lui demanda-t-il.» — «Ordonne aux poissons qui sont dans la mer d'apporter chacun un rubis.» Le Prophète se tourna vers la mer et donna l'ordre aux poissons. Et voici que de tous côtés arrivent des légions innombrables de poissons, chacun portant un rubis précieux dans la bouche; ils abordent au rivage, déposent leur charge sur le sable et rentrent dans la mer. En quelques instants une montagne de rubis était entassée sur le rivage.

Le Faqîr chargea son trésor sur des voitures et prit le chemin de la capitale. Il se représenta devant le roi et lui dit : « J'ai rempli la condition et au delà », et il lui montra ses charretées de rubis. Le roi regarda et admira; le Vizîr dit : « Sire, il faut vous exécuter; nul prince au monde n'a jamais eu tant de rubis, ni si précieux, que ce mendiant. » Le roi lui dit : « Ma fille est à toi. » Le Faqîr, saluant le roi, dit : « Sire, je ne veux pas de votre fille. J'avais entendu dire que le Prophète a dit : cherche et tu trouveras. J'ai voulu éprouver par moi-même si le *ḥadith* était vrai. J'ai fait l'épreuve, la parole du Prophète est justifiée. Adieu ! » Et prenant son bâton de mendiant, il sortit de la cour.

47

GHAZAL DE FATḤ KHÂN, FILS D'ASLAM KHÂN, AMÎR DE QANDAHÂR.

1. C'était le matin; retentirent le tambour et la flûte, d'instants en instants s'y mêlait le bruit du clairon.

2. Aslam Khân se réjouit dans son cœur; sans cesse il adressa à Dieu des louanges infinies.

3. Quand Aslam Khân monta sur le trône pour voir le spectacle, tous les Brȩsais[1] étaient là, brillants comme l'éclair[2].

4. Fatḥ était là avec soixante Brȩsais; ils sont partis, ils ont disparu du côté de la chasse.

[1] Les Brȩsais (برېسى), tribu établie dans le pays de Shôrâbak (شورابك), qui s'étend sur les deux rives de la Lora, entre le pays de Qandahâr au Nord et celui des Balûcis au Sud. Au temps d'Elphinstone (II, 234), ils comptaient environ trois mille familles divisées en quatre clans : « c'est un peuple simple et inoffensif ». Leur héros dans cette ballade ne l'est pas. *Brȩsai* est pour *Brêtsai* (س pour څ) : Elphinstone a *Baraich*; de même Muḥammad Ḥayat (برڅ : *Ḥayâti Afghânî*, 153).

[2] Pour la rime et le jeu de mot (برېښنا ، برېس).

5. Ils avaient avec eux des chiens de chasse et de grands faucons qui [saisissaient] [3] l'oiseau dans le ciel sans qu'il le sût [4].

6. Quand Fatḥ Khân trouva à son gré la chasse finie, il revint au soir, tout hors de lui.

7. Il alla pour boire, mon ami, vers les marches [5]; il alla, perdant le sens, vers la marche des femmes [6].

8. Il vit là une jeune fille aussi belle que Râbia [7]; on eût dit un ange tombé du ciel.

9. Les noirs cheveux de son front étaient tressés comme ceux de Râbia; ses deux tresses étaient déroulées, éparses de même [8].

10. Fatḥ Khân dit : « Karamai [9], mon frère, fais, par quelque artifice [10], que cette jeune fille ôte son voile. »

11. Karamai dit : « Jette des pierres sur sa cruche; tête nue, elle lancera des imprécations et des insultes [11] ».

12. Quand Fatḥ Khân eut frappé la cruche, elle se fendit et l'eau coula en ruisseau sur la poitrine de la jeune fille.

[3] Mot perdu dans ma copie : restituer آخستی *âkhistai* ou نیولی *nivalai* (?)

[4] A l'improviste.

[5] Voir plus haut, page 111, note.

[6] Les marches réservées aux femmes.

[7] La fiancée de Fatḥ Khân.

[8] Peut-être : déroulées par le peigne.

[9] Karamai, le *ḍum*, compagnon et favori de Fatḥ.

[10] Les jeunes filles ont sans doute mis leur voile en apercevant Fatḥ.

[11] Quand une femme est insultée, elle jette son voile, se jette à terre, se bat la tête avec les mains en criant : *hai! hai!* puis frappe la terre et s'écrie, en prononçant le nom de l'homme qui l'a offensée : « Un tel! que Dieu consume ta jeunesse (si c'est un jeune homme) et puisses-tu être enterré sous cette terre! » ای فلان خدای د په ځوانی اور لګوه او د ناخاپه تندر در بانډې پریوزی. Ou bien elle dit : او په زمکه کښې ښخ شی « et que le tonnerre tombe sur toi à l'improviste »! Les femmes hindoues ont des imprécations analogues, mais elles ne frappent pas la terre et n'ensevelissent pas leur ennemi, la mise en terre étant inconnue chez les Hindous.

IMPRIMERIE NATIONALE.

13. Les Baṛêsais brisèrent de même les autres cruches. Et des cris s'élevèrent contre la violence de Fatḥ Khân.

14. Les hommes de l'âge du roi vinrent tous auprès de lui : «Au nom du Seigneur, ô roi, arrange cette affaire!

15. «Donne-nous à l'instant congé de partir, ou bien châtie Fatḥ et Karamai.

16. «Fatḥ et Karamai nous ont traités avec tyrannie; ce n'est pas ainsi qu'agit l'héritier envers son héritage.»

17. Aslam Khân dit : «Mon premier Vizîr, laisse Fatḥ et prends ces miens sujets[12].»

18. Le Vizîr dit : «Regarde, ô roi; tu n'as pas pesé la chose de près[13].»

19. Le conseil du Vizîr est savoureux, ô Arsalâ, autant que l'est l'*amrasa*[14] à la bouche.

Voici un résumé de la légende complète de Fatḥ Khân d'après le même Afghan Gadûn qui m'a conté la légende de Muqmanakim. (V. page 115[1].)

HISTOIRE DE PATÉ KHÂN[2].

Aslam Khân, roi de Kâbul, n'a pas d'enfant; il se désole, couché sur son lit : car à qui passera son royaume? Un Paqîr lui demande

[12] C'est-à-dire : ayant à choisir entre Fatḥ et mes sujets, je me décide pour ceux-ci.

[13] Littéralement : «tu n'as pas réfléchi le haut et le bas à la valeur d'un *mâsa* (hind. *mâsha* : le onzième d'une roupie; employé dans les mesures de précision).

[14] Sucrerie faite de *ghî*, de farine et de sirop.

[1] La légende de Fatḥ Khân est une des plus populaires parmi les faiseurs de rifacimenti du jour. Un des plus actifs d'entre eux, Ni'mat Ullah, de Pêshavar, a publié en 1303 H. (1886), chez Ghulâm Mursalîn, grand fournisseur de littérature populaire, un long poème illustré, à la façon de notre vieille bibliothèque bleue : *Qissai Fatḥ Khân Qandahârî*, 47 p. in-8°.

[2] Mon Gadûn, comme tous les vrais Afghans, ne peut pas prononcer *f*.

pourquoi il se désole : « Ne te désole pas, Dieu te donnera un fils, tu l'appelleras Paté Khân. » Quelques mois plus tard naît Paté Khân.

A sept ans, devenu *zalmai*, Paté Khân dit à son père : « Il me faut un domestique. » Le roi en fut tout joyeux. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf enfants nés la même nuit que lui, il les lui donna pour serviteurs. Il a pour favori Karamai, *ḍum* de caste.

Un jour, revenant de la chasse, il voit les jeunes filles qui emplissaient leurs cruches à la rivière; il prend des pierres, les lance contre les cruches et les brise dans la main des jeunes filles. Grand émoi dans la ville; les bourgeois disent au roi : « Nous quittons le royaume. » Le roi leur répond : « N'en faites rien », et il fait faire des cruches d'airain qu'il distribue aux jeunes filles en disant : « Cette fois il ne les cassera pas. » Paté Khân prend des flèches d'airain et les brise de même.

Même scène entre les bourgeois et le roi. Le roi fait donner aux jeunes filles des outres de cuir; Paté Khân les perce encore.

Le Vizîr dit : « Il faut qu'il parte; mais point d'éclat; ne lui fais pas de dure réprimande; quand il reviendra à la maison, que la servante mette des pantoufles à sa porte, il comprendra qu'il doit partir[3] ».

Ainsi fait-on et il s'en va, en route pour l'Hindoustan, avec Karamai et les 98. Il avait une fiancée, Râbia, dont le frère était Purdil. Il dit à Râbia : « Que vas-tu faire? » Elle répond : « Je pars avec toi. »

Au bout de deux milles, il renvoie Karamai au palais; il veut savoir si son père et sa mère le regrettent. Karamai va chez la mère, qui lui dit : « Son père se repent de ses premières paroles. » Karamai se bande la jambe et de retour dit à Paté Khân : « On m'a reçu à coups de pierres. » Paté Khân alors s'en va sans retour pour l'Hindoustan.

Arrivé dans l'Hindoustan, il pille un village et vit de *loot;* il s'avance en pillant un village toutes les fois qu'il est à bout de ressources. Il arrive ainsi jusqu'à Delhi, et s'empare du château où était l'or de l'Empereur. Karamai prend de l'or, vingt charges de chameaux.

L'Empereur Akbar, informé de ces choses, demande : « Quel est mon Vizîr! » On lui répond : « C'est Shamsuddîn. » Il l'envoie combattre

[3] Voir la note 7, page 134.

Paté Khân. Shamsuddîn vient avec une immense armée dont il ne réchappe que quelques hommes; mais cinquante des compagnons de Paté Khân ont péri. Dans une seconde bataille, une nouvelle armée mogole est exterminée aux deux tiers; mais vingt de ses compagnons succombent. Le Vizîr fait une levée en masse, comprenant tous les hommes du pays depuis l'âge de sept ans. Après une nouvelle bataille, il ne reste plus que douze Afghans; nouvelle bataille, il en reste sept; autre bataille, il en reste quatre : Paté Khân, Karamai, Purdil et un soldat. Autre bataille : il ne reste que Paté Khân et Karamai. Autre bataille : ils échappent encore, mais Karamai meurt de ses blessures au château et Paté Khân a le bras coupé. Le jour suivant il ressort pour la bataille et Râbia dit à son cheval : « Si tu le ramènes en vie, je te donnerai ce collier (*ambêl*). » Criblé de blessures, Paté tombe à terre; une armée se précipite pour le saisir, mais son cheval la repousse à coups de dents et à coups de pieds, se couche à terre pour que Paté Khân puisse se remettre en selle et le ramène au château. Râbia ouvre la porte : « Je meurs, lui dit son mari, que vas-tu faire? — Je mourrai aussi. » L'armée vient assiéger le château. Râbia tire le canon des quatre côtés; mais un homme plus fin que les autres reconnaît qu'il n'y a qu'un défenseur au château.

Akbar, informé de ces événements, est irrité que tant d'hommes aient péri pour un seul. Vient là-dessus une lettre du père de Paté Khân, qui lui dit : « Mon fils est allé dans l'Hindoustan, ne le tuez pas. » Akbar dit à Râbia : « Il faut ensevelir Paté Khân. » Elle répond : « Faites une fosse pour deux. » On creuse une fosse, on y descend Paté Khân; alors Râbia s'approche et avale un flacon de poison. Akbar fait annoncer que les parents et serviteurs de Shamsuddîn aient à venir recevoir leur récompense. Ils viennent tous, il en vient même beaucoup qui n'en étaient pas et il les fait tous brûler avec le Vizîr.

La légende de Fatḥ Khân a une origine historique; les chefs de bande hardis n'ont jamais manqué, et Ḥâfiẕ Raḥmat et les Rohillas du siècle dernier ne sont que les derniers et les plus illustres d'une longue série d'aventuriers.

La légende fait ici jouer au grand empereur Mogol, comme plus haut à Alexandre, le rôle de nigaud que nos chansons de geste féodales aiment à prêter à Charlemagne. Cependant, si jamais le vrai Akbar n'a eu ce caractère, son règne a connu des moments d'anarchie où il y avait place pour des Fatḥ Khân. Les Afghans avaient occupé le trône de Delhi, avec les Lodis, pendant trois quarts de siècle, de 1450 à 1526; dépossédés par Bâber, ils avaient repris le pouvoir avec Shîr Khân et les Sûrs en 1540, et quand Akbar monta sur le trône, en 1557, il n'y avait qu'un an que la dynastie de Shîr Khân avait succombé, et tout le long de son règne les revendications afghanes continuèrent. Dans une révolte des Afghans du Bengale qui éclata vers 1577, paraît un Fatḥ Khân, Mûsâzai, qui met en fuite sur les bords du Gandak l'armée impériale commandée par Khvâja Shamsuddîn [4]. Shamsuddîn s'enfuit à toute bride dans la montagne. Il n'y a pas de doute que nous ne soyons ici en présence du Fatḥ Khân et du Shamsuddîn de la légende; car ce Shamsuddîn devint plus tard premier Vizir d'Akbar (Blochmann, *Ayîni Akbarî*, 445). Il ne fut point brûlé par Akbar, nous savons qu'il mourut tranquillement à Lahore, où il fut enseveli avec honneur; la légende est plus exacte sur le sort de Fatḥ Khân. La révolte afghane fut réprimée, et dans un dernier engagement près de Mongir, sur les bords du Gange, «Fatḥ Khân, le chef des insurgés, périt avec soixante-dix neuf de ses hommes [5]».

Si les personnages et le fond de la légende sont historiques, le *motif* des aventures de Fatḥ Kâhn semble emprunté à l'Inde; du moins on le retrouve presque identique dans la légende, si populaire dans le Panjâb, de Râjâ Rasâlû.

Râjâ Rasâlû a été élevé dans une cave pendant son enfance, parce que les Yogis ont annoncé que, si ses parents le voyaient avant sa douzième année, ils périraient aussitôt. Le jeune Râjâ, à onze ans, quitte la cave malgré ses gouvernantes, pour aller voir ce que sont les êtres dont il entend la voix au dehors.

Il sort de sa cave et se dirige vers la ville de son père Sâlvân (le Çâlivâhana de la vieille littérature); il trouve les filles de la cité qui puisent l'eau au puits qui est à la porte de la ville, lance des pierres sur leurs cruches et les brise [6]. Elles vont auprès de Sâlvân se plaindre de son fils: «C'est mon fils, répond le Râjâ, et je l'aime. Prenez des cruches de bronze et de fer: celles qui n'en ont pas en prendront à mon trésor».

[4] Akbar Nâma, dans Elliot, *The History of India*, VI, 50.

[5] *Ibidem*, p. 53.

[6] Trait analogue dans les Enfances de Gurû Guggâ. (Captain R. C. Temple, *The Legends of the Penjâb*, I, 167.)

Elles vont donc avec leurs cruches de fer, et celles qui sont trop pauvres en reçoivent du trésor. Mais quand elles arrivent au puits, Râjâ Rasâlû troue les cruches avec ses flèches à pointe de fer. Elles retournent auprès du Râjâ et celui-ci, dans la crainte que Rasâlû ne vienne dans sa maison, fait mettre à la porte un balai et des sabots[7], pour que Rasâlû sût bien qu'il ne devait pas entrer.

Râjâ Rasâlû arrive au palais, et voyant à la porte le balai et les sabots, s'en retourne et s'en va de par le monde[8].

48-49.

JALÂD ET MAḤBÛBÂ.

Les deux ballades qui suivent appartiennent au cycle des amours de Jalâd et de la fille de Nâ-Muslim.

La légende de Jalâd est très populaire à Pêshavar et l'on montre aux environs le souterrain où était enfermée la fille du roi et où son amant allait la voir au péril de sa vie.

Une lettre, envoyée de Balkh à la *Gazette de Lahore* du 1er septembre 1886, par un officier de la Commission de délimitation des frontières, donne, comme l'histoire la plus populaire de Balkh, un conte qui répond exactement au nôtre et qui nous montre, localisée dans le Bâlâ Ḥiçâr de Balkh, la même légende que le Pêshavari croit s'être passée dans sa ville.

Cette légende évoquera dans l'esprit du lecteur des souvenirs classiques bien familiers. Ce roi qui met à mort les prétendants de sa fille en leur proposant une tâche impossible ou difficile rappelle de près la légende d'Oenomaos et Hippodamie. D'autre part, le palais souterrain où la jeune fille est enfermée et où l'amant pénètre par le secours de l'orfèvre, semble nous reporter subitement à la légende de Danaé et de Jupiter.

Nous croyons utile de reproduire ici, avec quelques notes, le récit de la *Gazette*, qui est difficilement accessible en Europe et qui d'ailleurs est nécessaire pour l'intelligence de certains détails de nos Ballades.

I told you in my last letter that I would, if possible, tell you some of the stories told about Balkh. Here is one which seems the best known, although I won't vouch for the truth of it. Balkh, according to the traditions handed down to us from our

(7) A common custom signifying «Not at home». (Temple.)

(8) Captain R. C. Temple, *The Legends of the Penjâb*, I, 6-7.

ancestors, was formerly the first city in the world. The circumference of the city is still 15,330 yards, and that of the Bala Hissar 2,600 yards. The Royal Palace was originally situated in the citadel. Very many Amirs have ruled the city; but the last ruler was called Abat Muslim[1], who had a lovely daughter who rejoiced in the name of Samalai[2]. The Amir brought up Samalai from the date of her birth in an underground palace under the Bala Hissar, which is said to have been connected with all parts of the city by underground passages. No one besides the Amir and his Prime Minister knew where his daughter was concealed. Samalai lived in this underground Palace, surrounded by her attendants; but when she reached a marriageable age, the Amir issued a proclamation far and wide, that whoever could find his daughter should be permitted to marry her; and that for her dowry, the husband would be allowed to rule the kingdom for the space of one and a half days. If, however, any youth attempted to find his daugher and failed, his head would be cut off. Many Princes and youths from all countries came and accepted the trial; but failing, lost their heads. One king of a distant island[3] country sent six of his sons to Balkh for the purpose of finding Samalai; but none of the sons ever returned to their father, having failed in their attempt[4]. This king possessed a seventh son, the pride of his father's heart; and one day while he was amusing himself, he was suddenly rebuked by his mother for never having tried to find his six elder brothers. The youth was grievously hurt at the rebuke administered by his mother; and having obtained all the information he could from his parents regarding the fate of his brothers, and the purpose for which they left their home, he determined to follow their footsteps and try his luck. The very next day he left his parents, and journeyed for many weary months and years towards the great city. While journeying thither he one day met with a Fakir under a tree, and in the course of conversation he found out that his brothers had stayed with this devotee for a long time, and had asked his aid; but being of impetuous dispositions, would not abide by his advice and went on their way never to return. The Fakir asked the seventh son where he was going, and hearing his intentions, tried all he knew to dissuade him from his object and return to his home. Failing in this, he at length consented to assist the young Prince; and for many weeks taught him

[1] Le *Nâ Muslim* (non musulman) de nos Ballades; *Abat Muslim* est peut-être une faute d'impression pour *Abû Muslim*. — *Khûnkâr* signifie «le meurtrier» et *Jalâd* (Jallâd) «le bourreau».

[2] Dans notre seconde Ballade la jeune fille est appelée Maḥbûba; mais ce n'est qu'une épithète signifiant «la bien-aimée».

[3] Cf. Ballade XLIX, stance IV, vers 8.

[4] Sujet de la Ballade XLVIII.

all he knew, finally giving him a letter and a few hairs of his beard. Bidding him good luck, he told him to present the letter to a goldsmith[5] who lived in the gate of Abat Muslim's palace, and by whose assistance he would certainly succeed. If at any time he were in any great danger, he was to burn the hairs of the Fakir's beard, and in a few moments the Fakir would be with him[6]. The Prince journeyed on to Balkh, and made the acquaintance of the goldsmith, who at first refused to have anything to do with him, as he was a foreigner; but on his producing the letter of the Fakir, he agreed to help him, and having consulted with his wife, they dressed the Prince up as a young woman, and gave out that she was their daughter who had just come from her husband's house. The goldsmith's mother was one of the female attendants of the Princess Samalai. One day this old woman was arranging flowers for Samalai, when the Prince joined her and also arranged some flowers after his own design. When Samalai saw the flowers which had been arranged by the Prince, she was very much struck, and enquired of the goldsmith's mother who had arranged them in such a charming manner. She replied that they had been arranged by her daughter who had lately come from her husband's house. The Princess ordered the old woman to bring her daughter to the palace, but in this attempt she was not successful, as the Amir had given strict orders that none other than the regular attendants of the Princess were to be admitted to her presence. The Prince was much disheartened for a time at his want of success; but on talking the matter over with the goldsmith, they came to the conclusion that it would be better to make a lion of gold and silver, which should be hollow, and which by means of machinery could be made to perform the movements of a lion. After many months' work the goldsmith finished his mechanical lion, and one day, having shut up the Prince inside it, proceeded to the Palace and exhibited it to the Amir who was much pleased, purchased it and sent it as a present to his daughter. In the dead of night the Prince escaped from the lion, and appeared to the Princess, explaining to her the reason of the deception practised. After a few days the Prince managed to leave the Palace, and at once made his way to the King and asked for his daughter in marriage. The Amir replied, that if he could find the Princess, he should be allowed to marry her. The youth at once went to the entrance of the underground palace where the king's daughter lived. This gave rise to suspicion in the mind of the Amir, and he at once gave orders that the goldsmith and his family should be killed; but the Prince, hearing of it, told the king that he should first fulfil his promise and give him his daughter, and after that make away with the goldsmith. The Amir accordingly married his daugh-

[5] Le Mâmandai de la Ballade XLVIII.

[6] La plume du Sîmurgh dans la légende de Zâl.

ter to the Prince, and allowed him to reign over his kingdom for one day and a half. The next day the Princess instigated her husband to kill the Amir, which the Prince at once did; and by this means continued to reign over the kingdom of Balkh and also saved the life of the goldsmith and his family, through whose assistance he had been successful in his search for the beautiful Princess of Balkh.

This story I have heard told in many different ways, but the pith of it I have noted, and I must leave it to those interested in folk-lore to discover points of interest in the story.

48

LA LÉGENDE DE JALÂD.

GHAZAL DE ḤAMÎD GUL.

1. Khûnkâr avait six fils, beaux comme la rose; Nâ-Muslim leur trancha la tête, l'un après l'autre[1].

2. Le septième fils, Jalâd, restait à la maison. Un jour il vint saluer son père :

3. « Je te demande la permission de partir, ô mon père; une fumée épaisse[2] monte dans mon cœur du feu qui le dévore. »

4. Le roi Khûnkâr lui dit : « Ne pars pas, mon enfant! Nâ-Muslim ne respecte rien, c'est au fond du cœur un païen.

5. « Mes six fils sont six flèches qui m'ont transpercé le cœur. Le temps passe pour moi à te regarder[3]. »

6. Jalâd répondit : « Je me tuerai. Après cela, qu'ai-je besoin de la royauté? »

7. Le roi Khûnkâr pleurait de douleur et les larmes d'affliction ruisselaient de sa face.

[1] Pour avoir aspiré à la main de sa fille; voir page 135.

[2] Littéralement : « verte ».

[3] En songeant qu'il est le seul enfant qui lui reste.

8. Il partagea sa fortune entre les pauvres, il donna en aumône ses rubis et ses diamants.

9. Quand le prince Jalâd sortit de sa maison, jour et nuit il fit étapes, fit traite sur la grande route.

10. Quand il arriva dans la ville de Nâ-Muslim, mes amis, il s'informa auprès d'un orfèvre.

11. L'orfèvre Mâmandai fixa Jalâd du regard; Mâmandai lui dit : « J'ai grande compassion de toi. »

12. Jalâd dit l'état de son cœur à Mâmandai : « Mes six frères ont péri à ce seuil. »

13. Cent miséricordes sur Mâmandai, ô Ḥamîd Gul, de ce qu'il a si bien accueilli Jalâd!

49

DIALOGUE DE JALÂD ET MAḤBÛBA.

I

LUI.

Hier soir, ô Maḥbûba, tu m'as frappé à coups de couteau, je pleure à rougir mes yeux de sang.

Pour toi je suis affaissé, hors de moi.

Hier soir, tu m'as frappé, ô Maḥbûba, j'ai emporté la blessure; et à présent je vais et viens et l'on parle mal de moi.

Oh! si Dieu m'accordait mon désir! Mon cœur gémit et appelle doucement, doucement, comme un ṭûṭî[1].

[1] Comme le *ṭûṭî* (le perroquet indien), amoureux de la *Mainâ*. Il gémit aussi harmonieusement pour elle qu'en Perse le rossignol pour la rose.

J'ai été brûlé[2] de flammes rouges, on parle de moi de tout côté[3]; j'ai eu faim de tes yeux noirs, quand tu as revêtu tes beaux vêtements.

Ô ma reine, tu as fait onduler tes boucles sur ta face, j'ai perdu le sens, et affolé je vais courant dans le désert.

Je suis devenu l'aliment des lions, j'ai la fièvre depuis un an.

II

ELLE.

Certes ta fièvre est grande, pourquoi vas-tu dans le désert? Quelque jour tu auras regret.

Viens ici, assieds-toi sur ce lit. Coquettement mes tresses se bercent sur mon sein, et sur mon front les *muhurs* d'or[4] : c'est pour cela que tu es devenu mon mendiant.

Couchés à ma porte, j'ai des centaines de mendiants[5] comme toi, de beaux jeunes gens du Qorastân[6], qui se tiennent à mon côté.

Mon père se nomme Nâ-Muslim; assieds-toi à ses pieds en larmes : après des années de misère, il me donnera peut-être à toi.

III

LUI.

Si ton père est Nâ-Muslim, moi, je suis le fils de Khûnkâr. Maintenant mon pauvre cœur est blessé, le sang toujours en ruisselle. Je suis dévoré des dragons. Je suis couché à ton seuil. Le poison me monte

(2) Littéralement : «je suis devenu un *sati*». La *sâti* est la femme indienne qui se brûle sur le bûcher de son mari.

(3) La rime demande شور که, au lieu de شور وی.

(4) Médailles ou monnaies d'or que les jeunes filles suspendent aux boucles de leur front (persan مُهر); les femmes mariées portent des *ṭiks* ou *ṭikás* (ornement d'or incrusté de perles : hind.)

(5) L'amoureux est le derviche, le mendiant de la bien-aimée, parce qu'il la prie d'amour; et allégoriquement parce qu'elle est sa divinité. Cf. LII, 5 et passim.

(6) Qorastân, c'est-à-dire Khorâsân.

au cœur. Jamais je ne redeviendrai sain, ô ma rose aux belles couleurs.

De ta porte jamais je ne partirai, quand tu me consumerais au feu. Je ne me rassasie point de paroles dans ta présence, ô ma gracieuse.

Tes yeux sont la pierre à étincelle et ta bouche est un mousquet chargé de balles. Un grain de beauté vert est sur ton front. Donne-moi ta claire bouche.

IV

ELLE.

Mes yeux sont la pierre à étincelle et ma bouche est le mousquet, prends garde à toi : ne viens pas ici le soir, tu deviendrais prisonnier de la tombe.

J'ai moi-même déroulé le lacet de mes boucles noires; quelque jour tu te feras un mauvais nom et tu te brûleras au feu.

Mais pour te les donner j'ai réservé ma langue fine et ma lèvre. Oui, je te les donnerai toujours; on fut cruel envers toi. Tu es venu pour moi de ton pays, voyageur venu des îles.

Vivant enseveli dans les tombes, il n'est nul autre pareil à toi[7].

V

LUI.

Je suis venu pour te voir, voyageur d'un autre pays. C'était afin de te voir : être séparé de toi me brisait.

Faqîr Bâbâ de Ḍêrî vient.....[8]. Jamais je ne pourrai partir.....[9].

Ô jeune fille, le chagrin que tu me causes m'a amené à l'agonie; jamais je ne reviendrai à la santé et ne serai délivré du mal.

[7] Traduction douteuse. Cette tombe est sans doute le souterrain où il s'est caché.

[8] بِه چُشتَن ?

[9] Je ne comprends pas la fin du vers, ni la liaison avec le précédent.

Le Qalandar s'est fait héros (Bâdur). Derrière lui marche un bataillon de cavaliers. Il n'y a pas la pareille en fait d'épées d'Égypte; aujourd'hui il marche sur la citadelle[10].

50

NÎMBÔLÂ.

GHAZAL DE NÛR SHÂLÎ.

1. Nîmbôlâ tomba dans le piège sans s'en douter : c'est son destin qui l'avait amené de Kâbul[1] à Nâbôha[2]. Quand il vit de ses yeux Bêgam Jân, il en devint amoureux comme un ṭûṭî du rossignol.

2. Nîmbôlâ est tombé dans le piège; la cause est qu'à Nâbôha était la maison de son beau-père[3]. Ses larmes qui ruisselaient étaient un ruisseau de. . . . .[4]. Il était son ami, son parent, étant le fils de sa tante. Quand quelques jours se furent écoulés, il devint Roi[5]; la passion le rendit aveugle et sourd à sa belle-mère.

3. «Fais venir dans mon lit, dit-il, ma fiancée : dis-moi où tu l'as envoyée.»

Nîmbôlâ tomba dans le piège sans s'en douter : c'est son destin qui l'avait amené de Kâbul à Nâbôha.

[10] Vers obscurs. Il part, semble-t-il, pour enlever son amante à force ouverte.

[1] Kâbul, le pays des magiciens.

[2] *Nâbôha* dans le pays de Çvât.

[3] Il faut pour la rime déplacer ود et le mettre à la fin du vers. Dans le vers suivant il faut prononcer شتنا, au lieu de شتناب, pour rimer avec دا et بادشاه. Nîmbôlâ, Roi des Péris, vient à Kâbul chercher sa fiancée, qu'il ne connaît pas encore, et à laquelle sans doute il a été marié dès son enfance à la façon indienne. — *Ni'mat Ullah* a publié un Masnavî en règle sur Nîmbôlâ, à Péshavar (24 p. in-8°, 1302 H., daté par erreur 1202 : 1885 de notre ère).

[4] د بنبو? Lire د لنبو, un ruisseau de flammes?

[5] Roi des Péris.

4. La belle-mère dit : « Nîmbôlâ, mon fils, je te le dis, mon cœur se fend de chagrin. Elle ne t'est pas supérieure en naissance[6], mais elle est ignorante et sans raison.

« Je suis allée auprès d'elle, mais elle m'a dit : Je tiens ma parole; je ne reviendrai pas près de toi demain après l'aurore.

5. « D'aller et venir, regarde, elle m'a tout épuisée : son amie intime se marie à Abûva[7]. »

6. Nîmbôlâ s'en est allée à Abûva en colère; Dieu fixa ses deux yeux sur la fiancée[8].

Son cœur se brisa dans sa poitrine, ses deux lèvres se desséchèrent au feu de l'amour.

Le blanc corps de la fiancée était comme une pièce de *Chauntâr*[9]; les musiciennes étaient encore occupées à la parer[10].

7. Les flammes de l'éclat de sa beauté montaient jusqu'au ciel; sa beauté faisait rougir l'éclat de la lune?

8. Nîmbôlâ s'assit avec elle sur le lit, de ses deux bras il lui entoura le cou[11].

Quelques-uns dirent : ce sont des Péris; quelques-uns dirent : on lui a donné du Bang. Quel malheur a fondu sur cette jeune fille.

La noce se dispersa; Nîmbôlâ a fait la tristesse en un instant; un long, un long évanouissement est tombé sur elle.

9. Les parents ont appelé des Mollas sans fin; chacun prononce sur elle les plaintes[12] et les lamentations funèbres.

[6] Ce n'est pas par orgueil que je te la refuse.

[7] Elle va l'assister.

[8] L'amie de sa propre fiancée : il en devient aussitôt amoureux et veut la posséder.

[9] Riche étoffe faite de quatre fils, d'où son nom.

[10] Les dumas. Cf. Ballade XLV, 1, 22.

[11] Il s'empare d'elle, invisible; elle tombe en défaillance et les assistants reconnaissent qu'elle est possédée.

[12] Les *vér* ou *voceros*. (Voir n° CXI.)

10. Or le rival de Nîmbôlâ[13] apprit la nouvelle, il vint vers lui de Kâbul en toute hâte.

Il se présenta sous l'aspect d'un fidèle[14] et prépara les instruments de la mort de Nîmbôlâ.

Il y a à Asambaṛ un Molla célèbre, tout-puissant à frapper les Péris.

11. Il fit tout le village en un instant et s'informa de Bahâdur[15] auprès des gens.

12. Le fiancé de la jeune fille apprit où il était et se mit en devoir de faire venir le Molla.

Il alla chez lui et lui dit : « Prends tout mon bien, mais au nom de Dieu, lève-toi et viens en hâte avec moi. »

Le Molla se leva et ne tarda pas, car il s'agissait d'une œuvre agréable au Seigneur.

13. Quand le Molla fut sorti de sa maison, il se mit à mouvoir sa langue agile[16].

14. Il dit d'abord[17] : « Je t'en prie, va-t-en de devant moi, pour que je m'en aille également d'ici honnêtement et que je n'aie pas à rougir devant les gens. »

Nîmbôlâ répondit : « Ce n'est pas là notre coutume. Notre parole est solide comme la pierre[18].

15. « Mentirai-je au dieu pur et bon ? Je n'ai pas donné ma parole pour mentir.

[13] Le fiancé de la jeune fille.

[14] Sous figure humaine.

[15] Le Molla : peut-être « du Bahâdur » (le vaillant héros, pourfendeur de démons).

[16] Une fois arrivé dans la maison de la possédée.

[17] A Nîmbôlâ.

[18] Allusion au proverbe afghan, peu justifié par la pratique : « La parole des Pushtûns est une ligne gravée sur la pierre (littéralement : une ligne de pierre). Sa tête peut tomber, sa parole restera. » — Cf. n° CXIII fin.

16. Le Molla reprit : « Prends garde alors; sinon je t'enfermerai dans le cercle. Vois à ce que tu ne fasses pas d'erreur dans la conversation, ou tu n'auras plus part à un corps[19]. »

Nîmbôlâ dit : « Notre fortune est à l'épreuve[20]; écris tes charmes dans le livre saint. »

17. Quand la discussion fut finie, ô Jâlvân, les Péris, ses sœurs, vinrent l'une après l'autre.

Nîmbôlâ tomba dans le piège sans s'en douter; c'est son destin qui l'avait amené de Kâbul à Nâbôha.

Voici en pareil cas comment finit l'histoire. Le Molla trace un cercle autour de lui, s'assied au milieu, puis se met à réciter ses incantations en soufflant vers le Jinn. Celui-ci, attiré, sort du corps de la jeune fille et, toujours invisible, vient se placer devant le Molla, qui le saisit, l'enferme dans le vase, puis le met sur le feu. C'est le diable en bouteille.

On vient souvent s'adresser au Molla pour délivrer les femmes possédées :

« Les Jinns ont pris possession de ma femme, Molla Çâḥib; au nom de Dieu, viens les chasser. »

Le Molla prend son livre de *ta'vîz* et le Coran et vient dans la maison; la femme est à crier et se débattre sur le lit, contenue avec peine par quatre personnes; alentour les sœurs, les filles, le frère sont assis en larmes.

Le Molla d'une voix sévère : « Jinn, laisse cette femme tranquille, quitte son corps.

— J'y suis, j'y reste.

— Quitte-la ou je te chasserai.

— J'en ai vu bien d'autres que toi, des Mollas, et tu ne me fais pas peur.

— Pourquoi persécutes-tu cette pauvre femme? Que t'a-t-elle fait?

— Elle a tué mon fils » (comme les Jinns sont invisibles et ont toutes les formes, vous pouvez très bien en tuer un sans vous en apercevoir, en écraser sous le pied, en avaler).

Le Molla fait apporter un vase avec couvercle et dit : « Si tu ne sors pas, je t'enfermerai dans ce vase, te mettrai sur le feu et te ferai brûler. »

Tout finit par un *ta'vîz* que le Molla attache au cou de la malade; la crise d'hystérie prend fin à la longue et il devient évident que le *ta'vîz* a chassé le Jinn. Le coût

(19) Je te ferai sortir de ton corps.

(20) Tes formules ne peuvent rien sur moi.

normal d'un *ta'vîz* est de 5 *paos*, ou 5/4 de roupie, c'est-à-dire 1 roupie et 4 annas; environ 2 fr. 50. Mais les gens riches doivent donner davantage; on attend d'eux un nombre impair (طاق) de 5 paos, c'est-à-dire trois fois, cinq fois, sept fois 5 paos.

Les Jinns sont d'ailleurs très sensibles aux effets de la religion.

Moḥyuddîn, Munshi du capitaine Dunlop Smith, raconte à mon Munshi, le tenant du héros même de l'histoire, qu'il y avait à Lahore une maison hantée où nul n'osait plus résider, parce qu'elle avait porté malheur à tous ses locataires. Un indigène plus résolu se dit qu'il en aurait le cœur net et s'établit dans la maison; c'était un Molla. Mais à minuit il se leva et se mit à faire les prières et à lire à haute voix le Qorâni Sharif: et que vit-il? Une foule de Jinns assis en cercle autour de lui (je suppose avec des marques d'édification en écoutant la lecture); il y en avait de grands, il y en avait de petits, des mâles et des femelles, des Hindous et des Musulmans.

51

LES PRODIGES DE LA MER.

BALLADE D'AḤMAD.

1. Sous les cieux se tient une mer sans eau où s'engloutit tout l'univers; c'est une chose que j'ai lue dans un livre[1].

Sous les cieux, la chose est écrite par un homme véridique[2], s'étend une pierre dans la mer, la chose est sûre.

Au milieu de la pierre est un poisson dont les écailles sont rouges[3] comme la cornaline; ses côtes sont de marbre et son corps est de terre; c'est une chose que j'ai lue dans un livre.

2. Sous les cieux, de ce poisson le nom est Poisson Sabîl[4]. C'est le Roi des poissons; son ordre circule, il est leur *vakîl*.

[1] Littéralement : «j'ai vu ce chapitre».

[2] صادق, le vers demanderait plutôt صدیق.

[3] سره, pluriel de سور, پر étant pris comme collectif; on dit : د ده مرغه پر دير اورده دی, «les ailes de cet oiseau sont longues».

[4] *Sabîl* semble mutilé de *Salsabîl*, la fontaine du Paradis : le Poisson Sabîl serait le Poisson de Salsabîl.

10

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mais il ne voit pas l'eau, il est emprisonné dans la pierre[5]; il dit les louanges du Seigneur de la belle manière, il est caché derrière le voile; c'est une chose que j'ai lue dans un livre.

3. Sous les cieux, ses deux yeux sont de feu: ô mon disciple, prête l'oreille et contemple l'ordre de Dieu. Son sein est de lazuli pur, tout foncé; il exhale le parfum[6] de l'ambre; le Dieu pur lui a donné la gloire; c'est une chose que j'ai lue dans un livre.

4. Sous les cieux, dans la bouche du poisson il y a un rubis; de ce rubis sort de la crème; c'est là sa nourriture accoutumée.

Sa langue a dix pointes, chacune pleine de perfection. Le Seigneur par sa puissance a ordonné qu'il en fût ainsi; c'est une chose que j'ai lue dans un livre.

5. Sous les cieux, ainsi sont expliquées les choses dans un chapitre; c'est un livre d'*Abjad*[7] où l'histoire est écrite.

Avec mon épée tranchante, je frappe les incrédules; AḤMAD dit : « Quel est l'âne qui peut donner la réplique à mes poésies? »

C'est une chose que j'ai lue dans un livre.

(5) Noter *asír*, rimant avec *sabíl* et *vakíl*, exemple intéressant pour l'affinité des deux liquides en afghan.

(6) بونی *bûn-é*, pour *bû-é*; il paraît que dans le Bunér, *bû* se prononce avec la voyelle nasale : *bũ*.

(7) L'*Abjad* est l'alphabet rangé dans l'ordre archaïque d'où dérivent les valeurs numériques des lettres modernes; désigne une des formes du livre de *Jefr* ou livre du Destin. (Rehatsek, *The Journal of the Anthropological Society of Bombay*, t. I, 1889, p. 421.)

QUATRIÈME PARTIE.

CHANSONS D'AMOUR.

52

GHAZAL D'ʿALÎ KHÂN.

1. Ô hommes! Je vois en rêve, ô donnez-moi mon rêve[1], ma tête qui repose dans ton sein! — sur le genou de ma bien-aimée, ô Seigneur!

2. Ton grain de beauté est à l'entour de ta langue[2]; quoiqu'il soit en bas[3], il domine. Une armée l'enveloppe[4], telle qu'un serpent veillant sur un trésor, ô Seigneur.

3. Avec ma bien-aimée je faisais amitié et amour; les médisants nous ont séparés et elle est devenue pour moi une étrangère, ô Seigneur!

4. Viens avec Khân[5], ô Maḥbûba, fais amitié et amour; tes tresses éparses sur ton visage, peigne tes tresses sur ton blanc visage.

5. Viens, ʿAlî Khân! Fais-toi le derviche de ta bien-aimée[6]; c'est une belle chose que tu sois devenu derviche à la fin de tes jours.

(1) Douteux. On attendrait مالله au lieu de مانه.
(2) Sur les lèvres.
(3) Sur la lèvre inférieure.
(4) Les dents ou plutôt les boucles de cheveux, souvent comparées à un serpent. Cf. LXXVI, 5.
(5) Avec ʿAlî Khân.
(6) Mendiant d'amour. Cf. p. 139, note 5.

53

BALLADE D'AMÂNAT LE JARDINIER, POÈTE HABITANT À MÎNA[1].

1. C'est douleur aiguë d'être séparé de mon pauvre cœur, il est là-bas dans la forteresse[2]. A quoi sert que la messagère vienne pour me conduire à ma bien-aimée?

J'ai eu confiance en la messagère, et c'est pourquoi je n'ai pas vu mon amour; je n'ai pas vu un instant le doux corps de ma belle aux couleurs de roses.

Je n'ai pas vu, sur son menton, le grain de beauté bleu contourné[3]. Mon existence est de dépérir, je n'ai pas vu la vie de mon âme.

Mon cœur est devenu prisonnier, il est avec ce fléau aux cheveux noirs.

[C'est douleur aiguë d'être séparé de mon pauvre cœur, il est là-bas dans la forteresse.]

Pourquoi de ton sein sortent les parfums de Bulgarie[4]?

[A quoi sert que la messagère vienne pour me conduire à ma bien-aimée?]

2. Je me plonge dans les larmes, ô Khârô[5], et toi tu vas parmi tes compagnes.

Ton orgueil est sans limite; tu vas dans tes châteaux de marbre.

(1) De la caste des *malyâr*, مليار. Imânat n'est donc pas un Pathan de race; c'est probablement un Panjâbi. Cf. stance 5. Mîna est un village du Yûsufzai, sur la frontière de Hazâra.
Cette ballade est d'un mauvais goût rare et le sens ne se suit pas toujours facilement; mais elle est intéressante pour le lexique. (Voir à l'Index lexicographique les mots سريکار، دماغ، دو شاله، شيلا، شرکی، الوول.)

(2) Cette forteresse est la cruauté de sa belle.

(3) Le grain de beauté, au lieu d'être rond, est quelquefois en forme de ں.

(4) Allusion à l'odeur du cuir de Russie.

(5) *Khârô* : l'oiseau *mainá*, la bien-aimée du *ṭûṭî* : généralement écrit بنارو.

Tu es devenu le capitaine des belles, et tu vas parmi tes escadrons. A mon intention[6], tu vas en doubles châles d'or.

Fie-toi à moi : j'ai donné ma tête en gage à ton père, ton père à la barbe toute grisonnante.....

— Je suis le médecin; pourquoi le malade va-t-il chercher des remèdes?.....

3. J'ai fermé, comme d'un couvercle, mes lèvres rouges avec le filet de mes tresses; j'incendie, car j'ai mis sur mon front un grain noir fripon.

J'ai en peine d'amour mis ma tête sur le visage de mon doux bien-aimé; j'ai, d'amour[7], pris sur ma tête tout ce qu'on dit de mal de mon amant.

Un Péri a pris possession de mon cœur; les charmes sont chez le Molla[8].....

Comment de la bouche d'un mort sortiraient des paroles qui fassent le mal?.....

4. Dans le pays de qui passerai-je le reste de mes jours? Ô saint de Bunêr[9], je servirai tes enfants.

Ô Seigneur, je porte ma plainte à tes favoris. L'étranger Amânat n'est honoré que de Khair Ullah[10].....

A présent, si tu as du cœur, pourquoi quittes-tu ton pays pour aller vers elle, ô Jardinier....?

54

CHANSON D'ARSAL.

1. En tresses noires, je suis allée vers lui en suppliante : car mon ami est allé au Dekan et m'a laissée seule.

(6) Pour se rendre plus belle et augmenter sa souffrance.

(7) Remarquer la rime de رخ avec زوق. Cf. Introduction, I, § 5.

(8) Pour exorciser le Péri. (Voir la Ballade de *Nímbólá*, pages 143-144.)

(9) Pîr Bâbâ, le grand saint de Bunêr.

(10) Son patron.

En tresses noires, je me suis tenue debout devant lui, tête nue; je l'ai pris par le pan du vêtement : « Regarde-moi.

« Accueille ma prière. Je te le dis de toute ma force; que m'importe que tu deviennes Navâb à Azrabât[1]? »

En tresses noires, je me suis tenue debout devant lui, tête nue.

2. Ces paroles de moi que je te dis sont des perles et du corail.

Que n'as-tu pas laissé derrière toi dans l'Hindûstân?

Chante bien, Arsal! Dans la fossette de mon menton sont toutes les belles du monde (?)[2].

Je te donne la fossette de mon menton, c'est du sucre d'Égypte[3].

En tresses noires, je me suis tenue debout devant lui, tête nue; en tresses noires.

55

GHAZAL DE BAHRÂM.

1. Je n'ai pas eu la félicité d'être réuni à ma bien-aimée, je suis sans cesse à veiller[1] pour elle, je péris pour elle.

2. Ton blanc visage est un bouquet de fleurs, tes tresses noires sont une fleur de hyacinthe[2]; tes dents sont des perles et tes deux lèvres sont de l'or.

3. Tu habites dans la ville; prends garde à toi[3], Khâro[4]; je suis amoureux fou de toi, si tu me crois.

(1) A Haidarâbâd (de Dekhan). Un grand nombre d'Afghans vont prendre service à Haidarâbâd, dans l'armée du Nizâm.

(2) رويان.

(3) نابات, la rime demande نابانى.

(1) De chagrin.

(2) Le hyacinthe est « la chevelure d'Ayesha » (la femme du Prophète) : د بيبى عايشى دسر ويښته.

(3) Car je te trouverai aisément.

(4) Voir plus haut, page 148, n. 5. Jeu de mot entre ښهر et ښارو.

4. Ton blanc visage est un miroir, tes joues sont du miel, tout ton corps est d'argent et reluit comme le soleil.

5. Ton blanc visage est la lampe où mon cœur s'est brûlé. J'ai envahi ton seuil dès l'heure du matin.

6. Puisque Bahrâm est ton amoureux, ton éloge est tout son discours; il est toujours ton serviteur, si tu jettes un regard sur lui[5].

56

GHAZAL DE BAR ÂMAD.

1. Ma vie en sacrifice pour ton blanc visage, au nom d'Allah! Lève tes yeux vers moi, au nom d'Allah!

2. Soulève ta tête de ton lit; pour toi sont debout tes amoureux, lève tes yeux vers moi, au nom d'Allah!

3. Ton visage est le soleil, il resplendit à l'égal de la lune; à ton nez pend l'anneau rouge[1]; lève tes yeux vers moi, au nom d'Allah!

4. Ma bien-aimée est le soleil et la lune; laisse donc tomber sur ton visage tes tresses noires; lève tes yeux vers moi, au nom d'Allah!

5. Dans mon agonie même viens, ô mon amie, et montre-toi. Viens me dire des paroles de bénédiction; lève tes yeux vers moi, au nom d'Allah!

6. Moi, Bar Âmad, malade, je suis couché et dépéris. Oh! si jamais tu venais près de moi, ô mon amie; lève les yeux vers moi, au nom d'Allah!

[5] Littéralement : «il est toujours à ton salâm, si tu lui fais salâm».

[1] La boucle de nez chère aux femmes de l'Inde, appelée généralement *pézván*, پیزوان.

57

BALLADE DE DÔSTAM.

1. Ô mon idole, tu as couvert tes blanches joues, hélas! une fois encore! Tu as pour Dôstam rapproché ce soleil à la distance d'une portée de lance[1], hélas! hélas encore!

Tu as rapproché de moi ce soleil à la distance d'une portée de lance; tu as confondu pour moi ciel et terre.

Comment le médecin trouvera-t-il un remède pour le malade frappé d'un coup de tes yeux? Hélas! hélas encore!

2. Frappe un coup sur moi, hélas! hélas! Mon pauvre cœur est déchiré à l'intérieur sans qu'il y ait un coup d'épée.

Quand des tortures que tu m'infliges serai-je délivré jamais?

— Quand tu me diras un mot ou deux. Hélas! hélas encore!

3. Quand tu me diras un mot, ô mon adorée: «Je n'ai point d'autre amoureux que toi.»

Pour te voir je pleure éternellement; à ton seuil je suis étendu à terre, affamé de te voir. Hélas! hélas encore!

4. Je suis venu pour te voir. Où étais-tu? Où suis-je allé et d'où venais-je?

Lève-toi et prends souci de l'autre vie, ô Dôstam; car à la fin tout ce beau bazar du monde s'en ira. Hélas! hélas encore!

[1] Au jour de la résurrection, le soleil se rapprochera de la terre à la distance d'une portée de lance et les hommes seront dévorés de sa chaleur. D'un homme qui vous fait souffrir, on dit : تایه ما نور نیزه‌وار که «Tu as rapproché de moi le soleil à une portée de lance».

58

BALLADE DU MÊME.

1. Aujourd'hui mon idole m'a envoyé un message; si elle me parle en toute sincérité, quelle fête est venue pour moi!

Les hommes font fête, mon idole, quand ils sont assis tranquillement dans leur maison et sans peine.

Et moi je serai délivré de peine à cause de toi quand de Mâbaṇ nouvelle m'arrive[1] de toi.

2. Que dans Mâbaṇ crient tant qu'ils veulent Yûsuf et Caghar[2]; ton amant viendra te voir dans le pays de Yûsuf et Mandaṇ.

Donne tes deux tresses en aumône, au nom du Seigneur; un étranger, un Qalandar, est venu, le cœur transpercé[3].

3. Étranger, je pousse des gémissements à ton seuil, et à la fin je ferai de moi la poussière de la grande route.

Devant toi je réduirai ma tête en cendres, comme le papillon qui est venu dans la flamme se brûler le cœur.

4. Le cœur brûlé, je suis étendu devant toi : quand le médecin trouvera-t-il un remède à ce malade?

En ce moment tu es étendue, échevelée, sur le sein d'un amant. A qui aujourd'hui sont allés ton amitié et ton amour?

5. Mon amitié et mon amour sont à la Râṇî[4]. Dis sa beauté[5]..... Renonce, toi, à ta royauté Çvâtie[6].

Il est venu joyeux auprès de son ami et il est revenu attristé.

[1] Et qu'on l'invite à se rendre dans les montagnes de Mâbaṇ.

[2] Les Yûsufzais et les Cagurzais.

[3] Littéralement : «un trait au cœur».

[4] Femme de Râja, princesse.

[5] Douteux. Il manque un vers où se trouve sans doute le nom de Dôstam.

[6] A l'amour de sa *reine*, de sa beauté Çvâtie qui l'a éconduit.

59

BALLADE DE ʿAJAM, POÈTE, *DOBI*[1] DE CASTE, HABITANT DE BUNÊR.

1. Pour moi viens aujourd'hui, collier[2] au cou; fais de plaisir flotter tes deux manches[3], viens.

Pour moi aujourd'hui parfume tes cheveux et fais misère sans répit à l'importun[4].

Colore en jaune tous tes vêtements pour me diffamer[5]; de mon cœur s'est enfuie la gazelle de la raison, viens!

2. De mon cœur s'en est allée la gazelle de la raison, car j'ai vu à ton nez pendre l'anneau d'or.

Un feu est attaché à mes entrailles, pare-toi de tes bijoux, ma bien-aimée, tout entière, et viens!

3. Quand tu t'es parée de tes bijoux, tu es si belle; tu es plus gracieuse que toutes les autres femmes; tu es au cœur des amants un bourreau; quand tu viens au lieu du rendez-vous, relève le pan de ta robe[6], viens!

4. Quand tu viens au lieu du rendez-vous, avertis-en le monde; pour tes amis, sur tes cheveux mets le musc et l'ambre.

Une fois au moins donne-toi à ʿAjam. Si tu es prisonnière dans la maison des méchants, pleure, pleure! Viens!

Pour moi viens aujourd'hui, collier au cou, fais de plaisir flotter les deux manches, viens!

[1] Caste des blanchisseurs et des teinturiers; ʿAjam n'est pas un Pathan de naissance.

[2] Ḥamil, collier contenant des charmes ou des talismans.

[3] Les femmes dans la danse tirent leurs longues manches au delà des mains, de sorte que les manches elles-mêmes prennent part à la danse.

[4] موزر pour مضرّ; probablement un rival.

[5] Pour me perdre, prends tes plus beaux vêtements jaunes dont l'effet est irrésistible.

[6] Elle serait trop ravissante avec toute sa traine!

60

BALLADE DE ḤAMÎD GUL, POÈTE HABITANT PALÔSA[1], LE NEVEU D'ABDUL RAḤMAN[2].

1. Est-ce le *ṭik*[3] sur ton front, ou est-ce l'étoile[4] du matin?
Est-ce une coupe de faïence de Chine, ou bien est-ce ta bouche, belle et claire?
Est-ce de l'essence de rose, ou est-ce la sueur de ton visage?
Sont-ce des épées d'acier, ou bien les yeux de Laila[5]?
Est-ce l'ivresse du vin, ou du *bang* de Bengale[6]?.....
Est-ce la pierre de l'abîme[7]? Est-ce la fièvre ou la peste[8]?

2. Est-ce ta douce parole, ou bien la saveur du sucre?
Est-ce la cotte de mailles des soldats, ou l'anneau des tresses de ton front?
Est-ce ta chemise brodée de fleurs, ou la robe du Vizîr?

3. Est-ce la lune de la quinzième nuit[9], ou est-ce ton front rayonnant?
Est-ce le trône sous l'empyrée[10], ou est-ce ton portique d'or?

(1) Près Pêshavar.

(2) Le fameux poète mystique, qui vivait au commencement du siècle dernier. (Voir Raverty, *Selections from the poetry of the Afghans*, 1-51.)

(3) Voir plus haut, page 139, n. 4.

(4) Littéralement : «l'œil du matin». On dit aussi ستورى د صباح. صباح prononcé *sabâ*.

(5) Le regard de la bien-aimée.

(6) La contre-partie n'est pas exprimée : il s'agit du regard enivrant de la bien-aimée.

(7) حجر تحترين. Il y a au fond de la terre une pierre d'une dureté extraordinaire sur laquelle la terre repose. Cette pierre est naturellement le cœur de sa bien-aimée.

(8) Ou bien l'amour?

(9) La pleine lune.

(10) Au-dessus du septième ciel s'étend l'empyrée ou *'arsh*, عرش; de l'*'arsh* pendent des

Est-ce la paume[11] de ta main, ou le trône de Salomon?
Est-ce ton . . . . .[12], ou le bâton de Moïse?

4. Sont-ce tes yeux éclatants, ou bien les étoiles du ciel?
Est-ce la pomme de Kâbul[13], ou bien est-ce ton blanc menton?
Sont-ce les plumes du paon, ou tes tresses arrangées au peigne?
Cette saveur est-ce le miel, ou est-ce ta bouche qui est confiture?

5. Est-ce un bosquet de roses, ou bien est-ce l'adorable chevelure de ton front?
Est-ce le bulbul qui gémit, ou le cœur de Ḥamîd Gul?
Est-ce l'épée du héraut d'armes[14], ou ton meurtrier *cârgul*[15]?
Est-ce le coq d'or[16], ou bien est-ce la Bien-aimée elle-même[17]?

61

GHAZAL D'ÎSÂ AKHÛN ZÂDA.

1. Je suis un mendiant, couché en pleurs au seuil de ton darbâr; ô mon amie! pour l'amour de Dieu, jette un petit regard sur moi[1].

2. Je te dis l'état de mon cœur : ta pensée m'a égorgé.
Je suis ici couché sans force, parce que tes regards m'ont frappé.

trônes d'or pour les bienheureux. Le portique d'or n'a de commun avec les trônes de l'empyrée que sa magnificence, la matière dont il est fait, et d'être le lieu de résidence d'une des créatures suprêmes.

(11) Incertain : ترسی est un ἅπαξ λεγόμενον.

(12) بوتە لرزین. On attendrait une désignation du bras.

(13) Les fruits de Kâbul sont les plus délicieux de l'Asie centrale et célèbres jusque dans l'Inde.

(14) Le يساول, qui marche devant le roi en écartant les passants avec l'épée.

(15) Ornement dont je ne connais pas la forme; le mot signifie littéralement «quatre fleurs».

(16) L'oiseau merveilleux.

(17) Maḥbûba. Cf. p. 135 sq.

(1) نظیر pour نظر, licence pour la rime.

3. Je suis le *ṭûṭi* et jette mes cris tous les jours à ta porte.
Mais tu ne prends pas souci de moi et pour cela je pleure, le cœur brisé.

4. Au commencement tu m'as souri et j'en suis devenu éperdu.
A présent tu te détournes de moi : quelle faute ai-je commise?

5. Tu as enroulé tes tresses et tu m'en as enchaîné habilement.
A présent ma mort est venue : comment ferai-je pour me délivrer?

6. Ô mon tyran, ne tyrannise plus ! Viens t'entretenir avec moi!
Chasse la tristesse de mon cœur; je suis si profondément affligé!

7. ʿIsâ Gul, à présent il le faut donc, ta bien-aimée s'écarte de toi avec hauteur. La perfide t'a rendu malade; telle sera ta destinée.

62

GHAZAL DU MÊME.

1. J'ai été pris captif dans tes tresses; pour l'amour de Dieu, tourne tes yeux vers moi.

2. Écoute mon message, car il est juste; pourquoi me consumes-tu sur les flammes?

3. Je jette mes plaintes à ton seuil; jette un regard sur tes pauvres amants.

4. — Je n'ai pas de regard pour toi; n'attends pas loyauté de moi [1].

5. — Moi ʿÎsâ Gul je suis abattu : ô Seigneur, que ferai-je avec ma bien-aimée?

[1] Réponse de l'amante.

63

GHAZAL DU MÊME.

1. Séparé de toi, mes larmes coulent en torrent; viens, regarde, mes vêtements sont inondés.

2. Le feu de ton amour, ô mon idole, a fait ceci encore en moi, ô mon idole, que mes chairs en ont été noircies, ô mon idole, comme un *kabâb*[1].

3. Tous les amants, écoute, ô mon idole, implorent pitié : tous ces vivants sont en réalité au nombre des morts.

4. Que sont en vérité les amants? Je vais vous dire ce qui en est d'eux : les belles, voyez-vous, sont pour eux des bouchers.

5. Les belles de ce temps sont célèbres pour leur cruauté; ô hommes, elles sont comme l'eau du nuage[2].

6. C'est pour cela que moi, ʿÎsâ Gul, je suis malade et le cœur brisé. Certes les yeux de mon amie sont comme le soleil.

64

GHAZAL DU MÊME.

1. Ô la belle au châle, ne me repousse pas! Au nom du Seigneur, mon idole, jette un regard sur moi[1]!

[1] Le rôti de mouton.

[2] Aussi inconstantes : perfides comme l'onde.

[1] Cf. LXI, 1 note.

Ô la belle au châle, que je te dise une chose : prête les deux oreilles à ma parole.

Ton amour, ô mon idole, m'a rendu malade à mort. Au nom du Seigneur, ô mon idole, donne-moi le remède à l'instant.

La vie m'est devenue à charge; tu me consumes de la fièvre.

[Ô ma bien-aimée, ô la belle au châle, ne me repousse pas!]

Pauvre faqîr dans la douleur je suis tombé au seuil de ta porte.

[Au nom du Seigneur, mon idole, jette un regard sur moi!]

Ô la belle au châle, ne me repousse pas! Au nom du Seigneur, mon idole, jette un regard sur moi!

2. Avec mes deux mains je fais le *salâm*, et après le *salâm* écoute ces paroles :

De notre amour tout le monde est au fait; aujourd'hui ou demain, vois-tu, on parlera mal de nous.

Un peu de raison, vite avant cela, viens-t'en avec moi, une fois pour toutes.

[Ô la belle au châle, ne me repousse pas!]

Après cela nous irons tous deux en prison.

[Au nom du Seigneur, mon idole, jette un regard sur moi!]

3. Écoute-moi, ô ma bien-aimée, je fais un serment. Je suis tombé enchaîné dans le lien de ton amour : quand tout l'univers me ferait la guerre, ta pensée ne me fuira pas — nul ne meurt, jeune fille, sans la volonté du destin!

[Ô la belle au châle, ne me repousse pas!]

Quand même des ennemis sans nombre fondraient sur moi.

[Au nom du Seigneur, mon idole, jette un regard sur moi!]

4. Enfant, j'ai la puissance de Sikandar : tu te repentiras, sache-le bien aujourd'hui.

Le bruit éclate des coulevrines et des canons : derrière moi suivent des escadrons[2].

[2] Ajouter د avant رسالو ?

ʿÎsâ Gul a négligé le service de Dieu.
[Ô la belle au châle, ne me repousse pas!]
N'imprime pas sur ʿÎsâ la marque du châtiment.
[Au nom du Seigneur, mon idole, jette un regard sur moi!]
Ô la belle au châle, ne me repousse pas. Au nom du Seigneur, mon idole, jette un regard sur moi!

65

GHAZAL DE MAJÎD SHÂH.

1. Le malheur[1] est sur moi, ô Seigneur! Ma bien-aimée m'a quitté.
Sous la poussière noire s'en est allée la douce créature.

2. La séparation a noirci mon visage; la tombe a saisi mon amie.
Si je revoyais ma bien-aimée, la belle fête je célébrerais!

3. Les hommes font fête qui n'ont point de deuil au cœur[2].
Mais moi, l'eau coule de mes yeux, ma poitrine est déchirée.

4. Ma poitrine est déchirée; je pleure, jour et nuit dure ma lamentation funèbre.
Je passe toutes les nuits dans la veille; un poignard s'est enfoncé dans mon cœur.

5. Mon pauvre cœur est blessé, songeant à la taille, à la stature de l'amie.
Personne ne m'a pu aider; la douleur est sur moi tout entier.

6. La douleur est venue sur moi de tout côté et je n'ai point d'autre objet. Des fleurs s'étaient épanouies dans mon cœur[3] et ma poitrine est un jardin flétri[4].

[1] *Sakhta*, sous-entendu سخره.
[2] Cf. Ballade LVIII, 1.
[3] Quand elle vivait.
[4] Depuis sa mort.

7. Sa poitrine est un doux jardin et ses vêtements[5] sont tout d'or. MAJÎD SHÂH s'en va errant, dans le deuil; car son amie est partie en voyage.

8. Je suis MAJÎD SHÂH, son esclave; vers elle va mon *salâm*. Il accomplira mon désir, si son regard tombe sur moi, le Grand Pîr[6].

66

GHAZAL DE MÎRÂ.

1. Le chagrin pour l'amie m'a enveloppé : ô pitié! La séparation est trop longue. Mon cœur a été brûlé de ton amour; je ne puis me délivrer de cette malédiction[1]. J'ai été broyé sur l'aire.

2. Mon cœur est devenu un *kabâb*[2]; toute ma vie a été perdue en perdant ma bien-aimée.

3. Je suis comme une fleur en plein printemps et me pâme d'aise sur les charbons ardents[3]. Mon cœur est un *ṭûṭî* en cage.

4. Un beau jour viendra où le bruit courra par le monde que MÎRÂ a quitté le monde.

67

GHAZAL DU MÊME.

1. Quand vient l'automne, il met au pillage le jardin; les bulbuls avaient ri de voir les boutons de fleurs.

(5) Les fleurs qui poussent sur sa cendre.
(6) Abdel Qâdir Gilâni.

(1) لعينه pour la rime, au lieu de لعنه.
(2) Est brûlé. Cf. LXIII, 2, 1.
(3) Il est rouge comme elle, mais sous l'effet de la flamme. Cf. XCIV, 5.

IMPRIMERIE NATIONALE.

2. Le monde passe, rien ne demeure et les créatures sont prisonnières dans la voûte du Temps[1].

3. Le *ṭûṭî* s'en va en gémissant de ce jardin; il a été blessé au cœur par la lance de la séparation.

4. Donne-lui rien qu'un regard; il y a guerre éternelle, et les jeunes gens se lamentent en marchant sur les batteries[2].

5. Mirâ est un pauvre Faqîr; il est ton pécheur; à la fin il quittera les délices de ce monde.

68

GHAZAL DU MÊME.

1. Les *ṭûṭîs*[1] ont disparu; ils s'en sont allés dans les regrets, mes yeux sont en pleurs en tout temps.

2. Ouvre les yeux, va droit dans le chemin; tourne le dos à l'ennemi[2], écarte-toi de lui.

Abondante est en toi la passion, fuis-la autant que possible; regarde à l'intérieur de ton cœur, les regards fixés sur le col de ta tunique[3].

3. Quand tes parents t'emporteront[4], ils te laisseront là; ils te déposent avec soin, puis s'en vont loin de toi[5].

(1) Notre copie porte زمین «de la terre»; il faut certainement lire زمان. La voûte du Temps est le Falak ou Firmament.

(2) Les batteries de Masqarille, les yeux de leur belle.

(1) Tous ceux qu'on aimait, tout ce qui était beau et heureux.

(2) Satan.

(3) Attitude de la méditation.

(4) Pour t'ensevelir.

(5) Cf. xxxiv, 5-7 et *Lois de Manu*, IV, 239-241 : «Abandonnant le cadavre à la terre, comme un bloc de bois ou une masse d'argile, les parents s'éloignent en détournant la tête; mais la vertu accompagne son âme.»

Alors (d'autres)[6] viendront sur toi, frémissant de colère; que le Seigneur t'accompagne dans ce désert!

4. Que ma vie soit un sacrifice pour la tienne, ô mon amour! — Tu es mon guide, ô maître pur.

Le sang s'échappe du fond de mon cœur; tu n'as place sur la terre ni dans le ciel[7].

5. La mort est sur ta tête, ô pauvre Mirâ! Les pointes des flèches s'enfonceront dans ton cœur.

A la fin tu quitteras ce domaine. La mort a, pour te percer, mis ses flèches à son arc.

69

GHAZAL DU MÊME.

1. Dans la séparation mes yeux se sont brûlés de pleurs : tu as fait de moi la *sati* sur le bûcher[1].

Je suis toujours dans le chagrin à cause de toi; mon cœur s'est consumé sur le charbon brûlant.

2. Rapproche-toi[2], ô malheureux, si tu comprends; ton heure est là.

Tous ceux qui t'entourent seront aussi réduits à rien, que ce soit ton père ou ta mère.

3. Les amoureux finissent par se pendre s'ils aiment sincèrement.

De beauté pareille à la tienne il n'y en a point d'autre; et tu as quatre grains de beauté[3].

[6] Les deux anges qui font subir aux morts un interrogatoire dans la tombe, Munkir et Nakîr.

[7] Mirâ s'adresse à lui-même.

[1] Voir plus haut, XLIX, 1, note 2.

[2] De Dieu?

[3] Un sur chaque joue, un au menton, un sur le front.

4. Des péchés lourds comme les montagnes pèsent sur la tête du pauvre Mirâ.

Ô mon amour, que ce soit aujourd'hui ou demain, tu seras prisonnière de la tombe.

70

GHAZAL DU MÊME.

Ce Ghazal est la fameuse *Zakhmai*, la plus populaire des chansons afghanes. Voir l'Introduction du livre, ch. III.

1. Je suis assis dans l'affliction, percé des poignards de la séparation.

Elle a emporté mon cœur dans ses serres, aujourd'hui en venant, Khâro; tout doux, tout doux.

2. Je suis toujours en lutte, je suis rouge de mon sang, je suis ton mendiant.

Ma vie est une angoisse. Mon amie est mon médecin; je désire le remède; tout doux, tout doux.

3. Son sein a la pomme, ses lèvres ont le sucre, ses dents ont la perle; elle a tout cela, ma bien-aimée; elle m'a blessé au cœur et c'est pourquoi je suis plongé dans les larmes; tout doux, tout doux.

4. A toi est dû mon service; toi, songe à moi, ô mon amour, à tout jamais.

Matin et soir je suis couché à ton sanctuaire; je suis le premier de tes cavaliers; tout doux, tout doux.

5. Si tu dis des vers de toi et les dis sur l'air d'autrui[1], tu peux t'appeler voleur. Quelque ghazal que tu dises, ô Mirâ, loue toujours le Seigneur[2] et mets le médisant[3] en cage.

[1] Voir l'Introduction du livre, ch. III.

[2] Tous les Ghazals que nous avons de Mirâ ont en effet une pensée pour Dieu ou l'autre monde.

[3] Son rival en poésie ou en amour.

71

GHAZAL DU MÊME.

1. L'amoureux implore son amie; «je suis tombé devant ta porte, le cœur blessé».

Je suis allé demander l'aumône, mais j'ai tout perdu. J'avais le bâton en main, mais les chiens m'ont entouré[1].

Et pas un fil des tresses de l'amie ne m'est venu en main.

L'amoureux implore son amie; «je suis tombé devant ta porte le cœur blessé».

2. La lampe brûle, fais-toi papillon. Va droit vers elle, sans l'éviter. Je lui ai enlevé sa guirlande de fleurs.

Je suis amoureux de toi, mais on m'a arrêté et je suis emprisonné sous l'amas de pierres[2].

Le temps de ma jeunesse a passé au néant.

L'amoureux implore son amie; «je suis tombé devant ta porte, le cœur blessé».

3. Mîr[3] appelle au secours, il est étendu malade. Il était destiné au chancre de la douleur.

Voici ton heure, fais hâte[4].

L'amoureux implore son amie; «je suis tombé devant ta porte, le cœur blessé».

[1] Il est allé avec le bâton du faqîr à la porte de sa bien-aimée, en poussant le cri du mendiant : خیر راوری نیك بختو «donnez-moi l'aumône, gens fortunés»! Mais la belle ne lui a rien donné et les chiens l'ont assailli.

[2] Les pierres qu'on lui jette.

[3] Mîrâ.

[4] Il est temps encore de faire ton salut : profites-en vite.

72

GHAZAL DE MÎR ABDULLAH.

1. Je suis plongé dans ton amour; la tristesse de la séparation est sur moi. Les larmes coulent sur ma face, le col de ma tunique en est humide.

2. Dans mon mal pour toi, je suis devenu fou; le sang coule de mon cœur. La séparation a fondu sur moi, lourde est ma vie.

3. Le papillon, dans le feu de l'amour, est tombé égaré et sans sens; son corps s'est évanoui dans la flamme, dur est son sort.

4. Mîr ʻAbdullah a été arrêté, qui désirait être uni à toi. Il a été saisi par le châtiment. Hélas! hélas! quelle douleur.

73

GHAZAL DE MIYÂN RAJAB.

1. Aujourd'hui tu m'as blessé au plus profond de mon cœur et c'est pourquoi je suis dans les larmes.

2. Mon souffle s'en est allé, ô mon idole, dans mon amour de toi. Tu m'as frappé, innocent, de coups de couteau droit enfoncés.
Et c'est pourquoi je suis dans les larmes.

3. Tu as la beauté, le grain de beauté et le fin duvet; quelle grâce merveilleuse est la tienne! C'est chose cruelle que ton amour; je gémis et passe la nuit en veilles.
Et c'est pourquoi je suis dans les larmes.

4. Tu as la beauté de Laila; ton renom est dans l'univers, et moi, te suivant comme Majnûn, je m'en vais dans le désert.
Et c'est pourquoi je suis dans les larmes.

5. Quiconque fait amour sera toujours en douleur.
Moi, Rajab, j'ai été repoussé par tes beaux yeux inexorables.
Et c'est pourquoi je suis dans les larmes.

74

GHAZAL DU MÊME.

1. Tu as la beauté, le grain de beauté et le fin duvet; quelle grâce merveilleuse est la tienne [1]!
Ton grain de beauté est sur la joue, joue, joue; ton grain de beauté ressort si fort.

2. Je suis couché devant ton sanctuaire, en mendiant; je bois le *bang* [2] de ton amour.
Je suis ton cher ami, mi, mi; j'erre affolé en ton honneur.

3. J'ai jeté en enjeu pour toi ma tête et mes biens; tu connais bien mon état.
Ta beauté est bien connue, nue, nue, dans tout le monde.

4. Je suis Miyân Rajab le mendiant; je suis affolé de toi.
Je suis couché à ton seuil, seuil, seuil, au point du jour.

75

GHAZAL DU MÊME.

1. Des grains de beauté verts sont sur ton visage; répands l'or de ton visage. Tu consumes sans feu, ô Laila, et tu blesses tes amoureux.

[1] Cf. le Ghazal précédent, strophe 3.
[2] La liqueur enivrante.

2. J'ai vu que tes sourcils sont un arc et tes cils sont les flèches; tu frappes tes amoureux quand sur eux tu tends, tu tends l'arc.

3. A tout instant, tandis que resplendit ton visage couleur de rose, en dessous, sur tes lèvres, tes lèvres roses, se balance le rouge *pèzvân*[1].

4. Tu disperses et déploies tes tresses noires, et tu ne vois pas de l'autre côté ton ami qui tremble, ton ami.

5. La séparation de mon amie a percé mon cœur affolé; mais des lèvres de Miyân Rajab ruissellent, ruissellent perles et corail.

76

ALLADE DE MUḤAMMADJÎ.

En visitant la geôle d'Abbottabad, le 15 septembre 1886, je vis un homme condamné à quelques mois de prison pour avoir cassé la jambe d'un Hindou dans un accès d'ivresse. Sa tête n'était pas très solide : il disait qu'il n'était pas ce qu'on croyait, mais qu'il était roi et qu'on devait lui céder le trône. J'appris le lendemain que ce malheureux était l'auteur de l'adorable ballade qui suit et dont la fin trahit déjà la monomanie royale. Muḥammadjî est un poète ambulant de Pakli qui avait déjà fait plus d'une fois connaissance avec la prison.

1. La nuit dernière, je me suis promené dans le bazar des tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans le bazar des tresses noires.

Hier soir je me suis promené dans le bosquet de tes tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans la volupté des grenades. J'ai enfoncé mes dents dans l'or pur de son oreille et de son menton et j'ai aspiré le parfum de la guirlande au cou de ma reine, la guirlande de ses tresses noires.

La nuit dernière, je me suis promené dans le bazar des tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans le bazar des tresses noires.

[1] Voir Ball. LVI, note 1.

2. — Tu as aspiré le parfum de ma guirlande, ô mon ami, et tu es tombé ivre comme de *bang;* tu t'es endormi comme Bahrâm sur le lit de Sarâsyâ[1]. Mais après cela quelqu'un te fera périr, pour avoir fait le voleur sur mes joues. A présent, il est en grande colère contre toi, le *caukidâr*[2] des tresses noires.

La nuit dernière, je me suis promené dans le bazar des tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans le bazar des tresses noires.

3. — Il est en grande colère contre moi, ma petite? Le Seigneur me gardera, n'est-ce pas?

Allonge pour[3] moi en bâton tes longues tresses noires, n'est-ce pas?

Donne-moi ton blanc visage, rassasie-moi, comme le *ṭûṭi,* n'est-ce pas?

Pour une fois lâche-moi dans la grange des tresses noires.

La nuit dernière, je me suis promené dans le bazar des tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans le bazar des tresses noires.

4. — Je te donnerai accès, mon ami, dans le jardin de la blanche poitrine.

Mais (ensuite) tu te révolteras contre moi et t'en iras dédaigneusement.

Pourtant, quand je montre mon blanc visage, la lumière de la lampe s'éclipse.

Ô Seigneur! donnez-moi la belle parure des tresses noires!

[1] Le héros du roman de «Shahzâda Bahrâm et Gulandâm». A la recherche de Gulandâm, princesse de Chine, dont il est tombé amoureux pour l'avoir vue en peinture, Bahrâm entre la nuit, pour se reposer, dans un palais dont la porte est ouverte : c'est le palais de la Péri Sarâsyâ, qui l'accueille avec bonté; mais il est attaqué pendant son repos par le féroce Saifûr, le frère de Sarâsyâ. La version la plus populaire a été publiée dans la *Kilidi Afghâni* du Rev. Hughes, Lahore (trad. T. C. Plowden, 1865). Le roman doit être d'origine persane : il a pénétré jusque chez les Kurdes. Le British Museum possède un manuscrit de Bâhram et Gulandâm en dialecte guran (Catal. Rieu, 734 *a*).

[2] *Caukidâr,* gardien, agent de police (voir *Lettres sur l'Inde,* p. 34 et suite). Le *caukidâr* des tresses noires est naturellement le mari.

[3] Pour me défendre.

La nuit dernière, je me suis promené dans le bazar des tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans le bazar des tresses noires.

5. Le Seigneur t'a donné la beauté sans pareille. Jette un regard sur moi, ma charmante : je suis ton serviteur[4].

Hier au point du jour je t'ai envoyé la messagère. Le serpent m'a mordu au cœur, le serpent de tes tresses noires.

La nuit dernière, je me suis promené dans le bazar des tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans le bazar des tresses noires.

6. — Je charmerai de mon souffle le serpent; ô mon petit, je suis une charmeuse[5].

Mais moi, pauvre malheureuse, je suis déchirée en ton honneur.
Viens, quittons Paklî : j'ai en horreur le brutal[6].
Je te donne plein pouvoir sur les tresses noires.

7. Muḥammadjî a plein pouvoir sur les poètes de Paklî.
Il lève l'impôt sur les Amîrs de Delhi[7].

(4) *Ham bhí naukar hai tumhârâ* : hémistiche hindoustani, avec le vulgarisme *ham hai*, au lieu de *ham hain*.

(5) هودهداره et اودهداره, littéralement : «le souffleur». Pour prendre les serpents on prend de la poussière, ou souffle dessus et on la jette sur le serpent en invoquant les noms de Dieu, du Prophète et des deux fameux charmeurs Mûsâ Çâḥib, de Baṭêkôṭ, et Mican Çâḥib, de Batêkôṭ :

پہ هوده د خداي پہ هوده د رسول د خداى پہ هوده د څلور وارو
يارانو پہ هوده د آخون موسى صاحب د بټيكوټ پہ هوده د آخون ميڅن
صاحب د بټيكوټ

«Par le souffle de Dieu, par le souffle du Prophète de Dieu, par le souffle des quatre Amis (du Prophète), par le souffle de maître Mûsâ Çâḥib, de Baṭêkôṭ, par le souffle de maître Mican Çâḥib, de Baṭêkôṭ.» Mican Çâhib est-il le derviche tourneur, cité comme le *ghauth* de son temps dans l'énumération des saints afghans de Neamet Ullah? (Dorn, *History of the Afghans*, II, 31.)

(6) Son mari.

(7) Il ne les levait pas toujours d'une façon régulière, ce qui lui avait valu des malheurs judiciaires.

Il gouverne son royaume, il le dirige avec une poignée de tresses noires.

La nuit dernière, je me suis promené dans le bazar des tresses noires; j'ai fourragé comme une abeille dans le bazar des tresses noires.

77

BALLADE DU MÊME.

1. Quand le soir vient, ma reine se met à sa parure et le feu s'allume dans mon cœur.

Quand le soir vient, ma reine met à son cou le beau collier et les troupes de jeunes filles vont se promener[1].

Sur le velours de ses tresses elle applique l'huile noire et mon cœur est percé comme un crible.

C'est un bouton de rose; elle est parée comme un héron de Kâbul; le feu s'allume dans mon cœur.

2. C'est un bouton de rose, quand elle met sur sa tête sa rouge mousseline; elle resplendit comme le soleil.

La messagère va et vient, elle avertit les belles jeunes filles. Elle les groupe toutes autour d'elle.

C'est un bouquet de fleurs qui met l'amant à la torture; le feu s'allume dans mon cœur.

3. Elles vont aux marches[2] en causant l'une avec l'autre. Avec l'eau elles arrosent leurs longues tresses, les fortes filles; puis elles chantent des chansons. Et de retour à la maison elle se met à pleurer à sa mère.

Le feu s'allume dans mon cœur.

[1] Aux *guzars*, puiser l'eau. Cf. strophe 3.

[2] Qui descendent dans la rivière ou l'étang.

4. De retour à la maison, elle dit à sa mère :
« Je n'ai point de *rangîn*[3], ni non plus de miroir.
« Je n'ai babouches de laine, ni bijoux, ni *gulgîn*[4].
« Je n'ai point de grain de beauté délicat.
« Et quand je vais à l'eau les jeunes filles se moquent de moi. »
Le feu s'allume dans mon cœur.

5. La mère lui dit : « Ma fille, nous n'avons pas les moyens. Notre cœur est au désespoir.
« La moisson venue, le Seigneur acquittera nos dettes : regarde nos vêtements.
« Je te ferai belle alors, m'en coutât-il cent roupies. »
Le feu s'allume dans mon cœur.

6. La fille reprend : « Je ne peinerai plus pour toi, je ne travaillerai plus la terre pour toi. Dans un instant je m'en vais[5]; plus d'amitié[6]. Une *salâra*[7] n'est point de mode. Muḥammadjî pleure quand il entre dans la maison désolée de son amie. »
Le feu s'allume dans mon cœur.

7. Muḥammadjî dit : « Que mille de ces poètes se liguent contre moi, mon courroux s'allume contre eux tous; j'agis comme Dîvâna Ghâzî Sardâr[8]; je les mets tous en pièces; c'est bien ainsi que s'enfuient les loups qui vivent dans la jungle[9].
Le feu s'allume dans mon cœur.

(3) رنگین, coloré; a ici un sens technique qui nous échappe; peut-être une robe de couleur. Cf. LXXXV, 1, 1.

(4) Peut-être est-ce le persan *gulgûn*, fard.

(5) Lire به خان au lieu de به په خان?

(6) ی یاری نه کوم : je comprends en prenant ی comme به ئ.

(7) Étoffe rayée et vulgaire.

(8) Dîvâna Bâbâ, un des saints les plus puissants de Nandihâr et de Çvât.

(9) Les poètes fuient devant moi comme les loups devant Dîvâna Bâbâ.

78

GHAZAL DE MUḤAMMAD-DÎN TÎLAI[1].

1. Ma vie en sacrifice pour la tienne! Ô mon amour, lève tes yeux vers moi!

2. Le chagrin pour l'amie a baigné mes yeux; pour elle est humide le col de ma tunique.

3. Le col de ma tunique est humide, et dans mon cœur est la fumée; laisse tomber sur ton visage tes tresses noires.

4. J'ai bu tes tresses, elles m'ont enlevé la raison; ô mon amour, donne-moi tes lèvres rouges.

5. Tes lèvres sont des boutons de rose; quelles délices c'est? Par-dessus se balance l'anneau rouge[2].

6. Tu n'as point d'amour pour MUḤAMMAD-DÎN; tu l'as trompé, ô mon amour.

79

GHAZAL DU MÊME.

1. Ouvre sur moi tes yeux, ô ma bien-aimée; je pleure à rougir mes yeux. Sans le savoir, tes tresses, ces serpents, ont dévoré mon cœur.

2. Je suis le derviche de ta porte, je suis toujours couché à ta porte. Tends-moi tes lèvres roses, miel et sucre, douces comme les dattes.

(1) C'est-à-dire Muḥammad-dîn le marchand d'huile. Il appartient à la caste de *tîlai* : ce n'est pas un Paṭhân.

(2) L'anneau du nez, le *pézvân*. Cf. LXXV, 3.

3. — Je te donnerai un présent, la coupe de mes lèvres roses. J'ai accepté ton hommage; moi, la rose aux cent feuilles, je suis ton oiseau Khâro.

4. — Donne-moi tes lèvres roses, ô toi qui rassérènes mon cœur[3]. A l'heure du matin, quand je sortirai de ta porte, je serai le *ṭûṭi* plein de plaintes.

5. Je suis enchaîné, innocent, dans la chaîne de tes tresses; je suis le mendiant de ta porte, ô mon soleil, ô ma lune, songe à trouver le remède.

6. Ô Muḥammad-dîn, la séparation a réduit plus d'un homme à la folie. Tîlai, de grand matin, s'en va en tournée de mendiant chez les belles.

80

BALLADE DU MÊME.

1. Sur les tresses noires de ton front s'aligne une rangée de fleurs et tes tresses font balançoire.

Sur ton front blanc sont trois grains de beauté ou quatre; je les ai mis là de force.

Le bruit de ta beauté s'est répandu jusqu'à Lahore, tes lèvres sont les lèvres de ta mère.

Sur ton rouge *pêshai*[1] sont incrustés des rubis et tes tresses font balançoire.

2. Sur ton rouge *pîshai* sont incrustés des rubis, je me meurs; que

[3] Littéralement : «l'essuie-main de mon cœur».

[1] Anneau de nez passant par la narine.

je fus malheureux, quand tu m'apparus tout à coup sur le mur, le grain de beauté au menton[2]!

Mais quel amoureux s'est jamais couvert d'un bouclier contre la bien-aimée?

Et tes tresses font balançoire.

3. — La main de la bien-aimée brûle les amants et ils s'en vont en soupirant.

J'ai fatigué les Faqîrs de bien des pays et mes tresses sont des serpents.

Sans toi à quoi me servent ces châles?

Et mes tresses font balançoire.

4. Autour de moi monte la garde une escouade de Têlings[3]. J'ai des colliers de giroflées.

Mes yeux sont voilés, parce que je bois des coupes de *bang*.

Je suis une fille des Firangis[4], ne viens pas près de moi, ce sont ici mes palais.

Et mes tresses font balançoire.

5. — Eh bien! j'irai près de toi; je suis disciple de Dastgîr[5]; je suis lié dans tes chaînes.

Dans mon cœur sont enfoncées les flèches de ton amour et j'en suis enroulé.

Tu m'as brûlé, je suis ton mendiant; mets ce pied délicat dans l'étrier de ton cheval gris.

Et tes tresses font balançoire.

[2] L'amant vient rôder autour de la maison de la bien-aimée; celle-ci monte sur un escabeau et montre la tête par-dessus le mur : c'est une des formes du rendez-vous afghan.

[3] De soldats; les premiers sipaies, qui formèrent l'armée de Clive et conquirent le Bengale, étaient du pays de Madras ou Telinga, d'où le nom de Telingas pour désigner les Sipaies, surtout du Bengale. (Yule and Burnell, *Hobson-Jobson*, s. v. *Telinga*.)

[4] Noble et bien au-dessus de ton amour. Cf. LXXXVI, 2; LXXXVII, 1.

[5] Dastgîr, surnom d'Abdul Qâdir Gîlânî.

6. Sur ton rouge *pîshaí* sont des perles vraies; je les ai vues de loin : dans le cœur de Muḥammad-dîn brûle le feu de la fièvre.

Viens, ô ma Qalandar.

Le Tîlai est ici debout; montre ton visage derrière tes châles.

Et tes tresses font balançoire.

81

GHAZAL DU MÊME[1].

1. Viens, Khâro! Je te l'ai dit : viens, Khâro!

Les *ṭûṭîs* gémissent sans fin et pleurent.

Viens, Khâro!

2. — Je suis la reine des Péris : je porte en moi l'image même de l'amour; et des lèvres rouges, des gencives rouges, plus savoureuses que le sucre.

Viens, Khâro!

3. — Tes tresses noires sont du hyacinthe; ton cou est la tige droite de la fleur.

Ton blanc visage a des roses; un grain vert de beauté est entre tes sourcils.

Viens, Khâro!

4. Ma vie a été ruinée comme celle de Majnûn. La séparation est venue sur moi et je pleure à rougir mes yeux.

Viens, Khâro!

5. Gul Nisâ m'interroge, elle dont les yeux noirs s'impriment si

[1] Une des chansons les plus populaires du jour. Elle a été imprimée avec quelques variantes à la suite du *Nimbôlâ* de Ni'mat Ullah.

profondément en moi; avec elle est Khânum Jân. Elle me fait tant pleurer.

Viens, Khâro!

6. Muhammad-dîn est ivre, il est hors de lui, il est fol. Il est malade depuis un an. Cherchez-lui un remède.

Viens, Khâro!

82

GHAZAL DU MÊME.

1. Ton blanc visage est comme un bouquet de fleurs, mon cœur est tout troublé.

Tes tresses sont un épi plein; les flammes rouges se tournent vers moi[1].

2. Ô mon amie, ma vie se passe dans le feu de la séparation; pour tout amant il y a un gibet, c'est là sa destinée.

Toute sa chair[2] en est noircie[3]; les flammes rouges se tournent vers moi.

3. Les paroles de tes lèvres, ô mon amie, sont comme des ciseaux; quel tyran est ton père? Il a le cœur de Khûnkâr[4].

Le bruit de sa cruauté va de tout côté; les flammes rouges se tournent vers moi.

4. Sous ta beauté et ta grâce, ô mon amie, j'ai été foulé aux pieds, mon amie.

[1] Le regard de ses yeux.
[2] La chair de mon cœur.
[3] Du feu de la séparation.
[4] Le père de Jalâd, peut-être confondu avec Nâ Muslim, le père de Mahbûba. (Voir p. 134 et suite.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

A ton cou est le collier et ton menton est une pomme de grenade; où est la pareille à toi? Les flammes rouges se tournent vers moi.

5. Les vers de Muḥammad-dîn, mon amie, sont tous de toute beauté, mon amie; son Pîr est le Shaikh Raḥamkâr[5] : aussi combien douce est sa parole!

Qui pourrait se mesurer à lui?
Les flammes rouges se tournent vers moi.

83

GHAZAL DU MÊME.

1. Les yeux de ma bien-aimée sont (beaux) comme la rose; mon cœur ne peut supporter son mal : je l'ai vue hier.

2. J'ai pris en main l'écuelle[1] de l'impudence et me suis fait Qalandar; je suis allé à la rue de mon amie : me délaissera-t-elle?

3. Il n'est point de médecin pour ma peine et je me dévore; elle a porté la chair de mon cœur sur le feu ardent.

4. Le Temps a été perfide, il ne tient pas sa parole, il s'est montré tyrannique; il y a un amoureux à son côté et elle en a pris dix autres encore.

5. Mon cœur a été atteint d'un ulcère et de ma peine je mourrai, et maintenant elle est à rire au côté de mon rival.

6. Elle a parfumé le filet de ses tresses et elle m'a égorgé sans épée. Ses lèvres sont roses, mais elle y a enfoncé un coin[2].

[5] Voir plus haut, page 40, note 25.

[1] Le *kachôl*, l'écuelle dans laquelle le moine mendiant va quêter.

[2] Instrument de torture.

7. Moi, MUḤAMMAD-DÎN, j'endurcis mon cœur à supporter mon mal; quand le supportera-t-il? La flèche a percé mon cœur et est sortie de l'autre côté.

Les yeux de ma bien-aimée sont beaux comme la rose; mon cœur ne peut supporter son mal : je l'ai vue hier.

84

GHAZAL DU MÊME.

1. Ce monde est un monde d'évanouissement, un jour vous pleurerez votre jeunesse.

2. Ce monde est un monde d'évanouissement, ce monde à la fin s'évanouira.

3. Il tourne et il change; ce monde est un monde d'évanouissement : un jour vous pleurerez votre jeunesse.

4. Regardez l'amour de Farhâd, il perça une montagne solide comme l'airain, quand il était amoureux de Shîrîn[1].

Ce monde est un monde d'évanouissement, un jour vous pleurerez votre jeunesse.

5. Quṭub Khân, du pays de Râṇîzais[2], fut amoureux des Niyâzô; la mort devint l'hôtesse de l'oiseau Khârô.

Ce monde est un monde d'évanouissement, un jour vous pleurerez votre jeunesse.

(1) Voir plus haut, page 126.

(2) «Quṭub Khân, du pays des Râṇîzais, aimait Niyâzô, la sœur d'Âdam Khân. Balô, serviteur d'Âdam Khân, assassina de nuit le malheureux amant, innocent qu'il était. Âdam Khân, informé, tua Balô.»

6. Âdam fut amoureux de Ḍurkhô; ils furent séparés en violation de la loi des Pu<u>sh</u>tûns[3]; il n'y a point d'amour durable.

Ce monde est un monde d'évanouissement, un jour vous pleurerez votre jeunesse.

7. Ce grain de beauté, ce grain de miel sur ton front a rendu Muḥammad-dîn malade; donne-lui en remède ta bonté.

Ce monde est un monde d'évanouissement, un jour vous pleurerez votre jeunesse.

85

BALLADE DE MUḤAMMAD KHÂN.

1. Les larmes de tes yeux coulent sur ton visage; ô folle, tu vas te rouiller[1].

Ne mets pas sur ton visage les manches de ta chemise noire : tu en colorerais l'étoffe.

2. Les larmes de tes yeux coulent sur ton visage; quel est ton secret, ô mon idole?

Mon cœur s'allume; dis-moi ce qu'il y a, ô mon idole.

Qui t'a irritée? Vite, dis-moi son nom, ô mon idole.

Attends, rien qu'un instant, et avec l'aide de Dieu je le mettrai en pièces[2].

Les larmes de tes yeux coulent sur ton visage.....

3. Les larmes de tes yeux coulent sur ton visage; pourquoi es-tu si triste?

[3] Ils furent livrés à Pâyâvai en violation de l'une des trois lois de l'honneur afghan, la loi d'hospitalité, *nanavâta*. (Voir la Ballade XLV.)

[1] Étant d'un métal brillant.
[2] چنگ په چنگ, même sens que تار په تار.

Quand tu vas dans les jardins de roses, tu es une ʿÂlamgîr (conquérante du monde)[3].

Les tresses de ton front sont pleines de fleurs éclatantes; tu es la reine des jeunes filles.

Devant le printemps de beauté de tes tresses n'est rien celui d'Aurang (Zêb)[4].

Les larmes de tes yeux coulent sur ton visage.....

4. Les larmes de tes yeux coulent sur ton visage; tu es la reine des Péris.

Tes yeux sont des bourreaux, tu es toujours pleine de malice.

Tu es l'épée des Kaṭârs[5], avec laquelle tu égorges; tu es un bourreau.

Tu es une fille du Bengale[6] : tu en remontrerais à tous les Firangis.

Les pleurs de tes yeux coulent sur ton visage.....

5. Les pleurs de tes yeux coulent sur ton visage; tu as la beauté sans égale.

Tu as des files de perles blanches sur ton col.

Ton *pêzvân* jette des éclairs de loin, il a un chaton étincelant.

Il frappe violemment ton *pêshaî*[7]; ils se feront la guerre.

Les pleurs de tes yeux coulent sur ton visage.....

6. Donne-lui une fleur de ton jardin, Muḥammad Khân t'en supplie.

[3] *ʿÂlamgîr* : «conquérant»; surnom de plusieurs empereurs, entre autres d'Aurengzêb. Cf. la suite.

[4] Traduction hypothétique.

[5] *Kaṭâr gambîr*, کتار گمبیر, une des tribus du Kâfiristân, les mystérieux et redoutés Siyâh Pôsh. Cf. Elphinstone, *Cabool*, II, 376, 387, et Elliot, *History of India*, II, 407 sq.; III, 401, sq.

[6] Les Bengalis sont célèbres dans l'Inde pour leur fausseté, ils viennent avant les Firangis même. On dit : «c'est un traître du Bengale», هغه سری د بنګالی ټګ دی.

[7] Le *pêshaî*, پیشۍ, est l'anneau de nez suspendu à la narine; il bat le *pêzvân* suspendu à la cloison du nez. Le *pêshaî* répond au *bolak* hindoustani; le *pêzvân* au *nath*.

Il fait l'éloge de ton grain de beauté et de tes traits en tout temps et à toute heure.

Il y a bien des chiens[8] à ta porte, ils t'excitent à être cruelle pour moi. N'écoute pas ce qu'ils te disent, ce sont tous des gens sans Pîr et qui vont seuls[9].

Les pleurs de tes yeux coulent sur ton visage; ô folle, tu vas te rouiller.

Ne mets pas sur ton visage les manches de ta chemise noire; tu en colorerais l'étoffe.

86

BALLADE DU MÊME.

1. Elle a revêtu sa robe vert colorée[1], elle a mis sur la tête son double voile, mon idole; mon idole est venue près de moi.

Elle a revêtu sa (robe) vert colorée; ma bien-aimée est une fleur épanouie[2].

Lentement, lentement elle est venue; c'est un bouton de rose, elle est sortie du jardin.

Elle s'est montrée en plein à mes yeux.

2. Gentiment elle a montré son visage, écartant le voile, mon idole; mon idole est venue près de moi.

Elle a revêtu sa robe vert colorée; ma bien-aimée est un bouton de rose, il faut que je l'aspire[3].

[8] Ses rivaux. Le mot n'est pas une insulte : lui aussi est un des chiens qui veillent à la porte de la bien-aimée.

[9] N'ayant personne pour les diriger : tout homme doit avoir un Pîr pour le diriger; c'est le *guru* des Hindous, le *ratu* des Parsis, le directeur de conscience des catholiques. Le *bé pîr* est donc un mécréant, un infidèle. Cf. p. 40, note 18.

[1] Elle a revêtu son *rangîn* vert. Cf. LXXVII, 4, 1.

[2] Littéralement : «qui rit».

[3] «Une femme est une fleur, chacun a le droit de la respirer», dit le Pirî Târik, pour établir la communauté des femmes : دا عورق دی گلونه هم هر څوك بويونه

Son menton est une pêche, elle la garde bien; c'est une fille des Moghols[4], il faut qu'on la garde bien à l'écart.

3. Elle a mis tous ses bijoux quand elle est venue avec un bruit d'anneaux[5], mon idole; mon idole est venue près de moi.

Elle a mis sa robe vert colorée; ma bien-aimée est une tige de rose, elle ne se brise pas, elle est forte.

Elle est plus gracieuse encore quand elle descend de son trône de reine. Pour le bonheur de qui?

4. J'étais sain, elle m'a affolé, quand elle est venue près de moi le soir, mon idole; mon idole est venue près de moi.

Elle a vêtu sa robe vert colorée; ma bien-aimée est couverte de bijoux, elle ressemble à une Houri.

On parle d'elle de tous côtés, en tous lieux elle est célèbre. Son poignet est une épée[6].

5. Tu m'as déchiré le cœur, je suis toujours couché à ta porte, mon idole; mon idole est venue près de moi.

Elle a mis sa robe vert colorée; l'enfant a la beauté de Badrî[7].

Elle a des lèvres rouges, des gencives rouges, et sur son col elle a une ligne de six centaines et demie de grains de chapelet.

On dirait une Dûrânî[8].

Donne en aumône à Muḥammad Khân la guirlande de ton cou, ô mon idole; mon idole est venue près de moi.

(*Makhzan ul Islám*, éd. de Pés͟havar, page 23; cf. *Lettres sur l'Inde*, p. 182 sq.) L'orthographe بونيولو est phonétique; la prononciation populaire a nasalisé la voyelle de بوى; v. page 146, note 6.

(4) Une fille de noble race et trop haute pour lui. Cf. LXXX, 4 et LXXXVII, 1.

(5) Le bruit des bracelets et des anneaux de pied.

(6) Il blesse qui le regarde.

(7) Badri Jamála Khâpira, nom d'une Péri aimée de Saif-ul-Mulk et héroïne d'un roman hindou.

(8) «Elle a tout ce qu'il faut à une Dúráni» (une femme de noble race); les Dúránis sont la tribu à laquelle appartient la famille royale.

87

LA PRINCESSE DE QULZUM.

BALLADE DE NÛR-UDDÎN.

1. J'ai vu, ô mes amis, le front blanc de Laila, j'y ai vu quatre grains de beauté.

J'ai vu, ô mes amis, la fille du roi de Qulzum[1] : à chaque instant elle déploie une grâce nouvelle.

Hier elle a jeté son lit sur le plancher de son *kôṭa pûr*[2]; la belle[3] a fait mille coquetteries.

De la tête au pied elle a tressé un filet de perles et de corail, et a attaqué le misérable.

Elle se fait transporter en palanquin, des serviteurs sont tout autour; la hautaine, elle frappe de la main en guise d'appel[4].

J'ai vu, ô mes amis, le front blanc de Laila.....

2. — « Je me fais transporter en palanquin, j'emplis le monde de ma pompe et je fais mon plaisir.

« Des suivantes me servent, qui vont et viennent devant moi avec respect; je ne suis pas une naïve.

« Je suis née de l'Irân et puissante de naissance; je suis de pur acier.

« On parle de moi à Mash-had, à Vazbîn[5] et tout là-bas à Lahore[6]. »

J'ai vu, ô mes amis, le front blanc de Laila.....

(1) Elle est fille de roi, comme ailleurs elle est Firangie (LXXX, 4; LXXXVIII, 2) ou Mogbole (LXXXVI, 2), c'est-à-dire dédaigneuse et trop haute pour lui.

(2) *Kôṭa pûr*, كوته پور « maison à deux étages », appelée aussi دو منزل, *du-manzil* « deux demeures », ou دو چت, *dû-cat* « deux toits ».

(3) Littéralement : « peinture de rose ».

(4) Littéralement : « sa voix est un coup ».

(5) C'est-à-dire *Kazbîn?*

(6) ور هيسته, opposé à را هيسته « de ce côté-ci ».

3. — Le bruit de ta beauté s'est répandu dans Çvât et dans Bunêr; tu m'as rendu malade, ô mon bulbul.

Tu vas toujours d'une marche joyeuse; un Bâlâ Hiçâr[7] est autour de toi; rouges sont tes ongles, rouges tes mains.

Dans ton palais, regarde, se dresse un arbuste de *namîr*[8], à la tige toute fraîche.

Qu'un Banian, un épicier, ne profane point ta beauté, ô ma charmante! Ta mère a fait l'entremetteuse[9].

J'ai vu, ô mes amis, le front blanc de Laila.....

4. — « Les *muhurs* sur mon front jettent des rayons et j'embrase les cœurs de loin.

« Le dard de mon rouge *pêzvân* est plus aigu que le diamant, avec ses perles incrustées.

« Je vais, de çà de là, orgueilleusement, comme sous l'ivresse du *bang* et mes paroles sont raffinées.

« Je te donnerai mes deux joues de miel, ô mon ami; ne leur fais point de mal. »

J'ai vu, ô mes amis, le front blanc de Laila.....

5. Les paroles de ma bouche sont des perles pures[10], je le vois clairement, ô hommes.

Miyân Nûr et Miyân Aladâd[11] vont de tout côté avec moi, ils se tiennent ferme pour me défendre.

Jamais le chant de Nûr-uddîn sera-t-il autrement qu'exalté? Il est brillant comme le hyacinthe.

.....[12] il y a un feu dans mes ballades.

[7] Le château fort, la citadelle royale.

[8] Elle-même. Cf. III, 6, 2.

[9] En te donnant à un vilain.

[10] C'est le poète qui parle.

[11] Noms de saints. Le poète Nûr-uddin invoque pour patrons dans la Ballade suivante et XLI, 6, 4, Miyân 'Omar et Allahdâd.

[12] Je ne comprends pas ce vers, il semble signifier : Je verserai un rayon de miel sur tes disciples (lire sur mes disciples? c'est-à-dire je leur apprends la douceur et l'harmonie du vers).

J'ai vu, ô mes amis, le front blanc de Laila; j'y ai vu quatre grains de beauté.

88

BALLADE DU MÊME.

1. Tes yeux sont des fleurs de grenade et ton regard fascine. Je vois tes yeux rouges, ô Khâro; le Seigneur t'a donné le feu de la beauté.

Au bord de ton *pêzvân*, tout alentour ne sont que perles[1]. Vois à me guérir : je suis malade de toi.

Prends souci de moi en toute hâte, je te supplie.

Tes yeux sont des fleurs de grenade et ton regard fascine.

2. — Enfant, ne désespère pas : j'ai été ivre de toi. Tu m'as tendu la main de l'amitié. Blanche et belle est ma joue.

Je te porte dans mon cœur; je suis fille de Firangi[2]; mon corps est une étoffe de *côtâr*[3] et mes vêtements sont d'or pur.

Tes yeux sont des fleurs de grenade et ton regard fascine.

3. Mes vêtements sont brodés d'or.

— A ta porte sont de beaux cavaliers d'Abyssinie, l'épée en main, et les pauvres n'y peuvent arriver.

Donne-moi[4] d'aspirer tes lèvres roses et rends la santé au malade. Viens à l'ombre des platanes et ne crains rien, ô ma fortunée.

Tes yeux sont des fleurs de grenade et ton regard fascine.

[1] Ses dents.

[2] De race supérieure. Cf. p. 184, note 1.

[3] Étoffe précieuse faite de quatre sortes de fils.

[4] گرزی، ورگری, etc., pluriels de politesse.

4. — J'ai jeté un lit aujourd'hui à l'ombre des rosiers. Je suis devenu ton mendiant, et tu vas me torturant.

— Je garde dans mon sein une fleur de giroflée[5], je t'en fais aumône aujourd'hui[6]. Mais ne meurtris pas mes lèvres, que je n'en devienne pas *qôsarê* (?).

5. Je suis Nûr-uddîn, serviteur de Khân Âzâd et de nul autre; j'appartiens à Miyân 'Omar et Allahdâd[7], leur main est ouverte sur ma tête.

Je dis : je suis une épée d'acier, quand tu en réunirais des centaines contre elle.

A Pêshavar et dans le Nangrahâr s'étend la gloire du Baṭyârai[8].

Tes yeux sont des fleurs de grenade et ton regard fascine.

89

BALLADE DU MÊME.

1. Les *muhurs* rouges se balancent sans fin sur ton front; un parfum de camphre s'exhale de toi.

Les Mollas nous ont dit d'après les livres que telles sont les tresses des Houris.

Sur ton front a resplendi l'éclat des *muhurs;* la séparation m'a mis en dette[1].

[5] *lavang*. Le fiancé envoie à sa fiancée une guirlande de giroflées.

[6] ګټل ثواب, *gaṭal thavâb*, faire l'aumône; littéralement : «gagner des mérites en faisant l'aumône».

[7] Cf. plus haut, p. 104, note 5 et LXXXVII, 5, LXXXIX, 5.

[8] Hind. *bhaṭyârâ*, marchand de vivres au détail; c'est la caste à laquelle appartenait Nûr-uddîn.

[1] Pour les frais de correspondance? Littéralement : «des dettes ont été arrêtées (اړدول = اړول) sur moi».

Elle a mis le feu aux ailes des malheureux[2]; nul n'écoute la supplique du malheureux.

Viens, tends la main à tes amis, que les blessures du cœur réjoui[3] en soient guéries.

Sur le lit est assise ma princesse; voici ses joues et cette coquille de perles[4].

Les *muhurs* rouges se balancent sans fin sur ton front; un parfum de camphre s'exhale de toi.

2. — Mes deux joues roses sont fines comme le papier; j'ai gardé vierges les grenades de mon sein.

Tout le monde connaît notre amour; ne porte pas sur elles une main violente, malheureux[5], elles ne sont pas mûres.

J'ai au cou giroflées foncées[6], blanc collier et amulettes; mes tresses noires sont trempées dans le flacon[7] de parfum.

Je t'ai enlevé le sommeil[8]; mais ces lèvres délicates sont le remède du malade.

Les *muhurs* rouges se balancent.....

3. — Tu m'as fait goûter la sève de tes lèvres délicates; mes yeux, à force de pleurer, sont devenus plus rouges que la fleur de *namîr*.

Donne-moi en présent le jardin de ton sein; je n'ai point d'ami, et je suis enveloppé d'ennemis.

(2) Elle est la flamme à laquelle les amants viennent se brûler les ailes.

(3) خیراز *khairâz*, joyeux; *khairâzaï*, joie, bien-être; on dit : هغه سړی په خیرازئ کښی دی, *hagha saṛai pa khairâzaï* (=*pa âsûdagî*) *kṣhé dai*, cet homme est dans la joie. *Khairâz* semble un dérivé de خیر.

(4) Les dents sont les perles de la coquille.

(5) *dzavânî marg*, littéralement : «qui meurt dans la jeunesse» (expression employée surtout dans les imprécations).

(6) Littéralement : «lavang noir». (Voir la Ballade précédente, strophe 4.)

(7) *Naça*, proprement le tube du *kalyân;* bouteille de bois.

(8) Littéralement : «pour moi tu es sorti du sommeil».

Je viens ce soir; avertis tes Abyssiniens[9], de peur que malheur ne m'arrive[10].

Ô Dieu bienfaisant, les amoureux gardent la décence. Les voici qui vont dans le jardin de figuiers.

Les *muhurs* rouges se balancent.....

4. L'amour de tes grenades m'a consumé; en beauté il n'y a pas la seconde dans Mandaṇ.

Il y a autour de toi un château de fer[11]; les perles scintillent sur ton bracelet.

— Je te vois périr sur le pal des criminels; d'inquiétude je ne puis dormir dans la cour.

Mon père est plus fin que le corbeau[12], la garde va et vient; puisses-tu ne pas nourrir le glaive?

Les *muhurs* rouges se balancent.....

5. A toute heure, ô Allahdâd, tu me secours; devant moi est ton sanctuaire, merveilleusement doux et chaud[13].

Tu es mon maître, je suis ton disciple, ô colonne d'acier invisible.

Le secourable maître Miyân 'Omar est ton ami.

Tu emportes, ô saint, la tête de tes ennemis; Nûr-uddîn te dit : « En toi est ma confiance. »

Retire-moi de l'Océan des douleurs, je veux avec toi m'entretenir en secret de poésie[14].

(9) Tes esclaves noirs. Cf. LXXXVIII, 3, 2.

(10) Littéralement : « de peur que mal ne paraisse de ma personne ».

(11) Ses gardiens.

(12) غراب. Réputation que les corbeaux avaient déjà du temps de Virgile (*Géorg.*). La corneille la partage avec eux; on dit vulgairement : هغه سری داسی زیرک دی لکه کارغه, *hagha sarai dâsai zîrak dai laka kârgha*, « cet homme est fin comme la corneille ».

(13) Peut-être au sens de « très visité ».

(14) Miyân 'Omar est le patron des poètes. (Voir page 184, note 5.)

Les *muhurs* rouges se balancent sans fin sur ton front, un parfum de camphre s'exhale de toi.

90

BALLADE DE NÛRSHÂLÎ.

1. Viens en hâte le soir, ô mon amie; je vais à la marche[1], tandis que tes amies vont sur la route.

— Viens en hâte le soir, je suis ton rossignol; les jeunes filles m'ont laissée seule à cause de toi, aussitôt que tu m'as appelée. Viens, que je te donne ma bouche rayonnante et mes tresses échevelées.

Voici le soir, viens en hâte, ô mon amie.

2. J'ai échevelé et dispersé mes tresses, regarde-moi. Prends mon poignet, sans craindre de reproche; car mon père sort de la maison; assieds-toi près de moi sur ce lit rouge[2], tranquillement.

Voici le soir, viens en hâte, ô mon amie.

3. Assieds-toi près de moi sur ce lit rouge, je te donne mes lèvres écarlates de tout mon cœur.

Ta main brise ma poitrine en toutes ses jointures, ma beauté est le jardin, et tu es le *ṭûṭâ* lancé dans le bosquet.

Voici le soir, viens en hâte, ô mon amie.

4. Ma beauté est le jardin, il y a là des fleurs d'or.

— Je n'y puis atteindre, il y a la haie de tes tresses, et sur ton petit menton il y a trois ou quatre grains de beauté. Nûrshâlî désire tes lèvres délicates et savoureuses.

Voici le soir, viens en hâte, ô mon amie.

(1) T'attendre à la marche de l'eau. Cf. LXXVII, 3; CVI, 3; CVII, 6. Les jeunes filles vont puiser l'eau au puits ou à la rivière deux fois par jour, le matin et le soir; elles vont deux à deux; c'est l'heure des rendez-vous d'amour.

(2) Les pieds des lits sont rouges.

91

GHAZAL DE PÎR MUḤAMMAD.

1. Il est venu, il est venu aujourd'hui pour moi le temps de la séparation. Mon amie a enfoncé dans mon cœur le fer brûlant de la séparation[1], le fer brûlant.

2. Ne viens pas ici, médecin; à mon mal il n'est point de remède; nul n'a jamais guéri les malades du mal de la séparation.

3. Il n'est personne près de moi à qui je puisse dire l'état de mon cœur et je déchire le col de ma tunique dans les hélas! de la séparation.

4. C'était une branche de santal, et elle est partie sans s'inquiéter de moi : l'automne est venu, et elle est partie, brisée en pièces dans l'ouragan de la séparation.

5. Fuis, ô Pîr Muḥammad, loin du tumulte du monde, puisque ma reine a mis sur mes yeux le pied de la séparation.

92

BALLADE DE QÂSIM.

1. Tu as mis ton grain de beauté à la réunion de tes deux sourcils et tu as enchaîné mon cœur dans le lacet de tes tresses.

Hier tu as mis ton grain de beauté dans le *miḥrâb*[1] de tes sourcils;

[1] En mourant.

[1] *Miḥrâb*, niche dans la mosquée, où l'*imâm* se place pour faire la prière. Cf. xcv, note 1.

tu m'as envoyé un message de mensonge[2] : hier tu as rabattu un voile sur ton front, et à présent je ne crois plus à tes serments.

Tu as mis ton grain de beauté à la réunion des deux sourcils et tu as enchaîné mon cœur dans le lacet de tes tresses.

2. A présent je ne crois plus, car toutes tes promesses sont mensonge. Ô bâtarde, tu m'as payé de vains mots. A force de regarder[3], mes yeux se sont ensanglantés. Vrai, j'ai été affolé dans les liens de cette amante.

Tu as mis ton grain de beauté.....

3. Vrai, j'ai été affolé; de quel monstre as-tu pu naître? Tu es éhontée, sans honneur et sans pudeur.

Mais Dieu fait que l'on te chante[4] dans tout le monde et les rossignols te chantent leur *salâm* dans ton bosquet.

Tu as mis ton grain de beauté.....

4. Les rossignols te chantent leur *salâm* et les hommes aussi sont devenus tes esclaves, Paris et Dêvs, Arabes et Persans. Que puis-je dire, si tu en appelles d'autres (à tes faveurs)? J'ai chanté ton éloge en Pu<u>sh</u>tu avec délices.

Tu as mis ton grain de beauté.....

5. L'éloge que j'ai fait de toi était tout mensonge; que l'écume de la colère coule, pour la mauvaise perfidie de mon amie! Qu'elle soit comme un arbre stérile et s'écoule sans fruit!

L'amant s'est fatigué de te donner ses conseils.

Tu as mis ton grain de beauté.....

6. L'amant t'a fait la morale et tu te tenais debout. Le signe auquel

[2] Lui promettant un rendez-vous.

[3] Pour voir si tu venais.

[4] ستاىٔ; semble être la deuxième personne de *sitâyal* employé au sens passif.

on te reconnaissait, c'est que tu portais au cou trois *ta'vîz*; c'était de ceux que portent les filles des Narînais et des Shamîzais[5].

Puisses-tu ne pas tomber dans la honte avec Qâsim!

Tu as mis ton grain de beauté à la réunion des deux sourcils et tu as enchaîné mon cœur dans le lacet de tes tresses.

93

GHAZAL DE SAYYID AḤMAD.

1. Mon cœur d'instant en instant est déchiré par la tyrannie des belles; tout doux, tout doux. — De mes yeux coule un ruisseau, jour et nuit, sur le col de ma tunique; tout doux, tout doux.

2. La vie s'écoule, les gens de sens le savent, comme le soleil qui descend après qu'il a paru au plus haut du ciel; — tout doux, tout doux.

3. Si tu fais le commerce[1] aujourd'hui, voici ton heure, car le marché du monde est animé; mais là-bas il n'y a pas place pour le commerce et la caravane reçoit son congé; — tout doux, tout doux.

4. Tout l'univers est dans le rire, que ce soit rois ou mendiants; mais sur Sayyid Aḥmad pleut une pluie de douleurs; — tout doux, tout doux.

[5] Dans le Haut Çvât. Cf. xv. 19.

[1] Au figuré : le commerce de bonnes œuvres avec lequel on achète le paradis.

IMPRIMERIE NATIONALE.

94

GHAZAL DE SAYYID KAMÂL.

1. Ô mon amie, je suis brûlé de ton amour; je suis toujours anéanti, réduit en poudre; un océan de larmes monte jusqu'à mon visage, je suis englouti.

2. Comme la pierre qui tombe dans le lac Hâmûn, tel j'ai disparu; je n'en reviendrai pas; vivant, je suis compté parmi les morts.

3. Comme la paille que l'on met sur les flammes rouges, tel je me consume; tu m'as aujourd'hui de nouveau égorgé avec l'épée : dans les liens de quel bourreau suis-je?

4. Les gens sont venus pour me voir de pays lointains[1]; grands et petits, ils me font courir tête nue, car je suis au nombre des amoureux.

5. Dans le désir de tes lèvres rouges, mon cœur est devenu un four rouge comme un parterre de roses[2]. Elle s'inquiète peu de cette abeille sur la rose et pour cela je suis affolé.

6. — J'ai noirci mes deux yeux[3] pour te faire périr[4], ô Sayyid Kamâl. Je te tue avec mes cils; je suis Nâtarsa[5], la Panjâbie.

(1) Pour assister au spectacle de folie qu'il leur offre.
(2) Cf. lxvi, 3.
(3) Avec le kohol.
(4) D'amour et de désir.
(5) L'impitoyable.

95

GHAZAL DE TAVAKKUL.

1. Aujourd'hui coquettement tes tresses se balancent; tout doux, tout doux.

Sur tes lèvres rouges bat le *pêzvân;* tout doux, tout doux[1].

2. Le saint livré à la sainteté reste assis dans un coin et sa langue à tout instant fait aller la prière; tout doux, tout doux.

3. Il a renoncé à toutes les choses du monde[2] et l'âme demande son congé du corps.

4. Les flammes de la séparation m'ont saisi, triste est l'état où je suis et sur ma tête tourne en vertige le ciel; tout doux, tout doux.

5. Mon cœur a été réduit en poudre comme la paille : montre ton visage et tes yeux hors de ton voile.

6. Aujourd'hui tu peux triompher de ton mal, ô Tavakkul; bénis Dieu et, ce faisant, mets à mort Satan; tout doux, tout doux.

(1) Une autre version ajoute ici le distique suivant :

شینکی خال دِ په جبین کښِ داسی خوندکا
لکه ربړدی په منبر کښِ امام رو رو

«Le grain de beauté vert sur ton front est si fascinant, c'est comme le mouvement de l'*imâm* dans la chaire; tout doux, tout doux.» Cf. xcii, 1, 3.

(2) «Il a mis la main sur la tête» avec le geste qui écarte, le geste du renoncement.

96

GHAZAL DU MÊME.

1. Ô mon amour, je suis ivre de toi; ô mon amour, je suis fol de toi. Sans toi ma vie est perdue, mon cœur est un *kabâb*[1].

2. Il y avait un chant merveilleux de rossignols et l'abeille s'est posée sur la tige de rose. Demain rossignol et rose seront partis, je le sais. Ô mon amour, je suis ivre de toi.

3. Montre-moi tes deux yeux et emporte le chagrin de mon cœur. Un petit regard de toi fait de moi un roi : ô mon amour, je suis fol de toi.

4. Jamais je ne m'éloignerai de toi, quand les pierres pleuvraient sur mon sein[2]. Ô mon amour, je suis ton mendiant; ô mon amour, je suis ivre de toi.

5. Moi, Tavakkul, je chanterai tes vertus tant que le souffle me restera au corps. Je suis l'esclave du Roi des Rois[3].
Ô mon amour, je suis ivre de toi; ô mon amour, je suis fol de toi.

97

GHAZAL DU MÊME.

1. J'ai vu aujourd'hui le sein de Laila; c'est Kashmîr[1], mon cœur en saute au ciel.

[1] Rôti de mouton; c'est-à-dire mon cœur brûle. Cf. LVIII, 2.
[2] Quand on le chasserait à coups de pierre. Cf. p. 165, notes 1 et 2.
[3] Dieu; ou peut-être la Reine des Reines, c'est-à-dire sa belle.

[1] Le plus beau des pays. Cf. CXIV, 31.

2. Son sein est un jardin tel qu'il n'y a pas le second parmi les belles.

Son *ṭik* d'or est le Roi, son grain de beauté le Navâb, et son *pêzvân* le Vizir.

3. Son sein est un jardin où les *ṭûṭis*[2] sont en chansons; d'instant en instant le *ṭûṭi* gémit, blessé des flèches d'amour.

4. Tout son corps est une fleur et le visage de mon amie est Shâlibâgh[3]; elle a des fruits aux couleurs si belles, et les *ṭûṭis* s'y sont établis.

5. Sur le jardin de son sein elle peigne ses tresses; ô belle au front de lune!

Tu as fait périr Tavakkul, le disciple fidèle de Dastgîr[4].

98

GHAZAL ANONYME[1].

1. Aujourd'hui, pour toi, tombe en ruine le bazar de mon cœur; le col de ma chemise est humide, car mes deux yeux sont en larmes.

2. Ton visage est plus blanc que le soleil, il jette des éclairs sans nombre. Si mon cœur se brise, il y a quelqu'un qui sera dans la joie.

3. De mon cœur sort un torrent, il en sort des chansons comme des vagues[2]; de mes yeux sort un sang pur qui m'empêche de te voir.

[2] Les amants.
[3] Le jardin de *Shâlimâr*, planté par Shâh Jahân (1637), une des merveilles de Lahore.
[4] 'Abdul Qâdir Gîlânî.

[1] Assez ancien : le Munshi Ismâ'îl l'a entendu chanter, étant enfant.
[2] نغمى د درياب; peut-être نغمى د رباب, des chants de luth.

4. Quand je songe à ton grain de beauté vert, ce cœur brisé se réjouit. Ton apparition ressemble au vent; quand les amants sont-ils rassasiés?

5. J'étais sain, tu m'as rendu malade, en échevelant les tresses de ton front. Tu as emprisonné ton ami en otage et il palpite[3] dans le lien de tes deux tresses[4].

6. Un feu brûle en moi, et je souffre d'être dans un autre pays[5]; car mon amie est prisonnière[6], et c'est pour cela que ma face pâlit.

Aujourd'hui, pour toi, tombe en ruine le bazar de mon cœur; le col de ma chemise est humide, car mes deux yeux sont en larmes.

[3] *Parégi* pour *paṛkégi.*

[4] *Zulfainú*, tiré du duel arabe *zulfain.*

[5] Dans un autre pays que son amie.

[6] Dans la maison de son mari.

CINQUIÈME PARTIE.

MŒURS ET FOLK LORE.

99

AFZAL KHÂN DE JAMÂLGAṚÎ.

SATIRE DE MAḤMÛD,

SOUS FORME DE DIALOGUE ENTRE UN MAÎTRE POÈTE ET SON ÉLÈVE.

Nous avons vu plus haut (Ballade v) Afẓal Khân, de Zulûzî, un des descendants du grand poète et du grand chef des Khaṭaks, Khûsh-ḥâl Khân, assassiner son cousin Khavâṣ Khân, Khân des Khaṭaks d'Akôra. Afẓal, encore tout jeune, tuait au profit de son père, Najab ou Najaf Khân, qui prit la place de Khavâṣ comme Khân d'Akôra. Il resta au pouvoir une vingtaine d'années et fut enfin assassiné par les fils de Khavâṣ, exerçant le devoir de *badal* (vendetta). Afẓal Khân lui succéda; il se fit haïr et mépriser universellement par sa cruauté et surtout, chose plus grave, par son avarice. A l'annexion du Panjâb, les Anglais le laissèrent en place; mais en 1854 ils le dépossédèrent, pour *mismanagement*, de ses propriétés en pays Khaṭak. Il se retira en pays Yûsufzai, à Jamâlgaṛî «près des ruines des temples bouddhiques, comme aurait pu faire tout autre chacal». Malgré sa déchéance, c'était encore un grand seigneur : le Gouvernement anglais lui payait une pension de 3,200 roupies; son revenu montait à près de 7,000 francs. «Mais c'était un *choum*, un ladre, et le poète Maḥmûd, mal payé, a chanté de lui une mauvaise chanson.» (*Lettres sur l'Inde*, p. 297.) La voici :

1. Disciple, à Jamâlgaṛî réside Afẓal Khân.

— Maître, dis-moi ce qui est de lui. Il fait de lui-même un éloge pompeux. Il fait son éloge à lui-même et celui de ses fils à chaque instant.

— Disciple, l'hôte ne trouve jamais d'égard auprès de lui.

— Maître, que pour cela Dieu amène sur lui le malheur!

— Oui, Disciple, prononce toujours une malédiction sur le ladre.

— Maître, il a mauvais naturel, mauvaise langue, mauvaises mœurs; il n'y a pas et il n'y aura jamais de ladre pareil.

— Disciple, à Jamâlgaṛî réside Afẓal Khân.

— Maître, dis-moi ce qui en est de lui, il fait de lui-même un éloge pompeux.

2. Disciple, quand il aperçoit de loin un hôte,

— Maître, il lui dit : d'où viens-tu[1] ?

— Disciple, il le tue de questions de pied en tête.

— Maître, il n'a peur ni crainte du Seigneur.

— Disciple, de race il est venu de Sarâi[2],

— [Oui!] Maître, mais il renouvelle le mauvais renom de Najaf Khân[3].

— Disciple, à Jamâlgaṛî.....

3. Disciple, il ne laisse pas l'hôte se reposer sur le lit dans la *ḥujra*[4].

— Maître, sa bouche est toujours ouverte comme un puits vide.

— Disciple, il n'a pas de dents, sa bouche est noire comme un four.

— Maître, il est dur de cœur, et de teint il est noir comme un débauché.

— Disciple, celui qui lui coupera la tête du corps.....

— Maître, ce sera un Ghâzî[5], car c'est un misérable qu'il tuera[6].

[1] On ne doit point faire de questions à l'hôte : on doit lui offrir le gîte et la table tout d'abord.

[2] Sarâi, dans les collines à l'ouest d'Attock, non loin de l'Indus; c'est une des places les plus importantes des Khaṭaks, la patrie de Khûsh-ḥâl Khân et le lieu de sépulture de la plupart de ses ancêtres. (Raverty, *Poetry of the Afghans*, 193, n.)

[3] Le sens est qu'Afẓal Khân vient d'une race illustre, mais il est, comme son père Najaf, de ceux qui la déshonorent.

[4] La chambre commune qui sert à la fois d'hôtel de ville et d'hôtel gratuit.

[5] Puisqu'il égorgera un païen.

[6] Littéralement : «qu'il fera Musulmân»; métaphore de boucher; le boucher, en égor-

— Disciple, à Jamâlgaṛî. . . . .

4. Disciple, il mange également au ratelier du Gouvernement[7].

— Maître, je ne vois pas quel mérite ou quelle force il y a en lui[8].

— Disciple, c'est le sort qui a voulu qu'il soit le parasite des Anglais.

— Maître, il est assis dans leur maison comme un voleur. Il est sec de cœur.

— Disciple, il est mauvaise langue, il a la bouche infecte.

— Maître, qu'il disparaisse de mes yeux, il déshonorera sa race.

— Disciple, à Jamâlgaṛî. . . . .

5[9]. Disciple, Maḥmûd dit : Lorsque je vins de Kâṭ Lang...

— Maître, pourquoi es-tu venu t'asseoir près de ce misérable?

— Disciple, je me mis alors à faire des vers de cette façon.

— Maître, c'est grâce aux Arbâb que tu fus sauvé de ce combat.

— Disciple, il n'y aura jamais d'homme sans honneur comme cet Afẓal.

— Maître, tu étais heureux quand Khûsh-ḥâl Khân te donnait de l'argent[10].

— Disciple, c'est Dieu qui a voulu que cet Afẓal fût un pleutre.

— Maḥmûd dit : Je joue librement de la langue sur son compte dans le bazar.

geant le bétail, prononce la *tekbîr*, ce qui rend l'animal pur, au lieu d'en faire une charogne (مردار). Cf. page 33, note 15.

[7] Afẓal Khân touchait une pension des Anglais. (Voir l'introduction.)

[8] Pour que les Anglais l'entretiennent. Se rappeler que Maḥmûd est un poète gouvernemental.

[9] Je ne suis pas sûr de la traduction de cette strophe dans ses détails. Le sens général est clair et nous explique la cause de la haine de Maḥmûd : c'est qu'il était venu (de Kâṭlang, sa patrie?) chercher un patron en Afẓal Khân et que celui-ci n'avait pas été aussi généreux qu'il l'attendait.

[10] On attendrait plutôt : tu aurais été heureux si c'était Khûshḥâl Khân qui avait payé. Khûshḥâl, l'illustre ancêtre d'Afẓal Khân, grand poète et grand seigneur, aurait compris le génie de Maḥmûd et l'aurait payé suivant ses mérites.

100

BALLADE DE LA GÛJARE.

«Dans le pays des Yûsufzais il y a un village près de Mardân[1], appelé Gûjarû Gaṛî, où habite toute la population Gûjare (du pays)[2]. Il y avait dans ce village une femme nommée Pânaî, telle qu'il n'y avait point dans le temps de beauté pareille. La réputation de sa beauté s'était répandue en tout lieu; des centaines d'hommes étaient amoureux d'elle. Or il y avait à Mangal-Tâṇa un Sayyid nommé ʿAbbâs Miyân. Après des luttes, des procès, des difficultés, des corruptions sans nombre, il l'enleva de Gûjarû Gaṛî et la conduisit à Panjtâr auprès de Fatḥ Khân[3]. Quelque temps plus tard il la ramena dans son village de Mangal-Tâṇa. Muḥammad Khân, de Mardân, était aussi amoureux d'elle. On en a chanté beaucoup de ballades : en voici une, écoutez-la.»

Cette notice obscure est insuffisante pour comprendre la ballade; ajoutons qu'ʿAbbâs s'était réfugié à Panjtâr par crainte de Muḥammad Khân; que Fatḥ Khân ne put voir son dépôt sans être féru à son tour, chassa ʿAbbâs et voulut jouer le rôle de troisième larron.

Dans notre traduction, la division du dialogue et les attributions aux divers personnages sont purement hypothétiques.

1. ʿAbbâs. Cette Laila au teint de rose est perdue pour son ami; les pleurs la suivent sur tous les chemins.

Ô Gûjare, ne fais pas ainsi, remonte ici de Panjtâr, que ton orgueil s'abaisse comme ceci[4].

La Gûjare. J'en jure par Dieu, je ne ferai point son désir[5]. La souffrance est le sort de toute ma vie. Hotte au dos, faucille en main, je coupe l'herbe pour lui : ainsi s'est perdue ma vie.

Je ne lui céderai pas ces tresses ointes de parfum, ces lèvres de

[1] Hôti Mardân, localité célèbre par ses débris buddhiques.

[2] Les *Gûjars*, caste hindoue.

[3] Voir page 6, note 3.

[4] Le chanteur fait le geste de baisser la main.

[5] A Fatḥ Khân.

brocard : j'ai l'appui du Otmân et des Gadûns. Un de mes messagers est allé jusqu'à Kâbul et au Khorâsân : vois quelle est ma force.

2. Fath Khân. Que ta force s'écoule comme l'eau, ô meurtrière! Tu n'écoutes pas les conseils. Tu as pris plaisir à produire tout ce mal.

'Abbâs. Bravo à toi qui te tiens ferme dans ta promesse et as mis ta tête à l'enjeu!

Fath Khân. Ô fille de Nâ-Muslim, Maḥbûba [6], bourreau des cœurs, tu as emporté (?) [7] bien des têtes : tu as perdu ces deux frères de Panjtâr [8] ; ils sont devenus prisonniers de la mort.

3. La Gûjare. Je ne ferai pas un pas du côté de cet amant infâme, j'en ai fait le serment, mon bien-aimé. J'ai pris le conseil de mes amis et de celles de mon âge, et j'en ai juré ainsi, mon bien-aimé. Pourquoi mon père m'appelle-t-il pour me donner à cet efféminé? Oh! j'ai bien souffert, mon bien-aimé.

Ce que j'ai été, tu l'as été aussi; pauvre misérable, j'ai ruiné une maison prospère.

4. 'Abbâs. Pourquoi me dis-tu ces folies? Voici venir à ton secours mes Ra'ias, fantassins et cavaliers.

La Gûjare. Tu ne vois pas dans quel état je suis, la douleur a fait de moi un roseau desséché; la douleur a fait de moi un charbon ardent.

'Abbâs. N'entends-tu pas le cliquetis de l'épée, ô ma reine? J'ai péri sur cette montagne avec toi. Je lance des flèches; viens, compte les coups, j'en ai tué trois ou quatre.

[6] Maḥbûba, qui a fait périr les six frères de Jalâd. (Voir Ballades XLVIII et XLIX.)

[7] Texte corrompu.

[8] Des amis de Fatḥ Khân morts dans sa querelle.

5. ʿAbbâs. Ô ma toute bonne, ne fais pas de choses tortues, marche droit.

La Gûjare. Je suis une Gûjare de Paṭvâṛ [9]. Si quelqu'un dit le contraire, il lui en coûtera et je deviens femme de bazar.

ʿAbbâs. Je te trancherai la tête.

La Gûjare. Assieds-toi tranquillement, repose-toi, tu es le rossignol du bosquet.

ʿAbbâs. Moi, étranger, je suis venu vers toi, bourreau des cœurs; donne-moi tes lèvres et ne crie pas ainsi.

101

LA MORT DE NAʿÎM SHÂH.

BALLADE DE YÂSÎN.

Naʿîm Shâh est le type du *clephte* afghan. Son frère ayant été insulté par le Kôṭvâl (commissaire de police) de Naushahra et ayant porté en vain plainte au commandant anglais, Naʿîm Shâh avertit le commandant qu'il viendra prendre réparation et le soir même envahit Naushahra à la tête de cent hommes, livre la ville au pillage, s'installe en juge au Kôṭvâlî, commence à condamner et à pendre; troublé dans ses opérations par les troupes anglaises mises enfin en mouvement, il s'échappe dans la montagne et se livre à une série d'exploits que la trahison seule put arrêter. Surpris dans son sommeil, il fut blessé à mort avant d'avoir pu se mettre en défense. (*Lettres sur l'Inde*, 143-147.) Il devint le héros favori des ballades populaires.

1. Les hommes sont tombés sur lui [1] à l'improviste et l'ont fait prisonnier. — Naʿîm Shâh était le faucon des montagnes noires; il était l'homme au grand cœur. Le bruit de sa mort est venu. A l'improviste retentit le bruit des fusils.

[9] Les femmes de Paṭvâr sont célèbres par leur beauté et leur vertu.

[1] پې *pé*, pour پرې *pré* dans toute la ballade. Cf. *téna*, p. 64, n. 1.

2. Les coups sont partis sur lui de la main de Dieu; car sa force à lui était plus grande que celle d'un navâb. Il ouvrit ses yeux endormis et cette fois les coups du tigre manquèrent.

3. Le tigre dit de cette façon : « Oh ! si la lutte était dans la plaine ! C'est le regret qui me reste au cœur. » La Mort l'a amené à Kôhî : qui pouvait l'aider?

4. La Mort dit : « Ne va pas plus en avant ! c'est ici, sous cet arbrisseau de vigne. » Les ennemis sont venus sur lui de tout côté. Ces gens-là n'ont pas la crainte de Dieu. Il périt.

5. Ce que le destin a écrit ne se change pas. Ces gens-là n'ont pas la crainte de Dieu. Que la malédiction tombe sur eux ! Il avait encore le souffle au corps lorsque parut le Thâṇadâr [2].

6. Le Thâṇadâr lui dit : « Dis-moi pourquoi tu t'es endormi hors de saison. Les fusils t'ont dévoré de loin. » Il expliqua tout au Thâṇadâr, puis expira.

7. Il expliqua tout exactement. On le porte au kôṭî [3] de Pêsh̲avar. Là tout le monde apprit la nouvelle. Ils contemplent la face de Na'îm Shâh; tout le peuple de la ville était là.

8. On s'assembla au kôṭî pour le voir; ô Bahâdur, ta maison est sans héritier. Il n'y aura jamais de héros comparable à Na'îm Shâh, et le Gouvernement anglais fut fâché de sa mort [4].

9. Sa mère est sortie de la maison [5]. Devant l'Anglais elle se tenait debout, tête nue. J'en ai du chagrin noir le cœur.

Yâsîn dit : On entassa sur son cadavre des tumulus de terre.

[2] Le chef de police.

[3] Au poste de police.

[4] Sans doute : il aurait voulu l'avoir vivant pour le pendre.

[5] Ce que ne fait jamais une femme afghane.

102

LE CHEMIN DE FER.

BALLADE DE MAḤMŪD JĀN.

Composée à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer d'Aṭak (Attock) à Pēshavar (vers 1880), dernier tronçon de la grande ligne qui met Calcutta à trois jours de la frontière afghane.

1. Il est une chose merveilleuse qui va et court sur le sol; elle n'a point de pieds ni de mains et va aussi bien en arrière qu'en avant.

Il est une chose merveilleuse qui vient d'être inventée; c'est un grand prodige. C'est une invention des Anglais; c'est un des signes du jugement dernier[1]. Il y a là des vis en masse, mais c'est la force du feu qui fait le plus. On marche ainsi en toute sûreté.

Il y a deux moments de départ, l'un le soir, l'autre au matin. Elle n'a point de pieds ni de mains et va aussi bien en arrière qu'en avant.

2. Mon élève, prête l'oreille. Vois, il y a trois sortes de voitures. Dans la première classe et la seconde sont assis les grands, mon frère; dans la troisième sont assis les petits, côte à côte. Quand elle s'ébranle de place, elle va en hennissant comme un âne.

3. Quand elle s'est ébranlée de place elle va jusqu'à Aṭak. Elle fait la marche en une heure et en revient de nouveau. Si vous voulez partir, comptez l'argent que vous devez. Elle marche par des organes de fer et va par ingénieux artifice.

4. Il y a une chose merveilleuse qui va et court sur la terre.

La machine est en fer ainsi que tous ses organes. Là se tiennent

[1] De la fin du monde.

debout un Anglais[2] et des faces noires du Panjâb[3]. Laissez de côté cette invention, regardez-en une autre, les nouvelles qui vont sur un fil.

5. Mon élève, si tu es intelligent, arrête-toi à Aṭak. Les Anglais ont bâti là pour le chemin de fer un pont nouveau[4]. Ils y ont dépensé des roupies sans nombre, à n'y pas croire. J'en ai composé une ballade et maintenant je la chante hautement et tout le monde dit qu'à Aṭak on la retiendra bien.

Elle n'a point de pieds ni de mains et va aussi bien en arrière qu'en avant.

6. Maḥmûd Jân dit : J'ai bien dit la vérité; tout Mollâ en est bien informé. Tout le monde y court, pour de l'argent ou gratis; elle vole dans l'air.

Quelque beau jour, aujourd'hui ou demain, elle s'en ira vers Khaibar.

Elle n'a point de pieds ni de mains et va en arrière aussi bien qu'en avant.

103

LA MORT DE ÇUḤBAT KHÂN.

MIÇRÂ'S.

Voici l'histoire de Çuḥbat Khân d'après la tradition du pays.

Çaddâr Dîn, d'Alaḍanḍ, dans le pays de Çvât, était allé chercher fortune dans l'armée anglaise. Il se distingua et s'éleva au grade de Çûbadâr Bahâdur. Il s'enrichit assez au pillage de Delhi pour prendre son congé, épousa une femme musulmane de l'Hindûstân et reprit le chemin d'Alaḍanḍ.

Il avait un cousin nommé Çuḥbat Khân : informé du retour de Çaddâr et de la fortune qu'il avait faite, et ne pouvant supporter l'idée que son cousin serait plus

[2] Un Anglais, le mécanicien.

[3] Les chauffeurs.

[4] Le fameux pont d'Attock.

grand personnage que lui dans le village, il alla au-devant de lui avec quelques bandits, le surprit endormi sous un arbre et le tua. Il enleva la femme de Çaddâr qu'il voulut forcer à l'épouser : elle se déclara plutôt prête à mourir. Elle s'enfuit dans l'Inde et alla demander justice à l'ancien commandant de son mari, qui se déclara impuissant et lui offrit une pension.

Voilà Çuḥbat Khân devenu le Crésus du village; il donne des fêtes, car il est généreux et hospitalier. Mais sa femme est bien fanée, il lui en faut une plus jeune; il va courtiser Taṛkâṇî, fille de Sumbal Khân, du pays de Bâjauṛ. Le mariage se prépare : il part avec des bijoux (les bijoux de Çaddâr Khân), en habits de fête, et la tête parée d'un de ces magnifiques turbans comme les aiment les gens de Çvât, un turban de quarante *gaz* de long.

Sa première femme veut se tuer, puis se ravise. Le Çûbadâr de Delhi avait un autre cousin, Shêr Dil Khân, de Palaî, qui n'avait rien eu des dépouilles. Elle lui fait dire : «Çaddâr Dîn était ton cousin, Çuḥbat Khân a pris toute sa fortune pour lui, à toi d'aviser.» Shêr Dil Khân va se poster sur le passage de Çuḥbat Khân qui se rendait chez sa fiancée, et l'assassine. Du blanc turban de quarante *gaz* il fit des fichus qu'il distribua aux femmes de Palaî.

Les poètes ont composé beaucoup de complaintes sur le malheur du pauvre Çuḥbat Khân. Voici quelques Miçrâʿs que l'on chante sur l'accompagnement de la flûte et qui font pleurer les cœurs sensibles.

1. Sa mère va de toit en toit[1] : «Çuḥbat Khân, mon fils, les hôtes sont arrivés.»

2. Sa mère va de toit en toit : «Çuḥbat, ô mon fils, tu m'as fait tomber devant mes rivales[2].»

3. Il avait quatre maisons, quatre portiques; et à la mère de Çuḥbat Khân personne n'a donné un escabeau[3].

4. Ce n'était point la mère de Çuḥbat Khân, c'était une marâtre, car elle n'est point devenue folle et ne s'est point couverte de haillons[4].

[1] Les femmes ne vont pas dans la rue : elles passent d'une maison à l'autre par le toit; les toits des maisons afghanes sont plats.

[2] Ses ennemis vont la dépouiller. Cf. le Miçrâʿ suivant.

[3] Les parents de Çuḥbat Khân ont pris tout ce qu'il a laissé; la femme ou la mère, en droit afghan, n'a droit à rien.

[4] Ce Miçrâʿ et le suivant viennent d'un ennemi de la mère de Çuḥbat.

5. Sa mère a dormi sur les nattes blanches et les blessures de Çuḥbat Khân étaient pleines de sang.

6. Çuḥbat Khân est mort; il s'est désolé : «Je n'ai point usé les présents[5] de la fille de Sumbal Khân[6].»

7. Çuḥbat Khân est mort; il s'est désolé : «Je n'ai pas épousé la fille de Bâjauṛ avec étendards[7].»

8. Taṛkâṇî a pleuré à sa mère : «Mes présents nuptiaux sont venus et ils m'ont quitté[8].»

9. Taṛkâṇî a pleuré à sa mère : «J'avais une fleur au sein et au matin elle s'est fanée.»

10. Taṛkâṇî a pleuré à son beau-père : «Oncle, les clous de mes anneaux de pied ont été brisés[9].»

11. Si grand était le turban de Çuḥbat Khân, on en a fait des mouchoirs pour toutes les filles de Palaî.

104

MIÇRÂʿS DE LA FILLE D'ʿABBÂS KHÂN.

ʿAbbâs Khân, de Nandihâr, avait fait de son village le refuge de tous les bandits *Rayas* qui avaient eu maille à partir avec la justice anglaise. Le Député-commissaire

(5) داج tout ce que la femme apporte au mari, les présents que son père fait au fiancé : h. دیجا (p. دهیز).

(6) Sa fiancée; il n'a pas eu le temps d'user (زار کړل) ses présents.

(7) Le mariage se célèbre avec grand déploiement de drapeaux et d'artillerie.

(8) Les parents de son fiancé lui ont repris tous ses présents. Au figuré, son fiancé, à peine venu, lui a été enlevé.

(9) On lui reprend les anneaux de pied donnés par son fiancé.

IMPRIMERIE NATIONALE.

de Hazâra, le colonel Waterfield, lança contre lui son cousin, Samandar Khân, de Çvât, petit-fils de Habibullah, qui est ami des Anglais et a des terres à la fois dans le *Yâghistân* et en territoire anglais. Samandar, aidé par son beau-père, Muzaffar Khân, attaque le village d'ʿAbbâs, Hêl, et brûle sa maison.

L'année suivante ʿAbbâs reprend l'offensive, tombe sur la ville de Jabar en territoire anglais, la pille, enlève un Hindou. Samandar lui envoie des remontrances; ʿAbbâs répond : «Comment puis-je vivre autrement qu'en pillant; donne-moi ton village de Raj Duari et je ne pillerai plus.» Samandar avait un village en terre anglaise, le village de Batal. Il répond : «Viens à Batal, je te donnerai le village.»

ʿAbbâs, confiant, vient à Batal avec une bande de ses sacripants; il est reçu et fêté par son cousin, qui tue un buffle en son honneur; mais au dessert il est fait prisonnier avec ses hommes et livré aux Anglais. Ses hommes furent pendus et lui-même envoyé prisonnier à Raval Pindi, plus tard à Lahore (tradition orale).

Ses fils se réfugient chez Arslâ Khân, chef des Alais, ennemi juré des Anglais. Pendant la guerre de Kâbul, comme il ne restait qu'un régiment dans le Hazâra, Arslâ Khân fond sur Batal, le pille, enlève douze Hindous; il faillit enlever Samandar lui-même. (Cf. Paget and Mason, l. l, p. 21.)

La fille d'ʿAbbâs Khân dit à ses frères :

1. Allez chez les Firangis et dites-leur : Qui jamais a pris la vie d'un Khân pour celle de quelques paysans[1]?

2. Mais dans la geôle même des Firangis ʿAbbâs Khân a fait prouesse avec son épée égyptienne[2].

3. Dans la geôle des Firangis ʿAbbâs Khân est assis prisonnier; mais ses serviteurs ont livré bataille.

4. Dans la geôle des Firangis ʿAbbâs Khân se consume du regret de la patrie.

[1] Le meurtre de quelques Hindous vaut-il la liberté d'ʿAbbâs Khân.

[2] Par la main de ses fils; voir l'introduction.

105

LE PETIT GARÇON QU'ON VEUT MARIER.

BALLADE DE KARÎM.

1. Je ne suis qu'un petit garçon, père, pourquoi me maries-tu? Hai! hai! le matin j'ai si froid[1].

Je ne suis qu'un petit garçon, père; écoute cette prière de moi : ne donne pas mon bien[2]. Une femme n'a pas de honte[3], les gens et la famille me crieront pouille et je ne suis pas assez fort.

J'entends que par derrière moi[4] tu arranges la chose. Je ne suis qu'un petit garçon, père; pourquoi me maries-tu?

Ma femme ne me connaît pas, elle se fait des rêves d'un mari. Hai! hai! le matin j'ai si froid.

2. — Mon fils, nous te donnerons une fille en mariage, nous te choisirons une fille de noble famille. Ne meurs pas d'effroi, nous te ferons d'avance chauffer une cruche d'eau[5]. Les gens se riront, fainéant, de te voir faire tant d'histoires.

— Je ne suis qu'un petit garçon, père; pourquoi veux-tu me marier?

— Ce sera une belle maison que la tienne où me naîtront des petits-fils.

— Hai! hai! le matin j'ai si froid.

3. — Père, pourquoi dis-tu ces paroles de peu de sens et veux-tu

[1] Le Musulman, après tout rapport conjugal, doit faire une ablution complète (*ghosul*, غسل; le mot غسل est même devenu un euphémisme pour غوول ou جماعت) : l'enfant est effrayé de l'eau froide du *ghosul*.

[2] En cadeaux à la fiancée.

[3] Elle se plaindra de sa déconvenue.

[4] پشی شا, *pashé shâ*, corrompu (par assimilation?) de *pasé shâ*.

[5] به تودة وو *ba tódavi*, nous ferons chauffer, آگاوو *âgâvi*, d'avance.

consommer ta honte? Ce sera à toi de lui noircir les yeux et de lui arranger les tresses[6]. Toute ta vie, ô mon père, tu auras à servir ta belle-fille.

Je ne suis qu'un petit garçon, père; pourquoi veux-tu me marier?

4. Mon trait a manqué, comme un mort que l'on emporte de la ville.

Hai! hai! le matin j'ai si froid.

Mon fils, regarde : qui a jeté sur toi le mauvais œil? Tu ne vaux pas une plume d'oiseau. Tu ne tiens pas compte en ton cœur d'une seule de mes paroles. Va-t'en, sauve-toi, bête brute! Je n'ai plus à me soucier de toi. A présent tu travailleras dur pour moi.

— Je ne suis qu'un petit garçon, père; pourquoi veux-tu me marier?

Karîm dit : lâche, c'est là une conduite de vieillard.

— Hai! hai! le matin j'ai si froid.

106

PROCÈS D'AMOUREUX.

BALLADE DE ZARÎF KHÂN, DE PÊSHAVAR.

Les amants afghans, pour arriver à leurs fins, ont des moyens parfois étranges. Ils se procurent, soit en pénétrant eux-mêmes dans la chambre de leur cruelle, soit par l'intermédiaire d'une domestique, quelque pièce de toilette intime, ou une boucle d'oreille, l'anneau de nez, et la pauvrette se perd pour éviter d'être compromise[1].

[6] De lui faire sa toilette : lui-même ne saurait comment s'y prendre.

[1] «Un amant entreprenant peut obtenir celle qu'il aime sans le consentement de ses parents, en s'arrangeant de façon à couper une de ses tresses, à lui arracher son voile, ou à jeter un drap sur elle en s'écriant qu'elle est sa fiancée. Ces démarches, supposées faites d'accord avec la jeune fille, détournent tout autre prétendant de se déclarer et disposent les parents à l'accorder au prétendant déclaré; mais comme elles ne l'exemptent pas de la

L'héroïne de notre ballade, qui a sans doute appris à l'école anglaise (Pêshavar est anglais) la puissance de la légalité, appelle son amant en justice. Nous avons ici probablement l'écho d'un fait divers de *kachehri*.

1. Mon ami, mon *pêzvân*[2] est dans ta poche; j'en ai eu la conviction[3] hier soir.

Mon ami, tire[4] mon *pêzvân* de ta poche et rends-le-moi; j'ai demandé à l'entremetteuse[5].

J'ai peur de mon père; quand il le saura, ma vie sera terrible.

Mon ami, mon *pêzvân* est dans ta poche.

2. Mon ami, je t'en prie, rends-moi le *pêzvân* de ta poche; j'en jure par Dieu, je ne te lâcherai pas.

J'irai chez le juge, je lui pleurerai. Qui aura le dessus? Certainement tu seras mis à l'amende.

Mon ami, mon *pêzvân* est dans ta poche.

3. Mon ami, mon *pêzvân* était dans ta poche. Je remplissais ma cruche[6], je t'observais.

Pour que tu ne le nies pas, voici le Qorân[7].

Mon ami, mon *pêzvân* est dans ta poche.

4. — Mon amie, tu me défères le serment sans que j'aie péché. Je suis resté au lit jusqu'au matin[8].

nécessité de payer le prix de la femme et que quelques membres de la famille peuvent le prendre comme un affront, on y a rarement recours, et, à défaut du consentement des parents, le plus simple est d'enlever la jeune fille.» (Elphinstone, *Caubul*, I, 239.)

[2] Mon anneau de nez.

[3] كمان نبنتلى دى «l'idée s'est enfoncée». Noter la rime pêzvân — mâshâm.

[4] مارا, pour مارَ, semble être formé sur l'hindûstânî *mârnâ*, littéralement «frapper» (afghan وهل ; p. زدن).

[5] Qui m'a dit que tu l'avais.

[6] A la rivière ou à la fontaine où les jeunes filles vont le matin ou le soir et où elles rencontrent leurs amants (LXXVII, 3). C'est là qu'il a dérobé le *pêzvân*.

[7] Jure, si tu l'oses, que tu ne l'as pas pris.

[8] ان pour عين, exactement, juste.

Tout ce que tu me dis n'est qu'une mauvaise querelle. Comment te l'aurais-je dérobé comme tu le dis?

— Mon ami, mon *pêzvân* est dans ta poche.

5. — Mon amie, si tu vas chez le juge, je n'ai pas peur; ô ma charmante, je ne rougis pas.

Car je ne suis pas un voleur, j'en témoigne.

Le sort de Zarîf khân a été mis sur le feu[9].

Ô mon ami, mon *pêzvân* est dans ta poche.

107

LES FEMMES AFGHANES[1].

GHAZAL DE MÎR AFẒAL.

1. Ô Seigneur, les amantes ont (toujours) été perfides et les amants pleurent à toute heure.

2. A Kashmîr, il y a des belles qui montent en balançant leurs tresses comme la corde de la balançoire.

3. A Muẕaffarâbâd la beauté est inconnue, mais toutes les jeunes filles[2] de Bamba sont éblouissantes.

4. A Bâlâkôṭ ce sont de vraies tiges de santal; il faut voir comme elles accolent leur amant.

5. Les femmes de Paklî sont laides et sans teint, ...[3], de petite taille et . . . . .[4].

(9) Il est consumé du mal d'amour.

(1) Ou plus exactement : du Hazâra et des régions voisines.

(2) جونه *jûna*, pluriel de جون *jûn*, variante de جن *jen*.

(3) مچ بنړکي, *mac baṇaké;* littéralement : «ont des ailes de mouche», idiotisme dont j'ignore le sens précis.

(4) پوکړي *pôkaṛé*, qui crache (?).

6. Les femmes de Bafa se pavanent fièrement; elles vont à l'eau, le soir venu, deux à deux[5].

7. Les femmes d'Agror ne sont pas à la toilette[6]; jour et nuit elles ont la houe[7] à la main.

8. Les femmes de Kônsh ne méritent pas l'amour, mais celles de Jabûṛaî sont fascinantes.

9. Dans le Nandihâṛ les femmes de Dôdâl sont charmantes; mais de toutes, les plus jolies sont à Pâgôṛaî.

10. Les femmes de Ṭakraî vont la tête échevelée; une aune de coton leur coule du nez.

11. Les femmes de Dêsha sont douces comme le sucre, et les femmes de Gajbûṛaî sont des qalandar[8].

12. Les femmes de Thâkôṭ sont des colombes de Baghdâd[9], elles ont le *kanâti*[10] aux pieds et l'*ôḍanaî*[11] sur la tête.

13. Les femmes d'Alâî sont dégoûtantes; elles n'ont point de teint; hiver et été elles ont pour tout vêtement une couverture de lit.

14. Leur visage est noir de fumée; elles sont impures[12]; mais belles sont les . . . . .[13] de Jûjûṛaî.

(5) Cf. cvi, 3, note.

(6) خیوه *khêva*, écrit phonétiquement pour شیوه *shêva*.

(7) گودنړۍ, *gôḍaṇai*, de گود *gôḍ* (*gôḍ kavul*, essarter).

(8) Probablement «pieuses et chastes».

(9) L'espèce la plus délicate.

(10) Sorte de velours qui forme le dessus des babouches.

(11) Petit voile de femme.

(12) جنبی; ne font point de غسل après le جماعت. Cf. cv, note 1.

(13) گنگاټی, *gangâṭai* ?

15. Les femmes du Kôhistân sont toutes des Péris; à Paṭaṇ sont les femmes au long cou, merveille à voir.

16. Les femmes de Kāṇâ et de Ghurband font paître les brebis; les femmes de Lêlôraî portent le voile[14].

17. Les femmes des Âzî-Khails sont les Houris du Paradis, qui ont trouvé leurs palais sur la terre.

18. Les femmes des Bâbûzais et des Makhûzaîs sont nobles entre toutes, avec leur tresse ṇoire[15], leurs yeux noirs et leurs blanches *daṛaî*[16].

19. Si les femmes des Cagharzais ont si gros ventre, la cause en est qu'elles se nourrissent de concombres[17].

20. Les femmes des Akâzais sont toutes des vachères; quand elles se marient elles apportent en dot des sacs de paille.

21. Les femmes des Ḥasanzais sont des battants de sonnettes[18]; elles vont s'amuser à la fête[19] les cheveux oints.

22. Les femmes des Amâzais, quand elles se parent, coupent le cœur de leurs amoureux à coups de couteau[20].

23. Les femmes de Gandap ont la poitrine molle comme des *pashmina*[21]; ce sont toutes des lectrices du Qorân et des Mollâṇîs[22].

(14) Elles sont *parda-nishîn* et ne sortent pas de la maison.

(15) *Orbal*, proprement, cheveux rabattus sur le front.

(16) *Daṛaî*, «Gilt or ornamented paper used by females in place of ornaments and jewellery, and stuck on the forehead. (Raverty, s. v.)

(17) *Pilóṛaí* ou *palóṛaí* (en persan *bádrang*). On dit que le concombre, étant plein d'eau, fait grossir ceux qui s'en nourrissent.

(18) Toujours à chanter.

(19) La grande fête qui termine le Ramaẓân, le *'îd uz-zohd.*

(20) Tant elles sont séduisantes.

(21) *Pashmîna*, vêtement de laine, peau de mouton.

(22) Une Mollâṇî est une femme savante comme un Mollâ et qui enseigne le Coran aux filles et aux femmes.

24. Les femmes de la Plaine[23] sont de vrais rossignols et elles se couvrent du voile même dans la chambre la plus intime.

25. Des femmes de Bunêr que te dirai-je? Je ne serai pas rassasié d'une seule bouchée.

108

CHANSONS DE NOURRICE ET BERCEUSES.

I

POUR ENDORMIR L'ENFANT.

Par Dieu, ne venez pas ici, voleurs[1]! Il y a là-bas une caisse pleine de sucre d'orge.

Par Dieu, ne venez pas ici, voleurs! Ma petite fille[2] est endormie comme une fleur dans l'exposition.

Par Dieu, ne venez pas ici, voleurs! N'allez pas sur le bas côté du mur[3]. Allez tout doucement sur le haut côté du mur; il y a là une boîte pleine de roupies.

Par Dieu, chat, va-t'en. Ne venez pas ici, voleurs! Mon petit garçon est endormi comme une boîte de sucre d'orge.

II

Quand l'enfant pleure et demande son riz, la mère ou la nourrice le balance haut et bas dans les bras en chantant :

Tout riz, tout riz; le riz de la bonne terre a mûri; ton frère va t'apporter du riz dans le coin de son mouchoir.

— Prends, mère, il n'y en a point de pareil.

[23] Du pays des Yûsufzais. (V. I, 17, note.)

[1] Afin de ne pas éveiller l'enfant.

[2] Ou selon les cas : mon petit garçon بچی ... دَی

[3] Le bas côté est celui qui regarde au levant; le haut côté est celui qui regarde au couchant (direction de la Qibla pour un Afghan); l'ouest se dit نور پریواته, coucher du soleil, ou قبله خوا, côté de la Qibla.

III

Tes deux grands yeux sont comme les étoiles du ciel;
Ton blanc petit visage est comme le trône de Shâh Jihân;
Tes deux bras délicats sont comme des lames d'Irân;
Et ta taille délicate est comme l'étendard de Salomon.
Ma vie pour toi! ne pleure pas!

IV

Hélas! hélas! qui a battu mon enfant?
On l'a frappé des coups sur les reins.
Il est revenu en pleurant à la maison.
Sa mère est occupée à carder et l'on a retenu son père par force (?).
Hélas! hélas! qui a battu mon enfant?

V

En berçant l'enfant :

Berce, berce, bercelonnette! La joue de Pîrkhân[4] est blanche! Berce, berce, bercelonnette!

VI

En le faisant sauter dans les bras :

Akh! saute, saute, saute encore.
Le bout de ton nez est comme le Narkacôr[5].
Que jamais ta mère n'ait de chagrin pour toi!
Ni ton père à souffrir pour toi!

[4] Nom de l'enfant.

[5] Ou *kacôr* mâle : semble être le nom d'une plante qui est employée en médecine (دارو; cf. le dernier vers). Est-ce l'hind. *khajûr*, le dattier?

Parmi les arbres tu es le santal,
Et parmi les oiseaux, le faucon.
Parmi les fleurs en bouton, tu es la plus belle,
Et parmi les plantes guérissantes, le Narkacôr.

VII

Quelqu'un, quelqu'un me frappe avec l'arc d'un *gavâz*[6], d'un gavâz.
Ô Seigneur! donne-moi un fils qui dise papa! papa!
Que (sa mère) le lave dans le lait!
Qu'elle le frotte avec le beurre!

Qu'on l'appelle à la mosquée!
Que le Mollâ lui apprenne à lire!
Et que les étudiants l'embrassent!

VIII

LA BERCEUSE DU SIKH.

«On raconte qu'au temps de la domination des Sikhs, un Sikh enleva de force une jeune fille des Yûsufzais et l'emmena dans son pays. Un an après, les frères de la jeune fille apprirent que ce Sikh avait emmené leur sœur à Lahore. Ces frères étaient au nombre de quatre; ils se rendirent tous quatre à Lahore. Arrivés là, ils s'enquirent de l'état des choses chez le tyran Sikh; on leur dit : «Le Sikh a eu un fils de cette jeune fille Afghane.» Ils en furent très irrités. Quand ils furent près de la maison du Sikh, leur sœur reconnut ses quatre frères. En ce moment le mari, s'étant enivré, était couché insensible sur le lit. Elle mit son enfant dans son berceau et par des signes et par le chant de la berceuse elle fit entendre à ses frères ce qu'ils avaient à faire. Ses frères, ayant compris, entrèrent, prirent tout l'argent du Sikh. La femme noircit les yeux de l'enfant[7] et le laissa dans le berceau;

[6] *Gavâz*, le fouet?

[7] Avec le kohol (en afghan رانجه, *rânja*) : «Le kohol, me dit mon Munshi, est à la fois un ornement et un remède. Un ḥadîth ordonne à tout fidèle de se mettre du kohol tous les soirs avant de se coucher.» Mon Munshi a quarante-trois ans; mais sa mère insiste tous les jours pour lui mettre du kohol, malgré sa résistance, car il craint que les Çâḥibs

puis elle s'enfuit avec ses frères dans le pays des Yûsufzais et ils emportèrent tous les biens du Sikh et tout ce qu'il y avait d'argent comptant dans la maison.

1. *Ṭâṭai zangûṭai* (berce berce, bercelonnette!), ne venez pas, voleurs, ne venez pas par le bas côté, venez par le haut côté, doucement!

2. *Ṭâṭai zangûṭai!* il y a deux chiens à l'intérieur, je les ai attachés avec des courroies.

3. *Ṭâṭai zangûṭai!* sur le trépied sont les cruches; je les ai fermées avec les coupes [8].

4. *Ṭâṭai zangûṭai!* il y a à l'intérieur un petit panier, il est plein de souverains.

5. *Ṭâṭai zangûṭai!* il y a ici un ours endormi, doucement venez, doucement.

6. *Ṭâṭai zangûṭai!* le païen est ivre et ne s'est pas aperçu de votre arrivée.

7. *Ṭâṭai zangûṭai!* S'il s'aperçoit à présent, il n'y aura pas de salut dans votre infortune.

8. *Ṭâṭai zangûṭai!* le païen est un ivrogne, il ne s'aperçoit pas du bruit.

9. *Ṭâṭai zangûṭai!* je laisserai ici l'enfant et je n'en pleurerai pas [9].

ne se moquent de lui. Il oublie que l'Islâm strict condamne le fard et damné ceux qui s'en servent.

[8] Dans les maisons hindoues, sous la vérandah, il y a un trépied de bois à plusieurs étages (en hind. *tipai* = trépied; en afghan *kaṛvanjai* ou mieux *gaṛvanjai*, de l'hind. *ghaṛvancâ*) : chaque étage porte une cruche d'eau à boire (*mangai*, hind. *ghaṛa*, p. *sabû*), que l'on ferme avec une coupe de métal (*kaṭûrai*) : cette coupe a souvent une certaine valeur. La femme du Sikh invite ses frères à enlever les *kaṭûrai*.

[9] Ce genre de chansons à double entente est un genre tout à fait indien : elles font la

109

PRIÈRE FUNÈBRE.

« Quand un homme meurt, les femmes invoquent ainsi Dieu[1] devant le mort. »

1. Dans le jardin de fleurs d'or[2] se tient debout le pur Prophète ; son visage est d'un fin duvet.

Ayant revêtu des vêtements bigarrés, il est entré au Paradis. Sous l'ombre du ṭôba[3] une fontaine a jailli ; les fidèles y font l'ablution : les damnés passent devant elle.

2. Que le Seigneur te ramène, ô ami du Seigneur ! Les tiens ont grand besoin de toi.

Ton visage est plus brillant que la pleine lune ; le pur apôtre de Dieu est adorable.

3. Je pleure sur moi, je pleure sur toi, ton nom est invoqué. L'esprit s'en ira, il s'en va en son lieu, le corps gît à terre, amas de poussière.

4. Je pleure, j'appelle au secours, j'aspire à voir Allah. Une lumière est venue du Paradis, elle s'épanouit sur le Maître. Adorable est le corps du Maître ; mais il disparaît[4] de ce monde.

joie des Jats du pays de Multân. (O' Brien, *Glossary of the Multani language*, p. x.) On appelle ce genre, dans la rhétorique hindoustanie, *mukrî*, parce que la chanson consiste en un aveu que l'on peut nier (*mukarnâ*).

[1] Ou plus exactement : exaltent le Prophète, le plus grand des morts.

[2] Le Paradis.

[3] Le ṭôba ou arbre du Paradis. Chacune des feuilles du ṭôba porte le nom d'un homme dont le destin lui est lié ; quand la feuille jaunit, l'homme dépérit ; quand elle tombe, il meurt. De là, pour annoncer à un homme sa fin prochaine, l'expression : ستا د مرګ پاڼړه زيړه شوه, « la feuille de ta mort a jauni ».

[4] پناه, c'est-à-dire فنا.

Mère et père sont debout près de lui; nulle main d'homme ne peut rien (contre Dieu)[5]. Mets tes deux mains sur le nombril[6]; tous tes membrês, un à un, deviendront poussière.

Lève tes deux yeux, ta noire pupille sera pourtant aveuglée.

La pierre du sépulcre est lourde; les irréprochables[7] même descendent au-dessous d'elle.

5. Oh Dieu! si je t'avais vu; si j'avais vu la troupe du Prophète! Fût ma chair dévorée par les oiseaux, je n'aurais pas trouvé d'amertume dans la tombe.

6. Viens, ami, viens voir Dieu; le voir est plus doux que tout plaisir. Il a paré le Paradis avec les fleurs d'or; là coulent de pures rivières.

7. C'est le matin, il fait jour; la fine pluie de ta lumière tombe; les paresseux n'ont jamais assez de sommeil.

8. Ô Seigneur, *Lâ ilah*[8] est ton beau nom. Je rôde autour de ton jardin. Combien il est beau de voir Dieu! Ô Allah! ô l'Être! ô Seigneur! ne m'écarte point de toi; car si je suis loin de toi, qui pourra m'être bon à rien?

(5) L'homme ne peut rien contre Dieu. Cf. cxiii, 40 : د خدای په کړو (کړلو =) لاس د هیچا نه رسیږی «Nulle main d'homme ne s'étend sur ce que Dieu a fait».

(6) Cf. Ballade I, 13.

(7) *Mauçûmân*, c'est-à-dire les Prophètes.

(8) *Lâ ilah* «Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son Prophète.»

110

PRIÈRES FUNÈBRES.

«Quand un parent meurt, les femmes entre elles invoquent le nom de Dieu sur le mort comme il suit» :

1. Allah! grand est ton amour pour moi, mon amour pour toi! L'enseignement[1] de Bâbâjî Çâḥib[2] est comme une épée aigüe.

2. Il a été saisi dans l'amertume de l'agonie. Allah, amène mon maître auprès de moi[3]. Ma foi a été parfaite : Seigneur, j'ai bonne nouvelle à t'apporter[4].

[1] تلقین, *talqîn;* c'est l'enseignement moral donné par le *Pîr* ou maître à son *Murîd* ou disciple. Exemple : le Pîr prend dans ses mains la main du Murid et lui dit :

ای سړی پس له دی بدکار مه کوه له وړنیو ګناهونو توبه وباسه

Le Murid répond :

ای پیر صاحب خما له وړنیو ګناهونو توبه ده پس له دی کوم کار چه له شریعت نه مخالف وی هیڅری نه به کوم ته خما په حق کښی دعا وکړه چه دین ته مِ زړه روښن شی

Le Pir reprend :

ای خدا دا مرید مِ په نیکه لار وآوړی او له بدو کارونو به ئی په خپل وضضل ساته

Le Pir : Ô homme, ne fais plus le mal; repens-toi de tes fautes passées.

Le Murid : Ô Pîr Çâḥib! je me repens de mes fautes passées : désormais je ne commettrai plus aucune des fautes contraires à la loi sacrée. Toi, prie pour moi, afin que mon cœur soit éclairé à la loi.

Le Pir : Ô Seigneur, conduis dans le droit chemin ce mien Murid et par ta bonté garde-le du mal.

[2] Le grand-père Çâḥib, c'est-à-dire le Çâḥib de Çvât. Cf. XIV, 2.

[3] Quand l'agonie est pénible, le mourant appelle le Pir qui l'a guidé dans la vie afin qu'il l'aide aussi dans la mort.

[4] Au moment de l'agonie, un ange vient interroger le mourant sur la religion; s'il répond bien, l'ange dit : «Ta foi est parfaite», et il est sauvé. (Cf. *Lettres sur l'Inde*, 261.)

3. Garde la lampe[5] allumée, ô disciple! Que jamais elle ne s'éteigne près de toi! Pénible et dure est la destinée de l'autre monde; que tu ne sois pas dans les ténèbres!

4. Les héritiers entrent dans sa maison; sa maison est désolée[6]. Hai! hai! c'est pitié. Vai! Allah! c'est pitié.

5. L'enfant est parti en pleurant ses jeux; le monde est désolé. Vai! Allah! c'est pitié.

6. Le jeune homme caresse de la main sa moustache; mais lourde est la pierre de la tombe. Vai! Allah! c'est pitié.

7. Cet étudiant qui s'en est allé en colère[7] ne reviendra pas. J'enverrais tout l'univers pour le supplier, il ne se laissera pas fléchir. Akhûn[8] jure qu'il n'y aura jamais dans le monde le pareil de Yaḥya[9].

8. Le Prophète des derniers temps[10] est revenu du Miʿrâj[11] couronne en tête. Ma vie pour le Prophète, beau comme la rose!

9. Il y eut grand bruit à la Mecque quand parut le Pîr, le Sultân, le Prophète. Ma vie pour le Prophète, beau comme la rose!

10. Gabriel est venu[12] et le Prophète s'en va vers l'Empyrée. Il chevauche sur Duldul[13] et ses amis[14] sont dans la joie.

[5] La lampe de la religion.
[6] روان pour وران.
[7] Comparer les vers de Firdausi sur la mort de son fils.
[8] Le maître du jeune homme.
[9] Nom de l'étudiant.
[10] Mahomet, qui est le dernier des prophètes.
[11] Mi'râj : l'ascension de Mahomet.
[12] Apporter le Coran.
[13] Plus exactement Borâq, le cheval ailé.
[14] Les quatre amis, les quatre premiers khalifes.

111

VOCÉROS.

« Quand une femme a perdu son père, sa mère, sa sœur, son frère, son mari, son fils, sa fille ou quelque parent, au moment des lamentations funèbres, elle prononce un vers, le mort étant étendu devant elle sur le lit, et les autres femmes assises alentour. Quand elle a fini ce vers, les autres femmes poussent des gémissements. Les parentes du mort prononcent ainsi des vers pendant une heure et les autres femmes assises alentour gémissent. Voici ces vers[1] » :

Pour un père :

Douleur ! douleur ! ô mon père !
Je ne te verrai plus, mon père.
Le monde est devenu néant pour toi, une fois pour toutes.

Pour un frère :

Ô mon frère ! à présent
Tu t'en es allé de nous,
Dans le chemin de la tombe !
Hélas ! douleur ! ô douleur !

Pour une sœur :

Ô ma sœur, belle comme la rose.
Il n'y avait point de jeune fille pareille.
C'est pourquoi je pleure, tête nue.

Pour une mère :

Ô ma mère, aux couleurs de rose,
Tu me gardais avec amour.
Pour toi je fais jaillir des larmes de sang,
Tout le monde peut me voir.

[1] Il faut noter que les vocéros sont défendus par l'Islam; les Afghans ne semblent pas s'en douter.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Pour un mari :

Tu étais le maître de ma vie.
Aussi pour moi un roi n'était qu'un mendiant.
Oh! c'était là le temps que j'étais reine.

Pour une fille :

Ô ma fille tant caressée,
Que j'avais si bien élevée,
A présent tu m'as quittée :
Ce monde est le lieu de l'affliction.

112

MIÇRÂʿS.

Le *Miçrâʿ* مصراع est un genre poétique très populaire chez les Afghans. Le *Miçrâʿ*, littéralement : « hémistiche », est un distique non rimé qui exprime une idée, un sentiment et forme un poème complet à lui seul. Les poètes, dans les luttes poétiques, font assaut de *Miçrâʿs*, soit cités, soit improvisés. Ils sont généralement amoureux et il y en a parfois d'une simplicité exquise. (Cf. nᵒˢ 6, 8, 10, 18, 23, 26, 28, 30, 42, 50, 61, 69, 76, 77, 88.) Quelquefois les *Miçrâʿs* vont en s'appelant l'un l'autre et forment alors dialogue et drame (nᵒˢ 3-4, 52-53, 64-68, 72-73; sur l'origine du *Miçrâʿ*, voir l'Introduction générale, ch. III).

1. Mon honneur et ma réputation, et ma tête et mes biens, je donnerai tout pour les yeux de ma bien-aimée.

2. Frappez ma tête, pillez mes biens, mais montrez-moi les yeux de celle que j'aime, et je donne mon sang.

3. Roses sont tes lèvres, blanches sont tes dents,
Tant qu'à te voir les anges du ciel sont confondus.

4. — Roses sont mes lèvres, blanches sont mes dents;
Je te les donne. Aux autres, je jette la poussière de la terre.

5. Viens, que nous soyons de nouveau ensemble réconciliés.
La mort vient derrière moi, il ne reste plus que la moitié de la nuit.

6. Ce qui est écrit dans le destin ne se changera pas,
Quand je ferais avec mes larmes refleurir l'arbre desséché.

7. Si je tire des soupirs de ma bouche, j'en incendierai les villages voisins.

8. Mon amie, au nom de Dieu, écoute ma plainte, tu m'as rendu fol.

9. Ton *salâm* est venu, mais toi-même n'es pas venu; je ne reçois de *salâm* que face à face.

10. Je traçais une lettre, j'ai écrit le nom de la bien-aimée
Et mes larmes ont coulé sur le blanc du papier.

11. Va, lettre, va auprès d'elle; porte mes saluts à la cruelle qui ne se soucie pas de moi.

12. Ô mon idole, belle comme un bouton de rose, je suis revenu vide [1] de ton quartier.

13. Quand de tes tresses ce parfum vient vers moi,
C'est le matin qui vient et je refleuris comme la rose.

14. Mon écriture est mauvaise et mes paroles sont fades, il ne convient pas qu'elles aillent au *darbâr* de ma bien-aimée.

15. Ô lettre, bénie soit ta destinée!
Tu vas aller voir ma bien-aimée.

[1] Sans succès, sans te voir.

16. L'amour de l'objet aimé est un trésor. Quiconque a un trésor est un roi.

17. Je suis fou, écoutez, ô hommes! Je crie au secours, debout à la porte de ma bien-aimée.

18. Mon amie est restée dans son pays;
Voyageur, je vais sur la route et soupire.

19. Je pleure et les pleurs ne me servent; je suis voyageur et séparé de mon amie.

20. Quand je vois une trace qui rappelle ton visage, je vais au jardin et pleure sur cette rose.

21. Regardez mon teint, jugez par là mon état. A la suite de certaines choses, j'ai été frappé de séparation.

22. Pourquoi me présentez-vous le miroir?
Mon amie a mis le feu à ma jeunesse [2].

23. Ton image m'apparaît dans mes rêves; elle me réveille dans la nuit et je sanglotte jusqu'au matin.

24. Je lui ai dit : «Il existe pareille chose que la séparation.»
Et mon ami l'orgueilleux m'a éclaté de rire à en verdir.

25. Quand les parts des hommes furent faites au premier jour [3], le sort fut tiré [4] et je reçus le chagrin.

[2] Et par suite a flétri mes traits.

[3] افضلی برخ *afẓalé barkhé*, «les parts du jour *afẓal*, du jour excellent», c'est-à-dire du jour de la création où le sort de tous les fils d'Adam a été fixé.

[4] خسفری, pailles ou pièces de bois qui servent à tirer les lots de terre.

26. *Assalâm ʿalaikum*[5] : je vous ai quitté;
Nous nous reverrons au jugement dernier.

27. Dans la niche obscure de la tombe je gémirai;
J'ai quitté le monde pour venir là, plein de regrets.

28. S'il y avait un mince sentier à la niche obscure de la tombe, j'irais offrir des fleurs en présent à mon amie.

29. Je pousserai un gémissement retentissant le jour où je quitterai le village de mon amie.

30. Ô mon être, à la fin tu deviendras poussière,
Car j'ai vu les yeux de mon amie qui n'étaient plus amis.

31. Ris devant ton ennemi et fais la vie; pleure en secret devant l'ami; je suis plongé dans la douleur.

32. Cet homme-là est mon ennemi, qui n'étant qu'un *pâo* se compte un *ser*[6].

33. Écoute de moi ce conseil : garde-toi bien de l'ennemi réconcilié, mon ami[7].

34. Si tu veux venir me voir, fais hâte; le linceul de la séparation est déployé sur moi.

35. Si tu veux venir me voir, fais hâte; la niche funéraire est fermée et l'on a cloué les planches.

[5] «La paix soit sur vous!» Forme de salutation et d'adieu (salamalec).

[6] Qui n'étant qu'un quart se compte deux livres.

[7] Voir la démonstration de cette maxime dans la Ballade de Muqarrab et des Khadû-Khails (Ballade xxv). — «A saying amongst them (the Afghans) tells one to fear the more, when an apparent reconciliation has taken place by an intermarriage.» (Alex. Burnes, *Travels to Bokhara*, II, 111.)

36. Si tu veux venir me voir, fais hâte; le bateau vogue et je suis debout à l'aviron.

37. Comment mon teint serait-il frais? les soucis sont mon vêtement et le chagrin ma nourriture.

38. Le poids de la séparation est sur ma tête; j'irai chercher dans la coupe du derviche (?) le repos de mes chagrins.

39. A l'école de la séparation, petits et grands répètent la leçon de l'isolement.

40. Qu'y a-t-il donc dans la séparation, qu'elle me fait à chaque instant pleurer à l'intérieur de la maison?

41. J'ai été cuit dans la chaudière de la séparation, je suis tombé dans le plat du chagrin et le calomniateur[8] me dévore.

42. Dieu était mon premier refuge et toi après lui. Tu m'as répondu (par un refus). C'est ma destinée qui me condamne aux larmes.

43. Jamais je n'avais encore connu le chagrin; à présent c'est une terre qui m'est tombée en héritage et je la cultive.

44. La séparation a fait pour moi du monde un lieu de nuit et de ténèbres;

Ô mon amie, lève le flambeau de ta beauté, car je suis devenu aveugle.

45. J'ai perdu mon amie au jeu[9] et je vais revenir du terrain les mains noires de poussière[10].

[8] Son rival qui profite de l'absence pour le perdre dans l'esprit de sa maîtresse.

[9] Les Afghans sont des joueurs effrénés et jouent jusqu'à leur femme.

[10] On jette les dés dans des trous creusés en terre.

46. Les bosquets de fleurs se sont épanouis, car de bon matin les ṭûṭîs y ont dessiné des ruisseaux [11].

47. Ou je serai dans le regret pour toi ou tu gémiras à grands cris pour moi, ô mon amie.

48. Le voile rouge sur la tête, le collier au cou, se tenant debout sur le toit [12], elle torturait le cœur des gens.

49. Mes lèvres ne prononceront plus ton nom, car hier soir ta mère m'a repoussé de ta porte.

50. Ne mets pas la main sur moi, c'est mal; mon ami, parti pour l'étranger, m'a remis aux mains de Dieu.

51. C'est la loi des gens de cœur que l'amie de l'absent reste en paix, traitée avec respect.

52. « Tu tires par le bord le pan du drap; je pensais que c'est une hôte qui vient.

53. — Tu ne te trompes pas, c'est l'amante qui vient à son amant et lui demande l'hospitalité. »

54. Tu as brisé le cadre [13] de mon lit; plût à Dieu que tu ne fusse point venu, gros paysan fessu.

55. Prenez ma pétition, monsieur le Commissaire; je viens demander justice contre ma belle au blanc visage.

(11) Les larmes des ṭûṭîs, c'est-à-dire des amoureux, ont creusé des ruisseaux dans le jardin.

(12) Voir CIII, 1.

(13) بازو, bras, par opposition au pied du lit.

56. Ton visage est un retranchement, tes dents sont un fusil[14], ce vert grain de beauté est un Commissaire qui rend jugement.

57. Que Dieu fasse de toi un bouquet de fleurs, que les Émirs chaque matin viennent te faire le *salâm*[15].

58. Quand le bouton se brise, la fleur se dessèche; quand les tresses se brisent, une haie d'épines se forme sur le visage[16].

59. Ô mon amie, belle comme la rose, rien n'y pouvait faire, il a fallu que je te quitte.

60. Ô mon amie, belle comme la rose, comment apprendrai-je à mon cœur à supporter ta cruauté?

61. Mon amie n'accepte point la fleur de ma main, je lui enverrai les étoiles du ciel en ambassade[17].

62. Apporte-moi une poignée de fleurs, j'en ferai une ombrelle autour des tresses de ton front.

63. Le Çâḥib est la fleur des hommes et Sêdû en était le jardin[18]; quand la fleur était fraîche, les *bulbuls* allaient vers elle[19].

64. Mon amie est Hindoue et je suis Musulman; mais l'amour m'a fait franchir la ligne du *caukâ*[20].

(14) رفل, rifle. Ce Miçrâ' et le précédent sont beaucoup chantés par les enfants en pays *raya*.

(15) Sois comme la fleur que l'on vient admirer et aspirer tous les matins.

(16) Les cheveux épars qui cachent le visage sont la haie d'épines qui défend la rose.

(17) En *jirga*.

(18) Le Çâḥib de Çvât; Sêdû, le village où il est né. (Voir plus haut, page 23.)

(19) Les disciples, les *murîds*, qui venaient en foule l'écouter.

(20) Le *caukâ* est le carré où les Hindous préparent et mangent leur nourriture; si un infidèle ou un homme d'une autre caste franchit l'enceinte, les aliments sont souillés.

65. Fais-toi Musulmane et donne-moi tes lèvres; ô sotte, laisse là la secte des Hindous.

66. — En guise de ces lèvres, je te donnerai la poussière [21]; aux jours difficiles tu m'appelais ta sœur [22].

67. — Je ne t'ai pas appelée ma sœur; ton père était là et j'avais honte devant lui [23].

68. — Lève la tête par-dessus le mur et donne-moi ta lèvre; tout d'abord nous sommes compagnons nés [24], et puis je t'en fais prière.

69. — Viens! viens! que je te donne mes lèvres;
Cette nuit, en rêve, je t'ai vu mort et j'étais désespérée [25].

70. — De tes blanches lèvres la saveur ressemble à celle des *Rêṛa* [26] sèches que je mange au bazar.

71. Tu as emporté la saveur de tes lèvres blanches; ne la laisse pas se perdre sur les amas de fumier [27].

72. Si tu me donnes tes lèvres, quel mal peut-il en advenir? Mon cœur sera dans la joie et tes lèvres te resteront.

[21] «Donner la poussière», formule irritée de refus.

[22] Étant ta sœur, comment puis-je me donner à toi?

[23] وربوزه کله, devant son visage.

[24] Nous sommes *hamzôl;* se dit de jeunes gens nés le même jour ou à très peu de temps l'un de l'autre. — Pour le commencement du *Miçrâ*, cf. 75.

[25]
Ich hab' im Traum geweinet,
Mir träumte, du lägest im Grab',
Ich wachte auf und die Thräne
Floss noch von der Wange herab.

Heine, *Buch der Lieder.*

[26] ریړه, sucrerie blanche, faite de fleur de farine, de sucre et de ghi.

[27] Tu n'as pas voulu me les donner, ne les donne pas à des indignes.

73. — Ô toi que mon seul sourire a enivré, si je te donne mes lèvres tu deviendras fou, mon bien-aimé.

74. Ô hommes, j'étais sain, elle m'a rendu fou; les yeux de ma bien-aimée sont un *cilam* de *cars* [28].

75. Ma bien-aimée est grande et je suis de petite taille; j'apporte sous mon bras au lieu du rendez-vous une paire de sabots [29].

76. Je suis allé au lieu de sépulture des morts et j'ai dit *salâm!* Mon amie m'a répondu : Je ne reçois plus de *salâm* [30].

77. Ô maître architecte, tu as trop bien fait sa tombe. Mon amie restera là toute la durée des temps.

78. J'ai fait une pétition pour demander la réunion. Mais les Munshis de la séparation ont brisé leur plume [31].

79. Que le Roi de la réunion apparaisse, je ferai une pétition contre la séparation.

80. Si par prière et par plaintes la chose se pouvait, j'aurais délivré mon ami du tourment de la séparation.

81. L'armée de la séparation [32] est venue; elle a établi son camp sur la surface de mon cœur.

82. Mon cœur était plus dur que la pierre verte; peu à peu la séparation l'a usé et en a fait une feuille de papier.

(28) *Cilam*, appareil à fumer. — Le *cars* est une plante enivrante qui fait autant de ravages dans l'Afghanistan que l'opium en Chine.

(29) Pour se hausser jusqu'à elle par-dessus le mur et l'embrasser. Cf. 68.

(30) Peut-être : «je ne veux pas de tes *salâms*».

(31) Et n'ont pas écrit sur la pétition : *accordé*.

(32) L'armée des regrets et des plaintes.

83. Ton visage est le livre, tes lèvres sont les pages, tes tresses noires sont la marge qui y est écrite[33].

84. Ton visage est un livre, tes lèvres sont les pages; pour le lire devant lui j'ai plié le genou.

85. Ton visage est l'arbre, ta beauté est le fruit; j'y ai mis mains et pieds et je mange le fruit[34].

86. Je me suis plongé dans une mer de vice; (ô Dieu), je suis plein d'espoir dans le vaisseau de ta miséricorde.

87. Tes yeux rouges ont certainement pleuré, que t'ont donc dit les païens de la maison[35]?

88. Le regard rougit devant le regard;
Mais le cœur tombé en amour ne sais plus rougir[36].

113

PROVERBES.

1. Point de bon marché sans tare ni cherté qu'il n'y ait valeur.

2. Il a donné un cheval à qui ne sait pas attacher une ventrière.

3. A bonne race un signe (suffit); à vilain (il faut) le bâton.

4. Quand l'orge se vendrait les vingt *mans* une roupie, pour l'âne il n'y a qu'une poignée.

[Probablement : il ne peut tout de même manger qu'une bouchée à la fois; ou bien : il n'en recevra pas davantage pour cela.]

(33) Les éditions orientales portent souvent un commentaire en marge du texte.

(34) Les Miçrâ's 83-84-85 forment une *sandara*.

(35) Ses parents.

(36) Le mot *'ishq* عشق, amour, est composé des lettres ق, ش, ع, parce que, dit-on, quand vient l'amour, s'en vont l'intelligence عقل, la pudeur شرم, et la fermeté قرار.

5. Elle est venue pour prendre du feu et est devenue la maîtresse de la maison.

[C'est la fable de *La Chienne et les deux Lices.*]

6. Sans glue, plume ne tient.

7. N'enfonce pas les cinq doigts dans la bouche.

8. Tu t'es amusé avec le card et maintenant tu es empêtré dans la boue.

[Vous avez commencé par un travail aisé et maintenant vous êtes dans l'embarras.]

9. Bouche doucereuse, pensée tortueuse.

10. Au milieu des bouchers, le bœuf meurt et devient charogne.

[Au lieu d'être égorgé selon les règles et devenir viande licite (*Two many cooks spoil the sauce*).]

11. Le fou aime la quantité.

[Ne regarde pas à la qualité.]

12. Sur terre sèche on ne nage.

13. Dans les *vocéros*, chacun pleure ses propres morts.

14. N'enfonce pas le doigt dans tous les trous.

15. Si vous n'offrez qu'un oignon, encore offrez-le avec grâce.

16. Mendicité sur les rois.

[C'est-à-dire que Dieu réduit souvent les rois à mendier. Traduction littérale du proverbe hindûstânî : بادشاهون پر بهیکه منگنا.]

17. Le noir ne se blanchit pas avec du savon.

18. L'épée (se juge) au coup, la flèche au jet.

19. Quand une chose n'est pas finie, ne dites pas : elle est finie.

20. A la longueur de la couverture étendez le pied pour dormir.

21. Ce que sèmes récolteras.

22. A distance d'un doigt ou d'une montagne, quelle différence?

[C'est toujours l'absence.]

23. Le feu prend où on l'allume.

24. S'il peut mourir avec du sucre, n'empoisonne pas ton ennemi.

25. L'épée va, le sang coule.

26. Qui tient des éléphants doit avoir de grandes portes.

27. De la *caṇa* et point de dents; des dents et point de *caṇa*.

[La *caṇa* est une sorte de bouillie aux pois qui demande de bonnes dents.]

28. Il y a une nuit dans l'intervalle, ne crains point ce malheur.

[Cf. le proverbe 43.]

29. S'il n'y a amour naturel, ce ne sont pas les *taʿvîz* du Mollâ qui rendront amoureux.

[Réponse de la jeune fille qu'un amant rebuté menace de fléchir par des *taʿvîz*.]

30. L'homme est trahi par sa propre voix.

31. Pour chacun son propre pays est Kashmîr.

[Le plus beau pays du monde.]

32. Nos œuvres sont nos compagnons de route.

[Dans l'autre monde. Cf. XXXIV, 5-7; LXVIII, 3.]

33. L'âne gagna des cornes et perdit les oreilles.

[Fable de l'âne à qui un mauvais plaisant dit: «Il te manque des cornes, va dans le jardin de ce jardinier, il t'en poussera.» L'âne entre dans le jardin, le ravage, et le jardinier lui coupe les oreilles. On attendrait plutôt: «l'âne ne gagna pas de cornes et perdit les oreilles.»]

34. Le chien gris est frère du loup.

35. Le cheval supporte la ruade du cheval.

36. Prends-toi de façon à tuer le serpent sans casser le bâton.

37. La terre de la tombe va à la tombe.

[Ce qui vient de la flûte retourne au tambour.]

38. Si grande que soit la corne du buffle, il la porte sur sa tête.

39. Pour prendre le lièvre du pays il faut le chien du pays.

On dit en persan : Pour prendre le renard du Mazandéran il faut le chien du Mazandéran.

40. Nulle main d'homme ne s'étend sur ce que Dieu a fait (کړلو = کړو).

[Formule de résignation : que peut l'homme quand Dieu le frappe? Cf. cix, 4, 4 et cxii, 6.]

41. Le monde est abîme, le monde s'abîmera.

[On conte qu'un ignorant voyageait un jour chez les Âfridis, tenant un livre ouvert à la main afin de se protéger. Les Âfridis l'entourent et lui disent : «Lis-nous ce qu'il y a dans le livre»; il hoche la tête et dit notre proverbe : ډوبه دنیا ده ډوبه به لاړ شي. «C'est vrai, dirent les Âfridis impressionnés», et ils le traitèrent avec respect, comme un grand savant.]

Les mouches ont une philosophie analogue : دا مچ آواز کوی چه دنیا فانی ده ای ارمان ارمان دی; «voici ce que dit la mouche qui bourdonne : Le monde est passager. Misère! misère»!

42. Qu'est-ce que l'aveugle demande à Dieu? Deux yeux.

43. Il y a une nuit encore et Dieu est bon.

[Transcription du beau proverbe persan : شب درمیان خدا مهربان. — Cf. n° 28.]

44. Le voleur s'entend avec le voleur, l'ami avec l'ami.

45. Si la vache est noire, son lait est pourtant blanc, n'est-il pas vrai?

46. Si mauvaise que soit la viande, elle vaut mieux que la bouillie de pois.

47. Quand on a soif, on va soi-même à l'eau.

48. Le coq ne chanterait pas que l'aurore viendrait pourtant.

49. Si tu es très intelligent, interroge le simple.

[Tu apprendras bien des choses.]

50. Si la vache donne du lait, bravo! Si elle n'en donne pas, c'est la vache d'un autre.

[Tant pis pour lui. C'est sans doute le journalier qui parle.]

51. Ma maison a brûlé, mais la terre du fossé en est cuite.

[Se consoler à peu de frais.]

52. Si un œil est aveugle, mets la main sur l'autre.

[Garde le bien.]

53. Ne creuse pas de puits sur le chemin d'autrui, tu y tomberas toi-même.

54. Le ciel ne pleut pas aussi fort qu'il tonne.

55. Telle mère, telle fille.

56. L'eau n'est pas encore venue et tu relèves déjà tes caleçons.

57. Le *vocéro* ne va pas avec le tambour.

58. Fais le partage, et regarde aux hommes.

[Le partage périodique des terres entre les tribus, ou *vêsh* (cf. supra, p. 44, note 10), se fait proportionnellement au nombre des bouches.]

59. A orphelin habitude des pleurs.

60. Un monstre dit à l'autre: Fi!

Le borgne insultant l'aveugle, etc.

J'ajouterai ici, d'après Knowlees (Rev. J. Hinton Knowlees, *A Dictionary of Kashmiri proverbs*, Bombay, 1885), deux proverbes kashmiris attribués par les gens de Kashmir aux Paṭhâns, qu'ils ont eu trop l'occasion de bien connaître durant la domination afghane (1752-1819):

Mâjih lĕk, bĕnih lĕk, korih lĕk; tah kolayih nah lĕk.

« Abuse my mother, my sister, my daughter; but do not abuse my wife. »

A Paṭhán saying, observe l'éditeur. Paṭháns are especially particular concerning their wifes.

Nĕmáz chhĕh farz tah luṭ chhuh karz.

Prayer is a duty and plunder is a debt.

On rendra bien l'allitération en la renversant : « C'est œuvre pie de prier, et devoir de piller. »

Voici un autre dicton sur le caractère national, plus à l'honneur des Afghans, mais d'origine afghane :

د پښتانو دا دستور دی چه خپله خبره نه پرېږدی سر به ئې لاړ
شی مګر خبره به ئې نه ځی

« C'est l'habitude de l'Afghan de ne jamais démordre de ce qu'il a dit; sa tête pourra tomber, sa parole restera. » Cf. p. 143, note 18.

114

ÉNIGMES.

1. La mère n'était pas encore née que le fils montait déjà au-dessus du toit.

[La fumée, fille du feu, paraît avant lui.]

2. J'ai vu une chose qui mange vite, rend vite, et avale l'eau avec les ailes.

[Le moulin (جرندہ *jaranda*), qui mange le grain et reçoit l'eau.]

3. On met le feu au fumier et la fumée sort de la mare.

[Il s'agit du fumier du *cilam*, l'appareil à fumer des Indiens.]

4. Une femme a enfanté, elle a mis au monde une fille enceinte; cette mère l'a nourrie; la fille a été enfantée d'un méchant.

[La femme est la terre, la fille enceinte est la graine, enceinte de moisson; le méchant est le laboureur qui déchire la terre.]

5. On peut épouser sa sœur sans être un impie selon la religion : allez, regardez le Livre.

[Vous y verrez que les enfants d'Adam et d'Ève se sont épousés et que les premiers mariages ont été incestueux.

A propos du Maître des Ténèbres, qui était partisan de la communauté des femmes (voir *supra*, p. 182, n. 3), on conte l'histoire suivante. Un de ses adhérents va consulter le Mollâ et lui demande : د چا اسپی بهانړه (بیانه) وی ورله په هغی سورلی روا ده که نه ملا که د «Mollâ, si la jument d'un homme a une pouliche, peut-il monter aussi la pouliche? — Oui, certainement.» Peu après, surpris en inceste avec sa fille, il s'excuse au Mollâ en lui rappelant sa décision.

On a vu plus haut (l. l.) l'aphorisme prêté au Pîr Târik sur la communauté des femmes. En voici un autre sur la communauté des biens :

چرګ خو یو مرغه دی
چه چا ونیوه د هغه دی

«Un coq n'est qu'un oiseau; qui prend un oiseau, il est à lui.»]

APPENDICES.

I

TEXTES DE BANNÛ

COMMUNIQUÉS PAR M. THORBURN.

Je reproduis fidèlement l'excellente traduction manuscrite qui accompagnait les textes communiqués par M. Thorburn. M. Thorburn lui-même a publié une analyse de la Ballade de Dilâsa, avec traduction de quelques extraits, et la traduction des énigmes (moins la première) dans son livre sur *Bannû*, p. 228-330.

115

BALLAD OF DILÂSA KHÂN.

Dilâsa Khân (c'est-à-dire Dil-âsâ دل آسا) était le héros national des gens de Bannû durant les guerres contre les Sikhs. «Il était par droit — dit le major Edwardes, qui annexa Bannû sans combat, en 1848 — maître du quart d'un des tappeh (district) de Bannû, le Dâud Shâh : à force d'énergie et de cruauté il s'était rendu maître du tout. Il se distingua entre tous ses compatriotes par sa haine implacable et sa valeur contre les Sikhs : une fois il repoussa de son fort Dewan Tara Chund, à la tête de huit mille Sikhs et douze canons, avec une perte de deux cents morts et cinq cents blessés. Une autre fois, attaqué avec dix mille hommes par Raja Soocheyt Sing, un des chefs les plus vaillants de l'armée sikhe, il soutint un siège de deux jours dans un misérable fortin de terre et s'échappa de nuit. (Je crois que c'est dans la première de ces deux affaires que les canons eurent l'avantage d'être pointés par un officier français, le général Court.) Bref il passa toute sa vie à guerroyer contre les envahisseurs sikhs, qui ne pénétraient jamais à Bannû sans songer à lui avec terreur et ne le quittaient point sans quelque raison nouvelle de se

souvenir de lui et de le haïr. » (*A Year on the Punjab Frontier in 1848-1849*, I, 120.) Il fut le dernier chef bannûci à venir offrir son allégeance au chef anglais : « c'était alors un vieux rebelle de soixante-dix ans, en cheveux blancs; mais ses traits déterminés, ses sourcils froncés, l'éclair de son regard montraient qu'il n'avait rien perdu du feu de sa jeunesse : il vint assez fièrement, avec cinquante ou soixante cavaliers derrière lui; mais j'en fus heureux, car cela attira tous les vieux Sikhs de mon camp à venir le regarder à travers le treillis de la tente comme si c'était un tigre mis en cage. Jusque-là je n'avais pas idée de son importance, mais je la compris bientôt aux imprécations étouffées et aux expressions de surprise des vétérans qu'il avait si souvent harcelés. Pourtant en somme ils lui rendaient justice et disaient : c'est un grand homme : d'autres chefs ont plus de partisans, mais Dilâsa a l'honneur. »

1. Dilâsa fought many battles with the infidels;
Oh God, exempt him from torments at Judgment-day.

2. The Sikh was saying : « I have come out with honor,
« Others I have subjected; at Dilâsa I am now openly going.
« He pays me not revenue. I will destroy his village and fort;
« When I approach him, I will toast his breast. »

3. The Ghâzî Dilâsa said : « Oh Sikh, I fear thee not :
« My face is towards thee, I rejoice in a *jahâd* against thee :
« The favor of holy men is with me. I always beat infidels.
« One man of thine I'll not let escape to Attok or the Panjâb. »

4. The Sikh replied : « Dilâsa , don't fight — submit —
« You have not the strength for war — take the oath of allegiance —
« Bow to the Râja with respect and repentance.
« I'll give you this country from Bannû to Nîlâb. »

5. The Ghâzî Dilâsa said : « Countries are of no use to me,
« I'll fight you — I want not rank —
« If I am martyred, God will give me paradise,
« All the world is fleeting, as we are born from earth. »

6. The Sikh force came and pitched against Dilâsa,
Day and night, oh friends! they were fighting hard.
They fought with cannon, but Dilâsa remained firm,
'Twas a great earthquake: boys and girls were kept awake.

7. He fought with the *kâfirs* in the fort.
I shall praise him, for God was kind to Dilâsa.
Oh God, thanks to thee that Dilâsa remained with honor!
Oh Dignities of the next world, be propitious to him!

8. He fought with the infidels: he became a *Ghâzi*.
See him, oh friends, that he became Shere Ali's Zûlphikâr.
All the people praise him; from sins he has been cleansed.
The Houris of paradise have made him their own; — 'tis a truth from the Book.

9. He fought with the *kâfirs*, he became a *Ghâzi*,
With him was a fine Bannûchî army.
Surâj makes the verses: it was his custom with Hindûs.
He put the Sikhs to flight: where will they flee religion-less?

116

ÉNIGMES.

I

I saw a queer woman, who had two sons,
And both sons were in love with her:
They married their mother; two her husbands became:
According to the Book, too, those sons were her's lawfully:
'Tis an easy riddle[1]; who understands it not,
Let him look at his sister, for she is underneath them.

[A quilt.]

[1] Ce n'est point mon avis; je ne comprends pas l'énigme, même avec l'explication.

II

Like a staff in look, it appears a flag;
On its loin is its pouch, it is ready for battle.

[A *jwár* stalk ripe for the sickle.]

III

From above came a red eye,
A full eye steeped with blood;
If I eat it, I become an infidel;
If I don't, I get ill.

« The *red eye* is the new moon of Ramzân . . . . . the moon's disc being often spoken of as *striga* (eye), and as it is first visible in the ruddy glow of sunset, it often appears *steeped in blood*. When a man breaks the fast, by the strict observance of which millions in Asia are annually brought to death's door, and thousands to death itself, he is said *to eat the Ramzân*. »

IV

I have counted the spots on the King's face; they are eight.
If a man omit one, he breaks his faith.
Behold the five spots which he has marked on his forehead:
Both the blind and the seeing must observe them.
Behold, too, his three other spots on the point of his chin;
The poor are debarred from their sight, but the rich see them.

[The King is the Prophet, who is often spoken of as Sháh-i-Arab. The five spots on the forehead typify the five times of prayer, which all Muhammadans must observe, and those on the chin *zakát* (tithes), *haj* (pilgrimage to Mecca) and *khairát* (alms).]

V

It issues from an orifice and enters one.
Eyes neither see it nor hand catches it.
Sometimes it becomes a rose of the garden,
Sometimes it falls like a thunderbolt.

[A word.]

VI

Without wings or bones[1] it flutters like a bird.
Fair maids rejoice in it.
Its song causes delight, it spins round like a dancer.
Ignorant man knows it not.

[A spinning-wheel.]

VII

There is a wonderful thing, its explanation I know not.
Lend thine ear, old friend!
It has neither mouth, nor teeth, nor head, nor bowels;
Yet it eats its food steadily!
It has neither village, nor home, nor hands, nor feet;
Yet it wanders everywhere!
It has neither country, nor means, nor office, nor pen,
Yet 'tis ready for fight always.
By day and night is there wailing about it, it has no breath,
Yet to all will it appear.
If one does not understand, he is an ass, I'll ride him.
He is not wise, oh my knowing friend!

[Death.]

(1) Lire *feathers* ?

VIII

'Tis not on earth nor yet in heaven;
'Tis not man nor animal;
On a soft place is its home
Every one wonders at it.

[A boat[2].]

II

LA CHANSON DU GÉNÉRAL ROBERTS.

Bien que la chanson qui suit soit en persan, on nous pardonnera de la donner ici, parce qu'elle rentre dans le cycle de la guerre de Kâbul et nous fait entrer dans Kâbul même. Elle fut composée, nous assure-t-on de source indigène, au moment où le général Roberts était assiégé dans son camp de Shêrpûr (cf. p. 47).

Cette chanson a été imprimée en transcription romaine, dans la *Civil and Military Gazette de Lahore*, 15 avril 1880, sous le titre étrange de *Afghan Nursery Song*, avec un court commentaire qui n'est pas la partie la moins curieuse du document. Le correspondant ne s'est pas douté que l'enfant de la chanson était le généralissime anglais et que c'était à coups de fusil que la nourrice voulait l'endormir. Nous reproduisons la transcription et la traduction de la *Gazette*, en ajoutant une traduction française et quelques notes historiques.

Nous devons communication du numéro de la *Gazette* à l'obligeance de M. R. Kipling, éditeur de la *Gazette*.

[2] Pour être complet, ajoutons ici trois autres énigmes dont M. Thorburn donne la traduction, mais dont nous n'avons pas le texte :

9. Its head is in man; its middle in the ox; its end in the ground.
[A wheat stalk.]

10. 'Tis rubbed on stone; its food is on the forehead; its home is in wood.
[A razor.]

11. From the living a corpse is born :
Living it leaves its corpse, and its corpse is broken in two.
[An egg — then a chicken.]

1. Mahomed Jan mard i maidan ast,
Biya bacha am angur bakhur.

2. Jangash ba maidan ast,
Biya bacha am, etc.

3. Daud Shah khirs i kalan ast,
Biya bacha am, etc.

4. Wali Mahomed Khan shaitan ast,
Biya bacha am, etc.

5. Yakoob Khan sahib i iman ast,
Biya bacha am, etc.

6. Amir i Afghanan Musa Khan ast,
Biya bacha am, etc.

7. Bacha i Rus Abdul Rahman ast,
Biya bacha am, etc.

8. Asmatullah Khan ba Kashman ast,
Biya bacha am, etc.

9. Mahomed Sharif Khan ba zindan ast,
Biya bacha am, etc.

10. Pisarash nang i Afghanan ast,
Biya bacha am, etc.

11. Kabul shudah Hindustan ast,
Biya bacha am, etc.

12. Yala gurdi i zanan ast,
Biya bacha am, etc.

13. Baki yak jang i kalan ast,
Biya bacha am, etc.

14. Awazah ba Iran ast,
Biya bacha am, etc.

15. Sahra hammah pur arghowan ast,
Biya bacha am, etc.

16. Gul i surkh khun i shahidan ast,
Biya bacha am, etc.

17. Dabal i rupia paran ast,
Biya bacha am, etc.

18. Herat mal i Teheran ast,
Biya bacha am, etc.

19. Ayub Khan hairan ast,
Biya bacha am, etc.

---

1. Mahomed Jan is the hero of the battle field,
Come my child let us eat grapes!

2. His battle is now well ordered in the field,
Come my child, etc.

3. Daud Shah is a mighty bear,
Come my child, etc.

4. Wali Mahomed Khan is a devil,
Come my child, etc.

5. Yakoob Khan is staunch,
Come my child, etc.

6. Musa Khan is the Amir of the Afghans,
Come my child, etc.

7. Abdul Rahman is the child of the Russians,
Come my child, etc.

8. Asmatullah Khan is in Kashman,
Come my child, etc.

9. Mahomed Sharif Khan is in prison,
Come my child, etc.

10. His son (Hashim Khan) is a reproach to the Afghans,
Come my child, etc.

11. Cabul has become Hindustan,
Come my child, etc.

12. {Freedom from restraint,
Widowhood is the lot of our women,
Come my child, etc.

13. One great battle remains to be fought,
Come my child, etc.

14. {The signal will be given by Iran,
The decision rests with Iran,
Come my child, etc.

15. The desert is all abloom (full of) red flowers,
Come my child, etc.

16. The blood of (those who have fallen as) martyrs is red as the rose,
Come my child, etc.

17. Double rupees (English money) are flying,
Come my child, etc.

18. Herat is the possession of Teheran,
Come my child, etc.

19. Ayub Khan is at his wits end,
Come my child, etc.

Biya bacha am angur bakhur — is a refrain repeated at the end of each verse. It is a sort of nursery rhyme used by mothers to lull their children to rest. Perhaps if it has any meaning at all, the meaning of it is — let things be as they may, but let us enjoy ourselves.

TRADUCTION FRANÇAISE.

1. Muḥammad Jân[1] est le héros du champ de bataille.
Viens, petit, viens manger des raisins[2].

2. Il combat à présent sur le champ de bataille.
Viens, petit, ...

3. Dâud Shâh[3] est un grand ours :
Viens, petit, ...

4. Valî Muḥammad Khân[4] est un démon :
Viens, petit, ...

5. Ya'qûb Khân[5] est l'homme de la religion :
Viens, petit, ...

6. L'Amîr des Afghans, c'est Mûsâ Khân[6] :
Viens, petit, ...

7. 'Abdul Raḥman[7] est l'enfant des Russes :
Viens, petit, ...

(1) Le héros de la résistance nationale. Voir Ballades XVII-XXIII.

(2) On dirait en France : «des pruneaux».

(3) Dâud Shâh, général de Shîr 'Alî, passa aux Anglais, moyennant finance, dit-on : il vit retiré à Lahore, où il est pensionné.

(4) Autre traître (*namak ḥarâm*), frère de l'Émir Shîr 'Alî; vivait dernièrement à Péshavar, à présent dans le Hazâra (1886); touche une pension de 400 roupies par mois.

(5) Le fils et successeur de Shîr 'Alî; voir Ballades XVII et suiv.

(6) Fils de Ya'qûb Khân, encore enfant au moment de la dernière guerre; vivait avec son oncle Ayyûb Khân à la cour de Téhéran; prétendant virtuel du parti national.

(7) L'Émir actuel, l'hôte des Russes pendant son exil de dix années.

8. ʿAçmatullah Khân[8] est à Kashman :
Viens, petit, ...

9. Muḥammad Sharîf Khân[9] est en prison.
Viens, petit, ...

10. Son fils[10] est la honte des Afghans :
Viens, petit, ...

11. Kâbul est devenu l'Hindûstân :
Viens, petit, ...

12. Le dévergondage[11] va être le lot des femmes :
Viens, petit, ...

13. Il reste encore une grande bataille :
Viens, petit, ...

14. Le bruit en viendra de l'Irân :
Viens, petit, ...

15. Toute la plaine est rouge de pourpre :
Viens, petit, ...

16. La rose rouge est le sang des martyrs[12] :
Viens, petit, ...

17. Les doubles roupies[13] volent de tout côté :
Viens, petit, ...

[8] Chef ghiljai, mis à mort depuis par l'Émir ʿAbdul Raḥman; il tenait pour Yaʿqûb à Kashmûn کشمون, près Tirin تیرین.

[9] Frère de Shîr ʿAlî.

[10] Je n'ai point de renseignements sur lui ni sur son rôle.

[11] L'immoralité que les Firangis apportent avec eux est le grief le plus sensible aux yeux des Afghans. La légende veut que le soulèvement de 1842 ait été causé par la légèreté d'un officier anglais qui séduisit la femme d'un des principaux chefs afghans, ʿAbdullah Acakzai. (Voir *Lettres sur l'Inde*, p. 80, note.) Plus récemment, une démarche mal interprétée de Cavagnari aurait été une des causes qui amenèrent la tragédie de 1878.

[12] Cf. XII, 1; XIX, 1.

[13] Les roupies anglaises qui sont en volume le double de la roupie de Kâbul.

18. Hérat appartient à Téhéran[14] :
Viens, petit, ...

19. Ayyûb Khân ne sait que faire :
Viens, petit, viens manger des raisins.

III

NOTES DE FOLK LORE.

I

PÉRIS.

(Cf. Ballade L.)

La Péri ancienne semble s'être dédoublée en deux, l'une bonne et l'autre mauvaise : celle-ci s'appelle Parṛaî (پرری), l'autre Shâpêraî (ښاپیرئ).

La Parṛaî est une femme gigantesque, d'une laideur effrayante; elle a les ongles longs, ses seins sont si longs qu'elle les rejette derrière l'épaule, ses cheveux tombent jusqu'aux genoux. Elle passe la journée dans le désert; la nuit elle se rend dans le village, crie à la porte d'un tel : «Eh! un tel, viens, j'ai affaire pressante avec toi.» Le malheureux croit que c'est un ami qui l'appelle, il sort, la Parṛaî l'emporte dans le désert et le dévore.

Quand un enfant crie, sa mère, pour le faire taire, lui dit : «Tais-toi, enfant, la Parṛaî va venir et te manger.»

چپ شه هلکه (جینئ) اوس به پرری راشي تا به خوری

Une nuit, une Parṛaî vient dans un village, à minuit, et crie à la porte d'une maison : «Eh! un tel, donne-moi du feu.» Il faut savoir que les Afghans n'ayant pas d'allumettes se donnent le feu l'un à l'autre. C'est l'habitude des femmes afghanes, en hiver, de se lever vers 1 heure du matin et d'allumer le feu pour préparer l'eau du *ghosul* et les aliments. Le mari n'était pas là : la femme effrayée, ne reconnaissant pas une voix humaine, se lève, s'habille, et comme la Parṛaî pousse

[14] Y a-t-il une insinuation que la Perse assistera Ya'qûb Khân, moyennant la restitution de Hérat, ville persane? Sur la dernière tentative et l'échec de Ya'qûb, voir *Lettres sur l'Inde*, p. 83.

la porte, elle affermit le *hôl*[1] et prend une hache. Puis elle crie à la Parṛaî : «Passe la main par le trou en dessous de la porte[2] et je te passerai le feu.» دننه كه اى خورى لاس.

La main passe : elle était velue. «Encore, ma sœur!» اى خورى نور لاس كه را وراندى. «Encore, encore!» La main avait la longueur d'un bras et était toute touffue de poils. La femme reconnaît que c'était une Parṛaî et levant la hache l'abat d'un coup.

La Parṛaî pousse un cri épouvantable qui réveille tout le village : les hommes accourent, le fusil au bras : qu'est-il arrivé? Ils trouvent la Parṛaî morte. Le lendemain la femme ouvre la porte, jette au dehors la main du monstre et conte l'histoire. On la félicite et on l'admire : Bravo! Shâbâsh![3]

La *Shâpêraî* est l'idéal de la beauté : masculin *Shâpêrai*, féminin *Shâpêraî*. Ne semble plus désigner une créature surnaturelle. C'est naturellement un composé du persan شاه et de پیری. p. پری[4].

II

LA PIERRE RAMAẒÂN.

Il y a dans la mer une pierre de feu nommée pierre Ramaẓân. «Toutes les rivières, qui sont au nombre de 80,000, viennent y frapper» (رمضان اويا زره سيندونه په باندى تكر خورى) : une partie s'y consume et disparaît, l'autre retourne au point de départ.

La nuit, quand la mer gémit, on dit que ce sont les eaux qui pleurent d'être forcées d'aller sur le Ramaẓân et de s'y consumer.

(1) هول, morceau de bois placé obliquement de terre contre la porte : diffère de l'*aṛamai*, ارمى, qui tourne sur un clou dans le mur et qu'on tient à la position horizontale pour fermer la porte.

(2) Il y a un trou creusé par-dessous la porte et qui permet de passer les objets sans l'ouvrir.

(3) «Closely allied to the ghosts are the *Naris* or Fairies. They attack women only, especially on moonlight nights, catching them by the throat, half choking them, and knocking them down (? Hysteria). Children, on the other hand they protect. They are Musulman, and are propitiated accordingly; and are apparently identical with the Parind or Peri with whom Moore has made us familiar. They are known as Shahpuri, but resent being so called; and no woman would dare to mention the name.» (*Outlines of Penjab Ethnography*, by Denzil Charles Jelf Ibbetson, § 226; Calcutta, 1883.)

(4) Les vêtements des *Mêm Çâhiben* (des dames anglaises) sont les vêtements des Péris, car l'Angleterre est voisine du pays des Péris (confusion du pays des Péris avec le pays de Paris, qui transforme en fées nos modistes).

III

USAGES DOMESTIQUES.

Toutes les fois que le mari rentre dans la maison, la femme se lève.

Quand des parents entrent, elle se couvre le visage et leur parle de dessous le voile, à voix basse.

Elle ne doit pas parler devant son mari et sa mère, leur faire des questions, etc., surtout si elle n'a pas eu d'enfants.

Si le mari la voit parler à un homme, monter sur le toit pour converser avec les gens de la rue (cf. cIII, 1; cXII, 48), il l'attache à une des colonnes de la maison, la bâillonne et la bat avec un bâton vert ou avec des souliers. Quelquefois il la tue.

Le mariage est un contrat de vente; la jeune fille est vendue par son père; le prix moyen est de 500 roupies; il convient, il est vrai, que le père donne des vêtements et des bijoux, constituant une sorte de douaire, le *dâj* (داج; cf. cIII, 8-10).

La veille du mariage, les jeunes filles, ses amies, viennent la voir, assise dans un coin, et chantent :

> Tu restes assise dans le coin et tu nous pleures en face.
> Que pouvons-nous faire pour toi?
> Ton père a reçu l'argent [1].

Si un homme n'aime pas sa femme et en prend une autre, la première monte sur le toit quand arrive sa rivale (بَن) afin d'être *au-dessus* d'elle.

Quand un enfant tombe malade, on va chercher le Mollâ. — «Mollâ, mon enfant est malade; regardez dans le Livre ce qu'il a.» Si le Mollâ est honnête, il répond : «C'est la volonté de Dieu.» S'il n'est pas honnête, il ouvre le Livre, branle la tête, en disant, d'un air consterné : «*tauba tauba*» (توبه, توبه). — «Qu'y a-t-il, Mollâ? — Oh! c'est grave. Il y a un tas de Jinns qui se sont emparés de lui, il est perdu.» Mais, par bonheur, il y a dans le Livre un *ta'vîz* qui peut sauver l'enfant; il l'écrira si on lui donne un bon *shukrâna* (شكرانه). Le prix est comme on a dit plus haut (p. 145-146).

Ne pas vêtir un bel enfant de beaux vêtements, ce serait attirer le mauvais œil; ou bien aller chez le Mollâ et lui demander un *ta'vîz* contre le mauvais œil; on l'attachera au bonnet de l'enfant.

[1] J'ai malheureusement perdu le texte de cette chanson, dont je ne retrouve que la traduction.

Si on fait l'éloge de votre enfant, de votre cheval, etc., crachez sur lui pour écarter le mauvais œil; autrement il tomberait malade et mourrait. Si l'on a omis de cracher et que l'enfant tombe malade, les parents vont chez l'homme qui a causé le mal et lui disent : «Donne-moi de tes cils et un pan de ton vêtement.» Ils enveloppent les cils dans le vêtement et font brûler le tout; on met l'enfant sur la fumée pendant que le feu brûle; la fumée tire de l'humeur de ses yeux : c'est le mauvais œil qui sort et il se rétablit. A défaut de cils, on brûle de la rue (سپلنی *spalanai*, persan سپند, *sipend*).

Si la mère ne sait pas qui a jeté le mauvais œil, elle prend de la farine qu'elle pétrit dans l'eau, elle en frotte les membres de l'enfant, puis en fait une boule qu'elle jette au feu; elle prononce alors le nom de ceux qu'elle soupçonne : «Un tel a jeté le mauvais œil sur mon enfant.....;» quand la boule pétille, le nom qu'elle vient de prononcer est celui du coupable.

Quand un enfant a les yeux malades, il ne faut pas qu'il y ait *ghosul* dans la maison (c'est-à-dire que tout rapport conjugal est interdit); il ne faut pas non plus que personne se lave avec du savon : l'enfant deviendrait aveugle.

Quand une femme a un accouchement difficile, la nourrice apporte de l'eau au mari, il s'y lave les mains et les pieds; la mère boit cette eau et l'accouchement a lieu.

Quand c'est l'arrière-faix qui a de la peine à sortir, on apporte au mari un pilon de bois (مولی *mólai*), qu'il doit jeter sur le toit : tant qu'il n'atteint pas le but, les douleurs continuent; une fois atteint, la délivrance a lieu.

Quand un homme est pris de la fièvre, le faire marcher au soleil et frapper son ombre à coups de hache [1]. Ou bien on va arracher une certaine plante au nom du malade, et en l'arrachant on arrache la fièvre.

(1) Cf. la hache de Shenkar. Skenkar était un fameux faqir hindou mort à Srinagar de Kashmir il y a quelques années, à l'âge de soixante ans. Il est resté surtout populaire par sa hache enchantée. «Quand il apprenait qu'un homme était malade, il allait le voir, prononçait quelques mots et brandissait la hache au-dessus et autour de la tête et du corps du malade; si lui-même était indisposé ou si le temps était mauvais, il envoyait sa hache avec des indications spéciales sur la façon de s'en servir. On dit qu'un grand nombre de personnes ont été ainsi guéries ou soulagées. La hache était belle et forte.» (Knowles, *Kashmiri Proverbs*, p. 195.)

IMPRIMERIE NATIONALE.

IV

CALENDRIER AFGHAN.

I. Divisions de l'année. — Les Afghans, étant musulmans, suivent l'année lunaire des Arabes; mais ils ont modifié les noms de la plupart des mois[1], de façon à les rendre plus intelligibles.

	NOMS ARABES.	NOMS AFGHANS.
1.	محرّم *muḥarram.*	حسن حسين *Ḥasan Ḥusain.*
2.	صفر *çafar.*	صفره *çafara.*
3.	ربيع الاوّل *rabîᶜ ulavval.*	ورنبئ خور *vṛumbaî khôr.*
4.	ربيع آلثّانى *rabîᶜ ulthânî.*	دويمه خور *dvayama khôr.*
5.	جمادى آلاوّل *jumâda 'lavval.*	دريمه خور *dreyama khôr.*
6.	جمادى آلثّانى *jumâda 'lthânî.*	څلورمه خور *tsalôrama khôr.*
7.	رجب *rajab.*	د خداى مياشت *da khudâê myâsht.*
8.	شعبان *shaᶜbân.*	شو قدر *shô qadr;* — برات *barât.*
9.	رمضان *ramaẓân.*	روژه *rôzha.*
10.	شوّال *shavvâl.*	ووړوكى اختر *vṛûkai akhtar.*
11.	ذى آلقعده *ḏî lqaᶜda.*	ميانه خالى *myâna, khâlî.*
12.	ذى آلحجه *ḏî lḥijja.*	لوى اختر *lôê akhtar.*

OBSERVATIONS.

1. Au *Muḥarram* a eu lieu le martyre de Ḥasan Ḥusain; de là le nom afghan; les Afghans d'ailleurs, rigoureux Sunnis, ne célèbrent pas la fête shiite de Ḥasan Ḥusain.

[1] Voir dans Thorburn, *Bannú*, p. 296 et suiv., une série de proverbes relatifs aux travaux des divers mois.

2. *Çafar* est resté, mais a passé au féminin, le mot *miyâsht* «mois» étant féminin.

3-4, 5-6. Il était trop difficile pour un Afghan de se retrouver dans ces deux couples de Premier *rabî*ᶜ, Second *rabî*ᶜ, Premier *jumâda*, Second *jumâda*; on les a remplacés par une série de quatre *sœurs* (voir la note précédente) : «la première sœur, la deuxième, la troisième, la quatrième sœur».

7. *Rajab* est devenu «le mois du Seigneur», parce que c'est le mois de la charité, celui où l'on paye la *Zakât*.

8. Le 14 du mois *Shab*ᶜ*ân* la destinée de chaque homme est décidée; il est écrit qui naîtra, qui vivra, qui mourra, et le compte est fait des actions de chacun; de là les deux noms afghans du mois : *Shô qadr* «nuit du Destin» et *Barât* «nuit de l'assignation».

9. Le *Ramaẓân* est le mois du jeûne, du *Rôzha*.

10. Au mois de *Shavvâl* on célèbre la fin du jeûne, c'est la fête de la Rupture, ᶜ*id ulfitr* عيد الفطر. De là le nom afghan, *vrûkai akhtar* «la petite fête».

11-12. Le *Ḏî lqa*ᶜ*da* est devenu *Khâlî*, le mois *vide*, c'est-à-dire où il n'y a pas de fête, par opposition à celui qui précède et à celui qui suit; ou *Miyâna*, c'est-à-dire «le mois intermédiaire», étant placé entre le mois de la petite fête et le mois de la grande fête (*lôê akhtar*). Ce dernier correspond au *Ḏî lḥijja* : la grande fête est la fête du sacrifice d'Abraham : عيد الضحا, ᶜ*id ulẓoḥâ*.

On emploie aussi, surtout dans l'Afghanistan oriental, limitrophe de l'Inde, les noms indiens.

	AFGHAN.	PANJÂBI.	HINDÎ.
Mi-avril-mi-mai	*baisâk visâk.*	*baisâkh.*	*baisâkh.*
Mai-juin	*jêṭ.*	*jêth.*	*jêṭh.*
Juin-juillet	*hâṛ âr.*	*hâṛ.*	*asâṛh.*
Juillet-août	*sâvan.*	*sauñ.*	*sâun.*
Août-septembre	*bâdrô.*	*bhâdroñ.*	*bhâdô.*
Septembre-octobre	*âsû.*	*assû.*	*âsin.*
Octobre-novembre	*katak.*	*katte.*	*kâtik.*
Novembre-décembre	*magar mangar.*	*magghar.* *manghar.*	*aghan.*
Décembre-janvier	*pôh.*	*pôh.*	*paush.*
Janvier-février	*mâh.*	*mâgh.*	*mâgh.*
Février-mars	*pagan.*	*phâgun.*	*phagguñ.*
Mars-avril	*Cêtâr.*	*cêt.*	*caitr.*

Les saisons sont appelées :

1° Le printemps : سپرلی *sparlai*, ou پسرلی *psarlai;* comprend dans le climat tempéré : fin de février-mars-avril.

2° L'été : اوری *ọrai;* se compose de دوبی *dûbai*, qui est la saison chaude (mai-juin), et de پشکال *pashakâl*, la saison des pluies.

Dûbai est écourté de l'hind. *dhûp-kâl*, litt. «saison du soleil», *dhûp* étant revêtu d'un suffixe afghan. *Pashakâl* est le sanscrit *varsha-kâla*.

3° L'automne : منی *manai* (fin d'août-septembre-octobre).

4° L'hiver : ژمی *zhimai;* zend : *zim*.

On appelle *tsila* څله (le persan چله), littéralement : *quarantaine, carême*, une période de quarante jours dans chaque saison où le froid, la chaleur, la pluie sont le plus intenses. Le carême d'hiver va du 1er janvier au 9 février; il se divise en *tsila blanc* et *tsila noir* (*spîna, tôra*). On dit : څناوران څلی ویرزول او نوم د پگنر بدی شه «*Tsila* a abattu les animaux et *Pagan* en a eu tout le blâme». Pagan est le dernier mois de la saison froide; *tsila* est la période la plus dure pour les animaux et les hommes, mais souvent ses effets ne se montrent que plus tard (Thorburn, *Bannû*, p. 307, 407).

II. Les jours. — Pour désigner les jours, dans l'Afghanistan occidental, voisin de la Perse, on emploie surtout les noms persans : *shamba; yak, dô, si, cahâr, panj-shamba; ju'ma*.

A l'orient on dit :

Samedi : خالی *khâlî*, le jour vide, c'est-à-dire où Dieu n'eut plus rien à faire.

Dimanche : اتوار، اتبار *itwâr, itbâr* (le nom hindoustani dérivé du sanscrit *âdityavâra*).

Lundi : پیر، گل *pîr, gul*. *Pîr* est un des noms hindoustanis du lundi. *Pîr*, le maître, est un substitut du patron hindou de Lundi, *soma*. Je ne sais d'où vient l'autre nom, *gul*, fleur (qui s'emploie souvent aussi dans la conversation au sens de mon ami, l'ami!).

Mardi : نهه *naha* (serait «le jour de prohibition, نهیه», parce qu'on ne doit rien commencer ce jour-là).

Mercredi : چار شنبه *câr shamba.* C'est le nom persan.

Jeudi : د زيارت ورخ *da ziyârat vradz,* jour du pèlerinage : c'est le jeudi que l'on va prier sur la tombe des morts ou aux tombes des saints. On emploie aussi le nom persan پانشنبه *pânshamba* (p. پنج شنبه).

Vendredi : جمعه *jum'a* jour de la réunion à la mosquée.

III. Division de la journée. — La division de la journée est surtout religieuse, comme chez les Arabes et chez les Zoroastriens, de qui Mahomet semble avoir reçu l'idée de cette division. La journée est divisée en cinq parties, correspondant aux cinq prières, dont voici les noms et le temps :

1° سحر *sahar,* ou فجر *fajar,* ou صبح *çabah;* le matin, de 4 heures à 6 heures 1/2. — Le *Hâvani* des Parsis est la matinée.

2° ماسپيښين *mâspêshîn*, l'heure de la prière de l'après-midi, de 1 heure à 4 heures (contracté de *namâzpêshîn*); l'arabe ظُهر, le parsi *Rapithwina.*

3° مازديگر *mâzdîgar* (contracté de *namâzi digar*); prière de l'après-midi et après-midi, de 4 heures à 7 heures; l'arabe عَصَر, le parsi *Uzayêirina*, l'après-midi.

4° ماښام *mâshâm* (contracté de *namâzi shâm*), prière du soir et soir, de 7 heures à 7 heures 3/4; l'arabe مغرب; le parsi *Aiwisrûthrema* est la première partie de la nuit.

5° ماخُتن *mâskhutan* (contracté de *namâzi khuftan*), prière de la nuit et nuit, de 8 heures du soir à 3 heures du matin; l'arabe عشا; le parsi *Ushahina* va de minuit à la disparition des étoiles.

Le cycle des prières commence à la prière de midi; de là le nom de cette prière : *mâspêshîn* (*namâzi pêshin*), la première prière. Cf. la ballade xxix.

Voici la journée avec ses subdivisions :

Minuit : نيمه شپه *nêma shpa*, mi-nuit.
قلاره شومه *qalâra shûma*, nuit tranquille (*the dead of the night*).

1-2 heures : چربانگ *carbâng*, le cri du coq (pour *carg bâng*).

Point du jour : صباح *çubâh*, *çubâ.*

6 heures : ملابانك *mulâ bâng*, le cri du Mollâ, du Muezzin.

6 heures 1/2 : د نماز وقت *da nmâz vaqt*, l'heure de la prière (du matin).

Le matin, le jour : سحر *saḥar*.
د نور پڅیره *da nvar patsîra*, apparition du soleil.
نور راختل *nvar râkhatal*, lever du soleil.

8 ou 9 heures : چاښت *câsht*, déjeuner, heure du déjeuner.
د دودی وقت *ḍa ḍôdaî vaqt*, heure du déjeuner.

Midi : تکنده غارمه *ṭakanda ghârma*, pleine chaleur.

3 heures après-midi : ماپیښین *mâspêshîn* (v. s.).

5 heures après-midi : ماژدیګر *mâzdîgar* (v. s.).

7 heures après-midi : ماښام *mâshâm* (v. s.).

9 heures après-midi : ماختن *mâskhutan* (v. s.).
زوول *zavûl* descente du soleil au-devant de l'horizon.

INDEX.

Dans les index qui suivent, les renvois sont faits, non pas à la page, mais à la pièce et au vers, de sorte que le lecteur peut se reporter à volonté, soit au texte afghan, soit à la traduction. Le nombre en chiffres gras désigne le numéro de la pièce; les nombres suivants désignent la strophe de la pièce et le vers ou les vers dans la strophe.

Exemple : Karîm Khân, **19**, 5, 2, 4; lire Karîm Khân, pièce **19**, strophe 5, vers 2 et 4.

I

INDEX LEXICOGRAPHIQUE.

Nous donnons dans cet Index les mots ou les sens qui ne se trouvent pas dans Raverty (*A Dictionary of the Puk'hto, Pus'hto, or language of the Afghans*, 2nd edition, 1867, London, Williams and Norgate). Je marque par une étoile ceux qui se trouvent dans le Dictionnaire de Bellew (*A Dictionary of the Pukkhto or Pukshto language*, London, 1867, Thacker and C°).

Les abréviations Ar., H., P. et T., mises en tête d'un article, indiquent que le mot est d'origine arabe, hindoustanie, persane ou turque. Les mots sans indication de ce genre sont afghans purs ou *d'origine indéterminée*, car quelques-uns sont certainement empruntés.

PREMIÈRE PARTIE. — MOTS ORIENTAUX.

ا *a*

T. اتراق utrâq. Le turc اوتوراق otouraq, lieu de halte d'une troupe en marche pendant l'hiver (Barbier de Meynard, *Dictionnaire turc-français*), **16**, 6, 1.

Ar. اختیارول IKHTYÂRAVUL «s'emparer de»; verbe dénominatif de IKHTYÂR «pouvoir, libre disposition»; *Mânja ê ikhtyâravula* «il s'est emparé de la Mânja», litt. : «il a mis la Mânja dans son IKHTYÂR», **1**, 19, 2.

Ar. اسری ASRÎ «fascinant»; litt. : «qui fait impression, qui laisse une trace» (اسر «trace»; l'ar. اثر), **88**, 1, 1.

P. استکار USTKÂR «artiste, maître artiste»; contracté de USTÂDKÂR ou USTÂDI KÂR, **43**, 2, 4; 3, 1; 4, 1.

P. اشرفی ASHRAFÎ; l'arabo-persan ASHRAFÎ «noble», appliqué à diverses monnaies d'or (cf. le vieil anglais *noble*), en particulier au *dinâr* d'Égypte et au *muhur d'or* de l'Inde (Yule et Burnell, *Hobson-Jobson*, 28); l'*ashrafî* persan vaut dix *grâns* (11 fr. 75), **107**, 8, 4.

اکاوو AGÂVÛ «d'avance, auparavant», **92**, 1, 5; **105**, 2, 2; écrit AGÂHÛ dans une *Munâjât* imprimée à Pêshavar. Sans doute d'origine hindoustanie; cf. hind. ÂGÊ «devant, avant».

اکدر AGDAR «fort, robuste» (mon Munshi me le traduisait par مضبوط *mazbûṭ*), **6**, 2, 4; 77, 3, 2.

الوول ALUVAL «contourné, tortu», **53**, 1, 5. Peut-être corrompu de VAL-VAL, redoublement de VAL «enroulement».

*امرسه AMRASA (fém.) «sucrerie» faite de *ghî*, de farine et de sirop, **47**, 18, 2.

Ar. ان تر IN TAR «jusqu'à» (ان IN est l'ar. عین ʿAIN «exactement», TAR le mot afghan ordinaire), **106**, 4, 2.

H. اندیر ANDÎR «ténèbres», **39**, 3, 1. L'hind. ANDHÎR.

انکور ANGÛR «arrangement, disposition» (à peu près le sens du classique BANDÛBAST), **24**, 7, 3; **27**, 4, 3; **105**, 1, 7 (*ci ta angûr kavî* «que tu arranges la chose»); correspondrait à une forme zende HAM-KÂRA (conf. HAM-KÂRAYÊMI «j'achève, je fais complètement» : Introd., § 32, 43).

*Ar. ایسار ÎSÂR «obstacle, ce qui arrête», **10**, 2, 7 (*pa mûng îsar na dî ghâzîân* «les Ghâzîs ne nous arrêtent pas»); **29**, 2, 2 (*mândza kshê na shî îsar* «rien ne doit t'arrêter dans ta prière»); **40**, 2, 6; 3, 5; 4, 6; **41**, 2, 4. ÎSAR est l'ar. ḤIÇÂR حصار.

ب *b*

H. P. باکبره BÂGBARA «fortunée», **88**, 3, 4. Hybride de l'hind. BHÂG «fortune» et du suffixe persan BAR.

H. بچاو کړی bacâu karaî «sauvez-vous», **2**, 5, 2. Hind. bacâu «délivrance».

H. برسات barsât «pluie», **8**, 4, 2. Hind. barsât.

بلنګ balang «manifeste», synonyme bannûcî de tsirgand, **116**, 7, 5. — *pa balanga* «ouvertement, au grand jour», **115**, 2, 2.

بوجنی bûjanî? **15**, 20, 2.

بوته لرزین bûta larzîn? **60**, 3, 4.

بوتۍ bûtaî? **41**, 6, 1.

H. بوره bûra (fém.) «sac», **44**, p. 102, 3, 5. — Hind. bûrâ.

پ p

P. پرشتنی prashtanai «serviteur» (? du p. parast), **115**, 4, 2.

پرېدل parêdal «palpiter»; parêcî «il palpite», pour parak-êdal, h. pharak-nâ, **98**, 5, 2.

P. پرۍ parraî «Péri, mauvais génie féminin», trad., p. 254.

پروتی parûtai «petit panier», **108**, 8, 4.

P. پسه passa (adj. fém.) «émoussé»; *câra*.. passa «couteau émoussé», **16**, 12, 3.

پشی شا pashê shâ «par derrière» (derrière le dos), corrompu par assimilation de pasê shâ, **105**, 1, 7.

پلپوټ pilpôt «confusion, trouble» : *pa Angrîzû sha* pilpôt «les Anglais étaient sens dessus dessous», **17**, 19, 2.

پوکړی pôkaraî (adj. fém. pl.) «morveuses»? **107**, 5, 2.

پیشاړه pêshâra (fém.) «irruption», **27**, 12, 2.

پیلوړی pîlôrai «concombre», **107**, 19, 2.

ت t

P. تالا والا tâlâ vâlâ «pillage»; formé de tâlâ même sens, par répétition dissimilée : *tâlâ vâlâ shû* «ils furent mis au pillage», **27**, 14, 2.

ترارہ tarâra «crainte»; le mot ترهره de Raverty, 2ᵉ éd. Supplément, **9**, 3, 7; **18**, 3, 3; 5, 2; **23**, 2, 5; **27**, 20, 3.

ترسی tarsai; *da lâs* tarsai «la paume (?) de la main», **60**, 3, 3.

ترنگرئ TRANGARAÎ (s. f.) «filet dont on se sert pour emporter le foin, la paille»; dérivé de TRANGAR (s. m.) même sens. (Multani). **100**, 1, 4; **107**, 20, 2.

Ar. تمام شول TAMÂM SHVAL «périr» (litt. : «devenir complet, arriver à sa fin»), **12**, 2, 7 (*ba vâra shû pa tâ bândi* TAMÂM «nous périrons tous de ta main»), **11**, 3, 7; **18**, 3, 3.

Ar. تواب TAVÂB «Dieu»; corrompu de صواب ÇAVÂB «Justice» (cf. الحق *alhaq*), **39**, 16, 1; **101**, 1, 1.

H. تیلنگی TÊLINGAI «cipaye», soldat indigène vêtu et discipliné à l'européenne; litt. : «Télugu, homme de Telinga». Les premiers cipayes furent levés par Dupleix et par Clive dans le Telinga (pays de Madras); le mot s'employait surtout au Bengale au siècle dernier, le Bengale ayant été conquis par Clive avec des troupes du Telinga, *Hobson-Jobson*, **80**, 4, 1.

ٹ *ṭ*

H. ٹپکړه ṬAPKAṚA (s. f.) «battement d'ailes», **10**, 6, 5 (*ci ba ê ṭapkaṛa prê sângûna* «quand ils fondaient battant de l'aile»). De ṬAP «bruit d'un corps frappant un corps mou», et KṚAL «faire».

H. ټکور ṬAKÔR «bruit que l'on fait en frappant les mains», **87**, 1, 4. — Hind. ṬAKOR, ṬAKORÂ.

ټمټم ṬAMṬAM «voiture à un cheval, à deux roues, avec deux places par devant» (le *gig* anglais; peut-être corrompu de *tandem* appliqué mal à propos), **25**, 8, 2.

ج *j*

Ar. جس JUSS «corps, forme», **38**, 1, 3; écourté de جسّه JUSSA, qui est l'arabe JUTHTHA جُثّة.

Ar. جلادی JALÂDÎ «bourreau», **44**, p. 100, *passim;* dérivé de JALÂD, aussi JALÂT (ar. JALLÂD).

جون JÛN «femme», **107**, *passim;* **111**, 3, 1. Variante de جُن JÂN (on trouve aussi JÎNAÎ et JÛNAÎ, JÛNAKAÎ).

چ *c*

P. چار چوبی CÂR CÔBAI, nom de la chambre de bains où le fidèle fait ses ablutions (faite de quatre cloisons de bois, d'où son nom «quatre-bois»), **7**, 3, 3.

P. چارگل cár gul «quatre-fleurs», nom d'un ornement dont j'ignore la forme, **60**, 5, 3.

H. چاونړۍ cáuṇaí «camp, cantonnement», **18**, 11, 3 (*pa cáuṇé bándi* «dans les cantonnements»). — Hind. chauní.

چرچه carcá (s. f.) «délices», **67**, 5, 2 (*da dunyá la carcé* «loin des délices du monde»); **76**, 1, 4 (*da anárú pa carca kshé* «dans la volupté des grenades»); **78**, 5, 1 (*tsanga carcé di* «quelles délices sont [tes lèvres]»). Pour renvoyer une personne dont l'affaire est terminée, on dit : اوس دِ مطلب تر سره شه اوس ورځه چرچی کاوه «à présent que ton affaire est terminée, va t'amuser» (مزه کاوه = چرچی کاوه).

چشتن cushtan (?), **49**, 5, 3.

چنبه camba «poing»; inversion de panja, **39**, 32, 1.

چورلت cúrlaṭ, **99**, 3, 4 (lire : *cá é ka tana ghóts kṛalai cúrlaṭ* «si quelqu'un le met en pièces. . . »); mon Munshi m'explique cúrlaṭ par بلکل *bilkul* «absolument»; c'est probablement un dérivé de cúr «débris, atomes».

ح ḥ

Ar. حرامنیا ḥarámaniyá «ô bâtarde», de l'ar. ḥarám; cf. *ḥarám-záda*, **99**, 2, 2.

خ kh

P. خونړۍ khúṇaí «meurtrière», **100**, 2, 1. Féminin formé du p. khúní, avec cérébrale abusive (cf. Introd., § 10).

د d

دلبار dilbár «seuil du palais, palais»; le p. darbár, avec dissimilation de *r* en *l*, 3, 1, 4; 2, 1, 4 (écrit darbár, 3, 1); **44**, 7, 1; **55**, 5, 2; **58**, 3, 1; **61**, 1, 1; **62**, 3, 1.

دماغ damágh, au sens d'«orgueil», **53**, 2, 2 (*damágh di ziyát dai* «ton orgueil est excessif»; cf. Raverty, damághí «orgueilleux»); **76**, 4, 2 (*ba garzé pa damágh* «tu t'en iras dédaigneusement»).

دو dú «deux», sert à former un certain nombre de composés collectifs, dont le sens collectif est oublié. Raverty donne dú paṭa «voile fait de deux largeurs», **86**, 1, 1. Tels sont encore :

دوشاله DÛ SHÂLA «châle fait de deux largeurs» (les Indiennes ne portent jamais une seule largeur de châle), **53**, 2, 4.

دُو جاله DÛ JÂLA «filet double, filet», **5**, 4, 3 (*khpal dushman é ka* DÛJÂLA «son ennemi lui tendit un piège»).

دو تقا DÛ TAQÂ «en deux morceaux» (au figuré : «brisé, découragé»), **19**, 6, 3.

دوند DÛND «fumée», **39**, 4, 2 (nasalisation du p. DÛD; *ibid.*, 4, 2 DUNDÛNA).

ډ *ḍ*

H. ډبډب ḌABḌAB «coup» (ḌAB répété), **108**, 3, 2.

ر *r*

H. رش RASH «salive, humidité des lèvres», **88**, 3, 3 (*var kaṛaï da stâ labânû* RASH «donne-moi l'eau de tes lèvres»). — Hind. RAS? (sanscr. RASA).

P. راسه RÂSA «droite, vraie»; fém. de RÂST, **39**, 31, 2 (*kavam khabara* RÂSA «je dis chose vraie»). RÂSA est à RÂST comme LÂS «main» est au p. DAST.

P. رنگين RANGÎN, litt. : «coloré», semble désigner une robe de couleur, **86**, 1, 1 (*shîn* RANGÎN *é v-âghôst* «elle a revêtu son RANGÎN vert»), **77**, 4, 1.

ز *z*

زَر تر زَره ZĂR TAR ZĂRA «en toute hâte», **4**, 5, 3; **18**, 3, 7 (litt. : «plus vite que vite» : cf. zend *vaṅhaoṭ vaṅhô*).

زغم ZGHAM «patience, souffrance», **100**, 3, 3 (*mâ kṛai dai khô* ZGHAM *mayyana* «oh! j'ai bien souffert, mon bien-aimé»!). C'est le substantif radical répondant au verbe ZGHAMAL «supporter (sanscr. KSHAM, zend *GHZHAM).

P. زنبوره ZAMBÛRA (fém.) «coulevrine portée sur chameau», **64**, 4, 3; ZAMBÛRAK (masc.), **2**, 3, 2; 9, 1. Les deux formes sont persanes. Le petit canon est chez les Persans une abeille (زنبوره; ar. ZAMBÛRAT), chez nous une couleuvre.

زنگوټی ZANGÛṬAÏ (fém.) «barcelonnette», **107**, 5, 1; 7, 1, *sq.* Diminutif de ZÂNGÔ «berceau» (autre diminutif : ZANGÔYA).

زوگا ZVAGÂ «bruit», **6**, 1, 2. De ZVAG.

P. زينتناکه ZÎNATNÂKA «belle, parée», **59**, 3, 1 (ar. ZÎNAT, suffixe persan NÂK).

س s

A. P. ستروندہ (adj. fém.) «qui porte le voile», **107**, 16, 2. Composé hybride : ar. STAR «voile»; p. BAND «qui lie».

ستايل STÂYAL «louer»; au sens passif «être loué», **92**, 3, 3 (*khudâi di kândi pa tamâm jihân kshê sitâyê ta* «Dieu fait que tu es louée dans tout l'univers»).

سرکی SURKAI «rougeâtre, rouge», **90**, 3, 2. Diminutif de SÛR «rouge», par le suffixe KAI; cf. Introd. § 108, 3°.

P. سریکار SARÎKÂR, **53**, 1, 6 (*da karêdân mi sarîkâr*). Mon Munshi me définit SARÎKÂR par *'umr, gudarân, rôzgâr* «vie, temps, fortune» et donne comme exemple : *shab ûrôz ê la ghama sara sarîkâr dai* «il passe nuit et jour dans la douleur». Sarîkâr semble n'être autre chose que le persan SAR Û KÂR «affaire, occupation».

H. سنبال SAMBÂL «préparatifs»; SAMBÂL KRAL «préparer, parer», **3**, 2, 3 (*dzân sambâl kraî* «préparez-vous»); **18**, 6, 1; 12, 3; 13, 3; **43**, 1, 4; **59**, 2, 4; 3, 1; **68**, 3, 2; **77**, 5, 5 (*tâ ba sambâl karam* «je te ferai belle»); **107**, 22, 1; SAMBÂL SHVAL «se préparer» (**6**, 1, 1); PA SAMBÂL «prêt» (**13**, 3, 2; 4, 1); BÎ SAMBÂLA «au dépourvu» (**6**, 1, 6; **27**, 14, 1). — D'après l'hind. SAMBHÂL-NÂ, proprement «soutenir».

H. P. سمدستی SAMDASTAI «à l'instant», **11**, 3, 1; p. 100, 6 (h. SAM, p. DAST; conf. *off hand*). On dit aussi, en employant l'afghan de *dast :* SAM DA LÂSA, **18**, 13, 3; **32**, 29, 1.

Ar. سقر SAQAR «le cinquième des cercles infernaux», **22**, 4, 1; **41**, 5, 9.

ش sh

شادو مخی SHÂDÛ MAKHAI «à face de singe» (SHÂDÛ «singe», MAKH «face»), **8**, 2, 5.

Ar. شامدام SHÂMADÂM «toujours, continuellement», **11**, 7, 4; écrit SHÂM MADÂM, **70**, B, 4, 1. — Cf. ar. MADÂM «toujours».

شرکی SHARKAI «bleuâtre», **53**, 1, 5.

H. شکیر SHAKÊR «boisseau», **14**, 1, 1 (*gôlaî varêgî pa shakêrûnû* «les balles pleuvent par boisseaux»). — Hind. SIKHOR.

Ar. شمال SHAMÂL «pluie fine», **109**, 7, 1 (*stâ da nôr shamâl varêgî* «ta lumière tombe en pluie fine»). Shamâl s'oppose à BÂRÂN, la pluie proprement dite :

باران وریږی باران نه وریږی شمال وریږی *bârân varégi? bârân na varégi*, SHAMÂL *varégi* «pleut-il? Non, il ne pleut pas, il bruine» (ou bien : نری نری شمال وریږی *narai narai* SHAMÂL *varégi* «il pleut une pluie très fine»).

P. شمرقند SHAMARQAND «le sucre de Samarqand», **60**, 2, 1.

شوپړ SHÔPAṚ «terme d'insulte», **8**, 6, 5 (*na hiçârégi mûminân paK* SHÔPAṚ «les Croyants ne se laissent pas arrêter par ces SHÔPAṚ»). La rime avec GAṚ défend de corriger en SHÔPÂ «incirconcis»; peut-être SHÔPAṚ est-il SHÔPAR «chouette, hibou» (p. شب پره), cérébralisé pour la rime.

شوړه SHÔṚA «touffe d'herbe servant à frotter les objets»; de là, au figuré SHÔṚA KAVUL «nettoyer» au sens argot du français, **8**, 5, 1.

P. شورښت SHÔRISHT «bruit, tumulte», **23**, 4, 7 (formé de SHÔR, même sens, avec le suffixe abstrait ISHT; cf. Introd., § 103, 3°).

Ar. شیلا SHÊLÂ, fém. SHÊLAÎ, se dit d'un homme qui a la barbe en partie noire, en partie blanche (*da hagha saṛi gêra* SHÊLAÎ *da*), **53**, 2, 5 (*stâ plâr* SHÊLÂ *tsakha* «chez ton père à la barbe grisonnante»). C'est sans doute le même mot que شهلا donné par Raverty avec le sens «Having dark grey eyes with a shade of red»; conf. l'ar. شُهلة «couleur noire, mêlée d'une teinte rouge» (Kazimirsky).

شینکی SHÎNKAI «verdâtre»; formé de SHÎN (p. KHASHÎN) comme SURKAI de SÛR, **75**, 1, 1.

P. ښر SHAR «ville»; p. شهر SHAHR, **2**, 2, 4.

ص ç

Ar. صلحی ÇALḤÎ «paix», **18**, 7, 1 (*da* ÇALḤÎ *tamannâ kṛa* «il était avide de conclure la paix»). Formé, avec le suffixe d'abstrait persan î, de l'ar. صلح ÇALḤ.

Ar. صلحیت ÇALḤÎYAT; même sens, **20**, 3, 2 (*û zär ê* ÇALḤÎYAT *vu ka* «bien vite ils eurent fait la paix»), **26**, 2, 3. Formé du précédent avec le suffixe abstrait arabe AT.

غ gh

Ar. غنبار GHAMBÂR «poussière», **4**, 2, 2. — L'ar. غبار.

Ar. غنباره GHAMBÂRA «obusier», **12**, 1, 4 (*dzanê ṭôpi* GHAMBÂRÊ «des canons obusiers»). — Le p. خمباره KHUMBÂRA.

غورزنگ GHVARZANG «bond», **22**, 1, 2 (*khôri* GHVARZANG «il bondit»). Formé de GHVARZ-ÊDAL «bondir».

H. غانټولی GHÂNṬÛLAÎ «petite sonnette», **107**, 21, 1. — Hind. GHANṬÂLÎ.

ق *q*

قچیر QACÎR «beau», **22**, 9, 1 (*dûi la ranga di* QACÎR «(les Shinvâris) sont une belle race»), **24**, 10, 7; 11, 1 (QACÎR *tan vu da sardâr* «le Sardâr était beau de corps»).

H. قلی QALÎ «cooli», **24**, 8, 2, 5.

Ar. قلار QALÂR «paix, repos» (par dissimilation de l'ar. QARÂR), **5**, 1, 6 (*vatan khôra pa* QALÂR «jouis en paix de ta terre»).

NÂ QALÂR «troublé», **82**, 1, 1 (*zṛa mi* NÂ QALÂR *dai* «mon cœur est tout troublé»).

QALÂR SHVAL «devenir tranquille, expirer», **101**, 6, 3 (*biyâ* QALÂR *sha* «puis il expira»).

QALÂRÎ «tranquille», **58**, 1, 4; **90**, 2, 4.

SHÛMA QALÂRA «nuit tranquille (le cœur de la nuit)», **2**, 6, 4.

قوسری QÛSARÎ, **88**, 4, 4 (*pa khula mi jôṛ na kṛai parhâr ci prê na sham* QÛSARÎ «ne meurtris pas mes lèvres, que je ne devienne pas QÛSARÎ» (convulsive, hystérique?).

ك *k*

H. کړمان KAṚAMÂN «consumé de douleur», **31**, 2. Formé de KAṚ-ÊDAL «être consumé de douleur» (hind. KUṚH-NÂ), d'après le persan *shâd-mân* (*Études iraniennes*, I, 296).

H. کړیدون KAṚÊDÛN «souffrance», **100**, 1, 3. Abstrait du verbe KAṚ-ÊDAL (voir le mot précédent).

Ar. کلامی KALÂMÎ «qui prononce» (ar. کلام «parole»), **115**, 4, 2.

H. کوټه پور KÔṬA PÛR «maison à deux étages»; litt. : «maison parfaite»; appelé aussi DÛ-MANZIL «deux étages»; DÛ-CAT «deux toits», **87**, 1, 3.

H. کواړه KAVÂṚA «porte de la cité», **105**, 4, 1. — Hind. کواړا KAVÂṚÂ.

H. کوټنئ KÔṬANAÎ «chambre», **107**, 24, 2 (*da ḥilvat* KÔṬANAÎ «chambre intime»). Diminutif de KÔṬA.

کوږ KÔG «oblique» (KÔG *tlal, garzêdal* «aller en se rengorgeant, en portant le corps de droite à gauche et de gauche à droite»), **5**, 4, 4; **25**, 7, 2.

گ *g*

H. گانڈو gâṇḍû «cinædus» (hind. gâṇḍû), **100**, 3, 1.

H. گجموتی gajmûṭaî «perle», **85**, 5, 2 (hind. gajmûtî, la perle qui se trouve, dit-on, dans la tête de l'éléphant; litt. : «perle d'éléphant»).

H. گدام gadâm «approvisionnements», **18**, 1, 4; **20**, 1, 1. — L'anglo-indien godown «a warehouse for goods and stores». Le mot est employé dans les ports de Chine aussi bien que dans l'Inde; semble être venu du malais gadong «store-room», lequel lui-même aurait été emprunté par les Malais aux Tamuls, ce qui ferme le cercle et ramène à l'Inde (*Hobson-Jobson*, 291).

P. گل gul «fleur»; employé en terme d'amitié : *dzmâ* gula «mon ami», **6**, 2, 1.

P. گلگین gulgîn; désigne un objet de toilette féminine, **77**, 4, 3. Peut-être le persan گلگون gulgûn «fard».

گنگاتی gangâṭaî, **107**, 14, 2 (*magar shi di* gangâṭaî *da Jûjûrai* «mais belles sont les gangâṭai (?) de Jûjûrai»).

H. گنرگور gaṇgôr «noir comme un nuage orageux», **11**, 2, 2 (*Angriz pa Ṭôpi jamʿ ka lashkar varta* gaṇgôr «les Anglais ont réuni contre eux à Ṭôpî une multitude noire»). — La traduction adoptée dans le texte «une armée drue et serrée» n'est pas exacte; j'ai confondu gaṇ «nuage» avec gaṇ «serré», les deux mots étant d'ailleurs homonymes également en hindoustani; mais gaṇgôr est l'hind. ghanghôr «nuageux, noir et menaçant comme le nuage».

H. گودنری gôḍaṇaî «houe», **107**, 7, 2. Dérivé de gôḍ (*gôḍ kavul* «essarcler», hind. *goṛ-nâ*).

ل *l*

لام lâm «expédition»; surtout employé avec taṛ «lier», **10**, 1, 6 (*lâm taṛî* «il mène l'expédition»); **18**, 1, 4; **20**, 1, 1; **25**, 2, 6 (*lâm var porta dû bâra shuna* «l'expédition remonta [à Kâbul] pour la seconde fois»). Le mot passe chez les Afghans pour être d'origine anglaise : ce ne peut guère être alors que l'anglais *alarm* (la fanfare d'alarme, signal du départ).

H. لانجه lânja «corruption», **7**, 1, 5; voir la note correspondante.

لږکی lazhagai «un peu», **115**, 2, 4. Diminutif bannûci de لږ.

H. لگیاوی LAGYÂVAI «appliqué», **77**, 1, 5 (*pa bakhmalî ôrbal* LAGHYÂVAI *tôr phalêl kândi* «sur le velours de ses tresses elle applique l'huile noire»). — De LAGYÂ «appliqué», correspondant à l'hind. LAGÂ; cf. MILYÂ «réuni», hind. MILÂ.

لوئی LÔÎ «orgueil», **1**, 23, 2 (abstrait de LÔÊ «grand»).

م *m*

H. مارا MÂRÂ; impératif d'un verbe MÂR-AL, tiré de l'hind. MÂR-NÂ «frapper», **106**, 1, 3.

Ar. ماشوم MÂSHÛM «enfant», **107**, 8, 9. — L'ar. معصوم MA'ÇÛM «innocent».

Ar. مثالی MATHÂLÊ «épices»; mieux MASÂLÊ; du pluriel arabe مصالح MAÇÂLIH «affaires, arrangements», qui a pris en persan le sens d'assaisonnement, épices, **24**, 20, 1.

مچ بنرکه MAC BAṆAKA «qui a des ailes de mouche» (adj. fém.), **107**, 5, 2 (épithète des femmes de Paklî).

Ar. مزل MAZAL «étape», **1**, 22, 2 (pour MANZIL).

مخکی MAKHAKAI «qui vient en face», **3**, 4, 2 (*biyâ ba râ na shi* MAKHAKAI «il ne reparaîtra plus devant eux»). De MAKH «face».

Ar. مصر MIÇR «sucre d'orge», **108**, 1, 2.

Ar. ملانړی MULÂṆAÎ «Mollani», **107**, 23, 2. Voir la note correspondante.

ملیار MALYÂR «jardinier», **53**, titre. Le mot est penjabi; l'hind. ordinaire MÂLÎ est un mot savant, c'est le sanscrit MÂLIN; ÂR (sanscr. KÂRA, p. GÂR) est le suffixe populaire des noms de métier.

منجره MANJARA «belle», **76**, 6, 2 (*sail ka da* MANJARÔ «il va en tournée chez les belles»).

Ar. میرات MÎRÂT, litt. : «héritage»; de là MÎRÂT KṚAL «faire héritage», c'est-à-dire «détruire»; MÎRÂT SHVAL «devenir héritage», c'est-à-dire «périr», **10**, 3, 1 (*da dûî khûna kṛa* MÎRÂTA «ils ont détruit la maison des Anglais»); **12**, 4, 3 (*da Kôk palṭan ê vâṛa kṛa* MÎRÂTA «il a exterminé tout le régiment de Cook»); **18**, 10, 6 (*Kamnari ê ka* MÎRÂT «ils ont fait périr Cavagnari»); **8**, 4, 4 (*sha Bunêr* MÎRÂT *Çâḥiba* «Bunêr est dépeuplé, ô Çâḥib»).

ن n

* ناتار NÂṬÂR «ravage», **10**, 5, 1 (*pa Firangi jôṛ ê ka* NÂṬÂR «il a ravagé les Firangis»).

* ناړی NÂṚAÎ «corde de cuir», **108**, 8, 2.

H. نر کچور NAR KACÔR «kacôr mâle», sorte de plante médicinale, **107**, 6, 1, 4. Voir la note correspondante.

Ar. نظیر NAẒÎR «regard», **61**, 1, 2; **64**, 1, 2 (pour la rime, au lieu de نظر NAẒAR).

نسکیر NASKÎR «près», **21**, 4, 2.

نمیر NAMÎR, nom d'une fleur donnée comme le type de la beauté, **3**, 6, 2; **28**, 2; **87**, 3, 2; **89**, 3, 2.

P. ننګ NANG «honneur», souvent employé au sens de «service, secours», **12**, 3, 6 (*da Kunâr Çâḥib ba râvulam pa* NANG «je ferai venir à mon secours le maître de Kunâr»); **13**, 3, 2 (*var sara* NANGLA *râghai* «le Çâḥib est venu à leur secours»); **17**, 2, 3 (*da Angrizû kavi* NANG «il sert les Anglais»); **17**, 3, 3 (*za ba stâ vu kṛama* NANG «je te servirai»). — L'idée de rendre honneur en servant est sans doute l'intermédiaire qui a conduit à l'idée de secours. Le sens d'honneur est peut-être encore resté, **19**, 4, 3.

P. نیازولی NIYÂZAVALAI «favori», **53**, 4, 3 (d'un dénominatif causal du p. NIYÂZ).

P. نیاز بینی NIYÂZ BÎNÎ «charmante», **76**, 5, 2; **87**, 3, 4; **106**, 5, 2; **109**, 2, 2.

ه h

P. هواکیر HAVÂGÎR «qui saute en l'air», **2**, 2, 3 (au propre), **97**, 1 (au figuré).

و v

Ar. وخت VAKHT «temps»; *la* VAKHTA «d'abord, d'avance», **2**, 8, 1; **5**, 3, 1; 4, 1. — Ar. وقت VAQT.

ورشاړی VARSHÂṚI «lâches», **19**, 6, 3.

ورور VARVAR? **100**, 2, 3 (*sarûna di* VARVAR *dina*).

ور هیسته VAR HÎSTA «là-bas», **87**, 2, 4.

ولګه VLAGA «faim», **16**, 2, 1 (*ka râshî* VLAGA *tanda* «si fondent sur eux la faim et la soif»). — Inversion de LVAGA.

ولہ VALA (s. f.). — Raverty et Bellew ne donnent que le sens de «ruisseau, canal». Le mot désigne aussi la mer ou l'eau de la mer, **44**, 5, 3; 6, 3.

ویرکی VẸṚAKAI «petit garçon», **115**, 6, 4. Diminutif de VẸṚ qui est la forme de VÔṚ «petit», dans le dialecte de Bannû. En bannûci *ô* afghan ordinaire devient *ê*; ainsi *môr* «mère», *khôr* «sœur», *naskôr* «renversé», *kôr* «maison», deviennent *mêr, khêr, naskêr, kêr;* la forme *shakêr* «panier, boisseau», donnée plus haut, présente le même phénomène en regard de l'hind. *sikhôr*. *Kêr* «maison» se confond aisément avec le persan *kir*, encore prononcé *kêr*, ce qui amène des confusions aristophanesques. On raconte qu'il y a une soixantaine d'années les Durrânis vinrent à Bannû réquisitionner du fourrage : le Malik protesta qu'il n'y en avait pas et, pour permettre au chef durrâni de s'en assurer, ajouta : کیر په کیر به دِ کرزوم په خپل کیر دِ را کښینوم «je te ferai passer de *kêr* en *kêr* (de maison en maison) et t'installerai sur mon propre *kêr*». Le Durrâni à ces mots tira l'épée et on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce qu'il prenait pour une insulte sanglante n'était qu'une particularité phonétique du dialecte de Bannû.

PẸZVÂN «anneau de nez», en regard de PÔZA «nez», offre la même alternance.

DEUXIÈME PARTIE. — MOTS EMPRUNTÉS À L'ANGLAIS.

Ces mots naturellement ne paraissent guère que dans les chansons politiques. Un grand nombre sont passés en afghan par l'intermédiaire de l'hindoustani.

اردل ARDAL, **23**, 5, 1; اردلی ARDALÎ, **24**, 8, 3, 5; l'anglais *ordely* «ordonnance».

افسر AFSAR «officer», **18**, 1, 5.

اسپتال ASPITÂL «hospital», **24**, 9, 3.

انجن ANJAṆ «engine», **102**, 4, 2.

بوټ BÛṬ «boots», **25**, 7, 1.

پلټن PALṬAN «battalion», **9**, 1, 3; **18**, 3, 7; **20**, 3, 3.

ټمټم ṬAMṬAM; voir plus haut à la première partie de l'Index.

جرنيل JARNẸL «general», **10**, 4, 1; **18**, 14, 1; **24**, 8, 1.

جیلخانه JAIL-KHÂNA, la geôle; mot hybride anglo-persan : *jail* + خانه.

ډاکتر ḌÂKTAR «doctor», **24**, 10, 1.

ديتى ḌAPUTÉ «deputy» (député commissaire), **10**, 2, 2.

دبل ḌABL «double»? signifiant fort, robuste, **9**, 1, 4. — On emploie l'anglais «double» pour désigner les choses de qualité supérieure : *double rôṭî*, *double gâṛî* «pain supérieur, voiture de luxe»; le point de départ semble être *dabl rûpi*, litt. : «double roupie», désignation de la roupie anglaise qui vaut le double du *qrân* persan (2 fois 1 fr. 25) : cf. la Traduction, p. 251 et 253, str. 17.

رپوٹ RAPÔṬ «report», **17**, 19, 1; **24**, 18, 7.

رفل RIFL «rifle», **10**, 1, 11.

سيخمان SÎKHMÂN «sick-man», (homme porté sur la liste des malades), **24**, 5, 3.

كپنى KAPANÎ, كمپنى KAMPANÎ «company» (la Compagnie des Indes), **11**, 2, 3; **12**, 2, 8; **16**, 13, 3; 16, 4; 17, 4; **18**, 10, 1; 11, 1.

كميدان KUMÊDÂN «commandant», **20**, 5, 3.

كمشنر KAMISHNER «commissioner», **10**, 2, 2; **12**, 3, 7; **17**, 17, 1.

كمسريت KAMSARIAT «commissariat», **25**, 1-9.

كوٹ KÔṬ «coat», **25**, 7, 1.

لاٹ LÂṬ «lord»; voir l'Index des noms propres, s. رايٹ.

ميجر MÊJAR «major», **24**, 2, 5; 7, 1; 8, 1; 9, 1, 18, 7.

II

INDEX DES NOMS DE PERSONNES.

Nous suivons dans cet Index et les suivants l'ordre alphabétique français.

PREMIÈRE PARTIE. — NOMS ORIENTAUX.

A

Ç

D

F

G

Gh

H

I

J

K

Kh

L

M

DEUXIÈME PARTIE. — INDEX DES NOMS PROPRES ANGLAIS.

Nous donnons les mots dans le caractère original, pour qu'on puisse mieux se rendre compte du genre de transformation qu'ils ont subi.

III

INDEX GÉOGRAPHIQUE.

A

ʿA

B

C

D

G

H

I

J

K

IMPRIMERIE NATIONALE.

L

M

N

IV

INDEX ETHNIQUE[1].

A

'A

B

[1] Pour les tribus de Çvât et Bunêr, consulter Bellew, *A General report on the Yuzufzais*, Lahore, 1864.

J

K

M

N

ʿO

P

R

S

Y

ERRATA.

1, titre, *au lieu de :* 1753, *lire :* 1761.

1, 3, 1, *au lieu de :* كغار, *lire :* كفار.

17, 2, *au lieu de :* ترله, *lire :* تولە.

27, 1, *au lieu de :* مخم, *lire :* غم.

3, titre, *au lieu de :* 1831, *lire :* 1829.

4, 4, *au lieu de :* غاری, *lire :* عاری.

6, 1, 6, *au lieu de :* تبنتتی, *lire :* تبنتی.

2, 5, *au lieu de :* رسكبش, *lire :* سركبش.

8, 1, 2 et refrain, *au lieu de :* اوری, *lire :* آوری.

9, titre, *au lieu de :* Akbar Shâh, *lire :* Ḥamîd.

1, 3, *au lieu de :* پلتنی .... تە, *lire :* پلتمنی .... نە.

4, 5, *au lieu de :* لو چتە, *lire :* او چتە.

10, 3, 1, *au lieu de :* آوری, *lire :* آوڑی.

4, 2, *au lieu de :* كرزمِ, *lire :* كرزم.

5, 4, *au lieu de :* بجلی, *lire :* جلی.

6, 4, *couper le vers à* قصاب.

11, 2, 4, *au lieu de :* تينك, *lire :* تمينك.

5, 4, *au lieu de :* تن, *lire :* نن.

7, 1, *rejeter* دِك *à la fin du vers.*

10, 3, *au lieu de :* نيبە, *lire :* نيمە.

11, 3, *au lieu de :* وای نور شعل, *lire :* وائ نور شعلی.

12, 1, 9, *au lieu de :* ډیلنه, *lire :* ډلینه.

13, 1, 3, *au lieu de :* جاری, *lire :* جاری که.

7, 1, *au lieu de :* پاپاب, *lire :* پاپاب.

14, 5, 2, *au lieu de :* زیره, *lire :* زیږه.

15, 10, 1, *au lieu de :* کوته, *lire :* کوټه.

14, 2, *au lieu de :* کوم, *lire :* قوم (?)

26, 2, *au lieu de :* أی, *lire :* آی.

34, 2, *au lieu de :* څشه, *lire :* څیشه.

16, 6, 2, *au lieu de :* بشبلاق, *lire :* پیشبلاق.

12, 1, *au lieu de :* مری, *lire :* مرئ.

17, 2, *au lieu de :* کلهی, *lire :* ګلهی.

18, 10, 1, *au lieu de :* کمینئ, *lire :* کمپنئ.

11, 1, *idem.*

12, 3, *au lieu de :* واخِلی, *lire :* واخلی.

19, 5, 1, *au lieu de :* چار مسئ, *lire :* چار میسی.

24, 15, 2, *au lieu de :* واغست, *lire :* واخست.

28, 4, 1, *au lieu de :* سردا, *lire :* سردار.

41, 1, 3, *au lieu de :* تحقیقه, *lire :* عقیقه.

43, 1, 1, *au lieu de :* بینا, *lire :* بنا.

45, I, 1, 1, *au lieu de :* ادم, *lire :* آدم.

49, IV, 3, *au lieu de :* خسړو, *lire :* ځنړو.

59, 4, 4, *au lieu de :* موزیانو, *lire :* د موزیانو ?

65, 2, 1, *au lieu de :* تنک, *lire :* تک.

85, 3, 3, *au lieu de :* اوړبل, *lire :* اوربل.

88, 4, 3, *au lieu de :* کتیم, *lire :* کتیم.

92, 6, 3, *au lieu de :* شمنیر ئ, *lire :* شمیزئ.

99, 3, 5, *supprimer* تنی غوس[1].

[1] Corriger dans la traduction en : Celui qui le mettra en pièces.

99, 5, 2, *au lieu de :* نر خنده, *lire :* تر خنکه.

5, *au lieu de :* ئی نکه, *lire :* بی ننکه.

101, titre, *au lieu de :* Yasîn, *lire :* Yâsîn.

3, 1, *au lieu de :* را شان, *lire :* دا شان.

108, VIII, 12, *au lieu de :* ورونړه, *lire :* ورونړو.

113, 31, *au lieu de :* د هر خا, *lire :* د هر چا.

40, *au lieu de :* هیچا, *lire :* د هیچا.

د پښتنخوا د شعر

هار و بهار

د پښتنخوا د شعر

هار و بهار

یوه مجموعه

د غزلو او چاربيتو د متلو او قصو د مصراعو او سندرو

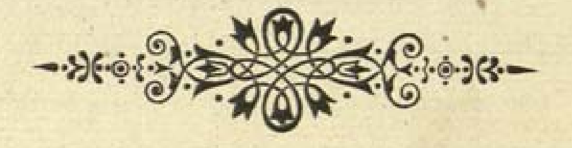
چه د پېښور په ښهر او د ابټ آباد په چاونړۍ کښ

د فرانسس سرکار په حکم و فرمایش

سنه ۱۳۰۳ هجری

جم دَرمیستتر صاحب

جوړه کړه



په سرکاری مطبع کښ

د مشرق انجمن د پاریس په خرڅ

چاپ شه سنه ۱۸۸۸ عیسوی

CHANTS POPULAIRES DES AFGHANS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHANTS HISTORIQUES.

1

VICTOIRE D'AHMED CHÂH SUR LES MAHRATTES (1753).

GHAZAL DE BOURHÂN.

د احمد شاه بادشاه د جنګ غزل چه له مراتی
سره یعنی له باهو سره ئ کړی وه

1 احمد شاه بادشاه په جار وویله
د غزا په نیت ووزمه له کابله
2 پښتنی مغلی لاندی کړی کفارو
دا خبره پر په زړه وګرزیدله
3 یا به قتل کړم کفار په هندوستان کښ
یا به پری کړم کله پری باندی خپله
4 امیران وزیران واړه تری چاپیر وو
د غزا په مهم خوش شو یو تر بله
5 یو دیرش ورځی ئ نیته په مینځ کښ یښوه
په وړنبی ورځی ئ پیشخانه ئ وویشتله

IMPRIMERIE NATIONALE.

که مونږ شو خلاص د بادشاهانو له غوبله
19 د اټک په سینه ئې دوه پوله طیار کړل
بادشاه پوربوت مانجه ئې اختیاروله
20 هر سپاهي ئې له بریښونه کم نه وَه
دَ روتاس قلعه ئې بې جنګ واخستله
21 احمد شاه بادشاه غازي او هم سخي وَه
توله جسه ئې لکه شمعَ بلیدله
22 د باهو نه لکه فوج وريسي راغي
شب وروزئې خالي نه وه تعه له مزله
23 باهو وویل پښتون خما د جواب نه دي
د دي په زړه کښې لوئې ډیره تیریدله
24 چه مخامخ شو جنګ ئې جوړ کړ په میدان کښې
دوروخه ئې توپخانه وچلوله
25 سمندخان مؤمن‌خان دواړه شهیدان شو
د احمدشاه د زړګي ستن ونړیدله
26 اوه ورځي وَه تیاره بیا رڼاڼې شوه
د باهو تنه په رمکه لغړیدله
27 د مراتي په لور د مخمر ناري سوري شوې
د پښتانه توره ئې هاله ومنله
28 بادشاه جنګ وکړه هرڅوک پری خوشحال شو
بیا برهان ئې مدام ستائې له غزله

6 چه ډیرشمه ورځ پوره شوه بادشاه سور شه
په ډیرو اوښونۍ خزانه ولیګدوله

7 د بادشاه دری لکه لښکر څه سواره وو
د هندوستان په لاری تله واړه خوش دله

8 بادشاه څو ورځی مقام په پیښور شه
دَ اخون بابه په زیارت پروت دُعائۍ غوښتله

9 اولیاؤ پری غر وکه روانیږه
ستا عرضی شوله د خدائۍ په درقبوله

10 میان عمر صاحب له لاړ شه په سرتوری
په باطنه درسره دروی ځپله

11 بادشاه لاړ په څوکنو باندی دیره شه
دمیان عمر صاحب پښتنه ئۍ کوله

12 میان عمر صاحب وُه ناست په جماعت کښِ
د بادشاهانو هیڅ پروائۍ نه لرله

13 بادشاه لاس په نامه لاړ ورته حاضر شه
د اولیاؤ مرتبه ئۍ ولیدله

14 میان عمر صاحب پری ډیر ډیر مهربان شه
بادشاه سوریږه مدعا دِ وکتمه

15 دَ پیښور اولیاؤ واړه درسره شو
د برکت جنډه دِ پورته وخته

16 په اټک کښِ حضرتجی صاحب یادیږی
سلام ئۍ وکه یادوهٔ تل ترتله

17 بادشاه کوچ له څوکنو وکړ روان شه
د ده له ویری سمه ترله ولړزیدله

18 یوسفزی مندنړ به خدائۍ ته په زاری شه

3 روان شه یار محمد د امیرخان سره یارانو
توپونه تله په کاډو زنبورک په شترانو
بې عدله بادشاهي ده غوړۍ نشته د خوارانو
ډیره شه په نوښهر ستړکي ئې سري وی له ښاره روان شه

4 له نوښهره ځنی لاړ شه په زړه مینه مقام
په ټولو یوسفزو باندې خوبونه شول حرام
سید ورته زیده کښې جوړه وُ د عقل دام
مصری باندې له وراغی خبر شه له اسراره روان شه

5 مصرِی باندې نه تیر شه نُورۍ کم شه له کوکبه
خاونده یوسفزی مندنړ ښچاوکړی له غضبه
ویریږم چری مات نه شی د توپو له دبدبه
سید ویل ډیر شکر دی چه راغلی خما یاره روان شه

6 سردار د یوسفزو سره معلومی کړی خبری
پټ پټ سره جرګه قصی واوریدی حاضری
یوسفزو ورته ویل سید به کړو له خانَ لرِی
څپاوۍ په سنګر وکه ځۀ ځۀ شومه قلاره روان شه

7 بل به پیدا نه شی یار محمد غونډِ سردار
خزان پرِ باندې راغی شه په زمکه تار په تار
دورور کته به وکه د هرچا دی پری اعتبار
که راشی دوست محمد پسی رحم دل له قندهاره روان شه

2

BATAILLE DE YÂR MOHAMMED KHÂN DOURANI CONTRE SAID AHMED (1830).

BALLADE DE NOUREDDIN.

د يارمحمد خان دورانی جنګ چه له سيد بادشاه سره په
هندو کښی کړی وه چاربيته د نوردين شاعر چه د بربر
اوسيدونکی علاقه د پيښور

١ روان شه يارمحمد سيد وباسی له پنجتاره
سيد له بری ورکړی اِلٰهی پروردګاره
راغی اميرخان سرداره دربه کړمه زر
له ماسره روان شه يوسفزوته برابر
سيد رانه ملك واخست لاله وکتمه دوتر
زرپاخه روانيږه سستی مه کوه سرداره
روان شه يارمحمد سيد و باسی له پنجتاره
سيد له بری ورکړی اِلٰهی پروردګاره

٢ سردار ويل وطن به دله وکتم اميره
لاسونه مړله تاسره راخکلی دی په زيره
تاته به د سيد وکړمه له هِندوه هواګيره
په مخ کښی پيښخانه صباله کوچ کوم له ښره روان شه

فیض‌الله خان ویل په برخه بر تعزیر دی
ما ته په خوب کښې راحضور د مرګ زنځیر دی
ځما په وینو باندې سور باغ د وزیر دی
ما اندیښنی په سترګه ولیدې بیشماره
په خزان توئ شوی د تمام مهمند سرداره
د بلبلانو سترګی سری شوی له ژړاره

2 فیض‌الله خان له یو سری راغی یارانو
خانٙ دلبار له ئ بلعی سردارانو
ځان سنبال کړی وله ځما نوکرانو
کله به خلاص شو د تکانو له دلباره په خزان

3 دربار له ورغی خبره وه رنځوره
کوم خوا به خلاص شی له ما مه تښتنه تربوره
پیرمحمد خان ورته منګل یښی وه په توره
د بارکزو په دام کښې ونښتی هوښیاره په خزان

4 په دام کښې ونښتی چاپیره ناری سوری شوی
بیا به را نه شی مخکی دیری ننداری شوی
شهید له جوړی په جنت کښې مناری شوی
جړی رحم مغرور د شاه د غاری هاره په خزان

5 وریسی جړی فتح خان در د صدف دی
لکه افتاب هسی ښکاره په هر طرف دی
په سخاوت په عبادت کښې مشرف دی
په خوئ خوش بویه په مخ ګل عطاره په خزان

8 قاصدئ وُه ليږلى پيرمحمد پسى له وخته
را درومه په جلدئ خبره پيښه شوله سخته
تاويږى حسن‌خان لکه د سرو ګلونو لخته
بلبلى سري منګلى مروړى وران شولى دلباره روان شه

9 آسونه زنبوړك شهين خيمى شوى ورته پاتى
ختك خليل مهمند پياده راغله په ماتى
مانړئ د يارمحمد د خلقداد شولى ميراتى
ساته خاڼ نوردينَ د سيدانو له آزاره
روان شه يارمحمد شيد وباسى له پنجتاره
سيد له برى وركړى اِلهى پروردګاره

3

MEURTRE DE FAIZALLAH KHÂN, CHEF DES MOHMANDS, PAR PIR MOHAMMED KHÂN, FRÈRE DE L'ÉMIR DOST MOHAMMED (1831).

BALLADE DE NOUREDDIN.

د نوردين اخون چاربيته چه د فيض‌الله خان مهمند اوسيدونكى د هزارخانى چه د تمامو مهمندو خان او نواب وُه او پير محمد خان د امير دوست محمد خان ورور په تكئ سره په خپل دلباركښِ وُوَژه

1 په خزان تويئ شوى د تمام مهمند سرداره
د بلبلانو سترګى سرى شوى له خماره

دَ اسلام ننګ نشته دَی غالب خلق ارزال دی نه
د زیړو توپی خلاصیدی پری شهینان مولوی

2 د زیړو توپی خلاصیدی چه دزهار وُه نه
مزکه آسمان شو ترکمی چه دوند غبار وُه نه
د مولوی صاحب په لاس کښِ ذو الفقار وُه نه
چه له مردود سره ئی شه جنګ په سپین میدان مولوی

3 چه له مردود سره شه جنګ د لعل محمد قندهاری
سیدانو مات وکړه حیران ولاړ کبری
دَ جنګ تدبیر ونه شه وَه هغه ورځ د لری
پوره ئی نه وَه ژوبل لاړ شه ناصر خان مولوی

4 دا ناصر خان غازی د توری یو مزری وُه خلقَ
غازیانو هیڅ کمی ونه کړه دیرئ لری وُه خلقَ
تکئ ئی وکړه هرچه نوم ئی کبری وه خلقَ
دیری ئی پورته کړی روان شو دا سیدان مولوی

5 سید احمد شاه بادشاه روان شه کوز شولګری وته
کفار پری دیر شو غلبه دی ئی پر نښو خبری وته
حورو بیالی ولړه راوړی زر تر زره وته
خدائ دِ له خیمی تاسو کاندی جنتیان مولوی

6 خوشحاله لاړه پیښور کښِ ظلم ډیر شه
ګل د تمیر فیض‌الله خان په زمکه زیر شه
په درست مهمند کښِ رنړا نشته مراور شه
قتلِ د جوړکه نه ویریږی له آزاره په خزان

7 زه نوردین اوّل صفت د کوم نواب کړم
د پیښور خانان به تول در ته حساب کړم
که در ښکاره د نسم خان عباس کتاب کړم
ارمان ارمان ه فیض‌الله خان د پګړیٔ واره
په خزان توئ شوی د تمام مهمند سرداره
د بلبلانو سترګی سری شوی له ژړاره

4

SAID AHMED ET LES SIKHS,
BATAILLE DE BALAKOT, MORT DU SAID.
BALLADE DE GOUL MOHAMMED.

چه د سید احمد شاه غازی جنګ په بالاکوټ کښِ له سیکهانو سره شوی وُه د هغه چاربیته د ګل محمد شاعر دا ده

1 سید احمدشاه بادشاه دِ بولی بهرام‌خان مولوی
په کونهار جنګ دی کونهار شه په تا بوستان مولوی
سید احمدشاه بادشاه دِ بولی خنکه حال دی نه
ده وی مردود وهم راکړی خدایٔ اقبال دی نه

3 پیدا چه شه له وخته د عجب زوی شیطان
په غم کښې پراختر شه
زوی د فیروز خان وُه خواص خان د کل په شان
په زمین زیر زبر شه

4 پیدا چه شه له وخته خواص وُه ډیر خوشحاله
. . . .
رقمړ ئې وُه راوړی خپل دشمن ئې که دوجاله
افضل ته کوږ له ځیاله
زولوزو لړه چه ورغی هلته وُئې که ارمان
پر اکثر خلق خبر شه
زوی د فیروز خان وُه خواص خان د کل په شان
په زمین زیر زبر شه

5 مور له ئې سری لاړ شه د دهٔ نه رسیدهٔ زور
عباس بندی د گور
هیر مړ چری نه شی مامنزی شاهی خان
برهان له ځه قلندر شه
زوی د فیروز خان وُه خواص خان د کل په شان
په زمین زیر زبر شه

5

MEURTRE DE KHAVÂS KHÂN, CHEF DES KHATAKS, PAR SON COUSIN AFZAL KHÂN.

BALLADE DE BOURHÂN.

چاربيته د فيروزخان ختټك د زوى چه خواص خان ئ
نوم وُه او په توره ډيرى كبښ اوسيده د افضل خان له لاسه
چه د زولوزوٌ اوسيدونكى وه ووژلى شه

١ زوى د فيروز خان وُه خواص خان دگل په شان
په زمين زير زبر شه
رنجيت پرِ حكم وكه د ختټك ېى ته سردار
په تا ېرِ اعتبار
غوړكيږده اى خواص ته ېرِ زوى شوى زه دِ پلار
وطن خوره په قلار
نوكر ما څخه شته دى دَ ايران دَ اصفهان
ستا غم څما په سر شه
زوى د فيروز خان وُه خواص خان دگل په شان
په زمين زير زبر شه

٢ زوى د فيروز خان چه له لاهور شه راسور
لښكر ورسره زور
اټك لره چه راغى دى روان په نيت دكور
بلبلو وكړ شور

مردار ئې کړه کُفار غوځ په تیرو تورو نادرو
بادشاه په قندهار زوکائې خیزی دَ لښکرو

3 کاغذ دَ هری سنګه وُه دَه لیږلی وُه سرکارته
را دروَمه برابر سیکهانو مخه کړه پنجتارته
غازیان دَ کوم مکان وِی عرضی کانو پروردګارته
وراغله عالَمِ مخامخ دیره شو ښهرته
چه ئې وُښکی مصری برق ئې جوړ که په اول کښې
چاوی چه دوست محمد غازی سنبال شه په کابل کښې
په مخ کښې تر تول تلی خرو دَسر ببرو
بادشاه په قندهار زوکا ئې خیزی دَ لښکرو

4 جکړه ئې سره وکړه ذات ئې ورك كه دَ سیکهانو
دیره ئې ورته وکړله سرو په بیا بانو
یورند ولی مړ شته په پا یمال کښې درندانو
راغی احمد ګل جوړ شه زلزل په شاعرانو
یو خل مړ بچیله غزا وکړی په اول کښې
چاوی چه دوست محمد غازی سنبال شه په کابل کښې
احمد ګل راغی په قهر شومَ شغالَ برو برو
بادشاه په قندهار زوکا ئې خیزی دلښکرو

6

L'ÉMIR DOST MOHAMMED ET LES SIKHS.

BALLADE D'AHMED GOUL.

چاربیتهٔ د امیر دوست محمد خان
چه له سیکهانو سره ئې جنګ کړی وُه

۱ چا وی چه دوست محمد غازی سُنبال شه په کابل کښې
بادشاه په قندهار زوکائې خیژی دَ لښکرو
چا وی چه دوست محمد امیر راووت ځِی غزا له
فوځونه ورسره دِی بری ورکړی ذالجلاله
یوه ورځ محمد اکبر چه ورغی د سنګر خواله
دُښمن ئې شرمنده په مخ کښِ تښتتی بی سُنباله
خانَ ټِینګ دِ کړه اِسلام کلِمه ډال که په مُنګل کښِ
چاوی چه دوست محمد غازِی سُنبال شه په کابل کښِ
وُئې که جنګریز لړاو ئې جوړ کړ دَ شترو
بادشاه په قندهار زوکائې خیژِی دَ لښکرو

۲ جګړه ئې سره وکړه خما ګُلَّ په میدان
هلته شو ور ورانهِ دَ امیر غازِی سِپاهِیان
کولِئ د جزایئلو وریدی لکه باران
سرِرِ دِی د خدای په لورِی دورانی دِی اګدران
رسکښ ئې هری سنګه وُه چه راګیر شه په غوبل کښِ
چاوی چه دوست محمد غازِی سُنبال شه په کابل کښِ

3 تربور شه د انگریز د صاحب خومره خزانه دَه
خوراك ئ شکرانه جامه ئ واړه زرغونه دَه
قلعه ئ چارچوبئ په جماعت کښِ ئ ستانه دَه
منگل به د انگریز په وینو رنګ لکه باتور که

غزا پسی

4 منگل ئ دُ باتور صاحب کم نه دی له بادشاه نه
سلام له ئ راغلی دی راجگان له بدخشانه
په مخ کښِ ئ صاحب وریسی نه لکه نشانه
لښکر ئ غیبانه په انبیله به ځان حضور که

غزا پسی

5 حضور په انبیلی شه بیا صاحب وی ورته کوکه
دا ملك د پښتانه دَی ترینه څه خوك به دِ خوړ که
صوات بنیر ځما رعیت دی ترینه لری شه مشکوکه
صفت ځما د توری فرنګی د بهاولپور که

غزا پسی

6 بهاولپور کښِ فرنګی یوی ورځ د توره وکه لاف
دا ملك د پیښاور دی رب ورکړی دی انصاف
براته دی په ایرو کښِ که څوك پیښ شی پرِ صراف
ویل د احمدګل خلق په بیعه لکه دُر که
غزا پسی راغلی دی په کور ئ الله نور که
مولا د مشرق په هر طرف عبد الغفور که

7

L'AKHOUND DE SVÂT ET LA GUERRE DE BOUNÉR.

BALLADE D'AHMED GOUL.

چاربیته د احمدگل شاعر چه دَ تپکرئ اوسیدونکی دی
د صوات اخون صاحب په حق کښِ ئی ویلی ده چه له
انگریزو سرهٔ ئی په بنیر کښِ جنگ کړی وه

غزا پسی راغلی دَی په گور ئ الله نور که ١
مولا دِ مشرف په هر طرف عبد الغفور که
غزا پسی ئ راوستل گوجر له بلیجی نه
صاحب لړه راغلی دی خطونه له ماجی نه
زهیر شه فرنگی چه شه خبر له دی لانجی نه
مسواك ئ ذو الفقار ملك به په وینو بانډِ سور که
غزا پسی راغلی دَی په گور ئ الله نور که
مولا دِ مشرف په هر طرف عبد الغفور که

په بنی لاس ئ مسواك په کینړ منگذ دَه لگه ډال ٢
گولئ دی تسبی غوځول کاندی په اقبال
امسائ دَه نیزه پیشقوض تنړی پوری خلال
کوزه ئ تماچه ده خوله به ماته د تربور که

غزا پسی

4 مولیان مره شو را مدت شی آی د صوات صاحبه
اوښی پر خاخی برسات صاحبه
په عاجزانو باندې شوی دی فسات صاحبه
شه بنیر میرات صاحبه
لګه بُلبُلی چه یریګی په لښکر باندې
اوړی قتل ګر باندې

5 لګه لښکر هسی په دوی باندې شوری ګوڵی
دوی به ترِ موری کېږلی
له ویری تنګ شو چه غازیانو پرِ داړی کولی
بیل بیل به کاړی کولی
حلق پراته د برندو پدغه خور باند
اوړی قتل ګر باندې

6 ډیر به صفت کوم به خپلَ په لسان دَ ولیَ
پورته شه نشان دَ ولی
حورِ صفت کوی په زمکه په آسمان دَ ولی
مل ئ شه سبحان دَ ولی
نه حصاریګی مومنان پڅِی شوپر باندې
اوړی قتل ګر باندې

7 نه حصاریګی مومنان ترینه خطر نه کوی
توپی پرِ اثر نه کوی
ځان پرِ غازی کړیِ چهَ څوك دین د پیغمبر نکوی
بد دی چه باور نکوِی

IMPRIMERIE NATIONALE.

8

LA GUERRE DE BOUNÉR; QATAL GARH.

BALLADE DE HAMÎD.

قتل ګړ

1 راغلی غازیان د فیرنګی پدغه ګړ بانډې
اوړی قتل ګړ بانډې

2 راغلی غازیان غزا له واړه لور پلور عالمه
ګډۀ کړ په شور عالمه
دا شادومخی خدای ورکړی ډی پکور عالمه
آخلی به تر خور عالمه
تورهٔ نه وه ډزی ورکړ په لوړ بانډې
اوړی قتل ګړ بانډې

3 تورهٔ نوه د اولیاؤ کرامت ورسره
ډیرئ وه قوت ورسره
مولا به حور وله ورکړی هم جنت ورسره
مرګ دَ شهادت ورسره
مولیان مړه شو غګ ئ خورشو په کنړ بانډې
اوړی قتل ګړ بانډې

باچ کته کښې عظم خان شه په لعنت
بدی وشوه د ډکی له زید الله نه
په انبیله کښې صاحب وشوه مقام
چه لښکری وله راغلی بیشماره

3 رحمت د پروردګار په صاحب باندی وریږی
په غزا کښې مرتبه کړله څرګندده
باباجی صاحب په براق باندی سوریږی
چه نامه د سید اکبر بادشاه بلندده
په لندن کښې فرنګیان تربینه ویریږی
په سورکاوی باندې پری وشوله ناپسنده
د باجوړ زلمی پرواړه کړل تمام
چه لښکری وله راغلی له قاشقاره

4 د لښکرو سره مل دی فقیران
یوسفزی کله ویریږی له دی جنګه
په بنیر کښې زوراور دی تول رندان
حکمتونه څکه هیر شو له فرنګه
د پیر بابا پالکئ لوچته کړه کهارانو
د بیچاوتړئ صاحب ئ هم و لاړ له څنګه
لاس په نامه زه حمید ګل یمه غلام
خلق خیر پر دی موندلی له درباره

زه اکبر شاه ملا ورزمَ په ملاتړ بانډو
اوری قتل کړ بانډو

9

LA GUERRE DE BOUNÉR.

BALLADE D'AKBAR CHÂH.

د بنیر د جنګ چاربیته د حمید شاعر اوسیدونکی د ترنګړیٔ علاقه د پکلی ویلی دَه

۱ معامله جوړه شوه د کفر د اسلام
ته صاحب له بري ورکړی پروردګاره
د انګریز پلټنی راغلی کلکتی ته
ورسره خینی سیکان دبل ګوره ؤو
پښتنو ورته ویل چه په ځایٔ کښینه
بنیروال واړه د ملک په تراره ؤو
چملی وال وائی مونږ نه خلاصیږو دینه
دښمنان ئی په ملکا بانډی ښکاره ؤو
مجاهدین ورکوِی سر درب په نام
حوری لوټ کړی نه ویریږی له کفاره

۲ مجاهدین وائی خمونږ مرګ دَشهادت
په شهادت کښِ تیښته نکړو له میدانه
که راسره وِی د مړدانو کرامت
په غزا یسی راتلو له هندوستانه

2 کوڵۍ به د رفلو وریدی شوی ریز مریز
دېتمی و کمشنرته
فقیر دی معتبر ورسرنه کیږی جنګ وته
داك ئې و لیږه په بیرته
پلټنی د ګورو به په پیرجرل
هیش خلاصیږو به مونږ چرته
را آوری سنګر به مونږ ایسارنه دی غازیان
تیغ نه کوی اسرپسی
په سر د قتل کړ

3 را آوری په سنګر دَ دوئ خونه کړه میراته
په کړو کښ ئې کړه ګیر
صاحبه مبارك دِ شه وطن و ایمه تاته
سیرئ د صوات بنیر
د سیلمی یوسفزی په اقبال جمعه شه غزا ته
په بیرته ئې وکه فیرپه جهرو وِ چه مِ دښمن دَی عجب خان
انګریزمِ که کسکرپسی
په سر د قتل کړ

4 په جهرو وِ جرنیل چه سا مِ نشته په وجود کښِ
دا څه و شه فساد لښکرمِ شه کسکر نور به نه ګرزمِ په سود کښِ
رعیت مِ نه که صوات
مردار په کښِ خاونده د لاهور هغه مردود کښِ
په بیرته به شی مات
ملا ترو که په ښور دبرکلی ناصر خان
ورکه شه ماز دیګرپسی
په سر د قتل کړ

10

LA GUERRE DE BOUNÉR.

BALLADE DE NAWÂB JÂN.

چاربیته د جنگ د بُنیر

1 په سر د قتل کړ فرنګی ډیر وکه ارمان
شوه چیغه د خطر پسی
په سترکو ئ تیاره شوه چه لیدل به ئ غازیان
غم راغی سراسر پسی

په سر د قتل کړ فرنګی جمعه کړه فوځونه
دی لام تری په پورته
له ورایه به را تلل پسی بنیروال لکه بازونه
حریان ئ شومه زورته
چاپیره د زلمو سری پیتئ چغر ډالونه
جلئ به شوی هرلورته
کولئ به د رفلو وریدی لکه باران
را تلل به برابر پسی

په سر د قتل کړ فرنګی ډیر وکه ارمان
شوه چیغه د خطر پسی
په سترکو ئ تیاره شوه چه لیدل به ئ غازیان
غم راغی سراسر پسی

11

LA GUERRE DE BOUNÉR.

د بنیر د جنګ چاربیته

١ له هنده دی راغلی په غزا پسی سفر که
له هنده دی راغلی خو وطن ئې بریلی
اوس ناست دی په ملکه کښې جوړوی دارو ګولی
په ډاګه ورته ناست دی تل ثنا د پاك اكبر كه
له هنده دی راغلی په غزا پسی سفر كه

٢ په ډاګه ورته ناست دی تل ثنا كه د غفور
انګریز په توپی جمع كه لښكر ورته كنړ ګور
لندن تر كلكتی تر كپنی وشه دا مذكور
دشمن دی پیدا شوی تن دی تینګ ورته لښكر كه

له هنده

3 كپنی چه شوه خبر حكم ئې وكه سمدستی
جرنیل ته ئې ویل چه پكښې و نكی سستی
كلی به ترینه پرېكم كه څوك پاتی شو ورستی
وددری مخامخ له مولوی سره تكر كه

له هنده

4 تكر له وله راغی سوات صاحب په ډیر شتاب
دیره په انبیله وُه پكښې نه وایم كذاب

5 د برکلی ناصر خان په فرنګی جوړ کـه تاتار
راکوز شـه ا نـبـلی تـه
څوک تښتی په خلورِ څوک ئ کړه په کښ مردار
ورتـیـرنـه شی ممـلی تـه
په بوټو نڼووځی خلاص بـه نـه شی دا غـول مار
مځ نـه نـسی ممـلی تـه
ورسم ئ کـړل شـاګـرده پـه دره بانـدی
سکان اسلام ئ که اختر پسی

په سر د قتل کړ

6 شیر میاشتی فرنګی په سورګاوی و کړل جنګونـه
دیر شو پـه کـښ خـرابِ
اوچت د کټ په سرورته صاحب ویل با نـګـونـه
دَ دوئ د سر قصاب تالان بـه ئ پـرِکـړ کـه
چه به ئ تیکره پری سانګو نـه
قواعد کـه پـه حـسـاب
نواب جانه په دوئ چتر د لمن د هغـه خـوان
هر څوک د شی خـبـر پـسی

په سر د قتل کـړ فـرنـګـی دیـر وکـه ارمان
شوه چیغه د خـطـر پـسی
په سترګو ئ تیاره شوه چه لیدل بـه ئ غـازیان
غم راغی سـراسـر پـسی

9 په روځ د پیغمبر ربه دا سوال مې کړي قبول
په دوارو خپوځ شل کړي چه کړي مونږ سره جدول
په تبرځ وبا راولي افت کړي پري نزول
د ډکر زید الله خان رب د ډکر پدی خطر که
له هنده

10 یاد یږي په ډکر کښ زید الله نوم ځ تهنګ
غازیان جمع و کړه په لالوی وکه جنګ
درځي په نیبه شپه خبرځ وکه په فرنګ
جیمس ته ځ ویل چه نن ډیر د خان خطر که
له هنده

11 جیمس ورته ویل زید الله دربه کړم انعام
د ستا ښنځه اني شولي په ما باندی مدام
وای نور شعل زید الله غرق دکه اسلام
دعا درته کوم رب کوري وارة تبر که
له هنده دی راغلي په غزا پسی سفر که

12

LA GUERRE DE BOUNÉR.

BALLADE DE TALIB GOUL.

د بنیر د جنګ چاربیته

1 معامله جوړه شوه د کفر د اسلام
په کښ توځ شو د حضرت د باغ ګلونه

لنگری جاری کړی ښی نری ورق کباب
خوراك وُه د غازیانو دروغ نه وایمَ باور که
له هنده

5 باور څمونږ پدی چه ده صاحب په کرامت وُه
ددیری غمزن راغی دی رآوری ډیر قوت وُه
خبر چه فرنگی شه پری بیشانه خون هیبت وُه
فکرونه به ئی کول چه تن صبابه بر کسکر که
له هنده

6 کسکر ئی فرنگی که پسی راغی بنیروال
جلئ به ئی و ښکی توری کړی په منګل ډال
شاګرده غوږ پری کیږده درته وایم دا حال
جاهل به که قائل نن به خالی ترینه سنګر که
له هنده

7 جاهل به که قائل نن به تری ډك دله سنګر که
د مرو د زخمیانو آواز نه ختـه مطلق
په لوټ کښ ترینه یوړل ملایانو ډیر توپك
سکان د سرکاوی دی شامدام په دوی اختر که
له هنده

8 اختر به کا هغه چه څوك کوی دارنګه کار
چه را شی مخامخ دشمن له ولی په ګزار
خاوند به وله ورکه جنتونه په تیار
له خدایه به دوی خلاص شی شفاعت به پیغمبر که
له هنده

مولوي وي زه څه به تول کړم زميندار
د کنار صاحب به راولم په ننګ
کمشنر وي زه به ورکړمه انعام
که چا وکړه په غازيانو ګذارونه
معامله جوړه شوه

4 د بيګي اخوند صاحب راغلی له صواته
ټکاونړه ئې و نيوه په انبيله کښې
هغه د کوک پلټن ئې واړه کړه ميراته
په باطن به و لاړوه په معامله کښې
وې نن ورځ ده د جمع کوړئ صباته
ځا په ځائ به وی مرکو په رساله کښې
بنير والو داړه وکړه په ماښام
په کورو به ئې هردم کړه ګذارونه
معامله جوړه شوه

5 په فرنګ بانډې معامله شوله تر ډيره
بيرته تختي که چا ورکړه وله لار
توبه ګير شه صوات له سمې له بنيره
ډير عالم شه په کندو کښې تر مردار
دا حمله ئې کړه د دوئ له مرګه تيره
چه راتله به پښتانه پري وار به وار
چه د صوات عالمو وکړ ورته نام
باجوړ و له فرنګي وکړه قتلونه
معامله جوړه شوه

د انگریز لښکری راغلی له لاهوره
څنی توپی غنباری څنی هاتیان وو
څوک خبر نه وو له دی کافر له زوره
څنی خره څنی تتوان څنی سیکان وو
دبدبه ئی وه خوره تر هره لوره
ورسره د پښتنو ښکلی سپاهیان وو
له دیلنه ئی راپورته کړ خیل تام
په مکلا باندی ئی جمع کړه فوځونه
معامله جوړ شوه د کفر د اسلام
په کښ توی شو د حضرت د باغ گلونه

2 په مکلا باندی دیره شو مجاهدین
په غزا پسی راغلی وو له لری
فرنگی ورته نیولی وه دوربین
ورته ئی وی چه شئ څما له مخه لری
مولوی و ستا به نه کیږی یقین
مونږ ته مه کوه نری نری خبری
یا به واړه شو په تا باندی تمام
یا به هیر کړو له مینی نه حکمتونه
معامله جوړه شوه

3 فرنگی هندوستانو ته وکړ قهر
تاسی څوک ئی چه کوی راسره جنګ
د فوځونو څما هیڅ نشته دی شمار
دا مکلا به کړم په تاسو باندی تنګ

13

LA GUERRE DE BUNÉR.

GHAZAL DE PÂYÂB.

غزل د پایاب شاعر

1 په دی جمله شوه معامله کاغذ فرنگی له راغی
د دی صاحب په مخ کښې پښتون ئې جنګ له راغی
جنګ له راغی عالم صاحب جاری قلم
په فرنګیانو شه غمر صاحب ئې جنګ له راغی
په دی جمله شوه معامله کاغذ فرنګی له راغی
دَ دی صاحب په مخ کښې پښتون ئې جنګ له راغی

2 جنګ له راغله غازیان د سیلمی ټول مومنان
په انبیله شو شهیدان سر ئې پالنګ له راغی
په دی جمله

3 سر ابېردی بنیروال اخون صاحب په اقبال
مجاهدین ټول په سنبال ورسره ننګ له راغی
په دی جمله

4 په سنبال ځی برابر فرنګی جوړ کړه سنګر
اخون صاحب لګه نور صبا یو درنګ له راغی
په دی جمله

6 باجوړ و وی دَه را پیښه له تقدیره
فرنگی له کلکتی شه را روان
که خدائ کاندی خلاص به نشی دابی پیره
که له دیره پسی راشی غزن خان
څوک خبر نه وَه له دی کافر خنزیره
به روپو تاند ئی پریښود خپل ایمان
دَ صاحب په مخ کښی وئ نه که سلام
رب دِ وران کاندی دَ دِ کافر ملکونه

معامله جوړه شوه

7 فرنگی راغی دیره شه په دربند کښی
د عیسی زی جرگی نه ئی کیخوده قرآن
وی دا مال دولت به یوسمه په بند کښی
دا ملکونه به کرم تاسو باندی روان
پښتو وی راتله نشته دی په ژوند کښی
صد رحمت شه پری پوهیری قبول خان
زه طالب گل یم د کاکا صاحب غلام
ما دَ شعر پکار کښی و پیل هارونه
معامله جوړه شوه د کفر د اسلام
په کښی توئ شو د حضرت د باغ گلونه

د انبیلی په کنډوکی کښی
کوره پراته دی زیره پیتی بمر سرونه

15

DESCRIPTION DU PAYS DE SVÂT.

MESNEVI D'ʿANVÂN EDDIN.

حال د ملك د صوات ابیات د عنوان الدین کا کاخیل
واقعه ۱۸ ماه مارچ سنه ۱۸۸۲ عیسوی

راشه وآوره دا بیان — چه تول صوات شی درعیان
سراسر پری کرزیدلی — ما په خپل دی لیدلی
د یوسف دی دا اولاد — اکوزی باندی شی یاد
یوه دره ده سراسر — سیند په مینځ کښی برابر
په شمال تر خوازوزی دی — په جنوب تر بایزی دی
بایزی دیری تپی دی — سراسر سره پرتی دی
رانړیزی دی په مغرب — الهٔ ډنډ کښی دی غالب
دغه شای د خانی کور دی — د کاچو د اولاد زور دی
په تانړه کښی دی خان خیل — دحمزا اولاد بیل بیل
بیا کوته کښی موسی خیل — پری کوټ کښی ابا خیل
بیا اکا معروف یادیری — منکه وره کښی ستائیری
پوری غاړی نیکی خیل — نیک ولی پوری بیل بیل
شموزی بیا ادین زی — چکدرو پوری ورزی
دا په کوز صوات شو مشهور — برابر کوم مذکور

5 په هغه درنګ ښی ګوره د اکوز و له زوره
د دی انګریز له اوږغزن کاتلنګ له راغی
په دی جمله

6 غزن پتهوړی په غلا په دوئ دِ پرېوزی بلا
دَدِ دګروزېد الله سرګوزی ګند له راغی
په دی جمله

7 پاپاب ئِ جوړ که صفت مولا دِ ورکړی جنت
په هغه ورځ د قیامت د حورو ښنک له راغی
په دی جمله شوه معامله کاغذ فرنګی له راغی
د دی صاحب په مخ کښِ پښتون ئِ جنګ له راغی

14

LA GUERRE DE BOUNÉR.

MISRAS.

1 د سنګر خوا ته شئ غازیانو
د فرنګی ګولئ وربېری په شکېرونو
2 د خدای رحمت په باباځ شه
چه فرنګی ئِ په کلکته ولګونه
3 باباجی بل زوی دِ و شه
چه تر کلکتې پوری خپل کړی وطنونه
4 فرنګه تښته که حلاصېری
صاحب سوربېری اکوزی وریسی خینه

زمستان دَ پیښور — تابستان دَ ایلم غر
هم په صوات کښِ سراسر — آبادی شته سم په غر
آبادی عمارتونَ — دَ سکندر د وقت ضربونَ
دَ هنودو دَ کافرو — یا بادشاه چه سکندر وَه
غرض داچه بادشاهت — نښانی دَ حکومت
چونه کچ عمارتونَ — هم پخته پخته خاپونَ
شته په صوات کښِ قدیمی — چه بُتان تری خلق موی
چه په صوات کښِ وَه فقیر — ما لیدلی په شیر شیر
دیر هوښیار وَه هم عابد — دنیادار وَه هم زاهد
دَی فقیر نه وَه غنی وَه — په حکمت کښِ لاثانی وَه
نوم ئ دَی عبد الغفور — خدائ دِ دَی کاندی مغفور
دوه زامن شو تری نه پاتی — یو عابِد بل کوِی زباتی
دا عابد عبد الخالق دی — چه د دین په کار فایق دَی
د غه بل عبد الحنان دی — د فتنی په کار روان دی
دا تحریر دَ عنوان الدّین — رښتیا کړ په خپل یقین

16

LA GUERRE DE CABOUL.

PAR LE POÈTE DE JELÂLÂBÂD.

جنګ د کابل تصنیف د جلال آباد د شاعر

قادره ذو الجلالَ — بی شرکَ بی مثالَ
ایمان پر خطا مکړِی — فرنګ ورک کړِی
نه کابلَ — زاری پر نښته بلَ

بیا راپوری دَی چار باغ … هم په خنګ کښِ ګلی باغ
متوریزو با ندی یا دیږی … که باور د په ما کیږی
بیا د پاسه عزی خیل دی … بیا په پورته جنګی خیل دِی
تر خونه جانو لنګره … دا تیپه شوه برابره
بیا په پوری غاړه زوره … شامیزی پراته دی ګوره
تری نه کوزه بیا خوګلی … دسی بوجنی دی شاغلی
چه دوئ دیر دی زوره ور … د جنګریز په کار اکثر
نیکولی پوری دَی غونډه … هارنوئ په غاړه پنډه
چه یادیږی په بر هوات … په کښِ نشته کمر و زیات
ده دَ صوات دره دیرش کروهَ … سراسر که ئې پری پوهَ
پهنائی دری خلور … کروه دَه په ښه سرور
سراسر ملک دَی اَبی … بعضی بعضی بارانی
و ریژی شولی هر قسمه … صوات کښِ واخسته زمه
هم جوار او هم غنم … ماش او مونګ ورسره سم
په کښِ نشته دی اوربشی … له اوربشو څبی تشی
دَ صوات زمکه دَه زرخیزه … خو مخلوق ئې دَی درویزه
دوئ مدام کوی ویشونه … یو د بل سره جنګونه
څکه ښه نه آبادیږی … چه سیلونه په کښِ کیږی
که محکوم وی دَ انګریز … په جهان به وَه زرخیز
هم دَ صوات وطن دَی یخ … ښشه وُمر په کښِ خوښ
اوُبه صافی هم سړی دِی … چه جارِی وِی هم رنړی وِی
په کښِ ونی د چنار … په ولو باندی قطار
هم په غرونو کښِ نختر … لوئ لوئ شته دَی برابر
د موری دَ ایلم غرونه … دِیُ ساړه کوه سیلونه
چه په اوری په کښِ اور … ضرورت وِی کور په کور

بنځو پیسو د پاره له اسلام نه لاس په سر شو
تور مخی د محشار شو

8 چه څوك مسلمانان ئ مسلم په ښه اِمان ئ
غزا پسی روان ئ
له سرو مالَ تیر ئ د حضرت د دیمن د پاره
ترس نکړی له کفّاره

9 محمد یعقوب ئ زوی وو مکی نمه وو دی لوی وو
دانا په عقل پوه وو
روان ئ مکناری کړ ور ئ کړ بالا حصار
یو سو ورځی قرار

10 ناګاه غلبله وه اردله رساله وه
په مخ کښ ئ ګله وه
تمام ئ را حصار کړل په کابل ئ کړ مردار
خبر نوه سردار

11 سردار شو په غضب دا کار دی ډیر عجب
لښکر ئ کړ طلب
لښکر وِ تمای مرکونه و کړه بدا شان
غازی محمد جان خان

12 محمد جان خان ورته ویل بدا یمه قایل
وَ هلی مِ جاهل د خیله لاسَ ما د مکنارِی مری کړه غُصَّ
چاره مِ کړیرِ پسَّه

۲ فرنگ راغی له هنده که راشی ولکه تنده
په هیڅ ئې پروا مکړی وطن تول کانړی پائمال
و هی سرومال

3 خیبر کښ افریدی وو دوی وارہ تور تهندی وو
کاروان ته کرندی وو
فرنگ ته ئې ملا ماته وه بچپله ئې کړرا تیر
اسلام ئې سپک کړ دیر

4 فرنگ وی چه سحر شو ماکاه دزه هار شو
امیر صاحب بچپله له غیرت خما جانه
فنا شو له جهانه

5 مهمند تله خزلی غلجی وکری منزلی
ما کری دی بدلی
نه سر نه ئې سامان شته نه په شمار کښ حسابیږی
الله پدوی پوهیږی

6 که تول به اتفاق وی په یو ځای کښ اُتراق وی
دیره په بشبلاق وی
فرنگو به لال پوره لاندی کری نوه وروره
خبر به وو له زوره

7 چا کفر کړ قبول دولت ئې کړ وصول
دشمن شو د رسول

18 چه خوك دی داسه نر چه جنك وكړی حاضر
مردار كا دا مضر
غازی محمد جان خان ته
بَری ته ور كړه ئی الحاله قادره ذو الجلالَ
زاری پر نشته بله

19 نن بیاله دیره غمه خلاص نشم له ماتمه
د هجر له تور تمه
غنچه وه د ګلاب خزان جدا كړه له غند له
زاری

17

LA GUERRE DE CABOUL.

BALLADE DE PÂYÂB.

د كابل د جنك چاربیته

1 فرنك لاړشه په قهر
اختیار كوی د جنك
فوزونه ئی كړه جمع
په كابل كښ شه حصار خاوند كه تار پتار

2 انګریز شه تول روان د خان كوی سامان
پزره كښ دی پشمان
خواس واخستی بدی د انګریزو كوی ننګ
اختیار كوی د جنك

13 چه وئ سوبه اور ښکاره کړ خپل زور
کښنی ته لاړو شور
کښی شوه په غضب نوروئ ویل لاټ راپټ
سرگند زه مه په پټ

14 راپټ راغی په کرمه بیا دَ کابل په خرمه
امان له د اسی کړمه
راپټ لکه چنجی د یعقوب خان وخوت پدِل
ترِ پاتو شو کابل

15 محمد یعقوب سلام ته لاړ د راپټ مقام ته
چه شائ کړه اسلام ته
راپټ بیگناه ونیو هندوستان ته ئ کړه روان
بیا دی بندیوان

16 کابل کښ سرداران ولاړ وو په سوران
بل پاتی شو یاران
بادشاه ئ خموژ بوتلو چه محمد یعقوب ئ نوم وو
کښی چه معلوم وو

17 غزا ته ئ کیښو غاړه حیران شو تمام واړه
هیچه ونکړه آړه
په سر محمد جان خان وو صاحب زاده مشکی عالم وو
کښی باندِ ماتم وو

8 فرنګ ورانډی شه تری تیر   له لنډیکوټ شه چاپیر
لنډیکوټ ئې د یره کړه تړینه اخلی اوس قلنګ
اختیار کوی د جنګ

9 شنواری شو زهیر   دوی له رنګه دی نخچیر
پری نظر دی د لوی پیر
ملګری د اسلام دی د ایمان کوی دوی طمعه
فوزونه ئې کړه جمعه

10 د شنواور دی لوی قوت   رب ور کړی برکت
پری منګل د حضرت
وی را خی کوو غزا خمونږه نشته دی بل لار
خاوند که تار پتار

11 فرنګ لاړ تر باسوله   دا خبره ئې کوله
په ډکې ئې خوخوله
ډکه ئې کړله خپله درته وایم په یو درنګ
اختیار کوی د جنګ

12 له ډکې له شه دا ورانډی   کندمك ئې که د لانډی
د ټکی خبری کانډی
لاټ وکړلې روپئې چه افریدی کړه بر دمه
فوزونه ئې کړه جمع

13 لاټ روپئې کړلې خوری   خلقو کړی ننداری
د غازیانو سترګی سری

3 خواس شه بدبخور نشرمیږی په پیغور
خپل خدای ته ئې مختور
مکنړي ته ئې ویل چه زه به ستا وکړم ننګ
اختیار کوی د جنګ

4 افریدو واخستی بدی کرزیده به دوی په ډډی
د غازیانو لاړی کډی
د یوس پکښی خواس دی چه خپل خان ئې که بدرنګ
اختیار کوی د جنګ

5 خواس دی پکښ تنګ پالی د کفرګ
د غازیانو لوی دی غر
شاباش شه په غازیانو فوزونه ئې کړه جمعه
خپله توره ئې کړه محکمه

6 مکنړی ته ئې وکه لوظ ترینه وا ئې خست دیر فوز
خنی پاتی په جمروز
دی لاړ علی مسجد له هلته کیناست بیغمه
فوزونه ئې کړه جمعه

7 علی مسجد کښ وه لوی شور د غازیانو نه وه زور
فرنګی بد دی له اور
فرنګی وچلوه بار علی مسجد ئې که وزګار
خاوند که تار پتار

مړی ملنګری که چه کابل ئی که وزګار
خاوند کړل تار پتار

19 د ملنګری راغی ریوټ فرنګیانو وکه کوټ
په انګریزو شه پلپوټ
لاټ و که مصلحت چه خپل فوز به کړم چوړنګ
اختیار کوی د جنګ

20 حواس شه په لعنت دا زوئ دی د غلط
چا ته نکوری اوچت
دشمن خمونږ د دین دی د هر چا دی ورته قار
خاوند که تار پتار

21 یعقوب خان ونیوه خما وروره زر کوز که له لا هوره
د خاوند کارونه ګوره
شاباش په محمد جان شه چه خپله توره ئی کړه محکمه
فوزونه ئی کړه جمع

22 محمد جان و کړله توره په هر خای کښ ده مشهوره
که خاوند کړی منظوره
را وئ ښکه فرنګی ئی له خیبره که باهر
خاوند که تار پتار

23 فرنګیان راغلی په ماتی کولی به دوی زیاتی
کابل شه له دوی پاتی

ماړی افریدی کړل چه خوری غوښی د مردار
خاوند که تارپتار

14 په فرنگیانو وه ضرور لاړ وه بزره رنځور
یعقوب خان ئ شه تربور ۱
یعقوب خان ئ سلامی چه له خدای نه وه دا سمه
فوزونه ئ کړه جمع

15 غازیانو وکړله صلا که خوک پیر دی که ملا
یادوی تاسو الله
وی ایښی مونږ سرونه په نامه د پاك ستار
خاوند که تارپتار

16 فرنگ لاړ شه کابل پزره کښ وه دا غل
یعقوب خان ئ وکه چل
یعقوب خان ته ئ ویل مکنری زه اوس ته په خنگ
اختیار کوی د جنگ

17 مکنری راغی په بیرته حال ئ ووی مکشنر ته
قضا راغله خمونږ سر ته
کابل ږ که اوس خپل چه ترینه زه کوم طمع
فوزونه ئ کړه جمع

18 کابل له لاړ شه دا دوبار خلقه وکړی بری اعتبار
زه کوم دغه گفتار

په خیبر کښې میر اخور ورته ترخې وکړې خبرې
را جمع شوی لښکرې

2 میر اخور ورته محکم شه په کمرې باندې دیر غمژن شه
خبر پر ټول عالم شه
حریان په هغه خای ای خلق ودریږه په ځنګ
هیڅ وې نه کړ جنګ
په بیرته را روان شه داخل په خیل مکان شه
دا کار په ده دیر ګران شه
په چل تر پوره نه شوه اوس خبره شوه د زور
روانې شوی بالفور

3 خبر شه واتر فیل قسم وکه سقیل
په تورات او په انجیل
کابل به هاله پر بردو چه انګریز شې ټول تمام
جوړې که ګدام
لښکرې بې حسابه طلب که له پنجاب
وسلې له هر باب
پلټنو ته ئې ورکړې زرتر زر ګمناري ئې دې افسر

4 لښکر ئې که طیار له عقل نه بهار
په امر د سرکار
رخصت ئې که په کرم قطع ئې کړې لوری زوری
را جمع شوی لښکرې

5 کابل ته چه ښکاره شو خلق ئې ټول په ننداره شو

شاباش په محمد جان شه چه مدام به وُه خوشرنګ
اختیار کوی د جنګ

24 محمد جان خان وکه مطلب راضی وُه پدی رب
په هر ځای کښ ئ دبدب
خپه پری فرنګیان شو سترګی ډکی وی له غمه
فوزونه ئ کړه جمع

25 فرنګیان راغلی زهیر هر یو وُه پزړه غګیر
ورسره فوز د کشمیر
پایاب جوړ که بیان داسی بل و وائ څوک شعار
خاوند که تار پتار

18

LA GUERRE DE CABOUL.

BALLADE D'ABDOULLAH.

دَ کابل د جنګ چاربیته

را جمع شوی لښکری 1
په نیت باندِ د جنګ
روانی شوی بالغور
جوړ ئ ک کدام ترلی لام ځی برابر
مکنری ئ دی افسر
را جمع شو فوځونه سواره پلی ای اخونه
کابل ته روان شونه

9 يـــو پاتې ګمـــنـــري شــــه   اجـل واخـسـت تـــيـــري شــه
په هـغـه ځـــائ ډيـــرَى شـــه
کـه مړشه پــه کابـــل کــښِ چـيـتـمـئ ئې لاړه تــر لاهـــور
رواني شـــوي بالـــفـــور

10 چـيتمئ ئې لاړله بـه شــکـــتـــه   ګـمـيـنئ له بې مــهـلـــتَ
دَ جــنـګ له حـــقـــيـــقـــتَ
لـــيـــکـــلي پـــه کــښِ ډيـــره مــدعا وَه لـــګ کـــلام
جـــوړئ کــــه ګـــمدام
د کابل خـــلـــق و فـــســات   پـــه مـــونـــږ وکـــــه زيات
ګمـــنـــري ئې کـــه مــــيـــرات
يـو دي ورســـره نـــور جـــامـــونـــه ئې نـــوش کـــړه د ســـفـــر
ګمـــنـــري ئې دَى افـــســـر

11 ګمـــيـــنئ پـــه دي خـــبـــره   له غـــمَ شـــوه اوتـــره
غـــورږ ونـــســـه دلـــبـــره
جـــاري ئې پـــرواني کـــړلې پـــه چـــاونـــړو بانـــډِ زړه وړِ
را جمع شـوي لـــښـــکـــري

12 لـــوي دِي کـــــه وارۀ دِي   جـــوانان دِي کــــــه زاړه دِي
چه هرڅوک طلب خـــوارۀ دِي
خپل ځان دِ کـــړِي سُـــنـــبـــال وســـلي دِ واخِـــلي پـــه دا درنـــګ
پَـــه نـــيـــت بانـــدِ دَ جـــنـــګ

13 ســـوارۀ دِي او کـــــه پـــلِي   روان دِ شـــئـــي تـــو غـــلي
کابـــل تـــه دِ وُزغـــلي

هر څوک په تراره شو   و راځي چه کلی واخلو
نن به زور کښې دَی فرنګ   په نیت باندِ دَ جنګ
نن به زور کښې دَی انګریز   هر چا ته کوری تیز
اوس مونږ له دی په کار ترِ دیر پرهیز
اوس څي چه ځان په څنګ کړو بیا به راشو په هر لور
روانی شوی بالغور

6 اوس څي چه ځان سُنبال کړو   دَ جنګ به هاله خیال کړو
انګریز به تول پایمال کړو
او بی له مصلحتَ چاری نه شی وکړیَ فهم
جوړئ که کدام
مصلحت ئ وکه یاره   را تول شو په تلواره
کابل تر قندهاره
انګریز صلحَ بناکړه په امان کښې د خپل سر
کمنری ئ دَی افسر

7 انګریز صلحَ بناکړه   د صلحی تمناکړه
تا لا ئ خزانه کړه
ورکړی سردار محمد یعقوب له مرغلری
را جمعَ شوی لښکری

8 په بیرته شه راستون   له کابلَ شه بیرون
راته به په مضمون
خیبر نه شه رِا بښکته سر ببر په زره چورنګ
په نیت باندِ دَ جنګ

18 راپټ چه په دی پوه شه   چه لښکر دَ امیر لوی شه
هر ځای کښ هاهوی شه
محمد جان خان ته ئې وُوِته بِہ مولا زه دِ غلام
که جوړ ئې کدام
محمد جان خان هرِکوټ پوری کړی   ځړی ئې ترِسر تنوری کړی
خدای دِ بری ورکړی •
چه دُښمن که زبر زبر   ځمنری ئې دی افسر

19 جنګونه وکړه ډیر   کابل کښِ تیر وبیر
دَ توفو د شمشیر
که څوک په کښ ماړه شو چانه پاتی شه تبری
را جمع شوی لښکری

20 کابل ئې چه وزګار که   غزنی ته ئې رفتار که
دلوی جنګ ئې اختیار که
ګوره وو که کاله وو   تول ئې کړه په وینو رنګ
په نیت باندِ د جنګ

21 غزنین نه بیا بهر شه   په نیت دَ قندهار شه
ښکاره لګه دَ نمر شه
یو ځو ورځی دیره وُه بیا ئې دَ جنګ وغږوه دور
روان شوی بالغور

22 ایوب خان محمد جان دواړه   دیره وو په اوجاړه
په جنګ کښ وو هم غاړه

په ځائ دَ ګمنري دِ ممدستي پوري کړه اور
رواني شوي بالسفور

14 رابت ئ که جرنيل کابل ته شه په ميل
په زره بانډِ غلبيل د
دَ ورځې به ئ منزل کړ او ډيره به شه مابشام
که جوړ ئ که کدام
منزل په منزل ته نه خيل خان به ئ ساته نه
کابل ته شه د ننه
ډيره شه په ميدان کښې ورسره وُه لوي لښکر
ګمنري ئ دَي افسر

15 کابل کښې چه داخل شه مقصود دده حاصل شه
له سردار سره واصل شه
راغي سلامي محمد يعقوب وله له لري را جمعَ شوي لښکري

16 يعقوب ئ بنديوان کړه په ښکته ئ روان کړه
وطن ئ هندوستان کړه
خبر تري نه څوک نه دي چه شراب خوري اوکه بهنګ
په نيت بانډِ دَ جنګ

17 غازي محمد جان خان را تول ئ کړل غازيان
راته په سپين ميدان
رابت ئ دربه درکه وار خطا که شه په شور
رواني شوي بالسفور

3 ملا خلیل سره کاشکوټ او کورکی راغلی
سُرج مَزار څه امله وال کلا تکی راغلی
څه بوډیال وال څه دری نوری څه چُکنی راغلی
چه دَ توپ ډز شه دا سرکوزی په دامان لاړه

4 ملا خلیل ویل څمونک ورتلو څننډ وکړ
چه پیرنګی د ښکیه راته هرچا ئ څننګ وکړ
رحمت په ما شه دَ حضرت په دین مِ ننګ وکړ
جنك مِ بنا کړه مخ په بیرته پیر نکیان لاړه

5 ناخاپه غړشه چار مسیٔ له رساله راغله
کریم خان وُویل دَ سرو نو حواله راغله
خوانانو تښتی چه څمونږ په کله راغله
دی کریم خان سره دریاب له هلکان لاړه

6 د پیرنګی مچو لښکر دِ سپین صبا شینه
خاونده خدایه لا په مرګ باندِ تباه شینه
چه د توپ ډز شی دا ورشاړی دوتقا شینه
واړه کونیان وُو چه مُخبِرته په میدان لاړه

7 په بر نیکار مِ توری لړی سره پوزونَ راغله
حساب نیشته بی حساب عالمونَ راغله
قلای مَلَق باندِ د غازیانو بیرغونَ راغله
جنګ ئ و نه کړ دَ سپی خاس کفار لاړه

IMPRIMERIE NATIONALE.

ټول ملك په وينو سور شه پاتې نه شه ځائ د ګام
جوړ ئې كه ګدام
چه ډوى دواړه وكړه فتحَ ما ئې زر وكړه مدحَ
شاعرَ مه كړه قدحَ
نامه ېږ عبد الله دَى دَ منان خان يېمَ نوكر
ګنړى ئې دى افسر •

19 •

LA GUERRE DE CABOUL. — BATAILLE DE CHÂR MÊSÂ.

BALLADE D'ALI JÂN.

دَ چار ميسى چاربيته

۱ له چار ميسى نه څه ښايسته ښايسته ګلان لاړه
ټوټى ټوټى په ږنړو ټورو شهيدان لاړه
ملا خليل وګوره خومره قوّت ورسره
چه خبريده به عالم ته برابر ورسره
دالاس نيوى ونه كو دى ميان حيدر ورسره
پلى سواره ورسره د خالو خان لاړه

۲ ملا خليل وګوره خومره خوارى ئې وكړه
ګلى په ګلى ګرزيد ومنت زارئ وكړه
لښكر ئې ټول كه دَ لښكر جمع وارى وكړه
جنګ ئې ونه كړزوه ترڅ په ارمان لاړه

د لسو ورځو لار دا میراخور په یو منزل کیږی
جان جان ښکه جنګونه په کابل کیږی

٢ د لسو ورځو لار دا میراخور ئ په آس سورکه نه
او دا هُنرئ جوړکه نه
د منډی کړندی وُه ښان داخل ئ په خپل کُورکه نه
او جوړئ شروشورکه نه
و دربده امیر صاحب ته تاوېږ له خپکره ښی
جوړ ئ که کدام تړلی لام ګناری بره ښی
پرینبی ئ لښکر دی چه په شپه ورځ غویمنډ کیږی
جان جان ښکه جنګونه په کابل کیږی

3 پرینبی ئ لښکر دی انګریز دا رنګ مصلحت وکه
او زړئ صلحیت وُکه
واپس ئ کړی پلټنی د امیرئ لوی عزت وکه
او وروستو چا علت وکه
پرئ ګناری که اوس خالی لاس له دفتره ښی
جوړ ئ که کدام تړلی لام ګناری بره ښی
ولی تبښی کابلیان د خدائ په فضل ودربدل کیږی
جان جان ښکه جنګونه په کابل کیږی

4 رحمت شه په غازیانو غازی هر یو سر بلند دِ ینه
او نوم خو ئ ښرکند دینه
محمد غازی یعقوب چه ئ روان که روغ ئ خوند کنه
او بشکته ئ نظر بند وُنه

8 قلای ملق په شهیدانو دِ رحمت وینه
توره ئ کړی بلبلان به د جنت وینه
ملك شئ په زوی دِ زر خَلَ لعنت وینه
بدی ئ واخستی خوشحاله پیر نکیان لاړه

٩

9 دَ اغا جان خوبندی چه جاړی خپل جانان غواړی
دَ خدایَ سوال که هغه خپل کلِ رویان غواړی
تورئ پتکی تور ئ وروځی خپل نشان غواړی
دا دیر غونَ علی جان په زړه انبار لاړه

20

LA GUERRE DE CABOUL.

BALLADE DE MAQSOUD GOUL.

چاربیته د جنګ د کابل

١ جوړ ئ که کدام ترلی لام کمناری بره ځی
جان جان ځنګه جنګونه په کابل کیږی
جوړ ئ که کدام ترلی لام چه پسی سم شنه
او پیښ ورته لوی غم شنه
لاړعلی مسجد ته میراخور ورته محکم شنه
واړه کاړئ خم شنه
څلور ګذاره ئ وکړه اوس په ماته د خیبره ځی
جوړئ که کدام ترلی لام کمناری بره ځی

2 چه یعقوب خان له بند خلاص شه کینا شه په تخت
موټر میمنی ته څو فرزنده دا مهم دی سخت
کجاوی بار کړی ناپرسنده څم په دا ساعت
شیر علی بوه وه په اول کښ خود غلی روان شه

3 شیر علی دیر په واویلو کښ لاړ و میمني ته
مالُ دولت ئې ټول تالا شه ګورَ ئې خیلخانی ته
له غمَ مړ شه سر بالا وه غوړ کیږده ئې معنی ته
دَ دَه لیکلی په ازل کښ خوڈ علی روان شه

4 په نصیبَ ښکلی نه نوریږی واوره څما جانَ
یعقوب چه ورځی نسکیر دا واوره له مانَ
پیرنګو تینک ونیو دستګیر هلته شه پښیمانَ
د کمناری په تخت بدل کښ اوس ښکته بندیوان شه

5 د کمناری ظالم بدل کښ خان محمد یعقوب
کابل مِړ ولیده لتاړ وبجاړ ښه په سترګو خوب
په خوا دیلي ښکته لتاړ وه بوه شه په مطلوب
په هر غزل ستا بی ارزی ده پیښ درته نقصان شه

6 بی عرضَ ورځ د سردارانو دیر دی په کښ تنګ
تیښته عادت ده د خوارانو نه کوی نور جنګ
په لار ځی دَ مشرانو واړه دی بی ننګ
محمد جان خان غازی غوبل کښ ودریده نشان

هر څوك توره نه كه يكتنها به له تـبـره څـى
جوړ ئ كه ګدام ترلي لامر كمناري بـره څـى
رحمت شه په غازيانو د سرونو پريكدل كيږى
جان جان خنګه جـنګونـه په كابـل كيږى

5 رحمت شه په غازيانو خداځ په هر ځا مهربان شـنـه
او خــوارئ دښــمــنــان شـونـه
كوره ګميدان ابراهيم خان ته بنى شغلى ئ له بشره څى
جوړ ئ كه ګدام ترلي لامر كمـنـارى بره څـى
سل روپئ ديلى د مقصود ګـل د كال پـه من كـيږى
جان جان خـنـګه جنګونه په كابـل كـيـږى

21

LA GUERRE DE CABOUL.

BALLADE DE MAQSOUD.

د كابل چاربيته

1 فرنګى كينا شه كابل كښ دير عالمر طـوفان شـه
سردارى و نيوه په چل كښ كور د امير وران شه
فرنګى دير ور كـه دولـت ورغى پـه كـور
امير ته نـه شـه ملامت نـه ئ وه نـور زور
تينه ئ خراب كه سلطنت هلته كـروكـور شـه
يعقوب ئ تينګ ونيو بغل كښ ورو ورته كوبان شـه

23

MORT DE MOHAMMED JÂN.

BALLADE DE GHARÎBÎ.

د محمدجان خان د قتل چاربیته

١ محمدجان خان غازی شهید له دنیا تیر شه نه
مړکه امیر په ټکئ ګیر شه نه
محمدجان خان چه دَ امیر سره نوکر شه نه
واړه عالم په دا خبر شه نه
توپ چه باشی او توربالی دَ جنګ افسر شه نه
پروت په ډکه ټینګ په خیبر شه نه
جنګ ئې بناکړ کمناری پر زورور شه نه
بر په توره کم ئې لښکر شه نه
اسلام ترِ لاړ چپاو دَ کفر ترِ چاپیر شه
مړکه امیر په ټکئ ګیر شه نه

٢ پیرندی لاړ په جګدلی ورته ډیره شه نه
حال د وطن ورته ښکاره شه نه
د ټکئ داک ئې چلاوه آخر ښکاره شه نه
دد وه کابل زړه ئې کڅره شه نه
چه څوک مؤمن وه هغه ټول په تراره شه نه
لاړو اسلام زړه زړه شه نه

7 محمدجان خان غازی عجب وه تینک شه ددوی زورته
کفارو بیاموندہ ادب بیا به نه خی پورته
مقصوده جاړه روزوشب څه دمکی لورته
په عبشاتو دِ خان غل که عمر دِ تاوان شه

22

MOHAMMED JÂN.

GHAZAL DE MOHAMMEDIN.

غزل د محمدجان غازی چه په کابل کښِ له انګریزو سره جنګ ئ کړی وُه

1 تل کړی جنګ نه کړی څنګ څه عجب دی څوان
خوری غورزنګ په فرنګ نوم ئ محمدجان
2 که راغی له لدنه د کابل په نیت
لوی توفنګ درنګ په درنګ ولی هر زمان
3 که جنګ د مومنانو د نبی په دین
وکړئ ننګ کړی ئ بدرنګ واړه کافران
4 که څائ د کافرانو په سقر کښِ دَی
لوی کړنګ قبر تنګ سوځی په نیران
5 که دغه مرتبه د شهیدانو دَه
د کل په رنګ په پالنګ ناست دی جنان
6 که څی به محمدین ته له دی دنیا نه
ووهه لنګ شه ملنګ په در کښِ د سبحان

یعقوب خان وکړو تخت پیغور ورته په تار بانډ
شلك ئې وکړ کمنړی ګفار بانډ
چاندی غازی د توری اوری په کښ سیر شه
مړکه امیر په تنګئ ګیر شه

6 محمدجان خان چه توره وکړه په اول بانډ
عرض ئې وکړ په پردی خیل بانډ
عبد الرحمان سردار چه کښیناست په کابل بانډ
ورك شه باور اوس یو په بل بانډ
هردم چپا وکه میر بچه اوباچا ګل بانډ
وجنی غازیان ډیر په زلزل بانډ
زه غریبی په زړه زخمی جاری ږ شیر شه
غریبی ساکن بتی کوټ علاقه ننګرهار

24

MORT DU SOUBEHDÂR AZÎZKHÂN.

BALLADE DE MAHMOUD.

د عزیز خان صوبدار بهادر

1 غم په ما دراز شه غوغ ږ شه ضمیر
چاو عزیز خان سردار
روان د حق په لور شه مړم فراق ږ زور شه
زیات شه زور خما ملنګ چه شه جوړ مقام د جنګ

لاڨ وهلی کمناری لاس په شمشیر شه
مرکه امیر په تکئ گیر شه نه

•

3 چه کمناری کړ مردار دوی بی زهیر شونه
هلته کښی دوی د خان په ویر شونه
لاڼ جنگی او واربتی ته دامنگیر شونه
بیر ته زخمی دَ ملا په تیر شونه
جنگی مُلکی لاڼ حکمی په دا تغریر شونه
وئ کړه جلسه بشوښ په امیر شونه
محمد یعقوب ئ کړیندی وطن هیر شه
مرکه امیر په تکئ گیر شه

4 خان ئ را خلاص کړو په مردی نوم بلند شه نه
په هر طرن خکه خرکند شه نه
دَ جنگ ملکری دورانی غلجی مهمند شه نه
گفت وه د پیر کارئ پیوند شه نه
دده له لاسَ د کافرو خراب چوند شه نه
نیت ئ غزا سور په سَمند شه نه
ددین په کارکښ کړ زیده شورښت ئ دیر شه

5 لښکر راغلی دَ اردل وه په تلا بانډ
عرض ئ وکړ یعقوب سردار بانډ
خمونږ ماجب دِ پاتی شوی ستاپه پلار بانډ
غوارو ئ مونگ زر په تلوار بانډ

5 نه شور نه زوږ سوران وُه وارۀ فوځ وارۀ په امان وُه
افضل په ویر د ښان وُه
ماما تری سیخمان پاتی حریان خور ئ وه محتاج
غم په ما دراز شه

6 خور ئ په هغه درنګ د ماما ونیوه ځنګ
ښان ئ کړ په وینو رنګ
لاس ئ کړل تری نه چاپیرۀ افضل وُه ډیر په زړه دلګیر
غوځ پر شه ضمیر

7 دلګیری چه دَ سردار میجر ولیده په جار
د ډولئ شه طلبګار
وښکوه زر چټمئ افسر جرنیل خبر په دی انګور شه
مرم فراق پر زور شه

8 جرنیل وی و ښکل میجر زخمی دی سردار بهادر
یو قلی کړی راحاضر
اردلی ته په دا شان سره ګویان غریب نواز شه
غم په ما دراز شه
اردلی هغه محال روان قلیان کړه دوه سنبال
هلته ورغله فی الحال
لوی اقبال دی د انګریزو هر یو کار ئ د تدبیر
غوځ پر شه ضمیر

9 په تدبیر هغه زمان میجر یوړته په خپل ښان
کړ ډولئ ته عزیز خان

ورته لاړ سردار د ننګ زړه ډیر وه په وسواس چه رانه
خلاص دَ منګل باز شه غم په ما دراز شه

٭

2 بو باز خو عزیز خان وه ښکاره په درست جهان وه
د توری پهلوان وه
زخمی شهٔ په پیواړ ودریده ولاړ میجر زهیر
غوغ پر شه ضمیر
میجر وُولـه واره بهادره صوبداره
اوس پاخه په قرار چه پورته شه سردار
لاړ تار په تار په زمکه خور شه مرمر فراق پر زور شه

3 خور شه ګل وه دَ نمیر واوره دور ئې شه تیر
تمام به ئې سیر
کوئ پری د اجل شوه برابر د فتر پرِ ساز شه
غم په ما دراز شه
کوئ وه دَ بیلتون راتله په شبخون
پری مات ئې شه زنګون
درون شوه په کښ پاتِ په قدرت پاک دَ قدیر
غوغ پر شه ضمیر

4 قدرت ته د رب ګوره جنګ توله ورځ وه وروره
دوند خور شه تیاره توره
نه څوک په فوځ کښ ومړل نه بل څوک زخمی نه شور شه
مرمر فراق پر زور شه

13 امیر خان او فقیر خان   بندي دي د کورستان
زه هم خم یمه روان
اوس به خوک کاندي بخلا کریم الله
پاتي سر تور شه   مرم فراق یم زور شه
سر سرتور به واویلا   به وي تل کریم الله
ته ئ شي تکیه الله
حال یم هیڅ نه شه معلوم لارم سرکوم
غرق یم جهاز شه   غم په ما دراز شه

14 رب جهاز کړ خما غرق   تیر شه لکه برق
هیڅ په دي کښ نشته فرق
یکتنها په بند روان د رب منان یمه اسیر غوځ یم شه ضمیر

15 بندي خم په لوي سفر   که یم دوست وه که نوکر
چا یم وانخست خبر
کله مند یم له هرچانه   د خپل خانه
یم زره تور شه   مرم فراق یم زور شه

16 زړه یم تور شه لکه سکور   نه یم خپل پردي نه ورور
کینبود پل خما پلور
چا یم ونه کړه پوښتنه   تن خما په اور گداز شه
غم په ما دراز شه

17 په اور وسوم پاک غفور   که یم ورور وه که تربور
نه شه ماځه حضور

اسپتال ته ئې رخصت هغه ساعت کړ دور نور شه
مړم فراق پر زور شه

•

10 نور ئې زخم د پرهر   له خپل لاس نه کړ ډاکټر
ترې کولئې کړه باهر
زيات ئې زخم يو په دوه شه   غوښ ترې لحم په مقراض شه
غم په ما دراز شه
په مقراض ئې پوست او ګوښت   پرې کول د زړه په سوخت
وه بهادر سردار په هوش چه به دړد وربانده راغی
غاښ به وچيچل تچير   غوښ پر شه ضمير

11 تچير تن وه د سردار   په يو دم شه خوار و زار
ترې ډاکټر وکړ انکار
چه دارو ئې اثر نه کړ نا علاجه شراب خور شه
مړم فراق پر زور شه

12 شراب خور و دَ اجل   نه دارو شه نه څه چل
سردار وباله افضل
دا ئې و ورستي ديدن دی بل وطن ته پر پرواز شه
غم په ما دراز شه
بيا افضل ته په ښه شان   سردار وکړ خپل بيان
وبه مرمه په ارمان
داغ به زړه به ګور له يوسم امير خان او دَ فقير
غوښ پر شه ضمير

تیرئ شه د یکرئ وار زرئ اظهار
د مرک آواز شه غم په ما دراز شه

22 دا آواز د مرک په جار شه کوته کښِ د سردار
محمود وِ وشه تاتار
عبیدی سالتی دوارو سره مخونه کعره په ویر
غوغ بِر شه ضمیر

23 وو په ویرد خپل صورت عبیدی وُو که سالت
قرار نه وو یو ساعت وُ به مری سالت
له غه روغ عالمه کرو کور شه
مرمر فراق بِر زور شه

25

LES ESCROQUERIES DES GENS DU COMMISSARIAT.

GHAZAL DE GHAZALDIN.

در بیان حرام خوری اهالیان کمسریت

1 هرچا واخستل تنتوان دَ کمسریت
په خلور آنی اوشان دَ کمسریت
2 بیسه کم په دوه آنی تنتو خرخیری
پیښور کښِ په میدان دَ کمسریت
3 د لندن دَ ککتی نه هرخه راغله
هم وابنه لرکی چرکان دَ کمسریت

وه بې ننګه عظم خان عباس په شان کوم تقریر
غوخ پر شه ضمیر

دا تقریر په ورستی وار تیر افضل ته کړ سردار 18
ساه ئې وخوت په قرار
افضل کړې چغې په زوره ګکین وروړ پرې نسکور شه
مرم فراق پر زور شه
نسکور پرېوت افضل سرنګون په زړه سول سول
چه په هوش شه واوره ګل
کړ پرېوت ئې د مرګ زر خفه میجر په دې الفاظ شه
غم په ما دراز شه

میجر وکړ پرې ګریان سور افسوس هغه زمان 19
په بیلتون د عزیز خان
بیائې کړ حکم په جار صندوق شه تیار د ګل ضمیر
غوخ پر شه ضمیر

په صندوق ئې پوره پاؤ مثالې کړلې لګاؤ 20
پرې چهل صد روپئې شوی داؤ
په کښې کېخوده سردار په خوی آبدار
بندی دګور شه مرم فراق پر زور شه

کورئ شه مقام اخیر عزیز خان سردار وُه شیر 21
سخاوت وُه په کښې دیر

ځوك چه عزتدار وِی د هغو خلقو غزت كوی
مرسته درهزن د بدلمن د جوارګرنه کا
دوئ له خپل نیته د ملكونو بادشاهت كوی
نه وایمه خلان ځوك دِ پدی كښِ تصورنه کا
آخلی ګرم باج په هریو راج په نوابانو كښِ
نیاو شته د کمزوری زوراور په صاحبانو كښِ
دیر تری امیران د خراسان خوف وخطر لری
لوی عدل انصاف وارِه انګریز اقبال د نور لری

ځكه امیران بارکزی ټول شو كوروكر سره 2
فوج تری د انګریزو هرطرف ته چاپیره شنه
جوړئ صلحیت كړپه حكمت په لوی هنر سره
ستون شوِل لښكری پستنه حال چه ښكاره شنه
بوت کمناری صاحب یعقوب د څه لښكر سره
مړئ بی ګناه كړلام وریورته دوباره شنه
وئ كړپه جار قتل د ښهر په قصابانو كښِ
نیاو شته د کمزوری زوراور په صاحبانو كښِ
دیرئ كړپهانسی په اخلاصی كه ځوك نظر لری
لوی عدل انصاف وارِه انګریز اقبال د نور لری

وِدِ كړی نظر كه ځوك باور په دی بیان كوی 3
بل ئ د كابل بادشاهی واخسته په زور سره
ویرونه ښځی نر د خراسان كوی
بوئ ته یعقوب غندی امیر بندی له مور سره

IMPRIMERIE NATIONALE.

4 لوی واړه چه په غزا پسی روان شی
اول خل شی دښمنان د کمسریټ

5 که سرکار دوباره نوم د کابل واخلی
هغه دم وینم کړیان دَ کمسریټ

6 نور سپایان توپک په توره خیل ځان خلاص اا
اسباب ولی نوکران دَ کمسریټ

7 کوټ آغوستی بوټ په ښپو لاتیٌ په لاس کښ
کاکه کرزی کل منشیان دَ کمسریټ

8 پلار نیکه ئُ چرته خر لیدلی نه وُه
په تمنم کښ ځی سیتهان د کمسریټ

9 غازالدین روره صبر وظیفه کړه
بس کړه بربرده نور داستان دَ کمسریټ

26

LA JUSTICE DES ANGLAIS.

BALLADE DE MAHMOUD.

انصاف د انګریزو شعر د محمود
ساکن د مرغز علاقه د مردان

۱ نیاو شته د کمزوری زوراور په صاحبانو کښ
لوی عدل انصاف واړه انګریز اقبال د نور لری
عدل عدالت انصاف په ډیر مناسبت کوی
فرق مقدمه کښ د کمزوری زوراور نه کا

پری نښود یو امیر د نوم په فارسیبانو کښ
نیاو شته د مزوری زوره‌ور په صاحبانو کښ

•

شکه یې فرمان عبد الرحمن په سترکو سرو لری
لوی عدل انصاف واړه انکریز مثال د نور لری
نیاو شته د مزوری زوره‌ور په صاحبانو کښ
لوی عدل انصاف واړه انکریز اقبال د نور لری

•

27

MOUQARRAB KHAN ET LE MASSACRE DES KHÉDOU KHEIL.

BALLADE D'ARSAL.

د خدوخیلو

1 څه ناڅاپه شور شه کور په کور شه ویر
څه غاړی د وکړی محمد میره
کور د وران شه خلق په لړزان شه
خان او خدوخیل نښتی وو په ډیل
یو ځای شو سره میل
دروغی کوی بند دارنګ آواز یې لور په لور شه
څه ناڅاپه شور شه

2 فیروزی وی په حکمت کوو روغه دا ساعت
امازی به کړو رخصت

خوك چه له انګریزو سره جنګ په سپین میدان کوی
خان به پری لمبه که چه کوی لوی له اور سره
شه عبد الرحمن امیر د دوی مصاحبانو کښې
نیاو شته د مزوری زوره‌ور په صاحبانو کښې
حکم د کابل به کوی تل خان ئې نوکر لری
لوی عدل انصاف واړه انګریز مثال د نور لری

4 خان ګڼړی نوکر د انګریز نه وایم دروغ چری
ملك ئې په قوت ورته رعیت تر قندهاره کړ
بیا به بارکزی امیر په عمر نه شی بوغ چری
جوړ ئې په کښې سرك تر غزنی تر پیښاوره کړ
پاتې به ایوب د ورور له غمه نه شی روغ چری
بندئ را باهر په اته کروه کښې له خیبره کړ
اوس دې ایوب خان وشمیری خان په غریبانو کښې
نیاو شته د مزوری زوره‌ور په صاحبانو کښې
لاړ شه تر هراته نه مال بساط نه څه لښکر لری
لوی عدل انصاف واړه انګریز مثال د نور لری

5 چا چه د کابل کړی انګریز سره خدمت دی نه
لوی انعام اکرام مواجب ئې ورکړ قیصرسان دی دوئ
عدل کړی پلاس ئې د اوطانو حکومت دینه
هیڅ کمی ئې نشته دی د تور بهادران دی دوئ
نیت د راپنسن صاحب محمود لره دولت دینه
وصف کړی د ګل انګریزانو بادشاهان دی دوئ

غلام او شیخ حسین وه د مولی نه ئې مخ تورشه
څه ناشاپه شورشه

8 بیا خان ویل فیروزه تکئ کوی هر روزه
پنجتار لره بر بوزه
زه د ملک سرداریم دربه درشومه فقیر
کوربه کورشه ویر

9 فیروز وې خمونږه خان یې رازه منه کوه ویرانې
کوټ به کړو ودانې
دربه کړو پنجتار خمونږه تاسره قرآن شه
خلق په لړزان شه

10 خان ویل ورته څرکند دا ساعت کوی سوکند
بیا به جوړ کړی لاله کند
راسره به وکړی تکه که لښکر له مانه خورشه
څه ناشاپه شورشه

11 جرګی ورته ویل مونږ تکئ به کوو خله
خمونږ خان تل ترتله
غفور خان به کدئ ناست دی مونږ نه ئې یو دعوای کیر
کوربه کورشه ویر

12 خانان بر شوهغاره جرګه کښې ناست وو دواره
امازو وکړه پیشاره

خان به شي يوازی مونږ به مړکړو محمد مير
كوړ په كور شه وير

3 بيا خان له به جواب مونږ وركړو په شتاب
ظفر به كړو خراب
خپل د امازو دی مونږ ته كار د فتنی گران شه
خلق په لړزان شه

4 جرگی وكړه صلاح د هريو په زړه وه غلا
غازی كوټ به كړو تالا
غزن دخان پره وه چه خبر په دی انگور شه
څه ناڅاپه شور شه

5 غزن كه خان خبر دَدِ حاله سراسر
وِی نه كړی پری باور
په جمعه خدوخيلو ستا د مړك وكړ تدبير
كور په كور شه وير

6 جرگه ووژنه په جمعه خپل ځان كړه تری بيغمه
ونه كړی ورته طمعه
مړئ كړ خپل قام مقرب خان په دی گران شه
خلق په لړزان شه

7 جرگه او خان يو ځای شوه تكيه مِ ر په بنه خدای شو
د دوی سره همراه شو

وُ ملک دَ مداخیلو غوځ په تورو د ایران شه
خلق په لرزان شه

18 اسمعیل وی واورئ مطلب تکئ وکړه مقرب
مونږ ته ډیر دَی په غضب
بی له مرګه به پری نه ږدی غلبه ئ به مونږ زور شه
څه ناڅاپه شور شه

19 د جرګی د مرګ آواز شه دا غم وربانَدی ساز شه
هرچا سره غراز شه
هرڅوک ولړزیده نه چه دا غم ئ کور په کور شه
څه ناڅاپه شور شه

20 چا کړ ځان په تیښته خلاص څوک ئ کښیواته په لاس
هر سړی وُه په وسواس
ټوله شپه په تراره وو خدو واړه وو زهیر
کور په کور شه ویر

21 شپه شوه تیره بیا صبا له خبر شول له احواله
څوک خپه وُو څوک خوشحاله
غم زیات په عثمان خیلو په دوئ تیر هغه دوران شه
خلق په لرزان شه

22 دَدوئ تیر شه سلطنت مرګ ئ بیا موند شهادت
خدائ د ورکاندی جنت

ناڅاپه غلبله شوه خلق واره ځان په ځان شه
خلق واره په لړزان شه

13 امازی راغلل ناڅاپه دوئ ډیر وُو نا انصافه
خان شه وعده خلافه
وعده کښې دروغجن شه عالم څکه کروکور شه
څه ناڅاپه شور شه

14 خدوخیلو وی سنبالله خبر نه وُو له دی حاله
تالا والا شو لاله
ښتی راغله په خوارو دائ لیك وُو په تقدیر
کور په کور شه ویر

15 اسمعیل وی غفور خانه دا عرض واوره له مانه
بیدار شه په آسانه
کاکا مړك له ورنه کړی دا د مونږ سره احسان شه
خلق په لړزان شه

16 غفور خان ویل چه خان هم د زه وروك کړم هم خان
مړد کړ بام او عثمان
بری وروکیږی عثمان خیل فیروز مه وژنه دستگیر
کور په کور شه ویر

17 خان کړه مړه په امازو نه شو خلاص په ملازو
په کښې لاندی شو میزو

خاوری دَ دامان هغه خایسته گـل د نمـیـرشـه
جاړی په ارمان ارسلا خان سـتـرګـی سـری شـولی
څه ناګاهَ غړشه په مندنړوکښِ ناړی شـولی

2 جاړی پهٔ ارمان ارسلا خان په غم کـښِ ډوب دیـنـه
سوی په اور د بیلتانـه ظـالـم قـلُـوب دیـنـه
خان میرافضل خان لهٔ خلقو بیل ناست دی مخروب دینه
عرض کوی پهٔ خان څه ړِ شه پلارِ خوشی ډیری شولی
څه ناګاهَ غړشه پهٔ مندنړوکښِ ناری شـولی

3 عرض کوی په خان د اکرم خان جوړی خرابه شوه
برخه له خاونده ئی نصیب بی خورد و خـوابـه شـوه
په مرګ د اکبرئ سودا زباته له حـسـابـه شـوه
خان به نه شی روغ که په بام ډکی هـدیری شـولی
څه ناګاهَ غړشه په مندنړوکښِ ناری شـولی

4 خاوری ایری عمـر د سـردا خـان عـالم خـان شـه
پاتی په پنجتارکښِ بی دیـدنـه قـدردانـه شـه
په مرګ د اکبرچه شه خبرخالی مـیـدان شـه
هیرشه تر تدبیر د تقدیرکرم نـغـاری شـولی
څه ناګاهَ غړشه په مندنړوکښِ ناری شـولی

5 هیرشه تری تدبیرپنجتارئ پربخود پـه رضـا سـره
خان سره یوځائ شه په ډاګی کښِ په مـرضـا سـره

اوس ئې زړه په حق دوعاء کړم که ګلزار وربانـدی ګـور شـه
څـه ناځـاپـه شـور شـه

23 ګورستان که پری ګـلـزار آلـهـی پـروردګـار
خدائ دِ ورکړی خپل دیدار
د جنت حوری هـارونـه ورسـره مانـړی جـا ګـیـ
کور په کـور شـه ویـ

24 آخرتله دی پـه شـتـاب خلاص به نه شی خـان ارباب
نه پریږدی بادشـاه نـواب
ارسـلا دنـیـا فانی ده دَ هـرچـا پاتی ارمان شـه
خـلـق پـه لـړزان شـه

28

MORT D'AKBAR KHÂN.

BALLADE.

دَ اکبر خان مرګ

1 څه ناګاه غږ شه په منـدنړو کـښ ناری شـولی
مړشه اکـبـر خـان غوځ د خـان د زړه قـطری شـولی
څه ناګاهٔ زوګ شه اکـبـر خـان له دنـیـا تـیـر شـه
نه راځی په یاد کښِ نورانی بـشـرہ هـیـر شـه

DEUXIÈME PARTIE.

CHANSONS RELIGIEUSES.

29

LES PRIÈRES.

GHAZAL DE PÂYÂB.

غزل د پایاب شاعر د ډوډیالو اوسیدونکی

1 مومنه پاڅه وختی ته عبادت کوه
رب له پېښځه مونځونه په جماعت کوه

2 مومنه پاڅه سحر په دین کښې وکړه تلوار
ما نځه کښې نه شی ایسار رب له صفت کوه
مومنه پاڅه وختی ته عبادت کوه
رب له پېښځه مونځونه په جماعت کوه

3 ماسپښین لس رکعاته کارونه تول که شاته
زاری کوه الله ته غم دَ قیامت کوه مومنه

4 مازیګر بنه دی څلور مومنان واړه وی کور
دین دَی راغلی په زور بماز ته ست کوه

دوارو جرګه وکړه د بامر خیلو په سزا سره
را ئ وست کړدون په ماتی سر جهانګیر دری شولی
رجپت په ګدون شه خان ئ وتاړه له خان سره
وکړ په غیرت وارو کومک ارسلا خان سره

3 اول ئې يار دى صديق ئې دَى كړى تحقيق
دَى ئې د محمد تو رفيق د هر سفر د نبى

4 دويم ئې يار دى عمر په بل چا مكړه باور
له ده دى هر څوك خبر تاج وه په سر د نبى

5 دريم ئې يار وه عثمان په بل چا مكړه گمان
وه لا په هغه زمان نيولى در د نبى

6 عبد الغفار عالمه شه توبه كار عالمه
څلورم يار عالمه شه على حيدر د نبى

31

L'INTERCESSION DU PROPHÈTE.

GHAZAL D'ÎSÂ AKHOUNZÂDA.

غزل د عيسى اخون زاده

1 محمد نبى حشر كښې ربه ما يواځې مه كه
تول عالم به وِى خطر كښې امتيان ترى جدا مه كه

2 هغه ورځ به وِى ډيره گرانه وِى به غم په تول جهان
واې به دارنگه هرڅوك چه څمونږ څوك شفا وكه

5 مابشام ورنبی کوه فرض دا په هرچا ویم قرض
کومه خپل رب ته عرض پسی سنت کوه — مومنه

6 ماښخښن ته شماره دری په کښې وتر یاره
نه وکره فکر یاره دعاء په قت کوه — مومنه

7 دودیرش دی تول په حساب
په دوئ کښې دیر دی ثواب

8 رب ته دی عرض د پایاب
سوال د جنت کوه

9 مومنه پاخه وخنی ته عبادت کوه
رب له بینځه مونځونه په جماعت کوه

30

LE PROPHÈTE.

GHAZAL D'ABDOULGHAFFÂR.

1 څما یادیږی خلقه شیرین بشر د نبی
دریغه پیدا وی هلته چه وی نوکر د نبی

2 څما یادیږی مدام زړګی بر نکه آرام
پاس په آسمان که سلام شمس وقمر د نبی

32

L'INTERCESSION DU PROPHÈTE.

GHAZAL DE TAVAKKOUL.

غزل د توکل د ننګرهار

1 په ورځ د محشر ای نبي
دست ما دامن تو

2 یو سل څله خوله کنګال که په ابو د حیات
چه په خولی نوم لاله راځی د نبی
دست ما دامن تو

3 یو لکه څلورویشت زره زیات و کم مرسلان
په دغو وارو کښی سردار دی نبی
دست ما دامن تو

4 بغیر د رب له حکم
یوه پانړه د شجر نه رپی
دست ما دامن تو

5 چه حکم وشی
هغه یو ساعت انکار نه لری
دست ما دامن تو

3 بابا آدم ته به کړی سوال بابا کوره خمونږ حال
که دوعاء لاله ته ور کړی دغه وقت دی وفا وکه

4 بابا آدم به وایي عالمان زه پخپله یم کړه مان
پروردګار راته قهربږی چه نن ماسره به څه که

5 وایي به نوح موسی عیسی ته ابراهیم خلیل الله ته
بی له تاسو په نظر کښې نور به څوك وی چه به ښه که

6 دی به وایي خلق ته جانه مونږه یو ګنهګاران
دا صفت دی په سرور کښې ستاسو کار به هغه وکه

7 محمد به په شتاب کړی سوال له پاك جناب
زه راغلی ستا په در کښې تا وعده کړی وه څکه

8 پروردګار به وائي دلبره ستا وعده به کړم ترسره
شفاعت چه پیغمبر کړی عیسی ګل تری خطا مه که

6 دَ ده دپاره پروردګار زر دنیا کړله طیار
بیا پیدا کړی اووه زمکی هم اُووه واړه آسمان

7 بیا سلطان سکندر دا بادشاه وُه زوروُر
په هوا کښِ تختنشین وُه پیغمبر وُه سلیمان

8 بیا لقمان حکم په شان چرته نه وُو طبیبان
دَ مرګی چه پری آواز شه شول دارو ترینه نسیان

9 دغه واړه زوره واڼی هم دینداره معتبر وو
دَ دوئ زور شه دلته پاتی مونږه څوك یو عاجزان

10 فکر وکړه که هوښیار یې که بنده دَ ګردګار یې
ته زه هم به پاتی نه شو مونږه یو مسافران

11 را شه را شه اوس سودا کړه څه توښه ځان له پیدا کړه
دی بازار کښِ ارزانی دَه هلته وی به هرڅه ګران

12 پېنځه وقته زه دوعا کړم بله نه دَه هغه دا کړم
که داخل ربه ته واړه په جنت کښِ مومنان

13 عیشی ګله اوس ضرور په ژوندون مه شه مسرور
په لحد د تورو خاورو په تا کښِ به شی باران

14 زه عیشی عاصی یې شانه دغه سوال کوم له تانه
په حساب به زه خلاص نه شم هلته کړه په ما احسان

IMPRIMERIE NATIONALE.

6 توکل پاخه په اخلاص که رب یاد
مولا به درکه جنتونه په دا نیمه شپی
دست ما دامن تو

33

MÉDITATION SUR LA MORT.

GHAZAL D'ÎSÂ AKHOUNZÂDA.

غزل د عیسی اخون زاده

1 بلبلان شو باغچونه ای عاقله راروان
تری نه پاتی شو دگلو د گلابو ډك بوستان

2 دا دنیا مثال دَ باغ دَی هر انسان ته کوره زاغ دَی
جاهلان پری خه پوهیږی پری پوهیږی عاقلان

3 فکر وکړه که هوښیار یی که فقیر یی که سردار یی
دغه باغ نه به کړی کوچ که ناطق دی که حیوان

4 خما دی نظر ته کوره پری خپکان مه کوه وروره
دواړه غور پری باندِ کیږده زه کوم درته بیان

5 محمد آخر زمان پیغمبر وه د سبحان
چه نیته د ده پوره شوه پاتی نه شه په جهان

خی به یکانه   ترکور ستانه 6
شا به که تا ته   غوږ نسه ماته
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

چه په کفن شی   گورکښې دفن شی 7
هلته به څه کړی   چه اوس ښه نه کړی
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

عمر زر کاله   که دِ وِی لاله 8
آخر به تیر شی   که هر څو دیر شی
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

لکه څه لاړل تمام یاران 9
ته به هم لاړ شی دَ دوی په شان
څای دِ دَی خاوره   دا پند پِر واوره
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

نن دِ هنگام دَی   چه روغ دِ کام دَی 10
مټ په طاعت کړه   لری غفلت کړه
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

زرکه دِ زبات شی   تول به میرات شی 11
عبث دِ شور دَی   مکان دِ گور دَی
اخر فنا دَه آخر فنا دَه

34

MÉDITATION SUR LA MORT.

GHAZAL D'ÎSÂ AKHOUN ZÂDA.

غزل د عیسی اخون زاده

1 ای ادم زاده فانی دنیا دَه   په مخ د زمکی دچا بقا دَه
عبث واړه دولت غنا دَه   آخر فنا دَه آخر فنا دَه

2 هیر دِ خښتې دی   گور دِ وطن دی
دا کار چه ته کړی   هرگز بشه نه کړی
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

3 حرص دِ ډیر دی   مولی دِ هیر دی
دور دِ نور دی   وطن دِ گور دی
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

4 فکر په ځای کړه   طاعت د خدای کړه
امر قبول کړه   شیطان ملول کړه
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

5 اجل چه راشی   یار نا اشنا شی
تول وبزاریږی   نه پکاریږی
آخر فنا دَه آخر فنا دَه

6 چه بادشاه د درست جهان وُه پیغمبر آخر زمان
لہ جهانه شه روان دیگرِ کیست که میمانی

7 چه صباحی مخ تور کور لہ تنگ لحد هم قبر تور لہ
مال دِ لاړ شی میراث خور لہ ته تبرِ ذروی ارمانی

8 نن دِ وار دَی دَ دین کار کړه دَ آخر خرځ دِ طیار کړه
ای مومنه ځان هوښیار کړه را شه مه کړه نادانی

9 زه بنده ډیر گنهکار یم په گناه مخ تورن خوار یم
د نظر ستا امیدوار یم د صوات غوثه صمدانی

10 د واحد د باغ بلبله دَ حضرت د شری گله
مرتبه دِ شه ترترله په هرچا شی فوقانی

11 په سیدو کښِ ئ مکان دَی ډیر پرِ فضل د رحمان دَی
شور ئ کړ په درست جهان دَی دین اسلام پر روښانی

۱۲ کہ خان امیر وِی یا خوار فقیر وِی
کفن بہ موی چہ گور تہ دروی
آخر فنا دَہ آخر فنا دَہ

35

MÉDITATION SUR LA MORT.

GHAZAL.

غزل

1 واوری ای مسلمانانو دَدِ دنیا دی کار فانی
خرڅ طیار د آخرت کړی چہ بیانہ کړی پښیمانی

2 چرتہ لاړ خلیل الله شہ چرتہ لاړ ذبیح الله شہ
چرتہ لاړ کلیم الله شہ چہ پہ طور وُہ نورانی

3 چرتہ لاړ اکبر بادشاہ شہ چرتہ محمد شاہ بادشاہ شہ
عالمگیر چرتہ فنا شہ گور لہ تللی ارمانی

4 سکندر سلیمان څہ شو کہ دارا شاہ جہان وُہ مړ شہ
پلار نیکہ د پاتی نہ شو تول مخلوق بہ شی فانی

5 کہ خانان کہ سلطانان دی کہ ښایستہ ځلمی خوانان دی
تول پہ گور کښِ بندیوان دی خاوری شوی ئی ځوانی

37

APPEL À LA CLÉMENCE DE DIEU.

GHAZAL DE TAVAKKOUL.

غزل د توکل

غم دِ ما ما سره همراه دی بی له غم به دِ کړیږمه
ښادی نه نه وینم په سترګو په هیڅ رنګ ترِ نه خلاصیږمه
غم دِ ما ما سره همراه دی

دنیا نه نه غواړم له تانه آلهی پاك سبحانه
ماته دور دور دی په ګلګونه له نامی نامی نه دِ زاریږمه
غم دِ ما ما سره همراه دی

زه په تاتا باندی نازیږم ته بیشکه ننګیالی یی
لړزیږ وُوُ نسه له لاسه په صراط باندی تیریږمه
غم دِ ما ما سره همراه دی

منصور یو یو څله په دار دار باندی ختلی وه یارانو
زه منصور منصور نه یم نور څه یم چه سل څله په دار باندی سوریږمه
غم دِ ما ما سره همراه دی

زه چه تیر تیر ساعت را یاد کړم ګله وازده وازده ولیکیږمه
زه توکل توکل قصیده لولم د هوسی هوسی په شان ربګدمه

36

APPEL À LA CLÉMENCE DE DIEU.

GHAZAL D'ÎSÂ AKHOUN ZÂDA.

غزل د عیسی اخون زاده

1 دَ قیامت له غذابونو ربه ته راکړی امان
ګنهګار یمه بې شانه څه به کړم په ګورستان

2 ګناهونو ته چه ګورم زه چه ګورم بې حساب دي
حسابیان ترِ لا جواب شکلی نه شی کاتبان

3 زه چه هسی رنګ عاصی یم ای سخی هم بدکرداریم
ستا د فضل امیدواریم بل امید نه کړم په څان

4 امید څکه د رحمت دَ کرمه تا وېلی
په کتاب کښِ ما لیدلی ناامید تری دی شیطان

5 زه اګر که لایق نه یم ربه نه یم دَ جنتونو
ای صاحب دَ نعمتونو کړه نصیب څما جنان

6 بندوبست ته د نیکو اوس دَ نیکو کړه عیسی ګله
حساب ور به کړی په تله چری نه شی هلته حریان

39

ADAM.

د بابا آدم بیان

1 ښځوا له بابا آدم چه آدم واړه په شمار وُو
لس دری شلی اظهار وُو
2 ښځوا د بابا آدم له زمانی نه په یقین
تیاره وه په زمین
3 په سترګو څه لیدی نه شو په زمکه وُه اندیر
دندونه وُو چاپیر
4 یو ستوری وُه په قطب چه رب دَی که را حضور
دونه شه له ملکه دور
5 دا نور د پیغمبر نبی سرور وُه سامعانو
دروغ نه دی یارانو
6 رڼا شوه په هر لوری دَدِ ستوری له قوته
قربان ئی له صفته
7 غاښونه د نبی په خوله کښِ دُر ایښی ستار وُو
لس دری شلی اظهار وُو
8 غاښونه اخونه تك سپین لکه مرمر
خمونږ د پیغمبر
9 له نوره پیدا کړی آلهی د ده صورت وُه
لوی حسن د حضرت وُه

غم دِ ما ما سره څراه دی بی له غمه دِ کړیږمه
ښادی نه نه وینم په سترکو په هیڅ رنک رنک ترِ نه خلاصیږمه

38

MÉDITATION.

GHAZAL DE SHÂH GOUL.

غزل د شاهٔ کل د پیښور اوسیدونکی

1 غم کړم غرقاب په سر بالا   نفس و شیطان ځمونږ څراه
غم کړم غرقاب
څوك چه چاندی زر کاندی جس   کافر مطلق دی بُت‌پرست
شریك پیدا که د الله
غم کړم غرقاب په سر بالا   نفس و شیطان ځمونږ څراه

2 د زمانی احوال شه نور   خاونده تاته بِرمخ تور
کاسیر شه غل ای مُلا
غم کړم غرقاب په سر بالا   نفس و شیطان ځمونږ څراه

3 د کافرانو ځای دوزخ   مسلمان که خندا هوس
امت دَی دِیر د رسول الله
غم کړم غرقاب په سر بالا   نفس و شیطان ځمونږ څراه

4 شاهٔ کل مرید دَی د لوی ځوان   په ده نظر د پاك سبحان
ترینه چاپیره د غم قلا
غم کړم غرقاب په سر بالا   نفس و شیطان ځمونږ څراه

22 چا امر منلی وُه د پاك نبی سرور

خوراك به ئې وُه ثمر

23 چا بیفرمانی کړه چه راغلی ئې قضا وُه.

موندلی ئې سزا وه

24 په هغه زمانه کښ سنیان کمر واړه کفار وُو

لس دری شلی اظهار وُو

25 په امر د خاوند به جبرائیل له حقه راشی

باور که دِ په دا شی

26 حرفونه د قرآن به واړه وخیژِی پورته

حریان ئې بمه زورته

27 خالی به که کاغذ پره ئې تیره ده بی حسابه

قصه ده له کتابه

28 راکوزی به کړی خوځی د کوه قان دغره په سر

تمام هغه لښکر

29 دانور به له قبلی نه سمدلاسه راښکاره که

هر خوك به ئې ننداره که

30 پستنه به کړی شاکرده د تو بی دروازه خاصه

قصه شوه پدی خلاصه

31 نامه بِر د محمود یره بِر نه شی له خناسه

کوم خبره راسه

32 و هلی به چنبه محمود شاعر خو دیر بسیار وُو

لس دری شلی اظهار وُو

10 په مخ د محمد رسول دنیا شوله ودانه
بڅوا وه له دی ورانه

11 مځه زمکه نه آسمان وه خو دا نور وه تمامه
هرڅوك ړ وكه فهم

12 نه عرش وه نه کرسی وه نه پیدا وو جنتونه
دا واړي کتابونه

13 داټول د کان له نونه پیدا کړی کردکار وو
لس دری شلی اظهار وو

14 پیدا شه پیغمبر جسه ئې دکه وه له نوره
دنیا شوه پری معموره

15 کامل چه تیر شو لاله څلویښت کاله برابر
د پاك نبی سرور

16 حضرت جبرائیل پری وحیه راوړه له ثوابه
له حق په شتاب

17 پس ئې له سلامه ورته دا کړی جواب وه
پوره په آبوتاب وه

18 ښکاره د میم او حی او میم او دال د نبوت که
تالاش د خپل امت که

19 په تالاش د خپل امت هغه ساعت رسول الله شه
په امر د الله شه

20 غزا به ئې کولی اصحاب له دی سره وو
ملکونو کښې پره وو

21 هر یو په خپل علم باندی غالب وه لکه شیر
قوت به ئې لره دیر

عالم ستا په مخ خلاصیږي ماکه خلاص پیغمبره 3
هوسۍ تله د سیل په خیرمه په دام کښ بند شوه ناخبره
پیغمبر ویل دا زمان دا هوسۍ پریږده خما یاره
دوه بچي دي له لوږي نه پرکیږي ناقلاره
دا ورشي تر هغه ځایه یو ساعت نه شي ایساره
بیائې وړني که پریږدي درته وایم دل آزاره
که رانه غله هوسۍ ستا د محرم غلام
فرزند د ابو جهل هوسۍ ته پټ یښي وه دام

ولې ئې پریښوده هوسۍ بچو ته لاړه برابر 4
هوسۍ تله د سیل په خیرمه په دام کښ بند شوه ناخره
هوسۍ ویل بچو ته تې ږ واخلی په تلوار
زه په بیرته به جاروځم پستنه په دغه لار
کافر له ږ ورکړي د تمام جهان سردار
خما تر وتو پورې به لا دې هلته ایسار
بچو ورته ویل مورې ستا تي په مونږ حرام
فرزند د ابو جهل هوسۍ ته پټ یښي وه دام

په شتاب شتاب جاروزه کور ته تر هغه دره 5
هوسۍ تله د سیل په خیرمه په دام کښ بند شوه ناخبره
راغله هوسۍ چه جوړ ېږي تیر نه شه ساعت
اوس ئې وړني که پریږدي که ئې درکړمه قیمت
کافر وی ما بخښلی ده په نوم د پاك حضرت
زه ایمان په تا راوړمه که ږ وکړې شفاعت
نبي پېر ووهه لاس صاحب ته وئې کړ سلام

40

LA GAZELLE ET LE PROPHÈTE.

BALLADE DE NÂSIR.

چاربيته د ناصر شاعر د هوسۍ په حق کښې چه ئې ويلې دَه

1 فرزند د ابو جهل هوسۍ ته پټ ايښي وُه دام
هوسۍ تله د سيل د پاره په دام کښِ بند شوه ناخبره
هوسۍ تله د سيل په خيرمه په دام کښِ بند شوه ناګمانه
د فراق اوښي ئې لاړې طمعه قطع شوه له خانه
آخستې نغس شيطان وَه خبر نه وه له نقصانه
په رحم ئې سوال هغه زمان وکه بې شانه
دوه بچي مې پاتې کيږي تل کوه پرې باندې فهم
فرزند د ابو جهل هوسۍ ته پټ ايښي وه دام

2 ولې په هيڅ دستور مې دام خاونده نه خيژې له سره
هوسۍ تله د سيل په خيرمه په دام کښِ بند شوه ناخبره
فرزند د ابو جهل هوسۍ له راغې په تلوار
ده وې چرته به خلاصيږې درته يم نيولى قهر
ښت ئې تاو که د هوسۍ ده پرې را و ښکه ذو الفقار
اجل نه وه د هوسۍ مولائې لاس کښِ پر ايسار
ناګهانه ئې کتل چه پيغمبر راغې له شام
فرزند د ابو جهل هوسۍ ته پټ ايښي وه دام

خما تیر شوی دی زر کاله ترینه تا کرمه برسیره
هم پیدا یې له بابا دَ بابا آدم پسري

4 لعنت په ابو جهل شه چه په دین کښې ئې وکړ شرم
دَ صاحب په معجزه باندی صورت ئې نه شه نرم
دَ پرشو تنو ایمان راوړ مسلمان نه شه بې شرم
بیا په زوره ئې ناری کړی محمد جادوګري

5 جادو نه دی کافره دَ حضرت وګه سلام
خپل په خپلو بدی وایي ته فرزند یې دَ هشام
هشام تل دَ محمد کاروونه کاندی واړه خام
زنګ دَ ورك نه شه له کفره خوبش په کفر کښ کافر یې

6 الاوند کښې پر لیدلی دَ شها دَ مخ بوتیٔ
بوری وری پر ختلی پیښور کونه شتیٔ
زه پری وسوم تا پری کیښوه شتیله غنه باتیٔ
نوردینَ په دوعاء میان الداد دَ میان عمري

فرزند د ابو جهل هوسئ ته پټ یښي وه دام
کافر شه مسلمان ناصره خلاص شوي له سغره
هوسئ تله د سیل په خیرمه په دام کښ بند شوه ناخبره

41

L'OISEAU DU PROPHÈTE.

BALLADE DE NOUREDDIN.

چاربیته د نوردین شاعر

1 مارغه وباسه له کاڼړی ته استاخي د اکبري
مومڼ به ستا په دین روان شو ته بیشکه پیغمبري
مارغه و باسه له کاڼړی ښیي ئې روڼي له تحقیقه
دواړه خانک ئې د لاجبرو بلوری غاړه تحقیقه
منقارئې د سرو زرو مرسته غواړی له رفیقه
رنګارنګ نښي په کښ سلیمان سترګي چغري

2 رنګارنګ نښي په کښ احمد کاڼړی که دوه ځای
کافران درته ولاړ دي پاڅه سوال کوه له خدایه
مومڼ به راوړو پړی ایمان د منافقو بدي وایه
معجزه د شوه ښکاره ایسار خله په حجري

3 حجر مات شه سوال قبول شه خلق مارغه نه شه چاپیره
ورته واې په دي کاڼړی کښ د خومده کړه تیره

4 ستا له رویه پر پیدا که عالم واره
یوه لور د ابو جهل ورته ولاره
پیغمبر و جینئ ماله گوته راوره
د جینئ له سره ولویده شالونه

5 د جینئ له سره ولویده یو شال
پیغمبر و جینئ وایمر درته حال
جینئ مینه شوله هلته په یو قال
په سکیا هندو باندی راځی د غمر کالونه

43

LE JARDIN DE SHEDDAD.

BALLADE DE GOUL MOHAMMED, DE DODIAL.

دَ شداد بادشاه په حق کښی چه گل محمد شاعر اوسیدونکی
د دودیالو چاربیته ویلی ده

1 جنت شه په اته خایه په بینا حکم د رب وه
شدّاد چه جوړوه پدی دنیا دا ئی سبب وه
شدّاد چه جوړه وه پدی دنیا دا ئی وه خیال
جنت به کړم پوره زه په هر څه باندی سنبال
جراوُ وُه پری یاقوت چه د مرمرو ئی د یوال
بیا بنی حوری حوران پکښی ساق دا ئی مرکّب وه
شدّاد چه جوړه وُه پدی دنیا دا ئی سبب وه

IMPRIMERIE NATIONALE.

42

LE PROPHÈTE ET LA FILLE D'ABOU JAHL.

BALLADE DE SOUKIA.

چاربيته د سکيا شاعر

1 پيغمبر صاحب له مکی نه راروان شه
له پالکی سره ئې زانگی سره لعلونه
پيغمبر چه کلمه کړله په جهر
څه غلبله شوه د کافرو په بازار
ابو جهل وِ خما عمر شه پدار
نجوميان ئې ځای په ځای وايي حالونه

2 نجوميانو تاسو وګوری تورات[1]
ابو جهل وِ په ما څه وشه فسات
حليمې بيبی په کښِ شه وکه احتياط
له جنته وله راغله زيړ ګلونه

3 له جنته وله راغله بينځه ګله
يو شغله وَه رڼړا ئې به تری ختله
پاك پروردګار چه يوه خبره وويله
ستا له رويه پِر پيدا کړه عالمونه

[1] Variante : توريتيانو چه بر خيره که تورات.

TROISIÈME PARTIE.

LÉGENDES ROMANESQUES.

44

LE NAUFRAGE D'ALEXANDRE.

د سلطان سکندر بادشاه چاربیته چه په دریاب
په یو ګرداب کښې ئې جهاز غرق شوی وُه

اصله قصه دا رنګه دَه چه د سلطان سکندر بادشاه لوی وزیر لقمان حکیم
وُه د ملك ټول تدبیر به ده کوه او هرڅه چه به ئې ویل نو بادشاه به
منل لدی کبله نورو وزیرانو ورسره ډیره دښمنی کوله په خپل کښِ ئې
سره دا مصلحت وکړ داسی چل په کار دی چه بادشاه له لقمان حکیم نه
خپه شی او وئ شړی بیا په اتفاق سره بادشاه ته عرض وکړ چه حضور
د ټمامی دنیا بادشاه دی یعنی د زمکی د پاخه بادشاهت دِ شته مګر بایده
دی چه د دریابونو بادشاهت هم ستا شی او که تاسو د دریابونو بادشاهی
غواړی نو بیشکه د سیندونو مخلوقات به دِ تابعدار شی جوړ لقمان حکیم
راوبله او ورته ئې وُوِ زه غواړم چه په دریابونو کښِ څه زنده سر او بنی
آدم دِی هغه دِ هم خما په تصرف کښِ شی لقمان حکیم وُوِ جهان پناه
بلا دِ واخم تر اوسه پوری د دریابونو زنده‌سر هیڅا بادشاه رعیت نه دی
کړی او نه ئې لاندی کولی شی او نه داسی چا اراده کړی دَه بایده دی

2 بیا ښی حوری حوران پکښ ساق چینی حوضونه
د شهد و به لختی پکښ بهیده لکه سیندونه
د سرو زرو مانړیٔ ښی چبوتری ښکلی تختونه
شاباش په استکارشه څه جوړ کړی عجب وُه   شدّاد

3 شاباش په استکار شه د جنت کړ وله ساز
د سرو سپینو یٔ وی خپل هنریٔ که آغاز
د سرو زرو یٔ وی پرِ د پاسه که پرواز
ښیښی شش محلونه هر یو تخت ددی مرکّب وه   شدّاد

4 تختونه رنګارنګ وُو استکار جوړ که جنت
شداد ته یٔ مجره که وله وریٔ که محنت
شداد چه دی جنت ته ننوتو ته و که نیت
دروازه کښ که حصار دو ملائك لیکلی رب وه   شدّاد

5 ملائك وله راغلی وو له پاکه مهربانه
جنت یٔ که غائب خوښی دنیا ده له ارمانه
مرګی در پسی ګرزی امان غواړه له مجرانه
دوستی په چا کښ نشته مائ دیو کړی طلب وه   شدّاد

6 دوستی په چا کښ نشته خوښی مکوه لباس
له بدو توبه کار شه له یاریٔ وکاره لاس
ددی زمانی خلق چه هر سړی دی په وسواس
ګل محمد غواړی مدت له هغه میمه چه عرب وه
شدّاد چه جوړه وُه پدی دنیا دا یٔ سبب وه

واخستل چه په جهاز کښِ کښیناستل ناڅاپه په یو گرداب کښِ هغه
جهاز ورغی دا گرداب د یو نهنگ په سبب وُه هلته نهنگ پروت وُه څکه
درياب ډب خوړلی وُه د سلطان جهاز ډوب شه لاړ د درياب په بېخ کښِ
کښیناست مگر جهاز ته هیڅ نقصان ونه رسید څکه چه لا ورنبی ئی د
جهاز د مظبوطوالی بندوبست ئی کړی وُه   سلطان سکندر هک پک
وُه په هیڅ تدبير نه پوهیده ناڅاپه ئی د لقمان خبره ورته یاده شوه
سمدستی ئی دوه چیتئ په دی مضمون وښکلی چه زه د تالی درياب په
فلانی گرداب کښِ بند شوم بیا ئی دواړه خطونه تعويزونه کړل یو تعويز
ئی د یو کونتر له غاړی سره وتړه او بل تعويز ئی د بل کونتر له مرئ سره
دواړه ئی والوزول یو کونتر په لاری مړ شه او بل کونتر په خوارو زارو په
ډیر گرانوالی سره دَ درياب سر ته وخوت مگر ډیر ستړی شوی وُه څکه د
الوتو طاقت ئی نه وه په سیند کښِ لاهو شه چه څه قدر لاړ نو په یوی
جزیری کښِ ولگید هلته په کودر کښِ یو دوبی جای وښخلی وئی نیوُه
په غرمو کښِ ئی کیښود نو دا جوړ شه چه دوبی چه مرئ ته ئی وکتل
نو یو تعويز ئی په غاړه ولید هغه تعويز ئی تری پرانست او کونتر ئی خپل
زوی ته ورکړ   چه دوبی تعويز وسپړد نو په کښِ یو کاغذ د بادشاه مهر
پری پوری راوخوت په تلواری هغه خط ئی ښهر ته یوړ چه ملکه صاحبه
خبر شوه نو په ژړا او په واویلا سر شوه په هغه تکی حکم ئی وکړ چه
لقمان حکم راوبلئ اميرانو ورته عرض وکړ چه لقمان حکم د سلطان په
حکم سره یوه میاشت شوی ده چه جلادانو وژلی دی ملکه په غضب
شوه حکم ئی وکړ چه زر جلادیان راحاضر کړئ   جلادیان چه حاضر
شو نو ملکی ورته وُوِ په دغه تکی لاړشی او لقمان حکم حاضر کړئ او که
حاضر نه کړئ نو پوستکی به ستاسو له بوسو سره ډک کړم جلادیان لاړل
او لقمان ئی له کوټی راووست چه ملکی ته لقمان حاضر شه نو د بادشاه
خط ئی ورته وښیه او وئ ِو چه مهربانی وکه د سلطان د خلاصیدو څه

چه تاسو هم د دریابونو د آخستو او د تلو نیت هرگز مه کوی او که
ځی نو پښیمان به شی ډیر لوی زیان به درته ورسیږی چه دا خبره ئې
ترسره کړه نو هلته نورو وزیرانو او امیرانو بادشاه ته دا عرض وکړ چه
لقمان دِ نادان گنړی ځکه ئې داسی د بی ادبی خبری درته دِ تمام مجلس
دوراندی وکړی سلطان سکندر په لقمان حکیم بی شانه ډیر په غضب
شه بیائې سمدستی جلادیانو ته حکم وکړ چه لقمان حکیم فلانی کندی
ته بوځی هلته ئې حلال کړی غوښی ئې سپو ته وغورزوی جلادیانو لقمان
حکیم د وژلو د پاره روان که د روانیدو په وقت لقمان حکیم سلطان ته
عرض وکړ چه ای بادشاه ته خو اوس بی له دریاب سیل نه پاتیږی مگر زه
درسره یوه ورستئ نیکی کوم دا به دِ بکار شی که پرِ عمل کوی سلطان وُوِ
چه هغه نیکی څه دَه چه ته راسره کوی لقمان وُوِ چه ته دریاب ته
ځی نو یو کونتر هم له ځان سره واخله هرکله چه دریاندی څه سختی
راشی نو یوه چیتئ دارنگه وښکه چه زه په دریاب کښِ بند شوم بیا هغه
خط تعویز که د کونتر له غاړی سره وتړه کونتر به خپل وطن ته راشی
هرچا چه کاغذ دِ ولوست نو ستا د خلاصی بندوبست به هاله
وشی غرض دا چه لقمان جلادیانو هغی کندی ته چه بادشاه ورته
ښیلی وَه د وژلو دپاره بوت لقمان جلادیانو ته وُوِ که تاسو زه ووژلم نو در
ته هیڅ فائده به نه وِی او څما خاص یقین دَی چه سلطان به مِ بیا
رابلی که زه تاسو مړ کړم نو بادشاه به تاسو ټول تبر څما د قصاص په
بدل په تیزندئ که جلادیانو ورته وُوِ چه ای حکیم صاحب هر څه
چه ته تدبیر راته ښیی هم هغسی کار به کوُو لقمان وُوِ چه یو زوړ کوڅ
وکنی په هغی کښِ مِ کینوی خرځ خوراك هره ورځ لاله رارسوی جلادیانو
هم هغسی کار وکړ بیا جلادیان لاړل بادشاه ته ئې وُوِ چه لقمان حکیم
مونږ مړ کړ بادشاه وُوِ چه ډیره ښه بیا بادشاه له وزیرانو او دَ امیرانو
سره د دریاب دَ سیل دپاره روان شه دوه کونتر ئې هم له ځان سره

2 موافق وه په کتاب چه د وزیر نوم ئې حکم وُه
هر کارئ په تعلیم وُه
حکم په حکیمی کښِ ځان هرچا وته معلوم وُنه
لقمان حکم ئې نوم وُه
د لقمان حکم په شان چرته نشته وزیران
سلطان سکندر گوره بادشاه د کل جهان
وزیر وُه د بادشاه پوره محکم په خپل اسباب
خدای بند که په دریاب

3 بیا بادشاه ویل زه تاته په رښتیا وایم وزیره
زر ته وایه په خیر خیره
غټ په دی جهان تیر شوی دی ستا تر نظیره
چپ شوی یی له تاثیره
تاثیر وُه د بادشاه وزیر پرِ خکه وه حریان
سلطان سکندر گوره بادشاه د کل جهان
وزیر ویل بادشاه تاته شوی دی خطاب
خدای بند که په دریاب

4 وزیر په حقیقت سره ویلی وو بادشاه ته
دا حال وایمه تاته
غټ زه یم په جهان کښِ چه ښکاره یم هرچاته
ویریږم له فساته
بادشاه ویل رعیت ته چه وزیر کړئ بندیوان
سلطان سکندر گوره بادشاه د کل جهان

تدبير وکړه څومره تلوار چه درنه کيږي نو په ګښښ وکه او زر روان شه لقمان سمدستي په کروړونو منونه مالوچ تول کړل په اوښانو ئې هغه ګرداب ته ورسول بيا ئې هغه تول مالوچ په بورو کښ چه وو له بوروسره درياب ته يعني هغه ځاى ته چه د سلطان جهاز په کښ غرق شوى وُه وغورزول نهنګ هغه تولي بوري دمالوچو ونغړدلي چه کيدٖه ئې تکه شناز وپرسيدلهٔ هاله لهٔ هغه ځاى لري شه دب خلاص شه جهاز بيا د درياب سرته راغلي له لقمان سره د بادشاه ملاقات وشه و ئې فرمايل چه څوږوندى يم احسان به دٖ نه هيروم هم په هغه ګرداب بانګو بوه پنجه ئې د حکمت په هوا ودروله چه هر چاته ښکاره شي چه دلته ګرداب دى او پدى لاري هيڅوك جهاز نه راولي بيا سلطان له لقمان او لښکر سره صحيح سلامت خپل کورته را ورسيد او چه کومو وزيرانو او اميرانو د لقمان حکم په حق کښ سلطان ته چغلي کړي وُه هغه ئې په سولي کړل بيا به ئې څوري دچا چغلي نه آوريدله او نه به ئې دچا په ويلو باور کوه

١ سلطان سکندرکوره بادشاه د کل جهان
خداى بند که په درياب
سلطان سکندرکوره بادشاه د کل زمين
محکم د خداى په دين
د ده د بادشاهت په هر وطن باندى آئين
بيشکه وُه مومن
بيشکه وه مومن سني دى ښه وه مسلمان
سلطان سکندرکوره بادشاه د کل جهان
سني به ورته وايو چه موافق وه په کتاب
خداى بند که په درياب

چه را و ئ ویسته وزیر پخپله شه گویان
سلطان سکندر کوره بادشاه د کل جهان
اسبابونه ئ طیار کړل بنه پوره پخپل حسابه
خدای بند که په دریاب

8 اسبابونه ئ طیار کړل وزیر واخست رخصت
دریاب ته وکړ نیت
په دریاب کښِ یو نهنگ وُه چه خدایِ ده ته که اوچت
ده توپی کړی پرِقت
گولئ پری لگیدی نهنگ په بیرته شه روان
سلطان سکندر کوره بادشاه د کل جهان
ډِب خلاص شه جهاز راغئ د بادشاه په خپل حساب
خدای بند که په دریاب

9 بادشاه وزیران له دریاب شو بهر
په دوی جور شه اختر
پنجه ئ د دریاب دپاخه کیښوه د هنر
عالم شه پرِ خبر
عالم شه پرِ خبر د کل ویل دُرِّ مرجان
سلطان سکندر کوره بادشاه د کل جهان
ویل د کل محمد په سیل کښِ شی لکه سیلاب
خدای بند که په دریاب

وزیر ئې بندیوان کړه پټ د زمکې په حجاب
خدای بند که په دریاب

5 وزیر ئې بندیوان کړ بادشاه پس کول سیلونه
کاته ئې دریابونه
یوه ورځ په وله کښې راغلل د بادشاه بنه جهازونه
پر راغله سخت حالونه
بادشاه هلته شه حیران
سلطان سکندر گوره بادشاه د کل جهان
بادشاه و وزیرانو ئې خایه شو غرقاب
خدای بند که په دریاب

6 بیا پس له هغه بادشاه وته را یاد شه خپل کونتر
چه یوسی دا خبر
کاغذ ئې کړ تعویز کونتر په وله شه برابر
نور را پریوت په کدر
چه راپریوت په کدر په هغه کښې وو دوبیان
سلطان سکندر گوره بادشاه د کل جهان
دوئ ته په نظر شه زر ئې واخست په شتاب
خدای بند که په دریاب

7 دوئ ته په نظر شه دی حاضر شه په دلبار
کاغذ ئې که روئدار
چه چرته وزیران وو د حکم شو طلبدار
دی ئې را وویسته بهار

4 ګوجر خان د توری غړ هر پلو خور وُه
په منځ ښکښ هيڅوک نه وُو د ګذار

5 درخانی وی پيرمای کاکه فهم وکړه.
که درنه ئُ بوتلم ځما عمر به شی خوار.

6 پيرمای وی درخانی مه خپه کيږه
ور به دِ نه کړم پاياوی له ښه قلار

7 سل سواره ځما زغره پوش واړه د جنګ دی
دولس سوه پر توپک دی خبردار

8 دا به واړه دلته ستا په مخ کښ مړه شی
تا به بيا رانه بونه ځی ځه دِ کار

9 درخانی وی پيرمای ته واك دِ خپل دی
ستا په غولی زه راغلی ته پر پلار

10 پيرمای وی درخانی مه خپه کيږه
ستا ځما په مينځ کښ دی پروردګار

11 پيرمای وعده په تينګه ووېله
د آدم خان د درخو شه پر اعتبار

45

ADAM KHAN ET DOURKHANI.

قصد د آدم خان او د درخانی

هرکله چه آدم خان درخانی د پیرمای کره راوستله نو پیرمای خپلزوی کوجر خان ته وُوِ چه پایاوی د درخانی چنغول به راباندی ضرور لښکر وکړی اوس درته بایده دِی چه په تلواری لاړ شه او خپل عزیزان له دی حاله خبر که چه راسره کومك وکړی کوجر خان مابنړ ته لاړ او آدم خان هم له بلو او له میرو سره غره ته د ښکار دپاره لاړ په دی کښِ پایاوی سل روپئ بدی پیرمای ته ورکړی او درخانی ئ ترِ بوتله چه آدم خان دا خبره واوریدله نو له آس پریوت په دیران ولوید چه کوجر خان خبر شه نو خپل ئ و پلار ئ ووژه

I

1 ادم خـــان د درخــــانی د مـــیـــنی یار
دوارِه ووتـل پـردیـس ئ کـړ اخـتـیـار

2 د شپی لارِه د پیرمای کره دیره شـو
پـیـرمای د دیـرو کلـو وه سـردار

3 د پیرمای زوی کوجر خان دَ آدم دوست وُه
دوی له وتـه بـدل کـړی وُه دسـتـار

20 جینۍ وُو درخانی بیبی میرمنی
ستاسو کوچۍ له دولۍ راغله څه اسرار

21 درخانی سر غوړلی په کټ ناسته
دواړه زلفی ئې په مخ وِی تار په تار

22 د درخانۍ کونځی دی کولی
پیرمای په ورکښې ودریږد ناقلار

23 پیرمای وی درخانی زر اوچتیږه
لښکر راغی ډول ټبر پر شه په دار

24 درخانی وی کاکا څه غم درپیښ شه
زر شه وایه ما خبر کړه له دی کار

25 پیرمای وی پاپاوی دیر زوراور دی
تا رانه بیائی ورته زه شومه لاچار

26 درخانی وی پیرمای ته واک دِ خپل دی
ما ورنه کړی لاس نیولی زار زار

27 پښتانه په لوظ ولاړ په ننګ نیولی
د سپکاوی خبره نه وائی په جهر

12 پاباوی له ملکنده راروان شه
په آدم خان پسی راغلی وه په قهر

13 د پاباوی استاخی راغی پیرمای له
د پیرمای په خوا کښې کښیناست په قلار

14 استاخی وو پیرمای ته په جواب کښې
زه پاباوخان یم را لیږلی مار و مار

15 پاباوی وی درخانی ږ لاله راکه
سل روپۍ ئې رالیږلی دی په شمار

16 پیرمای روپۍ کره کړی کور ئې کیښوی
پاباوی سره یوه شوه د زړه لار

17 پیرمای کوجر خان ولیږه مابنږ له
آدم خان بلو میرو تلی وو په ښکار

18 پیرمای وی پاباوی ته دولی راوړه
درخو بیا کور ته څه نه شی ایسار

19 دولۍ راغله پیرمای کوټه کښې کیښوه
یوه جینۍ دننه لاړه په تلوار

36 درخانی یوه ښیره له خولی نه وښکه
د پیرمای په قامر ډِ وِی دَ کور آزار

37 برهان وائی د بی ننګئ سری به سپک وِی
تر قیامتَ به بادیږی دا ګفتار

II

1 پیرمای درخانی ورکړه لاس نیولی
د سپکاوِی خبری هرچرته کیدلی

2 پاپاوی درخانی بوتله وخپل کورته
په سری دولئ کښِ خوشحالی به ئ کوله

3 ادمر خان په زړه کښِ وِ که کورته لاړمر
دَ درخو ستر ګی به و وِینم نازولی

4 یو سری وِ آدمر خانَ کورته مه ځه
پاپاوی درخانی بوتله جوړولی

5 آدمر خان چه دا خبره واوریدله
هغه دمر ئ د ژړا ناری و هلی

6 سمدستی له آسَ پریوت په دیران کښِ
خاوری ایری ئ په خپل سر ودوړولی

28 تا وېل چه سل سواره څما زغرپوش دي
دولس سوه پر توپک دي تخر طيار

29 پېرماي وي درخاني عبث واي
باباي دَي څما دېر بي حد په کار

30 درخاني وي پېرماي ته څما پلاره
د خداي دپاره بيا پر ورنه مه کړي دوباره

31 پېرماي وي درخو پاڅه په حيا کښې
څه دولئ له درته وايم په مدار

32 درخاني وي کاکا سر پر غوروله
د رب دپاره يو ساعت ته وکړه وار

33 پېرماي درخو په زور دولئ له بوتله
له څته ئې ونيوه بي ترسه وُه مردار

34 درخاني به د ارمان ژړا کوله
په پرديس کښې آدم خان شه تر کنار

35 دَ درخو په مخ سيلاب د اوښو راغي
په ګريوان ئې څڅي دي زره ئې بيمار

15 کوجر خان په نیلی سور وُه وریسی پریښو
دواړه واکی ئې د آس شټ ته وغورزولی

16 ښه آسونه ورځه لمی ئې نه وُه
د غم دوړی ئې له سر اوړېدلی

17 بینځه کړوه ئې منزل وکه یارانو
د پیرمای لاړی په حلق کښِ وچیدلی

18 کوجر خان پری د نیزی سر برابر که
د پیرمای پښتۍ ئې بغرکی وبیلی

19 پیرمای ئې له آس وغورزوه په زمکه
دیری زاری کوجر خان ته کولی

20 پیرمای وِ کوجر خانَ زه دِ پلاریم
دا خبری په ناپوهۍ کښِ ما کولی

21 کوجر خان وِ په سوکند پرِ به دِ نه ږدم
د پښتانه پیرۍ هم تا وشرمولی

22 ایرانی توره ئې وښکوه پری راکیښوه
د پیرمای هدوکی واړه دلول

IMPRIMERIE NATIONALE.

7 پیرمامی په زړه تنګ ورته ولاړ وه
د مرګ توق ئې له دوی سره کولی

8 بلومیرو په ژړا دواړه سترګی سری کړی
د غمو اوښی ئې په مخ را بهیدلی

9 کوجر خان په سفر تلی کورته راغی
د پټکی شملی په ولو زنګیدلی

10 کوجر خان له یو سړی نه تپوس وکه
د پاپاوی لښکری څنګه خوریدلی

11 هغه سړی وی کوجر خانَ پلار دِ ورکړه
پاپاوی له درخانی په بند بیولی

12 کوجر خان وِ پلار ہِر څه شه راته ښی
له صورته ہِر لنبی راوختلی

13 پیرمامی له یو دیوالَ پناه ولاړ وُه
دا خبری ئې پخپله واوریدلی

14 زر ئې آس ته ودنګل په مخ روان شه
له ډیری ویری نه خولی پری ماتی شولی

5 فقیر راغی دَ دریاب په غاړه پریوت

. . . .

6 د دریاب کانړی واړه لعل جوهر شو
په اوښانو لیکدول په کوهو سهر شو

7 فقیر راغی په بادشاه وُوِ سلام
راوباسه شیرینی بِر شوهٔ انعام

8 بادشاه وِ چه شیرینی به درکړم تاله
دَ دریاب ته راوله قلاله

9 فقیر سر په زنګون کیخود حق حیران شه
زرغونی تر ښځی واغوستی روان شه

10 فقیر راغی دَ دریاب وکناری له
عالم واړه شه راجمع ننداری له

11 ګذارونه به ئی کول د غره په سر
تار په تار به زمکه تلله برابر

12 مخ کښِ فقیر وُه ورسپی خوړ دآبو شه

. . . .

23 کوجر خان په نیلی سور شه راروان شه
د پیرمای غوښی کیدړو وخوړلی

24 برهان وائی کوجر خان پښتو پوره کړه
د آدم خان په نصیبه کښ وه لیکلی

46

LE FAQIR ET LA PRINCESSE.

GHAZAL DE MIR AFZAL.

غزل د میر افضل

1 یو فقیر وه سیلانی نوم ئی فیاض وه
مولا ورکړی وله راج د هندستان وه

2 فقیر راغی په بادشاه وو سلام
. . . .

3 . . . .
بادشاه سوال کوم که د سر امن وینه

4 و بادشاه چه شیرینی به درکوم تاله
اووه کوڅی دزرو ډک که راوړه ماله

21 شابه شابه شیرینی په زړه سنباله
چا پورته کړه سره د سلو کالو

22 میر افضله په دنیا کښ نشته یار
تش دخولی لباس کوی مکړه اعتبار

47

GHAZAL DE FATEH KHÂN.

غزل د فتح خان زوی د اسلم خان امیر د قندهار

1 سحر صبا شه غریده نوبت سرنا
دمبدم په کښ دبکه شوه دقرنا

2 اسلم خان په زړه خوشحالَ شه
ئی شانه په بار بار به ئ ویله رب له ثنا

3 اسلم خان چه تخت ته وخوت ننداروته
تول بریسی وو په مثل د بریښنا

4 یو فتح شپیته بریسی ورسره وو
رونده شو د ښکار ځای ته شو پناه

5 تازیان سپی کته بازونه ورسره وو
پرنده ئ له هوا . . . . ناشنا

13 یوه بودۍ بادشاه له راغله مکرجنه
بادشاه خان سنبالدوه زه له وطنه

14 هغه فقیر له قهره راووست تول دریابه
درنګ ساعت له به دی ښهر کاندی غرقاب

15 دی بودی وی شیرینی جامی دِ ماوته بخشش که
....

16 ....
که خدای کاندی دا فقیر به مرکړم تاله

17 د شیرینی جامی ئی واخستی په ترخ کښې
دا راتله به ودریده د فقیر مخ کښې

18 دی وِ په چاری فقیر مخ دِ تور شه
شیرینی د بادشاه لور د حق په لور شه

19 هغه فقیر په خپل زړکی کښې شه کویانه
په عاشقی کښې خوانی مرګ لاړه دنیانه

20 چا خبر کړه شیرینی د حال احواله
په دو دو باندی راغله د فقیر خواله

14 دا د ښهر غزولی واړه خان له راغلی
خدای ته ګوره بادشاه بند خو وتړه

15 طر رخصت مونږ له راکه په دی درنګ
یا فتح کړم له وکړه د لاسه

16 ده فتح کړی په مونږه ظلم زور کړ
داسی نه کړی میرات خور په میراثه

17 اسلم خان وِ چه ځما خاصه وزیره
فتح پرېږده دا رعیت پر ونسه

18 وزیر وِی چه ګوره ای ملک سلطانَ
فکر نه کړی لر وبر لا یوماسه

19 ارسلا د وزیر پند خو داسی خوند که
لکه خوند کوی په خولی کښِ امرثه

48

LA LÉGENDE DE JALÁD.

GHAZAL.

1 شیر زامن وو د خون کار د ګل په شان
نا مسلم تری تنی پری کړی وار په وار

6 فتح خان چه ښکار پوره په خپل یقین که
مازدکر په بیرته راغی دیوانه

7 د آبو په نیت روان شه جان کودر ته
په کودر د جیغو راغی مستانه

8 بوه جل ئې ولیده صاحب جماله د رابیه
په شان پرته وه فرښتانه

9 تور اوربل ئې د رابیه په شان اودلی
دواړه زلفې ئې خوری وی په شانه

10 فتح خان ورته وبل کرمه ورور دغه جل
که ېې پردی په څه بهانه

11 کری وی بیا منګی په کانړو وله په سرتور
به هم وبر که هم وینا

12 فتح خان چه منګی ویشت منګی سوری شه
د آبو لختی ئې سم شه په سینه

13 نور منګی ئې دغو بریسو کنډ کیر کړل
د فتح د ظلم کډه شوه کانه

10 د نا مسلم ښهر له چه ورغی یارانو
له یو سری تپوس وکه له سنیار

11 مامندی زرګر جلاد ولید په سترګو
مامندی ویل زه له تا شومه زار زار

12 جلاد حال دزره بیان کړ مامندی ته
خما شیر ورونړه مړه په ده دربار

13 صد رحمت په مامندی شه جیه کړَ
له جلاد سره ئې ښه وکړ مدار

49

DIALOGUE DE JALÀD ET MAHBOUBA.

I

بیګا دِ یمر وهلی محبوبا په کتارو
جارمَ په سترګو سرو
درته ناست یمَ پرکاله
بیګا دِ یمر وهلی محبوبا شومر زحمتی
اوس به کرزمر تومتی
که خاوند مِر مطلب سر کړی
نری نری فریاد کری خما زړه لکه طوطی

2 اوم جلاد زوئ پاتی شه په کور کښې
يوه ورځ ئې تعظيم وکړ د پلار

3 زه رخصت درځخه غواړمه پدره
دنړکي مې شنه لوګي خيږي له ناره

4 ده خون کار بادشاه ويل مه څه فرزنده
نا مسلم نه لري ترس په زړه کفاره

5 د شپږو غشي مې خوړلي دي په دل کښې
ستا په ديدن باندې په ما تيريږي وار

6 بيا جلاد وې زه به مړ کړمه خپل ځان
پس له دي مې بادشاهت نه دي په کار

7 چه خون کار بادشاه ژړا کړه له خپګانه
د غم اوښي تلي په مخ باندي انبار

8 مال دولت ئې وويشه په مسکينانو
صدق به ئې ورکولي لعل جوهار

9 چه جلاد شهزاده ووته له کوره
شپ وورځ کوه مزل په لويه لار

III

ڪه دادا دِ نا مُسئِلِم دی زه یمِ خوی د خونکار
نو زړکی مِ دی پرهار
مدام خاخی تینه وینی
خوږلی ښامارانو یمِ زه پروت ستا په دلبار
چراو دی په ما زار
روغ به نشم ګل رنګینی
له درخودِ نه خمَ که مِ وسیزی په نار
نه مریږم په ګفتار
په مجلس د نازنینی
سترګی د ججنج خوله دِ تویک ډک له چرو
شین دِ خال نوبه ابرو
سپینه خوله دِ راکړه ماله
بیګا..................کاله

IV

سترګی مِ ججنج خوله مِ تویک وکړه ترِ پام
چه را نشی په ماښام بندیوان به شی دَ ګور
په خپله مِ ښور کړی دی دَ تورو خمرو دام
چری ته به شی بدنام بل ستی به شی په اور
دا تاله مِ ساتلی نری جبه خوله اینام
بل درکوم به شامدام په تا وشه ظلم زور

شوم په سرو لنبوستی
په هر ځای کښ ښما شور وی
ستا دَ تورو سترګو په ما بیا راغله قاتی
چه دِ واغوست نباتی
شاه اوربل دِ په مخ ښور که
بی هوش لیونی شوم مدام ګرزم په میرو
شوم خوراك دَ امزرو
نری رنځ بِر شه ترکاله
بیکا................کاله

II

نری رنځ خو دِ زیاتیږی ځله ګرزی په بیابان
چری وبه کړی ارمان
راشه کښینه په پالنګ
له خیالَ بِر زنګیږی په سینه بانډِ زلفان
په جبین بانډِ مُهران
لګه ته بِر شوی ملنګ
پراته بِر په دلبار کښ ستا په شان ډیر ملنګان
ښه زلمی دَ قبرستان
دی ولاړ ښما په ځنګ کښ
دادا بِر نامُسلِم دی ورته کینه په زارو
عمر تیر که په خوارو
آخر دربه بِر کړی تاله
بیکا................کاله

چه ئې ولیده په سترګو بیګم جانه
د طوطي په شان عاشق شه په بلبله

2 نیمبولا په دام کښې بند شه سبب دا وُه
نابو کښې چه دَ ده وُه د سخو کوړ
د بنبو لختی ئې اوښی په شتاب وُه
هم یار هم ئې سکه خوی د تروور وُه
چه څه ورځې شولې تیرې دی بادشاه شه
خپلې خوابښی ته له سوختته کروکور وُه

3 چنغله بِړ که پالنګ وته روانه
راته وایه چه دِ چرته وُلیګله
نیمبولا په دام کښِې بند شه ناکمانه
نصیب راوست نابو هیله له کابله

4 بیا دې خوابښی و ویل نیمبولا زویه
درته وایم دا زړه بِړ چوی له ډیره غمه
هیځ په اصل باندې نه ده له تا لویه
خو ناپوه دَه په عقل نه ده سمه
وله لاړې وِ زه نه به یمه بې او یه
دربه نه شمه ضیا پس له صبحدمه

5 په تلو راتلو راتلو ئې ګوره زه کړمه ستومانه
ابووه کښې خورنګې ئې ودیدله

راغــلــی یمر وطــن لــه
مــســاپــر د جــزیــرو
ژونــدی بنــغ پــه ادیــرو
څــوك ئ نــشــتــه دی ئ لحــالــه
بیگا.......................کاله

۷

راغلی یمر دیــدن له مــساپــر دبــل وطــن
په مطلب ستا دَ دیدن بیلتانه یم کره ملا ماتــه
د ډیری فقیر بابا را ورسیــری پــه چُــشــتی
خما نه کیری رفتن وِ یمر دا سوال کومر وتاته
جیلئ راغی ستا له غمَ په ما وخت د ځن کدن
نه به روغ شمَ په جوند نه به خلاص شم له پساك
بادر شه قلندر بی پسی تــیــپ خــی دَ ســورو
شانی نشته د مِصرو نن بــه خــی دَ قــلا خــواله
بیکا...................کاله

50

NÎMBÔLÂ.

GHAZAL DE NOURSHÂLÎ.

چاربیته د نورشالی شاعر د اشناغر اوسیدونکی

۱ نیمبولا په دامر کښ بند شه نا گــمــانــه
نصیب راوست نابــوهــیــلــه له کابــلــه

نیمبولا په دام کښې بند شه ناګمانه
نصیب راوست نابوهیله له کابله

10 پس خبر شه د نیمبول هغه تربرو
د کابله وله راغی په شتاب
د بنده په خیر شه خان ئ کړ حضور
جوړه وه به ئ د ده د مرګ اسباب
په اسنبر کښې بو ملا دی معشهور
مړنی دی د پیریانو په قصاب

11 په تول کلی کښې پره شه یکهانه
خلقه به له بهادره خبروله
نیمبولا په دام کښې بند شه ناګمانه
نصیب راوست نابوهیله له کابله

12 پس خبر شه د هغې جینئ چنغول
د مُلا د راوستو شه طلبدار
وله لاړ شه وی دوتر بر واخله تول
د خدای په روی راسره پاځه په تلوار
مولا پاځید نوریئ هیڅ نه کړ تجمل
په دی کار کښې به راضی وُه پروردګار

13 چه روان شه دا مولا له خپل مکانه
له اوله پسته ژبه خوخوله

نیمبولا په دام کښې بند شه ناکمانه
نصیب راوست نابوهیله له کابله

6 ابوبله نیمبولا لاړ شه په قهر
دواړه سترګی برابر کړی خدای په ناوی
زړه ئی لاړ شه په ګوګل کښې تار په تار
دواړه شونډی د عشق په لنبو مړاوی
سپین سورت ئی لکه توکی د چو نتار
لا دمانی ئی په سنبال باندی لګیاوی

7 د نور شغلی ئی لاړ تر اسمانه
د ښایسته ئی سپوری وشرمیدله
نیمبولا په دام کښې بند شه ناکمانه
نصیب راوست نابوهیله له کابله

8 نیمبولا ورسره کښناست په پالنګ
دواړه لیچی له ورمیږه کړه چاپیره
چا وی پیریان دی چا وی ورکړه وله بنګ
څه بلا په دی جینئ شوله برسیره
واده خور شه غم ئی جوړ که په یو درنګ
بیښودی به پری راتلله دیره دیره

9 مُلایان ئی وله راوسته بی شانه
هر یو ویر ئی د مرګ ناره وهله

51

LES PRODIGES DE LA MER.

BALLADE D'AHMED.

د احمد شاعر چاربیته

۱ لاندی تر آسمانه ولاړ ږی اوبو درياب دی
دوبیږی کل عالم په کښِ لیدلی مِړ دا باب دی
لاندی تر آسمانه دی لیکلی په صادق
پرته ده یوه کشته په درياب کښِ په تحقیق
په مینځ کښِ تری مهی دی دا پر ئی سره لکه عقیق
پښتئ دَ مرمرو دِی صورت ئی دَ تراب دَی
لیدلی مِړ دا باب دی

۲ لاندی تر آسمانه د مهی نوم کب سبیل دَی
بادشاه دَی د مهو حکم جاری دا ئی وکیل دَی
اوبه نه وِینی بند په یوی کشته کښِ اِسیر دَی
ثنا وائی د رب په ښه ادب پټ په حجاب دَی
لیدلی مِړ دا باب دی

3 لاندی تر آسمانه دواړه سترکی ئی له اوره
شا کړده غوږ پری کیږده د الله حکم ته کوره
سینه ئی د سوچو دَ لاجبرو تکه توره
تری بوئیږ شی دَ عنبرو پاك الله ورکړی آب دَی
لیدلی مِړ دا باب دی

نیمبولا په دام کښې بند شه ناکمانه
نصیب راوست نابوهیله له کابله

14 اول وُو په منت خما له مخې شه په خنګ
زه چه لاړشم له دی ځایه په حکمت
چه عالمو ته پر مخ نه شی بدرنګ
نیمبولا وی خمونړ نه دی دا عادت
خمونړ لوز دغهسی پوخ دی لکه سنګ

15 دروغجن به شم له پاکه مهربانه
کلیمه پر په دروغه نه ویله
نیمبولا په دام کښې بند شه ناکمانه
نصیب راوست نابوهیله له کابله

16 بیا مُلا ورته ویل شه په سنبال کښې
که نه زه دِ بنده وم په دایره کښې
کوره چرې خطا نه شی قیل و قال کښې
بیا به نه وِی ستا نصیب په دی بشره کښې
نیمبول وی چه مونړ پاخه یو په اقبال کښې
منترونه دِ لیکه په سیپاره کښې

17 چه مذکور سره جوړ که جالوانه
بناپیریٔ خوبندی راغلی یو تر بله
نیمبولا په دام کښې بند شه ناکمانه
نصیب راوست نابوهیله له کابله

QUATRIÈME PARTIE.

CHANSONS D'AMOUR.

52

GHAZAL D'ALI KHÂN.

1 خوب وینم عالمِ چه هر څوك راكئ مانه
سر ږِ دِ په غیږ كښ د جانان په زنګانه يامولا
2 خال دِ دی دوری زنان پروت ئ پاچای كه
لښكر ئ پر چاپیر كه لكه مار په خزانه
3 ماله خپل یار سره مهر و محبت كه يامولا
بیل كړم غازان یار له ما شو بیګانه
4 راشه خان محبوبه سره مهرو محبت كه يامولا
زلفان په مخ ښوری پر چه سپین مخ ئ كه شانه
5 راشه علیخانَ خان په یار پسی ملنګ كه
ښه شوی چه ملنګ شوی په آخره زمانه

4 لاندی تر آسمانه د مهی په خوله کښِ لال دَی
پیروی تربنه زیږی دا خوراك دده بوحال دَی
• دَ ژبی ئې لس سره دی هریو ډك په کمال دَی
خاوند په خپل قدرت سره ورکړی دا خطاب دَی
لیدلی مِړ دا باب دی

5 لاندی تر آسمانه په یو باب کښِ دا صیغه دَه
کتاب دَی د ابجد و قصه لیك په کښِ دغه دَه
وهم پری رافضیان چه بس خما توره تیره دَه
احمد وائی کوم کیدی خما د شعر جواب دَی
لیدلی مِړ دا باب دی

3 د زلفو جال مِ د سرو شونډو په سر يوخ يښي دي
لړوم اور خال مِ تور په جبين شوخ يښي دي
سر مِ له غمه د مين لالي په رخ يښي دي
د يلو تهمت ما په تندي د پاڅه د زوق يښي دي
ښما په زړه بري راښي کاغذ ملا ښځه دي
تيره بيلتون ښما د څوک زړکي قلاڅه دي
د مرده خولي نه الفاظونه دَ آزار څله ښي
چه راوستو له مِ په يار پسي ربيار چڅله ښي

4 زه به نيمګړي عمر چاته په هيواد کومه
د بُنير رنده نوکري به دِ اولاد کومه
خاونده ستا په نيازولو به فرياد کومه
د پرديسي امانت قدر خير الله ښځه دي
تيره بيلتون ښما د څوک زړکي قلاڅه دي
اوس له وطنَ به زړه وروله مليار څله ښي
چه راوستو له مِ په يار پسي ربيار څله ښي

54

CHANSON D'ARSAL.

1 په تورو ښنړو وله لاړم ننواتي
يار مِ دکن له ته بخپله مِ که پاتي
په تورو ښنړو
په تورو ښنړورته ودريدم سرتوره
ورته مِ ونيوه جولئ چه دي ته کوره

53

BALLADE D'IMÂNAT.

چاربیته دَ امانت ملیار شاعر د مینی اوسیدونکی

1 تیره بیلتون خما د خوک زړکی قلا څخه دی
چه راوستو له مې د یار پسی ربیار څله څی
ما په ربیار وکه اعتبار څکه مې ځان ونه لید
شیرین صورت مې په کلرنکی یو زمان ونه لید
شرکی خال مې الوول په زنخدان ونه لید
د کریدو مې سریکار جوند مې د ځان ونه لید
زړه مې بند شوی نن له هغی توری بلا څخه دی
تیره بیلتون خما د خوک زړکی قلا څخه دی
چه له سینی نه ئی بویونه د بلغار څله څی
چه راوستو له مې د یار پسی ربیار څله څی

2 زه په نارو کړی شوم خارو ته په سهیلو کښی ګرزی
دماغ د زبات دی د مرمرو په قلعو کښی ګرزی
شولی سرداره د خوبانو رسالو کښی ګرزی
خماله قصدً په زرینو دوشالو کښی ګرزی
وکه اعتبار ربنی مې سر ستا پلار شیلا څخه دی
تیره بیلتون خما دَ خوک زړکی قلا څخه دی
طبیب زه یمه نو دارو لره بیمار څله څی
چه راوستو له مې په یار پسی ربیار څله څی

5 سپين مخ د چراغ ښما زړه شه په داغ
ما نيولى دلبار ستا په وقت د سحر
6 چه عاشق دى بهرام ستا صفت ئى کلام
په سلام دى مدام که ته وکړى سلام

56

GHAZAL DE BAR ÂMAD.

غزل بر آمد

1 د سپينى خولى دِ شم قربان والله
پورته کړه چشمان والله
2 سر له پالنګ کړه را پورته
درته ولاړ دى عاشقان والله
پورته کړه چشمان
3 مخ دِ آفتاب دَ مهتاب په شان بليږى
بل دِ په پوزه سور پيزوان والله
پورته کړه چشمان
4 ښما دلبر شمس وقمر
په مخ راپريږده تور زلفان والله
پورته کړه چشمان
5 په ښنکدن خپل جانان راته حضور کړى
چه راته وايِ مناجات والله
پورته کړه چشمان

سوال مې قبول کړه
درته وايم په زور
پکار مې نه ئې که نواب په ازربات يې
په تورو شنړو وله لاړم ننواتي
يار مې دکې له . . .

۵ دې ورته ويل خما خبرې مرغلرې درمرجان دې
تانه په ورستو پاتې څه په هندوستان دې
بنه ارسلا وايه دَ څنې سر کښې مې روبان دې
دغنئ سر به درکوم مصري نابات
په تورو شنړو

55

GHAZAL DE BAHRÂM.

غزل د بهرام

1 معمور نه شوم زه په وصال د دلبر
شوکيرې کرمه مدام پسې زه شمه اوتر
۵ سپين مخ دِ گلذار تورې زلف دِ سنبل
مرورید دِ دندان دواړه لب دې سره زر
3 ستا مقام دې په ښهر خبردار شه ښارو
زه مين په تا ډير که ته وکړې باور
4 سپين مخ دِ آئين زنخدان دې کعبين
تول صورت دې سپين تجلي کا د نمر

4 په دیدن پسی دِ زه راتمه
چرته وی چرته زه راغلمه له کومه
باځه غم د آخرت کوه دوستمه
آخر به روان شی د دنیا ښکلی بازار وای بیا

58

BALLADE DU MÊME.

بله چاربیته د دوستم

1 نن جواب رابسی بیا د صنم راغی
که مِر بولی په رښتیا چه اختر راغی
اختر د هغه عالم کاندی صنمه
چه قلاری په خپل کور ناست وِی بیغمه
زه به هغه ورځ خلاص شم ستاله غمه
که دِ ماله له مابنرِه خبر راغی

2 په مابنرِ کښِ د یوسف چغر د سوری وی
هغه یار دِ په یوسف مندنرِ کښِ کوری
دواره زلفی که خیرات د خدای په لوری
پردیسی په زرِه سوری قلندر راغی

3 پردیسی دِ په دلبار وهم چغاری
آخر خان به کرمه ربگ دلوی لاری

6 زه بر آمد چه رنځور پروت يم کرېږم
که يو ځل راشي خپل جانان والله
پوښته کړه چشمان

57

BALLADE DE DÔSTAM.

چاربيته د دوستم شاعر

1 پټ د که صنمه سپين رخسار واي بيا
دغه نمر دِ په دوستم که نيزه‌وار واي بيا
دغه نور دِ نيزه‌وار که په ما باندي
آسمان زمکه دِ په ما کړه لاندِ باندي
طبيبان کله دارو د رنځور کاندي
چه وبشتلي وِي د چشمو په ګذار واي بيا

2 يو ګذار راباندي وکړه دريغه دريغه
اندرون زړکي ېر غوڅ شه پِ له تيغه
ستاله غونو نه به کله هم فارغه
که يو غږ راباندِ تا وکړي دوبار واي بيا

3 يو غږ راباندي تا وکړي جانانه
هدو بل مېن ېر نشته پِ له تانه
په ديدن پسي دِ ژاړم يک ځانه
په دلبار دِ وړي پروت يم دِ ديدار واي بيا

دا جای د په تهمت واړه زیږی که
له خاطره یې هوسئ د عقل لاړه راځه

2 له خاطره یې هوسئ د عقل تلی دَه
ستا په پوزه یې د سرو پیشئ لیدلی دَه
غرغره یې لړمانه کښې لکېدلی دَه
په کالو که خان سنبال محبوبې واړه راځه

3 په کالو چه خان سنبال کړی زینتناکه شی
ته له نورو جینو زیاته ښیوه‌ناکه شی
د عاشقو لړمانه له قصابه شی
چه برجل لره راځی لمنی نغاړه راځه

4 چه برجل لره راځی عالم خبر که ته
په زلفانو ورته پوری مشک عنبر که ته
یو خل خو په مجمر خان برابر که ته
چه موزیانو کړه بند شوی جاړه جاړه راځه
نن خما دپاره ته حیل په غاړه راځه
له هوسَ غورز وَه لستونړی دواړه راځه

خپل سر به کړمه ستا په یو کښ خاوری
لکه اور له پتنګه سوی خیګر راغی

•

4 دغه سوی خیګر پروت یمر ستا د ورانده ،
طبیبان کله دارو درنځور کاندی
اوس خوره وره رالګه په یار باندی
نن دِ مهر محبت په چا برابر راغی

•

5 مهر محبت بِر په رانږی وایه صورته
....
نه توبه که د صواتی له بادشاهنه
یار له تلی وه بخلا مرور راغی

59

BALLADE D'AJAM.

چاربیته د عجم شاعرچه له ذاته دوبی او اوسیدونکی د بنیرؤه

1 نن خما دیاره ته جمیل په غاره راشه
له هوسَ غورزوه لستونړی دواړه راشه
نن خما دپاره ته زلفانی غوړی که
د موزر سره په هر زمان جګړی که

یا دی طاوس بنړی یا ستا زلفی شان شان
یا خوند کښ عنگبین دی یا ستا خوله مربا دَه

5 یا باغ د زیړو گلو یا ستا ښکلی کاکل دی
یا شور وکه بلبلو یا زړه د جمید گل دی
یا تیغ دَ یساولو یا ستا خونی چارگل دی
یا دا مارغه رزین دی یا هغه محبوبا دَه

61

GHAZAL D'ÎSÂ AKHOUN ZÂDA.

غزل د عیسی اخون زاده

۱ زه یم خوار وزار ستا په دلبار پروت یم فقیر
ښما یاره رب د پاره لږ څه کړه په ما نظیر

۲ در ته وایم دزړه حال   ستا په خیال کښِ شوم حلال
ښکه پروت یم بی مجال   چه ستا چشمانو که تاثیر

3 زه طوطی کومه شور   ﷺ روز ستا په کور
ته ښما نه کوی غور   ښکه ژارمه دلگیر

4 اول تاچه کړه خندا   ښما ښکه شوه سودا
اوس له ما کړزی جدا   له مانه څه وشه تقصیر

5 تا کړی زلفی ول په ول   زه دِ بند کړمه په چل
اوس ښما راغی اجل   کړم د خلاصی زه څه تدبیر

6 ای ظالمی ظلم مه کړه   ما سره خبری وکړه
ته ښما زړه نه غم وروك کړه   زه غمجن یم کثیر

60

BALLADE DE HAMÎD GOUL.

چاربيته د حميدگل شاعر د پلوسو اوسيدونكى چه خورى د عبد الرحمن وُه

۱ يا تيك ستا په جبين دَى يا ستركه د صباح دَه
يا جام د چين ماچين دَى يا سپين خوله زيبا دَه
يا عطر د گلابو يا ستا د مخ خولى
يا تورى د پولادو يا ستركى د ليلى
يا كيف دَى د شرابو يا بنگ د بنگالى
يا حجر تحترين دى ياتبه يا وبا دَه

۲ يا ستا خورى خبرى يا خوند د شمرقند دَى
يا دى د سپاهيانو زغرى يا ستا د اوربل بند دَى
يا ستا قميص گلكين دى يا د وزير قبا دَه

3 يا مياشت دَ بينخلسمى يا ستا جبين روخان
يا عرش لاندى كرسى يا ستا زرين دالان
يا ستا دلاس ترسى يا تخت د سليمان
يا بوته لرزين دى يا د موسى امسا دَه

4 يا ستا ستركى رنړى يا ستورى د آسمان
يا د كابل منړى يا ستا سپين زنخدان

63

GHAZAL DU MÊME.

غزل د عیسی اخون زاده

1 ستا له فرقته مې نن اوښی سیلاب ډینه
راشه ته گوره چه جامی مې غرقاب ډینه
2 ستا د مینی اور صنم په ما ډی کړی نور صنم
غوښی مې شوی تورِ صنم لکه کباب ډینه
3 عاشقان ټول صنمه واوره فریاد کړینه
داخو ژوندی عالمه په مړو حساب ډینه
4 څوك په رښتیا عاشقان کړم د هغو زه بیان
دَ دوی دپاره جانان گوری قصاب ډینه
5 دَ دی زمان دلبری دی په جفا مشهوری
لکه د کنرِ مطرِ خلقه حباب ډینه
6 زه عیسی څکه رنځور یمه په زړه باندی چور
سترگی دیار مې صرور لکه آفتاب ډینه

7 عیسی گله اوس ضرور یار له تا کرزی مغرور
بی وفا کړلی رنځور ستا به وی دا رنګ تقدیر

62

GHAZAL DU MÊME.

غزل د عیسی اخون زاده

1 زه شوم اسیر ستا په زلفان
رب دپاره واړوه چشمان
2 خما خواب واوره صواب
ولی پرسیزی په نیران
3 کوم چغار ستا په دلبار
وکړه ته نظر په عاجزان
4 نظر خما نه شته په تا
مه کړه د وفا په ما گمان
5 زه عیسی گل شومه زهیر
ربه خه به وکړم تدبیر د خیل جانان

پس به شو داسی دوارِه مونږه اسیر
د رب دپاره صنم وکړه نظیر
ای د شال میرمنی مکړه رټل
د رب دپاره صنم وکړه نظیر.

3 واوره دلبری خما کوم سوګند
ستا د مینی په دام کښِ شوم زه بند
که وارِه خلق راسره کوی اوس جنګ
ستا له خیاله نه به نه شم په څنګ
مرګ د چا نشته جینۍ بی دَ اجلَ
ای دَ شال میرمنی مکړه رټل
که دښمنان را باندی راشی کثیر
د رب دپاره صنم بیا وکړه نظیر

4 هکله زور لرم د سکندر
بیا ارمان به وکړی نن شه خبر
د زنبورو توپو لوی غرهار
رسالو راپسی خیژی لښکر
له عبادت نه غافل دَی عیسی ګل
ای دَ شال میرمنی مکړه رټل
ته د عذاب په عیسی مکړه تاثیر
د رب دپاره صنم بیا وکړه نظیر
ای دَ شال میرمنی مکړه رټل
د رب دپاره صنم بیا وکړه نظیر

IMPRIMERIE NATIONALE.

64

GHAZAL DU MÊME.

غزل د عیسی اخون زاده

1 ای د شال میرمنی مکړه رټل
د رب دپاره صنم بیا وکړه نظیر
ای د شال میرمنی وایم یو حال
دواړه غوږ پری کیږده پهِ مقال
ستا په یاری کښِ صنم شوم بی مجال
د رب دپاره دارو راکړه فی الحال
ژوندون مِ گران شهٔ نرئ ته کوی سول
ای د شال میرمنی مکړه رټل
ځکه غنچن ستا په در پروت یم فقیر
د رب دپاره صنم وکړه نظیر
ای د شال میرمنی مکړه رټل
د رب دپاره صنم وکړه نظیر

2 په دواړه لاسو ورته کوم سلام
پس له سلامه واوره دغه کلام
څمونږ په مینی خلق خبر تمام
نن صبا کښِ گوره شو به بدنام
هوښیاری زر له دینه راشه یو ځل
ای د شال میرمنی مکړه رټل

66

GHAZAL DE MÎRÂ.

غزل د میرا

۱ چه ستا غمر له ما چاپیر شه   الغیاث فراق ږ دیر شه
زړه ږ وسه ستا په مینه   نه خلاصیږم له لعینه
په غوبل کښې ږ تن ګیر شه

۲ اندرون زړه ږ کباب شه   تمامی ژوند ږ خراب شه
چه په تن آشنا ږ هیر شه

3 لکه ګل یمر په بهار کښې   مدامر خوبښ یم په انګار کښې
زړه طوطی په قفس ګیر شه

4 بوه ورځ به هسی راشی   په عالم کښې به غوغا شی
چه میرا له دنیا تیر شه

65

GHAZAL DE MAJÎD SHÂH.

1 سخته په ما ده خدایه له ما جدا دلبر شه
د تورو خاورو لاندی هغه شیرین بشر شه
2 رنګ مې تک تور که هجران ونیوه آشنا کورستان
ؤمې لیدی خپل جانان جوړ به په ما اختر شه
3 اختر که هغه عالم چه په زړه نه لری غم
خاځی له سترګو مې نم غوڅ مې په کښې خیګر شه
4 غوڅ په کښې خیګر دی جاړم شپه ورځ مې ویر دی
په ما همیشه شوګیر دی خښ مې په زړه خنجر شه
5 زړګی خما شه افګار په قد قامت کښې د یار
هیڅوک مې نه شو پکار غم مې ګل هم په سر شه
6 غم مې په سر شه هر لور مقصود مې ونشه نور
په کښې ګلونه سمسور مړاوی باغ صدر شه
7 صدرئ باغ دی شیرین جامی ئې واړه زرین
مجید شاه ګرزی غمګین نن ئې دیار سفر شه
8 زه مجید شاه یم غلام ورته خما دی سلام
خما به وکاندی کام که د لوی پیر نظر شه

2 سترګی بینا که په لارسم شه
غلیم ته شا که ورنه په خنک شه
حرص ډیر دی څوتر کم شه
چشمان درون که په خپل ګریوان کښی

3 خپل چه دِ یوسی هلته د پرپرډی
ښه دِ سنبال که بیا درنه لیږدی
درته به راشی له قهر ریږدی
مولا دِ مل شه په بیابانی کښی

4 له تا قربان شم ښما دلبره
پیشوا مِ ته بی پاک سروره
خون مِ جدا شه د زړه له سره
مکان دِ نشته زمین آسمان کښی

5 مرګ دِ په سر دی میرا فقیرا
شتی به وخوری په زړه تا و ریرا
آخر به لاړشی له دی جاړیرا
غشی نیولی درته کمان کښی

69

GHAZAL DU MÊME.

غزل د میرا

1 په فراق مِ سترګی شوی بد ستیٔ د کرمِ په اور
همیشه یم ستا په غم کښی زړه مِ وسه سکور

67

GHAZAL DU MÊME.

غزل د میرا

1 چه راشی خزان بیا تالا کا باغچی
بلبلان شو خندان په دیدن د غنچی
2 تیربیږی دنیا هیڅ مدار په کښی نشته
مخلوق شه بندی د زمین په تاڅی
3 راروان دی طوطی په ژړا له دی باغ
زخمی شه په زړه د هجران په برچی
4 یو نظر ورته وکړه صان جنګ دی مدام
فریاد که زلمی چه ورځی په مورچی
5 میرا دی فقیر ګناه ګار دی دا ستا
آخر به شی پاتی د دنیا له چرچی

68

GHAZAL DU MÊME.

غزل د میرا

1 طوطیان فنا شول لاړل ارمان کښی
سترګی یې نمر که په هر زمان کښی

VERSION B.

1 زره مې یوور په منګل کښې جنې راغلـه خـارو
زخمی په غم کښې ناست یم د هجران په کتـارو

2 خنه ثمر لری شونډی شکر لری خما دلبر لـری
زه ئې وهلی په ضمیر خکه ګډ یم په نـارو

3 تل په جنګ یم په وینو رنګ یم په ژوند کښې تنګ یم
یار دِ طبیب شي خما پروت یم په طمع د دارو

4 وکړه پام په ما شام مدام په ما
در ته پروت یم په درګا کښې مقدم یم د سوارو

5 میرا غلام دی ستا پری سلام دی ستا
زلفی دام دی ستا جنت مقام دی ستا غاز ګیر کړه په پنجرو

6 چه خوک شعر وایی وزن دبل وایی
خان ته د غل واېي چه خوک غزل واېي دا خبره ده بې رو

VERSION C.

د با جی غزل

1 زخمی په غم کښې ناست یم د هجران په کتـارو - رو - رو
زره مې یوړ په منګل کښې چه نن راغلـه بنـارو - رو - رو

2 لب شکر لری غاښ ګوهر لری خنه ثمر لری خما دلبر لـری
زه ئې وهلی په ضمیر خکه ګډیم په نارو - رو - رو

3 لازم سلام په ما شا مدام په ما وکړه پام په ما غر مقام په ما
درته پروت یم په درګاه مقدم یم د سورو - رو - رو

2 خان نژدی باسه مکخته که پوهیږی وقت دِ دا دی
دغه واړه به برهم شی که دِ پلار وِی که دِ مور
3 عاشقان خوبه په دار وی که مین وی په رښتیا
د ښائیست ثانی دی نشته بل خالونه د خلمور
4 گناهونه لکه غرونه د میرا فقیر په سر دی
جانانِ نی وی که صبا وی بیا به شی بندی د گور

70

GHAZAL DU MÊME.

غزل د میرا

VERSION A.

1 زخمی په غم کښِ ناست یم د هجران په کتارو
زړه مِ یوړ په منگل کښِ چه نن راغله خارو رو

2 تل په جنگ یمه په وِینو رنگ یمه زه د ملنگ یمه
په ژوند کښِ تنگ یمه یار طبیب دی خما زه په طمع د دارو رو

3 سینه ثمر لری لبان شکر لرِی دندان گوهر لرِی
خما دلبر لری زه ئی ویشتلی په ضمیر خکه گډ یم په نارو رو

4 لازم سلام په ما ته وکړه فهم په ما جانان مدام په ما
صبح وشام په درته پروت یم په درگاه مقرر یم د سورو رو

5 شعر د خپل وایِ وزن دَبل وایِ خان ته دِ غزل وایِ
چه خوك غزل وایِ میرا وایه ثنا تل نماز گیر کړه په پنجرو رو

3 میر فریاد کړی پروت دی رنځور
پری مقرر شه د غم یاسور
وَقت د هم دا دی وکړه تلوار
عاشق سوال کړ دی د خپل یار
په دردِ پروت یم په زړه افګار

72

GHAZAL DE MÎR ABDALLAH.

غزل د میر عبد الله

1 دوب شوم زه ستا په مینه غم د هجران دی نه
په مخ یې اوښي څي نه لوند یې ګریوان دی نه
2 ستا په سودا شوم مجنون روان له زړه نه یې خون
دِ راپسی دی بیلتون عمر یې ګران دی نه
3 پتنګ د عشق له جوش پروت دی سرګوم یې هوش
غوښه ئې په اور کښِ توی شوه تخت ئې ګذران دی نه
4 میر عبد الله شه ایسار ستا دَ وصال طمع دار
شه په عذاب ګرفتار هئ هئ ارمان دی نه

73

GHAZAL DE MIYÂN RAJAB.

غزل د میان رجب

1 نن دِ زخمی کړی د ضمیر په کنارو یم
خکه په نارو یم

4 بنه بشر د ستا چشم بر د ستا پسی پرد ستا خلق خبر د ستا
در ته پروت یم په دربار امیدوار یم د دارو - رو - رو

•

5 شعر چه خپل وایی وزن دپل وایی څان ته د غل وایی
چه څوك غزل وایی میرا وایه شنا تل څازکیر کړه په پنجرو.رو.رو

• •

71

•

GHAZAL DU MÊME.

غزل د میرا

1 عاشق سوالگر دی د خپل یار
په درد پروت یم په زړه افکار
خیر له ورتمه هر څه مې هیر شو
څسا په لاس کښی سپی راچاپیر شو
په لاس رانه ځي د زلفو تار
عاشق سوالگر دی د خپل یار
په درد پروت یم په زړه افکار

2 څراغ بلیږی څان کړه پتنګ
څانځ ورشه مکړه تری څنګ
تری نه جدا که د گلو هار
مین په تا یمه شومه حصار
څکه بندی شومه زه په سنګسار
عبث مې تیر که د څوانی وار عاشق سوالگر

2 پروت یم پدرگاه ملنگ
څکم مدام د مینی بنگ
زه دِ مینې یار یار یار   گرزم ستا په ننگ

3 دو بِر په تا سر ومال
تا ته بِر معلوم دی حال
ستا حسن بازار زار زار   دی په عالم

4 میان رجب گدا یم
دیر په تا شیدا یم
پروت یم پدریار یار یار   په صبحدم

75

GHAZAL DU MÊME.

غزل د رجب

1 شینکی خالونه دِ په مخ مخ کړه زرافشان
بې اور سیځې لیلی ولی ولی عاشقان
2 ابرو لیندې ما لیدې بانړه د غشې
عاشقان وژنې چه پر را کاږې کمان
3 مخ د گلرنگ چه په هر درنگ تجلی کا
تِرې لاندې خانگې په سرو شونډو شونډو سور پیزوان

2 سا ږ شه بیرون صنم ستا په عاشقی کښې
بی گناه وهلی د زه په نیغو کتارو یم
شکه په نارو یم

3 حسن خال و خط لری شه عجب زینت لری
تحفه دَه یاری کوم زاری په شوکیرو یم
شکه په نارو یم

4 حسن د لیلی لری غږ دِ په عالم کښې
زه لکه مجنون درپسی گرزم په میرو یم
شکه په نارو یم

5 هرڅوك چه آشنای کوی مدام په غم کښې
زه رجب رټلی د بی نیازو سترکو سرو یم
شکه په نارو یم

74

GHAZAL DU MÊME.

غزل د میان رجب

1 حسن خال وخط لری
شه عجب زینت لری
خال دِ پرخسار سار خال د مقدم

3 ډیر راته قهربېزی وری رب به مې ساقی کـنـه
ته راته اوس سم که دَ اوږدو زلفو لختی کنه
سپینه خوله دِ راکړه مور مې که لکه طوطی کنه
یو خله مې کړه که په انبار دَ تورو زلفو بیګا مِ

4 تا به کرمه داخل زه یاره د سپینی سینی باغ کښِ
ته به شی یاغی له ما به ګرزی په دماغ کښِ
سپین مخ چه ښکاره کړم رنړا وروکه شی چراغ کښِ
ربه لاله راکړی ښه سنګار د تورو زلفو بیګا مِ

5 رب د له درکړی دی ډیر حسن بې شماره
نظر وکړه نیازبینی هم بهی نوکر ی تمهارا
پرون په صبحدم درته لیږلی وه ریباره
په زړه باندی چیچلی یم ښامار د تورو زلفو بیګا مِ

6 ښامار له به زه دم کړم وروکیهَ هودیداره یم
مګر زه زهیر کمبخته ستا په پت کښِ پاره یم
زه چه خو پکلی نه زه موزی نه او یزاره یم
ما تول دله درکړی ښه اختیار د تورو زلفو

7 اختیار د محمد دی د پکلی په شاعرانو کښِ
قلنګ ئې که جاری اوس د ډیلی په امیرانو کښِ
ملک ئې که رعیت چلوی په بار د تورو زلفو
بیګا مې دی سیل کړی په بازار د تورو زلفو
زه که لکه بورا شوم په بازار د تورو زلفو

4 زلفی د توری بیا سمسوری تار په تار کړی
په بیرته نه کوری چه یار دی یار دی په لرزان

5 د یار بیلتون اندرون زړه مِر سوری شه
د میاں رجب د خلی نه خرشیری دُرِّ مرجان

76

BALLADE DE MUHAMMADJI.

چاربیته د محمدجی

1 بیکا مِر دی سیل کړی په بازار د تورو زلفو
زه کڅ لکه بورا شومر په بازار د تورو زلفو
بیکا مِر دی سیل کړی ستا د زلفو باغچه کښِ
کڅ لکه بورا شومر د انارو په چرچه کښِ
خښ مِر کړل غابښونه د نرئ زنی سوچه کښِ
بل بوی مِر کړ د شاه د غاړی هار د تورو زلفو
بیکا مِر دی سیل کړی په بازار د تورو زلفو
زه کڅ لکه بورا شومر په بازار د تورو زلفو

2 چه هار د خما بوی که یاره ته پری مست بنگی شولی
اوده لکه بهرامر د سراسیا په پلنگ شولی
اخر به دِ خوك مرکړی غل خما په اننگی شولی
اوس دیر درته تهربری خوکیدار د تورو زلفو بیکا مِ

چه کور ته راشي خپلي مور ته په ژړل ولړي
اور مې په کوکل ولړي

4 چه کور ته راشي مور ته وايي څما رنګين نشته دی
بل څما آئين نشته دی
بناتئ کوښي بل کالي بل مې کلکين نشته دی
بل مې خال مهين نشته دی
اوبو له څم راسره پيغلي په خندل ولړي
اور مې په کوکل ولړي

5 موري وُولورِ چه نرسيري لاس څمونږه
زړه دَی په وسواس څمونږه
چه فصل راشي رب به قرض کاندي خلاص څمونږه
پس کوره لباس څمونږه
تا به سنبال کړم که روپئ مې په تا سل ولړي
اور مې په کوکل ولړي

6 دی لورئ وُوِ چه بيا تاسره خواري نه کوم
ستا زميندارى نه کوم
يو ساعت به په ځان تير کړم بې ياري نه کوم
تش دول په سلاري نه کوم
محمدق ژاړي چه د يار په روان برجل ولړي
اور مې په کوکل ولړي

7 محمدق وايي دا شاعران جمعٔ هزار شينه
تولوته مې قهر شينه

77

BALLADE DU MÊME.

چاربیته د محمد جی

1 چه مازدیګرشی شاه د ښان په جوړه‌ول ولړی
اور مړ په ګوګل ولړی
چه مازدیګر شی شاه په غاړه ښه حمیل کاندی
تول د جینو سیل کاندی
په ښځلی وربل لګیاوی تور فلیل کاندی
زړه خما غلبیل کاندی
دګل غنچه شی تګه زانړی په کابل ولړی
اور مړ په ګوګل ولړی

2 دګل غنچه شی چه دا سور سالو په سر کاندی
بریښ تګه د نور کاندی
دلاله وګرزی دا ښی جینی خبر کاندی
ښان سره لښکر کاندی
دګل دسته شی چه آشنا په ګرُول ولړی
اور مړ په ګوګل ولړی

3 ګُدرله ورشی چه یوبل سره خبری کاندی
په اوبو وتر دَ اوږدو زلفو اکدری کاندی
پس له هغه سندری کاندی

79

GHAZAL DE MOHAMMEDIN TILAI.

غزل د محمدین تیلی

1 راپورته که چشمان دلبرَ ژاړي په سپترکو سرو
په زړه یمه خوړلی ناخبره ستا زلفو منکارو
2 ستا د دریمه درویش درته پروت یمه همیش
سره لبان کړه راته پیښ شهد وشکر په شان د چوهاړو
3 دله دربه کړم انعام د سرو لبانو جام
ما قبول کړه ستا سلام ګل صدبره زه یم ستا ښارو
4 سره لبان دِ راکړه ماله ای خما د زړه دستماله
سحر وقتی چه خمه د له دره طوطی په چغارو
5 ستا د زلفو په زنځیر بې ګناه شمه اسیر
زه فقیر ستا د دربار شمس وقمر غوړ یم وکړه دارو
6 محمدینه جدائ سړی دېر که سودائ
تیلی که کدای په لوی سحر سیل که دمنجرو

خـمـا عـل دِ دیـوانـه غـازی سـردار شـیـنـه
تول به تار په تار شـیـنـه
دامی به تبتی جور لیوکان چه په خنگل ولـړی
اور بر په کوکـل ولـړی

78

GHAZAL DE MUHAMMAD-DÎN.

غزل د محمدین

1 سـر بر شـه له تا قـربان
خما جانانَ پورته که چـشـمـان
2 د یار په غم کښې سترگی په نمر کښې
پری باندی لـونـد شـه گـریـوان
3 گریوان بر لوند دی په زړه بر دوند دی
په مخ را پرېږده تـور زلـفـان
4 زلفانو نوش کړم دیر ئې بی هوش کړم
جانانَ راکـړه سـره لـبـان
5 لب د غنچی دی خـنـگـه چرچی دی
پر باندی خانگی سور پـیـزوان
6 له محمدینه نشته ستامـیـنـه
تـکـئ د وکـړله جـانـان

5 دله درخمه زه مرید د دستگیر یمه بند د په زنځیر یمه
په زړه بر خښ دی دَ یارئ غشی تاوګیر یمه
وُدی سوم فقیریمه دا نری ښپه پرده د نیلی په رکابونه
زلفِ دِ تالونه

6 په سری پیشئ کښ د اصیلی مرغلری
ما لیدی له لری د محمدین په زړه بلیږی اور دسری راشه قلندری
تیلی ولاړ دی مخ څرګند کبه له شالونه
زلفِ دِ تالونه

81

GHAZAL DU MÊME.

غزل د محمدین

1 راشه خارو ماوِ راشه خارو
طوطیان که ګریان هر زمان په نارو
راشه خارو

2 زه یم ښا پیرئ لرم خیال د یاری
سره لبان سری اورئ خوند زیات که له مصرو
راشه خارو

3 توری زلفی د سنبل بله غاړه د غندل
سپین مخ لری ګل شین د خال په ابرو
راشه خارو

80

BALLADE DU MÊME.

د محمدين چاربيته

1 په تور وربل دِ قطار کړی دی کلونه زلفِ دِ تالونه
په سپين جبين کښِ دِ خالونه دری څلور دِی ما ايښی په زور دی
دَ ښايست کوکی دِ خوری تر لاهورَ دی شنډی دِ دَمور دی
په سری پيشئ کښِ دِ جوری ايښی لعلونه زلفِ دِ تالونه

2 په سری پيشئ کښِ دِ جورئ ايښی دی لعل مرمه بد بِر حال
چه ناګهانه راښکاره شوی په ديوال په زنخ دِ خال
و معشوقو ته چا نيولی دی ډالونه
زلفِ دِ تالونه

3 د معشوقو دَ لاسه سوی عاشقان دی ګرزی په سوران دی
ما ستړی کړی د ملکونو فقيران دی زلفِ بِر ماران دی
دا بی له نا څما په کار نه دی شالونه
زلفِ دِ تالونه

4 له ما چاپيره څوکئ ګرزی د تيلنګو
هار بِر د لونګو
سترګی بِر پتی دی پيالی وهم د بنګو
لوريمر دَ فرنګو ماله رانه شی څما دی محلونه
زلفِ بِر تالونه

3 ستا د خولی الفاظ یاره دی لکه مقراض
خنکه ظالم د پلار دی خوی ئ د خونکار دی
چیغی ئ په هر لوری دی
سری لنبی راپوری دی

4 ستا حسن جمال یاره زه ئ کرم پایمال یاره
په غاره کښی دِ هار دی زنه دِ انار دی
سیال دِ چرته نوری دی
سری لنبی راپوری دی

5 شعر د محمدین یاره دی واره رنکین یاره
پیر ئ شیخ رحکار دَی خنکه ئ خور کفتار دئ
څوك لایق دَ زور ئ دی
سری لنبی راپوری دی

83

GHAZAL DU MÊME.

غزل د محمدین

1 ستر کی م دَ یار لکه د کل په شان دی
زره م نه صبریږی ما پروون لیدلی دی

2 وا م خست چکول د بی آرزی زه قلندر شومه
و راغلم دیار په کوشه ما کله پریږدی

4 په شان د مجنون شه خراب یم ژوندون
ہما راغی بیلنون ژاړم په سترکو سرو
راشه خارو

5 کل نسبا که پرسان اثری ئ تور چشمان
ور سره خانم جان که ئ کړم په نارو
راشه خارو

6 محمدین مستانه شه بیهوش دیوانه
رنجور دی د یو کال غور ئ کړه د دارو
راشه خارو

82

GHAZAL DU MÊME.

غزل د محمدین

1 سپین مخ دِ کلزار دی زړه یم ناقلار دی
ستا زلفی سمسوری دی سری لنبی راپوری دی

2 په اور کښِ دَ هجران یاره دی خما کذران
هر عاشق له دار دی دغه ئ روزکار دی
کل غوښ ئ توری دی
سری لنبی راپوری دی

84

GHAZAL DU MÊME.

غزل د محمدین

1 دغه روزگار دی د فانی ارمان به وکړی د خوانی

2 دغه روزګار دی د فانی دنیا آخر به شی فانی

3 په کښ نوبت دی دورانی دغه روزګار دی د فانی
ارمان به وکړی د خوانی

4 مینی ته ګوره د فرهاد پری ئی که غر لکه فولاد
چه شه مین په شیرنی
دغه روزګار دی د فانی ارمان به وکړی د خوانی

5 قطبخان[1] د رانړیزو مینی بندی که دنیازو
مرګ شه میمه د خارو
دغه روزګار دی د فانی ارمان به وکړی د اخونی

6 آدم مین شه په درخو بیلتون ئی نه شه په پښتو
نشته دی مینه حقانی
دغه روزګار دی د فانی ارمان به وکړی د خوانی

[1] قطبخان اوسیدونکی د رانړیزو دآدمخان په خور چه نیازو ئی نوم وه پری مین شه بلو چه دَ آدمخان مرئی وه بی ګناه ئی هغه عاجز عاشق دشپی په وقت شهید که چه آدمخان خبر شه نو بلو ئی ووژه

ستړکی یې د یار لګه د ګل په شان دی
زړه یې نه صبرېږی ما پرون لیدلی دی

3 نشته طبیبان خما د رنځ څکه کړېږمه
غوښې ئی خما په سور انکار نیولی دی ستړکی یې

4 تکه زمانه شوه دَه وفا نه کاندی جفا که
یو ئی دی په څنګ کښې لس ئی نور نیولی دی ستړکی یې

5 که زړه شه ناسور له دی غم به مړشمه
نن ئی د غاز په خوا کښې بیا خندلی دی ستړکی یې

6 وئی غوړوه د زلفو جال
زه ئی کړم بی تیغ حلال
سره ئی دی لبان بل ئی پری پان ځخلی دی ستړکی یې

7 زړه زه صبروم زه محمدین که صبرېږی نه
غشی یې له زړه نه تیر و بیر ختلی دی
ستړکی یې د یار لګه د ګل په شان دی
زړه یې نه صبرېږی ما پرون لیدلی دی

4 اوښی دِ د سترګو په مخ څی شاه پریزاده ﻳ
سترګی د جلادی تل ډکه له فساته ﻳ
تیغ د کتارﻳ پری قتلول کوی جلادهٔ ﻳ
جل•د بنګالﻳ تر تا لاندی هر فرنګ به شی
اوښی دِ د سترګو په مخ څی نادانۍ زنګ به شی
مه بِده پری د تور قمیص لستوڼی تار و رنګ به شی

5 اوښی دِ د سترګو په مخ څی حسن وسیار لری
سپینی ګجموێ په ګریوانه باندی قتار لری
بریښ دِ که له ورایه ډَ پیزوان غی آبدار لری
تند وږی توپونه د پَیشۍ سره په جنګ به شی
اوښی دِ د سترګو په مخ څی نادانۍ زنګ به شی
مه بِده پری د تور قمیص لستوڼی تار و رنګ به شی

6 ګل د چمن ورکه محمدخان درته منت کوی
ستا د خال وخط صفت هر درنګ په هر ساعت کوی
ډیر دِ دی سګان د در انسان لمسون شدت کوی
مه ئې اوره تقریر واره ﻳ پیر دِی خود په خنګ به شی
اوښی دِ د سترګو په مخ څی نادانۍ زنګ به شی
مه بِده پری د تور قمیص لستوڼی تار و رنګ به شی

7 داخال دِ کبینه په جبین پری دِ رنځور که محمدین
ورکه دارو د احسانی
دغه روزکار دی د فانی ارمان به وکړی د ځوانی

85

BALLADE DE MOHAMMEDKHAN.

چاربیتهٔ د محمدخان آشناغری

1 اوښی دِ د سترکو په مخ ځی نادانی زنګ به شی
مه ږده پری د تور قمیص لستونړی تار ورنګ به شی

2 اوښی دِ د سترکو په مخ ځی اسرار دِ کوم صنم
ناؤږ زړه ته پریوت څخو حال که را معلوم صنم
چا ئ قهرولی زړئ واخله راته نوم صنم
درنګ ساعت له کوره که خدای کاندی چنګ په چنګ به شی
اوښی دِ د سترکو په مخ ځی نادانی زنګ به شی
مه ږده پری د تور قمیص لستونړی تار ورنګ به شی

3 اوښی دِ د سترکو په مخ ځی ولی زهیره یې
کرزی د ګلابو په باغځو کښِ عالم ګیره یې
ډک اوربل د ګلو رنګ زیړئ د جینو میره یې
ستا د حسن د وربل سپرلی له دا ورنګ نه شی
اوښی دِ د سترکو په مخ ځی نادانی زنګ به شی
مه ږده پری د تور قمیص لستونړی تار ورنګ به شی

4 روغ ئې ليمونې کرم چه راتله په مازدکر صنم
راغله برابر صنم
شين رنګين واغوست محبوبا په زيور پوره دَه دا په مثال خورَ دَه
غرۍ ئې په هر لور په هر ځاۍ کښې دا مشهورَ دَه
سپين مروند ئې توره دَه

5 غوږ پرې ضمير که مدام پروت دې يم په در صنم
راغله برابر صنم
شين رنګين ئې واغوست جينۍ شان د بدرۍ لرې
سرې شوندې اورۍ لرې قت په ګريوانه باندې شيرنم سوه مرۍ لرې
توَل دَ دورانې لرې
ور به محمدخان له که خيرات دَ غاړې هار صنم
راغله برابر صنم

87

BALLADE DE NOUREDDIN.

د نوردين شاعر چاربيته

1 ما وليده يارانو د ليلا په سپين جبين   خالونه دې څلور
ما وليده يارانو د قلزم د بادشاه لور   هر دم نوې سنګار که
پالنګ ئې اچولې دې پرون په کوټه پور   مکيزه ګل نګار که
بنپو تر سره پورې پئلې مرجان دُر   چپاوُ په ګناه کار که
سوره څې په پالګۍ کښې چاپيره ترينه تابين   غر د خيال تکور
ما وليده يارانو د ليلا په سپين جبين   خالونه دې څلور

86

BALLADE DE MOHAMMEDKHAN.

چاربیته د محمدخان آشناغری

1 شین رنګین ئې واغوست دوپټه ئې کړه په سر صنم
راغله برابر صنم
شین رنګین ئې واغوست محبوبا ګل خندانه شوه
ورورو راروانه شوه   دا د ګل غنچه وه   را بیرونه له بوستانه شوه
ښه راته عیانه شوه

2 مخ ئې له حجابه راسرکند که په هنر صنم
راغله برابر صنم
شین رنګین ئې واغوست محبوبا غنچه د ګلو ده اوس د بونیولو ده
زنه آلوچه ساتې سوچه لور د مغلو ده خان له د ساتلو ده

3 ګل زیور ئې واغوست چه راتله په ښنګهار صنم
راغله برابر صنم
شین رنګین ئې واغوست محبوبا د ګلو لښته ده نه ماتیږی سخته ده
لا ئې خوند پیدا که چه رانږئ کوزه له تخته ده
بیا دچا له بخته ده

88

BALLADE DU MÊME.

چاربیته د نوردین شاعر

1 سترګی ګلونه د انارو — کاته دِ اسری
سترګی دِ سری وینم ښارو — مولا درکړی نور
ستا د پیزوان په کنارو — چاپیر تړی ثه دُر
غور دِ وکړه دَ دارو — شوم زه تاپسی رنځور
خبر دِ واخله په تلوارو — کوم درته زاری
سترګی ګلونه د انارو — کاته دِ اسری

2 هلکه مه کوه وسواس — شوم په تاپسی بنګی
تا د یاری راکړی لاس — سپین ښه ړانګی
زه لړم په سینه پاس — یمه لور د فرنګی
صورت دِ توکی د چوتارو — جامی دِ زر زری

3 جامی دِ ردی زرکش — ښائسته په تیغ سوران
په دروازه کښِ د حبش — درتلی نه شی خواران
ورکړی د سرو لبانو رش — بچلا که رنځوران
کرزی په سوری د چینار — ناترسی باك بری

2 سوره خمر به پاکئ کښې په عالمو ږ دبدب   کوم خپله چرچه
خدمت ږ سهيلئ که راته کرزی په ادب   په خوی نه يمه کچه
پيدا ايمر له ايرانه زوروره په نسب   پولاد يمه سوچه
خما خبری کيږی په مشهد او په وزبين   ورهيسته په لاهور
ما وليده يارانو د ليلا په سپين جبين   خالونه دی څلور

3 خوری دِ شولی کوکی د ښائست په صوات بُنير   رنځور د کرم بلبلی
هيشه کرزی خوشحاله بالاحصار در نه چاپير   سری نوکی سری منکلی
محل کښې دِ ولاړه کوره وُنه دَ نميير   تازه ئ دِی غندلی
بنيه بقال خراب نه که د ستا صورت نيازبين   دلاله دِ شوه موږ
ما وليده يارانو د ليلا په سپين جبين   خالونه دی څلور

4 مهران ږ به جبين د پاخه کاندی پلوشی   سيزمه خلق له لری
تيری دی له الماسه د سرکی پيزوان لشی   جړاو پری ملغلری
کړه درومر له خياله تل د بنګو په نشی   باريکی ږ خبری
در به کرمه تاله انکی دواړه کبين   ياره ونه کړی پری زور
ما وليده يارانو د ليلا په سپين جبين   خالونه دی څلور

5 خما د خولی خبری ملغلری د صدف   څرکند وِينم ناسوت
ميان نور ميان الداد راسره څی به هر طرف   په ننک ولاړ مظبوط
ويل د نوردين که چری نه وِی مشرف   روښان لکه ياقوت
دسته به کرمه ستا په شاکردانو د کوبين   په چاربيتو کښې م اور
ما وليده يارانو د ليلا په سپين جبين   خالونه دی څلور

راشه واچوه لاسونه په یارانو
چه ئې روغ شي د خیراز زرګی درزونه
د پالنګ د پاسه ده ناسته نوابه
انګې اوصدفونه وُو د دُرو . . . سره مهران

2 کاغذی دې خما سره انګی دواړه
ما ساتلی د سینی انار ستوچه دی
ستا خما په مینه پوهٔ شه خلق واړه
زور بری مه کړه خوانی مرګه لا ګچه دی
تور لونګی سپینه اوګئ جمیل په غاړه
توری زلفې پر دَ عطرو په نچه دی
ته په ما پسی وتلی وی له خوابه
نرئ شوندی پر دارو دې د ربخورو سره مهران

3 تا پیرزو په ما د نرمو شوندو رش که
په جرا پر سترګی سری دې له نمیره
د سینی باغ دِ وما وته پیشکش که
دوست پر نشته دښمنان له ما چاپیره
بیکا درخمه ته خبر واړه حبش که
له صورته پر آفت نه شي برخیره
عاشقانو حیا وساتي توابه
ورکدیری په باغچه کښِ دَ انګورو سره مهران

4 زه دِ وسومه په مینه د انارو
د بنائست ثاني دِ نشته په منډر کښِ

4 ما اچولی دی پالنګ   نن په سوری د ګلاب
شوم به تا پسی ملنګ   ځکه کړی په عذاب
زه په سینه ساتم لونګ   نن به تا کتم ثواب
په خوله مِ جوړ نه کړی پرهار   چه پرته شم قعو سری

5 زه نوردین د خان آزادیم   نوکر نه یم د بل
میان عمر د الله دادیم   په ما خوره منګل
وایم توره د فولادیم   که پرِ جمعه کړی سلسل
په پیښور په ننګرهار   دبدباو د بتمباری
سترګی ګلونه د انارو   کاته دِ اسری

89

BALLADE DU MÊME.

چاربیته د نوردین شاعر

1 سره مهران د په مخ ځانګی بی حسابه
خوشبوئ درخنی خیژی د کافورو
ملایانو روایت که له کتابه
چه دا هسی وربلونه وِی د حورو
په جبین کښِ دِ رنړا شوه د مهرانو
بیلتانه رابانـدی وارهول قرضونه
اور ئی بل که په وزرو د خوارانو
هیڅوک نه آوری د خوار سری عرضونه

مازیګر راشه په تلوار زه یم بلبله   له جینکو نه پاتی شوم ستا له کبله
تاچه خبره د کوګی راته کوله
راځه چه درکړم سپینه خوله زلفی تار تاری
مازیګر راشه په تلواری خما یاری . .

2 زلفی تارتار م غوړلی راته کوره
مروند م نسه مه شرمیږه له پیغوره
چه م دادا ووزی له کهوره
راځه کښینه په دی سره پالنګ قلاری
مازیګر راشه په تلواری خما یاری

3 راځه کښینه په ده سره پالنګ د پاځه
سرګی لبان به در کوم د زړه له خلاصه
سینه م بند په بند ماتیږی ستا له لاسه
حسن م باغ ته ئی طوطا کړه په ګلزاری
مازیګر راشه په تلواری خما یاری

4 حسن م باغ دی په کښی شته دی زیړ ګلونه
دله درتلی نه شم ستا د زلفو دی شپلونه
دری څلور د په لنډئ څنی خالونه . .
نورشالی غواړی ستا نری شونډی آبداری
مازیګر راشه په تلواری خما یاری

IMPRIMERIE NATIONALE.

یوه قلا درنه چاپیره د بنګارو
ملغلری دِ څلیږی په کنګنړ کښِ
مرګ دِ وینم په سولیٔ د ګنهګارو
له ښکساکه ږ خوب نه شی په انګنړ کښِ
د دادا عقل ږ زیات دی له غرابه
څوکیٔ کرزی چه خوراك نه شی د تورو   سره مهران

5 را مدت شي په هر دم ږ الداده
مخ کښِ نرم عجب کرم دِ دلبار دی
ته ږ پیر زه دِ مرید باطن پولاده
ننګیالی میان عمر صاحب دِ یار دی
ککریٔ دِ دښمن ته یوسی آزاده
نوردین ویل په تا خما اعتبار دی
ما بیرون که د غونو له دریابه
ښه خلوت درځخه غواړم د سندرو
سره مهران دِ په مخ زانګی بی حسابه
خوشبویٔ درځنی خیژی د کافورو

90

BALLADE DE NÛRSHÂLÎ.

چاربیته د نورشالی شاعر

1 مازیګر راشه په تلواری خما یاری
ګودر له ځم چه ملګری شو په لاری

92

BALLADE DE QÂSIM.

چاربيته د قاسم

1 خال دِ ايښى دى د وروزو په پيوند باندى
زړه مِ ربند شه ستا د زلفو په کمند باندى
خال دِ ايښى دى د روزو په محراب پرون
ددروغو دِ راولېږه جواب پرون
اکاهو دِ مخ ته ونيوه حجاب پرون
اوس مِ نه کيږى باور ستا په سوګند باندى
خال دِ ايښى دى د وروزو په پيوند باندى
زړه مِ ربند شه ستا د زلفو په کمند باندى

2 اوس مِ نه کيږى باور چه ستا وعدى وارهٔ خلافِ وى
حرامُنيا که دِ کړى راته لافِ وى
په کتو کتو شما ستركى خون ناکى وى
حق حريانَ شوم د دى يارئ په بند باندى
خال دِ ايښى دى

3 حق حريانه شوم پيدا دخه بلائ ته
شرم نه لرى بى شرمه بى حيائ ته
خداى د کاندى په تمام جهان کښِ ستائ ته
بلبلان دِ سلام وائ ستا په چمن باندى
خال دِ ايښى دى

91

GHAZAL DE PÎR MUHAMMAD.

غزل د پیر محمد

1 راغی راغی په ما بانډی نن دوران د بیلتانه
داغ داغ په زړه راکړ خیل جانان د بیلتانه

2 مه راځه طبیبه څما رنځ دی نا علاجه
نه دی نه دی چا روغ کړی رنځوران د بیلتانه

3 نشته داسی څوك چه د زړه حال ورته بیان کړم
څیری څیری کړیوان لاړم په فغان د بیلتانه

4 لخته د ښنډنرو وه بی پروا لاړه خزان شه
دړی وړی لاړه په طوفان د بیلتانه

5 تښته پیر محمده د دنیاله شرو شورَ
شاه که قدم کیږدی په چشمان د بیلتانه

2 غم دا رنگه تیرېږي عاقلان په پري پوهېږي
لکه کوز چه نور څرکند شي پاس په آسمان ورو ورو

3 که سودا کړي نن دِ واردي د دنیا گرم بازار دي
هلته څائ د سودا نشته رخصتیږي کاروان ورو ورو

4 عالم وارِه په خندا دي که بادشاه دي که گدا دي
سید احمد باندي وریږي د غمونو باران ورو ورو

94

GHAZAL DE SAYYID KAMÂL.

غزل د سید کمال

1 یاره وسوم ستا په مینه تل زه خراب تراب یم
د اوښو م دریاب دروی په مخ باندِ غرقاب یم

2 لکه کاڼي چه هامون درياب ته پرېوزي داسي لاړم
دوباره به تر را نه شم زه ژوندي په مړو حساب یم

3 لکه خس په سرو لنبو باندِ چه کیږدي داسي سوزم
حلال دِ کړم نن بیا په تیغ زه په بند د کوم قصاب یم

4 خلقي م تماشو لره له لري ملکه راغلي
زغلوي م لوي وارِه سرتور عاشقانو کښِ حساب یم

4 بلبلان دِ سلام وائي هم بندی شول ادم
پیریان دِی که دیوان هم عرب هم عجم
زه به څه وایمه که نه ویښتی دا نور عالم
ستا صفت دِ پښتو کړی ذی په خونه باندی

خال دِ ایښی دی

5 ستا صفت دِ چه کوه واړه بی او یه وِی
د غضب خولی د توی د یار د او یه وِی
لکه شنډی وُنی بی ثمره تو یه وِی
عاشق تاته ستړی شوی ذی په پند باندی

خال دِ ایښی دی

6 عاشق تاته نصیحت کوه ولاړه وِی
د کوکی نښی دِ داوِی چه دِ دِرِ تعویز په غاړه وِی
دِ نرینی د شمشیر ئ جینکئ واړه وِی
د قاسم سره اخته نه شی په کمند باندی
خال دِ ایښی دی د وروزو په پیوند باندی
زړه دِ بند شه ستا د زلفو په کمند باندی

93

GHAZAL DE SAYYID AHMAD.

غزل د سید احمد

1 زړه مِ دم په دم غوخیږی په جفا د جانان ورو ورو
له چشمانو نم بهیږی صبح شام په کریوان ورو ورو

6 نن دِ لاس ور باندی بړ دی ای توکّل
درود وایه پری حلال کره شیطان رو رو

96

GHAZAL DU MÊME.

غزل د توکّل

1 مستانه یارا ستا یم
دیوانه یارا ستا یم
بی له تا پړ ژوند خراب شه
اندرون ځما کباب شه

2 عجب شور وه د بلبلو
بورا ناست وه په غندلو
صبا کوځ کا په آگاه یم
مستانه یارا ستا یم

3 دواړه سترگی را ښکار کا
د زړه غم مِړ اواره کا
ستا په لږ نظر بادشاه یم
دیوانه یارا ستا یم

4 وا به نه وړم ستا د لوری
که مِړ سنگچه سینه اوری
یارا ستا د در گدا یم
مستانه یارا ستا یم

5 د سرو شوندو په آرزو کښې زړه تنور شه لکه ګلذار په ما
هیڅ پروانه که بورا په ګل زه حیران په دغه باب یم

6 دواړه سترګې مې ګړې توری سید کماله ستا کښې لړه
په مژګانو د مرګرمه زه ناترسه دپنجاب یم

95

GHAZAL DE TAVAKKUL.

غزل د توکّل

1 نن د خیاله خیاله دِ زنګیرې زلفان رو رو
په سرو شوندو شوندو دِ ریبرې پیزوان رو رو

2 زاهدان چه زاهدی که ګوشه کښینی
خوځوی په هردم ذکر زبان رو رو

3 لاس په سر شه د دنیا د کاروباره
رخصت غواړی له کالبوته روحان رو رو

4 د هجران په لنبو وسوم بد مې حال شه
څکه ما باندی څرخیږی آسمان رو رو

5 د خشخاش په شان مې زړه زری زری شه
مخ څرګند که له نقاب چشمان رو رو

98

GHAZAL ANONYME.

1 نن ځما په تا پسی د زړه بازار نړیږی
که لوند مِ پری گریوان شه دواړه سترګی مِ جړیږی

نن ځما

2 سپین مخ دِ له آفتاب شغلی که بی حسابه
که زړه مِ شه خراب دچا په ما خوا سړیږی

نن ځما

3 د زړه نه مِ سیلاب ځی نغمی پری د دریاب ځی
د سترګو نه مِ ناب ځی ستا دیدن په کښِ غړیږی

نن ځما

4 چه ښین خال دِ را یاد دی دا خراب خاطر مِ ښاد دی
دِ دیدن مثال د باد دی عاشقان کله مړیږی

نن ځما

5 روغ صورت مِ تا بیمار که چه وربل دِ تار په تار که
اول بند دِ پری خپل یار که په زلفینو کښِ پریږی

نن ځما

5 زه توکّل به ستا صفت کړم
څوم ساه وي په بدن کښې
زه غلام د شهنشاه يم
مستانه يارا ستا يم
ديوانه يارا ستا يم

97

GHAZAL DU MÊME.

غزل د توکّل

1 نن مې وليدلی د ليلی سينه کشمير دی زړه مې هواګير دی

2 باغ ئې د سينې مثل ئې نشته په خوبانو کښې
د سرو تيک ئې بادشاه خال ئې نواب پېزوان وزير دی

3 باغ ئې د سينې په کښې طوطيان په چغارو دينه
دم په دم فرياد کا چه زخمي د عشق په تير دی

4 درست صورت ئې ګل دی د يار مخ دی شاه له باغه
رنګارنګ ميوې لري طوطي په کښې جاګير دی

5 باغ ئې د سينې زلفې شانه کړې مه جبين
مړ د توکّل کړ خاص مريد د دستګير دی

CINQUIÈME PARTIE.

MŒURS ET FOLKLORE.

99

AFẒAL KHÂN DE JAMÂLGAṚHÎ.

SATIRE DE MAḤMÛD.

1 شاگرده په جمال گړی کښِ شته دی افضل خان
اوستاده خال ئ وایه ډیر صفت کوی د خان
صفت کوی د خان هم د زامنو هر ساعت
شاگرده د میمه ورځه نشته هیڅ عزت
اوستاده خدای د پری باسی پده بانډِ آفت
شاگرده په شومانو بانډِ تل وایه لعنت
اوستاده بد ئ خوی دی بد زبان بد ئ عادت
نه شته نه به پیدا شی نور دده غوندِ شومان
شاگرده په جمال گړی کښِ شته دی افضل خان
اوستاده حال ئ وایه ډیر صفت کوی د خان

2 شاگرده چه میمه په سترگو وینی له روایه
اوستاده ورته وائ راغلی له کومه ځایه
شاگرده په پښتنه ئ ابتر که سر تر پایه
اوستاده نه ئ ترس شی نه ئ یره شی له خدایه

6 يو بل په ما نيران ډي بل وطن را باندي ګران ډي
چه يار ږم بنديوان دي څکه رنګ څما زيړيږي
نن څما په تا پسي د زړه بازار نړيږي
که لوند ږم پري ګريوان شه دواړه سترګي ږم جړيږي
نن څما

شاګرده ما شروع کړه څه ابیات له هغه درنګه
اوستاده دَ ارباب په خاطر خلاص شولی له جنګه
شاګرده بل به نه وِی د افضل په شان ئې ننګه
اوستاده شوی خوشحاله چه خوشحال خان درکړله پنګه
شاګرده افضل خان په دی جهان کړ خدائ بعدرنګ
محمود وائي جاری په بازار خوزومر زبان
شاګرده په جمال کړی کښِ شته دی افضل خان
اوستاده حال ئې وایه دیر صفت کوی د خان

100

BALLADE DE LA GUJARE.

په یوسفزو کښِ یو کلی دی چه مردان ته نژدی او نوم ئې ګوجرو ګړئ دی او هلته تول د ګوجرو قومر اوسی په هغه کلی کښِ یوه ښځه وَه چه نومر ئې پائ وُه په هغی زمانه کښِ د هغی په شان بله ښځه ښائسته نه وَه او د ښائست شهرت ئې ځائ په ځائ خور شوی وُه په سلګونو سړی وربانده مین وُو مګر د منګل تانړی یو سید چه نومر ئې عباس میان وُه هغه په دیرو جنګونو او په مقدمو او په رېړونو او په بدو له ګوجرو ګړئ نه پنجتارته فتح خان څخه ئې بوتله بیا ئې له څو مودی پس خپل کلی منګل تانړی ته راوسته او محمد خان د مردان هم پری عاشق وُه چه خلقو ورسره دیری چاربیتی ویلی دی یوه چاربیته ئې دا دَه ته ئې واوره

1 هغه ګل رنګه لیلی وروکه شوه له یاره ناری شوی لورَ لور پسی
ګوجری مه کوه راپاڅه له پنجتاره ستا کبر شه نسکور دغسی
قسم په خدائ دی چه عمل به پرِ ونه کړمر د عمر کړیدون دی خما

شاګرده دی په اصل کښی راغلی دی له سرابه
اوستاده نوم په ده نوی بد نام د نجف خان
شاګرده په جمال ګری کښی شته دی افضل خان
اوستاده جال ئی وایه دیر صفت کوی د شان

3 شاګرده په حجره کښی میلمه نه پریږدی په کټ
اوستاده خولۍ وازه وی په شان د وران هرټ
شاګرده غاش ئی نشته خولۍ توره لکه بټ
اوستاده په خوئ سپور دی په رنګ تور دی لکه چټ
شاګرده چائ که تنی غوس تنه غوځ کړلی چور لټ
اوستاده ئی غازی دغه موذی که مسلمان
شاګرده په جمال ګری کښی شته دی افضل خان
اوستاده حال ئی وایه دیر صفت کوی د شان

4 شاګرده دَ سرکار په کور کښی دی هم انعام خور دی
اوستاده نه پوهیږم څه هنر او څه ئی زور دی
شاګرده په قسمت باندئ خوری د انګریز کور دی
اوستاده ناست وی کور لکه دی چور له خوبه سپور دی
شاګرده بد زبان دی په خوله باندی باد خور دی
اوستاده رنګ ئی ورک شه شرموی به خاندان
شاګرده په جمال ګری کښی شته دی افضل خان
اوستاده حال ئی وایه دیر صفت کوی د شان

5 شاګرده محمود وائ چه زه راغلم له کاټ لنګه
اوستاده ولی کښیناستی د دی موزر ترخنده

101

LA MORT DE NAʿÎM SHÂH.

BALLADE DE YASÎN.

د نعیم شاه د مرګ چاربیته

1 خلق ېي راغی ناګُمانَ دی په کښِ ایسار شه
نعم شاه دَ تورو غرونو باز وه   دی خو په زړه بانـدِ دراز وه
د ده د مـرګ راغـلی آواز وه
را ناګُمـانَ دَ تـو پـکـو دزهـار شـه

2 دزی ېي وشـوی دَ تـوّابُ   دباو ئُ زیات وه له نـوابُ
سترګئ رابورته کړی له خوابُ
د امزری په دغه څلی حـطـا ګـزار شـه

3 امـزری ووِ پـه را شـان   چری غوبل وی په میدان
پـه زړه ېِر پاتی شـه ارمان
کوځ له بوتللو اجل د څوکِ پکار شـه

4 اجل وِ مه څه ته په ورانـدِ   دَ دِ انګور بـوتـی دلانـدِ
دشمـن ېي راغی لانـدِ بانـدِ
کسان د خدایه نه ویریږی ناربـتـار شـه

ترنګړۍ په غاړه لوړ په لاس وله وابنه کړم ووړوک شه داسي ژوندون دي خما
فليلي ښنړي مقيشي خوله به ورته کړم کومک اتمان ګډون دي خما
قاصد پر تلي تر کابله تر خراسان بيا ګوره خما زور دغسي

2 زور دِ اوبه‌شه خونړۍ نصيحت نه آوري خويش کړي دِ دا شر دي نا
شاباش تاله چه تينګه په اقرار ئ دا وکړي د خپل سر دي نا
د نا مسم لوري محبوبي دل آزاري سرونه دِ ورور دي نا
هغه جوړۍ ورونړه دِ ورو‌که‌کړه له پنجتاره که شو بندي د ګور دغسي

3 ګام به وا نه خلم د ګاندو آشنا په لوري ما کړي دي قسم مينَ
ما نصيحت آخستي دي ديار غزولي ما کړي دي سوګندمينَ
دادا پرشله د خنشا دپاره بولي ماکړي دي خو زغم مينَ
لله چه زه ومر داسي ته شوي نا پکاره ما وران که ودان ګور دغسي

4 ته چه ماته خوشي وائي دله رعيت دي راشي پلي سواره در سره
حال ته م نه ګوري چه غم سره وچ کلك شوم غونو کړم سکاره در سره
تا آوريدلي نن دچا د توري کړس دي شاه مرشومه په غره در سره
زه غشي ولم ته راشه تکونه شماره ما مره کړه دري څلور دغسي

5 که عنائتي اوس کړي مکوه سم شه ګوجره د پتواريمه زه
که څوك پردي خبري کاندي په خپل غم شه ورکډه په بازاريمه زه
سر به دِ پر کړم قالري کښنه دمر شه بلبله د ګلزاريمه زه
زه پرديسي دله راغلي دل آزاري خوله راکړه مکړه شور دغسي

102

LE CHEMIN DE FER.

BALLADE DE MAḤMÛD JÂN.

يو داسي عجب شي دي چه روان په زمکه بر ښي 1
نه ئې ښي شته نه لاسونه وړاندې ورستو برابر ښي
يو داسي عجب شي دي چه پيدا شو لوی آفت
انګريزو دي جوړ کړي دغه نښه د قيامت
پيچونه په کښې ډير دي ولې زيات د اور قوّت
د تلو په کښې صحت
دوه وخت رفتن که يو په شام بل په سحر ښي
نه ئې ښي شته نه لاسونه وړاندې ورستو برابر ښي

شاګرد غوږ ږي کيږده نو دري قسم ګاډی کوره 2
اولو کښې اعلی وي په دويم کښې ناست وي روره
دريم درجه کښې ادنا ناست وي لور د لوړ
روان چه شي د ګاډيه په نارو لګه د خر ښي

روان چه شي د ګاډيه اټک پوري لار 3
وي په يو ګړي کښې تېر را وګرزي دوبار
که تلوته دي حاجت وي زر محصول ورکه په شمار
په اوسپنه رفتن که برابر په ښه هنر ښي

5 د ازل ښکلی نه نوریږی   کسان د خدایه نه ویریږی
لعنت هغو باندِ وریږی
څاه ئ بدن کښِ چه داخل ږِ تانړه‌دار شه

6 تانړه‌دار وِو راته وایه   ولی خوبونَ کړی ی ځایه
تو پکو وخوړی له ورایه
اظهار ئ ورکه تانړه‌دار له بیا تلار شه

7 اظهار ئ ورکه برابر   کوتیَ له ئ وړِی دَ پیښَوَر
دا ټول عالم شه پر خبر
مخ د نعم شاه کوری را ټول پر خلق دَ ښار شه

8 کوتیَ کښِ وشه ملاقات   بهادرَ کورِ شه میرات
پیدا به نشی نعم شاه غُندِ جلات
دده په مرګ باندِ خپه انګریز سرکار شه

9 مور ئ را ووته له کورَ   انګریز ته ودریده سر تور
ځونو زه کړم تک توره
واِی یاسین دیری دَ ښاورو پر انبار شه

2 موړۍ بلو په بلو کوزی
محبت زوبه له سیالۍ د پریسته

3 څلور کوتي څلور دا لانه
د محبت خان مور له چا کتکۍ نه ورکونه

4 د محبت خان مور نه وَه میره وه
نه لیونی شوه نه ئې واغوستل کندونه

5 موړۍ په سپینو اندیرو خوب کړه
د محبت خان دوینو ډك شو پړ هرونه

6 محبت خان مړ ارمان ئې وکړ
زاړه مِړنه کړه د سنبل خان د لور داجونه

7 محبت خان مړ ارمان ئې وُکه
واده مِړنه کړه باجوړۍ په نشانونه

8 ترکانړۍ په ژړا شوه
ترکانړۍ مور ته په ژړا شوه
څما راغلی تیك بیا په بیړ ته څی نه

9 ترکانړۍ مور ته په ژړا شوه
دسینی کل مِړ په مخ وریږید نه

10 ترکانړۍ مخ ته په ژړا شوه
کاکا څما د پیړ کړومات شو میخونه

4 بو داسی عجب شی دی چه روان په زمکه بړ خی
انجنړئ دی د اوسپنی تمام واړه اسباب
ولاړ په کښې انګریز او تور مخون د پنجاب
دا حکمت ئ پربرده بل په تار کښې ئ خبر خی •

5 شاګرده که پوهیږی په اټک کښې شو اسار
انګریزو دی جوړ کړی نوی پول ورته تیار
ئ شانه روئ لګی څوک ئ نه کوی ایتبار
چاربیته پړ کړه جوړه اوس ئ وایمه په جار
که وائ تول عالم چه په اټک به په خطر خی
نه ئ خبی شته نه لاسونه وراندې ورستو برابر خی

6 که وایی محمودجان چه تحقیقاتِ کړی ما دی
خبر ئ هر ملا دی
هر څوک وله ور زغلی په پیسو باندې ویریا دی
روان دی په هوا دی
باری نن دی که صبا دی په طرف به د خیبر خی
نه ئ خبی شته نه لاسونَ وراندې ورستو برابر خی

103

LA MORT DE ÇUHBAT KHÂN.

MIÇRA‘S.

1 مور ئ بلوبه بلو کوزی
صحبت خان زوی میلمانه راغلی دی نه

زه وړوکی هلك یم پلاره واوره دا منت خما
ور نه کړی دولت خما ښځه نه شرمیږی
خلق به تام کړی ملامت خما
نشته دی طاقت خما
آورمه په غورو پښی شا چه ته انکور کنوی
زه وړوکی هلك یم پلاره خله ماله کور کوی
جینۍ به وی ناشنا دَدِ طمعه دَ میره کیږی
وائ وائ تحم وختی ماله ساړه کیږی

2 زویه یوه جل به ودوو دله کورو به ساوُو دله
ته له ویری مه مره یوه کوزه به تودهوُو دله مونږه آکاوُو دله
خاندی به عالم زومرِیه ته چه دخان شور کوی

زه وړوکی هلك یم پلاره خله ماله کور کوی

کور به ښائسته وِی چه نمسی په کښِ واړه کیږی

وائ وائ تحم وختی ماله ساړه کیږی

3 پلاره ته چه دا خبری کړی شرم به راپورِ کړی
نه مِر ده په کار که دواړه سترکی وله توری کړی زلفی ئ سمسوری کړی
تول عمر خدمت به پلاژ ته د دغی نکور کوی
زه وړوکی هلك یم پلاره خله ماله کور کوی

4 خطا مِرخی کذارله مردار چه په کواړه کیږی
وائ وائ تحم وختی ماله ساړه کیږی

۱۱ د محبت خان دومره پکړئ وَه
چه دَ پلئ د جینو جوړ شو رومالونه

104

MIÇRAʿS DE LA FILLE DE ʿABBÂS KHÂN.

1 ور شئ فرنګی ته هسی وائ
په باغوانانو خانان چا وژلی دی نه

2 د فرنګی په جیلخانه کښ
عباس خان وکړه د مصرو تورو وارونه

3 د فرنګی په جیلخانه کښ
عباس خان ناست دَی نوکران ئ کړی جنګونه

4 د فرنګی په جیلخانه کښ
عباس خان وړتیرِی د وطن په ارمانونه

105

LE PETIT GARÇON QU'ON VEUT MARIER.

BALLADE DE KARÎM.

د هلك

1 زه وړوکی هلك یم پلاره څله ماله کور کوی
وائ وائ سحر وختی ماله ساړه کیږی

3 یاره ستا په جیب کښې پیزوان ښما وه
ما منګی د کوه درته پر پام وه
چه منکر پری نه شي تاله قرآن دی
یاره ستا په جیب کښې ښما پیزوان دی

4 یاره قرآن دِ راکه دا بیګناه
په خپل کټ کښې پروت وُمر ان تر صبا
دا وبل دِ لبړدِی دیهر ناصلا
ما به ښنګ آخست هم داسی شان دی
یاره ستا په جیب کښې ښما پیزوان دی

5 یاره که حاکم له لاړی ترینه ویریږم
نه نیاز بینی جینی نه تری شر میږم
چه غل نه یمَ په دی زهیریږم
په اور سوی نصیب د ظریف خان دی
یاره ستا په جیب کښې ښما پیزوان دی

107

LES FEMMES AFGHANES.

GHAZAL DE MÎR AFZAL.

غزل د میر افضل چه اوسیدونکی دَ دیشانو علاقه دَ یکلیٔ دَی

1 ښما ربَ معشوق شوی تکړیٔ
عاشقان جړا کوِی هره کړیٔ

زويه ګوره چا کړلی نظره ته   سپك شوی له وزړ ته
نه مني په نيت دَ زړه يوه ښما خبره ته   زه وروك شه ډنګره ته
خلاص د شومړ له غه اوس به کسب راته زور کوی
زه وړوګی هلك يمړ پلاره ښله ماله ګور کوی
کريمړ وائی نامرده داسی چار خو په زاړه کيږی
وائ وائ سحر وختی ماله ساړه کيږی

106

PROCÈS D'AMOUREUX.

BALLADE DE ẒARÎF KHÂN, DE PÊSHAVAR.

چاربيته د ظريف خان شاعر د پيښور اوسيدونکی

يارة ستا په جيب کښِ ښما پيزوان دی ١
کمان مِړ نښتی پرون ماښامړ دی
يارة ستا له جيبَ پيزوان مِړ مارا
ما ويښتيده له خپلَ ربارَ
ويريږمه زه له خپله پلارَ
که خبرشی دا جوند مِړ ګران دی
يارة ستا په جيب کښِ ښما پيزوان دی

يارة ستا له جيبَ پيزوان زه غوارمړ ٢
حرامړ د خدائ شه که زه درنه لارمړ
حاکمړ له به ښمه ورته به جارمړ
چه چا له ښه شی خرکند تاوان دی
يارة ستا په جيب کښِ ښما پيزوان دی

11 دَ دیشِی جونه خوړی لکه نابات دی
قلندری جونه دِی دَ کجبوړیٔ

12 د تهاکوټ جونه کونتری بغدادی دی
پښپوئ بنانی په سر اوډنیٔ

13 د الائ جونه مکروه رنګ ئ نشته
په اوړِی ژمی آغوستن ددوئ شړیٔ

14 مخ ئ تور په لوکو جُنبی ګرزی
مګر ښی دِی ګنګاتیٔ د جوجړیٔ

15 دَ کوهستان جونه له خیلمی ښاپیرئ دی
په پتمړ کښِ عجیبه دنګی غړیٔ

16 د کانړا او د غُربند جونه ګډی پیائي
ستروندی جونه دِی دَ لیلوړیٔ

17 آز بخیلی جونه حوری دَ جنت دِی
دوئ موندلی په دنیا کښِ دِی مانړیٔ

18 بابوزئ مخوزئ جونه دِی اشرائ
تور اوربل توری سترګی سپینی دړیٔ

19 چغرزی جونه چه لوئ خیتمی ګرزی
سبب دا دَی چه خوراك پیلوړیٔ

2 په کشمیر کښې ښې داسې بشرې خیژې
چه ئې زلفې تال وهي لکه ناړې

3 سراسر په مظفر آباد کښې حسن نشته
دَ بمبو جونه واړه دِي رانړې

4 په بالاکوټ کښې اصلي دَ چندنړو لختي
له خپل یار سره دِي غاړه غاړې

5 د پکلئ جونه قبیح دِي رنګ ئې نشته
مچ بنړکې کوتاه قدې پوکړې

6 د بفې جونه کړې له خیال ګرزې
مازدګر اوبه له ښې جوړئ جوړئ

7 په اګرور کښې جونه نشته خیوه ناکې
شب وروز دَ دوئ په لاس کښې وِي ګودنړئ

8 دَ کونښ جونه دَ یارئ لایقې نه دِي
اثر ناکې جونه دِي دَ جبور ئ

9 په نندهار کښې دَ دودالو جونه نازکې
دَ دوې واړو سر تمام په پاکورئ

10 د تکرئ جونه ببر سرونه ګرزي
بل له پوزې ئې بهیرې کنز پونړئ

هلته یو ډبلی ډك دی دروبو
الّهو پشی شه پیشو   دلی مه راځئ غلو
خما بچی داسی اوده دی لکه کودی د مصرو

II

شولی وارړه شولی دَ شکئ شولی سمسوری
ستا ورور به شولی راوړی
د رومال په پلو بوری
واخله خپلی مورِ داسی نه دِی لکه نوری

III

دوه دِ غبتی سترکی لکه ستوری دَ آسمان
یو دِ سپینکی مخ دی لکه تخت د شاجهان
دوه دِ نری لیچی لکه توری د ایران
یوه دِ نری ملا ده لکه طوغ دَ سلیمان
زار زار ژړا مه کړه د ارمان

IV

وائ وائ زوی مِرچا وهلی وُه
دبدب ئی په ملا وهلی وُه
کورته په ژړا راغلی وُه
مور ئی الاچ که پلار ئی چا کلك نیولی وُه
وائ وائ زوی مِرچا وهلی وُه

V

تاتئ په تاتئ کښِ د پیرخان سپینه کوکئ تاتئ زنګوتئ

20 اکازی جونه له ښیځی غوبنی ډِی
چه ودیری داج وړی وله ترنګړی

21 حسن زئ جونه تُورئ ډِی د غانټولو
د اختر په ورځی ښی غوړی خړئ

22 امازئ جونه چه ښان کانډِ سُنبال
د عاشقو زړونه سکنړی په چړئ

23 د ګندپ جونه پښمینی سینی ګرزی
قران خوانی ډِی له ښیځی مُلانړئ

24 سمیوالی جونه ډِی اصلی بلبلی
ستړ کانډِ د خلوت په کوټنړئ

25 دَ بنیړ د جونو څه به درته وایم
موړ به نه شم که ئ کړم یوه نوړئ

108

CHANSONS DE NOURRICE ET BERCEUSES.

I

اَلهو تاسو مه راځئ غلو
هلته یو صندوق ډك ډی د مصرو
اَلهو تاسو مه راځئ غلو
څما بچئ داسی اوده ده لکه ګُل په ننداړو
اَلهو تاسو مه راځئ غلو
په کوزه چنه مه راځی په بری چنه رو

نغد د سیکه کړه وو هغه ئې واخستل هغې ښځې د خپل ماشوم ستړکې
توری کړې او په ژانګو کښې ئې پریښود ځخپله له خپلو ورونړه سره یوسفزو
ته روانه شوله او د سیکه ټول مال او چه څه ورکړه روکه وَه هغه ئې له
ځان سره راوړه

1 تاتئ زنګوتئ مه راځئ غلو په کوزی لاری مه ځئ په بڼی لاری رو
2 تاتئ زنګوتئ دننه دواړه سبی دی هغه مِرتړلی په نارو
3 تاتئ زنګوتئ په کړونجی باندی منګی دِی هغه پټ په کټورو
4 تاتئ زنګوتئ دننه بړوتی دی هغه ډك په اشرپو
5 تاتئ زنګوتئ یږ دلی اوده دَی تاسو راشئ په رورو
6 تاتئ زنګوتئ کافر شراب خوړلی خبر نه دَی په راتلو
7 تاتئ زنګوتئ اوس که دی خبر شی خلاص نه شی په خوارو
8 تاتئ زنګوتئ کافر دی شراب خور نه خبریږی په نارو
9 تاتئ زنګوتئ ماشوم به دلی پرېږدم نه به ژاړم په زارو

109

PRIÈRE FUNÈBRE.

هرکله چه څوك مړشی نو ښځی په مړی باندی دا اسم ذات وایی

1 باغ د زیړو ګلو پاك حضرت په کښې ولاړ دَی مخ ئې پښمدار دَی
رنګارنګ جامی آغوستی په جنت ورکډیده
د طوبی ونی دلاندی یو کوچ وخیکیده
مومنان به پری اودس که کمبختان تری تیریده

2 رب دِ راوله د رب دوستـه په امت دِ ډیر ضرور دَی
ستا مخ له سپوږمئ سپین دَی پاك رسول د خدائ نیازبین دَی

VI

• اخ دنگه دنګ دنګ دی دَ پوزی سره دِ نرڅور
مور دِ به تا نه شی رنځور   پلار به تاپسی چور چور
په وُنو کښِ چندنړی   په مرغانو کښِ باتور
په غوټو کښِ ښائیسته وی   په دارو کښِ نرڅور

VII

خوک خوک بِړ دَ ګاواز د ګاواز به لیندی ولی
خدایَ هسی زوی ورکی چه آبا آبا کوی
په شودوئ لنبوی   په غوروئ غوروی
جماعت لره ئ بولی
ملائ لولوی   طالبان ئ ښکلوی

VIII

LA BERCEUSE DU SIKH.

نقل دی چه د سیکهانو په بادشاهت کښِ یو سیکه له یوسفزو نه یوه پیغله جینئ په زور خپل وطن ته بوتله یو کال پس د هغی جینئ ورونړه خبر شول چه خمونږ خور هغه سیکه لاهور ته بیولی دَه د هغی جینئ څلور ورونړه وو څلور واړه لاهور ته لاړل چه هلته ورسیدل نو د هغه ظالم سیکه د کور حال ئ معلوم کړ چا ورته وُوِ چه د سیکه یو زوی له هغی پښتنی نه هم پیدا شوی دی دوئ ډیر خپه شول چه د هغه کور ته نژدی شول نو خپلی د خور څلور واړه ورونړه وپیژندل هغه درنګ څښتن ئ شراب څکلی وُو بی هوښ په کټ کښِ پروت وُه دغی ښځی خپل ماشوم په زانګو کښِ واچوه او په اشارتونو او په دغو سوتونو ئ ورونړه بوه کړل چه ورونړه ئ بوه شول نو دننه راننوتل هر څه چه

110

PRIÈRE FUNÈBRE.

هرکله چه څوك د چا خپل مړشی نو پس له مرګه هغه مړی ته داسی اسم ذات ښځی په ځان کښِ وایی

1 الله دا ستا مینه په ما خما په تا ډیره ده
د باباق صاحب تلقین لګه تیره توره ده

2 د زنکندن په تلخئ بند شه الله پیر بِر راولی راباندِ
ایمان بِر سلامت شه حضرته زیری بِر درباندی

3 ډیوه بله لره طالبه چری مړه درڅخه نه شی
د آخرت ځخئ دِی ګرانی چه تیاره درباندِ نه شی

4 میراثیان دِی کورته راشی کور ئ روان دی
هئ هئ ارمان دی وئ الله ارمان دی

5 وروکی د لوبو په ارمان تلی دنیا ویران دی
وئ الله ارمان دی

6 زلمی په بریتو لاس وئ لحد ګران دی
وئ الله ارمان دی

3 ژړلي خان ژړلي تاله نوم بللي
اروح به لاړ شي پچپل مقام شي
صورت به پروت وي د خاورو سلي

4 ژاړم فریاد کومه غواړم دیدار د الله   له جنته شغله راغله
په صاحب باندې غورېږي
د صاحب شکلی بشر دی   له دنیا نه پناه کیږي
مور وپلار ورته ولاړ دي   لاس د هیچا نه رسیږي
دواړه لاس په نامه کیږده   بند په بند به خاوري کیږي
دواړه سترکی که راپورته   ستا به تور لیمه رنډ یږي
د لحد کتمی درنی دي   معصومان تري لاندې کیږي

5 خدایه ما ته ولیدی   تولئ مرد نبي ولیدي
غوښي مرغو خوړلي   د کور سختي مرنه لیدی

6 حبیبه راشه دیدار ئي کوره   دیدار ئي خوږ دی تر نعمتونو
جنت ئي جوړ کړ په زیړ کلونو   په کښ روان دي صیقل سندونه

7 سحر دی صبا کیږي   ستا د نور شمال وربیږي
غافلان په خوب نه مریږي

8 ربه لا اله بنه دِ نوم دی   ستا د باغ چاپیره ګرزم بنه
بنه دیدار د الله کوم دی .
الله موجوده خدایه جدا مِ نه کړي له تا
که زه جدا شم له تا زه به سودا کړم له چا

ای خمـــا وروره دا زمان　　تـه له مـونـږ شـولی روان
پـه طـرف د کـورسـتـان　　هـئ افسـوس ارمـان ارمـان

خما خوږی ګل پـه سيـری　　جـونـه نـه وی داسی نـوری
څکه ژاړ کړم پـه سرتوری

خما موری ګل رنګينی　　تا بـه ساتـم زه پـه مـيـنی
غـورزوم دربـسی ویـنی　　خـلـبقـه پر تـوله وينی

خما واك د سر خو ستا وه　　څکه بادشاه راتـه ګـدا وه
د بادشاهـت عمر خـو دا وه

ای خـمـا لـور نازولی　　پـه بشـه شان پر تـه پاللی
اوس له مانـه جـدا شـولی　　دا دنـيـا د ارمان ځـائ دی

112

MIÇRAʿS.

مصرعها

۱　نـنـګ وناموس کـه سـرومال دی
دیار پـه دو سـتـرګـو واړه ورکـومـه

۲　سـر پر وهـئ مال پر تالا کـړئ
دآ شنا دوه سترګی بشکاره خون بخـمـه

IMPRIMERIE NATIONALE.

7 هغه طالب چه په مانړی تـلی دی را به نـه شی
تمام جهان زه پری ننواتی کړم بچلا به نه شی
اخون قسم کوی یحیا په شان پیدا به نه شی

8 راغی له معراجه تاج په سر اخر زمان نـبی
قربان دکل په شان نبی

9 غړشه په مکی کښی چه پیدا شه پیر سلطان نبی
قربان دکل په شان نبی

10 راغی جبرائل نبی عرش تـه روانـیـږی نـه
سور شه په دلدل یاران ئی خـوشحـالـیږی نـه

111

VOCÉROS.

چه د چا ښځی پلار یا مور یا خور یا ورور یا خښتن یا زوی یا لور یا بـل
خوك خپښ مړ شی نو د وېر په وقت هغه ښځه یو صوت وایِ او هـړی
ورته په کټ پروت وِی او نوری ښځی تر کیر چاپیره ناستی وِی چـه
صوت هغه ښځه خلاص کړی نوری ښځی په ژړا سر شی په دی شان سره
تر یو ساعتَ پوری د مړی خپښانِ ښځی صوتونه وایِ او نـوری ښځی
چه ورته ناستی وی ژاړی هغه صوتونه دا دِی

ارمان ارمان دَی خـمـا پـلارَ بیا به دِ و نـه وینم پـلارَ
دا دنیا در باندِ ورانه شوه له واره

12 خما صنمه غنچه نمه
ستاسو له چه نن خالی راغلی یمه

13 ʻچه ستا د زلفو نسیم راشی
په ما صبا شی لکه گل په بېړ تازه شم

14 خط مې خراب الفاظ کچه دی
مناسب نه دی چه دیار دلبار له ځی نه

15 کاغذ بخت دې مبارک شه
خما له یار سره به وکړی دید نو نه

16 د آشنا مینه خزانه ده
چه خزانه چا څخه وی بادشاه به وی نه

17 زه لیونی یم واوری خلق
د معشوق په در ولاړ فریاد کوم

18 آشنا مې پاتی په وطن شه
زه مسافر په لاری خم خلگئ کوم

19 په جړا جاړ سود مې نه شی
یو مسافر شوم بل له یار جُدا شوم

20 چه ستا د مخ نښی په کښ وی
باغ له به خم په هغه گل به ویر کوم

3 سرخ دِ لبان سپین دندان دی
تا ته حیران دی ملائک د آسمانونو

4 سرخ پر لبان سفید دندان دی
له تا قربان دی بل تنه خاورِ آچوم

5 رازه چه بیا سره پخلا شو
مرگ راپسی دی نیمه خوابه پاتی شونه

6 په قسمت شکلی به نور نه شی
که وچی ونی زرغونی په اوښو کړمه

7 که اسویلی له خولی وباسم
په دی نړدو کلو به اور ولگومه

8 خما یاره خدائ د پاره
جلئ پر واوره لیونی دریسی شومه

9 سلام دِ راغی ته رانه غلی
وا به دِ نه خلم ی دیدنَ سلامونه

10 کاغذ پر بشکه آشنا را یاد شه
اوښی پر لاړی دکاغذ په بیاضونو

11 کاغذَ ورشه برابر شه
په بی پروا آشنا پر وایه سلامونه

30 اَخر به خاوری شی صورته
ما د آشنا سترگی نا آشنا لیدلی دینه

31 دشمن ته خانده هو سیره
دوست ته په پته وژاړه چه دوب شومنه

32 یو ړهغه سړی دشمن دی
چه دی به پاؤ وی ځان به سیر حسابوینه

33 یو خوږ دا نصیحت واوره
چه له پخلا دښمنَ ځان ساته مینه

34 که دیدن کړی تلوار وکړه
په ما خادر د بیلتانه وغوړیدنه

35 که دیدن کړی تلوار وکړه
لحد بندی شه تختو واخستل میخونه

36 که دیدن کړی تلوار وکړه
بیرئ گدیړی په سنگاونړ ولاړه یمه

37 خما به خنکه رنگ تازه شی
چه د اندیښنی ړآغوستی خوراك غونه

38 د بیلتانه پیتی په سر دی
زه به دمه دَ اندیښنو کندوله وړمه

21 رنګ ته مې ګورئ حال تې زده کړئ
زه له خبرو بېلتانه وېشتلی يم

22 آئېين مې ښله مخ ته نسئ
آشنا ښما په خوانیٔ اور ولګوٌنه.

23 خيال دِ په خوب کښِ را حضور شی
په شپه مې وِېښ کړی تې صبا خلګیٔ کومَ

24 ما ورته وِچه بيلتون شته دَی
خانمّا يار به راته شين له خندا شه نه

25 چه افضلی برښ شوی جوړی
خسنړی وشه غم ښما ورسيدنه

26 اسلام عليکم زه درنه لاړم
بيا به ديدن په اَخرت سره کوونه

27 په تور لحد کښِ به ناری کړم
زه له دنيا نه ارمانی راغلی يمَ

28 که تور لحد ته نری لاړ وی
ما به آشنا له پيشکشی وړل ګلونه

29 يوه په چيغ نعره به وکړم
په هغی ورځ چه دَ آشنا له کلی ځم

48 په سر سالو انبيل په غاړه
په بام ولاړه آزاره وي دخلقو زړونه

49 ګيا به دِ نوم ځله واخلم
بيګاه د مور له دروازي شاړلي يم

50 ما له لاس مه راوړه بد کيږي
زه پرديسی آشنا په خدای سپارلي يم

51 دا د اشرفو عالمو کار دی
د پرديسی آشنا په پټ کښِ ناسته وي

52 پلو له پسکي نه راکاږي
خما ګمان د ميلمنی ور بندی شنه

53 دغه ګمان د خطا نه دی
چه معشوقه عاشق له ځي ميلمنه وي

54 خما د کټ بازو دِ مات که
راغلي مه وي د باندي کناتوره

55 عرضي مِ واخله کشيو نيره
د سپيني خلي فريادي راغلي يم

56 مخ دِ سنګر غاښ دِ رفل دی
دا شينکی خال د کشيونيم حکم کوي

39 د بیلتانه په مدرسه کښې
واړه لوی د جدای سبق وایینه

40 د بیلتانه را سره خه دی
مچه هر زمان پر زړوی په کور د ننه

41 د بیلتانه په دیگ کښې پوخ شوم
د اندیښنو په تباخ پروت غاز پر خوری

42 اول پر خدائ اسره بیا ته وی
ثواب دِ را کړ خپل نصیب پر زړه وی

43 ما چری غم لیدلی نه وه
اوس پر دوتړ شه گروندی په کښې کوم

44 هجران جهان په ما تورتم شه
یره مشال د جمال پورته که روند شوم

45 په جوارئ کښې پر یار بائیله
اوس به سپیری منگلی خمر له میدانونو

46 باغچی سمسوری شوی د گلو
طوطی وختی لختی پری سم ترلی دی نه

47 یا به ارمان دریسی وکرم
یا به په چیغو رابسی وژاړی مینه

66 دا خوله به خاوړِ دله درکړم
تا په تخت کښِ راته خور ویلی وُونه

67 •ما درته خور ویلی نه وُو
دادا دِ ناست وُه له وربوزه ئ وشرمیده

68 په دیوال هسکه شه خوله راکه
یو څوولتیا دَه بل منت دوته کومه

69 راشه راشه چه خوله درکم
بیکا مِ مړ په خوب لیدی زهیره وُمه

70 دَ سپینی خولی دِ داسی خوند دی
لکه چه وچی ریږئ خوږمړ د بازارونو

71 دَ سپینی خولی مزه دِ یوړه
چه توئ نه کړئ د هیرو به دیوانونو

72 که خوله دِ راکړه څه به وشی
زړه به مِ ړبنه شی خوله به بیا درځه وِینه

73 څما په تشی خندا مسته
که خوله مِ درکړه لیونی به شی مینه

74 عالمه روغ ئ لیونی کړم
د جانان سترکی دِی د چرسو چلمونه

57 خدائ دِ باغچه کړه د ګُلابو
چه هر سحر دِ اميران سلام کوينه

58 غنچه چه ماته شي ګل وچ شي
زلف چه ماتي شي په مخ جوړ شي شپلونه

59 خما دَ ګل په شانِ ياره
په ناچارئ له ما نه پاتي شوی مينه

60 خما دَ ګل په شانِ ياره
زه به زړکی له تا نه خنګه صبرومه

61 جانان بِر ګل له لاسه نه آخلي
د آسمان ستوري به جرګه وله ليږمه

62 ما له جولئ ګلونه راوړه
زه به وربل دپاسه چتر جوړه ومه

63 صاحب ئ ګل سيدو ئ باغ وُه
ګل چه تازه وُه بلبلان وله راتله نه

64 يار بِر هندو زه مسلمان يم
له ديري ميني په چوکي ور وختمه

65 دا مسلمانَ شه خوله راکه
نامردي پريږده د هندوانو مذهبونه

84 مخ دِ کتاب شوندي دِ پاڼري
په مطالع يې ورته مات کړل زنګنون

85 مخ د شجر حُسن شمر دی
يدين رجلين يې لګوم شمر به خورمُ

86 غريق په بحر د عصيان شوم
ستا د غفران کشتۍ ته ډير اميدوار يمَ

87 ستر ګې دِ سری جورِ جړلي
د کور کافرو در ته څه ويلي دِ ينه

88 سترګی دَ سترګو ملاحضي که
زړه چه مين شي ملاحضي کله کوينه

113

PROVERBES.

متلونه

1 ارزان بې علتَ نه وی او ګران بې قيمتَ نه وی

2 آس ئې هغه ته ور کړ چه تانګ ترل ئې نه زدَه

3 اصيل ته اشارت کم اصل ته ډانګ

4 اوربشی که شل منَ د روپئ وِی د خر به حق کښِ بوه ليه دَه

75 جانان پر دنگ زه مندری یم
دَ دیدن ځائ له کړانوی په ترخ کښې ورمه

76 په مقبره دَ مړو راغلم
مما وِ سلام دی یار وِ نه آخلم سلامونه

77 لحد ئ بنه جوړ که اُستازه
خما آشنا به په کښې عمر تیره وِینه

78 ما د وصال عرضی کوله
د بیلتانه منشیانو مات کړل قلمونه

79 د وصال بادشاه پیدا شه
زه به عرضی د بیلتانه په سر کومه

80 که په منت که په زارو وئ
ما به آشنا له بیلتانه خلاص کړی وُنه

81 د بیلتانه فوځونه راغله
خما د زړه په سر چهاونړی آباده وِینه

82 زړه مِې له شین کانړی نه سخت وُه
بیلتانه رورو سولَوُه کاغذئ که نه

83 مخ دِ کتاب شوندی دِ پانړی
دا توری زلفی دِ حاشی بِ بشکلی دینه

22 خه کوته پناه خه غړ پناه

23 ځای هغه سوځی چه اور ور باندِ بلیږی

24 چه په مکورو مرِی په زهرو ئې مه وژنه

25 چه تیغ چلیږی وینی بهیږی

26 چه خوك هاتیان ساتی نو دروازی دِ دنګی لری

27 چه چنړی وی هلته غابښونه نه وو
چه غابښونه وو هلته چنړی نه وی

28 چه شپه تړ مینځ وی له هغی بلا نه ویریږه

29 چه حقانی مینه ئې نه وی مین دِ نه شی د ملا په تاویزونو

30 خپل آواز هر سړی لره ښاز دَی

31 خپل خپل وطن د هرچا په حق کښِ کشمیر دی

32 خپل عمل د لارِ مل دَی

33 خر ښکرونه کتل غوږونه ئ بائلل

34 خر سپی د شرمښ ورور دَی

35 د آس لته آس زغمی

36 داسی کوه چه مار هم مرشی او لوړ هم مات نه شی

37 د قبر خاوره په قبر لری

5 اورله راغله دکور میرمن شوه

6 پر ږی څلیښتَ نه خښیږی

7 پنځه واړه ګوتی په خوله کښِ مه منډه

8 په الاڅ دِ لوی ګری اوس په ختو کښِ بند شوی

9 په خوله خور په نیت کور

10 په ډیرو قصبانو کښِ غوا مرداریږی

11 په ډیرو خبرو لیونی خوښیږی

12 په وچه زمکه لانبو وهلَی نه شِی

13 په ویر کښِ هر څوك خپل خپل مړی ژاړی

14 په هر سوری کښِ ګوتی مه منډه

15 پیاز دِ وِی خو په نیاز دِ وِی

16 په پادشاهانو بانډِ خیر عواړی

17 تور په صابون نه سپینیږی

18 توره په کتو ده غشی په ویشتو ذَی

19 څو چه کار پوره نه وِی هسی مه وایه چه پوره ذَی

20 څومره چه د برستن وِی نو دومره پښی غزوه

21 څه چه کری هغه به موی

55 لکه میندی هسی لونړه

56 لا سیند راغلی نه دی او بُڼډی ورنبئ وهي

57 ویړ له ډول سره نه شي

58 ویش کوه سړو ته گوره

59 یتیم د ژړا عادت دی

60 یوه بلا بلی ته وايي چه بو

114

ÉNIGMES.

1 مور ئې پیدا نه وه زوی ئې پاس په کوټه گرزیده

2 یو داسی شی پر ولید زر ئې وخوری بیا ئې ئې که اوبه
څکی په ښنکونو

3 اوړه په ډیران ولگیده لوړی له ډنډه خیژی

4 یوه ښځه شوه لنگه لور ئې واوړه امیدواره
هغه مور ئې پرِ دائ شوه لور ئې واوړه له کُفارو

5 چه له خور سره نکاح کړی دا کافر نه دی په شرعه
ورشی وگوری کتاب

38 د میښی ښکر که ستر ډی نو په خپل سر ډی

39 دوطن سوبه دوطن سبی نسی

40 د خدای په کرو لاس هیڅا نه رسیږی

41 ډوبه دنیا ده ډوبه به لاړ شی

42 ړوند له خدایَ څه غواړی خو دوه سترګی

43 شپه تر میانَ خدای مهربانَ

44 غل په غل پوهیږی مل په مل

45 غوا که توره ده پیَ ئ خو سپینی دی که نه

46 غوښی که خوارِ وِی نو له پیتی نه خوښی ډِی

47 که تږی وِی بخپله به اوبو له راشی

48 که څرك بانګ نه وائ نو هم صباح به شِی

49 که ډیر هوښیار ئ کمعقل وپوښته

50 که غوا راغله په پیَ ډیره ښه که را نغله نو پردی

51 که کور ړِ وسه نو خندق خوړ پوخ شه

52 که یوه سترکه دِ ړنده ده په بلی لاس کیږده

53 کوڅیَ دَ بل په لارِ کښِ مه کنه په خپله به پکښ پریوزی

54 لکه چه آسمان غریږی هسی نه وریږی

4 سکهه ورته ویل دلاسه مه کړه سلامی شه
د جنګ طاقت دِ نشته پر شتنی کلامی شه
راجه ته سلام وکړه په توبهٔ په عاجزی شه
دا ملك به تاته بخش کړم له بنو تر نپلابه

5 غازی دلاسه وی خما په کار نه دی مکلونه
غزا درسره کړم په کار می نه دی منصبونه
که چری شوم شهید الله به راکهٔ جنتونه
دنیا وارهٔ فانی ده چه پیدا یو له ترابه

6 د سکهو لشکر راغی دلاسه وته ډیره شه
شپه او ورځ یارانو په جکړه او په ډنکه شه
جنګ ئې په توپو که دلاسا ورته تکړه شه
لویه زلزله وه ویرکی جینه شول بی خوابه

7 غزا ئې د کافرو سره وکړه په قلعه کشی
صفت به ئې کوم چه خدای رحمت په دلاسا کړی
شکر د وی خدایه چه شه پا ته په پرده کشی
ته ئې مبارك شی د هغه جهان منصبه

8 غزا ئې دکافرو سره وکړله غازی شه
کوری یارانو ذالفقار د شیر علی شه
صفت ئې تول عالم که کناهو نونه چاندی شه
جنت حوری ئې خیلی کړی رښتیا دی له کتابه

IMPRIMERIE NATIONALE.

APPENDICE.

TEXTES DE BANÚ.

COMMUNIQUÉS PAR M. THORBURN.

115

DILÂSA KHÂN ET LES SIKHS.

BALLADE.

چهاربیت دلاسه خان

1 غزا ئې له کافرو سره ډیری وکړی رټه
په ورځ د آخرت دلاسه خلاص کړی له عذابه

2 سکهه ورته ویل چه راوتلی یم په ننګه
نور خلق مې رعیت کړه دلاسه ته خم په بلنګه
پیسه نه راکوی کوټ او قلعه به ئې کړمه ړنګه
که لژکې ورنژدی شوم دی به کړم سینه کبابه

3 غازی دلاسه وی سکهه له تانه نه وریږم
تندی مې درته ونیو په غزا د خوشالیږم
نظر دی د پیرانو په کافرو تل بریږم
یوکس به د پری نږدم تر اټکه تر پنجابه

IV

1 دشاه دمخ خالونه ماکنړلی اته دی
که یوځنی خطاکړی له ایمانه ئې واته دی
2 پنځه خاله ئې کوره چه ئې ښی په تندی دی
ددی پنځو کتل هم په بینا هم په ړانده دی
3 هم نور ئې دری خالونه پاس د زنې په سر کوره
خواران ځنی محروم دی دولتمند په کاته دی

V

له غاره وزی په غار ننوزی
نه ئې سترګی وینی نه په لاس کیوزی
که د باغ ګل شی
که تندر غونډی پریوزی

VI

ئې بڼړو ئې وزرو دمړ غه غونډی پرېږی
ښی جونه پڅ خوښیږی
سندری ئې لذت که دنتوی په شان ګډیږی
جاهل به نه پوهیږی

9 غزا ئې له کافرو سره وکړله غازی وه
لښکر د بنوخیو ورسره کښلی چاندی وه
سراج وائي بیتونه په هندوانو عادتي وه
سکهان ئې کړه په مخه ځي به چرې بې مذهبه

116

ÉNIGMES.

I

عجب ښځه مې ولیده چه دوه ددې خمن وو
هم دواړه ورونړه په هغې ښځې مین وو
له مور سره ئې وکړله نکاح دوی ئې خښتن شول
په حکم د کتاب هم پرې روا هغه خمن شول
آسانه معمّاره هر سړی چه نه پوهیږی
خیله خور د کوری چه تر دویو لاندې کیږی

II

نشان غونډې شان دی   جنډې ئې معلومیږی
په ملا ئې توشه‌دان دی   وجنګ ته طیاریږی

III

له پاسه راغله سره سترګه   په وینو کښې په خه سترګه
که خورم ئې کافریږم   که ئې نه خورم رنځوریږم

VII

عجب شانه یو شی دی په تعبیر ئ نه پوهیږم — ته غور باشه ای یاره
نه خوله لری نه غاښ نه ئ سر نه کلمی شته — خوراك هم برابر که
نه کلی نه ئ کور نه ئ لاس نه ئ پښی شته — کرزیدل هم لر و بر که
نه ملك لری نه مال نه دفتر نه ئ قلم شته — همیش کرزی په جنك
په ورځ په شپه ئ شور دی نه ئ سا او دم شته — هر چاته به شی بلنك
په دی چه نه پوهیږی هغه خر زه پر سوریږم — عاقل نه دی هوښیاره

VIII

نه په زمکه نه په اسمان دی — نه سړی دی نه حیوان دی
په پاسته ځای ئ مکان دی — هر سړی ورته حیران دی